

ANALECTA
BOLLANDIANA

TOMUS LI

EDIDERUNT

HIPPOLYTUS DELEHAYE
PAULUS PEETERS MAURITIUS COENS
BALDVINUS DE GAIFFIER

PRESBYTERI SOCIETATIS IESU

BRUXELLES

SOCIÉTÉ DES BOLLANDISTES
24, Boulevard Saint-Michel

PARIS

LIBRAIRIE AUGUSTE PICARD
82, rue Bonaparte

1933

- BHG.** = *Bibliotheca hagiographica graeca*. Editio altera emendatior. Bruxellis, 1909.
- BHL.** = *Bibliotheca hagiographica latina antiquae et mediae aetatis*. Bruxellis, 1898-1901. Eiusdem *Supplementi editio altera auctior*. Ibid., 1911.
- BHO.** = *Bibliotheca hagiographica orientalis*. Bruxellis, 1910.
- Catal. Gr. Germ.** = *Catalogus codicum hagiographicorum graecorum Germaniae Belgii Angliae*. Bruxellis, 1913.
- Catal. Gr. Paris.** = *Catalogus codicum hagiographicorum graecorum bibliothecae Nationalis Parisiensis*. Bruxellis, 1896.
- Catal. Gr. Vatic.** = *Catalogus codicum hagiographicorum graecorum bibliothecae Vaticanae*. Bruxellis, 1899.
- Catal. Lat. Brux.** = *Catalogus codicum hagiographicorum bibliothecae regiae Bruxellensis*. Pars I. Codices latini membranei. Bruxellis, 1886, 1889. Tomi duo.
- Catal. Lat. Paris.** = *Catalogus codicum hagiographicorum latinorum antiquiorum saeculo XVI qui asservantur in bibliotheca Nationali Parisiensi*. Bruxellis, 1889-1893. Tomi quattuor.
- Catal. Lat. Rom.** = *Catalogus codicum hagiographicorum latinorum bibliothecarum Romanarum praeter quam Vaticanae*. Bruxellis, 1909.
- Catal. Lat. Vatic.** = *Catalogus codicum hagiographicorum latinorum bibliothecae Vaticanae*. Bruxellis, 1910.
- Comm. mart. hieron.** = *Commentarius in Martyrologium hieronymianum*. Bruxellis, 1932. (*Acta SS. Novembris*, t. II, pars posterior.)
- Mir. BVM.** = *Index miraculorum B. V. Mariae* editus in *ANAL. BOLL.*, t. XXI, p. 241-360.
- Synax. Eccl. CP.** = *Synaxarium Ecclesiae Constantinopolitanae*, ed. H. DELEHAYE, Bruxellis, 1902, in-fol. (*Acta Sanctorum*, Propylaeum ad *Acta SS. Novembris*).

JÉRÉMIE, ÉVÊQUE DE L'IBÉRIE PERSE

(431)

Dans le détritibus de documents informes qui se sont joints aux actes du concile d'Éphèse, on trouve une lettre collective rédigée à Constantinople, le 13 août 431, par neuf évêques qui n'avaient pu, disaient-ils, arriver à temps pour assister aux délibérations de l'assemblée. La plupart des collections grecques et latines n'ont enregistré que les noms de ces retardataires, ce qui rendait pratiquement impossible de les identifier. Par une chance, qui ne fera pas crier au miracle, mais qui est heureuse tout de même, l'indication de leurs sièges épiscopaux s'est conservée dans le *Synodicon* du diacre Rusticus. M. l'abbé R. Aigrain, qui l'avait remarquée à l'occasion de ses utiles recherches sur la correspondance de S. Isidore de Péluse, s'empressa d'en publier et d'en commenter le texte, d'après les deux meilleurs manuscrits, l'un du Vatican, l'autre du Mont Cassin ¹. Et c'est ainsi que l'on apprit tout à coup l'existence d'un certain Jérémie, évêque de l'Ibérie perse en 431.

En annonçant la publication de M. Aigrain et à plusieurs reprises depuis cette date ², les *Analecta Bollandiana* ont fait remarquer qu'elle avait tiré de l'oubli un nom qui doit être remis en bonne place dans les fastes épiscopaux de la Géorgie. Mais contrairement à ce que l'on pouvait attendre, les érudits géorgiens n'ont paru prendre que fort peu d'intérêt à ce personnage, qui est pourtant la première figure distinctement attestée de la hiérarchie ibérienne ³. L'un d'eux,

¹ R. AIGRAIN, *Quarante-neuf lettres de saint Isidore de Péluse* (Paris, 1911), p. 89-94.

² T. XXXII, p. 305 ; t. XLVIII, p. 195-96 ; t. XLIX, p. 432.

³ M. G. Peradze seul l'a honoré d'une mention exempte de réserves méfiantes (*Zeitschrift für Kirchengeschichte*, t. XLVI, 1927, p. 34-35). Tout récem-

et non des moindres, a même écrit une dissertation laborieuse pour contester la nationalité de Jérémie, faute de pouvoir le renvoyer chez les ombres ¹.

Nous croyons qu'on y perdra ses efforts. Le revenant ne s'en ira pas. Son identité est garantie par un témoignage décisif. Elle est liée à un ensemble de données historiques, dont les ramifications s'étendent assez loin. La question prend par là un intérêt, limité encore, mais qui dépasse notablement la personne de Jérémie. C'est ce qui nous amène à en reparler.

I

Le protocole dans lequel a reparu la titulature de Jérémie et de ses collègues est libellé en ces termes ² :

Exemplar epistulae scriptae in Epheso sancto concilio ab episcopis qui inventi sunt in Constantinopolim, Mesore die XX, indictione XV datae.

Sanctissimis et honorabilibus archiepiscopis et patribus congregatis per Dei gratiam in Ephesena metropolim, Caelestino, Cyrillo, Iuvenali, Firmo, Flaviano, Memnoni, Herniano, Theodoto, Acacio, et omni secundum vos sancto concilio ab episcopis qui in amica Christo Constantinopolim sunt inventi, Eulalio Chalcedonae, Entrechio Chii, Acacio Urarathiae, Achilliade Elaeae, Severo Codrulae, Isaia Panemotichiton,

ment le même érudit a signalé une version géorgienne de la *Διδαχή*, par un certain Jérémie, dans lequel il croit reconnaître notre *Ieremias Hiberus* (ibid., t. XXXI, 1932, pp. 111-16, 206). Identification extrêmement peu probable, pour cette raison tout d'abord, que le dit traducteur (p. 113) se présente lui-même sous le nom de Jérémie d'Édesse (*Orhaï*).

¹ C. KEKELIDZE, *Ieremia Iberieli*, dans *Moambe. Bulletin de l'Université de Tiflis*, t. IX (1929), p. 187-98. M. Ign. Rucker a répondu aux objections du savant Géorgien, mais en accordant ce qu'elles avaient de plus dangereux. *Ephesinische Konzilsakten*, dans *Sitzungsberichte der bayerischen Akademie der Wissenschaften*, 1930, Heft 3, p. 75-81.

² Ed. SCHWARTZ, *Acta conciliorum oecumenicorum*, tomus primus, *Concilium universale Ephesenum*, vol. III (Berolini, 1929), p. 140-41. Les dernières lignes du texte, celles qui contiennent le nom de Jérémie, sont reproduites en facsimilé, d'après le manuscrit du Mont Cassin, n° 2, dans la brochure de M. Aigrain (frontispice).

Chrysaphio Apri, Theodulo Basilinupoleos, Ieremia Iberos partium Persidis.

Oportebat...

Bien qu'aucune des rédactions grecques n'éclaire les trois mots : *Iberos partium Persidis*, puisqu'elles n'en contiennent pas l'équivalent, il est indispensable de rappeler ici sous quelle forme s'y présente l'intitulé de notre document.

Collection du Vatican, n. 98 : *Ἰσον ἐπιστολῆς γραφείσης τῇ ἐν Ἐφέσῳ ἁγία συνόδῳ παρὰ τῶν εὐρεθέντων ἐν Κωνσταντινουπόλει ἐπισκόπων Μεσορῇ κ' ινδ' ιε ἀποδοθείσης.*

Τοῖς παναγίοις καὶ θεοφιλεστάτοις ἀρχιεπισκόποις καὶ πατράσι τοῖς συναχθεῖσι κατὰ Θεοῦ χάριν ἐν τῇ Ἐφεσίῳ μητροπόλει Κελεστίνῳ, Κυρίλλῳ, Ἰουβενάλιῳ, Φίρμῳ, Φλαβιανῷ, Μέμνονι, Ἐρενιανῷ, Θεοδότῳ, Ἀκακίῳ καὶ πάσῃ τῇ καθ' ὑμᾶς ἁγία καὶ οἰκουμενικῇ συνόδῳ παρὰ τῶν εὐρεθέντων ἐν Κωνσταντινουπόλει ἐπισκόπων ἐν Κυρίῳ χαίρειν¹.

La même lettre, sans différence appréciable, est insérée dans la « Collection Segulier », sous le n° 45, avec un lemme, qui correspond, mot pour mot, à celui de la collection Vaticane².

Dans le manuscrit de Baden-Durlach, dont l'histoire est maintenant connue³ et qui est l'un des principaux représentants de la dite collection Segulier, la pièce porte également le n° 45, et l'intitulé que voici :

Ἰσον ἐπιστολῆς γραφείσης ἐν τῇ Ἐφέσῳ ἁγία συνόδῳ παρὰ τῶν εὐρεθέντων ἐν Κωνσταντινουπόλει ἁγίων ἐπισκόπων, δι' ἧς δηλοῦσι τῇ συνόδῳ μὴ μέμψασθαι αὐτοῖς ὥς μὴ δυνηθεῖσιν ἀπαντῆσαι εἰς τὴν σύνοδον διὰ τὸ ἅπλωτον τῆς θαλάσσης · σύμψηφοι γὰρ καὶ ὁμογνώμονες αὐτοῖς εἰσιν εἰς τὴν εὐσέβειαν · ἧς ἡ ἀρχή · Ἔδει γὰρ ἡμᾶς...

¹ SCHWARTZ, op. c., vol. I, pars 3, p. 42-43. Comparer le manuscrit de Turin X. b. IV. 10, signalé par M. R. Devreesse (*Les Actes du concile d'Éphèse*, dans *Revue des sciences philosophiques et théologiques*, t. XVIII, 1929, p. 225). La lettre des neuf évêques y porte le n° 89 (PASINI, *Codices manuscripti bibliothecae Regii Taurinensis Athenaei*, p. 81).

² SCHWARTZ, t. c., pars 7, p. 7.

³ C'est aujourd'hui le « codex Leningradensis 785 » (D) de l'édition SCHWARTZ, *Concilium Ephesenum*, vol. I, pars 2, p. v-vii ; cf. I. RUCKER, *Studien zum Concilium Ephesinum 431*, II. *Ephesinische Konzilsakten in lateinischer Uebersetzung*, p. 23-30.

La lettre collective des neuf retardataires assemblés à Constantinople a donné lieu à une réponse, qui est censée émaner du concile. Dans la collection Vaticane, cette synodique fait suite à la communication qui l'a provoquée. Certains manuscrits l'introduisent par la rubrique : *Ἀντίγραφον (ou ἀντίγραφα) τῆς προτεταγμένης ἐπιστολῆς παρὰ τῆς ἁγίας συνόδου*. L'intitulé, qui paraît à peu près constant, est ainsi conçu : *Τοῖς εὐλαβεστάτοις καὶ θεοφιλεστάτοις συλλειτουργοῖς Εὐλαλίῳ, Ἐντρεχίῳ, Ἀκακίῳ, Χρυσασφίῳ, Ἰερεμίου, Θεοδούλῳ, Ἡσαΐα ἡ ἁγία σύνοδος ἡ κατὰ Θεοῦ χάριν καὶ θέσπισμα τῶν εὐσεβεστάτων καὶ φιλοχρίστων ἡμῶν βασιλέων συγκροτηθεῖσα ἐν τῇ Ἐφέσῳ μητροπόλει, ἐν Κυρίῳ χαιρεῖν*¹.

En contradiction flagrante avec cette adresse, la collection Segurier rejette la réponse du concile au n° 113, parmi les pièces relatives à la conférence tenue à Chalcédoine entre les délégations des deux partis. Le codex Durlacensis la fait même précéder de cette rubrique, qui souligne la méprise : *Ἐπιστολὴ τῆς ἁγίας συνόδου ἀπὸ Ἐφέσου πρὸς τοὺς ἀποσταλέντας ἐν Κωνσταντινουπόλει ἐπισκόπους, ἧς ἡ ἀρχή· Τοὺς οὕτω διακειμένους ὡς ἐδήλωσεν ἡμῖν καὶ τὰ γράμματα*².

Enfin, dans la collection d'Athènes, qui n'a pas conservé la lettre des neuf évêques, la synodique qui en accuse réception, est insérée au n° 148, sans aucun lemme distinctif, comme si elle se rapportait à la pièce immédiatement précédente (n° 147) : *Ἐπιστολὴ τῶν ἐν Χαλκηδόνι ὄντων ἐκ τῶν ἀποσχισάντων πρὸς τοὺς ἐν Ἐφέσῳ*³.

La confusion dont on a ici une preuve n'a rien qui doive étonner. A la date du 13 août, Eulalius de Chalcédoine et ses co-signataires invoquent la difficulté des communications maritimes, pour expliquer qu'ils ne peuvent se rendre en personne à Éphèse. Futile et maladroite excuse, si leur lettre, adressée dans cette même ville, y était parvenue dans les délais ordinaires, démontrant ainsi que la route était libre. Il faut donc supposer qu'elle est arrivée à destination avec un retard appréciable. A ce moment, le concile était en pleine

¹ SCHWARTZ, t. c., pars 3, p. 43-44.

² SCHWARTZ, t. c., pars 7, p. 14.

³ SCHWARTZ, *ibid.*, p. 166.

dislocation ¹. Les deux chefs du parti alexandrin étaient sous le coup d'une censure. Memnon, l'archevêque d'Éphèse, était aux arrêts dans sa maison épiscopale. S. Cyrille lui-même était gardé à vue, dans une demi-captivité par la police du comte Jean. En admettant que la lettre des neuf évêques ait pu circuler librement parmi les membres de la majorité, on ne voit pas encore comment ceux-ci auraient trouvé le moyen de s'entendre sur les termes d'une réponse officielle. De qui émane celle qui est demeurée au dossier, par quelle fiction elle a pris le caractère d'un acte synodal, et combien de ses destinataires elle a encore trouvés à Constantinople quand elle y est parvenue, autant de problèmes qui ne comportent aucune solution plausible. Le désordre dont la transmission manuscrite porte ici la trace ne s'explique donc que trop naturellement, et personne ne s'avisera d'en tirer argument pour mettre en doute la provenance de ces deux pièces.

Mais la lettre des neuf évêques étant reconnue authentique, il ne s'ensuit pas encore que son intitulé n'ait subi aucune retouche. Par les citations qui précèdent, on a déjà pu voir que les compilateurs des collections d'Éphèse y ont introduit dans les rubriques maintes gloses de leur invention. S'il en fallait d'autres preuves, on en trouverait à foison. Tel, par exemple, ce lemme du manuscrit de Durlach, au n° 90 : *Τοῦ αὐτοῦ [Κυρίλλου] ἐπιστολὴ πρὸς Ἀκάκιον Βερροίας ἡ τοι Μελιτηνῆς* ². Mais il se trouve fort heureusement que, dans le texte en question, les mots qui nous intéressent surtout échappent à toute suspicion.

Grâce aux savantes recherches de M. Schwartz, on sait maintenant, avec un degré de précision fort suffisant, ce que représente le *Synodicon* du diacre Rusticus. Dans sa première partie, la recension de Rusticus reproduit en substance une version faite à Constantinople, à l'occasion de la querelle des Trois Chapitres, par un traducteur anonyme, en qui M. Schwartz croit reconnaître un moine Scythe, ce

¹ L'exposé le mieux enchaîné de cet imbroglio est celui de M. Devreesse, l. c., p. 411-18.

² SCHWARTZ, op. c., t. I, p. 7, p. 12.

qui voudrait dire un Goth ¹, mais dont en réalité on ne sait rien.

Goth, Scythe ou de quelque autre nationalité qu'il fût, cet interprète, qui d'ailleurs entendait son métier, doit être laissé hors de cause. Les deux lignes où se lit le titre épiscopal de Jérémie étaient absentes de sa version. Elles y ont été introduites ou rétablies plus tard par un correcteur. Celui-ci, on le connaît : c'est le diacre Rusticus, propre neveu du pape Vigile.

Ici, nous pourrions nous contenter de renvoyer le lecteur aux prolégomènes de M. Schwartz. Le travail de revision accompli par Rusticus sur l'ancienne version latine des Actes d'Éphèse a obtenu du terrible critique un laisser-passer, qui a la valeur d'une approbation. Mais ce jugement favorable se renforce de certaines observations tenant à la nature spéciale du texte qui est ici en discussion.

Rusticus avait l'attention en éveil sur le libellé exact des suscriptions, que les copistes grecs, comme on a pu le voir, ont traitées beaucoup plus légèrement. C'est ainsi, par exemple, qu'à propos d'une pièce dont il a rectifié presque toutes les signatures, il ajoute cette note, qui doit avoir glissé ensuite de la marge dans le texte :

A secundo nomine in aliis codicibus totae singulorum suscriptiones insertae sunt, habentes nonnullas ad invicem differentias. Quod hic totum deest. Invenitur vero haec actio integerrima circa finem primae actionis sanctae atque universalis synodi Calcedonensis ².

Cette remarque en dit long. Si elle n'est pas complètement rassurante sur la méthode philologique de Rusticus, elle prouve tout au moins qu'il n'a pas remanié arbitrairement l'intitulé de la lettre des neuf évêques. Nous ignorons, il est vrai, d'après quel manuscrit il l'a complété. Mais on peut tenir pour certain que Rusticus, revisant en 563 une traduction latine, qu'il estimait peu sûre ou insuffisante, ne l'a pas collationnée sur un exemplaire de provenance douteuse. Celui qu'il a employé devait être d'origine égyptienne, puis-

¹ *Concilium Ephesenum*, vol. III, p. x.

² N° XLVI, 40, SCHWARTZ, t. c., p. 132.

que la date de la lettre est libellée d'après le calendrier copte. Comme il s'agit d'une pièce destinée principalement à S. Cyrille et dont le secrétariat du Concile n'a peut-être jamais eu connaissance, il paraît assez explicable qu'elle se soit conservée plus fidèlement dans une compilation alexandrine.

Une autre circonstance aussi doit être pesée. Rusticus avait accès à la bibliothèque des Acémètes. A plusieurs reprises, il se réfère expressément à un manuscrit de leurs archives, comme à un document d'une autorité incontestable. Or, il se trouve que la lettre des neuf évêques offrait un intérêt spécial pour l'histoire du couvent des Acémètes.

Eulalius de Chalcédoine, qui vient en tête des signataires et qui probablement était l'inspirateur, sinon le rédacteur unique de la pièce, avait été mêlé d'assez près à la création du célèbre monastère. Après avoir accueilli favorablement S. Alexandre et ses compagnons, et leur avoir permis de s'établir près de l'église Saint-Ménas, à Chalcédoine, l'évêque avait fini par les en expulser. C'est ainsi que la nouvelle communauté fut amenée à s'établir à Gomon sur la rive asiatique du Bosphore, à l'entrée de la mer Noire. Le souvenir de ces incidents s'est perpétué dans la légende du monastère, où Eulalius ne fait pas très brillante figure¹. Le biographe de S. Hypatius, qui les raconte tout au long, n'a pas manqué de rapporter aussi comment l'évêque de Chalcédoine prit d'abord une attitude d'opposition à la sentence qui frappait Nestorius². Quand le 13 août 431, il se rangea publiquement aux côtés de S. Cyrille, sa soumission venait un peu tard, et il serait assez naturel que ses bons amis les Acémètes, qui venaient d'éprouver durement son inconstance, aient, à toutes fins utiles, pris note de ce ralliement auquel on pouvait trouver un air de palinodie.

Il y a plus. Le monastère des Acémètes paraît avoir été

¹ E. DE STOOP, *Vie d'Alexandre l'Acémète*, dans *Patrologia Orientalis*, t. VI, fasc. 5 (1911), p. 650-52 ; S. VAILHÉ, art. *Acémètes*, dans *Dictionnaire d'histoire et de géographie ecclésiastiques*, t. I, col. 274-76.

² CALLENICI, *De Vita S. Hypatii liber*, ediderunt Seminari philologorum Bonnensis sodales, p. 68-69 ; cf. *Vita S. Marcelli archimandritae*, c. 4, *P.G.*, t. CXVI, p. 709.

à Constantinople un foyer actif de l'influence orientale. De ses origines syriennes, il avait gardé des attaches ethniques, qui ne se marquaient pas uniquement dans les araméismes du grec qu'on y parlait, au temps de ses fondateurs¹. Parmi ces moines polyglottes, les étrangers qui ne pouvaient se faire comprendre qu'en syriaque étaient assurés de trouver un interprète. C'est à leur hospitalité, semble-t-il, que les traducteurs arméniens, Mesrop (Maštotz) et son compagnon Ginth, évêque de Derxène, furent confiés par Théodose II, quand ils se rendirent à Constantinople, entre 422 et 427, sous le pontificat du patriarche Atticus².

Plus tard, on voit que l'abbé S. Marcel l'Acémète avait des amis qui lui procuraient de Perse des reliques de martyrs³. Si donc il fallait indiquer les maisons à la porte desquelles pouvait aller frapper un évêque de l'Ibérie perse, débarquant à Constantinople en 431, le couvent des Acémètes serait du nombre. Est-il besoin de faire remarquer expressément que nous n'en savons rien de positif et qu'il serait futile de chercher à deviner à qui Jérémie peut avoir montré l'épître qu'il avait été amené à signer? Mais le fait qui demeure, c'est que le titre épiscopal de cet évêque des Ibères a été rétabli, dans une recension des Actes d'Éphèse, pour laquelle Rusticus a eu recours aux archives du monastère syrien où les Interprètes arméniens étaient descendus, cinq années environ avant le séjour de Jérémie à Constantinople.

Sans épiloguer plus longuement sur cette coïncidence, nous retenons la conclusion que les mots : *Iberos partium Persidis* doivent être présumés authentiques jusqu'à nouvel ordre. Non seulement ils ne donnent prise à aucune ob-

¹ ... διορθωσάμενος ὅσα κατὰ τὴν τῶν Σύρων διάλεκτον καὶ τὴν προσοῦσαν αὐτοῖς δασύτητα ἐδόκει πρὸς τὴν συνήθη ἡμῶν διηλλάχθαι φωνήν. Prologue de la Vie d'Hypatius, l. c., p. 4.

² P. PEETERS, *Pour l'histoire des origines de l'alphabet arménien*, dans *Revue des études arméniennes*, t. IX (1929), p. 211, note 5. Sur ce fait et sur plusieurs autres, nous avons eu le plaisir de nous trouver d'accord par avance avec les observations du P. J. THOROSSIAN, *Études sur quelques points de la « Vie de Machthotz » de Goriun*, dans *Pazmaveb*, t. LXXXIX-CX (1931-1932); cf. t. LXXXIX, p. 471-73.

³ *Vita S. Marcelli archimandritae*, c. 29, P.G., t. c., p. 736.

jection du point de vue philologique, mais ils subissent victorieusement toutes les épreuves de contrôle qui se trouvent applicables. Il y a dans les suscriptions du concile d'Éphèse une bonne centaine de noms qui sont entrés dans les listes épiscopales sans être mieux ni même aussi bien attestés.

Dans la nomenclature géographique, le terme *partium Persidis* répond exactement à une situation qui s'était établie vers 370. Après les conquêtes de Sapor II en Arménie, Valens avait, de guerre lasse, consenti à une transaction, qui partageait l'Ibérie en deux royaumes, séparés par la boucle septentrionale du Kour. Saurmag (*Sauromaces*), client de Rome, gardait le territoire de la rive gauche, contigu à l'Arménie, tandis qu'Aspacour (*Aspacures*), par la grâce et sous la dépendance de Sapor, régnait sur le territoire limitrophe de la Perse et de l'Albanie¹. On ignorait combien de temps ce compromis avait tenu. Le déterminatif : *partium Persidis*, joint à un nom d'évêque ibère, dans un protocole rédigé à Constantinople en 431, peut servir de preuve qu'à cette date l'unité politique de l'Ibérie n'était pas encore rétablie.

Du côté de l'histoire ecclésiastique, le texte ne donne lieu à aucune contestation plausible. Puisque les signataires de la lettre écrivent tout exprès pour justifier leur absence, il est peu logique d'objecter que les procès verbaux du concile ne portent aucune mention qui les concerne. On est mieux fondé à se demander comment ils se trouvaient réunis à Constantinople, au mois d'août 431, et quel mobile pourrait se

¹ AMMIEN MARCELLIN, *Rerum gestarum*, l. XXVII, 12, 16, éd. GARDTHAUSEN, t. II ; p. 124 ; cf. *Anal. Boll.*, t. L, p. 39-40. *Aspacures* est représenté dans les Annales Géorgiennes par *Asp'agour*, descendant de la dynastie Arsacide, 23^e roi de Géorgie, qui aurait, dit-on, rebâti la ville forte d'Oudjarma (BROSSET, *Histoire de la Géorgie*, t. I, p. 78-83). D'autre part Vakhušt, dans sa description géographique du Kakhethi, rapporte qu'Oudjarma fut construite par *Saourmag*, 23^e roi (*Description géographique de la Géorgie par le tsarévitch WAKHOUGHT*, éd. BROSSET, p. 292). Les deux noms qui entrent ainsi en concurrence au 23^e règne, répondent avec une exactitude frappante à ceux des deux princes qui, au témoignage d'Ammien Marcellin, ont régné simultanément dans l'Ibérie perse et dans l'Ibérie romaine. Malheureusement, la chronologie brouille un peu ce bel accord. *Asp'agour* a régné de 262 à 265. La source méritait confiance ; c'est le compilateur qui l'a troublée.

cache sous le but apparent et ostensible de leur démarche. Mais qu'à cela ne tienne !

En ce qui concerne Eulalius, son cas est bien clair. Évêque de Chalcédoine, habitant un faubourg de Constantinople, il a dû être atteint l'un des premiers par l'édit de convocation du concile. Si, au 13 août 431, il ne s'était pas encore rendu à Éphèse, ce n'est certainement pas à raison de l'empêchement allégué collectivement par les neuf signataires. Cette excuse, valable pour d'autres, ne l'est pas pour Eulalius. La vérité est plus simple, — aussi simple qu'elle était impossible à énoncer franchement. Eulalius, comme nous venons de le rappeler, s'était d'abord cantonné dans une attitude équivoque. Soit par conviction personnelle, soit plutôt par un calcul de prudence, il avait refusé de s'attaquer au puissant patriarche de Constantinople. La chance pouvait tourner, et, en ce cas, Eulalius se serait trouvé trop voisin de la foudre. Le biographe de S. Hypatius accuse même formellement l'évêque de Chalcédoine d'avoir voulu commander le silence sur la condamnation de Nestorius ¹. Les débats du concile lui avaient-ils ouvert les yeux ? C'est une supposition indulgente, que l'on n'a pas le droit d'exclure a priori. Mais on ne saurait davantage perdre de vue que la manifestation tardive, à laquelle Eulalius s'est associé, et qu'il paraît bien avoir inspirée, le tirait d'une situation fausse.

A cette date du 13 août 431, les événements avaient pris un cours fort contraire aux prévisions du début. Nestorius était déposé, sa doctrine était frappée d'anathème, mais ses partisans vaincus ne se rendaient pas et continuaient la bataille sur des questions de procédure et de droit canonique. Cyrille aussi était en posture d'accusé ². Pour sortir de l'impasse où les débats s'éternisaient, l'empereur allait dessaisir l'assemblée conciliaire et convoquer à Chalcédoine une conférence où chacun des deux partis enverrait une délégation de représentants en nombre limité.

A Chalcédoine, dans la propre ville épiscopale d'Eulalius ! L'ordinaire du lieu risquait de se trouver dans une position bien embarrassante, s'il persistait dans une neutralité malveil-

¹ *Callinici de Vita S. Hypatii liber*, p. 69.

² DEVREESSE, *Revue des sciences philosophiques et théologiques*, t c., p. 411.

lante pour le parti en faveur duquel la victoire se prononçait définitivement. En signant le premier la lettre des retardataires, il se rangeait du bon côté, avant la minute extrême où son ralliement aurait eu le caractère d'une soumission forcée. Et, seconde circonstance trop opportune aussi pour être fortuite, la formule collective d'adhésion souscrite par Eulalius le dispensait d'entrer en des explications personnelles et lui permettait de s'abriter derrière la déclaration générale de ses co-signataires.

Les sept autres évêques dont le diocèse était situé en pays grec sont tous inconnus ¹ — comme du reste la grande majorité des Pères d'Éphèse. Rien ne laisse deviner pour quel motif ils n'avaient pu se rendre au concile, en même temps que leurs collègues des quatre patriarchats byzantins. Ils pouvaient se trouver dans la ville impériale pour quantité de raisons bonnes ou mauvaises.

Et notre Jérémie? Sur celui-ci, l'incertitude n'est pas aussi absolue. Nous savons tout au moins qu'il n'avait pas quitté sa lointaine Ibérie à destination d'Éphèse. Le concile de l'an 431 a été convoqué par un décret de Théodose II. Les Actes officiels de l'assemblée le rappellent assez souvent pour que personne ne l'ignore, et toute l'histoire de ces débats tumultueux prouve à l'évidence que cette initiative impériale n'était pas une fiction protocolaire. Parti du palais sacré, l'édit de convocation s'est arrêté aux frontières de l'empire. Aucun évêque de Perse n'a reçu l'ordre de se rendre à Éphèse.

A défaut d'une injonction formelle, qui, émanant de Constantinople, eût été de nul effet sur les sujets de Bahrâm V, on aurait, semble-t-il, pu suggérer au catholicos de Séleucie-Ctésiphon ou à l'un de ses suffragants de se faire spontanément représenter au concile. Les « Orientaux », groupés autour de Jean d'Antioche, auraient trouvé en Perse, parmi leurs alliés naturels, un renfort bien opportun contre l'offensive dont ils se sentaient menacés. Cette invitation a-t-elle été regardée comme illégitime, voire contraire aux canons? Toujours est-il qu'elle ne fut entendue d'aucun évêque de l'empire Sassanide.

¹ M. Aigrain a dû se borner à identifier les sièges de cinq d'entre eux.

Non seulement l'épiscopat de Perse n'a pris aucune part active aux controverses d'Éphèse, mais sur le moment il n'y a prêté aucune attention. Le bruit de ces batailles théologiques n'a guère dépassé l'Euphrate, et les derniers échos s'en sont perdus dans le désert de Syrie. Une année, sinon davantage, après le concile, Ibas d'Édesse juge nécessaire d'alerter ses amis de Perse. Sa fameuse lettre à Mari de Beït-Ardašir entre dans un exposé rétrospectif, qui remonte au déluge ¹. Tout ce détail était complètement oiseux pour un lecteur, instruit de la querelle dont l'Église grecque retentissait depuis trois ans.

En Arménie, l'ignorance ne pouvait être plus complète ; mais elle a duré plus longtemps. Plusieurs années après 431, on n'y connaissait même pas les canons d'Éphèse. Ce fut un détachement de « traducteurs » qui les y rapporta de Constantinople, au retour de la troisième expédition organisée par le patriarche S. Sahak ². Koriun l'affirme expressément dans la Vie de S. Mesrop, et il en parle à bon escient puisqu'il avait lui-même été attaché à cette mission ³. On verra plus loin, par d'autres témoignages et par celui de Koriun lui-même, que les condamnations prononcées à Éphèse furent d'abord accueillies chez les Arméniens avec une indifférence qui ressemble à de l'incompréhension.

C'est ici que la figure de Jérémie fait un contraste énigmatique avec le milieu où nous l'apercevons un instant. L'énigme est proprement celle-ci. Un évêque de la région du Caucase se trouvait à Constantinople au mois d'août 431. Il a souscrit un acte formel d'adhésion au parti de S. Cyrille. Cette démarche, si même elle n'engageait que son auteur, devait immédiatement provoquer une réaction, favorable ou non, dans le diocèse de Jérémie et dans toutes les Églises environnantes. Or, elle demeure sans écho. Pendant plusieurs années encore l'Arménie reste à l'écart du conflit politico-religieux, qui recommence de plus belle autour de la sentence rendue

¹ A. D'ALÈS, *La lettre d'Ibas à Marès le Persan*, dans *Recherches de science religieuse*, t. XXII (1932), p. 5-25.

² Vie de S. Mesrop, éd. de Venise (1894), p. 33 ; cf. *Revue des études arméniennes*, t. c., p. 213.

³ Vie de S. Mesrop, l. c.

par le concile. Elle n'entre en lice ni pour ni contre les anathèmes et les définitions d'Éphèse : elle les ignore. Tel est le problème qui apparaît en perspective fuyante, derrière la suscription de Jérémie.

II

Pour comprendre la portée du témoignage historique contenu dans ces quatre mots : *Ieremia Iberos finium Persidis*, il faut replacer dans leur vrai jour les conditions de la lutte d'influences qui se termina, au début de l'année 436, par la rupture de l'Église d'Arménie avec l'école d'Antioche.

Quoi ? dira-t-on, l'Église arménienne a rompu avec Antioche, berceau et foyer du nestorianisme ? Elle en tenait donc à l'origine ? Rien n'est plus certain, malgré tout ce qu'une telle supposition paraît avoir d'inattendu et même d'extravagant. Nous n'entreprendrons pas ici une justification en règle de ce paradoxe historique. Elle a été essayée ailleurs ¹ ; il suffira d'en rappeler brièvement l'essentiel.

1. La création de la littérature nationale arménienne, qui fut une riposte aux mesures prises par Iazdgerd I (399-420) pour iraniser l'Arménie, s'est préparée, on pourrait dire complotée, dans des milieux directement soumis à l'influence d'Antioche et avec l'appui de plusieurs personnages qui étaient ou devinrent des nestoriens avérés. L'école d'Alexandrie n'y a pris aucune part ; et elle n'a pas eu à refuser son concours, car on ne le lui a pas demandé.

Amida, où Mesrop et ses collaborateurs se sont d'abord arrêtés pour prendre langue, était rattachée à l'empire Sassanide depuis la campagne victorieuse de Sapor II, en 359 ². Son Église était entrée dans l'orbite de Séleucie-Ctésiphon. L'évêque Acace, qui accueillit les pèlerins, n'appartenait pas, comme on l'a dit, à la secte nestorienne, qui n'existait pas encore ³. Mais il était certainement imbu des tendances

¹ *Revue des études arméniennes*, t. c., p. 204-218.

² AMMIEN MARCELLIN, XIX, 1-8.

³ On a dit, sans apporter de témoignage décisif, qu'il est l'auteur d'une lettre dont le nestorien Mari de Beït-Ardašir, le correspondant d'Ibas, aurait écrit
ANAL. BOLL. LI. — 2.

doctrinales, auxquelles le coup de tête de Nestorius devait, quinze ans plus tard, donner une évolution fatale. Toutes les relations qu'on lui connaît le rattachaient au parti d'Antioche.

Outre Amida, les itinéraires des Traducteurs indiquent Édesse, Mélitène, Samosate, Constantinople. Ces noms parlent assez haut. Jusque vers 433, Édesse, siège de l'École des Perses, était encore ce qu'elle redeviendra en 436 sous Ibas, un réflecteur de la lumière qui rayonnait de Mopsueste. Samosate, où l'alphabet et l'orthographe arméniens prirent leur forme définitive, fut et resta après Éphèse, jusqu'à la soumission de l'archevêque André, un des réduits où les Orientaux vaincus opposèrent la résistance la plus obstinée. Enfin on ne saurait oublier que Constantinople fut la ville épiscopale de Nestorius et avant Nestorius, celle d'Atticus et d'autres patriarches en fort mauvais termes avec Alexandrie.

Sur leur chemin et dans les endroits où ils séjournent, les Traducteurs arméniens rencontrent des amis, des protecteurs ou des auxiliaires. La Vie de S. Mesrop en nomme quelques-uns. De ce nombre, l'évêque Acace de Mélitène est le seul qu'on verra aux côtés de S. Cyrille dans la bataille d'Éphèse. C'est une exception qui compte ; mais elle ne suffit pas à prouver que les pionniers de la littérature arménienne aient montré le moindre penchant pour la christologie alexandrine, ni même qu'ils aient songé à comparer l'atmosphère doctrinale de Mélitène à celle d'Édesse ou de Samosate. On pourrait démontrer péremptoirement que Mélitène ne fut qu'un gîte de passage pour les Traducteurs arméniens et que leur œuvre n'a gardé la trace d'aucune inspiration qui vînt de là. Du reste sait-on au vrai quelle était la position théologique d'Acace, au moment où Mesrop fut son hôte, plusieurs années avant les prodromes de la crise nestorienne ? Théodore de Mopsueste vivait encore ; aucune voix autorisée ne s'élevait contre la sienne, et ses audaces étaient regardées comme des spéculations métaphysiques, dont personne ne s'effrayait sérieusement, pas plus à Mélitène qu'à Antioche. S. Cyrille lui-même

n'avait-il pas accepté la dédicace de son commentaire sur Job ¹? Il ne paraît guère qu'avant les provocations qui allumèrent la bataille entre les deux partis, Acace ait tenu rigueur aux gens d'Antioche. Mesrop et sa petite troupe lui arrivèrent sous la recommandation du comte Anatole, un correspondant et un ami de Théodoret. Nestorius aussi considérait l'évêque de Mélitène comme l'un de ses partisans ou du moins comme un collègue sûr, devant lequel on pouvait parler à cœur ouvert ².

Si l'hospitalité que les Traducteurs arméniens ont trouvée chez Acace laissait planer un doute sur leurs tendances théologiques, leurs rapports suivis avec Rabboula d'Édesse suffiraient à dissiper toute équivoque. Jusqu'en l'année 432, Rabboula fut, de notoriété publique, un tenant de la théologie d'Antioche et croyait de bonne foi en Théodore de Mopsueste. Il n'aimait peut-être pas l'homme, mais il admirait le maître et le suivait docilement. Arrivé au concile d'Éphèse, après la sécession des Orientaux, il se joint aux protestataires, souscrit aux plus violents de leurs manifestes, et n'adhère à aucun des actes de la majorité. Ce n'est qu'après son retour en Osrhoène qu'il se sépare enfin de l'opposition, par une rupture qui provoqua une surprise indignée parmi ses anciens alliés ³. Nous ne pouvons ici que résumer les conclusions

¹ J.-M. VOSTÉ, *La chronologie de l'activité littéraire de Théodore de Mopsueste*, dans *Revue biblique*, t. XXXIV (1925), p. 79.

² Ce sont des propos imprudents de Nestorius, entendus dans l'intimité, que l'évêque de Mélitène, justement scandalisé, a déferés au jugement des Pères d'Éphèse. HARDOUIN, *Acta Conciliorum*, t. I, p. 1397-99.

³ Comme ces faits sont assez compromettants pour l'autorité du biographe syriaque de Rabboula, le R. P. Lagrange a cru devoir en donner une interprétation fort édulcorée (*Revue Biblique*, t. XL, 1931, p. 126 et suiv.). Elle revient à ceci. Avant l'arrivée de Rabboula au concile, ses collègues orientaux ont, de bonne foi apparemment, mis son nom au bas de leurs réquisitoires contre S. Cyrille. Au lieu de les en remercier, comme ils y comptaient, l'archevêque d'Édesse a refusé d'homologuer la signature qu'il n'avait pas donnée. C'est ce démenti qui lui a été reproché comme une volte-face impardonnable. Tout s'expliquerait donc sans qu'on soit obligé de mettre en doute le témoignage respectable de la Vie de Rabboula. Nous avons le regret de devoir avouer que la véracité du biographe nous paraît plus difficile à sauver. La défection de Rabboula est annoncée par André de Samosate à son collègue Alexandre de Hiérapolis, dans une lettre non datée mais nécessairement postérieure à 431.

de notre étude, les preuves qui les appuient n'étant pas susceptibles d'être abrégées. Il nous semble du reste que le soin de les défendre ¹ ne nous regarde plus depuis que le R. P. d'Alès les a faites siennes ².

2. Là ne s'arrêtaient pas les liaisons compromettantes des Traducteurs arméniens. Au dire de Photius, Théodore de Mopsueste avait composé un traité en trois parties sur les doctrines des Mages de Perse, qu'il avait adressé *πρὸς Μαστούβιον ἐξ Ἀρμενίας ὁρμώμενον, χωρεπίσκοπον δὲ τυγχάνοντα* ³.

Tous deux étaient présents au concile. Alors c'est Rabboula qui n'y a pas assisté ; sinon comment expliquer que sa protestation n'ait été notifiée à qui de droit qu'après la clôture de l'assemblée ? Sa signature, donnée en son absence, est donc un faux doublement caractérisé. Et pour que les auteurs ou complices de ce faux aient pu échanger entre eux des plaintes si amères contre l'ami infidèle qui les a désavoués, il faut qu'ils se soient crus bien sûrs qu'il les approuverait. On ne conçoit pas mieux que les chefs du parti orthodoxe soient restés muets devant ce scandale. Ils ont pourtant examiné d'assez près les listes des protestataires, puisqu'ils y ont pointé des noms d'aventuriers, dont le passé n'était pas clair (voir ci-après, p. 25). Comment a-t-il pu leur échapper que, sur ces mêmes listes, le métropolitain d'Osrhoène, absent du concile, était compté parmi les adversaires de la doctrine orthodoxe qu'il avait toujours défendue ? Pour ajouter encore à ces incohérences, la Vie syriaque raconte qu'avant le concile, Rabboula avait prêché à Constantinople même, devant Théodose II, un sermon à grand fracas, où il dénonçait les erreurs de Nestorius, à la face de l'hérésiarque présent de sa personne. Nous ne croyons pas un mot de cette histoire, dont on pense bien que les bonnes langues auraient jassé ailleurs qu'à Édesse. Mais si elle était vraie, le problème se compliquerait d'une nouvelle énigme. Après l'affront public que Rabboula aurait fait à Nestorius, les Orientaux n'en continuent pas moins à le compter pour l'un des leurs ; ils mettent, de bonne foi, sa signature sur leurs manifestes les plus provocants, et, de bonne foi toujours, ils crient à la trahison parce qu'il la retire. Et ni à Éphèse, ni à Constantinople, les orthodoxes, encore plus ingénus que leurs adversaires, ne trouvent rien à redire à cette comédie. Pour comble d'in vraisemblance, Rabboula qui aurait le premier de tous dénoncé l'hérésie à Constantinople, l'a si bien laissée s'implanter chez lui, qu'après un épiscopat de 22 ans, il fut remplacé sur le siège d'Édesse, par Ibas, un nestorien militant et impénitent.

¹ Les observations présentées dans un article posthume du regretté abbé F. Nau s'en tiennent au point de vue de la littérature d'édification et n'abordent aucun des faits où réside la principale difficulté de la question (*Les « belles actions » de Mar Rabboula évêque d'Édesse de 412 au 7 août 435 (ou 436)*, dans *Revue de l'Histoire des religions*, t. CIII, 1931, p. 97-135).

² *La lettre d'Ibas à Maris*, l. c., p. 10-12.

³ *P.G.*, t. CIII, p. 281.

qu'il y a commencée pour celui-ci, au lendemain de l'édit de Théodose II, eût été un acte simplement fou.

4. La suite des événements achève de prouver que le calcul d'Ibas était fondé. Rabboula et Acace de Mélitène, avisés de la manœuvre qui se dessine, adressent une réprimande sévère à l'épiscopat arménien, et lui signifient de rompre avec la secte condamnée¹. Que cette mise en demeure ait été nécessaire, c'est déjà une preuve assez nette qu'à ce moment la doctrine nestorienne, sous sa forme la plus avancée, n'inspirait aucune répugnance aux Arméniens. Elle les choquait si peu qu'après la sommation catégorique de Rabboula, les évêques d'Arménie ne se hâtent pas de répondre que leur bonne foi a été surprise et que les traductions hérétiques vont être censurées. Le catholicos en réfère à ses suffragants, et ceux-ci non plus ne savent à quoi se résoudre. Le synode se réfugie dans une solution dilatoire et conclut à demander un supplément d'information. A qui s'adresse-t-il ? A S. Cyrille ? à Memnon d'Éphèse ? ou à quelque autre adversaire notoire des doctrines d'Antioche ? Non, à Proclus de Constantinople, c'est-à-dire au second successeur de Nestorius. Il est donc bien clair qu'à cette date, l'influence d'Alexandrie ne pèse encore d'aucun poids dans les conseils de l'Église d'Arménie.

5. A défaut de tous les témoignages qui viennent d'être indiqués, celui de la littérature arménienne pourrait suffire. Avec les livres de l'Ancien et du Nouveau Testament, les deux auteurs les plus largement représentés parmi les traductions de « l'âge d'or » sont S. Éphrem² et S. Jean Chrysostome³. Éphrem, venu trop tôt pour avoir dû se prononcer sur la christologie nestorienne, était par ailleurs un tenant fidèle de l'exégèse et des méthodes antiochéniennes, qui régnaient seules à Nisibe sa patrie d'origine et dans Édesse sa patrie d'adoption.

Quant à Jean Chrysostome, le nommer c'est tout dire.

¹ *Recherches de science religieuse*, t. c., p. 193-95 ; *Revue des études arméniennes*, t. IX, p. 214-17.

² Cf. Karekin ZARBHANALIAN, *Catalogue des anciennes traductions arméniennes* (Venise, 1889), p. 443-66.

³ ZARBHANALEAN, op. c., p. 580-616 ; G. AUCHER, *S. Giovanni Crisostomo nella letteratura armena*, dans *Χρυσόστομικά* (Rome, 1908), p. 143-71.

Formé à l'école de Diodore de Tarse, condisciple de Théodore de Mopsueste, uni à lui dans une même admiration pour leur commun maître, il avait plus d'un titre à l'antipathie des Alexandrins. Le patriarche Théophile, qui n'avait pu l'empêcher d'être élu au siège de Constantinople et s'était même vu forcé de lui imposer les mains, l'avait poursuivi d'une haine féroce. Cyrille son neveu avait hérité de ses rancunes et n'en démordait pas. Il n'est pas même certain qu'après avoir conclu la paix avec Jean d'Antioche, il ait jamais consenti à réhabiliter la mémoire de Chrysostome. On ne pouvait pas honorer publiquement celui-ci et rester en bons termes avec Alexandrie. Les Arméniens qui, voulant constituer le premier fonds de leur littérature ecclésiastique, traduisaient avec prédilection les œuvres du grand docteur d'Antioche et de Constantinople, montraient par là, avec une sereine imprévoyance de l'avenir, que S. Cyrille n'était pas encore devenu leur oracle et que la lumière ne leur arrivait pas des bords du Nil.

On ne se dérobera pas indéfiniment à l'évidence de ces preuves convergentes et qu'aucune constatation positive ne vient infirmer. Avant d'évoluer vers le monophysisme le plus exagéré, l'Arménie avait commencé par subir l'attraction de l'école d'Antioche. Elle a fait ses premières classes sous des maîtres dont Théodore de Mopsueste était l'oracle. Personne ne conteste qu'elle les ait répudiés d'assez bonne heure et que, les ayant quittés, elle ne leur a pas ménagé les anathèmes et les invectives. Mais cette conversion n'abolit pas le passé que les historiens arméniens ont un peu volontairement oublié, et que rien n'autorise à déclarer invraisemblable a priori. La Cyrrestique aussi, le propre diocèse de Théodoret, était destinée à devenir et à rester l'un des foyers de la secte jacobite. Et moins d'un demi-siècle après l'exil de son archevêque Alexandre, l'*alter ego* de Nestorius, Hiérapolis avait pour évêque Xenaïas (ou Philoxène), un monophysite non pas seulement fanatique mais positivement enragé ¹.

¹ D'après feu Markwart, qui fera peut-être école, l'Ibérie aurait été d'abord arienne, au moment de sa conversion au christianisme en 354, puis orthodoxe

Ce renversement d'alliances religieuses s'est produit en Arménie juste à l'époque où les chrétientés de Perse s'organisaient en Église nationale, à la faveur du schisme nestorien. Il est lié à un ensemble de facteurs historiques, dont l'importance et l'intérêt dépassent de beaucoup ceux du petit problème qui a donné lieu à cette digression. On accordera sans doute qu'il mérite par lui-même l'effort d'attention que nous ne prétendons pas réclamer pour l'évêque Jérémie.

Sur ce dernier, l'enquête aboutit à un résultat très net dans sa partie négative. Aucun évêque de l'empire Sassanide n'a été convoqué au concile d'Éphèse. Si Jérémie se trouvait à Constantinople au mois d'août 431, ce n'était pas pour déférer à une invitation qu'il n'avait pas reçue. D'autres affaires avaient pu l'appeler dans la ville impériale, et nous ignorons depuis combien de temps il s'y trouvait.

Des circonstances historiques qui viennent d'être exposées, il ressort que cet évêque des Ibères n'est pas rentré dans son diocèse. A la date où ces événements nous reportent, l'Église géorgienne vivait encore en communion étroite et en parfaite intelligence avec l'Église d'Arménie. Toute émotion agitant l'une devait se répercuter dans l'autre. Les documents de cette époque, à commencer par la Vie de S. Mesrop, contiennent des preuves indiscutables de cette solidarité. Dès lors comment résoudre cette contradiction? Un évêque de l'Ibérie perse, sans avoir assisté au concile d'Éphèse, en a approché d'assez près pour suivre la marche des débats et leurs répercussions politiques. Il est même intervenu dans le conflit en signant un manifeste par lequel il prenait position en faveur du parti victorieux. S'il est rentré dans son diocèse, les documents qu'il rapportait, ses récits, son témoignage personnel ont dû causer à travers toute la Caucasic un mouvement de surprise et de scandale. Or il n'en a rien été. Le pays est demeuré non pas seulement dans le calme, mais dans une totale ignorance. Aux derniers mois de l'année 435, les chefs de l'Église arménienne ne savent encore rien des événements

sous le règne de Bacour, et monophysite, peu d'années après, au temps de Pierre de Maïouma. C'est la thèse fondamentale de son mémoire posthume : *Die Bekehrung Iberiens und die beiden ältesten Dokumenten der iberischen Kirche*; cf. *Anal. Boll.*, t. L, p. 9 et seq.

d'Éphèse. Les premières nouvelles qu'ils en reçoivent, de source bien sûre pourtant, les surprennent si fort qu'ils refusent d'y ajouter foi.

La conclusion est donc parfaitement claire : l'évêque *Ieremias Hiberus partium Persidis* était une de ces grandeurs déchues auxquelles la nouvelle Rome, comme l'ancienne, a si souvent donné asile. On en a compté plus d'une dans la mêlée d'Éphèse. Un rapport adressé au pape S. Célestin par la majorité du concile se plaint de l'intrusion de ces évêques sans sièges ni diocèses, et dont plusieurs avaient été canoniquement déposés *ante multos annos, pro acerbis causis*¹. Jérémie aussi pouvait se trouver en disponibilité, quoi qu'il en fût du motif qui l'avait amené à quitter son diocèse. Ceci expliquerait en outre pourquoi cet évêque de l'Ibérie perse s'est déclaré contre les Orientaux.

Ce n'est assurément pas dans l'histoire ecclésiastique de Géorgie que l'on découvrirait l'ombre d'une difficulté contre cette conclusion. En cette année 431, la littérature géorgienne en est à ses premiers essais, dont rien n'a survécu. Plusieurs siècles se passeront encore avant qu'elle ne trace une ligne qui résiste aux injures du temps. De cette époque lointaine, il ne reste ni une inscription, ni une citation, ni le plus bref fragment de texte qui émane directement d'un auteur géorgien. La suscription de Jérémie est le premier signe d'écriture qui ait la valeur d'un témoignage ibère contemporain. Raison de plus pour qu'on le respecte. Jusqu'au moment où on l'aura ébranlée par des raisons plus sérieuses, la leçon additionnelle du *Synodicon* doit donc être tenue pour authentique. Les mots : *Iberos finium Persidis*, ne sont pas une interpolation ni une méprise du diacre Rusticus ; et il serait arbitraire de les soumettre à une interprétation violente, qui équivaldrait à les supprimer, et qui servirait de prétexte à légitimer de nouvelles « corrections ». Ce résultat aussi valait bien un effort d'attention.

¹ *Relatio ad archiepiscopum romanum Caelestinum*, dans *Collectio Casinensis*, n° 59, éd. SCHWARTZ, *Concilium Ephesenum*, vol. III, p. 171-72 ; cf. *supr.*, p. 19-20, note 3 ; *Anal. Boll.*, t. XLVIII, p. 195.

III

Faut-il renoncer à savoir qui était Jérémie? Peut-être, mais non pas avant d'avoir essayé de relever une trace qui s'est conservée dans la littérature arménienne.

Après avoir raconté la première mission de S. Mesrop chez les Ibères, la seconde expédition qu'il entreprit dans l'empire grec et qu'il poussa jusqu'à Constantinople, et ses luttes contre les sectes qui se répandaient en Arménie, Koriun poursuit en ces termes ¹ :

Hoc tempore occurrit ei presbyter quidam advena, Albanus genere, cui nomen erat Benjamin ². *A quo rogatus, postquam de barbaris vocibus Albanæ linguae percontatus est, pro indita sibi caelitus spiritalis peritiae sollertia, litterarum elementa finxit, quae iuvante gratia Christi, disposite et constanti ordine discriminavit.*

Deinde valedixit episcopis, principibus regionis omnibusque ecclesiis ; apud quos fidelium rectores reliquit duos e discipulis suis, quorum prior Enoch nomen habebat, alter Sanan, ambo viri religiosi et in ministerio Evangelii prae excellentes. Quos cum gratiae Dei commendasset, illic constituit. Ipse cum multis discipulis ire perrexerat in fines Maioris Armeniae. Et cum ad urbem Norchalach ³ pervenisset, obviam occurrit sancto episcopo

¹ *Vie de S. Mesrop*, éd. de Venise, p. 29-32.

² On remarquera que la plupart des personnages de cette histoire portent des noms de l'Ancien Testament.

³ *Νηρηωχωρ*, *Καινὴ πόλις*, « La Neuville », bâtie par les Romains en l'année 163 de l'ère chrétienne, après la destruction d'Artaxata (MOMMSEN, *Römische Geschichte*, t. V, p. 407). Bien que fondée par Priscus, la ville prit le nom de *Valaršapat*, *Οὐαλαρσαπάτ*, « Résidence de Valarš » (abusivement *Οὐαλεροκτίστη*). C'est maintenant un village voisin d'Edšmiacin (H. HÜBSCHMANN, *Die altarmenischen Ortsnamen*, p. 469). Étymologiquement, *Nork'alak'* répond à *Καρχηδών*. Φασὶ δὲ καὶ ὅτι ὁ ῥηθεὶς Ἰάσβας τὴν πόλιν μετὰ τὴν κτίσιν καθάρας ἐκάλεσε τῇ Λιβύων φωνῇ *Καινὴν πόλιν* ... Ἐκαλεῖτο δὲ καὶ *Καινὴ πόλις* καὶ *Καδμεία* καὶ *Κακκάβη*... (Eustathii commentarii ad *Dionysium Periegetam*, c. 195, éd. C. MÜLLER, *Geographi graeci minores*, t. II, p. 251). Il y avait une Carthage en Arménie... : ἄχρι οὗ τὴν ἐν Ἀρμενίοις *Καρχηδόνα* λαβόντες ἀνδρὸς ἐχθίστου, τὸν Ἀννίβαν λέγων, ἔργον ἀνατρέψωσιν (PLUTARQUE, *Lucullus*, ch. 32, éd. C. SENTENIS, t. II, p. 538).

Isaac, et Armeniorum regi, cui nomen erat Artases et universis castrensibus. Quibus rettulit ea quae favente Dei gratia in partibus illis perfecerat; ibique per dies aliquos mansit, animos illis addens ut angusta illa spiritualia (initia) dilatarent.

Deinde vero et (his) valedicens, ut in Albanorum partes se conferret, in terram istam descendit. Et cum ad regiam sedem pervenisset, sanctum episcopum Albanorum invisit, cui nomen erat Ieremias, et eorum regem nomine Arsval, cum omnibus optimatibus eius, a quo summa cum benevolentia propter Christi nomen exceptus est. Deinde, postquam, petita eorum venia, illis exposuit negotium cuius causa venerat, episcopus et rex coniuncta voluntate, ambo litterarum creationem inchoarunt. Insuper edicto decreverunt ut e pagis viculisque dicionis suae complures pueri ad artem litterariam destinarentur, et pro cuiusque loci amplitudine et opportunitate, scholae litterarum ordinarentur, assignata cuique annona et victu. Ut igitur hoc edictum efficienter executioni mandari coeptum est, beatus Ieremias episcopus operi manum ulterius admovit, et divinorum librorum translationem confestim aggressus est. Exinde porro, uno quasi temporis puncto ¹, agrestis, infans et inculta terra Albanorum scientia prophetarum, Apostolorum notitia et Evangeliorum hereditate donata est, neque ullus fuit qui divinarum traditionum non prorsus compos esset. Rursus maiori etiam Dei reverentia percitus rex Albanorum concordi studio decrevit ut gens Satanae mancipata et a daemonibus illusa, gravi edicto ab inani vetustate refugere et suavissimo Christi iugo se subdere cogeretur.

Postquam autem haec omnia communi consilio peregit, atque necessitatibus illorum et voluntati abunde satisfacit, adiutorem nactus in hoc pio munere docendi sanctum episcopum e partibus Balasacan nomine Moselem, regi, episcopo et universae Albanorum ecclesiae valedixit. E discipulis suis antecessores aliquot iis constituit, cum sacerdote quodam ex aula regia, qui Jonathan vocabatur, in quo eximium docendi studium reppererat. Tum illos et se ipsum gratiae Dei universorum custodis commendans, e finibus Albanorum discessit ut in terram Hiberorum transiret, et recta pervenit ad Gardmanam

¹ Littéralement : in ictu oculi.

vallem. Illic occurrit ei Gardmanorum princeps nomine Chors ; qui religiosa cum reverentia hospitio eum excepit, et cum dicione sua magistro se obtulit ; et postquam ipse doctrinae suco et pinguedine uberius laetificatus est, beatum eo dimisit quo iturus erat.

Is autem inde digressus iter convertit ad regionem ubi tunc temporis rex Hiberorum factus erat Artsilius ¹ nomine...

Tout le monde aura remarqué au passage le nom qui nous intéresse dans ce récit. Avant de chercher à savoir si ce Jérémie, évêque des Albans, n'est qu'un homonyme de Jérémie évêque des Ibères, ou s'il lui tient de plus près, il est utile de préciser les quelques données certaines qui ressortent du récit de Koriun interprété rigoureusement, sans le secours d'aucune hypothèse. S. Mesrop a séjourné à Constantinople, à une date qui se place entre 422 et 426 ². C'est quelque temps après son retour qu'il a entrepris d'organiser l'instruction chez les Albans. Ce voyage n'a donc pas précédé de beaucoup l'année 431. Personne ne saurait dire au juste quelle était à ce moment la situation politique de l'Albanie et jusqu'où le territoire du royaume s'étendait à l'ouest, du côté de l'Ibérie. Quelques points de repère seulement apparaissent dans les documents certains.

En 359, Ammien Marcellin, envoyé en éclaireur avec un centurion, dans les montagnes de la Cordyène, aperçoit à l'horizon l'armée perse. A l'aile gauche marchait *Grumbates* (ou *Grynbates*) *rex Chionitarum*, et à l'aile droite, un *rex Albanorum, pari loco atque honore sublimis* ³. Quelques mois plus tard, au siège d'Amida, on retrouve dans le camp de Sapor II, le même roi Grumbates avec son fils, qui fut tué dans un assaut, et un contingent alban, dont le chef n'est pas nommé ⁴. Inutile d'ouvrir ici une discussion sur Grumbates et son royaume. Ce que nous avons à noter, c'est qu'à cette date l'Albanie était alliée ou sujette de Sapor, tandis que le roi d'Arménie Arsace avait lié sa fortune à celle de Rome.

¹ Արժիլ, en géorgien არჯილ ; cf. *Anal. Boll.*, t. L, p. 38.

² *Revue des études arméniennes*, t. IX (1930), p. 212.

³ *Rerum gestarum*, l. XVIII, 6, 22.

⁴ *Ibid.*, l. XIX, 1, 7.

Le roi des Albans qui a servi la Perse dans la campagne de 359 est sans doute le même que les historiens arméniens appellent Urnaïr. Fauste de Byzance lui reproche, entre autres méfaits, d'avoir profité de l'alliance perse pour enlever à l'Arménie la province d'Uti, le Gardman-tzor, les cantons de Kołth, de Šakašên, etc. Toutes ces conquêtes lui furent reprises par le généralissime arménien Moušet (*Moseles*). Mais avant sa défaite finale, Urnaïr avait noué des intelligences avec Mušet et, au prix de cette défection, s'était concilié la clémence du vainqueur. Au lendemain de cette guerre, le Kour formait la limite entre l'Albanie et l'Arménie, comme, plus à l'ouest, il séparait les deux royaumes ibères.

Il paraît vraisemblable, sinon évident, qu'à ce moment précis, le royaume alban s'était trouvé rejeté dans le même groupement d'alliances que l'Ibérie romaine. Mais, en soixante ans, l'équilibre politique avait pu s'y renverser plusieurs fois. Lors de l'expédition de S. Mesrop, l'influence perse devait avoir repris le dessus en Albanie. L'entreprise qu'il allait y organiser était déjà par elle-même un signe des temps. En Arménie, la création d'une littérature nationale avait été une mesure défensive contre l'envahissement de la culture iranienne. Cette défense demeurerait incomplète et risquait d'être tournée, si à la frontière du pays arménien, le pehlevi prenait le rôle de langue ecclésiastique et chrétienne. C'est ce péril que S. Mesrop avait voulu conjurer en dotant les Ibères d'un alphabet national. Il faut croire que tout à coup un danger analogue s'était dessiné chez les Albans. Ainsi s'expliquerait la résolution, en soi assez étrange, qui amena cet habile homme à porter les bienfaits de l'écriture chez les demi-sauvages, dont Koriun a tracé le singulier portrait que nous venons de rapporter.

Le roi d'Albanie qui accueillit Mesrop s'appelait *Arsvał* Արսվաղ. Il est d'ailleurs totalement inconnu. Or, dans les tableaux synchroniques de la Chronographie de Théophane, au lieu et place de Sapor III, quelques manuscrits nomment un roi de Perse Ἀρσαβίλος ou Ἀρσάβιλος¹. Comme ce roi, qui aurait régné à l'époque de Valens, n'a laissé aucune

¹ Éd. DE BOOR, pp. 54, 66-67.

trace dans l'histoire, les philologues ont supposé, en désespoir de cause, qu' *Ἀρσαβίλος* est un autre nom de Sapor III. C'est prendre beaucoup de liberté avec les listes royales iraniennes. Par ailleurs *Ἀρσαβίλος* ressemble trop à *Arsvał* pour que l'assonance puisse être fortuite. L'identité des deux personnages étant exclue par la chronologie, ce problème onomastique ne laisse pas que d'être embarrassant.

De toutes les hypothèses auxquelles on est forcé de recourir, la moins violente, c'est qu' *Ἀρσαβίλος* était un nom usité dans la lignée des Sassanides. Un prince qui l'aurait porté, à la fin du iv^e siècle peut avoir été confondu avec Sapor III, par une méprise qui n'est ni la seule ni la pire où Théophane soit tombé, quand il s'aventure dans l'histoire de Perse ¹. *Arsvał* serait un *Ἀρσαβίλος* de la génération suivante. Ce n'est pas là une supposition sans fondement. On sait en effet que Iazdgerd essaya d'établir sur le trône d'Arménie, un de ses fils, qui régna sous le nom de Šapouh (ou Sapor) de 416 à 420 ². Le même calcul politique peut fort bien l'avoir poussé à donner comme roi aux Albans un prince de sa dynastie. Si cette hypothèse paraît cependant trop hardie, nous ne chercherons pas à l'imposer. Mais on voudra bien retenir et rapprocher ces deux noms, attestés l'un et l'autre par les documents : *Ἀρσαβίλος*, roi de Perse, à la fin du iv^e siècle ; *Arsvał*, roi d'Albanie, vers le premier quart du ve. Ce qui accentue la signification d'une telle coïncidence, c'est qu'à l'époque qui répond au règne d'*Arsvał*, l'empire Sassanide, ayant les mains libres en Arménie, ne rencontrait aucune résistance sérieuse à son expansion dans la partie orientale de l'isthme Caucasiq.

Du concours apporté par Jérémie, évêque des Albans, à la mission de S. Mesrop, nous ne savons rien qui nous aide à identifier le personnage. Mais l'obscurité même où cette mission demeure enveloppée a son côté instructif. L'entreprise de Mesrop n'a pas laissé de traces durables. Elle ne fut qu'une

¹ Cf. P. PEETERS, *L'intervention politique de Constance II dans la Grande Arménie en 338*, dans *Bulletin de la Classe des Lettres de l'Académie Royale de Belgique*, 5^e sér., t. XVI (1931), p. 45.

² J. ASDOURIAN, *Քաղաքական վերաբերութիւններ ընդմէջ Հայաստանի եւ Հռոմայ 190էն ն. Ք. մինչեւ 428 յ.Ք.* (Venise, 1912), p. 322.

improvisation éphémère, qui aurait pu réussir en d'autres temps, mais qui avait le tort d'arriver trop tôt. Il ressort du récit même de Koriun qu'au moment où le missionnaire arménien voulut leur apporter le bienfait de l'écriture, les Albans n'étaient pas encore sérieusement travaillés par la propagande chrétienne. S'ils méritent le jugement sévère porté sur eux par Koriun, il faut admettre que la grande masse du peuple était encore païenne de religion, de mœurs et de culture. L'église d'Amaraz construite par S. Grégoire l'Illuminateur était tombée en ruines quelques années plus tard¹. Le second Grégoire, petit-fils du premier, qui releva cette église, périt de mort violente, en pays géorgien, après un apostolat très court². La foi chrétienne ne s'était pas répandue au delà de quelques îlots, qui paraissent avoir été fort clair-semés.

On ne peut omettre de rappeler ici qu'au v^e siècle, l'Albanie ne ressemblait en rien à un état centralisé. Son territoire, aux limites instables, était habité par des races fort mélangées. Strabon, au début de notre ère y comptait 26 langues ou dialectes différents³. Et tout ce que nous savons des migrations de peuples et de tribus, dans les steppes à l'ouest de la Caspienne, tend à prouver que depuis Strabon, la bigarrure ethnique de l'Albanie s'était aggravée plutôt que simplifiée. Même si tous ces idiomes appartenaient à une seule famille, leur multiplicité aurait opposé un obstacle insurmontable à la création immédiate d'une littérature vraiment nationale. L'entreprise de Mesrop n'était donc et ne pouvait être qu'un essai local et resserré dans les possibilités du moment. Avec le sens pratique dont il a marqué toute son œuvre et, instruit comme il l'était par l'expérience, Mesrop n'a pu se flatter de l'illusion enfantine que le germe de culture intellectuelle implanté en Albanie se développerait instantanément par sa vitalité propre, sans une influence constante de l'étranger.

¹ Cf. *Anal. Boll.*, t. L, p. 21.

² *Anal. Boll.*, t. L, p. 20-25. Comparer l'étude posthume de J. MARKWART, *Die Entstehung der armenischen Bistümer*. Kritische Untersuchung der armenischen Ueberlieferung, herausgegeben von Josef MESSINA S.J., *Orientalia Christiana*, vol. XXVII, 2 (1932), p. 210-13.

³ *Geographia*, l. XI, 4, 6, éd. MEINEKE, p. 706.

Nous ignorons, il est vrai, et peut-être ignorera-t-on toujours, quelles dispositions le saint avait prises, pour assurer cette assistance tutélaire. Mais il est au moins fort digne de remarque que le collaborateur qu'il laisse sur place était un évêque de Bałasakan répondant au nom arménisé, de *Moušel*. Le canton de Bałasakan, borné à l'ouest par le cours inférieur de l'Alazan, était contigu à la Cakhethie géorgienne. Elle y fut quelque temps incorporée, avec le reste du district de Zakatala. On y a relevé en assez grand nombre, des noms de localités géorgiennes qui ont persisté après l'immigration des Lesghiens et des Tatares¹. Tel, par exemple, le nom de *Mousili*, dont *Moušel* est l'équivalent arménien. C'est à peu de distance du Bałasakan, qu'est situé le village de Bodbe, où une tradition relativement ancienne place le tombeau de S^{te} Nino, l'évangélisatrice de la Géorgie².

On doit noter enfin qu'après les premiers arrangements, pris avec le roi Arsvał, Mesrop montra une certaine hâte de se rendre en Ibérie. Durant son séjour chez les Albans, il n'avait guère pu que jeter les fondements d'une œuvre, dont tous les éléments étaient à créer. Si, au lieu de prendre le temps de la compléter et de la consolider, il a jugé plus utile de retourner visiter ses écoles et ses communautés de Géorgie, ne serait-ce point parce que le sort de ces deux entreprises était lié et que la plus récente devait s'appuyer sur son aînée?

C'est du reste ce que toutes les vraisemblances historiques s'accordent à suggérer. Au début du v^e siècle, l'Albanie était, si l'on peut dire, un pays de mission. L'organisation ecclésiastique encore très rudimentaire, qu'elle paraît avoir possédée, ne s'était pas formée sur place, par génération spontanée, et ne jouissait d'aucune autonomie. Comment l'Église d'Albanie aurait-elle pu demeurer en relations actives ou en sympathie déclarée, avec la métropole arménienne, pendant que les deux royaumes étaient en guerre, et durant la période troublée qui s'ensuivit? L'Arménie exclue, l'Ibérie était le seul pays chrétien où l'Église des Albans pouvait trouver un

¹ A. S. KHAKHANOV, *Ekspedicii na Kavkaz 1892, 1893 i 1859*, dans *Materialy po arheologii Kavkaza*, t. VII (Moscou, 1898), p. 30-31.

² Khakhanov, p. 20-28 ; cf. *Anal. Boll.*, t. XL, p. 448.

appui. Il se peut donc fort bien qu'elle ait compté des évêques ibères dans sa hiérarchie.

Dans tout ceci, est-il besoin de le dire? il entre une part de construction hypothétique. Nous n'entendons pas donner cette hypothèse pour établie. Mais elle offre du moins l'avantage de coordonner, sans effort violent, tout ce que l'on possède de témoignages directs sur les commencements du christianisme en Albanie. On ne peut raisonnablement exiger qu'elle s'accorde avec les dires d'écrivains tardifs, comme Moïse de Kalankaïtou et les prétendus documents dont ces racontars sont appuyés. Dans toute la période des origines, l'histoire d'Albanie ne saurait servir de critère, ni pour ni contre l'interprétation d'un fait : elle n'existe pas¹.

De l'alphabet alban créé par S. Mesrop et de la littérature dont il fut l'éphémère instrument, il n'est pas resté le moindre vestige. Leur disparition a été si complète qu'elle doit avoir suivi de très peu leur première éclosion. Il n'y a de doute que sur la cause qui détermina leur anéantissement : révolte des païens convertis de force, bouleversement politique, ou, plus vraisemblablement, mesures oppressives de l'administration Sassanide, qui sut déjouer cette tentative d'émancipation nationale? On ne sait. Ce qui paraît à peu près certain, c'est que l'œuvre civilisatrice de S. Mesrop chez les Albans fut détruite systématiquement. Il est assez dans la nature des choses que l'évêque Jérémie et les autres collaborateurs du saint aient été entraînés dans l'effondrement de son entreprise. C'est une réflexion qui ne peut manquer de se présenter à l'esprit du lecteur, curieux de savoir pourquoi un évêque ibère, nommé pareillement Jérémie, titulaire d'un diocèse de Perse, se trouvait à Constantinople en août 431, dans les rangs des adversaires de Nestorius et ne semble pas être jamais rentré dans son pays.

P. P.

¹ Un examen critique des sources a été esquissé par Agop MANANDIAN, *Beiträge zur albanischen Geschichte* (Leipzig, 1897). L'auteur constate les faits, mais paraît hésiter sur la conclusion, pourtant bien évidente. Plus conservateur encore, est l'ouvrage de M. Barkhutariantz, *Paṭmutiun Aḡuanitz*, t. I, Vağaršabad, 1902.

RECHERCHES SUR LE LÉGENDIER ROMAIN

*Depuis quelques années l'étude du Légendier Romain a fait de notables progrès, progrès que j'oserais appeler insensibles, parce que les dernières recherches portent surtout sur des questions de détail, qu'aucune synthèse n'a été tentée et que la plupart des travailleurs reculent devant la tâche ingrate de rassembler les matériaux qui sont encore à l'état de dispersion. Nous voudrions, dans une certaine mesure, remédier à cet inconvénient, et faire connaître les résultats principaux obtenus dans le vaste domaine de l'hagiographie de Rome. L'ampleur du sujet nous oblige à nous borner. A notre point de vue, qui est celui des lecteurs des Acta Sanctorum, deux parties de la tâche semblent réclamer quelque urgence. La première a rapport aux saints déjà traités dans nos volumes, mais à une époque où le manque de matériaux devait inévitablement entraîner de graves lacunes. Il faudra donc non seulement indiquer les suppléments et les corrections que réclament certains commentaires vieillis ; quelques-uns même devront être repris entièrement. Mais il est une seconde série de saints qui semble exiger plus impérieusement encore une étude sérieuse : ceux qui n'ont été jusqu'ici l'objet d'aucun commentaire, et que leur date de novembre ou de décembre nous a obligés d'ajourner *sine die*, si pareille expression est de mise ici. Nous ne pouvons promettre de parler d'eux de façon à épuiser la matière, et ce sera beaucoup si nous réussissons à marquer exactement la ligne où se sont arrêtés les efforts combinés des philologues, des historiens et des archéologues. A nos successeurs la tâche honorable d'aller plus loin encore, jusqu'au point où pourra s'élever la construction définitive.*

Un complément indispensable du travail que nous entreprenons serait une édition intégrale des textes qui en font l'objet, et dont plusieurs sont presque aussi peu accessibles pour beaucoup de lecteurs que des textes inédits. Nous publie-

rons donc, en appendice, les pièces que l'on a besoin d'avoir sous les yeux. On ne s'étonnera pas de nous entendre dire qu'il ne saurait être question encore d'éditions critiques et définitives. En attendant que l'énorme matériel manuscrit du légendier romain ait été l'objet d'un classement suffisant, il faudra se contenter d'éditions provisoires. Un petit nombre de manuscrits choisis nous fourniront des textes lisibles, suffisants pour donner l'idée exacte de la composition.

Plutôt que de nous attarder à exposer la méthode à suivre, nous commencerons par l'appliquer à un texte important, qui n'a jamais été publié dans son ensemble, et se présente dans les éditions, comme dans la plupart des manuscrits, en un état de morcellement qui ne permet guère d'apprécier le genre auquel il appartient. Il est commode de le citer sous le titre de *Passio S. Polychronii et sociorum*. Le titre complet, énumérant tous les saints dont le martyre est raconté dans la pièce, et qui ne sont pas tous, à proprement parler, des compagnons de ce personnage, serait fort long. Il suffit d'en avoir averti le lecteur.

LA PASSION DE S. POLYCHRONIUS.

Comme d'autres grandes Passions romaines, celle de S. Polychronius¹ est moins une composition d'un seul jet qu'une série de Passions isolées mises bout à bout. L'histoire de Polychronius et de ses compagnons est suivie de celles des SS. Abdon et Sennen, du pape Sixte II, de S. Laurent, de S. Hippolyte. Les transitions de l'une à l'autre ne servent guère à resserrer la trame. Le lien principal qui les unit est la chronologie, comprise à la manière de l'hagiographe. Pour ne nous arrêter qu'aux divisions principales de la pièce, voici à peu près comment il réussit à les tenir ensemble.

Polychronius et ses compagnons sont ensevelis par les SS. Abdon et Sennen. Des chrétiens de la parenté de ces derniers rendent les mêmes devoirs aux SS. Olympiades et Maximus. Abdon et Sennen sont emmenés par l'empereur Dèce à

¹ Nos manuscrits écrivent *Polochronius*, déformation barbare du nom de Polychronius.

Rome, où, à leur tour, ils subissent le martyre. Suit la Passion de S. Sixte ¹, qui se passe sous le même règne. La transition est exprimée par ces mots: eodem tempore. Le martyre du pontife a lieu peu de jours avant celui de S. Laurent, son archidiacre. Ici le lien est plus intime. L'histoire des deux saints peut s'intituler Passio SS. Sixti et Laurentii. Elle est suivie de la Passion de S. Hippolyte. On a attribué un rôle à ce saint dans la Passion précédente, que sa propre histoire a l'air de continuer. L'on voit paraître ensuite les SS. Irénée et Abundius. Leur présence ici est justifiée par le fait qu'ils s'occupent de rechercher le corps de S^{te} Concordia, la nourrice de S. Hippolyte, et de l'ensevelir à côté du saint. La dernière partie raconte la conversion, suivie du martyre, de quelques autres personnes. Le trait d'union entre cette section et la précédente se trouve dans le nom du prêtre Justin, celui qui a enseveli les SS. Irénée et Abundius et s'occupe également de la sépulture des nouveaux convertis.

La première partie de l'histoire se passe, non à Rome, mais en Perse, où Dèce fait la guerre. Il se rend maître d'un bon nombre de villes et de provinces, apprend qu'il y a beaucoup de chrétiens, et sévit cruellement contre eux. Dans la ville de Babylone, il fait arrêter l'évêque Polychronius, les prêtres Parmenius, Elimas et Chrysotelus, ainsi que les diacres Lucas et Mucius. Polychronius comparaît le premier. Il est jugé et condamné le XIII des calendes de mars (17 février). Deux subreguli (ce sont les saints Abdon et Sennen) enlèvent son corps et l'ensevelissent devant les murs de Babylone.

Dèce se rend à la ville de Cordula, où il cite à son tribunal les trois prêtres et les deux diacres. Après divers supplices ils sont décapités. Abdon et Sennen leur donnent la sépulture, in praedio suo iuxta civitatem Cordulam, le X des calendes de mai (22 avril).

Le cadre historique, dans lequel l'hagiographe place l'action, suffit à donner la mesure de son information. Dèce, qui aurait remporté de grandes victoires en Perse, n'a jamais mis le pied dans ce pays. On le confond avec Valérien, qui est allé y

¹ Dans les anciens textes, ce pape est nommé Xystus. Les manuscrits dont nous nous servons écrivent aussi Syxtus, Sixtus. Nous adoptons cette dernière forme, qui est la plus usitée.

cueillir les lauriers que l'on sait. Valérien d'ailleurs n'est pas oublié. Nous le voyons opérer en sous-ordre, au nom de Dèce, en qualité de préfet. Les deux noms sont inséparables, et l'hagiographe, à la fin de son long récit, fait mourir les deux persécuteurs à quelques jours de distance. La géographie du morceau initial est plus fantaisiste encore. Il serait difficile de trouver sur la carte de Perse la civitas Pontica, le Mons Medorum, les villes dont le nom est Bactriane, Hyrcanie, Assyrie, Cordula, — forme suggérée probablement par le nom de la Corduène. Quant à la trame de l'histoire, on y reconnaît immédiatement une série de lieux communs et d'incidents qui donnent la mesure du génie inventif de l'auteur. Dèce bâtit à Babylone un temple de Saturne, y place une statue du dieu en plâtre doré, écrit une lettre à son préfet Valérien, pour lui recommander de sévir contre les chrétiens, fait couper la langue à Parmenius, et ainsi de suite.

Aurait-on du moins quelque preuve de l'existence des six martyrs et du culte dont ils auraient été l'objet? Nous n'en découvrons aucune. Aux deux dates indiquées dans la Passion, le manuscrit d'Echternach du martyrologe hiéronymien porte les mentions suivantes : 17 février : in Babilonia Policroni ; au 22 avril : in Cordua civitate Parmeni et Elimae, Crisoli presbyterorum et diaconorum Lucii et Mucii. Mais les deux annonces n'appartiennent pas au martyrologe hiéronymien. Elles font partie de la série des additions propres à un manuscrit, et sont certainement empruntées à la Passion qui nous occupe¹. Nous ignorons donc où l'hagiographe est allé prendre les noms de ces martyrs qu'il place en tête d'un groupe de saints romains. Il n'a certainement pas voulu les faire passer pour des martyrs de Rome. En les faisant enterrer dans des endroits obscurs d'un pays lointain, il montre assez qu'il ne sait rien de leur Église d'origine. L'hagiographe qui, dès la première page de son œuvre s'est montré capable d'inventer tant de choses, a bien pu trouver dans son imagination des noms de martyrs destinés à faire escorte aux saints Abdon et Sennen, réputés Perses d'origine. La Passion de S. Poly-

¹ D. QUENTIN a eu raison de mettre parmi les « additamenta codicum pleniorum » la notice du 17 février. C'est par distraction qu'il a admis dans le texte celle du 22 avril,

chronius et de ses compagnons nous apparaît comme une sorte d'introduction à la grande histoire qui va suivre, et qui n'est autre que l'histoire de la persécution de Valérien à Rome, telle que la concevait l'hagiographe. Elle débute par la Passion des saints Abdon et Sennen, dont le martyre et le culte ne sauraient être contestés.

Abdon et Sennen nous ont été présentés déjà comme des princes Perses, qui prennent à cœur de procurer une sépulture honorable aux martyrs. A leur tour ils sont accusés ; Dèce les envoie en prison. Mais ayant appris la mort du préfet de Rome, Galba, il retourne à la capitale, emmenant avec lui les deux prisonniers. Ils comparaissent devant le sénat, revêtus d'habits somptueux, couverts de pierres précieuses, comme il convient à des princes, mais chargés de chaînes. Ils refusent de sacrifier. Conduits devant la statue du Soleil, près de l'amphithéâtre, ils crachent sur l'idole. La sentence de mort ne se fait pas attendre. Les bêtes de l'amphithéâtre respectent les martyrs ; il faut appeler les gladiateurs pour finir la tragédie. Les corps, jetés devant la statue du Soleil, y demeurent trois jours, jusqu'à ce qu'un sous-diacre, Quirinus, les cache dans sa maison. Cela se passe le III des calendes d'août (30 juillet). Leurs reliques demeurent cachées pendant de longues années, et ce n'est qu'à la suite d'une révélation qu'ils sont retrouvés et portés au cimetière de Pontien.

*La date donnée par la légende et le lieu de la sépulture sont confirmés par la *Depositio Martyrum* :*

III kal. aug. Abdos et Semnes in Pontiani quod est ad Ursum Pileatum.

Le 30 juillet leur fête est inscrite dans les Sacramentaires Gélasien et Grégorien. Les pèlerins qui visitèrent, durant le moyen âge, les sanctuaires de la voie de Porto, sont entrés dans la basilique où reposaient leurs corps. L'itinéraire de Salzbourg atteste qu'elle était relativement grande :

Deinde intrabis in ecclesiam magnam : ibi sancti martyres Abdo et Sennes quiescunt¹.

¹ DE ROSSI, *Roma sotterranea*, t. I, p. 182-83.

Tous les anciens documents topographiques qui nous sont parvenus la signalent, et la liste des cimetières, tirée de la *Notitia regionum Urbis* porte :

Coemeterium Pontiani ad Ursum Pileatum Abdon et Sennen via Portuensi.

On y voyait, comme nous la voyons encore, une fresque avec les deux martyrs couronnés par le Christ. Ils portent le costume perse, une tunique à franges serrée autour de la taille, un manteau agrafé sur la poitrine, un bonnet à pointe recourbée. Deux autres martyrs sont placés l'un à droite, l'autre à gauche du groupe. Leurs noms sont indiqués sur la légende :

SCS MILIX + SCS ABDO + SCS SENNE + SCS BICENTIVS

et plus haut :

DE DONIS DEI ET SCORM ABDO ET SENNE GAVDIOSVS... ¹.

Il ne faudrait pas chercher dans cette représentation un argument en faveur de la nationalité perse attribuée aux deux martyrs. Il est très vraisemblable que le peintre dépend, sur ce point, de l'hagiographe. A quelle source ce dernier a-t-il puisé? On ne saurait l'indiquer avec précision. Mais il est probable qu'il ne s'agit ici que d'une conjecture de demi-lettré. Les martyrs portaient des noms étrangers : Abdon, d'origine sémitique, l'équivalent de Servulus ; Sennen, de formation incertaine ². C'étaient, en tout cas, des orientaux. De vagues souvenirs de la campagne de Valérien en Perse aidant, l'Orient tout entier paraissait s'absorber dans la Perse. C'est donc de là que les martyrs tiraient leur origine. En réalité, rien n'indique qu'ils appartiennent à ce pays. Leurs noms donnent à penser qu'ils étaient esclaves ou affranchis, et l'on peut être certain que le titre de subreguli est une invention de l'hagiographe, qui aurait cru leur manquer de respect en évoquant leur condition servile.

On se demandera sans doute s'il faut accepter au moins

¹ DE ROSSI, *Bullettino*, 1869, p. 72 ; *Roma sotterranea*, t. I, p. 300. Reproduction dans GARRUCCI, *Storia dell' arte cristiana*, tav. LXXXVII, 1 ; WILPERT, *Le pitture delle catacombe romane*, tav. 258 ; testo, p. 79-80.

² Voir *Comm. martyr. hieron.*, p. 405, n. 14.

l'indication chronologique qui fait d'Abdon et Sennen des martyrs de la persécution de Valérien, confondue, comme c'est souvent le cas, avec celle de Dèce. Nous ne le pensons pas. Remarquons, en effet, dans quel ordre se suivent les anniversaires des martyrs romains qui ont pris place dans la compilation, à l'exception de ceux du dernier chapitre.

III kal. aug. : Abdon et Sennen.

VIII id. aug. : Syxtus.

V id. aug. : Romanus

IV id. aug. : Laurentius

id. aug. : Hippolytus

VII kal. sept. : Abundius

XV kal. nov. : Triphonia

V kal. nov. : Cyrilla.

Ce n'est pas, on le voit, la chronologie des persécutions qui a dicté le choix des personnages, mais la succession des fêtes. La Passion des SS. Sixte et Laurent, qui est comme le noyau autour duquel les autres récits se sont groupés, a imposé le nom du persécuteur responsable d'avoir versé tant de sang innocent. C'est uniquement pour cette raison qu'Hippolyte, dont la mort remonte beaucoup plus haut, devient presque compagnon de martyr de S. Sixte. Il en est sans doute de même des SS. Abdon et Sennen. Dans le récit, sans relief, de l'hagiographe, rien ne permet de soupçonner l'existence d'un document contemporain, dont il aurait eu connaissance.

Le récit se termine sur un trait de la dernière invraisemblance, qu'un critique a pris au sérieux, au point d'en déduire que le culte des SS. Abdon et Sennen, sans attaches dans la tradition, avait été créé artificiellement, sous Constantin, à la suite d'une invention de reliques¹. Les reliques seraient restées longtemps cachées dans la maison de Quirinus, et c'est sur un avis des saints eux-mêmes qu'elles furent déposées dans le cimetière de la voie de Porto. Mais le texte paraît avoir subi ici une retouche. Dans la rédaction primitive, dont deux traductions grecques ont gardé la teneur, les martyrs étaient portés au cimetière aussitôt après leur mort: ἀτινα οἱ χριστιανοὶ

¹ P. CORSSSEN, dans *Zeitschrift für die neutestamentliche Wissenschaft*, t. XVI, p. 162,

προσελθόντες διὰ τῆς νυκτὸς ἐπῆραν καὶ ἀπέθεντο ἐν τῷ Ποντιανοῦ κοιμητηρίῳ ¹. Pour quel motif s'est-on avisé d'une correction dont la portée est si considérable? Une raison des plus plausibles a été indiquée. Il s'agissait de relever le prestige d'un oratoire des SS. Abdon et Sennen, construit, vers le VI^e siècle, dans le voisinage de l'amphithéâtre ². On a voulu faire croire qu'il occupait l'emplacement de la maison de Quirinus, où les saints corps avaient longtemps reposé ³.

Nous n'avons rien dit d'une Passion assez courte, insérée maladroitement, et comme un hors d'œuvre, dans celle des SS. Abdon et Sennen. Dèce, à la fin du premier interrogatoire, vient de les envoyer en prison. Le même jour, continue l'hagiographe, deux chrétiens, d'origine noble, Olympiades et Maximus, sont livrés au persécuteur. Les dialogues et les tortures se succèdent comme d'ordinaire, et Dèce condamne les martyrs au supplice, qui sera bientôt celui de S. Laurent. L'empereur les remet au vicaire Vitellius Anisius, qui les fait mourir à coups de hache. Les corps sont jetés aux chiens. Après cinq jours, le XII des calendes d'avril (21 mars), les chrétiens les ensevelissent in domo sua. Le contexte oblige à placer la scène en Perse, car ce n'est qu'après l'exécution que nous apprenons le retour de l'empereur à Rome.

Encore deux saints dont il n'est parlé dans aucun autre document et qui doivent aller rejoindre Polychronius et ses compagnons. Ils ne nous sont pas présentés comme des martyrs romains, et nous ne trouvons, dans les martyrologes, aucune mention qui puisse aider à les identifier. On cherche en vain un martyr du nom d'Olympiade. Tout au plus remarque-t-on un Olympius tribunus, dans la Passion de S. Étienne, pape ⁴. Le *De locis* le mentionne sous le nom d'Olimphius, sur la voie Latine. Si l'hagiographe avait voulu parler de celui-là, il n'aurait pas manqué de placer son tombeau dans la banlieue de Rome, plutôt que de le faire mourir en Perse. Quant à

¹ Ms. Vatic. 1761, f. 126^v. P. FRANCHI DE' CAVALIERI, *Note agiografiche*, t. VI, p. 170, n. 3.

² Chr. HUELSEN, *Le chiese di Roma nel medio evo*, p. 163.

³ FRANCHI, *Hagiographica*, p. 102.

⁴ BHL. 7845, c. 8.

Maximus, le nom est trop fréquent à Rome pour que nous puissions, sans témérité, essayer d'établir un lien entre un des homonymes romains et le compagnon d'Olympiades.

Nous arrivons à la partie principale du récit, que l'on trouve souvent isolée, sous le titre de Passio SS. Sixti, Laurentii et Hippolyti. L'empereur Dèce cite à son tribunal le pape Sixte avec les diacres Felicissimus et Agapitus. Sur le refus de sacrifier, l'évêque est conduit en prison. L'archidiaque Laurent se porte à sa rencontre et se lamente de ne pouvoir le suivre. Le pontife lui prédit le martyre dans trois jours, et lui remet en même temps les trésors de l'Église. Laurent s'empresse de les distribuer aux pauvres. Il guérit la veuve Cyriaca, l'aveugle Crescentio, et rencontre le prêtre Justin.

Cependant Sixte et les deux diacres sont ramenés au tribunal, et conduits au temple de Mars, qui s'écroule à la prière du pontife. De nouveau Laurent va au devant de lui, et lui annonce que les trésors ont été distribués. Là-dessus, il est arrêté, tandis que les trois martyrs sont exécutés. Sixte est enseveli dans la crypte du cimetière de Calliste ; Felicissimus et Agapitus, dans le cimetière de Prétextat, le VIII des ides d'août (6 août).

Laurent est confié à la garde d'un vicarius, Hippolyte, et conduit en prison avec plusieurs autres. Il baptise et guérit un aveugle nommé Lucillus. Hippolyte également se fait instruire et reçoit le baptême avec dix-neuf personnes de sa maison. Interrogé sur les trésors de l'Église, Laurent demande trois jours de répit, après lesquels il présente à l'empereur les pauvres et les infirmes, secourus par l'Église, en disant : « Voici mes trésors ». Mis en demeure de sacrifier, il refuse, et est aussitôt mis à la torture. Après avoir subi toutes sortes de tourments, il profite d'une interruption pour baptiser un soldat, nommé Romanus. Condamné à mort, Romanus est enseveli in agro Verano, le V des ides d'août (9 août). Cependant Laurent est soumis à un nouvel interrogatoire et à de nouveaux tourments. A la fin, Dèce fait apporter un gril, sous lequel on place des charbons ardents. Laurent est étendu sur ce gril. Il se rit des persécuteurs, et dit à Dèce : « Malheureux, votre rôti est prêt d'un côté ; retournez-le et mangez... » C'est sa dernière parole. Le corps du martyr est enseveli par

le prêtre Justin et par Hippolyte dans la propriété de la veuve Cyriaca, sur la voie Tiburtine, le IV des ides d'août (10 août).

A son tour, Hippolyte est appelé à comparaître devant Dèce. Il confesse sa foi, et subit divers tourments. Tous ceux de sa maison sont arrêtés, notamment sa nourrice Concordia. Elle succombe sous les jouets plombés ; tous les autres sont décapités. Quant à Hippolyte, il est attaché à des chevaux indomptés et traîné à travers les ronces et les épines, le jour des ides d'août (13 août). Le prêtre Justin les ensevelit tous.

L'histoire de S. Sixte s'éclaire par une série de documents précieux, dont le plus important est le témoignage de S. Cyprien, à peine postérieur de quelques jours à la mort du pontife ¹. C'est par lui que nous sommes renseignés sur le rescrit de Valérien, du mois d'août 258. L'évêque de Carthage avait envoyé à Rome des messagers pour s'enquérir de la vérité des bruits inquiétants qui circulaient. Il écrit à Successus le résultat de l'enquête : Quae autem sunt in vero ita se habent, rescripsisse Valerianum ad Senatum ut episcopi et presbyteri et diacones in continenti animadvertantur, senatores vero et egregii viri et equites Romani, dignitate amissa, etiam bonis spolientur et si, ademptis facultatibus, christiani esse perseveraverint, capite quoque multentur ; matronae ademptis bonis in exilium relegentur ; Caesariani autem quicumque vel prius confessi fuerant vel nunc confessi fuerint confiscentur et vincti in Caesarianas possessiones descripti mittantur... Xistum autem in cimiterio animadversum sciatis VIII id. aug. die et cum eo diacones quattuor. Sed et huic persecutioni cotidie insistunt praefecti in urbe, ut, si qui oblati fuerint, animadvertantur et bona eorum fisco vindicentur ². L'édit de Valérien distingue, du reste des fidèles, le groupe des membres du clergé et prévoit pour eux une procédure spéciale. Il ne s'agit pas d'obtenir d'eux un acte d'apostasie par persuasion ou par le moyen des tortures. Il suffit, quand

¹ L'article de P. CORSSSEN, *Der Schauplatz der Passion des römischen Bischofs Sixtus II*, dans *Zeitschrift für die neutestamentliche Wissenschaft*, t. XVI, p. 147-166, a été mis au point par P. FRANCHI DE' CAVALIERI, dans le travail intitulé *Un recente studio sul luogo del martirio di S. Sixto II*, dans *Note agiografiche*, t. VI, p. 147-178.

² Epist. LXXX, HARTEL, p. 839-40.

il s'agit d'évêques, de prêtres et de diacres, que leur identité soit établie ainsi que leur place dans la hiérarchie, pour qu'ils soient immédiatement exécutés. La mort de Sixte, surpris dans le cimetière et décapité aussitôt, en même temps que quatre de ses diacres, répond bien à ces dispositions du rescrit.

Il n'y a pas d'hésitation à avoir sur le sens du mot animadvertere. Il peut s'entendre, à la rigueur, de tous les modes légaux d'infliger le dernier supplice. Mais, normalement, il signifie décapiter, le mot gladio étant sous-entendu ¹. C'est ainsi que l'a compris l'auteur du Liber pontificalis, dans la notice de Sixte II :

eodem tempore hic comprehensus a Valeriano et ductus ut sacrificaret demoniis. Qui contempsit praecepta Valeriani ; capite truncatus est et cum eo alii sex diaconi, Felicissimus et Agapitus, Ianuarius, Magnus, Vincentius et Stephanus sub die VIII id. aug. ².

On l'aura remarqué : la mise en demeure de sacrifier aux idoles ne répond pas à la situation. C'est un trait inspiré au rédacteur par les lieux communs de l'hagiographie. La question des compagnons du pontife-martyr sera examinée plus loin.

Des textes antérieurs à celui qui vient d'être cité, appellent d'abord l'attention. Ce sont, en premier lieu, les inscriptions Damasiennes en l'honneur de S. Sixte et de ses compagnons. Dans le cimetière de Calliste, à l'endroit de la crypte des papes, on a trouvé un fragment du marbre original sur lequel était gravé le texte suivant :

*Tempore quo gladius secuit pia viscera matris
hic positus rector caelestia iussa docebam.
adveniunt subito rapiunt qui forte sedentem,
militibus missis populi tunc colla dedere.
mox sibi cognovit senior quis tollere vellet
palnam, seque suumque caput prior obtulit ipse,
impatiens feritas posset ne laedere quemquam.
ostendit Christus, reddit qui praemia vitae,
pastoris meritum, numerum gregis ipse tuetur ³.*

¹ FRANCHI, *Note agiografiche*, t. VI, p. 153-54.

² DUCHESNE, *Le Liber pontificalis*, t. I, p. 155.

³ DE ROSSI, *Roma sotterranea*, t. II, p. 25 ; IHM, *Damasi epigrammata*, 13,

Le nom du pontife n'est pas cité, et quelques critiques, égarés par les Actes du pape S. Étienne, ont pensé que l'inscription se rapporte à ce dernier ¹. On ne peut douter que l'éloge ne soit celui du pape Sixte, dont il raconte le martyre d'après la tradition qui s'était conservée dans l'Église romaine. La scène est vivement esquissée. Elle se passe au cimetière ; le pontife assis dans sa chaire, expose au peuple les vérités de la foi. Soudain les soldats se présentent. Les fidèles sont prêts à mourir. Mais le vieillard n'entend pas que la palme lui soit enlevée et voulant empêcher un massacre, il s'empresse d'offrir sa tête aux bourreaux. Le Christ agréa le sacrifice du pasteur et sauve le troupeau.

Le tableau complète admirablement le texte de Cyprien, et on ne peut douter de son exactitude. L'évêque de Carthage ne dit point que Sixte mourut dans l'exercice même de sa charge pastorale. Mais il le savait probablement, comme semble l'indiquer une phrase de son biographe Pontius. Dans les derniers jours de sa vie, peu de temps après avoir reçu la nouvelle de la mort glorieuse de son collègue de Rome et déjà lui-même sous le coup de la menace, Cyprien se sentit animé d'une ardeur extraordinaire de prêcher la parole divine : tanta illi fuit cupido sermonis, ut optaret sic sibi passionis vota contingere, ut, dum de Deo loquitur, in ipso sermonis opere necaretur ². Ne faut-il pas dire que le sort du pape Sixte lui parut si enviable, qu'il se prit à désirer pour lui-même une semblable faveur ³ ?

Dans l'inscription qui vient d'être citée, il n'est pas question des diacres, compagnons de martyre du pontife. Non loin de la première, se trouvait une autre inscription, où Damase énumère les martyrs illustres qui reposent dans le cimetière de Calliste :

¹ Ainsi CORSEN, t. c., p. 149-53. Voir les remarques un peu ahurissantes de cet auteur sur les *viscera matris*.

² BHL. 2041, c. 14.

³ Cette ingénieuse interprétation est de P. FRANCHI, *Note agiografiche*, t. IV, p. 122 ; t. VI, p. 157. Plus tard DESSAU s'est rencontré avec l'éminent critique. Voir *Zeitschrift für die neutestamentliche Wissenschaft*, t. XVI, p. 153.

Hic congesta iacet quaeris si turba piorum,
 corpora sanctorum retinent veneranda sepulcra
 sublimes animas rapuit sibi regia caeli.
 hic comites Xysti, portant qui ex hoste tropaea ;
 hic numerus procerum, servat qui altaria Christi ¹...

Les comites Xysti sont-ils les quatre diacres mentionnés par Cyprien ? Avant de répondre à cette question, il faut lire l'épithaphe des saints Felicissimus et Agapitus, placée par Damase dans le cimetière de Prétextat :

Aspice : et hic tumulus retinet caelestia membra
 sanctorum, subito rapuit quos regia caeli.
 hi crucis invictae comites pariterque ministri
 rectoris sancti meritumque fidemque secuti
 aetherias petiere domos regnaque piorum
 unica in his gaudet Romanae gloria plebis,
 quod duce tunc Xysto Christi meruere triumphos.

FELICISSIMO ET AGAPITO DAMASVS EPIS. ²

Tous les diacres, comites Xysti, n'ont donc pas été ensevelis dans le cimetière de Calliste. Ceux du cimetière de Prétextat sont-ils compris dans les diacones quattuor de Cyprien, ou ceux-ci doivent-ils être identifiés avec les quatre que le Liber pontificalis ajoute, et dont nous ne connaissons que les noms : Ianuarius, Magnus, Vincentius, Stephanus ³ ? Le texte de l'inscription donne clairement à entendre que Felicissimus et Agapitus ont été surpris par les soldats en même temps que

¹ DE ROSSI, *Roma sotterranea*, t. II, p. 23 ; IHM, *Damasi epigrammata*, 12. CORSEN, t. c., p. 163, a émis l'idée que les mots *hic congesta iacet* pourraient se rapporter non seulement au cimetière de Callisté, mais à tous les cimetières de la voie Appienne. Hypothèse malheureuse, à laquelle nous ne nous arrêtons pas.

² DE ROSSI, *Inscriptiones christianae Urbis Romae*, p. 66 ; IHM, *Damasi epigrammata*, 23. Les manuscrits portaient, au dernier vers : *quod duce tunc Christo*. La correction *Xysto* proposée par DUCHESNE, *Le Liber pontificalis*, t. I, p. 156, et acceptée par DE ROSSI, t. c., p. 458, a été confirmée par la découverte récente du marbre original. Voir E. JOSI, *Rivista di archeologia cristiana*, t. IV (1927) p. 234-36.

³ On a prétendu qu'une inscription, probablement Damasienne, mais malheureusement très fragmentaire, trouvée au cimetière de Calliste, avait été placée sur la tombe des quatre diacres. Le texte dans DE ROSSI, *Roma sotter-*

Sixte et exécutés sur-le-champ : subito rapiunt, est-il dit du pontife ; subito rapuit quos regia caeli, dit Damase, en parlant des deux diacres. D'ailleurs, leur anniversaire se célèbre le même jour. Dans la Depositio martyrum nous lisons :

VIII idus aug. Xysti in Callisti et Praetextati Agapiti et Felicissimi.

On peut imaginer bien des raisons pour lesquelles ils n'ont pas été ensevelis dans le même cimetière que les autres comites Xysti. Il serait superflu de s'y arrêter¹. Pourquoi les autres diacres ne sont-ils pas inscrits au calendrier ? Nous l'ignorons. En tout cas, si l'on admet la liste du Liber pontificalis, il n'y aura plus d'hésitation que sur les noms à choisir pour retrouver les quatre diacres dont le supplice est arrivé à la connaissance de Cyprien.

Nous avons éprouvé quelque difficulté à accepter le texte du Liber pontificalis, qui pourrait bien avoir été retouché et interpolé à cet endroit². Ces appréhensions n'ont guère été partagées, et il est généralement admis que les diacres, comites Xysti, sont au nombre de six³. En ajoutant S. Laurent, martyrisé quelques jours plus tard, on arrive à conclure que tout

ranea, t. II, p. 11-12 ; IHM, *Damasi epigrammata*, 17. Divers essais de restitution ont été tentés. Un des plus intéressants est celui du P. BONAVENTIA, dans *Nuovo bullettino di archeologia cristiana*, 1910, p. 227-51. Nous ne voudrions pas souscrire à toutes les conclusions de cet auteur. Ce qui paraît certain, c'est que le texte se rapportait au martyre de S. Sixte et de ses compagnons. Cf. P. FRANCHI, *Note agiografiche*, t. VI, p. 159-60.

¹ Les remarques de CORSSSEN, t. c., p. 164, n'éclaircissent pas la question. Cf. P. FRANCHI, *Note agiografiche*, t. VI, p. 172-73.

² *Anal. Boll.*, t. XL, p. 196-97.

³ Pourtant, je me suis aperçu plus tard que des doutes avaient déjà été exprimés à ce sujet, ainsi, par J. LANGEN, *Geschichte der Römischen Kirche* (Bonn, 1881), p. 343. Cet auteur propose de reconnaître les quatre diacres indiqués par S. Cyprien dans Felicissimus, Agapitus, Laurent, Ianuarius, ce dernier étant le martyr du cimetière de Prétextat, auquel Damase a dédié l'inscription monumentale *Beatissimo martyri Ianuario Damasus episcopus fecit* (Cf. JOSI, dans *Rivista di archeologia cristiana*, t. IV, p. 218-25), celui aussi qui est cité dans le *Liber pontificalis*. C'est une hypothèse toute gratuite. Le martyr Ianuarius, inscrit dans la *Depositio martyrum*, le 10 juillet, n'a, il est vrai, aucun rapport avec S^{te} Félicité, qui, d'après la légende bien connue, serait sa mère. Mais rien n'indique qu'il fût diacre ni qu'il ait été martyrisé avec le

le collège des diacres de l'Église de Rome fut sacrifié, en vertu de l'édit de Valérien. Un argument, qui n'est pas sans valeur semble confirmer cette conclusion. Une phrase inintelligible de la Vie du pape Sixte dans le *Liber pontificalis* doit, d'après Mgr Duchesne être restituée ainsi :

Xystus... passus est VIII id. aug. Et presbyteri praefuerunt a consulatu Tusci et Bassi [258] usque in diem XII kal. aug. Aemiliano et Basso cons. [259].

L'illustre auteur ajoute ce commentaire : « Pendant la vacance qui suivit la mort du pape Fabien, l'Église Romaine fut dirigée en commun par les prêtres et les diacres ; les lettres de S. Cyprien sont alors constamment adressées presbyteris et diaconibus Romae consistentibus. Ici les prêtres seuls sont mentionnés. C'est que les sept diacres avaient été victimes de la persécution. C'est pour la même raison sans doute que nous voyons un prêtre, Denys, élevé l'année suivante sur le siège apostolique à la place de Xystus II, alors que l'usage romain paraît avoir été, depuis une époque très reculée, de choisir les évêques dans le corps des diacres, plutôt que dans le presbyterium¹. Ce sont là des considérations on ne peut plus ingénieuses, qui n'ont contre elles que d'être appuyées sur un texte rétabli par conjecture.

Il n'y a pas lieu de s'arrêter longtemps à l'hymne de Prudence, qui fait mourir le pape Sixte sur la croix :

Iam Xystus adfixus cruci
Laurentium flentem videns
crucis sub ipso stipite².

L'inscription des diacres *Felicissimus et Agapitus*, appelés par Damase *crucis invictae comites*, a semblé fournir l'explication de cette version. Prudence dépendrait de l'inscription ; il aurait transformé une métaphore en un trait historique³. Cette

pape Sixte. Le système de Langen, ne tient plus aucun compte du texte *Hic comites Xysti*, du cimetière de Calliste. Aucun des diacres de Sixte n'aurait reposé dans ce cimetière.

¹ *Le Liber pontificalis*, t. I, p. 156.

² *Peristeph.*, II, 22-24.

³ DUCHESNE, *Le Liber pontificalis*, t. I, p. 156.

*interprétation ne s'impose pas, d'autant que ce serait le seul emprunt fait à Damase par le poète, à propos de S. Sixte*¹.

On a pu voir combien les Actes de S. Laurent sont intimement mêlés à ceux de S. Sixte. Le saint diacre paraît une première fois au moment où le pontife est conduit en prison avec Felicissimus et Agapitus. Il l'interpelle : « Où allez-vous, Père, sans votre diacre ? » et il développe ce thème avec éloquence. Cette scène pathétique n'a pu avoir lieu. L'arrestation de l'évêque a été subite, l'exécution foudroyante, et il n'y eut pas de place pour les discours. Et puis Laurent, reconnu comme diacre, aurait immédiatement partagé le sort de ses collègues. Or, nous savons qu'il est mort quelques jours plus tard, le 10 août.

Le second épisode de la légende de S. Laurent, la réquisition des biens de l'Église, avec la réponse un peu malicieuse, qui exaspère le persécuteur, n'a pas plus de chance d'être historique. Valérien n'a jamais décrété la confiscation de ces biens. Ordre avait été donné de mettre sous sequestre les cimetières et les lieux de culte pour empêcher les réunions² ; les biens des laïcs sont dévolus au fisc³. Mais de mettre la main sur les trésors de la communauté, comme nous le voyons dans la Passion, il n'a jamais été question. La situation que suppose l'hagiographe est celle de la persécution de Dioclétien, durant laquelle fut fixé le dies traditionis. Le souvenir de ces spoliations hantait encore les mémoires⁴. Comme on l'a fait remarquer, il est tout à fait improbable que les magistrats romains n'aient pensé à se faire livrer les vases précieux, les livres et autres richesses, qu'un an après le commencement de la persécution, c'est-à-dire un an après la fermeture des lieux de réunion.

Il reste à examiner la scène caractéristique de la Passion de S. Laurent : la mort sur le gril. L'exécution du saint diacre ayant eu lieu quatre jours après celle de ses collègues, elle n'eut sans doute pas le même caractère de soudaineté. Commença-t-on par le mettre à la question, pour lui arracher quelque secret

¹ FRANCHI, *Note agiografiche*, t. VI, p. 151.

² EUSÈBE, *Hist. eccl.*, VII, 13.

³ CYPRIEN, *Epist.* LXXX.

⁴ P. FRANCHI, dans *Römische Quartalschrift*, t. XIV, p. 169.

intéressant l'administration de l'Église? Nous ne saurions le dire. Mais la version de l'hagiographe, qui lui fait subir la torture pour l'amener à renier le Christ, est inacceptable. En vertu du rescrit, sur la simple constatation de son identité et de son degré dans les ordres, un diacre était condamné à la solita animadversio. C'était, le plus souvent, la décapitation. Mais la pratique romaine admettait, en certains cas, la crucifixion, l'exposition aux bêtes, et même le vivicomburium. Les martyrs de Tarragone, l'évêque Fructuosus et ses deux diacres, six mois après S. Laurent, furent condamnés par le juge Émilien à être brûlés vifs : iussit eos sua sententia vivos ardere ¹. Mais le raffinement de cruauté consistant à brûler le patient à petit feu, sur un gril, était contraire à la tradition romaine. Durant la persécution de Dioclétien, certains juges eurent recours, pour provoquer des apostasies, à des tortures d'une barbarie inouïe. Mais à l'époque où nous sommes, la poursuite des chrétiens n'a pas encore revêtu ce caractère de sauvagerie. La lettre du clergé de Vienne et de Lyon, qui décrit les traitements affreux infligés aux martyrs de 177, ne renverse pas cette thèse. Ces rigueurs exceptionnelles, d'importation orientale, ne se renouvelèrent point en Occident, et ne furent jamais appliquées à Rome, au moins avant la grande persécution ².

Ces considérations paraissent suffire pour montrer que le dénouement de la Passion de S. Laurent, y compris l'apostrophe sarcastique à l'empereur, n'a aucun fondement historique. Nous essayerons plus loin d'en démêler l'origine. Rapprochons d'abord de la légende, telle que nous la lisons dans le grand ensemble de la Passio Polychronii, d'autres témoins de la tradition.

L'attestation la plus ancienne de la légende de S. Laurent se trouve dans les œuvres de S. Ambroise : le *De Officiis*, la lettre XXXVII, et une hymne qu'on s'accorde généralement à lui attribuer. Il résulte de ces textes qu'Ambroise connaissait les principaux épisodes : les adieux au pape Sixte, la scène des pauvres présentés à la place des trésors de l'Église, le supplice du gril, avec l'héroïque raillerie :

¹ BHL. 3196, c. 2.

² FRANCHI, dans *Römische Quartalschrift*, p. 167-68.

Non praetereamus etiam sanctum Laurentium, qui cum videret Xystum episcopum ad martyrium duci, flere coepit non passionem illius sed suam remansionem.

Suit le dialogue à peu près tel que nous le lisons dans la Passion actuelle. A la fin :

Et ipse post triduum, cum illuso tyranno, impositus super craticulam exureretur : Assum est, inquit, versa et manduca ¹.

Dans un autre passage :

Tale aurum sanctus martyr Laurentius Domino reservavit, a quo cum quaererentur thesauri ecclesiae promisit se demonstraturum. Sequenti die pauperes duxit, cet. ².

Dans la lettre citée, Ambroise rappelle en peu de mots la mort de S. Laurent :

S. Laurentius factis probavit, ut vivus exureretur et flammis superstes diceret : Versa, manduca ³.

La Passion est résumée en termes concis dans l'hymne, qui se termine par ces mots :

Versate me, martyr vocat,
vorate, si coctum est, iubet ⁴.

La Passion de S. Laurent que lisait S. Ambroise était, dans les grandes lignes, celle que nous lisons nous-mêmes. La scène de la rencontre avec S. Sixte est racontée presque exactement dans les mêmes termes. Mais on se tromperait en pensant que le texte primitif de la Passion était identique au nôtre, et que S. Ambroise en a fait un extrait littéral. On connaît trop le style de l'évêque de Milan pour ne pas le retrouver dans le passage du De Officiis, qui n'est qu'un développement du thème fourni, sous une forme probablement plus concise, par

¹ De officiis, I, 41 ; P.L., t. XVI, p. 84-85.

² De officiis, II, 28, t. c., p. 141.

³ Epist. xxxvii, 36-37, P.L., t. c., p. 1093.

⁴ A. STEIER, Untersuchungen über die Echtheit der Hymnen des Ambrosius, dans Jahrbücher für classische Philologie, Supplementband XXVIII, p. 655.

l'hagiographe. Le style de ce chapitre de la Passion offre un tel contraste avec le reste de la composition, qu'on est obligé de dire que le dernier rédacteur a remplacé par le texte de S. Ambroise le passage correspondant du récit.

Damase a-t-il également connu ce récit? Voici les deux distiques, composés par lui en l'honneur de S. Laurent, et qui paraissent avoir orné l'autel de la basilique de la voie Tiburtine ¹.

Verbera, carnifices, flammās, tormenta, catenas
vincere Laurenti sola fides potuit.
haec Damasus cumulat supplex altaria donis
martyris egregii suspiciens meritum ².

Les tourments multiples infligés au martyr, et parmi eux les flammæ, sont peut-être un écho de la Passion. Mais on s'étonne de ne pas trouver une allusion spéciale au supplice caractéristique, la craticula. Il se pourrait que, se proposant de louer la constance du martyr, Damase ait eu recours au développement par les lieux communs, et que l'énumération des tortures classiques veuille dire tout simplement : aucune violence n'a pu venir à bout de l'athlète soutenu par la foi. Ce thème ne suppose pas nécessairement la lecture de la Passion.

On connaît une autre inscription, regardée autrefois comme l'œuvre de Damase, et qui se lisait dans la basilique urbaine de Saint-Laurent in Damaso :

Non mirum est, sed fallax nimium quod flamma mi-
martyri et corpus nil nocitura cremat. [natur
namque docet fidei magnam sine vindice poena
ad caelum medici ignibus esse viam.
hunc etenim fruitur martyr Laurentius ignem
et meritis summis ne moriatur agit ³.

¹ DE ROSSI, *Inscriptiones christianae Urbis Romae*, t. II, p. 82, n. 117.

² IHM, *Damasi epigrammata*, n. 32, adopte la leçon d'un des deux manuscrits : *verbera carnificis*. Voir P. FRANCHI, dans *Römische Quartalschrift*, t. XIV, p. 108-109, qui cite à ce propos le vers de Lucrèce, III, 1017 : *Verbera, carnifices, robur, pix, lammīna, taedae*.

³ DE ROSSI, *Inscriptiones christianae Urbis Romae*, t. II, p. 151, n. 24 ; IHM, *Damasi epigrammata*, n. 102.

Ici il n'est question que du supplice du feu. Ce qui diminue à nos yeux l'intérêt de ce texte, c'est qu'il est impossible de le dater. L'attribution à Damase ne saurait se soutenir.

Prudence connaissait certainement une Passion de S. Laurent. Sa longue paraphrase suit les contours de notre légende : entrevue avec Sixte, réquisition des trésors, fureur du persécuteur en se voyant joué, supplice du gril, paroles du martyr :

Converte partem corporis
satis crematam iugiter
et fac periculum, quid tuus
Vulcanus ardens egerit.
praefectus inverti iubet ;
tunc ille : coctum est, devora
et experimentum cape,
sit crudum an assum suavius ¹.

On a vu qu'il fait mourir Sixte sur la croix. Il paraît être seul à donner cette version. A vrai dire nous ignorons ce que S. Ambroise lisait dans son exemplaire ; il ne suit pas le récit jusqu'à la mort du pontife. Mais la mise en croix répond moins bien aux circonstances et à la soudaineté de la répression que la mort par le glaive, comme nous avons essayé de l'expliquer.

Il est aussi parlé de S. Laurent dans le Liber pontificalis, à propos du pape Sixte :

Post passionem beati Xysti, post tertia die, passus est beatus Laurentius eius archidiaconus IIII id. aug. et subdiaconus Claudius et Severus presbiter et Crescentius lector et Romanus ostiarius ².

Le passage semble indépendant de la Passion. En tout cas il la complète et même la contredit sur certains points. Ni Claudius, ni Severus ne sont nommés par l'hagiographe, et aucun autre document ne les compte parmi les martyrs. Romanus, que nous avons rencontré sous l'habit militaire, exerce ici une fonction ecclésiastique. Quant à Crescentius, il sera question de lui lorsque nous ferons la revue du personnel.

¹ Peristeph., II, 401-408.

² DUCHESNE, *Le Liber pontificalis*, t. I, p. 155.

L'histoire de S. Étienne pape, telle que la raconte un manuscrit du Liber pontificalis, renferme un trait que l'on croirait emprunté à la Passion de S. Laurent, mais qui est appliqué à un autre archidiaque, S. Sixte, chargé de cette fonction sous le pontificat précédent :

Omnia vasa ecclesiae archidiacono suo Xysto in potestatem dedit vel arcam pecuniae ¹.

L'origine de cette notice est, de tout point, énigmatique et nous ne pouvons que signaler le parallèle.

Il faut encore indiquer un autre passage du Liber pontificalis, puisé à une source, d'où dépend aussi, directement ou indirectement, l'auteur de la Passion. Le début de la notice du pape Sixte II : Xystus natione graecus ex philosopho ², se retrouve dans notre légende sous une forme qui a tout l'air d'un développement :

Sixtus igitur apud Athenas natus et doctus prius quidem philosophus postea vero Christi discipulus.

C'est à Rufin que remonte vraisemblablement cette indication. C'est lui qui a traduit et répandu sous le nom du pape Sixte II les sentences du philosophe pythagoricien Sextus. Cette attribution, qui n'a d'autre fondement que la ressemblance des noms et a été contestée dès l'antiquité, n'a pas besoin d'être discutée ici ³. Croirait-on, qu'au ^{xx}^e siècle, un savant s'est trouvé pour proposer, à défaut du pape Sixte II, son prédécesseur, premier du nom ⁴ ?

Rappelons, en passant, que Harnack a essayé de démontrer que l'écrit anonyme Ad Novatianum, publié parmi les Spuria de S. Cyprien, a pour auteur le pape Sixte II ⁵. Cette attribution est loin d'avoir rallié l'unanimité des suffrages dans le monde de l'érudition ⁶.

¹ DUCHESNE, t. c., p. 154.

² DUCHESNE, t. c., p. 135.

³ Voir HARNACK, *Geschichte der altchristlichen Literatur*, t. I, p. 765-69 ; M. SCHANZ, *Geschichte der römischen Literatur*, t. II, 1, n. 339.

⁴ F. C. CONYBEARE, *The Ring of pope Xystus*, London, 1910. Cf. *Anal. Boll.* t. XXIX, p. 477-78.

⁵ *Eine bisher nicht erkannte Schrift des Papstes Sixtus II vom Jahre 257-258*, dans *Texte und Untersuchungen*, t. XIII, 1, p. 1-70.

⁶ Voir BARDENHEWER, *Geschichte der altkirchlichen Literatur*, t. II², p. 497-99.

Nous ne terminerons pas ces remarques sur la Passion de S. Laurent sans revenir sur l'apostrophe fameuse, qu'en mourant, le martyr jette au persécuteur. On a beaucoup discuté sur l'origine de ce trait légendaire, et, à plusieurs reprises, nous avons été amené à nous en occuper ¹. M. P. Franchi, qui avait dès l'abord remarqué tout l'intérêt du problème ², en a fait l'objet d'une étude spéciale, où il expose les diverses solutions en présence ³. Nous essayerons de tirer des matériaux dont on dispose la conclusion qui nous paraît la plus plausible.

Quelle était la forme exacte de la phrase dans la rédaction primitive de la légende? Tout ce que nous pouvons dire, c'est que le plus ancien témoin, qui cite peut-être librement, l'énonce ainsi : *Assum est, versa et manduca* ⁴; ailleurs, en abrégé : *versa et manduca* ⁵. Le texte actuel porte : *Ecce miser, tibi partem unam; regira aliam et manduca*. Divers orateurs, dans leurs panégyriques, répètent le mot avec des variantes ⁶, qu'il est inutile de rapporter. Le sens est parfaitement clair.

Parmi les rapprochements que suggère la littérature hagiographique, l'attention est d'abord attirée sur un épisode de la persécution de Julien, raconté par Socrate ⁷ et répété dans Sozomène ⁸. A Meros de Phrygie, le gouverneur Amachius fait rouvrir un temple et remettre en honneur le culte des idoles. Trois chrétiens, Macedonius, Théodule et Tatianus, entraînés par leur zèle, s'introduisent durant la nuit dans le temple et brisent les statues. Pour sauver les innocents, contre lesquels le gouverneur se prépare à venger l'honneur des dieux, les trois coupables se déclarent, et refusent d'acheter leur pardon au prix de l'apostasie. Après avoir subi divers tourments, ils sont étendus sur des grils (*ἑσχάρας*), sous lesquels on allume du feu ⁹. Alors, s'adressant à Amachius : « Si vous désirez

¹ *Anal. Boll.*, t. XIX, p. 453 ; *Les légendes hagiographiques* (Bruxelles, 1905), p. 117 ; *Anal. Boll.*, t. XXXI, p. 264 ; *Origines du culte des martyrs*, p. 309.

² Dans *Römische Quartalschrift*, t. XIV, p. 166.

³ *Note agiografiche*, t. V, p. 65-93.

⁴ AMBROISE, *De officiis*, I, 41, *P.L.*, t. XVI, p. 85.

⁵ *Epist.* xxxvi, 36-37, *P.L.*, t. c., p. 1093.

⁶ FRANCHI, t. c., p. 65-66.

⁷ *Hist. eccl.*, III, 15.

⁸ *Hist. eccl.*, V, 11.

⁹ Socrate écrit : *ἑσχάρας ἐπιθεῖς καὶ πῦρ ἐπιτεθῆναι κελεύσας*. Il faut

goûter de la chair rôtie, retournez-nous; vous nous trouveriez à moitié cuits ».

S. Grégoire de Nazianze, dans ses invectives contre Julien, rapporte une histoire qui n'est pas sans analogie avec celle des martyrs Phrygiens. Deux jeunes gens sont envoyés au supplice. L'un est puni pour avoir renversé l'autel de la Mère des dieux. L'autre, qui avait sans doute trempé dans le sacrilège, est cruellement torturé. Tout son corps n'est qu'une plaie, à l'exception d'une jambe. Il crie au juge de ne pas oublier cette jambe jusque-là épargnée¹. Les points de contact sont évidents. Les faits se passent sous Julien; il y a sacrilège de part et d'autre; un martyr provoque le juge à n'être pas cruel à moitié.

A côté de ces récits nous avons cru devoir placer la Passion de S. Émilien de Durostorum, qui peut rappeler celle des martyrs de Meros par les traits suivants. Elle se déroule βασιλεύοντος τοῦ ἀσεβεστάτου Ἰουλιανοῦ. Émilien entre dans un temple, un moment désert, et brise toutes les idoles. La colère du préfet Capitolinus s'abat sur le premier chrétien venu. Alors Émilien va se déclarer coupable pour sauver cet homme. Après avoir subi une rude flagellation, il est condamné au feu. Il est vrai qu'il n'interpelle pas le juge pour lui dire: « Retournez-moi ». Mais un moment auparavant le juge avait ordonné aux bourreaux de retourner le patient, qu'on a frappé sur le dos: Μεταστρέψαντες αὐτὸν εἰς τὸ στήθος δήρατε³.

Alors même qu'on n'attacherait aucune importance à ce dernier détail, il y a trop de traits communs aux trois textes pour nier qu'il existe entre eux une parenté assez étroite. Le point de départ est probablement un fait unique, qui a eu un certain retentissement, dont le récit a couru de bouche en bouche, se transformant sans cesse, se détachant bientôt du personnage qui en était le héros, pour devenir un thème banal sous la plume des hagiographes. Il est presque impossible de découvrir la source première de ce développement légendaire; trop d'anneaux

sans doute lire: ὑποτεθῆναι, Sozomène dit mieux: ἐσχάραις ἐπιθεῖς πῦρ ὅφῃψεν.

¹ *Contra Iulianum*, II, 40, P.G., t. XXV, p. 716-17.

² BHG². 33. Analyse dans *Anal. Boll.*, t. XXXI, p. 260-63.

³ BHG². 33, c. 8.

de la chaîne nous font défaut. La Passion de S. Émilien qui nous reste, n'est, croyons-nous, qu'un texte remanié, d'assez basse époque. Il a existé, sans doute, une Passion des martyrs de Meros; nous n'en avons qu'un court résumé dans les historiens de l'Église¹, et tout cela est trop peu pour asseoir un jugement décisif. Si l'on pouvait suivre le courant jusqu'au fait initial d'où il est parti, on serait vraisemblablement amené au martyre de S. Émilien, un de ceux qui ont incontestablement impressionné davantage l'opinion publique de l'époque, puisque nous en retrouvons l'écho dans S. Ambroise, dans S. Jérôme, dans Théodoret, dans la Chronique Pascale². Mais la question de l'origine première du thème, qui a été utilisé par l'auteur de la Passion de S. Laurent est assez accessoire ici. Cet hagiographe ne s'est certainement pas inspiré de la Passion de S. Émilien, ni même peut-être directement de celle des martyrs Phrygiens, bien qu'ici les situations soient les mêmes et les termes de la raillerie presque identiques. Les textes que nous avons analysés sont dans une même ligne qui aboutit à la Passion de S. Laurent et se prolonge dans les recoins obscurs de l'hagiographie, où la *Passio Marini*, par exemple, la *Passio Eleutherii*³, la *Passio Christinae*⁴ nous font pénétrer⁵.

C'est dans une autre direction, croyons-nous, que conduit

¹ P. ALLARD, *Les dernières persécutions du III^e siècle*³, p. 98, à propos de ce que nous avons écrit sur S. Laurent dans les *Légendes hagiographiques*, rappelle que la tradition du gril et des paroles railleuses qu'y prononça S. Laurent est antérieure aux historiens byzantins. Rien n'est plus certain, puisque ceux-ci n'ont pu faire que résumer une Passion. Il n'y a donc pas lieu de conclure, avec l'auteur, que « la tradition... quoi qu'on en dise, paraît indépendante de toute imitation littéraire. »

² Voir *Anal. Boll.*, t. XXXI, p. 261-62.

³ L'auteur de cette Passion dont M. P. FRANCHI a publié le texte grec, *Note agiografiche*, t. V, p. 85-93, fait parler ainsi le martyr : *Μαρκιανέ, ἔτοιμός ἐστιν ἡ μία πλευρά καὶ τρώγε αὐτήν ἕως ἂν καὶ ἡ ἄλλη γένηται · οὐκ ἂν μου φάγῃς τῶν μελῶν* (n. 5).

⁴ BHG². 568, c. 5 : *εἶπεν δὲ τῷ Ἀδριανῷ · Τύραννε, τάφε ἀνεφγμένε, εἰ σαρκῶν χρεῖαν ἔχεις καὶ αἵματος, ἀπολάμβανε τὴν μερίδα μετὰ τοῦ πατρὸς σου σατανᾶ.*

⁵ *Passio S. Christinae*, c. 13 : *Κοπτομένη δὲ τὰς σάρκας, ἔρριπτεν αὐτὰς εἰς τὸ πρόσωπον τοῦ πατρὸς αὐτῆς λέγουσα · κακόγηρε, ἐπεθύμησας φαγεῖν κρέας ἀνθρώπων · φάγε καὶ τοῦτο τῆς θυγατρὸς σου.* M. Norsa, dans *Studi italiani di filologia classica*, t. XIX, p. 320.

l'épisode des Actes des martyrs de Lyon, où l'on a proposé de chercher le premier germe de la scène qui nous occupe ¹. Le martyr Attale fut assis sur une chaise de fer (ἐπὶ τῆς σιδηρᾶς καθέδρας) et brûlé; et tandis que se répandait l'odeur de sa chair, il dit au peuple : « C'est là manger des hommes, ce que vous faites ; mais nous, nous n'en mangeons pas et nous ne faisons aucun autre mal ². » Cette apostrophe est dans un ordre d'idées très spécial. Elle répond à une des accusations que les païens portaient alors contre les chrétiens : κατεφύσαντο ἡμῶν Θυέστεια δεῖπνα ³. La martyre Biblis y avait déjà répondu : « Comment ces gens-là mangeraient-ils des enfants, eux à qui il n'est pas permis de manger le sang des animaux ⁴ » ? De même Attale crie à la foule, saisie par l'odeur de la chair rôtie : « C'est vous qu'on peut accuser de manger de la chair humaine, et non pas nous ».

Ajoutons que la Passion des martyrs de Lyon a été relativement peu lue, et semble n'avoir été le point de départ d'aucun travail légendaire, comme le voudrait la transposition que l'on suppose.

Remarquons, pour terminer, qu'un autre épisode de la Passion de S. Laurent paraît n'être qu'une réminiscence ⁵. Comme on demande au saint diacre de livrer les trésors de l'Église, il réunit une foule de malheureux, et dit en les montrant au tyran : « Voici ce que l'Église a de plus précieux ». Cette parole fait penser à la scène de la mère des Gracques ⁶, priée par une amie de montrer ses plus beaux bijoux, et disant, en présentant ses enfants : « Mes bijoux, les voici. »

A la Passion de S. Laurent est rattachée, comme complément, celle de S. Hippolyte, que nous avons vu intervenir dans le récit précédent, en qualité de vicarius. Nous perdrons notre temps à discuter les détails de cette histoire, et notamment le dénouement qui renouvelle l'aventure d'un autre Hippolyte, le fils

¹ FRANCHI, t. c., p. 69-70.

² Dans EUSÈBE, *Hist. eccl.*, V, 1, 52.

³ Ibid., V, 1, 14.

⁴ Ibid., V, 1, 26.

⁵ FRANCHI, *Hagiographica*, 134-35.

⁶ VALERIUS MAXIMUS, IV, 4.

de Thésée. La seule question qui importe ici, c'est l'identité du personnage, dont les hagiographes et les critiques se sont trop occupés pour qu'on puisse se flatter de s'y reconnaître aisément¹. Le nom d'un martyr Hippolyte est signalé à Antioche, à Rome sur la voie Appienne, puis sur la Voie Tiburtienne et encore à Porto. Les textes parlent d'un Hippolyte évêque, d'un prêtre, d'un docteur, d'un militaire. Ces éléments si divers ont mis les érudits dans les plus cruels embarras. Toutes les combinaisons ont été tentées, sans exclure les plus invraisemblables. Il serait peu intéressant de les passer en revue, et mieux vaut enregistrer les solutions sur lesquelles on a fini à peu près par s'entendre.

Deux homonymes, bien reconnaissables, seront préalablement écartés du débat. D'abord, l'Hippolyte d'Antioche. Il est marqué au martyrologe syriaque le 30 janvier : ἐν Ἀντιοχείᾳ τῇ πόλει Ἰππόλυτος. La formule du martyrologe hiéronymien, empruntée également au martyrologe oriental, est plus complète : in Antiochia passio sancti Hippolyti episcopi de Antiquis². Les derniers mots nous renvoient au livre perdu d'Eusèbe, contenant les Passions de martyrs antérieurs à la grande persécution. Un autre document, attribué à tort au même historien, mais provenant d'Antioche³, compte Hippolyte au nombre des martyrs indigènes. Sur son histoire d'ailleurs, nous ne sommes pas autrement renseignés.

Ne doit pas davantage entrer en ligne de compte l'Hippolyte de la voie Appienne, le chef du groupe connu sous le nom de Martyrs Grecs, et dont il est fait mention dans le martyrologe hiéronymien, au 19 juin⁴. Son histoire est racontée dans une Passion qui a été peu lue, et semble remonter au VI^e siècle⁵. Le récit est sans valeur ; mais la personnalité distincte du martyr est fixée par la date et le lieu de la sépulture.

¹ La bibliographie du sujet est très considérable. Nous ne citerons que DE ROSSI, *Bullettino*, 1882, p. 9-76 ; DUCHESNE, *Histoire ancienne de l'Église*, t. I^{er}, p. 292-325 ; F. FICKER, *Studien zur Hippolytfrage*, Leipzig, 1893 ; H. ACHELIS, *Hippolytstudien*, Leipzig, 1898, dans *Texte und Untersuchungen*, N. F., t. I, 4.

² *Comm. mart. hieron.*, p. 68.

³ BHO. 700.

⁴ *Comm. mart. hieron.*, p. 326.

⁵ *Act. SS.*, Nov. t. IV, p. 93-99.

C'est au moyen du même élément, topographique et liturgique, qu'on arrive à montrer que l'Hippolyte soldat, l'Hippolyte prêtre, et enfin le docteur sont une seule et même individualité. Dans la Depositio martyrum nous lisons :

idus aug. Ypoliti in Tiburtina et Pontiani in Callisti

texte dont il faut rapprocher celui du catalogue Libérien dans la notice du pape Pontien :

Fuit temporibus Alexandri a consulatu Pompeiani et Peligniani [231]. Eo tempore Pontianus episcopus et Yppolytus presbyter exules sunt deportati in Sardinia in insula nociva Severo et Quintiano cons. [235]. In eadem insula discinctus est Antheros XI kal. dec., cons. ss. ¹.

La date du 13 août n'est pas celle de la mort de Pontien et d'Hippolyte. Ce jour-là leurs corps furent ramenés du lieu d'exil, et déposés, l'un au cimetière de Calliste, dans la crypte des papes, l'autre dans un cimetière de la voie Tiburtine. C'est là que, d'après la Passion, Hippolyte l'officier fut enseveli par S. Justin, ad latus Agri Verani, le jour des ides d'août. C'est là aussi que fut placée la statue du docteur Hippolyte, avec le catalogue de ses œuvres inscrit sur le siège. Au même endroit a été relevée l'inscription de Damase en l'honneur du prêtre martyr :

Hippolytus fertur, premerent cum iussa tyranni,
presbyter in scisma semper mansisse Novati;
tempore quo gladius secuit pia viscera matris,
devotus Christo peteret cum regna piorum,
quaesisset populus ubinam procedere posset,
catholicam dixisse fidem sequerentur ut omnes.
sic noster meruit confessus martyr ut esset.
haec audita refert Damasus, probat omnia Christus ².

Damase raconte que le prêtre Hippolyte fut longtemps engagé

¹ DUCHESNE, *Le Liber pontificalis*, t. I, p. 5. Cf. p. 147.

² DE ROSSI, *Inscriptiones christianae Urbis Romae*, t. II, p. 82 ; IHM, *Damasi epigrammata*, p. 37.

dans le schisme de Novatien. Sur le point de mourir, il revint à l'unité et engagea les fidèles, qui l'interrogeaient, à se ranger du côté de l'Église catholique. Damase répète ce qu'il a entendu dire, sans se porter garant.

Cette prudente réserve n'était pas déplacée. La tradition dont Damase se fait l'écho, est exacte pour la substance des faits : les menées schismatiques d'Hippolyte ; elle ne l'est pas pour le détail précis qui fait de lui un adhérent de la secte Novatienne. L'anachronisme saute aux yeux. Mais il est avéré qu'Hippolyte se sépara de l'Église, et joua le rôle de chef d'un groupe dissident sous les pontificats de Calliste, d'Urbain et de Pontien. Nous avons sur ces faits son propre témoignage, consigné dans l'ouvrage que l'on s'est habitué à citer sous le nom de *Φιλοσοφούμενα*. Il y eut donc à Rome deux partis. La persécution s'abattit principalement sur le clergé, et les deux chefs, le pape légitime et l'antipape, furent condamnés aux mines. « Rapprochés dans les misères du bagne, les deux confesseurs finirent par se réconcilier. Hippolyte à ses derniers moments exhorta lui-même ses adhérents à se joindre aux autres fidèles ¹ ».

On s'explique en même temps comment le titre d'évêque s'est attaché, dans certains milieux, au nom d'Hippolyte. « En Orient, la qualité d'évêque de Rome, qu'Hippolyte avait prise dans les titres de ses ouvrages, embarrassa bientôt les gens instruits, qui ne trouvaient pas son nom dans les catalogues épiscopaux. Eusèbe ne sait où il a été évêque ; et ce qui est plus fort, S. Jérôme et Rufin en sont au même point ».

Il nous reste à parler d'Hippolyte de Porto, que certains textes qualifient d'évêque de cette ville. Le plus ancien témoin qui met Hippolyte en connexion avec la cité maritime, est Prudence. Le poète transporte aux bouches du Tibre la scène du jugement et celle du supplice, tout en plaçant à Rome la sépulture du martyr et sa commémoration au jour des ides d'août. Ceci montre assez que Prudence ne connaît qu'un seul Hippolyte, celui de la voie Tiburtine.

Dans le martyrologe hiéronymien, nous lisons : in Portu Hippolyti le 11 septembre, et de plus les 21, 22, 23 août, trois dates qui se réduisent à une seule. Le 23 août, la première recension porte : in Portu Romano Nonni ; la seconde : Yppoliti,

¹ DUCHESNE, *Histoire ancienne de l'Église*, t. I, p. 320-21.

qui dicitur Nonnus. Cette dernière formule nous ramène aux Actes de S^{te} Aurea¹, ou à ceux de Censurinus, qui leur sont étroitement apparentés ; Hippolyte et Nonnus y sont nommés comme une seule personne. Ces pièces sont dépourvues de toute valeur historique et le seul renseignement intéressant que nous puissions en tirer, c'est que l'hagiographe parle de la sépulture d'Hippolyte-Nonnus en termes vagues, comme quelqu'un qui ignore l'emplacement du tombeau. Nonnus n'est pas un simple surnom. C'est un martyr de Porto dont l'anniversaire se célébrait, comme l'atteste la Depositio Martyrum, le 5 septembre :

Non. sept. Aconti in Porto et Nonni et Herculani et Taurini.

Pareille attestation manque pour Hippolyte, dont on sait avec certitude qu'il était titulaire d'une église à Porto, avant le I^{er} siècle. Si, dans un texte de cette époque, on nous dit que cette basilique gardait son corps, il n'y a pas lieu de se laisser impressionner par une formule de style, signifiant simplement que l'on possédait des reliques du saint². Outre les saints indigènes, l'Église de Porto honorait des martyrs qui ne lui appartenaient pas en propre. Quand nous lisons, dans le martyrologe hiéronymien, au 24 mai : in Portu Romano Vincenti, au 18 octobre : iuxta Portum Romanum Agnetis, nous n'avons pas de peine à comprendre qu'il ne s'agit pas de deux homonymes de ces célèbres martyrs, mais de deux basiliques, dédiées respectivement au diacre de Saragosse et à la vierge romaine. De même, in Portu Yppoliti, indique la fête d'un sanctuaire dédié au martyr de la voie Tiburtine, fondation remontant à une haute antiquité. L'histoire du patron étant tombée dans l'oubli, les hagiographes l'ont assimilé à d'autres saints du lieu, et lui ont attribué une personnalité distincte.

Il n'y a là rien que de très conforme à leurs habitudes. Hippolyte de Rome, honoré à Porto, est devenu Hippolyte de Porto. Les Actes de S^{te} Aurea, qui existent en grec³, ont fait connaître hors d'Italie, le nouveau saint, non sans créer de nouvelles

¹ BHL. 808, 809 ; 1722.

² Comm. mart. hieron., p. 460-61.

³ BHG². 466.

confusions. C'est ainsi que s'expliquent des textes comme celui de la Chronique Pascale :

Ἰππόλυτος τοίνυν, ὁ τῆς εὐσεβείας μάρτυς, ἐπίσκοπος γεγονώς τοῦ καλουμένου Πόρτου πλησίον τῆς Ῥώμης, ἐν τῷ πρὸς ἀπάσας τὰς αἱρέσεις συντάγματι ἔγραψεν.

De même George Syncelle :

Ἰππόλυτος ἱερὸς φιλόσοφος, ἐπίσκοπος Πόρτου τοῦ κατὰ τὴν Ῥώμην ².

Le titre d'évêque était acquis, on ignorait le nom du siège. Hippolyte de Porto apportait la solution du problème. On peut s'étonner que Mommsen n'ait pas remarqué le caractère artificiel de la combinaison, et ait pu écrire : Episcopum Portuensem fuisse Hippolytum non recte negatur. Suit une longue note où il défend son sentiment par des arguments bien faibles ³.

Nous ne pouvons quitter ce sujet, sans revenir un instant sur l'hymne de Prudence. Le poète a visité le sanctuaire de la voie Tiburtine, celui qui a été découvert au siècle dernier, dans un état de dévastation déplorable ⁴; il y a souvent prié :

*Hic conruptelis animique et corporis aeger
oravi quotiens stratus, opem merui ⁵.*

Il le décrit, et c'est là qu'il a lu l'inscription de Damase, qu'il trouve moyen de paraphraser longuement ⁶. Il s'étend plus longuement encore sur le supplice du martyr, entraîné par les chevaux ⁷. Sa description s'inspire surtout de la peinture qu'il a vue dans la basilique :

*Exemplar sceleris paries habet inlitus, in quo
multicolor fucus digerit omne nefas ⁸.*

¹ DINDORF, p. 13.

² BEKKER, t. I, p. 674.

³ M.G., Auct. antiq., t. IX, p. 85.

⁴ DE ROSSI, *Bullettino*, 1882, p. 9-76.

⁵ *Peristeph.*, XI, 177-178.

⁶ *Ibid.*, 19-38.

⁷ *Ibid.*, 39-150.

⁸ *Ibid.*, 123-24.

De cette fresque on n'a retrouvé aucune trace. La représentation, au vif, d'une scène sanglante si extraordinaire a paru suspecte, et l'existence de la peinture a été révoquée en doute ¹. On peut admettre que Prudence l'a vue de ses yeux, sans qu'on soit obligé d'en tirer aucun argument, c'est bien clair, en faveur du caractère historique de l'épisode. Il s'agit de savoir s'il est vraisemblable, qu'à une époque, où les artistes évitent de représenter les supplices des martyrs, ils aient choisi un pareil sujet, et l'aient traité d'une manière qui ne rappelle en rien le style des peintures des catacombes. Que Prudence ait largement usé de la faculté laissée aux poètes d'amplifier et d'exagérer, on ne peut s'en étonner. Mais aller jusqu'à dire qu'il n'a rien vu et qu'il a trompé ses contemporains sur un fait qu'il leur était loisible de contrôler, c'est ce qu'on acceptera difficilement. «Vu l'incertitude des témoignages historiques, a dit De Rossi, s'appuyer sur des impossibilités présumées et nullement démontrées pour donner un démenti à Prudence, qui raconte et décrit sérieusement ce qu'il a vu et touché, me paraît un procédé téméraire, auquel je ne veux pas m'associer ². » Quoi qu'il en soit, on conclura du récit de Prudence que le trait final de la légende d'Hippolyte était connu au moins dès le commencement du v^e siècle.

Comment le poète, qui ne regardait pas Hippolyte comme un saint de Porto, a-t-il été amené à le conduire devant le juge, Tyrrheni ad littoris oram (v. 47), pour le faire retourner, immédiatement après le jugement et l'exécution, à Rome, où on lui donne la sépulture? L'adaptation au martyr Hippolyte de l'histoire du fils de Thésée, qu'il lisait probablement dans Sénèque ³, lui a fait sans doute adopter le cadre maritime dans lequel elle se déroulait, et qui, dans la fable antique, était un élément essentiel.

La pensée pourra venir que cette localisation, d'origine purement littéraire, a donné la première idée de l'Hippolyte de Porto, et que cet homonyme du martyr romain est sorti de l'hymne de Prudence. L'explication aurait peu de chance d'être vraie.

¹ KRAUS, *Real-Encyclopädie der christlichen Alterthümer*, t. I, p. 659-60.

² *Bullettino*, 1882, p. 73.

³ *Phaedra*, 1015-1108. Cf. C. WEYMAN, *Seneca und Prudentius*, dans *Commentationes Woelffliniana*, p. 283-87 ; G. FICKER, *Hippolytstudien*, p. 45-48.

La poésie de Prudence n'a pas joui à Rome d'une popularité suffisante ; et d'ailleurs, elle montrait si clairement le chemin du sanctuaire de la voie Tiburtine, qu'elle ne pouvait en aucune façon favoriser le dédoublement qui s'est produit plus tard.

En terminant, Prudence décrit l'empressement des fidèles à visiter le tombeau, surtout le jour de la fête du saint :

Iam cum se renovat decursis mensibus annus
natalemque diem passio festa refert...
urbs augusta suos vomit effunditque Quirites...
vix capiunt patuli populorum gaudia campi ¹.

On ne peut se défendre de l'impression que ces développements ne s'expliquent pas seulement par l'exubérance du tempérament poétique. Sans doute, le culte de S. Hippolyte avait pris de rapides accroissements, dont la petite basilique construite à l'intérieur de Rome, dans le vicus Patricius, par le prêtre Ilicius, au commencement du v^e siècle, rend témoignage. Mais la popularité d'Hippolyte fut, de bonne heure, éclipsée par celle de S. Laurent, dont la fête tombait trois jours plus tôt. Est-il probable, qu'à des dates si voisines, la voie Tiburtine ait vu deux fois un si grand concours de peuple ? Ne s'est-il pas produit, dans l'esprit du poète, une confusion entre les deux solennités, et n'a-t-il pas décrit le pèlerinage de S. Laurent croyant parler de S. Hippolyte ?

Sans entrer dans l'examen des notices consacrées à S. Hippolyte par les anciens martyrologes historiques, nous croyons utile d'indiquer la forme qu'elles ont prise dans le dernier de la série, le martyrologe Romain. Toutes les anciennes erreurs y ont reçu une sorte de consécration qui, chez nombre de chercheurs, ont certainement troublé la claire vue des choses. Le 30 janvier nous lisons :

Antiochiae passio beati Hippolyti presbyteri, qui
Novati schismate aliquantulum deceptus, sed operante
gratia Christi correctus, ad unitatem ecclesiae rediit,
pro qua et in qua postea illustre martyrium consumma-
vit. Hic rogatus a suis, quaenam secta verior esset,
execratus dogma Novati, eam fidem dicens esse servan-
dam, quam Petri cathedra custodiret, iugulum prae-
buit.

¹ *Peristeph.*, XI, 195-96, 199, 211.

ANAL. BOLL. LI. — 5.

Baronius renvoie à Bède, à Usuard, à Adon, à Prudence, à qui il reproche d'avoir confondu trois homonymes, le soldat, le prêtre d'Antioche et l'évêque de Porto, sans remarquer la confusion qu'il commet lui-même en appliquant à l'Hippolyte d'Antioche ce que Damase, et, après lui, Prudence, ont dit de celui de Rome. Sauf les quatre premiers mots de la notice, tout est à effacer.

L'annonce du 13 août est tout simplement tirée de la Passion fabuleuse que nous avons analysée :

Romae beati Hippolyti martyris, qui pro confessionis gloria sub Valeriano imperatore post alia tormenta ligatis pedibus ad colla indomitorum equorum, per carduetum et tribulos crudeliter tractus, toto corpore laceratus emisit spiritum.

Suivent les compagnons que la légende lui donne. Ici encore, il faut s'arrêter après les quatre premiers mots. Tout le reste est inexact et fabuleux. Le 22 août :

In Portu Romano sancti Hippolyti episcopi, eruditione clarissimi, qui sub Alexandro imperatore ob praeclaram fidei confessionem manibus pedibusque ligatis in altam foveam aquis plenam praecipitatus, martyrii palmam accepit. Cuius corpus a christianis apud eundem locum sepultum fuit.

C'est l'Hippolyte de la légende des martyrs Ad ostia Tiberina, combiné avec l'Hippolyte historique, célèbre par sa science. Rien ne fait mieux saisir que les notes de Baronius les difficultés avec lesquelles le problème d'Hippolyte mettait aux prises les érudits de cette époque.

La dernière partie de la longue Passion qui nous occupe raconte les souffrances et la mort d'un certain nombre de saints honorés, comme Hippolyte, sur la voie Tiburtine. On lui a donné, comme compagnons, S^{te} Concordia et dix-neuf autres personnes de sa maison. On a pu constater qu'il ne saurait y avoir aucun lien entre Hippolyte et d'autres martyrs cités dans la Passion ; ce qui n'a pas empêché l'hagiographe de présenter Concordia comme la nourrice d'Hippolyte. Concordia est au martyrologe hiéronymien, mais non pas au 13 août,

comme dans la Passion ; il faut la chercher au 22 février ¹. La sainte et les dix-neuf anonymes sont cités par les pèlerins de la voie Tiburtine.

Le prêtre Justin, qui s'employait à ensevelir les martyrs, ne parvenait pas à retrouver le corps de Concordia, jeté à l'égout, comme un soldat, Porphyrius, le fit connaître à Irénée, l'égoutier. Celui-ci le retrouva, et, avec l'aide d'un chrétien, Abundius, le remit à Justin. Valérien l'ayant appris, condamne Irénée et Abundius à être jetés vivants dans l'égout. L'arrêt fut exécuté le VII des calendes de septembre (26 août). On reconnaît les noms des deux martyrs dans le martyrologe hiéronymien, au 23 août.

Nous ignorons tout de leur histoire. Nous entendrons parler d'eux, bien plus tard, par un auteur du XI^e siècle, le moine Gottschalk, qui nous a laissé deux sermons de sanctis martyribus Irenaeo et Abundio ². Il ne trouve à raconter sur les deux martyrs que ce qu'il a tiré de notre légende ³. Le mot cloaca lui fournit un thème à variations du plus mauvais goût, où nous recueillons au moins ce détail intéressant que le corps de S. Abundius tout entier, la tête exceptée, était conservé dans le monastère de Limbourg ⁴. S. Irénée se trouvait ailleurs, on ne nous dit pas l'endroit ⁵. La translation du corps de S. Abundius n'a pas laissé d'autres traces.

Peu de jours après, Dèce et Valérien périssent misérablement. La femme de Dèce, Triphonia, et sa fille Cyrilla demandent

¹ La *Noticia Nataliciorum* de S. Silvestre in Capite indique le 12 août. De Rossi pense qu'il y a là une simple erreur de gravure, XII pour XIII. C'est la date de la Passion. DE ROSSI, *Bullettino*, 1882, p. 40.

² G. M. DREVES, Gottschalk, *Mönch von Limburg an der Hardt und Propst von Aachen* (Leipzig, 1897), p. 110-57.

³ *Quorum alter, id est Abundius non fuit cloacarius sicut sanctus Irenaeus, sed uterque in cloaca passus. Dominus nempe lucratus est per Laurentium Hippolytum, per Hippolytum nutricem suam Concordiam, et per Concordiam Irenaeum, per Irenaeum Abundium.* DREVES, p. 110. Gottschalk a composé un office en l'honneur des deux saints, *ibid.*, p. 148.

⁴ *Per hos sanctos, praecipue per Abundium, cuius corpus in monasterio Lintbergensi nos ibidem tenemus famulantes, adiuvemur... Beatum Abundium, cuius corpus integrum excepto capite in ecclesia vestra possidetis.* DREVES, pp. 129, 132.

⁵ *Cuius corpus licet a corpore sancti Abundii disiunctum sit loco in hoc mundo cet.* DREVES, p. 132.

le baptême. Triphonia meurt, de mort naturelle, le XV des calendes de novembre (18 octobre); Cyrilla est martyrisée sur l'ordre de l'empereur Claude, le V des calendes de novembre (28 octobre). Aucun des deux noms ne figure au martyrologe hiéronymien à ces dates. Mais les topographes ont vu les tombeaux ¹.

On n'acceptera pas sans peine la généalogie que les hagiographes ont faite à ces martyres et nos prédécesseurs l'ont rejetée sans hésitation ². Il peut être intéressant de faire connaître les considérations de De Rossi sur le texte de l'Itinéraire de Salzbourg qui se rapporte aux deux saintes :

altero cubiculo S. Triphonia regina et martyr quas meditus Decius interfecit uxorem et filiam.

Il propose d'abord de corriger Meditus en Messius, et note que, dans la marge, le nom de Claudius a été écrit au regard de Decius. « Le gentilice Messius, dit-il, est celui de Dèce et de ses fils. Sur les inscriptions on relève le nom du père Traianus Decius Augustus et ceux des fils : Messius Decius Caesar, Messius Quintus Caesar. Triphonia est appelée uxor Decii Caesaris (et non pas Augusti) ; ce serait la femme Messii Decii et non pas Traiani Decii. « L'exactitude des termes et de la nomenclature, indépendante des Actes, mérite considération. Elle pourrait bien provenir d'une inscription vue par le topographe dans la chambre sépulcrale des deux saintes ad Hippolytum ³. » Admettons-le, mais quelle serait la provenance de cette inscription ? Et l'ingénieuse correction de meditus en Messius est-elle certaine ? On remarquera d'ailleurs que l'auteur des Actes semble ne pas faire de différence entre Augustus et Caesar. Pour lui, Triphonia est bien certainement la femme de l'empereur Traianus Decius. Il reste plus probable que Triphonia, comme son nom semble l'indiquer, était de condition servile. Les hagiographes en ont fait une princesse, comme ils ont donné un titre royal aux martyrs Abdon et Sennen ⁴.

¹ DE ROSSI, *Roma sotterranea*, t. I, p. 178-79.

² Act. SS., Oct. t. VIII, p. 318-23, *De S. Tryphonia* ; Oct. t. XII, p. 468-70, *De S. Cyrilla*. Dans l'*Epitome de Locis sanctorum* : « uxor Decii Caesaris et Cyrilla filia eius. » DE ROSSI, t. c., p. 178.

³ *Bullettino*, 1882, p. 27-28.

⁴ On a mis au jour, à Santa Maria in Cosmedin, un cippe, transformé en

Un dernier épisode est celui des soldats, au nombre de quarante-six, qui se font baptiser par le pape Denys, le successeur de S. Sixte. Il est à remarquer que ce groupe n'appartient pas à la voie Tiburtine, mais à l'antique voie Salarienne, in clivo Cucumeris. On y joint un autre groupe de cent vingt soldats. La date indiquée est le VIII des calendes de novembre (25 octobre). Nous avons examiné ailleurs les difficultés qui résultent des nombres de soldats enregistrés à cette date dans les passions et dans les martyrologes¹. Il n'y a rien à ajouter à propos des quatre noms : Theodosia, Lucius, Marcus, Petrus, qui n'apparaissent qu'ici, comme appartenant à la troupe des cent-vingt.

L'analyse de la Passio Polychronii a montré avec quelle désinvolture l'histoire y est traitée. Passons rapidement en revue les personnages qui y figurent, soit comme acteurs principaux, soit comme comparses. D'abord les saints. On en distinguera trois catégories : ceux dont le culte liturgique était établi dès les temps antiques ; ceux qui n'ont pas laissé de traces dans la liturgie, mais dont les pèlerins du VII^e ou du VIII^e siècle ont vu les tombeaux ; ceux enfin qui n'ont d'autre attestation que le récit hagiographique. A la première catégorie, appartiennent, sans conteste, les saints Abdon et Sennen, Sixte, Felicissimus, Agapitus, Laurent et Hippolyte. La seconde comprend Romanus, Concordia, Abundius et Irenaeus, Cyriaca, Crescentius, Justin et le prêtre Jean, qui, comme ce dernier, s'occupe de la sépulture des martyrs, Tryphonia et Cyrilla, les XLVI soldats. Tous ces noms ont été relevés par les topographes, et quelques-uns sont inscrits à l'hiéronymien, comme nous l'avons fait remarquer. Il nous reste, pour la troisième classe, les groupes Polychronius, Parmenius, Elimas, Chrysotelus, Lucas et Mucius, Maximus et Olympiades ; et les quatre soldats cités au dernier chapitre : Theodosius, Lucius, Marcus, Petrus. Il n'est pas interdit de penser qu'ils n'ont vécu que dans l'imagination de l'hagiographe, et ne servent

autel, sur lequel se trouvait gravée l'inscription :... BEATE CIRILLE VIRG. ET MART. FILIE DECH. Voir GIOVENALE, *La basilica di S. Maria in Cosmedin* (Roma, 1927), p. 62. Ce n'est qu'un écho de notre légende. Cf. *Anal. Boll.*, t. XLVII, p. 128.

¹ *Comm. mart. hieron.*, p. 570.

qu'à faire cortège aux saints authentiques dont il a prétendu écrire l'histoire. Le Quirinus subdiaconus, qui ensevelit les SS. Abdon et Sennen, est probablement aussi de son invention.

Du côté des persécuteurs nous rencontrons Dèce, qui n'a appelé à son tribunal ni Sixte avec ses diacres, ni Hippolyte. Valérien, l'empereur responsable des violences exercées contre le clergé, est réduit à un rang subalterne, et n'agit qu'en vertu des ordres de Dèce. L'un et l'autre disparaissent presque en même temps de la scène du monde. Ils sont remplacés par Claude II, lequel, comme on sait, ne monta sur le trône impérial qu'une dizaine d'années après la mort de Valérien.

La liste des empereurs a fourni deux autres noms : Galba et Vitellius. Du premier, l'hagiographe a fait un préfet de Rome sous Dèce, et lui a donné, comme successeur, Vitellius. Le soldat Porphyrius ne fait qu'une courte apparition dans l'épisode d'Abundius et Irénée.

N'insistons pas sur le caractère fantaisiste de la géographie orientale des premiers chapitres, ni même sur la topographie romaine des chapitres suivants. Les seules indications qui se prêtent au contrôle sont relatives aux cimetières où reposaient les martyrs. Les autres expressions topographiques, alors même qu'elles seraient exactes en soi, sont sans importance pour l'histoire des martyrs ¹. Aucune tradition n'existait par rapport aux endroits où ils avaient été jugés ou suppliciés, et il est de toute évidence que l'hagiographe s'est créé un cadre artificiel pour y placer ses récits.

Il n'y a pas lieu de s'occuper de la chronologie de notre hagiographe, qui ne se soucie nullement des dates, et établit des synchronismes de haute fantaisie. Il fait mourir S. Sixte et ses diacres, sous Dèce, et, peu après eux, S. Hippolyte, qui les précède à peu près d'un quart de siècle. Transportant au III^e siècle un usage qui ne s'établit que plus tard, il fait consacrer le successeur de S. Sixte, Denys (259-268) par l'évêque d'Ostie, dans l'espèce par Maxime, qu'une cinquantaine d'années sépare de l'événement ².

Nous ne savons pas grand' chose sur la genèse de la Passio

¹ Sur la topographie des Passions romaines, voir *Anal. Boll.*, t. XVI, p. 209-52.

² OPTATI MILEVITANI Lib. I, 23, ZIWSA, p. 27.

Polychronii, ni de l'époque de sa composition. Il paraît évident qu'elle s'est formée autour de la Passio Sixti et Laurentii, qui en constitue comme le noyau central, auquel sont venues s'agréger comme épisodes des Passions de martyrs qui n'avaient eu aucune relation avec le groupe principal. La Passio Sixti et Laurentii circulait dans les dernières années du IV^e siècle, puisque S. Ambroise la lisait. Mais elle n'avait point revêtu encore la forme actuelle. L'auteur de la rédaction définitive a remplacé une des scènes principales par la paraphrase de S. Ambroise. Il y a introduit un personnage nouveau, celui d'Hippolyte. Au commencement du V^e siècle, lorsque Prudence écrivait ses hymnes en l'honneur des martyrs de Rome, Hippolyte n'était point entré dans la légende de S. Laurent. Concevrait-on sans cela que, consacrant deux longs poèmes à ces saints, il n'ait pas fait la moindre allusion aux relations que la légende établissait entre eux, et que, dans l'hymne de S. Hippolyte, il ait représenté comme un vieillard (caput niveum complectitur ac reverendam canitiem¹) le militaire chargé de garder S. Laurent, et dont la nourrice était encore en vie? C'est sans doute à la suite d'Hippolyte que les autres saints, qui, pas plus que lui, n'avaient de liens avec S. Sixte et ses diacres, sont entrés dans un même récit, et qu'une histoire relativement simple a pris les allures d'une petite épopée, à l'instar de celles qui ont pour héros principaux S. Sébastien, S. Marcel, les SS. Nérée et Achillée, et d'autres non moins connues. Le procédé a été à la mode, à la fin du V^e et au commencement du VI^e siècle. Il est probable que la Passio Polychronii est de la même époque.

Le texte est publié d'après les manuscrits suivants :

P = Manuscrit A 4 des Archives du Chapitre de Saint-Pierre au Vatican, écriture du XI^e siècle. Fol. 101-109 : Passio Polochronii, Parmenii, Abdon et Sennes, Xysti, Felicissimi et Agapiti et Laurentii et aliorum sanctorum ; fol. 109-111^v : Passio sancti Yppoliti martyris².

B = Manuscrit 14 de la bibliothèque des Bollandistes,

¹ Peristeph., XI, 137-138.

² Catal. bibl. Rom., p. 13.

*écriture du x^e siècle. Fol. 79^v-84 : Passio sanctorum martyrum Syxti, Laurenti et Ypoliti*¹. *A la fin : Explicit passio sanctorum Polocroni, Parmeni, Abdon et Senn., Syxti, Laurenti, Ypoliti et aliorum multorum.*

C == *Manuscrit 144 de la bibliothèque municipale de Chartres, écriture du x^e siècle, Fol. 167^v-176^v : Passio sanctorum martyrum Polocronii, Parmenii, Abdon et Sennes, Sixti, Laurentii, Yppolyti et aliorum multorum sanctorum die decima mensis augusti hoc est IIII idus eiusdem mensis*².

Nous suivons généralement le texte *P*, contre *B*, *C*. Les variantes sont d'ailleurs peu importantes. Quelques rares leçons purement orthographiques (optinere, obtinere; cimiterium, cymiterium, etc.) sur lesquelles les manuscrits ne s'accordent pas ont été négligées. Il règne la plus grande variété dans la manière d'écrire certains noms propres, notamment ceux de *S. Sixte* et de *S. Hippolyte*. On trouve, souvent dans le même manuscrit, Xystus, Xistus, Syxtus, Sixtus; Yppolitus, Ypolitus, Ipolitus, Hippolitus. Nous avons adopté Xystus, la forme la plus ancienne, et Yppolitus, la plus usitée.

La comparaison de notre texte avec d'autres manuscrits permettra de constater, qu'il a, au cours des âges, subi des coupures et des retouches peu importantes, comme la plupart des pièces du même genre³. Une légère lacune que nous avons pu constater au ch. 27 de la *Passion*, a été comblée au moyen du manuscrit *X* de la bibliothèque Vallicellane⁴.

Passio¹ Polochronii Parmenii Abdon et Sennes² Xysti³ Felicissimi et Agapiti et⁴ Laurentii⁵ et aliorum⁶ sanctorum mense augusto die **X**⁷.

Passio 1. Orta tempestate sub Decio multi christianorum necati sunt.

Lemma. — ¹ sanctorum martyrum *add.* *B*, *C*. — ² (Polocr. - Sennes) *om.* *B*. — ³ Syxti *B*, Sixti *C*. — ⁴ (Felic. - et) *om.* *B*, *C*. — ⁵ et Ypoliti *add.* *B*; Ypoliti *add.* *C*. — ⁶ multorum *add.* *C*. — ⁷ die decima mensis augusti hoc est III id. eiusdem mensis *C*; (et aliorum - *X*) *om.* *B*.

¹ *Anal. Boll.*, t. XXIV, p. 435.

² *Anal. Boll.*, t. VIII, p. 131.

³ Voir *Les Passions des martyrs et les genres littéraires*, p. 365-423.

⁴ *Catal. bibl. Rom.*, p. 340.

Praesidente ¹ in urbe Roma ² Galba ³, pergit Decius ad Persas. *S. Polychronii et soc.*
 Cum bellum ⁴ urgeret ⁵ Persarum, veniens ⁶ in civitatem, quae cognominatur Pontica, sedit in eadem; bello tamen urgebatur ⁷.
 Ascendit autem Decius in montem Medorum; et facto conflictu pugnae cum militia Romana, fecit victoriam et interfecit Persarum multitudinem; et obtinuit civitates has: Babyloniam, Bactrianam, Hyrcaniam ⁸, Corduliam ⁹, Assyriam ¹⁰, ubi etiam ¹¹ invenit multos christianos, quos suppliciis et afflictionibus necavit. Eodem tempore invenit in civitate ¹² Babylonia episcopum nomine Polochronium ¹³, cum presbyteris Parmenio ¹⁴, Elima ¹⁵, Chrisotelo ¹⁶ et diaconibus ¹⁷ his: Luca et Muco ¹⁸. Quos cum comprehendisset, protinus iussit duci ad sacrificandum idolis. Tunc Polochronius egit instanter ¹⁹ dicens ²⁰: « Domino Iesu Christo nos ipsos ²¹ offerimus; nam daemonibus numquam humiliamur, manufactis idolis vanis. » Tunc reclusit ²² eum cum clero suo in custodia ²³; et aedificavit in eadem civitate templum Saturno; et fecit ei simulacrum ²⁴ ex gypso et deauravit et scripsit epistolam et misit Valeriano praefecto ita: « Illustri ²⁵ et magnifico viro Turgio ²⁶ Apolonio ²⁷ Valeriano praefecto Decius Caesar. Quod vestri declaratur amor et competentes ²⁸ beneficia deorum victorias nos perfecisse cognosce. Illustris ²⁹ itaque et karissime nobis, hoc sentire cognosce, ut ³⁰ frequenter deos nostros placare festines ³¹ per sacrificia et odoramenta turificationum, per quorum beneficia nos semper victores congratulare. Et ammonemus urgentes ³² ut, si quos profanos christianos inveneris in urbe, protinus ad tormenta trahi non differas qui noluerint diis nostris humiliari et sacrificia offerre; ut possimus eos placatos habere et victores ubique consistere, ut possit romana libertas augeri. Vale, karissime. » Eodem tempore perfecit templum in Babylonia ³³ Saturno.

2. Tunc iussit sibi praesentari Polochronium episcopum cum

1. — ¹ autem *add. C sup. lin.* — ² Romana C. — ³ Galua C. — ⁴ bellis C. — ⁵ urgeretur B, C, P¹. — ⁶ autem *add. P, B, C.* — ⁷ P¹, C; b. u. tamen C; urgebat P², bellum t. urguebatur B. — ⁸ Yrcaniam P; Hircaniam C. — ⁹ Cordulam B. — ¹⁰ Assiriam C. — ¹¹ et P; etiam et B. — ¹² P, C²; citate C¹. — ¹³ Polocronium P, C, *hoc loco.* — ¹⁴ Parmenium B. — ¹⁵ Helimas P; Elimas B. — ¹⁶ Crisotelo P; Chrisotelum B. — ¹⁷ diaconis C; diacones B. — ¹⁸ hos Lucam et Mucum B. — ¹⁹ P¹, C; constanter P². — ²⁰ nos *add. B, C.* — ²¹ ips////s B. — ²² recludit B, C. — ²³ custodiam B, C. — ²⁴ simulacrum C. — ²⁵ ////t inlustri B. — ²⁶ Turcio B. — ²⁷ Appolonio C. — ²⁸ competens B, C. — ²⁹ illustri C; inlustris B. — ³⁰ et C. — ³¹ festinas B¹, — ³² P, B²; urgentes C. — ³³ Babilonia C.

diaconibus et presbyteris suis; quem sic interrogans dixit: « Tu es Polochronius sacrilegus, qui nec deos times nec ¹ principum praecepta custodis? » Polochronius non respondit ei verbum. Dicit ² itaque Decius ad clerum eius: « Obmutuit ³ princeps vester. » Respondit Parmenius presbyter dicens: « Non obmutuit ³ pater noster, sed praecepto ⁴ domini nostri Iesu Christi, aeterni creatoris, utitur, ut non polluat os sanctum quod a creatore nostro purificatum est; quia sic praecepit dominus noster ⁵ apostolis: Ne miseritis margaritas vestras ante porcos, et conculcent eas ⁶ pedibus suis et conversi elidant vos. Iustum tibi videtur ut quod semel purificatum est stercore ⁷ coinquinetur? » Decius dicit: « Ergo nos stercora sumus? » Et iussit iratus ut lingua eius praecideretur. Cum autem praecisa fuisset lingua Parmenii ⁸, coepit clamare dicens: « Beate pater Polochroni, ora pro me, quia video in te spiritum sanctum regnantem et os sanctum tuum signantem et mihi favum mellis in ore distillantem. » Decius dixit: « Polochroni, sacrificia diis, et esto noster amicus et habeto et nos et templum commendatum. » Polochronius ⁹ non respondit ei aliquod verbum. Tunc iratus Decius iussit os eius tundi; et extensis ¹⁰ oculis ad caelum, emisit spiritum. Eadem hora dimisit ¹¹ corpus eius ante templum et ambulavit in civitatem Cordulam ¹², tertio-decimo ¹³ kalendas martias. Eadem nocte ¹⁴ venerunt duo subreguli, qui erant occulte christiani et rapuerunt corpus eius et sepelierunt ante muros portae Babyloniae ¹⁵. Et iussit Decius presbyteros et diaconos vinctos catenis ¹⁶ secum duci. Qui dum ducerentur, sic ¹⁷ cadebant vincula de collo et de ¹⁸ manibus eorum.

3. Veniens autem Decius in civitatem Cordulam ¹, cum furore iussit sibi praesentari presbyteros et diaconos ², eosque ³ aggreditur ⁴ dicens: « Et vos stulti desideratis perire? Ecce commoneo vos: sacrificate diis immortalibus ⁵. » Respondens ⁶ autem Parmenius ⁷ presbyter ⁸ coepit voce clara dicere: « O miser ⁹, manufactis idolis

2. — ¹ nec deos times nec P²; neque deos neque B, C. — ² dixit C. — ³ C²; ommutuit C¹. — ⁴ praeceptum B. — ⁵ noster //// B. — ⁶ P²; ea P¹. — ⁷ P, C¹; stercori B; stercoribus C². — ⁸ Parm///eni B. — ⁹ vero add. B, C. — ¹⁰ tundi extensis autem B. — ¹¹ demisit C. — ¹² in civitate Cordula B. — ¹³ tercio decima B. — ¹⁴ noctu B. — ¹⁵ Babyloniae P¹; Babiloniae C. — ¹⁶ cathenis P. — ¹⁷ om. B. — ¹⁸ om. P.

3. — ¹ civitate Cordula C. — ² diacones B, C. — ³ qui dum praesentati fuissent sic eos B, C. — ⁴ adgreditur B. — ⁵ inmortalibus B, C. — ⁶ C; respondit P, B. — ⁷ Parmenus C. — ⁸ et add. man. rec. P. — ⁹ miser //// B.

nos compellis humiliari? Infelix, humiliari¹⁰ debes¹¹ Christo creatori omnium rerum, non manufactis idolis¹². Nam peribis¹³ tu et dii tui tecum, quos iniuste colis. » Decius iussit omnes in equuleo¹⁴ suspendi; qui dum traherentur nervis¹⁵, coeperunt omnes gratias agere Deo et dicere ad Parmenium presbyterum: « Orationem da super nos. » Respondit Parmenius¹⁶: « Det nobis Deus pater domini nostri Iesu Christi consolationem Spiritus sancti, qui regnat in saecula saeculorum. » Et responderunt omnes presbyteri et diaconi voce clara: « Amen »¹⁷. Tunc Decius iratus dixit: « Hoc argumentum homines¹⁸ sine lingua loqui magica ars cognoscitur esse. » Respondit Parmenius dicens: « Dominus noster Iesus Christus, qui mutum loquentem fecit, ipse mihi peccatori dedit sine lingua loqui. Nam tu dum loqueris, obmutescis¹⁹. » Eadem hora Decius iussit eos ignibus uri. Qui dum incenderentur, audita est vox de caelo: « Venite ad me humiles corde. » Decius dixit: « Vere magica ars est istud. » Et iussit laminas²⁰ ardentes circa latera eorum poni et ungulis lacerari. Eadem hora²¹ iussit deponi eos de eculeo²² et praecepit ut capite truncarentur. Qui dum decollati fuissent, iactaverunt corpora eorum in publica via, ita ut custodirentur, ne quis eos²³ sepeliret. Tunc audientes subreguli, viri religiosi Abdon et Sennes²⁴, venerunt noctu²⁵ et collegerunt corpora sanctorum presbyterorum Parmenii²⁶ et Elimas²⁷ et Chrisoteli²⁸ et diaconorum horum Lucae et Muci²⁹ et sepelierunt in praedio suo iuxta civitatem Cordulam, decimo³⁰ kalendas maias.

4. Eodem¹ tempore coepit Decius curiose quaerere christia- *Passio*
nos², mittens auctoritatem suam in universam Persidam. Et³ *SS. Abdon*
quia non potuerunt abscondi lucernae⁴ lucentes sub modio, positae *et Sennen.*
sunt⁵ super candelabrum, ut lucerent omnibus, qui in domo Do-
mini sunt. Tunc venerunt ad eum pagani et dixerunt⁶: « Ecce
quibus in victoria tua sanguinem donasti⁷, corpora christianorum

¹⁰ humiliare C. — ¹¹ de *add. dein del.* B. — ¹² om. B, C. — ¹³ peries B, C. —
¹⁴ eculeo B²; ecule B. — ¹⁵ eorum *add.* B. — ¹⁶ presbyter *add.* B, C. — ¹⁷ (et
resp. - amen) om. B. — ¹⁸ homini P; homine B. — ¹⁹ ommutescis C¹. — ²⁰ lam-
minas B. — ²¹ Decius *add.* B, C. — ²² eculeo C. — ²³ ea *supra lin.* C. — ²⁴ Senes
B. — ²⁵ nocte C. — ²⁶ presbyterum Parmenium B. — ²⁷ Elimas P; Helimas B.
— ²⁸ Chrysoteli C; Chrisotelum B. — ²⁹ (diaconorum - Muci) P²; et diaconos
hos Lucam et Mucium B. — ³⁰ decima B.

4. — ¹ incipit passio sanctorum Abdonis et Senn... *in marg.* C. — ² et *add.*
P, C; /// B. — ³ tunc B, C. — ⁴ lucrena P². — ⁵ sed C. — ⁶ ei *add.* C; ei /// B.
— ⁷ redonasti B, C.

colligunt⁸ et in praedio suo recondunt⁹; et nec diis humiliantur, nec tua praecepta secuntur, ut eos¹⁰ sacrificiis honorent¹¹. » Decius dixit: « Qui sunt isti profani? » Dictum est¹²: « Abdon et Sennes¹³. » Eadem hora iussit Decius praesentari sibi Abdon et Sennes¹⁴. Qui dum venissent ante conspectum Decii, dicit eis: « Sic et vos stulti facti estis ut non¹⁵ recordemini¹⁶, quia non colentes deos traditi estis in manus¹⁷ Romanorum et nostras. » Respondit Abdon: « Magis victores nos¹⁸ facti sumus, Deo favente et domino Iesu Christo, qui regnat in aeternum. » Decius iratus dixit: « Nescitis, quia vita vestra in manus meas¹⁹ humiliatur²⁰? » Respondit Abdon et dixit: « Nos Deo²¹ patri et domino Iesu Christo humiliamur, qui pro nostra salute dignatus est ad terras²² venire et humiliari. » Tunc iussit eos Decius in arta custodia recludi vinctos catenis. Tunc dixit²³ Abdon ad Sennem: « Ecce gloriam, quam semper speravimus a Domino. »

De SS. Olympiade et Maximo. 5. Eodem die traditi sunt ambo¹ Decio Olympiadis² et Maximus nobilissimi viri christiani. Qui dum praesentati fuissent Decio, non interrogatos eos iussit fustibus caedi, dicente Decio: « Isti digni sunt morti tradi nec audientiam³ ab eis requiri, qui deos deserunt et colunt⁴ hominem mortuum. » Respondit Maximus dicens: « Bene dixisti mortuum; sed quia resurrexit quare non dicis? » Tunc dixit Decius ad eos: « Pandite nobis facultates⁵ rerum vestrarum. » Olympiadis dixit: « Nostra facultas aurum et gemmae⁶ vel argentum Christus est. Nunc⁷ disce, miser, quia corpora nostra tibi tradidimus, amissa⁸ facultate terrena peritura. Nam si considerares⁹ quod¹⁰ tu ipse es, humiliares¹¹ te creatori tuo Deo et filio eius domino Iesu Christo. Nam divitiae et honores sunt ad tempus, alii pro gloria, tibi enim pro aeterno supplicio. » Decius dixit ad milites suos: « Caedite eos fustibus quia isti alienantur. » Et cum defecissent caedentes clamabat Maximus dicens: « Gloria tibi, domine Iesu Christe, qui¹² dignatus¹³ es inter servos

⁸ colligent B, C. — ⁹ recondent B¹, C. — ¹⁰ om. C; eos sa... P². — ¹¹ honorentur C — ¹² at illi dixerunt B. — ¹³ Senes B¹; Sennes B². — ¹⁴ Sennem B; Sennen C. — ¹⁵ (u. n.) vel hoc B, C. — ¹⁶ recordamini B, C. — ¹⁷ manu B. — ¹⁸ nos victores B, C. — ¹⁹ in manibus meis B. — ²⁰ humiliantur P¹. — ²¹ om. B. — ²² terram B. — ²³ dicit C.

5. — ¹ om. B, C. — ² Olimpiadis P, B. — ³ C, audientia P, B. — ⁴ colent P. — ⁵ facultatem C. — ⁶ gemas B; gemmas C. — ⁷ nam B, C. — ⁸ a////missa P. — ⁹ consideraris C. — ¹⁰ quid B. — ¹¹ humiliaris C. — ¹² quia B, C. — ¹³ partim in ras. B.

tuos nos ipsos dinumerare. » Decius, furore plenus, fecit plum-
batis ¹⁴ eos caedi, sub voce praeconia dicens : « Deos blasphemare
nolite. » Et cum caederentur, magis confortabantur et vultu alacri
clamabant dicentes : « Fac quod facis, noli cessare, munda quod
sordidum est. »

6. Decius dixit ad milites suos : « Levate eos a terra et date lec-
tos ferreos in oculis eorum et lintheamina et aquam ut sacrificent,
et cura eis adhibeatur aut extendantur in lectis ferreis ¹ super
prunas et sic deficient. » Et tradidit eos Vitellio Anisio vicario.
Vitellius Anisius dixit ad eos : « Cognitum est vobis quod ² iusse-
rit praecellentissimus Decius Caesar, ut, si quis sacrificaverit et
custodierit praecepta principum, honoretur ³ et sit amicus prin-
cipum et ditetur divitiis ⁴ et honoribus et dignitatibus ; qui vero
non consenserit, diversis poenis tormentorum maceratus exale-
tur ⁵. » Respondit ⁶ Maximus et ⁷ dixit : « Et ad horam ⁸ sunt
tormenta vestra modicum ⁹ et ¹⁰ vos ipsi ¹¹ exalabitis ¹². Nos tor-
menta vestra non pavescimus, sed desideramus ; nam tormenta
aeterna metuimus, quae nos torquere habent et patrem tuum
diabolum. » Vitellius Anisius vicarius, furore plenus, iussit ut cum
securibus capita eorum tunderentur. Et cum diu caederentur,
emiserunt spiritum. Et iussit Vitellius Anisius ut corpora eorum
canibus relinquerent ¹³, ubi etiam iacuerunt quinque diebus. Venie-
bant canes et mugitus ¹⁴ emittebant ; et ¹⁵ non contingebant ¹⁶ cor-
pora sancta. Post quinque vero ¹⁷ dies ¹⁸ venientes quidam christiani
ex genere Abdon et Sennes nobiles collegerunt pretiosa eorum ¹⁹
corpora et sepelierunt ²⁰ in domo sua ²¹ XII^o ²² kal. aprilis ²³.

7. Eodem tempore nuntiatum est Decio ¹ quod Galba ² mortuus
fuisset ; et pergit ³ Romam. Venit ⁴ autem Decius Romam post
menses quattuor, secum adducens beatissimos subregulos Abdon
et Sennen ⁵, catenis vinctos pro nomine domini nostri Iesu Christi

¹⁴ om. B.

6. — ¹ lectos ferreos B, C. — ² quid B, C. — ³ honorentur P¹. — ⁴ divitiis B¹. —
⁵ exalet B, C. — ⁶ respondens C. — ⁷ om. C. — ⁸ (ad h.) quid vestra C ; quod
hora B. — ⁹ modicum ///// P. — ¹⁰ ut C. — ¹¹ ipsi //// P. — ¹² P² ; exalatis
B, C. — ¹³ relinquerentur B, C. — ¹⁴ mugitos C. — ¹⁵ om. B, C. — ¹⁶ contingentes
C ; contin///gebant B. — ¹⁷ om. C. — ¹⁸ quintu diem B. — ¹⁹ (pretiosa eorum)
om. B, C. — ²⁰ (collegerunt - et se) P². — ²¹ domum suam B, C. — ²² duodecima
B. — ²³ apraelis P.

7. — ¹ eo add. C. — ² Galua C. — ³ ad dd. B. — ⁴ veniens, B, C. — ⁵ Sennem
P, B.

et ⁶ gloria eorum ⁷, eo quod nobiles essent, ad spectaculum Romanorum. Et iussit Valeriano ⁸ omnes christianos publica auctoritate teneri ⁹ et recludi. Eodem tempore tenuit beatissimum senem Xystum ¹⁰, episcopum Romanorum ¹¹, cum omni clero suo et recludit ¹² eos in custodia publica; et fuerunt clausi multis diebus. Tunc veniebant ¹³ ad eos multi christiani ut benedictionem ab eis acciperent sacramenti, quia tempus persecutionis urgebat ¹⁴, et sic in custodia ¹⁵ veniebant et deferebant filios suos et propinquos ex paganis; et baptizabantur a beato Xysto episcopo.

8. Tunc Decius iussit omnem senatum convocari et fecit conventum in Tellure ¹, una ² cum Valeriano praefecto, quinto ³ kalendas aug. Et constituto facto ⁴, iussit sibi Decius praesentari Abdon et Sennen ⁵, subregulos christianos, quos de Persida adduxerat, maceratos diversis poenis, et dixit ⁶ Decius ad senatum: « Audiat ⁷ coetus vester, patres ⁸ conscripti; dii deaeque ⁹ traderunt hostes ferocissimos <in manus nostras ¹⁰>: ecce inimici reipublicae et Romani imperii. » Et introducti sunt, ornati ex auro et lapide pretioso ¹¹, vincti ¹² catenis; quos ¹³ cum vidisset omnis senatus, mirari ¹⁴ coeperunt in aspectibus eorum. Tantam enim gratiam contulit Dominus servis suis, ut magis dolor esset in ostensione ¹⁵ eorum, quam ¹⁶ furor. Tunc iussit Decius adduci Claudium pontificem Capitolii; et pontifex Claudius detulit ¹⁷ tripodam; et dicit Decius Caesar ad Abdon et Sennen ¹⁸: « Sacrificate diis et estote subreguli Romanae libertatis, et possidete omnia nostra ¹⁹ et pacem Romani imperii; augemini divitiis et facultatibus et honoribus, et consulite vobis ipsis. » Responderunt ²⁰ ei ²¹ Abdon et Sennes coram cuncto senatu ²²: « Nos merito ²³ peccatores semel ²⁴ obtulimus domino Iesu Christo nos ipsos

⁶ pro add. C. — ⁷ om. B, C. — ⁸ Valerianus C¹; Valerianu B. — ⁹ publicam auctoritatem tenere C. — ¹⁰ se////nem Syxtum B; s. Xistum P; s. Sixtum C. — ¹¹ Romae C; Romanum B. — ¹² recludit B, C. — ¹³ venientes P. — ¹⁴ P²; urgebatur P¹, B; urgebatur C. — ¹⁵ custodiam B.

8. — ¹ inter lude B, C. — ² uno C; una C². — ³ quinta B. — ⁴ constitutum factum B, C¹. — ⁵ Sennem P, B. — ⁶ dicit C. — ⁷ audeat C. — ⁸ patris B. — ⁹ dii diique B. — ¹⁰ (in m. n.) suppl., om. P, B, C. — ¹¹ lapidibus pretiosis B, C. — ¹² vinctos C¹; vincti C². — ¹³ quod B. — ¹⁴ mirare C¹; mirari C². — ¹⁵ ostensione P²; amore B, C. — ¹⁶ quam P²; non B, C. — ¹⁷ secum add. B, C. — ¹⁸ Sennem P, B, C. — ¹⁹ vestra B, C. — ²⁰ respondentes C. — ²¹ om. B, C. — ²² (coram - senatu) in ras. P²; dixerunt cuncto senatui B; dixerunt cunctis senatibus C. — ²³ meriti C; meritis B. — ²⁴ nos add. B, C.

oblationem et sacrificium; non ²⁵ diis tuis tu sacrificia ». Decius dixit: « Istis acerrima tormenta paranda sunt. » Et iussit Decius ursos feroces et leones parari. Et dixerunt ²⁶ Abdon et Sennes: « Quid tardas ²⁷? Fac quod putas: scies quia ²⁸ nos securi sumus de domino nostro Iesu Christo, qui potens est omnia cogitamenta tua et teipsum destruere. »

[9. Alia vero ¹ die venerunt et nuntiaverunt Decio, quia ursi et leones in caveis mortui fuissent. Decius autem iratus iussit sibi editionem in amphitheatro ² parari. Et factum est cum venissent ad amphitheatrum ³, noluit Decius introire; sed iussit Valeriano praefecto dicens: « Si non adoraverint Deum solem, ferarum morsibus lacerati intereant. » Tunc Valerianus dixit ad Abdon et Sennes ⁴: « Recolite ⁵ natales vestros ⁶ et turificate deo Soli; quod si non feceritis, peribitis ⁷ a morsibus ferarum. » Responderunt Abdon et Sennes dicentes: « Iam diximus tibi: nos dominum Iesum Christum adoramus. Nam manufactis symulacris ⁸ numquam humiliamur neque adoramus ⁹. » Eadem hora denudavit eos, et furore repletus duxit ¹⁰ eos ante symulacrum ¹¹ Solis iuxta amphitheatrum, et praecepit militibus, ut compellerent eos ad sacrificandum ¹². Illi autem contempnentes expuerunt ¹³ in symulacrum, et ¹⁴ dixerunt ad Valerianum beatissimi Abdon et Sennes: « Iam fac quod facturus es. » Tunc iussit Valerianus sub ¹⁵ voce praeconia, ut cum plumbatis caederentur dicens: « Deos blasphemare nolite. » Et iussit eos introduci in amphitheatrum, ut ferarum morsibus consumerentur ¹⁶. Et cum ingressi fuissent, responderunt in conspectu Valeriani dicentes Abdon et Sennes: « In nomine domini nostri Iesu Christi introibimus ad coronam, quam ¹⁷ interdicat tibi Christus ¹⁸, immunde ¹⁹ spiritus. » Et facto signo Christi introierunt in amphitheatrum ²⁰. Qui cum introissent in conspectum ²¹ Valeriani nudo corpore, tamen induti corpore

²⁵ nam B, C. — ²⁶ dixit B, C. — ²⁷ tradas B. — ²⁸ (sc. q.) in ras. P²; quia sciaste C; quia scias //// nos B.

9. — ¹ om. B, C. — ² amp///iteatrum P¹; ampitheatro P². — ³ ampitheatrum P et sic porro; amphitheatrum B, C hic et deinceps. — ⁴ Sennem P, B. — ⁵ consulite B, C. — ⁶ (recolite - vestros) partim in ras. P²; consulite natalibus vestris B. — ⁷ partim in ras. P². — ⁸ manufacto simulacro B, C. — ⁹ (n. a.) om. B, C. — ¹⁰ deduxit B, C. — ¹¹ simulacrum B, C et sic deinceps. — ¹² sacrificium B, C. — ¹³ expuerunt C. — ¹⁴ om. B. — ¹⁵ quae sequuntur ad finem usque fol. 103^v manus recentior rescripsit in P. — ¹⁶ consummarentur C, B¹. — ¹⁷ qui B, C. — ¹⁸ om. C. — ¹⁹ in munde C, B. — ²⁰ amphitheatro C¹. — ²¹ conspectu B, C.

Christi ²², tunc dicit Valerianus : « Dimittantur leones duo, et ursi quattuor. » Qui dum dimissi fuissent, venerunt ²³ rugientes ad pedes sanctorum Abdon et Sennes ²⁴, et nullatenus recedebant a pedibus eorum ; sed magis custodiebant eos. Et dixit Valerianus : « Magica apparuit ars eorum. » Et nemo poterat ad eos accedere propter impetum ferarum.

10. Valerianus, furore plenus, iussit ut gladiatores introirent cum tridentibus ¹, ut ipsi eos interficerent ². Qui cum percussi fuissent, ligaverunt pedes eorum ex iussu Valeriani et traxerunt eos ³ et iactaverunt eos ante simulacrum Solis iuxta amphitheatrum ; et iacuerunt corpora ad exemplum christianorum tribus diebus. Post triduum venit quidam Quirinus ⁴ christianus subdiaconus, qui manebat ibidem iuxta amphitheatrum, et collegit noctu corpora et recondidit ⁴ in arca plumbea in domo sua, tertio ⁶ kalendas augustas ⁷. Postea vero latuerunt corpora sanctorum Abdon et Sennen ⁸ martyrum per ⁹ multos annos usque ad tempora Constantini ; de qua re factum est, ut ipsis beatis martyribus ¹⁰ revelantibus ¹¹ temporibus Constantini, iam christiani ¹², levata sunt corpora sancta et translata sunt in cimiterium ¹³ Pontiani ¹⁴.

*Passio
SS. Xysti et
Laurentii.*

11. Eodem ¹ tempore Decius Caesar et Valerianus praefectus iusserunt sibi Xystum episcopum cum clero suo praesentari noctu intra civitatem in Tellure ². Xystus ³ igitur, apud Athenas ⁴ natus et doctus, prius quidem philosophus postea vero ⁵ Christi discipulus ⁶, dixit ad clerum suum : « Fratres et commilitones mei ⁷, nolite pavescere ; omnes sancti ⁸ quanta passi sunt tormenta ut securi perpetuam obtinerent vitae aeternae palmam. Nam et dominus noster Iesus Christus passus est pro salute nostra, ut nobis exemplum relinqueret. » Et voce clara dixit : « Venite, nemo ⁹ metuat ¹⁰ terrores. » Responderunt ¹¹ Felicissimus et Agapitus

²² (voce - Christi) manu rec. P ; cf. supra n. 15. — ²³ vener B. — ²⁴ Sennes C¹ ; Sennen C².

10. — ¹ tribus dentibus B, C ; gladiatorum add. C. — ² (ut - interficerent) B, C. — ³ om. B. — ⁴ Quyrinus C ; Cyrinus B. — ⁵ recondivit B, C. — ⁶ tertia B. — ⁷ augusti C. — ⁸ Sennem P ; Sennes B, C. — ⁹ om. B, C. — ¹⁰ (ipsis b. mart.) P² ; ipsos beatos martyres B, C. — ¹¹ om. P ; revelantes B, C. — ¹² tunc add. C. — ¹³ P² ; cimiterio B, C. — ¹⁴ Pontiano B.

11. — ¹ Passio sancti Syxti in marg. C. — ² terlude B, C. — ³ C, Sixtus P, B. — ⁴ Athenis B¹ ; Athenas B². — ⁵ om. B, C. — ⁶ effectus add. C. — ⁷ om. B, C. — ⁸ Christi B¹ ; sancti B². — ⁹ nem C¹ ; neminis C². — ¹⁰ metuam C. — ¹¹ respondentes C.

diacones ¹² et ¹³ dixerunt : « Et nos sine patre nostro quo ibimus? »

12. Et praesentatus est noctu Decio et Valeriano cum duobus diaconibus. Et ¹ dicit ad Xystum ² episcopum Decius Caesar : « Scis quapropter tentus et ³ conventionem publica ⁴ nobis praesentatus ⁵ es? » Respondit Xystus episcopus : « Scio et bene scio. » Decius dixit : « Ergo si scis, fac ut universi sciant, ut tu vivas et clerus tuus augeatur. » Respondit Xystus episcopus : « Vere feci et facio, ut clerus meus augeatur. » Decius dixit : « Ergo sacrificia diis immortalibus, et esto princeps sacerdotum. » Beatus Xystus episcopus respondit : « Ego semper sacrificavi et sacrifico Deo Patri omnipotenti, et domino Iesu Christo, filio eius et Spiritui sancto hostiam puram et immaculatam. » Decius dixit : « Consule senectuti tuae, sicut et nos consulimus ⁷. Itaque consule et tu tibi vel clero tuo. » Beatus Xystus episcopus ⁸ dixit : « Usque adeo consului ⁹ mihi et clero meo, ut de profundo mortis aeternae coner ¹⁰ omnes mecum eripere, vel liberare. » Decius dixit : « Sacrifica ; nam si non feceris, tu eris exemplum omnium. » Xystus episcopus respondit : « Iam semel tibi dixi : sacrificium semper offero Deo et domino Iesu Christo filio eius. » Decius dixit ad milites : « Ducite eum ad templum Martis, et sacrificet ¹¹ deo Marti. Quod si noluerit, recludite eum in privata Mamertini ¹². » Et duxerunt eum ad templum Martis ¹³, et coarctabant ¹⁴ eum sacrificiis coinquinari. Tunc beatus Xystus episcopus dixit : « O infelices, qui imploratis ¹⁵ idola vana et manufacta, muta et surda, quae ¹⁶ nec sibi nec aliis prosunt. Sed audite me, filii, et liberate animas vestras de aeterno supplicio et nolite pavescere ista tormenta ; sed illa metuite et agite poenitentiam, quia nescientes sacrificastis idolis vanis. » Et contempto praecepto ¹⁷ Decii, duxerunt eum in custodiam privatam ¹⁸ cum duobus diaconibus Felicissimo et Agapito ¹⁹.

13. Cumque audisset beatus Laurentius archidiaconus beatum

¹² diaconi C. — ¹³ *man. rec.* P², B².

12. — ¹ P² ; *om.* B, C. — ² Syxtum C. — ³ ante C *supra lin.* ; *om.* B. — ⁴ conventionem publicam C. — ⁵ repraesentatus B, C. — ⁶ et B. — ⁷ consulemus C, B¹ ; consulimus B². — ⁸ *om.* B. — ⁹ P² ; consultus sum B, C. — ¹⁰ P² ; convertat *in ras.* B. — ¹¹ ut sacr. B¹ ; et sacri B². — ¹² P² ; Mamurtini C, B¹. — ¹³ ut sacrificaret deo Marti quod si noluerit recludite eum in privata... et deduxerunt eum ad templum Martis *add.* B. — ¹⁴ coartabant B, C. — ¹⁵ non ploratis B, C ; sed adoratis *add.* B. — ¹⁶ qui B, C. — ¹⁷ contemptum praeceptum B. — ¹⁸ P² ; custodia privata B, C. — ¹⁹ Felicissimum et Agapitum B.

Xystum episcopum iterum in custodiam¹ reduci, his verbis² appellare coepit: « Quo progredieris sine filio, pater? quo, sacerdos sancte, sine diacono properas? Tu³ nunquam sacrificasti sine ministro nec⁴ offerre consueveras. Quid in me ergo displicuit, pater? Numquid⁵ degenerem probasti? Experire certe utrum idoneum ministrum elegeris⁶, cui commisisti dominici sanguinis consecrationem⁷. Cui consumandorum consortium sacramentorum credidisti⁸ huic sanguinis tui consortium neges⁹? Vide ne periclitetur¹⁰ iudicium tuum¹¹, dum¹² fortitudo laudatur. Abiectio discipuli detrimentum est magistri¹³. Quid, quod illustrius¹⁴ praestantes viri discipulorum certaminibus quam suis vincunt? Denique¹⁵ Abraham¹⁶ filium obtulit; Petrus Stephanum praemisit; et tu, pater, ostende in filio virtutem tuam; et¹⁷ offer, quem erudisti, ut securus iudicii tui, comitatu nobili¹⁸ pervenias¹⁹ ad coronam. » Tunc Xystus²⁰ episcopus dixit²¹: « Non ego te, fili, desero, neque²² derelinquo²³, sed maiora tibi debentur certamina. Nos quasi senes levioris²⁴ pugnae cursum recipimus; te quasi iuvenem²⁵ gloriosior de tyranno triumphus expectat²⁶. Post²⁷ venies; flere desiste; post triduum²⁸ sequeris sacerdotem²⁹ levita³⁰. Hic medius numerus decet. Non erat tuum sub magistro vincere, quasi adiutorem quaerens³¹ consortium³² passionis. Totam hereditatem tibi³³ dimitto. Quid³⁴ praesentiam meam requiris³⁵? Helias Heliseum³⁶ reliquit et virtutem non abstulit³⁷. » Et dicit beatus Xystus ad beatum Lau-

13. — ¹ custodia B. — ² qui cum videret Xystum episcopum ad martyrium duci flere coepit non passionem illius sed suam remansionem itaque his verbis AMBROSIUS (= A), *De Off.*, I, 204, 205. — ³ tuo A. — ⁴ (sacr. - nec) sacrificium sine ministro A. — ⁵ num A, B; non C. — ⁶ eligeres B. — ⁷ A, P¹, C; dispensationem P². — ⁸ om. A. — ⁹ negas A, B. — ¹⁰ pericliteris C. — ¹¹ om. B, C. — ¹² (ne - dum) P². — ¹³ magisterii A. — ¹⁴ illustres et A; quidquid inlustrius B. — ¹⁵ (detrimentum - denique) P². — ¹⁶ A, C, Habraam P. — ¹⁷ om. A. — ¹⁸ A, C; om. P. — ¹⁹ A, C, P². — ²⁰ om. B. — ²¹ (ep. dixit) ait A. — ²² ac C, hac B. — ²³ (des. neque d.) relinquo ac desero (A?) — ²⁴ leviores B¹. — ²⁵ A, C, P²; manet add. A; magne, add. P; magnum add. C; ma///net add. B. — ²⁶ om. A, B. — ²⁷ mox A. — ²⁸ me add. A. — ²⁹ et add. A, P¹, del. P². — ³⁰ levitam A. — ³¹ quaereres quid A. — ³² conconsortium C; meae expetis add. A. — ³³ tibi haer. eius A. — ³⁴ corr. P². — ³⁵ infirmi discipuli magistrum praecedant fortes sequantur ut vincant sine magistro qui iam non indigent magisterio add. A. — ³⁶ Helisaeum C; (H. H.) sic et Helias Elisaeum A. — ³⁷ (et v. n. a.) tibi ergo mando nostrae virtutis successionem hic des. A.

rentium: « Accipe facultates ecclesiae ³⁸ vel thesauros ³⁹, et divide quibus tibi videtur. » Tunc beatus Xystus episcopus tradidit beato Laurentio archidiacono omnes facultates ecclesiae.

14. Eo tempore, accepta potestate, beatus Laurentius coepit per regiones curiose quaerere, ubicunque¹ sancti clerici vel pauperes essent absconsi; et portans thesauros, prout cuique² opus erat, ministrabat. Venit³ autem in Caelium⁴ montem⁵, ubi⁶ erat quaedam vidua, quae fuerat cum viro suo annis undecim et in viduitate permansit annos triginta duos⁷, quae habebat in domo sua multos christianos et presbyteros et clericos absconsos. Hoc⁸ cum audisset beatus Laurentius, tulit vestes et thesauros⁹ et venit noctu ad eam. Tunc veniens invenit multitudinem christianorum in domo¹⁰ Cyriacae viduae et coepit pedes omnium christianorum lavare. Et¹¹ ipsa nocte venit¹² Cyriace¹³ ad pedes beati Laurentii¹⁴, dicens ei: « Per Christum te coniuro, ut manus tuas ponas super caput meum, quia multas infirmitates patior capitis¹⁵. » Tunc beatus Laurentius dixit: « In nomine domini Iesu Christi, filii Dei omnipotentis, pono¹⁶ manum meam super caput tuum. » Et facto signo Christi, posuit manum¹⁷ super caput Cyriacae viduae: posuit et¹⁸ linteum super caput eius¹⁹ de quo tergebat²⁰ pedes sanctorum, et salva facta est ab infirmitate sua²¹.

15. Eadem nocte¹ ambulavit inde, et coepit quaerere ubicunque essent christiani congregati², sive in domibus sive in criptis. Venit autem in vicum, qui dicitur Canarius, et invenit multos christianos in domo³ cuiusdam Narcissi⁴ christiani congregatos. Ubi⁵ introivit cum lacrymis, et⁶ lavit⁷ pedes omnium⁸, et dedit eis de thesauris⁹ suis, quos¹⁰ beatus Xystus praecipiens tradidit. Et invenit in eadem domo¹¹ hominem

³⁸ aeclae C. — ³⁹ thesaura B¹; thesauros B².

14. — ¹ ubicunque C. — ² cuicumque C. — ³ P², veniens B, C. — ⁴ P²; Cilio C; Celio B. — ⁵ monte B, C. — ⁶ om. B, C. — ⁷ P², duo P¹; annis triginta duobus C, B². — ⁸ hos P. — ⁹ thesaura B¹; thesauros B². — ¹⁰ domum B, C. — ¹¹ in add. B, C. — ¹² P²; veniens B, C. — ¹³ Cyriaca B, C. — ¹⁴ ad beatum Laurentium misit se ad pedes eius B, C. — ¹⁵ mei add. B. — ¹⁶ ponam C. — ¹⁷ manus C. — ¹⁸ super manus eius add. C; s. m. sancti B². — ¹⁹ (super caput eius) P²; om. B, C. — ²⁰ extergebat B. — ²¹ (et salva - sua) P²; om. B, C.

15. — ¹ noctu B. — ² (christ. congr.) c. chr. B, C. — ³ P², domum P¹, B, C. — ⁴ Narcisi B. — ⁵ quam C. — ⁶ P², C. — ⁷ lavavit C. — ⁸ omnes B. — ⁹ thesaura B. — ¹⁰ P²; thesauro quem C; que B. — ¹¹ domum B.

nomine Crescentionem caecum, qui eum¹² cum lacrimis coepit rogare dicens: « Pone manum tuam super¹³ oculos meos ut videam faciem tuam. » Tunc beatus Laurentius, lacrymas¹⁴ oculis¹⁵ distillans¹⁶, dixit: « Dominus noster Iesus Christus, qui aperuit oculos caeci nati, ipse te illuminet. » Et facto signo Christi in oculis eius, ipsa hora aperti sunt, et vidit lumen et beatum Laurentium, sicut petivit.

16. Tunc veniens¹ inde, audivit quod in vico² Patricii³ multi christiani congregati essent in crypta Nepotiana; et veniens ibi⁴ beatus Laurentius detulit secum ea quae⁵ necessaria erant sanctis. Et invenit ibi fere⁶ animas⁷ sexaginta tres promiscui sexus et introivit cum lacrymis ad eos, dans pacem omnibus. Et invenit ibi presbyterum, nomine Iustinum, qui fuerat ordinatus a beato Xysto, et misit se ad pedes eius, et coeperunt ambo se in pavimento volutare, ut invicem sibi pedes⁸ oscularentur. Dixit autem beatus Laurentius ad beatum Iustinum: « Comple votum meum, ut laventur pedes sanctorum et vestri⁹ per manus meas. » Iustinus presbyter dixit: « Hoc dominicum praeceptum est: fiat voluntas domini nostri Iesu Christi. Et posita pelve¹⁰, misit aquam et lavit omnium sanctorum¹¹ pedes. Veniens autem ad beatum Iustinum, coepit primo osculari pedes eius et lavare. At¹² ubi lavit omnium pedes commendavit se beato Iustino.

17. Et eadem hora exiens inde, ecce beatus Xystus ducebatur ad Tellurem¹, ut audiretur, et cum eo duo² diacones Felicissimus et Agapitus³. Et sedit Decius et Valerianus. Dixit autem Decius ad beatum⁴ Xystum episcopum iracundia plenus: « Nos quidem consulimus⁵ senectuti tuae; itaque consule tibi vel clero tuo, ut tu vivas et clerus tuus augeatur⁶. » Respondit beatus Xystus: « Miser, tu tibi consule et⁷ noli blasphemare; sed age poenitentiam de sanguine sanctorum, quem

¹² qui eum, P²; qui ipse C; ubi ipse B. — ¹³ P²; in B, C. — ¹⁴ C²; lacrymis P; lacrimis C¹. — ¹⁵ C; oculos P². — ¹⁶ destillans C, B¹.

16. — ¹ exiens B. — ² vicum B, C. — ³ Patrici B¹; Patricii B². — ⁴ illuc C. — ⁵ ea quae P². — ⁶ om. B. — ⁷ P², C; anime B¹. — ⁸ (ut - pedes) P², C. — ⁹ tui in ras. C; vestri //// B. — ¹⁰ et C. — ¹¹ positum pelvem B. — ¹² virorum B. — ¹² et B, C.

17. — ¹ ad //// tellurem P; ad interlude B, C. — ² P², C; duos P¹. — ³ P², C; Felicissimum et Agapitum P¹. — ⁴ sanctum B, C. — ⁵ consulemus C, B¹. — ⁶ (itaque - augeatur) audi praecepta nostra et sacrificia C; om. B. — ⁷ //// et B.

effudisti. » Decius, furore plenus, dixit ad Valerianum : « Si iste extinctus non fuerit, non erit clarus timor. » Valerianus respondit : « Capite puniatur ⁸. » Responderunt Felicissimus et Agapitus et ⁹ dixerunt ¹⁰ : « O miseri, si audiretis ¹¹ monita patris nostri, evaderetis ¹² tormenta aeterna ¹³ quae ¹⁴ vos torquere habent. » Valerianus praefectus dixit : « Quid diu vivunt ¹⁵ isti qui nobis tormenta promittunt ¹⁶? Ducantur ad templum Martis iterum et sacrificent. Quod si noluerint sacrificare, in eodem loco capite truncentur. » Et ducti foras muros ¹⁷ portae Appiae, coepit beatus Xystus dicere : « Ecce idola vana muta et surda et lapidea, quibus miseri inclinantur ¹⁸, ut perdant ¹⁹ vitam aeternam. » Et dixit ad templum Martis : « Destruat ²⁰ te Christus, filius Dei vivi. » Et cum hoc dixisset beatus Xystus, responderunt omnes christiani : « Amen. » Et subito cecidit aliqua pars ²¹ templi et comminuta est.

18. Tunc beatus Laurentius coepit clamare : « Noli ¹ me derelinquere, pater sancte, quia iam thesauros ² expendi, quos tradidisti mihi. » Tunc milites tenuerunt beatum Laurentium archidiaconum, audientes de thesauris ³; sanctum vero Xystum ⁴ episcopum et Felicissimum et Agapitum diacones ⁵ duxerunt in clivum ⁶ Martis ante templum et ibidem ⁷ decollatus est cum duobus diaconibus et dimiserunt corpora eorum in platea, octavo idus augustas ⁸. Noctu etiam venerunt clerici et presbyteri et diaconi et maxima pars ⁹ christianorum et ¹⁰ collegerunt ¹¹ corpora sanctorum et sepelierunt beatum Xystum episcopum et martyrem in cripta in cimiterio Calixti ¹² in eadem via; sanctos vero Felicissimum et Agapitum martyres et diacones sepelierunt in cimiterio Praetextati ¹³, octavo idus augustas ¹⁴.

19. Tunc ¹ milites tenuerunt ² beatum Laurentium et ³ duxerunt et tradiderunt eum Parthenio ⁴ tribuno. Eadem hora

⁸ punia////tur B. — ⁹ P²; om. C. — ¹⁰ dicentes C. — ¹¹ audiat C, B¹. — ¹² evaditis C¹; evadetis C², B. — ¹³ C; om. P. — ¹⁴ qui B. — ¹⁵ vivent B. — ¹⁶ sed add. B, C, P¹; del. P². — ¹⁷ muro B. — ¹⁸ P, C²; icclinantur C¹. — ¹⁹ perdat B¹. — ²⁰ P, C²; destruet C¹, B¹. — ²¹ pras B.

18. — ¹ P, C²; non C¹, B. — ² (thes. iam) B, C. — ³ (de thes.) thesauros B, C, et supra lin. al. manu : eum habere C. — ⁴ Syxtum C. — ⁵ deacones B. — ⁶ clybum B. — ⁷ ibi B, C. — ⁸ augusti C. — ⁹ pras B. — ¹⁰ om. B¹. — ¹¹ (et coll.) colligeruntque C. — ¹² Calisti C. — ¹³ sub die add. B. — ¹⁴ augusti C.

19. — ¹ incipit passio sancti Laurentii martiris add. C in marg. — ² tenentes C. — ³ om. C. — ⁴ Partenio C; Paternio B.

Parthenius ⁵ tribunus nuntiavit Decio ⁶ quod Laurentius, qui habebat ⁷ thesauros absconditos ⁸ archidiaconus ⁹ Xysti in custodia teneretur. Gavisus est Decius ¹⁰ et fecit ¹¹ sibi beatum Laurentium praesentari. Quem ita aggreditur ¹² Decius Caesar dicens: « Ubi sunt thesauri ecclesiae, quos apud te cognovimus esse reconditos? » Beatus Laurentius non respondit ei verbum. Eodem ¹³ die Decius Caesar tradidit eum Valeriano ¹⁴ praefecto dicens: « Quaere thesauros ecclesiae diligenter et sacrificet; quod si non sacrificaverit, diversis poenis eum interfice. » Tunc Valerianus dedit eum cuidam vicario, nomine Yppolito, qui ¹⁵ reclusit ¹⁶ eum cum multis.

20. Erat autem ibi homo in custodia multo tempore, gentilis, qui plorando amissis oculis caecus ¹ factus fuerat. Dixit ad eum beatus Laurentius: « Crede in dominum Iesum Christum, filium Dei vivi ², et baptizare et illuminabit te. » Respondit ³ Lucillus, et ⁴ dixit: « Ego semper desideravi baptizari in nomine domini nostri Iesu Christi. » Beatus Laurentius dixit: « Si ex toto corde credis? » Respondit Lucillus cum fletu dicens: « Ego credo in ⁵ dominum Iesum Christum ⁶ et idola vana respuo. » Yppolitus patienter ⁷ auscultabat ⁸ verba eorum. Tunc beatus Laurentius catecizavit ⁹ eum et accepta aqua dixit ad eum: « Omnia in confessione lavantur. Tu autem, me annuntiante, responde: Credo. » Et benedixit aquam; et cum expoliasset eum, fudit ¹⁰ super caput eius ¹¹ dicens: « Credis in Deum patrem omnipotentem, Lucille? » At ille respondit: « Credo. » — « Et in Iesum Christum filium eius ¹², qui passus est sub Pontio Pilato ¹³? » At ille respondit: « Credo ¹⁴. » — « Ipse qui mortuus est et ¹⁵ resurrexit ¹⁶ et ascendit in caelum, unde ¹⁷

⁵ Partenius C; Pater////nus B. — ⁶ imperatori *add.* C. — ⁷ habuit C; habet B. — ⁸ reconditos B, C. — ⁹ diaconus C. — ¹⁰ *om.* B. — ¹¹ (gavisus - fecit) tunc Decius gavisus est valde et iussit C. — ¹² adgreditur C, B¹. — ¹³ eadem C. — ¹⁴ (tunc milites - Valeriano) *al. manu* C. — ¹⁵ et cum accepisset Yppolitus beatum Laurentium B, C. — ¹⁶ recludit C.

20. — ¹ oculis ///// B. — ² (in dominum - vivi) in filium Dei (vivi *add.* B) dominum Iesum Christum B, C. — ³ respondens C. — ⁴ *om.* C. — ⁵ *om.* B — ⁶ domino Iesu Christo C. — ⁷ autem B. — ⁸ B², expectabat P, C. — ⁹ catecizavit C, catecisavit B. — ¹⁰ fudit B¹, effudit B². — ¹¹ (caput eius) eum ///B. — ¹² (et - eius) *om.* B. — ¹³ (qui passus - Pilato) *om.* C. — ¹⁴ qui passus est sub Pontio Pilato at ille respondit credo *add.* C. — ¹⁵ sepultus et tertia die *add.* B, C. — ¹⁶ at ille respondit credo *add.* C. — ¹⁷ inde B,

venturus ¹⁸ est in Spiritu sancto iudicare vivos et mortuos et saeculum per ignem ¹⁹? ipse te in corpore et in anima illuminet. » At ille respondit cum fletu : « Credo ²⁰. » Et continuo baptizavit eum ²¹ et cooperuit eum linteamine. Tunc aperti sunt oculi eius et coepit clamare dicens : « Benedictus dominus Iesus Christus, Deus aeternus, qui me illuminavit per beatum Laurentium, quia ²² semper caecus fui et modo video. » Tunc audientes multi caeci veniebant ad beatum Laurentium cum lacrimis. Et beatus Laurentius, in custodia positus ²³ Yppoliti, ponebat manus ²⁴ super oculos caecorum ²⁵ et illuminabantur.

21. Videns autem Yppolitus dixit ad beatum Laurentium : « Ostende mihi thesauros ecclesiae. » Dicit ¹ ei beatus Laurentius : « O Yppolite, si credas ² in Deum patrem omnipotentem et in filium eius dominum Iesum Christum, et thesauros tibi ostendo et vitam aeternam promitto. » Dicit ei Yppolitus : « Si dictis ³ facta ⁴ compenses ⁵, faciam quae hortaris. » Dicit ei beatus Laurentius : « Audi me, et quae hortatus sum citius fac, quia idola muta et ⁶ surda et vana sunt; tu ⁷ tantummodo ⁸ baptizare. » Et more solito catecisavit eum ¹⁰. Et extractus de ¹¹ aqua coepit dicere Yppolitus : « Vidi animas innocentium laetas gaudere. » Et dixit ad beatum Laurentium cum lacrimis : « Adiuro te, per dominum Iesum Christum, ut omnis domus mea baptizetur. » Et baptizati sunt promiscui sexus in domo ¹² Yppoliti numero decem et novem cum gloria. Tunc mandavit Valerianus ad Yppolitum : « Adduc ¹³ ad palatium Laurentium. » Dixit autem Yppolitus ad beatum Laurentium : « Valerianus ex praecepto Decii misit ¹⁴ ut te ad eum ¹⁵ perducam. » Beatus Laurentius dixit : « Ambulemus, quoniam ¹⁶ et mihi et tibi gloria paratur. » Et cum venissent ambo simul ante conspectum Valeriani, Valerianus dixit ad beatum Laurentium : « Iam depone pertinaciam mentis tuae et responde de thesauris ¹⁷, quos apud

¹⁸ (verba eorum - venturus) *alia manu recentiore C.* — ¹⁹ *credo add. in marg. C.* — ²⁰ *at ille credo B, C, om. P.* — ²¹ (et cont. b. eum) *om. B, C.* — ²² *qui B, C.* — ²³ *in ras. B.* — ²⁴ *manum B.* — ²⁵ *caec. oc. B, C.*

21. — ¹ *dixit C.* — ² *credis C.* — ³ *dicta B¹, C² in marg.* — ⁴ *factis B, C.* — ⁵ *compensas C.* — ⁶ *om. B, C.* — ⁷ *sup. lin. B.* — ⁸ *tantu modo P.* — ⁹ *cathecizavit C; catecizavit B.* — ¹⁰ *et accepta aqua benedixit et baptizavit eum add. C.* — ¹¹ *extersus ex C; extractus (B²) ex B.* — ¹² *domum B.* — ¹³ *adducat C.* — ¹⁴ *in marg. C; iussit B.* — ¹⁵ *Decium C.* — ¹⁶ *quia B, C.* — ¹⁷ (mentis - thesauris) *et da thesauros B, C.*

te cognovimus esse reconditos, quod tractasti¹⁸. » Beatus Laurentius dixit: « Da mihi indutias biduo aut triduo, et profero tibi thesauros. » Respondit Valerianus et dixit¹⁹ ad Yppolitum: « In tua pollicitatione habeat triduo indutias. »

22. Ab eadem vero¹ die collegit caecos, claudos², debiles³, pauperes et abscondit eos in domo⁴ Yppoliti. Valerianus autem nuntiavit Decio quia⁵ Laurentius, datis triduo indutiis⁶, thesauros se promississet⁷ declarare. Completis autem tribus diebus presentavit se ipse in palatio Salustiano. Et dixit Decius Caesar, praesente Valeriano praefecto: « Ubi sunt thesauri, quos pollicitus es praesentare? » Beatus Laurentius, collecta multitudine, introduxit in palatium pauperes; et voce clara⁸ dixit beatus Laurentius: « Ecce isti sunt thesauri aeterni, qui numquam minuuntur et⁹ semper¹⁰ crescunt, qui in singulis asperguntur¹¹ et in omnibus inveniuntur. » Valerianus praefectus dixit praesente Decio Caesare: « Quid variaris¹² per multa? Sacrifica diis et obliviscere artem magicam in qua¹³ confidis¹⁴. » Beatus Laurentius dixit: « Quare vos coartat diabolus ut christianis dicatis: Sacrificate demoniis? Si iustum est ut demonibus magis inclinemur¹⁵ quam domino creatori visibilium et invisibilium, vos ipsi iudicate, quis debet adorari, qui factus est an qui fecit. » Decius Caesar dixit: « Quis¹⁶ factus est vel quis¹⁷ fecit? » Beatus Laurentius dixit: « Deus, pater domini nostri Iesu Christi, creator est omnis¹⁸ creaturae, hominum et volucrum et pecorum¹⁹ et bestiarum et iumentorum et piscium et coeli et terrae. Et tu dicis: sacrifica lapidibus et adora facturas surdas et mutas²⁰. »

23. Decius Caesar iratus iussit eum in conspectu suo exspoliari et cedi cum scorpionibus, ipso Decio clamante: « Deos blasphemare noli. » Beatus Laurentius inter¹ ipsa tormenta dicebat: « Ego quidem gratias ago Deo meo, qui me dignatus est coniungere inter servos suos. Tu, miser, torqueris in insania tua et

¹⁸ (quod tr.) *om.* B, C. — ¹⁹ (et d.) *dicens* C.

22. ¹ *om.* B, C. — ² et *add.* C. — ³ et *add.* B; C *sup. lin.* — ⁴ domum B, C. — ⁵ beatus *add.* B, C. — ⁶ P, C²; datas tr. indutias C¹; datas sibi triduo indutias B. — ⁷ (prom. se) B, C. — ⁸ clara voce B. — ⁹ set B². — ¹⁰ *om.* B, C. — ¹¹ asperguntur B¹. — ¹² qui varia B¹. — ¹³ artes magicas in quas C; a. m. in quibus B. — ¹⁴ confidi///s C. — ¹⁵ (m. i.) inclinemur (C¹ icclinemur) magis B, C. — ¹⁶ qui B, C. — ¹⁷ qui C. — ¹⁸ universae B, C. — ¹⁹ (et p.) *om.* B, C. — ²⁰ facturam surdam et mutam B, C.

23. — ¹ in C.

in furore tuo. » Decius Caesar dixit : « Levate eum a terra² et date ante conspectum eius omne genus tormentorum. » Et allatae³ sunt lamminae⁴ ferreae et lecti et plumbatae et cardi. Et dixit ei Decius Caesar : « Sacrifica diis ; nam omne genus hoc tormentorum in corpore tuo vectabitur⁵. » Beatus Laurentius dixit : « Infelix, has epulas ego semper desideravi ; nam tormenta ista aeterna⁶ sunt tibi⁷, nobis autem⁸ ad gloriam⁹. » Decius Caesar dixit : « Ergo si gloria est vobis, dic nobis ubi sunt profani similes tui absconsi, ut simul epuletis ? » Beatus Laurentius respondit : « De quibus interrogas iam illi semel dederunt nomina sua in caelo. Tu enim non es dignus praesentari aspectibus eorum⁹. »

24. Tunc Decius Caesar fecit beatum Laurentium vinctum catenis duci in palatium¹ Tyberii et ibi eum gestis audiri. Et iussit sibi tribunal in basilica Iovis parari. Qui dum ingressus fuisset et sederet, praecepit sibi beatum Laurentium offerri². Cui ita dixit : « Declara nobis omnes profanos ut³ mundetur civitas ; et tu ipse sacrifica diis et noli⁴ confidere in thesauris⁵ quos absconditos habes⁶. » Beatus Laurentius dixit : « Vere et confido et securus sum de thesauris meis. » Decius Caesar dixit : « An putas te de thesauris liberari aut⁷ redimi a tormentis ? » Beatus Laurentius dixit⁸ : « Ego famulus Christi securus sum de thesauris meis⁹ caelestibus. » Decius, iracundia plenus, iussit eum nudum fustibus caedi. Beatus Laurentius, cum caederetur clamabat dicens ad Decium : « Ecce, miser, vel modo cognosce quia triumpho de thesauris Christi et non sentio tormenta tua. » Decius Caesar dixit : « Fustibus augete¹⁰, et date ad latera eius lamminas ferreas ardentes. » Beatus Laurentius dixit in illa hora : « Domine Iesu Christe, Deus de Deo, miserere mihi servo tuo, quia¹¹ accusatus non¹² negavi, interrogatus te dominum¹³ confessus sum ». Decius Caesar iussit eum levare a terra et dicit ei : « Video in te artem magicam¹⁴ ; scio quia tormenta per

² (a terra) om. B, C. — ³ adlate B. — ⁴ laminae C, lamine B et delnceps. — ⁵ vexabitur C. — ⁶ om. B, C. — ⁷ preparata add. B. — ⁸ enim B, C. — ⁹ (ad gl.) gloria B, C, sempiterna add. B. — ¹⁰ aspectibus eorum praesentari B, C.

24. — ¹ palatio B. — ² afferri ? C², offerri C¹. — ³ et B, C. — ⁴ supra lin. C. — ⁵ thesauros B². — ⁶ habes absconditos C. — ⁷ et B². — ⁸ (vere et - dixit) om. P. — ⁹ om. B, C. — ¹⁰ adaugete C, B². — ¹¹ qui C. — ¹² te add. C. — ¹³ Iesum Christum add. C. — ¹⁴ immo magis sacrifica add. B, C.

artem magicam deludis; tamen me non deludis¹⁵; testor deos deasque quia aut sacrificabis¹⁶ aut diversis poenis te interficiam¹⁷. » Beatus Laurentius dixit: « Ego in nomine domini nostri Iesu Christi non pavesco tormenta tua quae¹⁸ ad tempus sunt¹⁹; fac quod facis; noli cessare. » Decius, nimio furore arreptus, iussit ut cum plumbatis diutissime caederetur.

25. Beatus Laurentius dixit: « Domine Iesu Christe, qui pro nostra salute dignatus es formam servi accipere, ut nos a servitute daemonum liberares, accipe spiritum meum. » Eadem hora audita est vox, ipso Decio audiente: « Adhuc multa certamina tibi debentur. » Tunc Decius, furore plenus, dicebat voce clara: « Viri Romani et coetus reipublicae, audistis consolationes¹ daemonum in sacrilegum², qui nec deos nec principes nostros pavescit³, nec tormenta metuit⁴ exquisita? » Et dixit iterum⁵ Decius Caesar: « Extendite eum, et scorpionibus cedentes affligite. » Beatus Laurentius prostratus in catasta, subridens et gratias agens dicebat: « Benedictus es, domine Deus, pater domini nostri Iesu Christi, qui nobis donasti misericordiam quam meriti non sumus. Sed tu, domine, propter tuam pietatem, da nobis gratiam ut cognoscant omnes circum astantes⁶, quia tu consolaris⁷ servos tuos. »

De S. Romano. 26. Eadem¹ hora unus de militibus, nomine Romanus, credidit domino Iesu Christo per verba beati Laurentii et coepit dicere ad beatum Laurentium: « Video in² te hominem pulcherrimum stantem cum linteo et extergentem membra tua. De qua re adiuro te per Christum, qui tibi misit angelum suum, ne me derelinquas. » Tunc Decius, furore plenus et dolo, dixit ad Valerianum: « Victi sumus per artem magicam. » Et iussit solvi eum de catasta et levare. Eadem hora Romanus afferens urceum cum³ aqua, coepit quaerere horam ut eum offerret beato Laurentio. Tunc Decius cepit aestuare⁴ et iussit ut Yppolito redderetur ibi tantum in palatio. Veniens autem Romanus et afferens⁵ aquam, misit se ad pedes beati Laurentii et rogabat eum cum lacrimis ut baptiza-

¹⁵ deludes B². — ¹⁶ P, C²; sacrificas C¹; sacrificata B¹. — ¹⁷ interficio B, C. — ¹⁸ om. B, C.

25. — ¹ consolationem B. — ² C, sacrilegium P; istum *add.* B. — ³ P, C²; pavescet C¹. — ⁴ P, C², metuet C¹; pavescet sed metuet B. — ⁵ iterum dixit C. — ⁶ circumstantes B; stantes C. — ⁷ B².

26. — ¹ de sancto Romano *in marg. manu rec.* P. — ² ante B² *supra lin.* — ³ *supra lin.* C. — ⁴ aestuari B, C. — ⁵ (et aff.) offerens C; afferens B².

retur. Et accepta aqua, benedixit et baptizavit eum. Audien-
Decius hoc factum dixit: « Exhibete eum cum fustibus. » Et ad-
ductus ante conspectum Decii Caesaris, non interrogatus coepit
clamare voce magna dicens: « Christianus sum. » Et iussit eum
Decius Caesar in ⁶ ipsa hora capitis subire ⁷ sententiam. Et ductus
foras muros portae Salariae ibi ⁸ decollatus est quinto idus au-
gustas ⁹. Tunc venit noctu Iustinus presbyter et collegit corpus
eius et sepelivit eum in cripta ¹⁰ in agro Verano ¹¹.

27. Eadem nocte ¹ iussit Decius Caesar una cum Valeriano prae-
fecto in thermis ² Olympiadis ³ parari sibi tribunal et pergit noctu
ad thermas ⁴ iuxta palatium Salustii ⁵ et iussit sibi beatum Lauren-
tium offerri. Tunc Yppolitus coepit tristis esse et plorare. Cui
beatus Laurentius ita dixit: « Noli flere, sed magis gaude et tace ⁵,
quia vado ad gloriam Dei. » Dicit ei Yppolytus: « Quare et ego
non vocifero ⁶ quia christianus sum et tecum incumbo? » Beatus
Laurentius dixit ⁷ ei: « Magis in absconditis in homine interiore ⁹
abscondo Christum. Et postmodum cum clamavero, audi et veni. »
Et cum haec ⁹ dixisset, iussit Decius Caesar ¹⁰ omne genus tormen-
torum ante tribunal suum parari. Plumbatas ¹¹, fustes, lamminas,
ungues ¹², lectos, batilos ¹³ et sedit in thermis ¹⁴ pro tribunali ¹⁵.
Adducitur noctu ante Decium Caesarem et ¹⁶ Valerianum prae-
fectum ¹⁷ beatus Laurentius. Cui ita dixit Decius ¹⁸: « Depone
perfidiam artis magicae et dic nobis generositatem tuam. » Beatus
Laurentius dixit: « Quantum ad genus, Hispanus ¹⁹, eruditus vel
nutritus Romanus et a cunabulis christianus eruditus omnem le-
gem sanctam et ²⁰ divinam ²¹. » Decius Caesar dixit: « Vere divi-
nam, quia ²² nec deos times, nec tormenta pavescis ²³. » Beatus Lau-
rentius dixit: « In nomine domini nostri Iesu Christi tormenta
tua non pavesco nec metuo. » Decius Caesar dixit ²⁴: « Sacrifica

⁶ om. C; B¹, del. B². — ⁷ P², C; subiret P¹. — ⁸ om. B, C. — ⁹ VI id. august.
C. — ¹⁰ crypta C. — ¹¹ P, C³, agrum Veranum C¹.

27. — ¹ noctu B. — ² termas B, C. — ³ Olimpiadis C. — ⁴ termas C. — ⁵ Sa-
lusti B. — ⁶ tace et gaude B, C. — ⁷ vociferor P² — ⁸ dicit B, C. — ⁹ homi-
nem interiorem B, C. — ¹⁰ hoc B, C. — ¹¹ ad add. C. — ¹² P², C; plumbatos P¹.
— ¹³ unges B¹. — ¹⁴ P, C¹; batillos C³, batulos B. — ¹⁵ et add.
B², supra lin. C. — ¹⁶ supra lin. P²; om. C. — ¹⁷ Valeriano praefecto C. —
¹⁸ iam add. B. — ¹⁹ Spanus C¹; Hispanus C²; Ispanus sum B. — ²⁰ om. C;
(omnem - et) omni lege //// B. — ²¹ divina B. — ²² qui B. — ²³ (vere -
pavescis) om. P, C. — ²⁴ (beatus - Caesar dixit) om. P, B, C, supplevi e cod.
Vallicellan. X.

diis. Nam nox ista in te expendetur²⁵ cum suppliciis. » Beatus Laurentius dixit : « Mea nox obscurum non habet, sed omnia in luce clarescunt. » Tunc iussit ut os eius²⁶ cum lapidibus tundere-
tur²⁷ ; ille autem ridens²⁸ confortabatur et dicebat : « Gratias tibi ago, domine²⁹ Deus³⁰, quia tu es Deus³¹ omnium rerum. »

28. Decius Caesar dixit : « Date lectum ferreum, ut¹ requiescat² Laurentius contumax. » Allatus³ est⁴ autem lectus cum costis⁵ tribus⁶ in conspectu Decii Caesaris in modum craticulae⁷. Et allatus⁸ est beatus Laurentius et⁹ expoliatus vestimentis suis in conspectu Decii et Valeriani et¹⁰ extensus in craticula¹¹ ferrea¹². Et allati sunt batuli¹³ cum prunis¹⁴ et miserunt sub craticulam ferream¹⁵ et cum furcis ferreis coartari¹⁶ fecit beatum Laurentium ; et dixit Decius Caesar¹⁷ : « Sacrifica diis. » Respondit beatus Laurentius : « Ego me obtuli sacrificium Deo in odorem suavitatis, quia sacrificium Deo est spiritus contribulatus. » Carnifices tamen urgentes¹⁸ ministrabant carbones mittentes sub cratem¹⁹ ferream²⁰ et desuper comprimantes cum furcis ferreis. Beatus Laurentius dixit : « Disce, miser, quia²¹ carbones tui mihi refrigerium praestant ; tibi enim aeternum supplicium. Quia ipse Dominus novit quia accusatus non negavi, interrogatus Christum confessus sum, assatus gratias ago. » Valerianus praefectus dixit : « Ubi sunt ignes quos tu diis promiseras²² ? » In ipsa hora dicebat²³ beatus Laurentius : « O insania vestra ! infelices, non cognoscitis quia carbones vestri non ardorem sed refrigerium mihi praestant ? » Et coeperunt omnes qui aderant mirari quomodo praeceperat²⁴ Decius vivum eum assari. Ille autem vultu placido²⁵ dicebat : « Gratias ago tibi²⁶, domine Iesu Christe, qui me confortare dignatus es. » Et²⁷ elevans oculos suos contra Decium, sic dixit beatus Laurentius : « Ecce, miser, assasti²⁸ tibi partem

²⁵ P, C² ; expenditur C¹. — ²⁶ sancti B, C. — ²⁷ cederetur C. — ²⁸ ridebat B, C ; et *add.* B, et *supra lin.* C. — ²⁹ in marg. C ; om. B. — ³⁰ om. B. — ³¹ om. C.

28. — ¹ et B, C. — ² in eo *add.* B² *sup. lin.* — ³ adlatus C. — ⁴ *sup. lin.* C ; om. B. — ⁵ costas B¹ ; costis C². — ⁶ *sup. lin.* B². — ⁷ P, C² ; graticulae C¹. — ⁸ adlatus B. — ⁹ *sup. lin.* C. — ¹⁰ P² ; *sup. lin.* C. — ¹¹ grate C ; in craticula /// P² ; cratem B. — ¹² ferream. — ¹³ P¹, C ; patili P². — ¹⁴ pruna C. — ¹⁵ grate ferrea C ; cratem ferream B. — ¹⁶ cohartari B. — ¹⁷ ad beatum Laurentium *add.* B, C. — ¹⁸ urgentes C, B². — ¹⁹ gratem C. — ²⁰ om. C. — ²¹ Valeriane quanta sit virtus domini mei nam C. — ²² promittebas C. — ²³ dixit B. — ²⁴ P, C² ; praeciperat C¹. — ²⁵ pulcherrimo B, C. — ²⁶ (a. t.) t. a. B. — ²⁷ om. B, C. — ²⁸ asasti C¹.

unam²⁹; regira aliam et manduca. » Tunc gratias agens Deo cum gloria dixit: « Gratias tibi ago³⁰, domine Iesu Christe, quia merui ianuas tuas ingredi. » Et statim³¹ emisit spiritum.

29. Eadem nocte Decius una cum Valeriano ambulavit exinde¹ *Passio S. Hippolyti.* in palatium Tyberianum², relicto corpore super craticulam³. Mane autem primo adhuc crepusculo⁴, rapuit corpus eius Yppolitus et condivit cum⁵ linteis et aromatibus de proprio suo. Et⁶ mandavit hoc factum Iustino presbytero, quomodo super carbones corpus beati Laurentii emisisset spiritum, et qualiter Decius Caesar et Valerianus confusi exinde⁷ exissent et recepissent se in palatio Tyberii, et quomodo crudeles⁸ iam corpus sanctum sic super craticulam et carbones reliquissent. Tunc beatus Iustinus presbyter et Yppolitus plorantes et multum tristes tulerunt corpus beati Laurentii archidiaconi et martyris et venerunt in viam Tyburtinam⁹, in predium matronae viduae Cyriacae¹⁰, ad quam¹¹ ipse beatus martyr venerat¹² noctu; cui et linteum dedit unde sanctorum pedes¹³ ipse exterserat. Et ibi, facta munditia, posuerunt eum usque ad vesperum. Iam hora vespertina sepelierunt¹⁴ eum¹⁵ in crypta in via Tyburtina¹⁶, in praedio Cyriacae¹⁷ viduae, in agro Verano¹⁸, quarto idus augustas¹⁹, et ieiunaverunt agentes vigiliis noctis triduo cum multitudine christianorum; et²⁰ non cessabant mugitum²¹ lacrimarum dantes²². Beatus autem Iustinus presbyter optulit sacrificium laudis et participati sunt omnes.

30. Regressus¹ itaque Yppolitus post diem tertium² venit in domum suam et dedit pacem omnibus, etiam³ servis suis et ancillis; et communicavit de sacrificio altaris beati Laurentii martyris. Et posita mensa priusquam cibum sumeret, venerunt milites et tenuerunt eum et perduxerunt⁴ ad Decium Caesarem. Quem videns, Decius Caesar subridens⁵ dixit⁶ eis: « Numquid

²⁹ (tibi partem un.) me unam partem C; unam partem B. — ³⁰ ago tibi B, C. — ³¹ om. B, C.

29. — ¹ inde C. — ² Tiberianum B. — ³ graticulam B, et igne beati Laurentii add. B, C. — ⁴ crepusculum C, B¹. — ⁵ sup. lin. B². — ⁶ om. B, C. — ⁷ inde C². — ⁸ B². — ⁹ via Tiburtina B, C. — ¹⁰ Ciriace B. — ¹¹ P, C². — ¹² fuerat B, C. — ¹³ pedes sanctorum B, C. — ¹⁴ P², C, sepellierunt P¹. — ¹⁵ om. B, C. — ¹⁶ Tiburtina C. — ¹⁷ predium ci///riace B. — ¹⁸ agrum Veranum B¹. — ¹⁹ augusti C. — ²⁰ P², C²; om. B. — ²¹ mugitus B². — ²² dare B².

30. — ¹ mense aug. d. XIII passio sancti Yppoliti mar. P; incipit passio sancti Yppoliti in marg. C; regressus//// B. — ² tert. diem C; tert. die B. — ³ et add. B. — ⁴ eum add. B, C. — ⁵ om. B. — ⁶ dicit B, C.

et tu magus effectus es, quia ⁷ corpus Laurentii abstulisse dicaris ⁸? » Respondit Yppolitus : « Hoc feci non quasi magus, sed quasi christianus. » Quo audito, Decius Caesar, furore arreptus, iussit ut cum lapidibus os eius tunderetur et expoliavit eum veste qua induebatur in habitu christiano, et dixit ⁹ ei : « Sacrifica diis et acquiesce ¹⁰ praeceptis nostris et vive et fruiere militiae ¹¹ palma. » Yppolitus dixit : « Non me expoliasti, sed magis incipis vestire. » Decius Caesar dixit : « Numquid tu ¹² non es cultor deorum? quomodo tam ¹³ insipiens factus es ut ¹⁴ vel nuditatem tuam non erubescas ¹⁵? » Yppolitus dixit : « Ego sapiens et christianus factus sum, quia ¹⁶ ignorans feci quod tu credis. » Decius Caesar dixit : « Sacrifica et vive ¹⁷, aut ¹⁸ peries per tormenta, sicut Laurentius. » Yppolitus dixit : « Exemplum merear beati Laurentii martyris fieri, quem tu miser ausus fuisti ore polluto nominare ». Decius Caesar dixit : « Extendite eum et fustibus caedite ». Et cum diu caederetur dixit : « Gratias ago Deo meo. » Decius dixit : « Deridet Yppolitus fustes; cum cardis ¹⁹ caedite eum. » Et caedentes defecerunt. Yppolitus autem clamabat voce magna ²⁰ dicens : « Christianus sum. » Decius Caesar dixit : « Levate eum a terra. » Et cum levatus fuisset, iussit eum vestire vestem militarem, qua ²¹ ante gentilis utebatur. Et dixit Decius ad Yppolitum : « Recole militiam et esto noster amicus et in conspectu nostro utere militia pristina ²², quam semper habuisti. » Tunc beatus Yppolitus voce clara dicit ²³ : « Militia mea ²⁴ haec est ²⁵ christianos infirmos visitare ²⁶; unde cupio celeriter ²⁷ ad palmam cum fructu venire. »

31. Decius Caesar, iracundia plenus, dixit ad Valerianum praefectum : « Accipe omnes facultates eius et interfice eum crudeli examinatione. » Eodem die, Valerianus praefectus, exquisita omni facultate eius, invenit in domo Yppoliti omnem familiam christianam. Quos ¹ ipse praeses ² adduci fecerat ³ ante conspectum suum. Erat enim ibidem nutrix beati Yppoliti cum viro suo nomine Concordia ⁴ christiana. Valerianus praefectus dixit ad eos

⁷ qui B. — ⁸ diceris B, C. — ⁹ dicit B. — ¹⁰ adquiesce B, C. — ¹¹ tuae add. B, C. — ¹² om. B. — ¹³ om. B, C. — ¹⁴ om. B, C; es /// ut P. — ¹⁵ P, C¹; erubescis C², B. — ¹⁶ qui B. — ¹⁷ vives B, C. — ¹⁸ nam B, C. — ¹⁹ P², C; cardo P¹. — ²⁰ clarifica — ²¹ qua /// P. — ²² pristina /// P²; pristinam militiam B¹. — ²³ dixit C. — ²⁴ P², C; meam P¹; mea /// B. — ²⁵ om. B. — ²⁶ christianum infirmum (firmum B) militare B, C. — ²⁷ celere C.

31. — ¹ quam B. — ² praesens P. — ³ fecit C. — ⁴ Concordia nomine C.

presente Decio et ⁵ Yppolito: « Considerate aetates vestras, ne simul pereatis cum Yppolito domino vestro. » Respondit Concordia et dixit: « Nos cum domino nostro desideramus pudice mori quam impudice vivere. » Valerianus praefectus dixit: « Genus servorum nisi cum suppliciis non emendatur. » Et iussit ut Concordia cum plumbatis caederetur. Et cum caederetur emisit spiritum, praesente Yppolito. Tunc coepit Yppolitus exultans dicere: « Gratias tibi ago ⁶, domine, qui ⁷ nutricem meam praemisisti ante conspectum sanctorum tuorum ⁸. » Valerianus praefectus dixit ad Yppolitum: « Adhuc tu confidis in arte magica et non honoras deos, nec praecepta principum sequeris? » Et iratus iussit eum duci foras muros portae Tyburtinae cum familia sua. Tunc Yppolitus coepit omnes confortare dicens: « Fratres, nolite metuere, quia ⁹ ego et vos unum dominum ¹⁰ habemus. » Iussit vero Valerianus in conspectu Yppoliti, ut omnis familia eius ¹¹ capite truncarentur. Et decollati sunt promiscui sexus numero decem et novem cum gloria ¹². Beati vero Yppoliti ¹³ pedes iussit ligari ad ¹⁴ colla equorum indomitorum et ¹⁵ sic per cardetum et tribulos trahi; qui dum traheretur emisit spiritum. Eadem hora dimiserunt corpora in campo, iuxta nimpham ad latus agri, Verani ¹⁶ idibus ¹⁷ augusti ¹⁸.

32. Eadem ¹ nocte veniens ² Iustinus presbyter ³ collegit corpora et sepelivit in eodem loco. Tunc coepit ⁴ Iustinus presbyter *Passio SS. Irenaei et Abundii.* curiose quaerere corpus beatae martyris Concordiae multis diebus; et dum non inveniret, coepit tristis esse et lachrymae non cessabant de oculis eius. Die vero tertio decimo ⁵ post passionem Yppoliti venit quidam miles nomine Porphyrius ⁶ ad quendam cloacarium, sperans quod beata Concordia aurum aut gemmas haberet in vestimentis suis; et dixit ⁷ ad cloacarium ⁸: « Si secretum possis custodire, divulgabo arti tuae multum ⁹ questum. » Cloacarius dixit ad Porphyrium ¹⁰: « Secretum erit in corde meo ¹¹, tantum dic veritatem. » Et dixit ei: « Ante hos dies iussit Vale-

⁵ (Decio et) om. C. — ⁶ ago tibi B, C. — ⁷ quia B. — ⁸ om. C. — ⁹ et add. C. — ¹⁰ deum C. — ¹¹ (omni - eius) omnes B, C. — ¹² (cum gloria) om. B, C. — ¹³ (b. v. Y.) beatus vero Yppolitus C¹; beatum vero Yppolitum B. — ¹⁴ (pedes - ad) iussit ut pedes eius ligarentur B, C. — ¹⁵ P², C. — ¹⁶ agrum Veranum B¹, C. — ¹⁷ id. C; idus B. — ¹⁸ augustas B.

32. — ¹ S. Iustini in marg. man. rec. P. — ² P²; venit C. — ³ et add. B, C. — ⁴ beatus add. B, C. — ⁵ (die - decimo) P²; tertio decimo die B, C. — ⁶ Porphyrius C. — ⁷ (et d.) P². — ⁸ P, C²; cloacarium C¹. — ⁹ ad add. B. — ¹⁰ Porphyrium C. — ¹¹ P, C²; tuo C¹.

rianus praefectus in conspectu suo quandam¹² creditariam Yppoliti christiani¹³ cum¹⁴ plumbatis deficere. Quae dum mortua fuisset, iussit corpus eius in cloacam¹⁵ iactari. Et haec in vestibus suis spero quod margaritas habet absconditas, vel aurum. » Cloacarius¹⁶ autem fidelis et christianus erat occulte¹⁷. Eodem die dixit cloacarius: « Ergo demonstra mihi locum et quaero eam et noctu¹⁸ dum invenero nuntiabo¹⁹ tibi. » Et nomen cloacarii Hereneus. Hic venit ad²⁰ Iustinum presbyterum et nuntiavit ei omnia quae sibi²¹ fuerant²² intimata a Porfyrio²³. Beatus Iustinus presbyter, gratias agens Deo omnipotenti et domino Iesu Christo et²⁴ flectens genua cum lacrimis dixit: « Pergamus noctu, fili, ad cloacam ». Respondit Hereneus dicens: « Sine prius accedo ad Porfyrium ». Beatus Iustinus presbyter dixit Hereneo²⁵: « Vide, fili, sacramentum tibi traditum custodi. » Pergit autem Hereneus ad Porfyrium²⁶. Et²⁷ Porfyrius ei²⁸ demonstravit locum. Hereneus²⁹ vero³⁰ venit cum ipso noctu et invenit corpus sanctum incontaminatum et³¹ quaerentes in vestimentis eius, nihil invenerunt. Eadem nocte Porfyrius³² fugit³³. Hereneus³⁴ vero vocavit ad se quendam christianum nomine Abundium³⁵ et tulerunt corpus beatae Concordiae et perduxerunt ad beatum Iustinum. Quod³⁶ suscipiens gratias egit Deo et sepelivit iuxta corpora³⁷ sanctorum³⁸ Yppoliti et ceterorum³⁹. Alia die Valerianus praefectus, hoc audito, tenuit Hereneum⁴⁰ et Abundium et iussit ut vivi in cloaca necarentur. Qui necati sunt septimo kalendas⁴¹ septembris⁴². Tunc beatus Iustinus presbyter levavit corpora et sepelivit iuxta corpus beati Laurentii in cripta in agro Verano⁴³.

De sanctis 33. Vicesima octava¹ die post passionem sanctorum supradictorum martyrum, iussit Decius Caesar editionem munerum in *Cyryllia et Tryphonia*. amphitheatro² parari³, sedente eo in carruca aurea una cum

¹² quendam B. — ¹³ christianam B. — ¹⁴ om. BC. — ¹⁵ cloaca C. — ¹⁶ cloarius C. — ¹⁷ in occulto B, C. — ¹⁸ nocte B. — ¹⁹ nuntio C. — ²⁰ beatum add. B, C. — ²¹ acta C. — ²² et add. C. — ²³ Porphyrio C. — ²⁴ om. B, C. — ²⁵ ad Hereneum C. — ²⁶ Porpirium C. — ²⁷ om. B, C. — ²⁸ vero B, C. — ²⁹ Herenius C. — ³⁰ ergo C. — ³¹ P; supra lin. C. — ³² Porphyrius C. — ³³ (Herenaeus vero - fugit) om. B. — ³⁴ Herenius C¹; Hereneus C². — ³⁵ Habundium B et deinceps. — ³⁶ qui B. — ³⁷ C; om. P; corpus B². — ³⁸ sancti B². — ³⁹ (et cet.) om. B. — ⁴⁰ Herenium C. — ⁴¹ (sept. kal.) P²; sub die VII kal. B, C. — ⁴² septembris P., B, C¹; septembrium C². — ⁴³ agrum Veranum B.

33. — ¹ vigesimo septimo C; vigesimo septima B. — ² P²; amphitheatrum B, C. — ³ et add. C.

Valeriano praefecto. Cum ⁴ iam descenderet ⁵ de carruca et ad amphitheatrum ⁶ introiret ⁷ et multos martyres ad crudele munus exhiberet ⁸, clamabat ⁹ Decius Caesar arreptus a daemonio: « O Yppolite, tamquam ¹⁰ vinctum catenis asperis et captivum ¹¹ me ducis. » Valerianus autem ¹² clamabat: « O Laurenti, igneis catenis me trahis. » Et eadem hora expiravit Valerianus, praesente Decio. Decius rediens in palatium triduo non cessavit a daemonio agi ¹³, qui et ipse clamabat omni die vel nocte ¹⁴: « Adiuro te, Laurenti, modicum cessa a tormentis. » Et factus est luctus magnus in palatio. Tunc uxor eius, nomine Triphonia ¹⁵, pagana crudelis, videns Decium a daemonio agitari, iussit omnes sanctos, qui clausi erant, dimitti. Eadem ¹⁶ hora mortuus est Decius. Uxor autem eius Triphonia venit ad beatum Iustinum et misit se cum lacrymis ad pedes eius, simul et filia Decii Cyrilla ¹⁷, ut baptizarentur. Quas ¹⁸ cum gaudio suscepit beatus Iustinus presbyter, et indixit eis ieiunium septem diebus. Et completis diebus septem ¹⁹, baptizavit eas. Quae dum baptizatae fuissent, auditum est in universo mundo ²⁰. Alia autem die, dum orat, Triphonia emisit spiritum; cuius corpus sepelivit in eadem cripta ubi sanctum Yppolitum, quinto decimo kalendas ²¹ novembris. Eadem die coepit beatus Iustinus presbyter diligenter quaerere sicubi corpora sanctorum absconsa essent ²² et praemium promittere ad milites ²³. Audito ²⁴ autem milites ²⁵ quod Triphonia ²⁶ uxor Decii christiana fuisset facta ²⁷ et filia eius Cyrilla ²⁸, venerunt cum uxoribus suis numero quadraginta sex ad beatum Iustinum presbyterum et ²⁹ miserunt se ad pedes eius, rogantes et postulantes, ut baptismum perciperent.

34. Tunc beatus Iustinus presbyter collegit omnem clerum et ¹ exquisivit quem in locum beati martyris Xysti episcopi ² ordinaret. Et ordinaverunt venerabilem virum nomine Dionisium ³, quem ordinavit ⁴ Maximus Hostiensis ⁵ episcopus. Tunc optulit beatus Iustinus milites quadraginta sex ad baptismum venerabili Dionisio

⁴ P², ut B, C. — ⁵ descenderent B, C. — ⁶ C, anpitheatrum P. — ⁷ P²; introirent B, C. — ⁸ P²; exhiberent B, C. — ⁹ autem *add.* B; *add.* C², *sed del.* — ¹⁰ captivum *add.* B, C. — ¹¹ (et c.) *om.* B, C. — ¹² *om.* B. — ¹³ B¹, agitari B². — ¹⁴ noctu B. — ¹⁵ Tripho//nia C. — ¹⁶ vero *add.* C. — ¹⁷ Quyrilla B. — ¹⁸ B²; quos B¹. — ¹⁹ completo die septimo B, C. — ²⁰ universum mundum C. — ²¹ sub die XV kalendarum C. — ²² erant C. — ²³ militibus C. — ²⁴ P, C¹; audientes C². — ²⁵ eo *add.* B; *add.* C², *sed del.* — ²⁶ P, C²; Triponia C¹. — ²⁷ facta fuisset C. — ²⁸ Quyrilla B, C. — ²⁹ *om.* B.

34. — ¹ *sup. lin.* B et C. — ² B¹, episcopum B². — ³ Dyonisium C. — ⁴ consecravit B, C. — ⁵ Ostiensis B, C.

episcopo urbis Romae et baptizavit eos in nomine Trinitatis. Audito hoc, Claudius⁶ rex indignatione repletus misit et tenuit Cyrillam⁷, filiam Decii Caesaris et milites; et⁸ iussit duci ad sacrificandum daemonibus. Qui omnes praeceptum⁹ regis contempserunt¹⁰. Quos iussit in custodia recipi; Cyrillam vero sibi praesentari iussit¹¹. Cui ita dixit: « Sic tibi placuit ut praecepta et ritus¹² claritatis parentum non sequaris et deseras nutrimenta regalia? » Cyrilla respondit: « Ego christiana sum, ancilla Christi et desero daemona quae¹³ vos usque ad supplicium aeternum deducunt, ut cum ipsis pereatis. » Claudius dixit: « Consenti nobis et sacrificadiis et accipe virum secundum natales tuos. » Cyrilla dixit: « Ego iam virum accepi, qui me docuit sapientiam, hoc est dominum Iesum Christum, cui semel tradita sum. » Claudius, iracundia plenus¹⁴, praecepit eam iugulari et necata¹⁵ gladio iussit corpus eius in platea canibus relinqui. Cuius corpus collegit beatus Iustinus presbyter et sepelivit cum matre sua, ubi posuit corpus beati Laurentii quinto kal.¹⁶ novembris.

35. Eodem tempore iussit Claudius¹ exercitum armatum in palatio Salustii² includi et iussit milites sibi praesentari qui baptismum perceperant; et praecepit exercitui ut educerent eos foras muros portae Salariae in civitate Figlina³ et ibidem eos capite caedi. Qui decollati sunt omnes pro Christi nomine numero quadraginta sex extra uxores⁴ eorum. Quorum corpora noctu collegerunt beatus Iustinus presbyter et Iohannes et sepelierunt in cripta cum multitudine christianorum, in via Salaria in clivo⁵ Cucumeris, octavo⁶ kal. novembris, ubi florent orationes eorum usque in hodiernum diem cum aliis centum viginti martyribus, inter quos fuerunt quattuor milites Christi Theodosius, Lucius⁷, Marcus et Petrus. Qui⁸ videntes armatos ad se venire, dicebant, rogantes ut omnes primus⁹ a primo¹⁰ decollarentur cum intentione maxima moriendi, ad laudem domini nostri Iesu Christi¹¹, cui est honor et gloria in saecula saeculorum. Amen.

⁶ B², Cludius B¹. — ⁷ Quyrillam C *et sic porro*. — ⁸ om. B. — ⁹ P², C. — ¹⁰ contempserunt P²; (praeceptum - cont.) contempto praecepto regis deriserunt eum B, C; regem *add.* B; *add.* C *dein del.* — ¹¹ om. C, B. — ¹² ritum B, C. — ¹³ qui B, C. — ¹⁴ repletus B, C. — ¹⁵ necato B. — ¹⁶ kalendarum C.

35. — ¹ gladius B¹, Claudius B². — ² platío (palatio B²) Salusti B. — ³ Figlinas B, C. — ⁴ uxoribus B. — ⁵ Clybo B, clivum C. — ⁶ octava B. — ⁷ Lucus P. — ⁸ hi B, C. — ⁹ primum B, C; primus /// P. — ¹⁰ ad primum C. — ¹¹ (maxima-Christi) ferventes mori laeti quam vivere male B, C.

LA LÉGENDE DE S. AUDEBERT

COMTE D'OSTREVANT

L'Austrebandum était, dès l'époque mérovingienne, la partie orientale du territoire de l'ancienne cité des Atrébates ¹. Ses limites naturelles se marquaient par le cours de l'Escaut, de la Scarpe et de la Sensée. Sous des graphies diverses ², le nom persista dans celui du pagus Ostrevandensis, puis de l'archidiaconé et du comté féodal d'Ostrevant ; on le retrouve encore aujourd'hui dans les surnoms de plusieurs communes du Nord et du Pas-de-Calais, telles que Sailly-en-Ostrevant, Marcq-en-Ostrevant, etc.

Pas moins de cinq abbayes s'élevèrent dans cette région : Anchin, Hasnon, Vicoigne, Marchiennes et Denain. Aux origines de ce dernier monastère, Dononium, situé à deux lieues environ de Valenciennes, se rattache le souvenir de S. Audebert ³, un noble Franc, de S^{te} Regina ⁴, son épouse, et de leur fille S^{te} Ragenfrède ⁵ ou Rainfroye, première

¹ Sur l'Ostrevant, ou Ostrevent, voir A. LONGNON, *Atlas historique de la France depuis César jusqu'à nos jours*, Texte explicatif, I^e partie (Paris, 1907), p. 123 ; et deux articles récents : J. VIARD, *L'Ostrevant. Enquête au sujet de la frontière française sous Philippe VI de Valois*, dans *Bibliothèque de l'École des Chartes*, t. LXXXII (1921), p. 316-29 ; E. DELCAMBRE, *L'Ostrevent du IX^e au XIII^e siècle*, dans *Le Moyen Age*, t. XXXVII (1927), p. 241-79, avec une carte.

² Cf. DE LOISNE, *Dictionnaire topographique du département du Pas-de-Calais* (Paris, 1907), p. 286.

³ Aldebertus, Audebertus. Honoré le 22 avril. Cf. *Act. SS.*, April. t. III, p. 73-74 ; dans le titre du commentaire on lit : « De beato Adelberto ».

⁴ Fête, le 1 juillet. Cf. *Act. SS.*, Iul. t. I, p. 266-71. L'*Elevatio corporis* se célébrait le 17 mars.

⁵ Patronne principale de Denain, S^{te} Ragenfrède est honorée le 8 oct-

abbesse de Denain. En dépit d'une tradition qui a longtemps prévalu, c'est bien Ragenfrède, et non ses parents, qu'il faut regarder comme la fondatrice de l'abbaye. Elle la dota ex propriis praediis ac vernaculis¹. A Ghesquière revient le mérite d'avoir, il y a cent cinquante ans, rétabli la vérité sur ce point, qui avait déjà retenu auparavant l'attention de Du Sollier². On pourrait, de nos jours, retoucher en divers endroits l'argumentation de Ghesquière, et se montrer encore plus décidé que lui dans la critique des documents narratifs ; cependant son commentaire est en progrès notable sur les historiens qui l'ont précédé. Nous y renvoyons provisoirement, n'ayant pas l'intention de reprendre ici dans son ensemble l'étude sur les saints de Denain. Nous nous bornerons, en effet, à publier un texte inédit qui concerne l'un d'entre eux, S. Audebert, dont aucune Vita n'a jusqu'ici vu le jour. Encore faut-il replacer dans le cadre qui lui convient ce document, d'une hagiographie bien médiocre, certes, mais qui par son étrange texture ne peut manquer d'intéresser les spécialistes du folklore.

Ghesquière a daté de l'extrême fin du VIII^e siècle³ la fondation de Denain. Il paraît difficile de se prononcer là-dessus avec quelque précision. Sur le culte rendu à S^{te} Ragenfrède, nous possédons, à la vérité, plusieurs attestations liturgiques qui remontent au IX^e siècle. Non seulement son nom figurait, dès cette époque, dans les litanies de quelques sacramentaires,

obre. Cf. Act. SS., Oct. t. IV, p. 295-334. En outre, le 2 septembre, l'*Elevatio corporis*, et le 11 juin, la *Relatio corporis*.

¹ D'après une charte de Charles le Chauve, donnée le 13 août 877, pour favoriser la restauration du monastère de Denain. Cf. Act. SS., t. c., p. 313. Le document, dont on n'a que des copies altérées, appelle des corrections en plus d'un endroit, mais il n'y a aucun motif de suspecter la phrase qui mentionne la fondation de Denain. Celle-ci est d'ailleurs confirmée par un passage des *Gesta episcoporum Cameracensium*, antérieur aux textes hagiographiques : *Rursus quoque in vico Duneng beata Rainfredis ex sui iuris rebus cellam fundavit et sanctimonialibus constitutis ipsa etiam abbatissa regimonium duxit* (lib. II, c. 28 ; M.G., Scr. t. VII, p. 461).

² Act. SS., Iul. t. I, p. 267, num. 4.

³ Après 780. Cf. Act. SS., Oct. t. IV, p. 304, num. 46.

à Cambrai¹, à Saint-Amand d'Elnone², à Tournai³, mais sa fête se trouve déjà indiquée, au 8 octobre, dans les calendriers⁴. Il n'en va pas de même pour S. Audebert et S^{te} Regina, dont les corps reposaient à Denain, aux côtés de leur fille, dans des châsses également vénérées. Les textes littéraires qui nous racontent l'histoire de cette famille n'apparaissent que vers le milieu du XI^e siècle⁵; encore ne les connaissons-nous qu'imparfaitement, surtout à travers l'annaliste du Hainaut Jacques de Guyse, qui en a conservé de longs fragments, et par les Offices propres de l'église de Denain. Il faut convenir que ces documents ne nous offrent pas un terrain bien ferme pour y appuyer une construction historique solide. Dans la Vita Reginae, dans les Miracula Ragenfredis, le travail des hagiographes se laisse aisément déceler. Voici un résumé succinct de ces légendes.

Au temps où Pépin régnait sur les Francs⁶, sa nièce Regina, modèle de toutes les vertus, épousa Audebert. Celui-ci était un des principaux seigneurs de la cour et, de tous, le plus digne d'une pareille union. Dix filles naquirent à son foyer. Suivant le désir de leurs pieux parents, et d'un commun accord, les dix sœurs résolurent de vivre en « vierges sages ». Audebert et Regina édifièrent donc à Denain un monastère, avec son église, en l'honneur de Notre-Dame. A proximité, un autre sanctuaire fut bâti, dédié à S. Martin, où s'établirent des clercs, en vue de mieux assurer le service divin. Mais bien-

¹ Manuscrit de Cambrai, n. 164. Cf. V. LEROQUAIS, *Les sacramentaires et les missels manuscrits des bibliothèques publiques de France*, t. I (Paris, 1924), p. 13.

² Manuscrit conservé à Stockholm, et décrit par L. DELISLE dans son *Mémoire sur d'anciens sacramentaires*, p. 106 et suiv.; les litanies, p. 361-63.

³ Manuscrit qui fut acheté à Paris en 1756 et passa à Saint-Petersbourg, où il portait la cote Q. I, 41, de la bibliothèque Impériale, lorsque Delisle le décrivit (op. c., p. 396 et suiv.).

⁴ DELISLE, p. 398.

⁵ Sous l'abbesse Frédessende, qui fit composer une Vie de S^{te} Regina et des Miracles de S^{te} Ragenfrède (BHL. 7100 et 7055). Cf. JACQUES DE GUYSE, *Annales Hannoniae*, lib. XII, c. 26-35.

⁶ Un seul et même Pépin est censé, d'après l'hagiographe, avoir gouverné le royaume franc du temps de Clotaire III († 673) et avoir reçu l'onction royale des mains de S. Boniface (751).

tôt, la perfection de la vie cloîtrée ne leur suffisant plus, les dix religieuses quittèrent les compagnes qui s'étaient jointes à elles, pour entreprendre un long pèlerinage à Rome et aux Lieux Saints. On voit cinq d'entre elles visiter Jérusalem et la Palestine, puis, ensemble, par une grâce particulière de la Providence, s'endormir du dernier sommeil auprès du tombeau du Christ. Des cinq autres, demeurées à Rome, quatre succombent à leur tour. Unique survivante, Ragenfrède décide alors de rentrer au pays natal, non sans avoir repoussé, à la faveur d'un prodige, les avances trop insistantes du jeune préfet de la Ville.

Sur les bords de l'Escaut, la voyageuse retrouva sa mère, devenue veuve dans l'entretemps. Regina menait à Denain une vie retirée, dans le monastère qu'elle avait autrefois fondé pour ses filles. Après le retour de Ragenfrède, elle le gouverna quelque temps encore. A sa mort, elle fut inhumée, en l'église Saint-Martin, auprès de son époux; mais plus tard, son corps fut transféré à Sainte-Marie. Dieu l'illustra par de nombreux miracles. Un seul nous est longuement raconté. Il s'était produit lors d'un séjour que la châsse avait fait chez les Saxons. Elle y devait aider à récupérer des terres qu'un homme puissant mais injuste disputait à l'abbaye de Denain. On lit ensuite, dans les extraits transcrits par Jacques de Guyse, la destruction du monastère par les Normands, et enfin une relation des multiples aventures, au cours desquelles les reliques de S^{te} Ragenfrède furent tour à tour vendues par des clercs cupides, puis recouvrées grâce à l'astuce d'une moniale.

Cet exposé des événements d'après les textes hagiographiques, se trouve reproduit dans les leçons des Offices propres de Denain. Nous avons sous les yeux une édition de ces Offices ¹, qui fut imprimée à Douai en 1625 « ex antiquis monumentis ms. ecclesiae Dononiensis, cuius breviarium calamo descriptum est anno 1258 ». Quelques traits, dans ces leçons, s'ajoutent aux précédents. Pour éviter des confusions, qu'on s'étonne de trouver chez Jacques de Guyse, Pépin est appelé pater

¹ *Officia propria peculiarium Sanctorum abbatialis ecclesiae Dononiensis. Duaci, ex typographia Baltazaris Belleri, sub Circino aureo, anno 1625.*

Caroli Magni ¹, ce qui le distingue à coup sûr de ses homonymes. A Audebert, commémoré le 22 avril, on donne le titre de comes Austrevandiae ². Les dix filles du comte ont reçu chacune leur nom : Earum nomina haec sunt : sancta Ragemfredis, Caelestina, Rosa, Ambrosina, Ava, Euphrosyna, Helena, Neptalina, Paulina et Carola ³. Au sujet des corps saints, nous lisons : Visuntur eorum sepulchra in parochiali ecclesia, sed corpora elevata sunt et in monasterii summo altari in argenteis feretris quiescunt, sanctae Ragemfredis in medio, beati Aldeberti in dextro latere, in sinistro vero sanctae Reginae ⁴.

Nous en arrivons à la Vie propre de S. Audebert. Et d'abord, que savons-nous en somme de ce personnage ? Franc de noble condition, il est le père de S^{te} Ragenfrède ⁵. Par la fondation de sa fille, il se rattache aux origines de Denain. Audebert paraît avoir quitté ce monde avant sa femme, et reçut sa première sépulture dans l'église Saint-Martin. Ses restes, enfermés dans une châsse, furent plus tard honorés à l'abbaye même. Le culte de S. Audebert ne semble pas s'être répandu en dehors de la cité ⁶. Quant au titre de comte d'Ostre-

¹ Dans la *lectio* IV de S. Audebert. *Officia propria*, p. 4.

² Ibid.

³ *Lectio* V, *ibid.*, p. 6. Dans la chronique française de Jean d'Arleux, dont nous parlons plus loin, elles sont appelées : Rainfroys, Neptaline, Ambrosine, Ave, Pauline, Célestine, Charlotte, Rose, Frasine, Helaine.

⁴ *Lectio* VI, *ibid.*, p. 6.

⁵ Des prétendues sœurs de Ragenfrède il vaut mieux sans doute ne pas parler. Peut-être n'est-il pas inutile de faire observer, à leur propos, qu'à Denain on honorait particulièrement S^{te} Ursule et ses compagnes. La légende des vierges de Cologne aurait-elle influé sur l'histoire des sœurs de S^{te} Ragenfrède, troupe de vierges qui alla, elle aussi, en pèlerinage à Rome ? C'est là une simple conjecture, sur laquelle nous nous garderons de trop appuyer. On ignore, en effet, à quelle date la dévotion aux martyres ursuliennes prit naissance à Denain. Le monastère, on le sait, posséda des biens en pays rhénan et reçut d'abondantes reliques des saintes de Cologne. Cf. la note suivante, et *Officia propria*, p. 84-91.

⁶ Si l'on excepte les honneurs qu'on lui rendait à la grande procession annuelle de Valenciennes. Cf. H. D'OUTREMAN, *Histoire de la ville et comté de Valenciennes* (Douai, 1639), p. 435 : « De Denain

vant¹, dont on ne trouve pas trace dans la *Vita Reginae*, copiée au *xiv^e* siècle, par Jacques de Guyse, il pourrait bien avoir été décerné à S. Audebert par la postérité, soucieuse de glorifier Denain et son chapitre noble².

Voilà tout. C'est peu de chose ; et, pour tisser une biographie, la trame est bien menue. Un jour viendrait pourtant, où, soit par dévotion, soit pour tout autre motif, un clerc se déciderait à prendre la plume. Au *xv^e* siècle, il existait une *Vita Audeberti*. Elle a été reproduite dans le grand légendier de Böddeken, au fol. 294^v du premier tome³. Le cahier du recueil qui contenait ce feuillet et les suivants, a malheureusement péri ; toutefois il subsiste une copie de la *Vita*, prise en 1641 par le P. Gamans à l'intention de ses correspondants, les hagiographes d'Anvers. On la trouve dans le manuscrit 7773 de la bibliothèque Royale de Belgique⁴, parmi les « *Acta Sanctorum Aprilis post impressionem reliqua* », au fol. 34.

Henschenius, à qui nous devons une courte notice sur S. Audebert, ne crut pas devoir publier la *Vita* qu'il conservait dans ses dossiers, et cela, en raison du caractère trop peu historique de la pièce : « *Multa in ea controversa sunt* », écrit-il⁵. On ne saurait être plus modéré dans l'expression. Que le lecteur en juge.

C'est vers l'année 780, précise l'hagiographe anonyme, au

l'on apporte quatre belles châsses. Les fiertres de S. Aldebert, comte d'Austrevant, et celle de S^{te} Roine, son espouse, fondateurs de l'église et abbaïe de Denain, père et mère de dix filles toutes saintes, et vierges. La troisième fiertre contient le corps de S^{te} Refroy, aînée de ces dix sœurs, et première abbesse de Denain. La quatrième est pleine de reliques des onze mille Vierges. »

¹ Titre qui convient, de fait, aux temps carolingiens. Cf. récemment P. ROLLAND, *L'Origine des châtelains de Flandre*, p. 719, dans *Revue belge de philologie et d'histoire*, t. VI (1927).

² Rappelons ici que les chanoinesses de Sainte-Rainfroye prirent le titre de « comtesses d'Ostrevant ». Cf. M. DUCAS, *Les Chapitres nobles de dames* (Paris, 1843), p. 45.

³ Aujourd'hui cod. Monasteriensis 20 ; cf. H. MORETUS, *De magno legendario Bodecensi* dans *Anal. Boll.*, t. XXVII, p. 290. *BHL. Suppl.* n. 749 b.

⁴ VAN DEN GHEYN, *Catalogue des manuscrits de la bibliothèque royale de Belgique*, t. V, p. 423.

⁵ *Act. SS.*, April. t. III, p. 73.

temps où Charlemagne était roi, qu'Audebert avait reçu en mariage la nièce de Pépin. Audebert était duc a'Ostrevant : dux de Austrevan. Le monastère qu'il fonda pour ses filles se trouvait in altera suarum villarum appellata Denaing. Les dix vierges ne vinrent que difficilement à bout des résistances paternelles, lorsqu'elles sollicitèrent la permission d'aller en pèlerinage aux Lieux Saints ; c'était un jour de Pentecôte, in die solemnitatis Penthecostes, ajoute avec assurance notre auteur, qui prétend ne rien laisser au hasard. Quand Rainfroye (Raymfroyda) rentra seule au pays, elle y retrouva non seulement sa mère en vie, mais aussi son père : patrem videlicet et matrem.

Après avoir pleuré la mort de leurs filles, Audebert et Regina résolurent de faire vœu de chasteté. Regina, avec Rainfroye et trente moniales de noble souche, demeura dans le monastère de Sainte-Marie. Audebert, quittant ses domaines, s'en alla mener une vie d'austérités, de pèlerinages et de privations. Vixitque in pane laboris, nous dit le narrateur. Ceci n'est pas seulement une image de style. Le noble duc se fixa, en effet, à Tournai, pour y être le domestique d'un boulanger. Après un temps assez long de ce service, dont le boulanger demeura fort content, Audebert s'établit pour son propre compte, ipsemet pistor efficitur. Comme son pain était le meilleur de la ville et d'un prix modique, des concurrents lui portèrent envie. Audebert estima qu'il importait à son salut de chercher hors de la cité quelque refuge plus tranquille. Il le trouva in monte qui hodie mons Sanctae Trinitatis appellatus est. Afin de subvenir à ses besoins, il continua d'y cuire le pain et, pour le distribuer à la ville, fit l'acquisition d'un âne. Cette bête de somme s'en allait seule, portant au col une bourse et deux paniers attachés à ses flancs. Les bonnes gens de Tournai se fournissaient volontiers auprès de l'âne d'Audebert et ne manquaient jamais de solder exactement leur emplette.

Cela durait depuis sept ans, lorsque l'animal, un soir, ne revint pas au gîte. Audebert voyant dans ce mécompte une nouvelle ruse du Malin, éteignit ses fourneaux : et ex tunc furnum suum obstruxit operuitque terra et paleam desuper plantavit, quae Dei nutu viruit. L'homme de Dieu se proposait même de quitter ces lieux ; mais un messenger céleste, par une triple admonition, lui enjoignit d'y demeurer et d'y éle-

ver un oratoire. Docile à la voix d'en-Haut, le saint exécuta l'ordre reçu et dédia sa chapelle à la Sainte Trinité. Il y persévéra pendant sept années encore, bien que continuellement en butte aux attaques du diable. Quittant alors son ermitage, il se rendit à Denain, auprès de sa fille Rainfroye ; car Regina, son épouse, avait rendu son âme à Dieu.

C'est à Denain qu'un jour on vint chercher Audebert, pour en faire un évêque de Cambrai : dehinc, prout divinae providentiae placuit, in episcopum Cameracensem electus est. Événement pour le moins inattendu ; on ne nous dit rien sur les titres qui désignaient un laïque à pareille promotion. A Cambrai, Audebert donna l'exemple de toutes les vertus de son état, mais il n'occupa le siège que fort peu de temps : in qua dignitate constitutus uno solo anno cum triduo supervixit. C'est presque trop précis ; par contre, nous ne nous engageons pas à traduire avec toute la clarté désirable ce que l'auteur dit ensuite des restes mortels du saint : Cuius corpus honorifice sepultum est in ecclesia sancti Martini de Denaing, ad quam cum decentia pontificali delatum fuit, ubi canonisatus est et positus in uno feretro in abbazia dicti loci cum beata Regina eius uxore et sancta Raymfroyda, eorum filia. In qua ecclesia... Suit alors un miracle, pour démontrer combien il déplait à Dieu que dans cette église — dans laquelle ? — on enterre d'autres corps que les trois corps saints. Nous reparlerons, ci-dessous, de ce prodige.

Par le récit que nous venons de résumer, il est aisé de constater les deux points suivants :

1° L'auteur de la Vita Audeberti se conforme dans les premiers chapitres à la tradition qui avait cours à Denain ; il s'en dégage résolument par la suite. Au vieux vêtement il n'hésite pas à coudre une pièce entièrement nouvelle. S^{te} Regenfrède, à son retour de Rome, retrouve son père en vie. Cette existence que, par la grâce de son biographe, Audebert se voit prolonger durant de longues années encore, est, bien entendu, fictive et remplie de faits légendaires.

2° Parmi ces faits, il en est un qui oriente aussitôt notre attention vers un autre personnage, presque homonyme, dont la gloire posthume a été, sans doute possible, exploitée par notre hagiographe au profit de son héros. L'établissement d'Au-

debert comme boulanger, évoque, en effet, le souvenir d'un des patrons les plus célèbres de ce métier, à savoir S. Aubert (Autbertus), évêque de Cambrai († 669). Et cela, d'autant plus irrésistiblement que le principal attribut iconographique de S. Aubert, en cette qualité, se trouve être précisément un âne, portant une bourse et des paniers¹. On ne s'étonne pas trop, dès lors, de voir le biographe du comte, ou duc, Audebert, conduire son héros jusque sur le siège de S. Géry. Quant aux historiens qui, pour éviter tout anachronisme, cherchent à S. Audebert une petite place, au VIII^e siècle, dans la liste épiscopale de Cambrai-Arras, ils font évidemment fausse route.

La confusion entre les deux saints, pourtant, n'est pas de celles qui s'expliquent par des contaminations d'ordre littéraire. Rien, dans la *Vie de S. Audebert d'Ostrevant*, n'indique que l'hagiographe ait utilisé la *Vita Autberti episcopi*². Dans celle-ci, au reste, il n'y a pas le moindre épisode où le saint fasse figure de boulanger-ermite³. Le patronage spécial de S. Aubert, comme c'est généralement le cas, appartient tout entier à sa gloire posthume ; nous voulons dire qu'aucun fait précis de sa carrière n'en a fourni l'occasion. L'identification Audebert-Aubert, qu'elle ait été inconsciente ou voulue, s'explique plus aisément, si l'auteur de la *Vita* écrivait dans la région de Tournai.

A six kilomètres environ de cette ville est situé le village de Mont-Saint-Aubert, dont l'église, dédiée à S. Aubert de Cambrai, est posée au sommet du Mont de la Trinité. L'abbaye de Saint-Géry de Cambrai fut longtemps collatrice de la cure. On raconte dans le pays que S. Aubert s'y retira quelque temps dans un ermitage, bâti à mi-côte auprès d'une fontaine. La légende populaire ajoute que le saint ermite envoyait son âne

¹ Voir CAHIER, *Caractéristiques des saints dans l'art populaire*, p. 31 ; REINSBERG-DÜRINGSFELD, *Calendrier belge*, t. I, p. 252.

² BHL. 861.

³ Lire à ce propos, les remarques de GHESQUIÈRE, dans *Acta SS. Belgii*, t. III, p. 350, num. 3 : « Singularis prorsus est, nec vitio caret sancti nostri annuntiatio in Florario nostro ms., hisce verbis concepta : Eodem die (XIII decembris) sancti Autberti Cameracensis episcopi et confessoris. Qui prius pistor fuisse traditur... »

à Tournai pour y vendre les pains qu'il cuisait¹. Ce détail se rattache évidemment au patronage que S. Aubert exerçait sur les confréries des boulangers. Au reste, qu'un ermitage ait existé sur le Mont-de-la-Trinité, rien de plus certain. En 1167, nous voyons Robert, abbé de Saint-Nicolas-des-Prés, et ses religieux y faire largesse à un reclus².

Il s'agit donc ici d'une progression à trois étapes. Le premier ermite du Mont de la Trinité est censé n'avoir été autre que S. Aubert de Cambrai, patron de l'endroit (Mont-Saint-Aubert). Protecteur des boulangers, S. Aubert aurait lui-même exercé cette profession, dont ses images portent les indices concrets. Enfin, l'auteur de notre *Vita Audeberti* survient, qui adapte à son propre héros ces éléments, puisés dans les traditions tournaisiennes ; pour conclure, il fait d'Audebert lui aussi, un évêque de Cambrai. Sa rhapsodie assez tardive, sans doute, et qui ne dut pas être le fait d'un clerc du terroir, ne paraît pas avoir eu le moindre écho dans le peuple, ni à Tournai, ni à Denain³.

Il nous reste à dire un mot du miracle posthume par lequel se termine la *Vita* de S. Audebert. Ce trait présente aussi les

¹ Sur Mont-Saint-Aubert, voir L. CLOQUET, *Tournai et Tournaisis* (Bruges, 1884), p. 415-17. Le Mont de la Trinité s'appelle aussi le Mont Saint Aubert.

² *Incluso de S. Aldeberto solidos duos*. Cf. J. Vos, *L'abbaye de Saint-Médard ou de Saint Nicolas-des-Prés près Tournai*, t. II (Cartulaire), p. 59. La forme *Aldeberto* désigne, bien entendu, Aubert de Cambrai, dont le nom latin a des variantes multiples : *Audoperthus*, *Audebertus*, *Audbertus*, *Autbertus*, etc. Cf. M. G., *Scr. rer. merov.*, t. IV, p. 439. Pour Mont-Saint-Aubert, on rencontre dans Jacques de Guyse (xviii, 24) la graphie : *Mons sancte Audeberte*.

³ Ni dans MOLANUS, *Natales Sanctorum Belgii* (Douai, 1616), au 22 avril et au 1 juillet. Il n'est pourtant pas exclu que Molanus ait eu connaissance de la *Vita*. On notera chez lui, p. 134, une phrase où il paraît s'inscrire en faux contre une allégation de l'hagiographe anonyme : « Sed corpora elevata sunt et in monasterii summo altari in argenteis pheretris quiescunt, sanctae Ragenfredis in medio, beati Aldeberti, qui tamen non est canonizatus, in dextro latere ; in sinistro vero sanctae Reginae ». Cf. *Vita Audeberti*, c. 6 : *ad quam (ecclesiam) cum decentia pontificali delatum fuit, ubi canonisatus est, et positus in uno feretro in abbatia dicti loci cum beata Regina, eius uxore, et sancta Raymfroyda, eorum filia*.

marques d'une adaptation artificielle. Examinons-le, en lui-même d'abord, puis dans deux textes parallèles.

Nous avons fait observer, plus haut, que l'hagiographe ne distinguait pas bien nettement la première sépulture de S. Audebert en l'église Saint-Martin, et les honneurs dont ses restes, enfermés dans une châsse, jouirent plus tard au monastère de Sainte-Marie. Il est assez malaisé, en tout cas, de situer avec certitude le prodige qu'il relate. In qua ecclesia, dit-il, ubi huiusmodi corpora sancta sepulta sunt, ex tunc nullatenus potuerunt alia corpora sepeliri. Et voici l'illustration du fait.

Un chevalier, d'abord incrédule, voulut tenter l'épreuve. Il fit inhumer dans l'église le corps d'un parent décédé. Le lendemain, ô stupeur, on trouva le cercueil déposé avec le cadavre sur le pavement du temple. Le sol, à cet endroit, s'était très exactement refermé, comme si jamais personne n'y eût été mis en terre. La dépouille du défunt fut aussitôt transportée en dehors de l'église, dans le cimetière commun.

Ce bref récit, dont le thème général est un vieux cliché de l'hagiographie, notre auteur l'a composé, semble-t-il, avec des éléments qui existaient déjà dans la littérature régionale. Chez Jacques de Guyse, au chapitre 34 du livre XII de ses Annales ¹, nous lisons l'anecdote suivante. Un chevalier de Valenciennes, appelé Aldon, désolait le pays. Frère de Goswin de Tournai, il ne ressemblait guère à celui-ci par sa conduite. Un jour, vrai brigand déchaîné, Aldon molestait de mille façons les bonnes gens de Denain. Même il prétendit pousser son cheval dans l'église de Sainte-Marie, sans égard pour Dieu ni pour les saintes vierges. Le gardien du sanctuaire lui ayant remontré le scandale d'un pareil attentat, le chevalier avait répliqué : « Toi et tous ceux d'ici, je vous arrangerai de telle manière que vous passerez la semaine sans vous laver pieds ni mains. » Cette raillerie signifiait qu'il leur ferait à tous couper ces membres. La justice divine ne tarda pas à punir une telle jactance. Devenu fou, Aldon mourut misérablement. Son frère Goswin fit ensevelir le corps à Tournai, devant l'autel de la mère de la Dieu. Mais un chien noir, apparaissant la nuit sur le tombeau, répandit la terreur dans le sanctuaire,

¹ Éd. SACKUR, dans M.G., Scr. t. XXX, p. 153-54.

et les saints qui reposaient autour de l'autel exprimèrent, eux aussi, une bruyante indignation. Craignant d'offenser Dieu, Goswin fit déterrer le cadavre maudit et l'inhuma dans un coin du champ des morts. Mais là aussi le chien d'enfer mena un tel sabbat, que le chevalier tournaisien, excédé, finit par enfermer le corps de son frère dans un tonnelet, puis s'en débarrassa en le jetant à l'Escaut.

L'auteur de la Vita Audeberti, on le constate, n'a pas simplement résumé ce récit. Si une trame identique se laisse reconnaître de part et d'autre, les divergences et les omissions, chez notre compilateur, sont notables. Ici le drame tout entier se passe à Denain ; là, il avait son épilogue miraculeux à Tournai. Le biographe d'Audebert avait-il sous les yeux quelque autre relation ? On ne saurait l'affirmer. Il convient, toutefois, de signaler ici une troisième version, postérieure, il est vrai, aux deux précédentes ; les éléments décrits ci-dessus s'y trouvent combinés dans une narration fort semblable à celle de Jacques de Guyse, mais la scène, du début à la fin, est l'église Saint-Martin de Denain. Cette version est l'œuvre du chroniqueur Jean d'Arleux, chapelain du chapitre noble de Denain, qui écrivit, vers la fin du xvi^e siècle, une histoire des origines du monastère de S^{te} Rainfroye¹. Sa chronique, rédigée en français, est demeurée inédite. Nous transcrivons ci-dessous le texte du Miracle en question, d'après le manuscrit 16 de la bibliothèque des Bollandistes², où il se lit fol. 277^v-278.

¹ Cf. *Acta SS.*, Iul. t. I, p. 267 ; et surtout Oct. t. IV, pp. 296-97, 326-28. L'écrivain se désigne lui-même, à la fin d'une série de Miracles, qui termine sa chronique : « Sire Jehan d'Arleux, chapelain de l'église Madame S^{te} Rainfroye de Denaing, fais a scavoir a une chacune créature que, moy estant demorant subiection et au service de la dite sainte, aye volu mettre en escript a fin de avoir memoire cy après des nobles miracles que Dieu a démontré par les mérites des nobles corps saints et les aye mis selon mon petit entendement. » Il n'y a pas lieu de douter que Jean d'Arleux ait aussi composé la chronique.

² *Collectanea* du 8 octobre. La copie de Jean d'Arleux a été envoyée à Bollandus par les soins de Thomas Luytens, alors sous-prieur, plus tard abbé de Liessies. Une autre copie du même texte se trouve dans le manuscrit 982 de Cambrai. Cf. *Catalogue général des manuscrits des bibliothèques publiques de France*, Départements, t. XVII, p. 410.

Advint que a Tournay avoit deux chevaliers, lequel l'un avoit a nom Adon, tres mauvais et pervers, et avoit despendu tout son bien prodigalement, et pour soy recouvrer ne demandoit que a mal faire : tellement qu'il iura que, pour recouvrer toutes ses pertes, qu'il se iroit courir et piller l'abbaye de Denaing et tout le village, et s'il y trouvoit aucun qui luy fit rebellion, ains qu'il fut le midy, le lendemain leur coperoit les pieds et leurs mains. Et vint son frere Gossuin avec luy, et vinrent iusques devant l'église de Saint Martin, et incontinent qu'il descendit de son cheval pour faire son entreprise, il tomba mort par terre. Et adont son frere Gossuin y courut, cuidant qu'il ne fut que blessé, et que pour sa blessure le cœur luy fut failly. Et a commencé a dire : Je vous prie qu'il soit porté contre le tombeau des benoists corps saints, pour et afin qu'il puisse avoir santé de guarison. Mais quand ils ont cuidé le lever, ils ont trouvé qu'il estoit mort, et que point ny avoit de recouvrer ; adont le fait ensevelir et le porter en terre en l'église de Saint Martin. Et lendemain au matin on trouva le corps dudit chevalier hors de terre gisant sur le pavement, sans appercevoir que iamais on y eut enterré personne. Adont le curé dit au frere du chevalier que l'église estoit un trop saint lieu, et que Dieu ne voloit point permettre de enterrer nulz aultres corps en laditte église que les corps saints, lesquels leurs ames sont triomphantes au royaume de paradis. Et adont Gossuin, le frere dudit chevalier, fit faire une fosse en la cimentiere, et y fit enterrer ledit corps. Mais trois iours et trois nuicts, il y avoit un noir chien, lequel crioit avec autre tempeste, tellement que Madame de Denaing, ses damoisselles et tous les gens du village n'ont point dormis ne reposez pour la grande clameur a cris qui la estoit, et mesmement le frere dudit chevalier. Et adont le curé avec plusieurs personnes sont venus a eux complaindre audit Gossuin de la grosse clameur que l'on avoit oij. Adont le fit desterrer, et le fit ruer en la rivier d'Escault, et depuis on n'en a plus oij parler, car ce n'estoit point le plaisir de Dieu qu'il fut en si saint lieu.

Il paraît superflu d'ajouter aucun commentaire à cet extrait du chroniqueur de Denain. Le lecteur y aura noté quelques rares correspondances verbales avec la Vita Audeberti ¹.

¹ Par exemple : *quod in crastino... in ecclesia super pavementum inventum est ; videbaturque terra et locus ubi positum fuerat huiusmodi*

*Rencontres fortuites, ou source commune*¹? Il est bien certain d'autre part, que les nombreuses innovations dont notre hagiographe anonyme a parsemé son histoire de S. Audebert, ne trouvèrent jamais à Denain, ni ailleurs, le moindre crédit. Qui nous dira par quel chemin la curieuse légende du comte d'Ostrevant arriva au lointain diocèse de Paderborn, pour y trouver place dans le recueil hagiographique de Böddeken?

M. C.

Vita B. Audeberti².

1. Circa annum Domini septingentesimum octuagesimum, tempore Caroli Magni regis Francorum, beatus Audebertus de parentum nobilium Francorum genere procreatus dux
5 de Austrevan, dispositione divina et suorum parentum consilio desponsavit neptem Pipini, patris Caroli Magni praedicti, nomine Reginam, nobilem genere, corpore formosam, sed plus mente et moribus decoratam. Quae ex praefato

corpus clausa, ac si numquam fossa fuisset (Vita, c. 6). Comparez : « Et lendemain au matin on trouva le corps dudit chevalier hors de terre gisant sur le pavement, sans appercevoir que iamais on y eut enterré personne. » Notons aussi, dans le corps de la chronique, ce passage : « ...au bon duc Audebert, lequel régnait environ l'an viii^e iii^{xx} du temps de l'empereur Charlemaine, roy de France... » (f. 258). Cf. Vita, c. 1. D'autre part, Jean d'Arleux ne rapporte aucune des inventions de notre hagiographe.

¹ On connaît relativement peu de manuscrits ayant appartenu à Denain. Le cod. 126 de la bibliothèque des Bollandistes (*Collectanea* de juillet) contient, f. 1-1^v, la copie des leçons historiques à dire en la fête de St^e Regina, à Denain. Elles sont précédées de cette mention : « Transcripsit... Paulus de Longastre, pastor Dononiensis, 21 nov. a^o 1599, ex antiquo homiliario Dononiensi ». Et les Offices propres imprimés à Douai en 1625 se réclamaient de documents anciens, notamment d'un bréviaire écrit en 1258.

² Publié d'après le manuscrit 7773 de la bibliothèque Royale de Bruxelles, fol. 34-34^v. Le titre porte seulement : *B. Audeberti*. Endessous on lit : « Ex mensis Ianuarii ms. Passionali coenobii Budicensis canon. regular. Paderbor. Dioeces. fol. ccxciv, p. b. » Dans la marge supérieure : « Accepimus a P. Ioanne Gamans Societatis Iesu, 1641. » — La division du texte en chapitres a été introduite par nous.

duce beato Audeberto habuit decem filias sanctas; quae, postquam educatae edoctaeque fuissent in bonis moribus et sanctis doctrinis, dux memoratus beatus Audebertus, ipsarum genitor, fundavit in altera suarum villarum appellata Denaing unam ecclesiam Beatae Mariae unumque monasterium, in quo huiusmodi decem filiae immorari possent et vivere religiose Deoque in perfecta et integra virginitate famulari. A quo loco haud longe aliam in honore sancti Martini fundavit ecclesiam.

2. Dehinc post longum temporis curriculum in die solennitatis Penthecostes praefatae decem virgines petierunt a memorato duce, earum patre, licentiam peregre proficiscendi Romam et ad sanctum Domini sepulchrum. Quam petitionem eis, licet invitus et non sine difficultate, concessit. Ex quibus decem virginibus ab huiusmodi peregrinatione una dumtaxat, 15 nomine Raymfroyda, regressa est. Nam quatuor ex his Romae, quinque vero aliae Ierusalem, postquam sua vota in multis afflictionibus complevissent, Deo devotas et felices reddiderunt animas. Haec Raymfroyda ¹ a sua huiusmodi peregrinatione reversa repetit suos parentes, patrem 20 videlicet et matrem in praenominato loco Denaing. Qui cum eam solam viderunt regressam, non existimo cuique possibile scribere lachrymas plenas pietatis et laetitiae commixtas, planctusque et suspiria celebrantes gratiasque Deo de omnibus quae tribuit reddentes. Post haec completa, 25 memorati bonus dux et eius coniux ad securius et melius providendum saluti animarum suarum castitatem voverunt. Unde et tunc idem dux Audebertus reliquit huiusmodi suam coniugem in praedicto loco de Denaing cum Raymfroyda eius filia et triginta sanctimonialibus nobilibus, quas 30 ad cultum divinum devote celebrandum congregaverant.

3. Dehinc discessit sanctus vir Dei, ardenter desiderans amorem et gratiam Dei creatoris et redemptoris sui pertinere, relinquens terram suam patriam magnasque et amplas possessiones, necnon parentes et amicos carnales, vixitque 35 in pane laboris per diversa loca sancta peregrinans, per maximos labores, miserias tribulationesque corporales sponte

¹ Raymphrayda *cod.*

sustinendo, abiciens et abhorrens honores et prosperitates mundanas, quibus prius abundabat, in tantumque profectus est quod pervenit ad civitatem Tornacensem, et illic longo temporis curriculo servivit cuidam pistori, qui ipsum multum dilexit propter suum humile obsequium. Nam cunctis benignus, amabilis et caritativus existebat et in omnibus suis agendis erga omnes largus, urbanus et utilis. Postquam vero, ut praemissum est, per aliquot temporis non modicum spatium servivisset praefato pistori, ipsemet pistor efficitur. 10 Qui multo ¹ meliorem quam ceteri panem faciebat. Nam nil praeter quam victum ex sua arte, etiam parce, quaerebat. Unde reliqui pistorum eidem invidere et in eum acerrime murmurare coeperunt, multas iniurias, contumelias ac opprobria sibi inferentes. Cumque vir sanctus, qui sobrie vivebat, 15 quotidie Deo devote famulando in ieiuniis, orationibus, vigiliis, in non modicis abstinentiis, paenitentiis, lachrymis et afflictionibus corporis sui, in fide, spe et caritate, continue oculis mentis et cordis sui in caelum protensis, considerans permaximam invidiam in eum pullulantem, timens ne haec 20 antiquus humani generis inimicus ad salutem animae suae impediendam callide procuraret, salubrius sibi visum est civitatem egredi et in monte qui hodie Mons sanctae Trinitatis appellatus est degere. In quo quidem loco demoratus est longo temporis spatio in magna austeritate vitae, continuando artem suam secundum doctrinam Apostoli dicentis : 25 « Qui non laborat, non manducet ² ».

4. Tandem acquisivit sibi asinum, qui ductu Dei solum deferebat panem sancti venalem ad saepedictam civitatem Tornacensem et inde referebat pecuniam pretii panis venditi in una bursa collo suo impendente, insuper et farinam 30 in sportis suis; et quicumque per civitatem ex pane viri sancti cepisset, quem predictus asinus deferebat, pecuniam pretii bursae asini in collo pendenti inferebat. Nam hic vir sanctus populo multum dilectus et gratus erat ob sanctitatem vitae quam ducebat. Optabat enim unusquisque 35 panem suum habere et ei complacere. Hic asinus totiens

¹ multū *cod.*

² Cf. *II Thess.* 3, 10.

praedictam civitatem Tornacensem adiit et inde reversus est. Qui circa finem septennii sancto viro ablati est. Utque idem vir sanctus percepit asinum suum non reverti, per hoc intelligens furtim sibi sublatum, dixit numquam se panem facturum, videns quod per exhortationem diaboli mundus 5 ad deteriora prolabebatur; et ex tunc furnum suum obstruxit operuitque terra, et paleam ¹ desuper plantavit, quae Dei nutu viruit.

5. Proposuit insuper vir sanctus se alibi profecturum ad serviendum Deo; sed Deus per angelum suum ei tribus vici- 10 bus mandavit ut ibidem permaneret et fundaret unam ecclesiam. Qui Dei mandato obediens illic unum oratorium in honore sanctae Trinitatis construxit. In quo per septennium vel circiter habitavit in multis abstinentiis ibique a diabolo multum vexatus et tentatus exstitit nitente eum continue 15 decipere. Sed vir sanctus, auxiliante gratia divina, firmus in suo sancto proposito perseveravit, per quam omnes tentationes vicit et superavit. In fine vero dicti septennii reversus ad dictum locum de Denaing ² cum filia sua Raymfroyda — nam tunc uxor eius debitum carnis exsolverat — 20 ibi ³ longo temporis spatio remansit. Dehinc, prout divinae providentiae placuit, in episcopum Cameracensem electus est. In qua dignitate constitutus uno solo anno cum triduo supervixit. Quo durante tempore Deo devote servivit opera misericordiae complendo, bonum exemplum et sanctam 25 doctrinam cunctis tribuendo, in tantum quod propter bona opera sua et humilitatem quam habebat ab omnibus diligebatur et honorabatur. Et tunc tandem Altissimo placuit amicum suum Audebertum ad suam curiam caelestem assumere; infirmitas eum corporalis invasit. Qui finem vitae 30 percipiens, vocavit familiares suos; quibus postquam viam salutis per suam doctrinam ostenderat, receptis ecclesiae sacramentis, spiritum suum Deo creatori suo reddidit.

6. Cuius corpus honorifice sepultum est in ecclesia sancti Martini de Denaing, ad quam cum decencia pontificali delatum fuit, ubi canonisatus est, et positus in uno feretro in

¹ palam *cod.*

² Danaing *cod.*

³ ubi *cod.*

abbatia dicti loci cum beata Regina, eius uxore, et sancta Raymfroyda, eorum filia. In qua ecclesia, ubi huiusmodi corpora sancta sepulta sunt, ex tunc nullatenus potuerunt alia corpora sepeliri. Nam, ut evidenter per miraculum apparuit, Deus hoc demonstrare voluit. Quidam enim miles, hoc non credens, veritatem probare volens, illic corpus cuiusdam de suis parentibus tumulari fecit; quod in crastino cum libitina in ecclesia super pavementum inventum est. Videbaturque terra et locus ubi positum fuerat huiusmodi corpus clausa, ac si numquam fossa fuisset. Fuitque dictum corpus in cemiterio extra dictam ecclesiam humatum. Multa miracula fecit Deus per gloriosum confessorem suum beatum Audebertum, tam in vita quam post mortem. Imploremus eius auxilium, ut apud Deum nobis gratiam impetret et in fine gloriam sempiternam. Amen.

LE MARTYROLOGE DE TALLAGHT

En donnant au public le *Martyrology of Tallaght*¹, la *Henry Bradshaw Society* complète le triptyque des anciens martyrologes irlandais. Les *Félire* (« martyrologes ») en vers d'Óengus et d'O'Gorman avaient été édités par Whitley Stokes. Ce troisième et dernier volume est l'œuvre de deux érudits bien connus de nos lecteurs, MM. R. I. Best et H. J. Lawlor.

On ne possède pas, il est vrai, d'édition récente ou parfaitement satisfaisante du martyrologe de Donegal. Celle de l'*Irish Archaeological and Celtic Society* date de 1864. Transcrite avec soin, pourvue d'une traduction anglaise par John O'Donovan, elle tire un certain prix des notes de J. H. Todd et de W. Reeves. Mais ce calendrier, œuvre de Michel O'Clery, n'est qu'une compilation du xvii^e siècle. La critique est d'ailleurs en mesure, désormais, de déterminer fort exactement les sources mises principalement à contribution par ce dernier, et ces sources sont accessibles. Ce sont précisément les trois martyrologes publiés par la *Henry Bradshaw Society*. Au reste, parmi ces documents précieux pour l'hagiographe, les manuscrits irlandais de la bibliothèque Royale de Belgique, le martyrologe de Donegal se lit en deux recensions assez différentes, quoique toutes deux autographes. O'Donovan n'en a utilisé qu'une. Seules, jusqu'à présent, les notices des 9 et 10 novembre ont été éditées d'après les deux². Pour estimer à sa vraie valeur ce martyrologe et ses sources, il faudra donc attendre que les deux

¹ *The Martyrology of Tallaght*. Edited with Introduction, Translation, Notes and Indices, by Richard Irvine BEST and Hugh Jackson LAWLOR. London, 1931, in-8°, xxviii-264 pp. (= *Henry Bradshaw Society*, Vol. LXVIII).

² *Act. SS.*, Nov. t. IV, pp. 305-306, 624-25.

témoins aient pu être interrogés à loisir. Nous avons de fortes raisons de penser qu'on retirera de cette confrontation, sinon beaucoup d'inédit, du moins une idée plus exacte de la manière dont les Franciscains irlandais ont procédé dans leurs travaux, et peut-être l'identification précise des documents non-martyrologiques, aujourd'hui disparus, auxquels ils ont puisé.

Le martyrologe de Tallaght avait été imprimé déjà, d'après la copie de Bruxelles (ms. 5100-5104 = **B**), par Matthew Kelly ¹, édition insuffisante sous bien des rapports. La partie latine a paru dans le dernier volume des *Acta Sanctorum* ², grâce à l'obligeance de M. Best, qui avait communiqué au P. Delehaye les épreuves de son livre ainsi que des photographies du manuscrit principal, le *Lebor Laighech* (« Livre de Leinster » ; = **LL**). La publication de la *Henry Bradshaw Society* était donc impatiemment attendue. Elle sera accueillie avec reconnaissance par tous ceux qui s'intéressent au passé de l'Irlande.

Chaque jour compte deux sections, l'une en latin, l'autre en irlandais. Dans celle-ci, les noms de saints se lisent soit au nominatif soit au génitif. L'usage de la langue vulgaire, au lieu du latin, est remarquable, unique même en Occident, croyons-nous, pour le haut moyen âge. La situation de l'Église irlandaise s'accommodait fort bien de cet emploi du parler populaire à côté de la langue officielle. Car c'est en Irlande seulement, à la suite d'événements trop longs à raconter, que l'Église s'assimila aussi parfaitement la langue et les institutions indigènes.

Le martyrologe de Tallaght ne contient, pour la section latine, que des noms de saints. Il n'est pas complet. Il y manque, nous le verrons, pas mal de jours. M. Best, dans une lumineuse introduction, a enfin établi les rapports mutuels des manuscrits. Il faut d'abord mettre de côté celui

¹ *Calendar of Irish Saints. The Martyrology of Tallagh, with Notices of the Patron Saints of Ireland and Select Poems and Hymns* (Dublin, 1857).

² Nov. t. II, pars II. *Martyrologium Hieronymianum* (à chaque jour du calendrier, parmi les *Excerpta ex variis*).

de la bibliothèque des Bollandistes (n° 215, fol. 105-107^r), simple copie, donnant sous une forme latine les noms des saints irlandais de janvier et de février. Elle doit avoir été exécutée à Anvers, pour servir à la préparation immédiate des trois premiers tomes des *Acta Sanctorum*. L'original, jadis chez les Bollandistes, se conserve actuellement à Dublin (manuscrit 1140 de Trinity College). Il couvre les mois de janvier, février et mars. L'un des successeurs de Jean Colgan, probablement le P. Antoine O'Docharty, en rassembla les éléments pour Bollandus. En tête, nous lisons : *Pro R. P. Bolando* ; et ensuite, de la main de ce dernier : *Accepi Lovanio a PP. Minor. Hibernis, 1658*. Ce manuscrit aussi doit être négligé, car celui d'où il a été transcrit existe encore : c'est le manuscrit de Bruxelles, bibliothèque Royale, n° 5100-5104 (= **B**)¹.

Ici le problème se compliquait. Avant l'étude très fouillée de M. Best, il était loisible, en effet, de se demander si *B* ne dérivait point d'une source différente de *LL* (le Livre de Leinster, ou plus exactement les quelques feuillets hagiographiques détachés de ce manuscrit et conservés successivement à Saint-Antoine de Louvain, à Saint-Isidore de Rome, aujourd'hui au couvent de Merchants' Quay, à Dublin, chez les Franciscains irlandais). Diverses théories avaient été émises à ce sujet : Todd² considérait *B* comme une copie défectueuse de *LL* ; Atkinson³ soutenait une opinion diamétralement opposée. M. Best démontre que *B* est transcrit d'une copie de *LL*, exécutée sans doute sur vélin, et qui était certainement du x^ve siècle au plus tard⁴. Le manuscrit

¹ Le ms. 5301-5320 de la même bibliothèque est également une copie sans importance.

² Dans son Introduction au martyrologe de Donegal, éd. cit., p. xv.

³ Introduction au fac-similé, *The Book of Leinster* (Dublin, 1880), p. 9-13.

⁴ Plus d'une fois, dans leurs notes, les Franciscains Irlandais citent, comme extraits « du grand manuscrit » (« asan leabar mor »), des passages provenant du Livre de Leinster (*The Martyrology of Tallaght*, p. 182, 17 avril ; p. 190, 21 et 30 octobre). M. Best pense qu'il s'agit d'un manuscrit trouvé dans la cellule de Colgan après sa mort, et décrit en ces termes : « Liber Magnus, in fol., continens martyrologium partim Hibernicè partim Latinè. » Le *leabar mor* serait, d'après M. Best, une simple copie des feuillets de *LL* maintenant conservés à Merchants' Quay (p. xvi). Cette identification n'est peut-être pas cor-

B n'est pourtant point négligeable. Il ne contient, il est vrai, que la partie irlandaise du martyrologe, mais le texte de *LL* ayant été mutilé encore depuis le *xv^e* siècle, *B* le complète. Pour un certain nombre de jours, c'est même le seul témoin ¹.

Le Livre de Leinster est trop connu pour que nous nous arrêtions à le décrire. Il compte parmi les *bibliothecae* de l'Irlande médiévale, vastes recueils de textes divers en manuscrits d'un format imposant. Áed Mac Crimthainn, scribe et auteur de la compilation, y travailla dans la seconde moitié du *xii^e* siècle.

L'origine du martyrologe lui-même se place beaucoup plus haut. Il est à supposer que le Livre de Leinster en représente une copie, indirecte mais assez fidèle, sauf modernisation de la plupart des noms irlandais. Un seul, mal coupé dans l'original, semble avoir échappé à ce sort. Áed Mac Crimthainn, sans doute, n'a pas vu du premier coup d'œil comment il eût fallu le rendre conforme à l'orthographe de son époque. C'est au 3 juin, *Aui Trenloco*, archaïque pour *Húi Trénloga*. Cette graphie concorde avec la langue d'Óengus le Culdée ². Elle paraît indiquer qu' O'Gorman n'avait peut-être point tort d'avancer que le martyrologe de Tallaght avait servi à Óengus pour son *Félire*. Ceci était bien

recte. Colgan et ses collègues n'avaient point l'habitude de renvoyer à des copies. Le *leabar mor* serait donc le Livre de Leinster lui-même ; pour le texte en question la bibliothèque de Colgan possédait l'original ; En d'autres endroits, croyons-nous, les Franciscains Irlandais le mentionnent sous le nom de *leabar mor*. Le manuscrit de Donaldus Coemhanach mac Briain Ruaidh (mentionné dans le ms. Rawlinson B. 487, fol. 68 ; passage imprimé par M. Best, p. xii) serait peut-être identique au Livre de Kildare, dont le ms. 5100-5104 est la copie. Enfin, il y aurait lieu d'étudier la description partielle d'un manuscrit appelé *Liber Magnus*, qui se lit dans Rawl. B. 487, fol. 69. Cet examen permettrait de voir si ce *Liber Magnus* ne serait pas le Livre de Leinster lui-même, plus complet qu'il ne l'est aujourd'hui.

¹ Ces conclusions se vérifient aussi en ce qui concerne les listes de saints du Livre de Leinster, publiées dans *Irish Texts*, Fasc. III (1931), p. 28-29 ; cf. *Anal. Boll.*, L, 447.

² Ce serait peut-être même déjà un archaïsme pour le début du *ix^e* siècle (voir Whitley Stokes et John Strachan, *Thesaurus Palaeohibernicus*, t. II, Cambridge, 1903, p. xxxiv, note 3). Le compilateur aurait-il puisé à une source notablement plus ancienne ?

naturel. Óengus appartenait à la communauté de Tallaght. Il était même le disciple immédiat du fondateur, Mael Ruáin. Le martyrologe remonterait donc à la même époque que le missel de Tallaght, connu aujourd'hui sous le nom de missel de Stowe. Celui-ci ne peut guère être placé après l'an 810. Le martyrologe irlandais de Cashel ¹ et celui du missel de Drummond ² (XI^e siècle) ont, en dernière analyse, la même origine. C'est assez dire l'importance du martyrologe de Tallaght.

Quant aux sources mises à contribution pour la partie gaélique, par cet ancien compilateur, il les avait assurément énumérées, selon la louable coutume des Irlandais, en une introduction spéciale. Transcrite par Áed Mac Crimthainn en tête du martyrologe, sur le feuillet précédent, celle-ci a disparu. On peut affirmer qu'elle n'y figurait déjà plus quand fut transcrit l'original du manuscrit *B*. Quelques traces subsistent cependant, croyons-nous, de ce prologue perdu. Óengus et O'Gorman indiquent leurs sources. N'est-il pas croyable que ce sont à peu près celles où a puisé le compilateur du martyrologe de Tallaght? Plus exactement, Óengus ne traduit-il pas en vers les détails mêmes de l'introduction perdue? Nous avons vu que le *Félire* d'Óengus dérive du martyrologe de Tallaght. Et O'Gorman, plus éloigné, moins précis, ne reflète-t-il pas peut-être la même tradition?

Voici les passages d'Óengus : « Nous fouillerons nos petits livres, posant des questions à chacun d'entre eux » ; « Parce que nous avons fouillé des livres, (notre ouvrage) contient grand profit » ; « Le vaste tome d'Ambroise, le *Sensus* d'Hilaire, composé avec diligence (ou peut-être : le *Sensus* du pieux Hilaire), l'*Antigraphum* de Jérôme, le *Martyrologium* d'Eusèbe, la foule des livres de l'Irlande dont la troupe est sage, nous en avons fouillé des multitudes, les *Félire* (« Festiloges ») des Gaels » ³. O'Gorman écrit : « C'est dans les vieux livres des Gaels eux-mêmes que nous avons trouvé les

¹ Aujourd'hui perdu ; voir description de COLGAN, *Acta Sanctorum Hiberniae*, p. 5.

² Ed. G. H. FORBES. *Missale Drummondiense. The Ancient Irish Missal in the possession of the Baroness Willoughby de Eresby* (Burntisland, 1882).

³ *Félire Oengusso Céili Dé. The Martyrology of Oengus the Culdee*, seconde

renseignements insérés dans ce poème sur les fêtes des saints gaéliques ; et c'est dans des martyrologes et des calendriers que nous avons trouvé les renseignements concernant les autres saints ¹. » Il faut y joindre, sans doute, note M. Best, les diptyques de différentes églises. A moins pourtant que ceux-ci ne soient point l'origine immédiate du martyrologe de Tallaght ; car, à lire Óengus, on croirait plutôt qu'il s'est servi de plusieurs compilations antérieures. Celles-ci, comme il est naturel, auraient été formées en coordonnant les diptyques et les calendriers locaux.

M. Lawlor a exposé, en quelques pages, les caractéristiques de la partie latine, comparée à l'hiéronymien. Nous ne reviendrons pas sur ce sujet, qui a été traité ailleurs ².

Le P. Delehaye l'a fait remarquer ³ : une particularité à signaler, dans ce qui reste de la section latine, est la répétition fréquente, à diverses dates, du nom de Zefanus — un peu plus de 80 fois. Comme il manque 161 jours au calendrier latin, nous trouvons, par un simple calcul, que si cette proportion se vérifiait pour la partie perdue, le chiffre total dut se monter à 145 ou 150 Étiennes ⁴. Il ne saurait être

éd. Whitley STOKES (Londres, 1905), pp. 29, 267, 268, 270 (= Prologue, vers 289-290 ; Épilogue, vers 75-76, 109-110, 137-144). (= *Henry Bradshaw Society*, t. XXIX).

¹ *Félire Huí Gormáin. The Martyrology of Gorman*, éd. Whitley STOKES, (Londres, 1895), p. 14 (= *Henry Bradshaw Society*, t. IX).

² *Act. SS.*, Nov. t. II, pars II, p. XII ; *Anal. Boll.*, L, 62-63.

³ *Anal. Boll.*, t. c., p. 63.

⁴ Il n'est pas hors de propos de remarquer ici que la lettre *z* a eu la valeur de *st* dans les manuscrits insulaires. Serait-ce à la suite d'une mauvaise interprétation d'ISIDORE DE SÉVILLE, *Etymologiarum* lib. I, cap. xxvii, num. 28 ; ed. W. M. LINDSAY : « Y et Z litteris sola graeca nomina scribuntur. Nam cum *iustitia* sonum Z littera exprimat, tamen, quia latinum est, per T scribendum est. Sic *militia*, *malitia*, *nequitia*, et cetera similia. » Les trois derniers exemples montrent bien que, dans le mot *iustitia*, il s'agit du second *t*, et non du groupe *st*. Les grammairiens irlandais, travaillant peut-être sur un extrait, auraient conclu, à tort, que, selon Isidore, *z* se prononce *st*. *Z* se rencontre aussi parfois pour *x*, *r*, *s* et *di* (DUCANGE, aux mots *Z littera*, *zabolaticus*, *zabulus* etc., *zacones* etc.), mais ces valeurs semblent sans importance pour le sujet qui nous occupe. Le nom Strafán, Strofan (prononcé et écrit, dans la langue moderne, Strafán, Srofán) est écrit indifféremment, dans le martyrologe de Tallaght : Zrafan p. 82, 21 octobre) et Strofan (p. 45, 23 mai).

question d'y reconnaître à chaque coup le nom du premier martyr. Ne proviendrait-il point simplement d'un sigle mal interprété? Car il n'est guère croyable que nous ayons affaire, dans un aussi grand nombre de cas, à quelque autre nom de martyr ou de ville exprimé dans l'archétype sous forme de suspension : *z*, *zef*, *zeph*. La lettre *Z*, comme le groupe *st*, est relativement rare, à l'initiale, dans le martyrologe hiéronymien aussi bien que dans celui de Tallaght (à condition de supprimer ici les 80 et quelques *Zefani*). Au reste, les martyrologes manuscrits du haut moyen âge sont assez sobres d'abréviations suspensives. Chose bien compréhensible : ces documents, pour l'essentiel, consistent en une série de noms propres, et l'on conçoit que des abréviations ou des suspensions difficiles à résoudre devaient être évitées, comme susceptibles de troubler le lecteur dans un texte déjà semé de pièges.

Nous sommes ainsi amenés à une conjecture : il ne peut s'agir que d'un signe semblable, pour la forme et pour le sens, aux sigles diacritiques de l'antiquité et du moyen âge. Or, en fait, nous allons le montrer, le sigle *Z* a une signification particulière dans les manuscrits insulaires, et spécialement dans les manuscrits irlandais. Il ne se rencontre point dans la liste d'Isidore de Séville¹, qui servit, partiellement du moins, de norme aux scriptoria continentaux. Même en Irlande, il semble d'ailleurs avoir disparu de l'usage assez tôt. Selon toute apparence, il a vite cessé d'être compris. Un scribe de basse époque l'aura mal interprété. Lisant, partout où le sigle *Z* figurait en marge : *Stephanus*, *Zephanus* ou *Zefanus*, il introduit ce nom dans les listes. Une longue suite de bévues s'ajoute ainsi à celles qui déparaient déjà le texte de Tallaght.

A priori également, il faut regarder comme probable que le *Z* se lisait maintes fois dans la marge du martyrologe de Tallaght. Sa répétition fréquente se déduit de sa signification même. Celle-ci n'a pas fait jusqu'ici, à notre connaissance, l'objet d'une étude particulière. Nous sortirions du

¹ *Etymologiarum* lib. I, cap. xxi, *De notis sententiarum*, éd. cit. ; on y trouve cependant : « ≧ Diple superne obolata ponitur ad conditiones locorum ac temporum personarumque mutatas » (num. 19).

cadre de cette note si nous entreprenions, pour fixer le sens, un examen approfondi de nombreux manuscrits insulaires. C'est l'affaire de paléographes disposant d'une documentation plus étendue que la nôtre. Il suffira de marquer la valeur du sigle Z dans le Livre d'Armagh, copié, lui aussi, au début du ix^e siècle. Le Z s'y retrouve en marge, assez souvent. Or, deux fois, l'indication est plus complète ¹ : *Z incertus liber hic*, *Z incertus liber*. Entendez : « Il y a ici une difficulté dans le texte ; l'original que je transcris n'est pas clair. » Ainsi donc, le sigle équivaldrait ici, à peu près, à la moderne *crux interpretum* : le copiste note une erreur et ne la corrige pas. Ajoutons que, dans le Livre d'Armagh, il se réfère assez souvent à un nom propre. Notre interprétation est confirmée par celle des deux érudits qui ont le mieux étudié le Livre d'Armagh, le P. Edmund Hogan, S. I., ² et John Gwynn ³.

Nous inclinerions donc à penser que l'énorme majorité des *Stephani* du martyrologe de Tallaght ont été insérés dans les listes par un scribe qui ne saisissait plus la portée du sigle Z. Le rencontrant en marge de son original, environ 150 fois, et le prenant pour quelque suspension (z pour *st*) il l'a audacieusement remplacé par un saint Étienne (Zephanus, Zefanus, Stephanus). Dans la presque totalité des cas, ce nom doit être rayé du calendrier.

A peu près tous les manuscrits du *Félire* d'Óengus renferment un copieux commentaire, des gloses développées, des notes, de petits poèmes qui constituent un *corpus* d'hagiographie irlandaise. Le martyrologe de Tallaght, au contraire, est sobre d'annotations. C'est à peine si des mots sont glosés. En marge, pourtant, quelques poèmes, quelques extraits en prose concernant, pour la plupart, des personnages

¹ *Liber Ardmachanus*, fol. 22^v et 23.

² *Patrician Documents*, dans *Irish Ecclesiastical Record*, Series III, Vol. VIII (1887), p. 233 : « The scribe of Armagh did not understand the word. »

³ *Liber Ardmachanus*, p. xxiii, note 1 : « This place was unknown to Muirchu, as his marginal z intimates. » La prudence, cependant, eût commandé de ne point faire remonter le sigle à l'auteur, Muirchu Maccu Machtheni : il peut fort bien avoir été ajouté par un copiste, comme le suppose le P. Hogan, ou par un correcteur.

commémorés dans les listes. M. Best en fournit une excellente édition (p. 92-127). Il y aurait là bien des choses à noter. Mais ce serait faire de cet article un catalogue de détails assez secs.

Au 17 avril, la glose : *nomen fontis*, se lit au-dessus du toponyme *Ega* (génitif de Eig, Eigg), dans la notice : *Donnani Ega cum suis id est LII*. Il s'agit de S. Donnán d'Eig, l'un des rares martyrs de l'Église d'Irlande, tué avec ses moines. Se confinant aux marges des feuillets mêmes qui contiennent le martyrologe de Tallaght, M. Best n'a pas jugé opportun d'éditer la note qui se lit à la p. 371 (du fac-similé), col. 2, lignes 37 et suivantes, du Livre de Leinster ¹. Cependant elle semble appelée par la glose : *nomen fontis*. Nous ne doutons guère que le scribe, la jugeant trop longue pour la transcrire en marge, l'ait reportée à cet endroit. En voici le texte, d'après l'original conservé à Merchants' Quay. Nous donnons les variantes de la seule édition précédente, celle de Henschenius ². Celui-ci a employé un document transmis par le P. Thomas Sirinus (O'Sheerin), O. F. M., l'héritier des papiers de Colgan. La source est indiquée dans les *Acta Sanctorum* : *in Appendice dicti Tamlactensis Martyrologii*. C'était donc une copie, quoique peut-être point directe, du Livre de Leinster, où ce texte se lit en effet, nous l'avons vu, à la suite du martyrologe de Tallaght. Les divergences s'expliquent par de simples erreurs, sauf une, intentionnelle assurément car, dans l'original, l'abréviation ne souffrait aucun doute : le nombre des compagnons du martyr est dans les *Acta Sanctorum* de 52, au lieu de 54 dans le manuscrit. Il faut rendre responsable de cette correction Colgan, Sirinus ou Henschenius, soucieux évidemment d'harmoniser la version du Livre de Leinster avec les recensions qui portent le premier de ces chiffres. Les *Acta Sanctorum*, en effet, ajoutent, après les mots *cum ipso Donnano* : *Haec ibi. Sed perperam legebantur LIV, cum solum essent LII*.

¹ Ce récit porte le n° 131 chez PLUMMER, *Miscellanea Hagiographica Hibernica*, Catalogue.

² *Act. SS.*, Apr. t. II, p. 487.

DONNAN EGA

Ega nomen fontis i nAldasain ¹ i ² Cattaib i tuasciurt Alban ³. Et ibi Donnanus cum sua familia martirium subiit. Quod sic contigit. Quedam mulier dives illic habitabat ante Donnanum, et illic ⁴ pascebantur pecora eius. Hec ergo, propter invidiam quam circa illos habebat, quibusdam latronibus persuasit ut interficerent Donnanum cum suis ⁵. Sed cum illi latrones illuc venissent, invenerunt eos in oratorio psalmodiam cantantes, et ibi nec ⁶ potuerunt eosdem interficere. Dixit autem Donnanus ⁷ discipulis suis : « Eamus in refectorium ut hi possint interficere nos ubi vivere carnaliter solebamus, quia ⁸ quandiu simus ⁹ ubi Deo satis ¹⁰ egimus placere, mori non possumus ; ubi vero carni benefecimus, carnis dispendium solvemus. » Sic igitur ¹¹ in refectorio suo in nocte Paschae occisi sunt. Quinquaginta quattuor ¹² autem numero ¹³ passi sunt simul cum ipso Donnano.

¹ (i n-A.) in Aldafain Act. SS. — ² om. Act. SS. — ³ (i t. A.) in boreali Albania Act. SS. ; .i. carrach eter Gall-Gaedelu 7 Cend Tiri ina camair immuich add. sup. lin. LL. — ⁴ ibi Act. SS. — ⁵ (c. s.) om. Act. SS. — ⁶ non Act. SS. — ⁷ Donanus Act. SS. — ⁸ leg. quod ? — ⁹ (q. s.) quamdiu sumus Act. SS. — ¹⁰ sat Act. SS. — ¹¹ ergo Act. SS. — ¹² duo Act. SS. — ¹³ om. Act. SS.

Traduisons le début, qui contient une indication en irlandais : « Ega, nom d'une source, en Aldasain, dans le territoire des Catti, au nord de l'Écosse. » Glose ¹ : « C'est un rocher entre le pays où les Gaels sont mêlés aux Galls <peut-être Galloway> et Kintyre, à proximité <de ces terres, mais> en dehors <ou bien : au delà ; c'est à dire, dans les deux cas : en mer> ². » Reconnaissons, avec M. Archibald B. Scott ³, que les hagiographes irlandais, au sujet de S.

¹ Au mot *Alban*, dans LL. ; ci-dessus, variante 3.

² *The Pictish Nation, its People and its Church* (Edinburgh and London, 1918), p. 271-72.

³ A. O. ANDERSON, *Early Sources of Scottish History* (Edinburgh and London, 1922), t. I, p. 143-44, donne une traduction anglaise du texte de LL. Voici comment il rend la glose : « That is, a rock between Galloway and Kintyre, standing out opposite [Galloway] — *inacamair imuich* — surely meaning Ailsa Craig. » D'après le même auteur, il existerait sur la mort de Donnán une composition littéraire en irlandais ; il donne la référence : « L. L., 190, » que nous n'avons pas identifiée.

Donnán, ne montrent guère une connaissance exacte de la géographie de l'Écosse. On dirait, d'après cet érudit, que les annotateurs du *Félire* et du martyrologe de Tallaght ont confondu deux des nombreux Cell Donnan (toponyme qui signifie : « l'église de Donnán »)¹. Ce seraient Cell Donnan, dans la petite île d'Eigg, et Cell Donnan, en Sutherland². Cette dernière localité n'est certes pas la scène du martyre. Les données se rapportent donc à Eigg. Mais Eigg est une île, ce n'est point une source. Encore une erreur, assez difficile à expliquer, d'autant plus que la glose citée ci-dessus montre clairement qu'il s'agit d'un récif en mer. Il faut se souvenir, cependant, de St. Donnan's Well, à l'extrémité sud-ouest de l'île d'Eigg³. M. Scott n'avait devant lui que le texte des *Acta Sanctorum*. Il y lut la faute Aldafain pour Aldasain, et proposa, non sans quelque audace, de transformer Aldafain en Ilidh Afon, la rivière Ilidh, ancien nom de la Helmsdale. Mais le mot Afon, pour « rivière », est du pur gallois, et M. Scott n'ignore certes pas que (dans l'orthographe toute moderne qu'il adopte) *f* a la valeur de *v*. La ressemblance avec *-afain* (forme d'ailleurs certainement fausse) n'est donc que spécieuse. Et puis, la syntaxe régulière, dans les langues celtiques, serait différente : on mettrait le toponyme avant le mot signifiant « rivière », et non après.

Pour le fond, la note du martyrologe de Tallaght diffère à peine de celles qui se lisent, à propos de S. Donnán, dans les commentaires du *Félire* d'Óengus⁴ ou dans les brèves

¹ Sur la toponymie de S. Donnán, voir J. M. MACKINLAY, *Influence of the Pre-Reformation Church on Scottish Place-Names*, pp. 156, 292-93, 321 ; Id., *Ancient Church Dedications in Scotland. Non-Scriptural Dedications*, pp. 153-56 ; W. J. WATSON, *The History of the Celtic Place-Names of Scotland*, pp. 165-283.

² M. Watson, op. c., p. 85, explique la glose *nomen fontis* comme une traduction du toponyme Eig, Egga ; Egga serait une manière d'écrire *enga*, en gaélique « source » ; l'unique référence à *enga* est *Liber Ardmachanus*, fol. 13^v, col. 2, glose ; mais nous pensons qu'il faut lire *erga*, avec Gwynn, et que ce mot n'est pas gaélique, mais latin.

³ SCOTT, op. c., pp. 268, 272.

⁴ *Félire Oengusso Céili Dé. The Martyrology of Oengus the Culdee* (London 1905), pp. 114-116 (= *Henry Bradshaw Society*, t. XXIX) ; ed. 1, p. LXXIV. Michel O'Clery, dans le martyrologe de Donegal, fournit également une notice. Il a certainement connu la recension du Livre de Leinster, mais son résumé

notes qui accompagnent celui d'O'Gorman ¹. Un détail seulement a son importance. Il est particulier à cette version. Le martyre des moines d'Eigg est fixé à la nuit de Pâques. Ce renseignement peut aider à déterminer l'année.

Les mots : *in nocte Paschae* semblent désigner la nuit du Samedi-Saint au dimanche de Pâques. Ceci ne concorde pas trop mal avec le fait, mentionné dans d'autres recensions, que les moines étaient réunis pour la messe, assurément celle qui conclut l'office de la nuit. La date de la fête, 17 avril, serait donc celle du jour même de Pâques, à l'aube duquel S. Donnán aurait trouvé une mort sanglante. Pâques fut célébrée le 17 avril, dans les pays celtiques, au cours du VII^e siècle ³, en 623, 634 et 645.

Il n'est pas impossible, cependant, que le martyre ait eu lieu le Samedi-Saint, dans la journée. En effet, l'irlandais se sert volontiers, encore aujourd'hui, de l'expression « la nuit de Noël » pour désigner la veille de la fête, 24 décembre. Ceci rendrait donc également plausibles les années où Pâques tomba le 18 avril : 639, 650, 661 et 672.

Ainsi pourrait-on raisonner et calculer. Mais il faut signaler une grosse difficulté de principe. Sommes-nous assez sûrs que le 17 avril est bien le *dies natalis* de Donnán et de ses compagnons ? Une note marginale du Livre de Leinster, précisément au 17 avril du martyrologe de Tallaght, nous porte à hésiter : *Zephan 7 Lurint 7 Geurgii 7 na naidin i mBethil 7 Petar decoin 7 Donnan Ego co n-ulib martirib in domu in hoc die commemorantur* ⁴ ; « Étienne ⁵ et Laurent et Georges et les petits enfants de Bethléem et Pierre le Diacre et Donnán d'Eigg, avec tous les martyrs du monde, sont commémorés aujourd'hui. » Ces quelques lignes font réfléchir. Ne semblent-elles pas indiquer une commémoration générale de tous les martyrs, sorte de Toussaint particulière à

semble avoir été fait d'après les gloses du *Félire*. Le martyrologe de Donegal ajoute, en terminant, la date : 616. Il faut croire que c'est celle à laquelle se sont arrêtés Ward et Colgan. Nous y reviendrons à l'instant.

¹ *Félire Húi Gormáin* p. 78.

² *Félire Oengusso*, ed. 2, p. 116.

³ GIRY, *Manuel de Diplomatique*, p. 212-13.

⁴ Ed. BEST et LAWLOR, p. 106.

⁵ Ici certainement le protomartyr.

l'Irlande? On y aurait raccroché le souvenir de S. Donnán, dont le jour anniversaire était peut-être inconnu. C'est ainsi qu'il serait passé dans la liste du 17 avril. Il est vrai, d'autre part, qu'on pourrait invoquer le même fait en confirmation de l'opinion contraire : le *dies natalis* de S. Donnán était parfaitement déterminé, c'était bien le 17 avril, et les Irlandais ont choisi, fort naturellement, pour cette commémoration générale, la fête du grand martyr de leur race.

Le doute est encore augmenté par le fait que le martyrologe de Tallaght semble hésiter sur la date. Nous retrouvons au 29 avril, en un point où la liste des saints irlandais semble corrompue : *Donnani sacerdotis. Fálbi i nInis. Enani. Ega* (ce dernier mot est le génitif du toponyme Eig, Eigg, dont le manuscrit fait ici un nom de personne) ; au 30 avril : *Familia Ega ut alii dicunt* (« le groupe des moines d'Eigg, selon d'autres »). Si vraiment le martyre eut lieu *in nocte Paschae*, ces dates de fin avril doivent être exclues. La fête du 30 serait-elle due à une erreur de lecture : *.ii.kl.* au lieu de *.xu.kl.*?

Les Franciscains irlandais du xvii^e siècle, nous l'avons vu ¹, ont préféré l'année 616, qui ne concorde avec aucun de nos calculs. Ils se sont fondés sur les anciennes annales irlandaises. On peut citer les textes suivants qui assurément dérivent d'une source commune, et différente de celle du Livre de Leinster : *K.iiii. Combustio Donnain Ega hi. xu. kl. Mai, cum cl. martiribus* ². L'année est indiquée dans ces annales par le fait que les calendes de janvier tombèrent un mercredi, ce qui se vérifie pour 615. Les Quatre Maîtres rapportent l'événement à l'année 612 ; les *Annales* dites *d'Innisfallen*, dont nous attendons une édition par M. Best, à l'année 611.

Dans les *Annales d'Ulster* nous lisons, à l'année 616 (qui, selon la correction de B. Mac Carthy, devrait être 617) : *Combustio Donnain Ega hi .xu. kal. Mai cum cl. martiribus* ³. Dans le *Chronicon Scotorum* (à l'année 617, d'après

¹ P. 127, note 4.

² Troisième fragment des *Annales* dites de *Tigernach*, ed. Whitley STOKES, in *Revue Celtique*, t. XVII, p. 171.

³ *Annals of Ulster*, éd. W. H. HENNESSY., t. I, p. 88 ; c'est la date à laquelle s'arrête Reeves, op. cit., p. 307 : dimanche 17 avril 617 ; Pâques, en cette année, tomba le 3 avril.

l'édition Hennessy) : *Combustio Donnain Ega hi .xii. kl. Mai cum .cl. martiribus*¹ ; il y a une erreur de lecture : *.xii.* pour *.xu.*

Un ancien document fait de S. Donnán un contemporain de S. Colum Cille (mort en 597, à l'âge de soixante-quinze ans environ). Le futur martyr aurait même voulu prendre l'abbé d'Iona pour directeur spirituel². Faudrait-il donc songer à remonter, pour le martyre de S. Donnán, plus haut que le VII^e siècle ? Non, sans doute. Il convient de ne faire que peu de fond sur les témoignages qui nous rapportent de semblables relations personnelles entre deux saints de la même région. Et d'ailleurs, quoi d'invraisemblable à ce que Donnán ait survécu de quelque vingt ans à Colum Cille ?

Paul GROSJEAN S. I.

¹ *Chronicon Scotorum*, éd. W. H. HENNESSY, p. 74.

² *Félire Oengusso*, éd. 2, p. 116, gloses.

BULLETIN

DES PUBLICATIONS HAGIOGRAPHIQUES

Les ouvrages marqués d'un astérisque ont été envoyés à la rédaction.

Sancti Pachomii Vitae graecae, ediderunt hagiographi Bollandiani ex recensione Francisci HALKIN, S. I. Bruxelles, Société des Bollandistes, 1932, in-8°, 111*-474 pp. (= *Subsidia hagiographica* 19).

Hippolyte DELEHAYE. *Les origines du culte des martyrs*. Deuxième édition revue. Bruxelles, Société des Bollandistes, 1933, in-8°, VIII-443 pp. (= *Subsidia hagiographica* 20).

Malgré les critiques qui ne lui ont pas été épargnées, l'édition des premières Vies grecques de S. Pachôme, au t. III des *Acta SS.* de mai, a rendu, pendant deux siècles et demi, d'appréciables services. Néanmoins, il était assez généralement reconnu qu'elle a trop longtemps circulé pour la gloire de Papebroch. Les bollandistes n'ont pas voulu laisser à d'autres le soin de la remplacer. La présente édition, due au P. F. Halkin, est fondée principalement sur le codex XI. 9 de la bibliothèque Laurentienne de Florence, le même auquel avait été prise la malencontreuse copie de nos devanciers. Notre jeune collaborateur en a scrupuleusement revu le texte sur le manuscrit même. Son travail a reçu la bienveillante approbation de M. G. Pasquali, et l'on peut espérer que cette fois le codex florentin a livré tous ses secrets. Ce n'est assurément point faute des recherches nécessaires que ce témoignage est resté unique dans son ensemble. Toutefois le manuscrit de l'Ambrosienne D. 69 Sup., déjà connu de Papebroch, a fourni quelques anciens fragments remontant à une tradition indépendante du manuscrit de la Laurentienne.

Aux pièces déjà comprises dans l'édition princeps : *Βίος τοῦ ἁγίου Παχωμίου*, lettre de l'évêque Ammon, « Paralipomènes » (*BHG.* 1396-1399), le P. H. a joint trois recensions inédites. L'une, qu'il appelle la « Vita altera » (*BHG.* 1400) n'était connue que par la traduction latine de Gentien Hervet et, depuis 1917, par une traduction allemande de M. H. Mertel.

La seconde (*Vita tertia*) ne s'était conservée au complet que dans un manuscrit de Patmos, dont jusqu'à présent on ne savait à peu près rien. Mais outre d'assez nombreux extraits ou fragments qu'il a été possible de repérer, on en a identifié une notable partie dans une compilation dont il sera parlé dans un instant.

La troisième (quatrième de la liste totale) est proprement un panégyrique, dont M. Mertel a traduit en allemand deux ou trois chapitres d'après le manuscrit grec de Munich 3.

Outre les pièces susdites, le P. H. a pris en considération dans son appareil critique la Vie de Pachôme publiée en 1908 par le regretté abbé Nau (*BHG.* 1401, appelée ici *Vita sexta*) et un centon hétéroclite (*Vita quinta*), qui n'est guère mieux qu'un ravaudage d'emprunts textuels à la *Vita quarta* et à la *Vita tertia*.

On le voit, le nouveau recueil constitue une sorte de *Corpus Pachomianum graecum*, qui n'épuise pas la matière — il eût été déraisonnable d'y prétendre — mais qui rassemble en ordre clair et strictement objectif les résultats d'une large et consciencieuse enquête dans la tradition manuscrite. Ce long travail n'a été rendu possible que par la libéralité de M. L. Th. Lefort, qui a spontanément mis à la disposition des bollandistes les matériaux grecs de la Vie de S. Pachôme recueillis par lui-même dans les bibliothèques d'Europe et d'Orient.

Au moment où les dernières pages du texte grec allaient retourner à l'imprimerie, nous avons appris, par une bienveillante communication de Mgr Ehrhard, que le ms. 1015 de la bibliothèque Nationale d'Athènes contient une copie de la *Vita prima*, de l'épître d'Ammon et des Paralipomènes, qui aurait chance d'être plus ancienne que le *Codex Laurentianus*. Ce nouveau témoin, qui avait échappé on ne sait comment à toutes les recherches et sur lequel nous n'avons pu obtenir de renseignements complémentaires, n'avait que le tort de survenir un peu tard. Son témoignage ne pouvait être examiné que dans un supplément, où il va de soi que la *Vita prima* n'aurait pas été seule intéressée, si le manuscrit d'Athènes doit être accepté en effet pour le représentant le plus considérable de la tradition grecque. Cette étude viendra en temps et lieu ; ceux qui regretteront, comme nous le regrettons, qu'elle n'ait pu trouver place ici, conviendront aussi que, souvent, le mieux est l'ennemi du bien. Cette surprise n'est pas la seule qui nous ait rappelé ce que l'hagiographie Pachômienne réserve encore d'imprévu. Il apparaît de plus en plus clairement que la filiation des textes est liée à des questions qui ne se laissent pas enfermer dans le cadre de la seule tradition grecque. La présente édition n'avait pas à résoudre tous ces problèmes,

elle pouvait encore moins en préjuger la solution. On ne lui refusera pas le mérite de l'avoir largement facilitée.

Le volume du P. Delehaye sur *Les Origines du Culte des Martyrs* s'est trouvé épuisé peu d'années après son apparition (1912). Une nouvelle édition, attendue et fréquemment demandée, aurait dû être publiée depuis longtemps. Mais il a été reconnu préférable de la rattacher au Commentaire du martyrologe hiéronymien, où tous les témoignages relatifs à la personnalité historique et au culte des premiers martyrs devaient être soumis à une revision d'ensemble. Il sera aisé de voir, en parcourant le présent volume, qu'au prix de ce retard l'annotation, malgré les accroissements qu'elle a reçus, a pu éviter de s'alourdir.

Le plan de l'ouvrage est resté celui qui est connu de tous nos lecteurs (cf. *Anal. Boll.*, XXXII, 72-73). Toutes les positions de principe ont été maintenues ; aucune conclusion générale n'a vieilli depuis passé vingt ans. Mais dans l'intervalle, la connaissance des faits s'est notablement étendue. De nouveaux documents sont venus au jour : textes, inscriptions, monuments figurés, sanctuaires. Beaucoup de sources anciennes sont maintenant mieux explorées, et il ne nous sera pas interdit de constater que les recherches personnelles de l'auteur ont pu, dans une certaine mesure, contribuer à ces progrès. La faveur avec laquelle son livre a été accueilli dès l'abord restera fidèle à cette édition renouvelée.

* Joannes NIESSEN. *Ephesus. Die letzte Wohnstätte der hl. Jungfrau Maria*. Münster i. W., Aschendorff, 1931, in-8°, 72 pp.

La pieuse croyance qui localise à Panaghia-Capouli le tombeau de la Vierge Marie montre en ce moment un renouveau de vitalité. Elle le doit pour une part aux espérances fondées sur les fouilles entreprises à Éphèse par l'Institut archéologique d'Autriche, et principalement aux souvenirs ravivés par le quinzième centenaire du concile d'Éphèse. A en juger par la brochure de M. J. Niessen, les bases historiques de la légende de Panaghia-Capouli ne sont guère devenues plus solides. Les raisons dogmatiques développées dans le § I (p. 5-13) ne nous apprennent exactement rien sur l'endroit où la Vierge aurait achevé sa vie terrestre. Tout ce qui est dit (p. 20 et suiv.) d'après E. Lucius sur le respect témoigné par les premiers chrétiens aux tombeaux des martyrs et des saints se réduit à des considérations générales, étrangères à la question, et qui n'empruntent pas une valeur particulière au nom de leur auteur. Sur le point de fait, aucun nouvel élément de preuve ne paraît être venu au jour. Il faut reconnaître

que M. N. donne un tour assez frappant à l'argument que l'on peut tirer du silence de S. Jérôme contre le sanctuaire de la Dormition de la Vierge à Jérusalem (p. 24-34) et que le P. Jugie avait déjà bien mis en lumière (*Échos d'Orient*, t. XXV, 1926, p. 136 et suiv.). Mais s'il était parvenu à ruiner tout à fait « la tradition » de Gethsemani, en quoi celle d'Éphèse deviendrait-elle plus solide? Sur cette dernière, le témoignage capital de M. N. est encore le texte de la lettre où les Pères du Concile d'Éphèse auraient annoncé au clergé et au peuple de Constantinople que Nestorius a été déposé *ἐνθα ὁ θεολόγος Ἰωάννης καὶ ἡ θεοτόκος παρθένος ἡ ἁγία Μαρία* (p. 12). Ce texte serait en effet assez parlant, si l'authenticité en était mieux garantie. Mais la pièce d'où il est tiré est loin d'inspirer confiance. En soi d'abord, il est étrange, pour ne rien dire de plus, qu'au moment où Nestorius fut condamné, le concile ait jugé nécessaire d'apprendre au clergé et aux fidèles de Constantinople que leur archevêque s'était rendu à Éphèse. Sur ce même sujet de la déposition de Nestorius, les Pères de la majorité ont écrit aux mêmes destinataires, une autre lettre qui portait plus de deux cents signatures et qui s'est conservée dans les collections grecques et dans les anciennes traductions latines (SCHWARTZ, *Concilium Ephesenum*, vol. I, pars 3, p. 13; vol. III, p. 94-95). Elle prend l'exposé des faits au point supposé connu de tous et se termine par l'ordre de pourvoir au remplacement de l'archevêque déposé. L'épître dont M. N. tire argument, outre qu'elle fait double emploi avec la lettre authentique, n'a aucunement le ton d'un acte officiel rédigé sous l'impression directe des événements. Elle fait des phrases autour de la sentence rendue, sans énoncer celle-ci en termes canoniques et sans y donner la conclusion qui s'imposait. Il n'y a pas lieu de s'étonner qu'elle soit absente de la version de Rusticus. P. P.

* E. HONIGMANN. *Syria*, dans W. KROLL et K. MITTELHAUS, *Paulys Real-Encyclopädie der classischen Altertumswissenschaft*, 2^e série, t. VIII, 1932, col. 1549-1727.

L'article *Syria*, dans le nouveau PAULY-WISSOWA, a l'importance d'un solide volume, qui déborde de partout le cadre de la « classische Altertumswissenschaft ». Nous ne pouvons que signaler sans commentaires, les notions générales qui remplissent les premiers paragraphes. 1. Nom; 2. Territoire et frontières; 3. Relief du sol; 4. Hydrographie; 5. Climat; 6. Flore; 7. Faune et minéraux; 8. Ethnographie. Dans le § 9 « Religions » (entendez : cultes antérieurs au christianisme), l'hagiographie fait une première apparition, qui n'est point particulièrement heureuse. Zeus Casios, héritier lui-même de

Ba'al Šaphon ou de Typhon) aurait eu pour successeur S. Barlaam du Mont Casios (col. 1576-77 ; cf. *BHO*. 140). Le dieu 'Azîz, vénéré chez les Arabes de Syrie, se serait survécu dans la personne de S. Serge (col. 1581-82). Cette idée, empruntée à E. Lucius, reviendra plus loin (col. 1707). 10. *Altorientalische Geschichte* ; 11. *Perserzeit und Hellenismus* ; 12. *Von Pompeius bis Trajan*.

Jusqu'à ce point l'exposé se recommande surtout par les qualités qui sont celles des répertoires encyclopédiques les plus sérieux ; l'information est sûre, bien à jour et récapitule au complet, en ordre clair, les résultats acquis ou considérés comme tels, par les chercheurs qualifiés. A partir du § 13, on a tout de suite l'impression que l'auteur est entré dans un sujet qu'il connaît d'original. La géographie historique passe au premier plan et introduit son point de vue spécial dans les aperçus qui ne la concernent pas ex professo. La suite des sous-titres est déjà caractéristique : 13 *Strabon. Plinius. Ptolemaios*. 14. *Itinerarien und Römerstrassen*. 15. *Von Hadrian bis Diocletian*. 16. *Von Konstantin bis zum Ende des 4. Jhdts. Notitia dignitatum*. 17. *Von Theodosius II. bis Herakleios. Hierarchie, Mönchstum und Heiligenverehrung*.

Sur la topographie historique de la Syrie, d'importantes études ont paru depuis le grand ouvrage de M. R. Dussaud, qui ne date que de 1927. M. Honigmann, auteur lui-même d'un remarquable lexique de toponymie syrienne (*Zeitschrift des Deutschen Palästina Vereins*, t. XLVI, 1923, pp. 149-93, t. XLVII, 1924, p. 1-64), n'ignore aucune des découvertes récentes. Mais nulle part il ne se borne au rôle de rapporteur ; et sur nombre de points demeurés douteux ou obscurs, il apporte des solutions personnelles ou du moins des hypothèses plausibles. Les unes et les autres portent la marque d'un savoir clair, solide et supérieurement bien coordonné. Il est étonnant qu'un esprit aussi exact en soit resté aux affirmations gratuites des mythologues attardés à la théorie des saints successeurs des dieux. Col. 1711, M. H. y ajoute l'erreur, plus facilement évitable, de confondre S. Barlaam, martyr d'Antioche, avec son homonyme Barlaam, ermite du Casios. Ceci pourrait expliquer cela. Semblable méprise est de celles où ce philologue au jugement sûr ne tombe jamais, quand il a lui-même examiné les textes originaux. Son précis de géographie syrienne et les cartes qui le complètent fort heureusement sont un ouvrage fondamental que l'on ne saurait assez recommander aux historiens de la Syrie chrétienne.

P. P.

* Rosa SÖDER. *Die apokryphen Apostelgeschichten und die romanhafte Literatur der Antike*. Stuttgart, Kohlhammer, in-8°, 1932, xii-215 pp.

* Erik PETERSON, *Die Häretiker der Philippus-Akten* dans *Zeitschrift für die neutestamentliche Wissenschaft*, t. XXI (1932), p. 97-111.

* ID., *Zum Messalianismus der Philippus-Akten*, dans *Oriens Christianus*, t. XXIX (1932), p. 172-79.

Les Actes apocryphes des apôtres sont des œuvres d'imagination qui ont des affinités visibles avec le roman grec. On cherche ici à préciser davantage le genre littéraire auquel ces écrits se rattachent. L'auteur procède d'abord à une analyse qui fait ressortir cinq éléments principaux dont ils sont généralement formés : les pérégrinations ou voyages des apôtres ; puis, ce qu'on appelle maintenant en Allemagne, d'un terme assez pédant : l'arétalogie ; disons simplement le merveilleux. Ensuite, la tératologie : monstruosité ou phénomènes extraordinaires ; l'élément tendancieux, comme l'enseignement ascétique ou les doctrines hérétiques, dont les Actes seraient le véhicule. Enfin l'élément érotique, terme qu'il faut presque entendre à rebours, et qui signifie ici l'intervention des femmes dans ces histoires. Une place à part est faite à quelques motifs spéciaux : l'esclavage, la persécution et les souffrances, le rôle du peuple ; l'aide de la Divinité dans les cas d'extrême détresse ; les oracles, les songes, les visions, les prophéties. Les récits où ces éléments sont mêlés à doses inégales entrent évidemment dans la catégorie du roman, dans le sens large du mot. En comparant les Actes apocryphes aux spécimens du roman grec qui nous sont parvenus, on peut noter des différences qui amèneraient à dire, avec Reitzenstein, qu'ils appartiennent à une autre branche de la littérature. On se demande s'il est bien utile de tant raffiner en pareille matière. Ce que l'on peut garder des observations de Reitzenstein, c'est que le roman grec s'adresse à un public cultivé et que nos Actes ont un cachet populaire nettement prononcé. M^{lle} Söder en arrive à les rattacher à une classe d'écrits racontant, pour le peuple, la vie et les aventures de personnages illustres, réels ou mythiques, un genre dont les premiers modèles auraient disparu. Au cours de cette laborieuse et intéressante étude, l'auteur met bien en lumière les contrastes qui éclatent entre les apocryphes et les Actes canoniques.

On avait perdu un peu de vue, depuis un certain temps, les *Acta Philippi*, sur lesquels les critiques ont énoncé des opinions contradictoires. Lipsius les regardait comme une rédaction catholique d'un écrit gnostique du III^e siècle ; Bardenhewer déclarait n'y retrou-

ver aucune trace de gnosticisme. Pour lui, ces *πράξεις* rendaient partout le son catholique. M. Peterson a jugé qu'il y avait lieu de reprendre la question. Il rapproche du texte des Actes un certain nombre de décrets du Concile de Gangres (vers 350) contre les Eusthathiens et les homélies faussement attribuées à S. Macaire, dont nous devons la publication à G. L. Marriott (*Harvard theological Studies*, V, 1918). De cette comparaison il ressortirait que les Actes de Philippe ont gardé la trace de l'évolution de l'ascèse eustathienne vers la mystique messalienne. M. P. va jusqu'à désigner deux épisodes, celui du bouc et du léopard (*πράξις η'*) et celui du dragon (*πράξις θ'*) qui seraient des morceaux spécifiquement messaliens. Ailleurs il ne s'agirait que de simples retouches dans le sens de cette hérésie. La question méritait d'être soulevée. Mais on n'ignore pas combien il est difficile de se prononcer sur la portée générale des textes de cette espèce, faits de pièces de rapport. H. D.

* Franz Joseph DÖLGER, *Antike und Christentum*, t. III, Heft 1-3. Münster i. W., Aschendorff, 1932, 224 pp., illustré.

* ID., *ΙΧΘΥΣ*, V. Band, 1^e Lieferung. Ibid., 1932, 80 pp.

Voilà la troisième année que M. Dölger ouvre à qui veut y puiser les trésors accumulés par sa patiente érudition, et nous communique, sous des rubriques variées, les fruits de son immense lecture. La suite des dissertations de médiocre étendue et des notes, qui se réduisent parfois à quelques lignes, se laisse difficilement analyser. Il faut se contenter d'indiquer les principales matières traitées par l'auteur ; à ceux qui n'auraient pas le loisir de tout lire, de choisir dans cette abondance.

Le volume s'ouvre par de curieuses recherches sur le canon 48 du concile d'Elvire : *hi qui baptizantur, ut fieri solebat, nummos in concha non mittant, ne sacerdos quod gratis accepit pretio distrahere videatur*. L'usage visé dans ce règlement est rapproché de la pratique, d'origine païenne, dont les monnaies trouvées dans les sources sacrées sont un indice. Une découverte faite en Crimée, il y a un certain nombre d'années, dans un baptistère (p. 149-150) prouve que l'abus, signalé par le concile, n'était pas propre à l'Espagne.

L'article suivant (p. 25-62) nous fait visiter les écuries et les pâturages de l'antiquité, où nous constatons que l'habitude de marquer au fer rouge, de certains signes, les chevaux et le bétail, remonte très haut. Parmi ces signes, il y en a dont le caractère religieux est évident, tel le monogramme du Christ. La croix gammée a parfois servi de marque pour les chevaux. M. D. dit que ce symbole n'a rien de chrétien.

On le croit volontiers. Comme ailleurs, l'auteur éclaire les textes par des monuments figurés. Nous n'avons pas besoin de faire observer que l'interprétation, ici, est particulièrement délicate, et que les marques relevées sur certaines sculptures pourraient tout aussi bien se rapporter aux monuments eux-mêmes qu'aux animaux qu'ils représentent et qui offrent docilement leur dos pour les porter. On se rappellera peut-être les planches 11-16 du volume précédent, où M. D. nous présente plusieurs têtes antiques avec une croix gravée sur leur front. Personne ne dira que le jeune Drusus, par exemple, ou un anonyme, prêtre d'Isis, ont réellement porté cet insigne (*Anal. Boll.*, XLIX, 415). La note sur la clef de S. Hubert employée pour marquer les chiens (p. 149) peut se rattacher aux recherches précédentes.

Nous passons de là aux écoles de Trèves, au IV^e siècle (p. 62-72) et, à propos d'un texte de S. Ambroise (*Expos. in psalm. CXVIII*, 22, 38), nous assistons aux premières leçons de lecture et d'écriture que, tout enfant, l'illustre évêque reçut dans cette ville. Avec beaucoup d'ingéniosité, M. D. rapproche du passage en question, d'autres textes, qui pourraient se rapporter à la même matière. Je ne sais s'ils sont faits pour s'éclairer mutuellement et si de l'ensemble ressort une idée bien nette.

Nous voici en pleine hagiographie avec un extrait de la *Vita Macrinae* de S. Grégoire de Nysse (p. 81-116), auquel M. D. rattache un ample commentaire. Il s'agit de la croix de fer qu'elle portait suspendue au cou et de l'anneau, de fer également, dont le chaton recouvrait une parcelle de la vraie croix. Les mots τὸ τοῦ σταυροῦ φυλακτήριον fournissent la matière de savantes explications, et la relique de l'anneau ramène la question de l'invention de la Croix et des textes de S. Cyrille relatifs à cet événement.

Un autre texte hagiographique, le ch. X de la *Passio Perpetuae*, est étudié dans une courte dissertation (p. 177-88). La sainte raconte sa vision du combat avec l'Égyptien. De même que dans plusieurs autres Passions, citées par M. D., le martyre est présenté ici comme un combat contre le démon.

Dans ce volume encore, M. D. a pris pour thème plusieurs passages de Tertullien, ainsi le *De pudicitia*, 1 (p. 132-148), le *De idololatria*, 11 (p. 192-203), le *De baptismo* 16, 2 (p. 216-219), et d'autres en passant. Tout ce qui sert à faire mieux comprendre une œuvre aussi importante et aussi difficile que celle de l'illustre africain doit être reçu avec reconnaissance, et nous espérons que M. D. continuera à faire de son texte l'objet de ses recherches.

Il n'est personne qui ne connaisse l'*Ιχθύς* du même auteur. On pouvait croire terminé ce gros ouvrage, qui compte déjà quatre volumes, où sont réunies toutes les variétés de poissons qui doivent intéresser les archéologues. Un nouveau coup de filet en a amené un assez grand nombre pour remplir un cinquième volume, dont le premier fascicule vient de paraître. Il est utile de savoir que tous les poissons conservés dans les musées d'antiquités ne sont pas des symboles religieux. Il en est que l'on classerait, dans les bazars, parmi les jouets ou les objets de toilette. D'autres ne sont que des marques de fabrique ; parfois encore des amulettes païennes avec un texte magique, des phylactères chrétiens, etc. De toutes ces catégories, M. D. présente des échantillons, qu'il fait valoir avec une profusion de textes et d'exemples que lui seul est capable de trouver. Ce cinquième volume doit être le dernier. Mais un chercheur comme M. D. n'est pas garanti contre les surprises de quelque pêche miraculeuse. H. D.

* *Texte und Untersuchungen zur Geschichte der altchristlichen Literatur*, t. XLVI, 2 ; XLVII, 1-4 ; Leipzig, Hinrichs, 1930-1932, 5 fasc. in-8°.

Bien que les travaux publiés dans les derniers volumes de la collection, dont MM. E. Klostermann et C. Schmidt ont pris la direction, ne fournissent aucun apport direct à nos études, nous ne pouvons nous désintéresser des recherches qui préparent ou complètent les belles éditions de la Patrologie grecque de Berlin. Il ne peut être question d'ailleurs que d'indications sommaires. Le tome XLVI, dont le premier fascicule avait paru en 1929 (*Anal. Boll.*, XLVIII, 186) se complète par un ouvrage posthume de M. T. LOOFS, *Theophilus von Antiochien adversus Marcionem und die anderen theologischen Quellen bei Irenaeus* (1930, X-462 pp.). La rédaction définitive de l'auteur, texte et annotations, était terminée aux deux tiers. Pour la suite, M. J. FICKER, qui s'est chargé de publier l'œuvre de son collègue, n'a pu disposer que d'un premier jet. Il sera bon, dans l'appréciation de l'ouvrage, de tenir compte de cette circonstance, bien que l'ajustement ait été fait avec beaucoup de conscience et d'habileté. L'étude détaillée des sources de S. Irénée et notamment de l'usage qu'il a fait du traité perdu de Théophile d'Antioche contre Marcion, a amené M. L. à modifier ses idées sur l'originalité et sur le talent de S. Irénée. Celui-ci a fait aux écrits d'autrui de plus larges emprunts qu'on ne l'admettait généralement, et la mise en œuvre ne révèle pas un maître dans l'art d'écrire. Bien des idées que l'on attribuait jusqu'ici à Irénée remontent plus haut que lui. Théophile d'Antioche a été par-

ticulièrement exploité ; dans l'histoire de la théologie sa place se trouve grandie au détriment d'Irénée. Ceci n'est que l'idée générale développée par M. L. L'intelligence du détail réclame une sérieuse application d'esprit, à laquelle devra se résoudre quiconque serait porté à accepter toutes ses conclusions. Les vues de l'auteur, principalement sur ce qu'il appelle la « Geisteschristologie » appellent un contrôle minutieux, dont peu de personnes, nous osons le dire, sont capables. Parmi les textes où M. L. cherche des traces de cette christologie, nous indiquerons les *Acta Pauli et Theclae* (p. 148-57). Là comme ailleurs, on se mettra en garde contre l'esprit de système qui l'entraîne parfois bien loin.

Dans le volume XLVII sont réunis quatre petits ouvrages d'étendue et d'importance diverses. 1. F. GERKE, *Die Stellung des ersten Clemensbriefes innerhalb der Entwicklung der altchristlichen Gemeindeverfassung und des Kirchenrechts* (vi-136 pp.). L'auteur est d'avis que l'étude de l'épître de S. Clément à l'Église de Corinthe n'a pas, jusqu'ici, donné les résultats qu'on était en droit d'en attendre, au point de vue du droit ecclésiastique, malgré les travaux de Wrede, de Harnack et de R. Sohm. Ces deux derniers auteurs sont principalement pris à partie, et M. G. s'attache à mettre au point leurs recherches. Il y a, sur cette matière, une abondante « littérature » catholique, nullement méprisable (voir *Theologische Revue*, 1932, p. 65), dont l'auteur ne dit mot. Ignorance ou dédain ? Oubli peut-être, mais qui ne donne aucun lustre spécial au livre de M. G. — 2. E. KLOSTERMANN und E. BENZ, *Zur Ueberlieferung der Matthäuserklärung des Origenes* (1931, vii-136, 32 pp.). Très importante introduction à l'édition du commentaire d'Origène sur S. Matthieu. Nous sommes mis au courant des recherches sur la tradition des grecs, la tradition des latins, sur les rapports des *τόμοι* avec la traduction latine, sur les homélies latines. Un supplément donne le relevé des fragments retrouvés dans les « chaînes » avec un tableau synoptique. On voit immédiatement que rien n'a été négligé pour atteindre tout ce qui reste de l'œuvre du grand Alexandrin. — 3. M. RAUER, *Form und Ueberlieferung der Lukas-Homilien des Origenes* (1932, vii-36 pp.). L'édition du t. IX des œuvres d'Origène avait été confiée à M. R. (*Anal. Boll.*, XLIX, 135). Les observations des critiques qui se sont occupés de cet ouvrage et de nouvelles recherches ont permis à l'auteur de préciser certaines questions se rapportant à la tradition manuscrite, sur la forme latine des homélies et sur les fragments grecs. — 4. E. KLOSTERMANN, *Nachlese zur Ueberlieferung der Matthäus-erklärung des Origenes* (1932, 11 pp.). Comme l'indique le titre, c'est un complément du volume du même auteur, cité plus haut (n. 2).

H. D.

* F. RÜTTEN. *Lateinische Martyrerakten und Martyrerbriefe*. Münster i. W., Aschendorff, 1931, in-8°, 44 pp. (= *Aschendorffs Lesehefte*).

Cette brochure, la cinquième de la collection Aschendorff, est une petite anthologie de Passions latines. Nous y trouvons les Actes des martyrs Scillitains, des S^{tes} Perpétue et Félicité, de S. Cyprien, de S. Maximilien et à leur suite les six dernières lettres du saint évêque de Carthage. Le texte des Actes est celui des *Ausgewählte Martyrerakten* de Knopf-Krüger (1929), sans les fautes typographiques qui déparent cette édition ; les lettres de S. Cyprien sont reproduites d'après l'édition de Hartel. Le programme de la collection obligeait l'auteur à se restreindre et à se contenter d'un petit nombre de pièces. Son choix a été heureux. Il s'en est tenu à quelques Passions historiques de saints appartenant à une même Église.

L'ouvrage du P. Delehaye, *Les Passions des martyrs et les genres littéraires*, a été mis à contribution dans les introductions. Les difficultés du texte sont généralement élucidées dans un commentaire concis. Une bibliographie sommaire, mais bien choisie, eût été la bienvenue. Certaines notes de l'auteur ne rallieraient probablement pas tous les suffrages. Nous y relèverons l'opinion qui rattache encore l'origine du mot « martyr » aux visions dont furent favorisés un grand nombre de chrétiens qui périrent pour la foi. Cette opinion a été examinée et rejetée par le P. Delehaye (*Sanctus*, p. 100 et suiv.). C'est une conception artificielle qui n'est pas confirmée par les Actes historiques parvenus jusqu'à nous.

M. VAN CUTSEM.

*ERNST SCHAEFER. *Die Bedeutung der Epigramme des Papstes Damasus I für die Geschichte der Heiligenverehrung*. Romae, Ephemerides liturgicae, 1932, in-8°, VII-167 pp.

On n'a jamais douté de l'importance des inscriptions Damasiennes pour l'histoire du culte des saints. Le sujet de la thèse doctorale (Leipzig) de M. Schäfer n'est donc pas bien nouveau ; mais il était éminemment apte à introduire un débutant dans les études d'archéologie chrétienne, sur les pas de De Rossi, à qui Damase a fourni la principale matière d'un chef-d'œuvre, dont la substance a passé dans ce recueil si bien conçu des *Epigrammata* de Ihm. M.S. s'est bien pénétré de la doctrine du maître, et n'a pas négligé les travaux importants qui n'ont fait que la confirmer, en particulier ceux de M. P. Franchi de' Cavalieri. Certaines parties trahissent un peu d'inexpérience. Mais le travail est consciencieusement fait, et pourra rendre des services. Les inscriptions, commentées une à une, sont groupées en deux catégories, d'après que les martyrs, dont elles ornaient les tombeaux, sont

marqués ou non dans la *Depositio martyrum*. Je n'oserais regarder comme très heureuse cette répartition. Elle suppose que le culte des saints du second groupe a commencé plus tard que celui du premier, en d'autres termes que la *Depositio martyrum* du chronographe de 354, telle que nous l'avons, est complète, et que le calendrier romain qui est entré dans le martyrologe hiéronymien a reçu de notables accroissements. Or, on n'a pas démontré que le texte de 354 soit autre chose qu'un abrégé du calendrier officiel de cette époque. Des additions postérieures sont possibles. Mais on aurait bien de la peine à les isoler. Nous n'attacherions donc aucune importance au calcul qui donne 22 jours de fête de martyrs pour le milieu du IV^e siècle, et 60 pour le premier quart du siècle suivant (p. 3). Dans la seconde série des martyrs, nous rencontrons Irène, la sœur de Damase, qui n'a pas été martyre. Évidemment, l'auteur ne l'affirme pas. Il a accueilli l'épigraphie d'Irène, parce qu'elle lui donnait l'occasion d'étudier l'ensemble des inscriptions qui se rapportent à la famille de Damase, et nous n'insistons pas.

Le commentaire de l'inscription de Tarsicius (et non Tharsicius) appelle quelques observations. La notice de S. Tarcisius, dans la Passion de S. Étienne, pape, dépend toute entière de l'inscription Damasienne, M. S. l'a bien vu. Mais alors que Damase indique assez clairement sa qualité de diacre, l'hagiographe fait de lui un acolythe. M. Pio Franchi, dans un travail que l'auteur n'a pas remarqué (inséré dans WILPERT, *Die Papstgräber und die Cäciliengruft*, p. 96-98), a donné les raisons de ce travestissement. M. S. admet, après d'autres, que Tarsicius figure au martyrologe hiéronymien. C'est une opinion qui ne saurait se soutenir. M. Achelis (*Die Martyrologien*, p. 246) a pensé que le nom de Tarsicius se trouve, défiguré, au 4 juin, sans doute sous la forme *Arecii Daciani* (al. *diaconi*). Mgr Kirsch (*Der Stadtrömische Festkalender*, p. 153) ne serait pas opposé à adopter ce sentiment. Nous avons essayé de montrer (*Comm. mart. hieron.*, p. 303) qu'il s'agit d'une commémoration de S. Laurent, et que la formule complète est simplement : *Aretii Laurentii diaconi*. Pour prévenir toute autre erreur, il sera bon de remarquer, qu'au 31 janvier : *natale Tarsici* ne se rapporte pas davantage au diacre romain, et que la véritable lecture est *Tyrsi*. M. S. a fait de louables efforts pour éclaircir la question des *comites Xysti*. La transition des martyrs Felicissimus et Agapitus à un autre martyr du même cimetière, *Ianuarius*, donne d'abord l'impression qu'il identifie ce saint avec le Ianuarius du *Liber Pontificalis*. Mais il finit par conclure—et il a raison en cela—à une simple homo-

nymie. Les fragments d'inscription publiés par De Rossi (*Roma Sott.*, t. II, p. 11, 12), et se rapportant sans doute aux groupes des diacres de Xyste II, ont été rassemblés et enchâssés dans d'ingénieuses conjectures (voir p. 18). Celles-ci toutefois ne sont pas assez certaines pour justifier le procédé de M. S., qui imprime le texte restitué sans aucun des signes critiques usités en pareil cas. Gageons que plus d'un s'y trompera et croira lire du Damase authentique. Parler de tradition milanaise (p. 87-89) à propos des Actes de S. Laurent peut induire en erreur. S. Ambroise a lu les Actes, et les a paraphrasés. Mais il n'en est pas l'auteur, et rien n'indique qu'ils ont été écrits à Milan.

H. D.

* Aniceto CHIAPPINI. *Atti di S. Massimo martire levita di Aveia*. Casalbordino, Nicola de Arcangelis, 1932, in-8°, 34 pp.

* Baldassare FERRARO. *Il culto, la chiesa parrocchiale e le reliquie dei santi martiri Ciro e Giovanni principali protettori della città di Vico Equense*. Sorrento, Tip. G. D'Onofrio, 1931, in-8°, 128 pp.

Le P. Chiappini nous avertit que son étude est une revendication en faveur d'un saint local, S. Maxime, patron d'Aquila, qui aurait été martyrisé à Aveia, *in Vestinis*. Il publie trois recensions de la Passion de S. Maximus, *BHL*. 5829, 5833b, et un texte tiré des manuscrits de A. L. Antinori à la bibliothèque d'Aquila, ne différant presque en rien de *BHL*. 5834. L'auteur n'est pas un philologue de profession ; mais il a vu, ce qui est l'essentiel, que ces textes dérivent l'un de l'autre, que le premier est la source des suivants. C'est la Passion de S. Maximus, jugé et martyrisé *apud Asiam Provinciam*, sous le proconsul Optimus. Elle est généralement admise dans les recueils d'Actes « sincères ». Mgr Lanzoni avait examiné cette hagiographie et conclu que ce Maximus d'Asie n'avait rien à voir avec un Maximus de Abruzzes ; que le saint honoré à Aquila n'était sans doute pas différent de celui dont le culte est attesté dans plusieurs localités de l'Italie méridionale ; et qu'à Forconium (Cività di Bagno), qui remplaça l'antique Aveia, on s'était plu à lire *Avia* ou lieu de *Asia*, ce qui permettait de donner une histoire, d'assez bonne qualité, à un saint dont on ignorait tout jusque là. Poussé par l'« amor patrio », sentiment des plus respectables, mais qu'il est prudent de faire taire lorsqu'il s'agit de la critique des documents, l'auteur entreprend d'établir, contre Lanzoni : 1. que l'histoire de S. Maxime martyr d'Aveia a un fondement solide dans les documents et les traditions locales ; 2. que les Actes de S. Maxime d'Asie se rapportent au patron d'Aquila ; 3. que ces Actes n'ont aucun rapport avec le S. Maxime honoré à Cumes,

à moins que ce saint Maxime ne soit précisément le protecteur d'Aquila. La question principale est évidemment la première ; c'est même presque toujours, et ici surtout, la seule qui importe en ces matières. Qu'on ait honoré, dans la contrée, un S. Maximus, ne peut être révoqué en doute. Qu'il y ait eu, à Aveia, un martyr de ce nom, que la persécution y ait sévi et fait des victimes, je ne vois aucun moyen de le prouver, sans recourir à la Passion de S. Maximus, et sans supposer, ce qui est précisément en question, qu'il a souffert *in Avia* et non *in Asia*. Pour le reste, nous pouvons admettre avec l'auteur que très probablement, les trois homonymes dont il parle ne sont qu'une seule et même personne ; mais, ajoutons-nous, dont nous ignorons tout, en particulier le lieu du martyre.

La monographie de M. Ferraro sur l'église des SS. Cyr-et-Jean à Vico Equense (prov. de Naples) tire son importance du fait qu'elle a été composée sur place, avec des matériaux tirés des archives locales. Il s'y trouve beaucoup de détails curieux sur l'histoire de la petite ville. L'église en question était comme le centre de la vie publique à Vico Equense. C'est là que les citoyens étaient convoqués officiellement pour délibérer ou recevoir des communications intéressant la communauté. Elle est appelée, dans un document de 1492 : *ecclesia sanctorum Cyri et Ioannis extra et prope civitatem Vici, ubi Universitas et homines dicte civitatis congregari solent quoties aliquid universaliter exponitur*. Une décision de l'assemblée, en 1696, décrète la construction d'une nouvelle église. M. F. nous apprend que, jusqu'à la fin du XVII^e siècle, Vico Equense ne posséda pas de reliques, authentiques ou non, des deux patrons. Celles qui y sont vénérées maintenant ont été données à l'évêque Repucci par les jésuites du Gesù Nuovo de Naples. La translation eut lieu le 5 mai 1686. L'auteur a eu la bonne chance de retrouver aux archives de l'Archevêché de Sorrente, l'acte notarié relatif à la donation des reliques, document qui s'était jusqu'ici dérobé aux recherches. Il en publie le texte, p. 96-102. Nous n'avons pas à discuter l'authenticité de ces reliques. On ne saurait s'en faire une idée, sans examiner la question de la provenance et des pérégrinations des reliques de Naples. Cette question, personne ne nous demande de l'approfondir. H. D.

* *Seminarium Kondakovianum*. Recueil d'études. Archéologie. Histoire de l'Art. Études byzantines. T. V, Prague, Institut Kondakov, 1932, in-8°, viii-349 pp., nombreux fac-similés, planches et gravures hors texte.

L'Institut Kondakov, mis en deuil par la mort accidentelle de son

collaborateur N. M. Bélaev, a dédié à la mémoire du jeune savant le t. V de ses Mélanges, qui comptera parmi les plus intéressants de la collection. Nous avons l'avantage d'y trouver plusieurs travaux qui se rapportent assez directement à nos études.

1) P. PERDRIZET. *De la Véronique et de Sainte Véronique*. (p. 1-16). La plupart de ceux qui voudraient être renseignés sur les soi-disant portraits du Christ n'ont pas les loisirs ni peut-être la vigueur d'attention qu'il faut pour lire et comprendre le grand et décisif ouvrage de M. E. von Dobschütz. Ils pourront désormais prendre pour guide M. Perdrizet. Ils verront en quelques pages d'une lecture aisée comment la légende d'Abgar s'est amalgamée avec l'histoire apocryphe de l'hémmorroïsse, comment le portrait du Christ est devenu la Véronique, et par quel quiproquo le nom de cette prétendue image a été pris pour celui de la sainte femme à qui le Sauveur aurait donné miraculeusement une empreinte de son visage. Cet aperçu, très clair et judicieusement illustré, est émaillé de vues personnelles sur le type artistique de la Sainte Face et de ses imitations, sur la propagation de la légende, et sur les us et coutumes qui s'y rattachent. Il soulève aussi quelques problèmes sur lesquels le dernier mot n'est peut-être pas dit. M. P. paraît avoir de bonnes raisons pour croire que la Sainte Face de Laon n'était pas une copie de la « Véronique » de Saint-Pierre de Rome ; celle-ci et celle-là seraient « deux répliques, indépendantes l'une de l'autre, du *Μανδύλιον* orthodoxe » (p. 4). Mais en ce cas l'inscription slavonne de l'icône de Laon prouve tout de même que la Sainte Face de Rome provenait d'un pays balkanique. Comme le pape Célestin III l'a montrée à Philippe-Auguste en 1191, elle doit être arrivée à Rome avant le règne du grand joupan (et roi premier couronné) Stéphane Nemanja II. Mais la supposition qu'elle aurait été donnée à la basilique de Saint-Pierre par le grand joupan Stéphane-Syméon Nemanja n'est pas exclue par le fait que les Serbes sont orthodoxes (p. 4). Le roi Stéphane II lui-même, dans la biographie de son père Nemanja, mentionne (ch. 8) les présents envoyés par celui-ci *ad ecclesiam sanctorum et clarissimorum apostolorum Petri et Pauli, quae Romae est et sancti hierarchae pontificisque thaumaturgi Nicolai in magna urbe Bari...* (éd. J. MARTYNOV, *Pamjatniki drevnej pisjmennosti*, t. III, Saint-Pétersbourg, 1880, p. 44). Il se peut fort bien qu'au nombre de ces présents se soit trouvé, non pas le *Μανδύλιον* original, lequel eût été en effet une relique insigne et inaliénable « de l'Orthodoxie », mais une copie de cette image, puisque l'icône de Laon prouve qu'il en existait des reproductions slavonnes.

Les hébraïsants qui ont contesté l'origine du mot *μανδύλιον* (p. 1, note 4) ont donné un avis qu'on ne leur demandait pas. *Μανδύλιον* n'est ni hébreu, ni syriaque, mais arabe : l'étymologie et la parenté du mot ne laissent place à aucun doute. On notera que ce terme n'appartient pas à l'ancienne tradition. Pour désigner l'image du Christ les Arméniens disent invariablement *dastarak*. Le patriarche Germain, dans un texte parallèle, allégué par M. von Dobschütz (*Christus-Bilder*, p. 135) emploie encore le terme gréco-latin *συνδάριον*. La fortune tardive de *mandîl* (ou *mindîl*) prouve que la légende byzantine de la Sainte Face a pris sa forme dernière, à la faveur de la renaissance artificielle, qui suivit le retour victorieux de l'empire grec entre l'Oronte et l'Euphrate, au temps de Romain Lécapène, de Nicéphore Phocas et de Jean Tzimiscès (cf. *Anal. Boll.*, XLVIII, 89-90, 214-15). Les hagiographes chargés de renouer les anciennes traditions ne pouvaient effacer à leur gré trois siècles de domination arabe ni abolir sans plus de façons des souvenirs locaux fortement enracinés dans la littérature jacobite.

Selon une observation de M. Mâle, le geste de Ste Véronique essuyant le visage du Christ et recevant sur son linge l'image de la sainte Face n'apparaît qu'au *xv^e* siècle et sous l'influence des mystères. M. P. précisant cette donnée, estime que la création de ce jeu de scène pathétique remonte aux mystères joués à Paris par les Confrères de la Passion. « Toute la sensibilité, spontanée, délicate et généreuse de l'âme de Paris est dans cette invention, dont ni les Orientaux, ni les Grecs, ni les Italiens ne s'étaient avisés (p. 9) ». C'est une hypothèse plausible et qui doit comporter une preuve de fait. Celle qui est insinuée ici n'a peut-être pas eu à toutes les époques une force égale. Mais on peut en retenir tout au moins une invitation à l'indulgence pour la crédulité populaire, qui est allée renchérissant toujours sur le thème émouvant de la Sainte Face. Si la légende de Véronique et celle de Rocamadour avaient été un beau matin créées de toutes pièces par la supercherie d'un clerc, on pourrait y voir, selon le mot un peu dur de M. P., des « galéjades qui témoignent d'une imagination surchauffée et d'un esprit de clocher sans vergogne » (p. 12). Mais la responsabilité de ces pieux mensonges est diluée dans une sorte de suggestion collective, qui s'est poursuivie à travers on ne sait combien de générations. M. P. lui-même vient de nous dire comment ces inventions naïves ont pu devenir un titre d'honneur.

2) J. MYSLIVEC. *Ikonographie Akatistu Panny Marie* (p. 97-128 ; résumé français, p. 129-30).

Étude très spéciale d'iconographie, qui tend à revendiquer pour les Slaves l'honneur d'avoir créé l'illustration artistique de l'*Acatistos*, ou du moins d'en posséder le premier monument daté. Le plus ancien serait le cycle de peintures murales du monastère de Dečan en Serbie. Aux historiens de l'art de se prononcer. Notons en passant (p. 100 et suiv.) que l'influence des apocryphes du Nouveau Testament est reconnaissable dans l'inspiration des peintres qui ont travaillé sur le thème en question. Les illustrations nombreuses, mais un peu trop réduites, qui appuient les déductions de l'auteur, ne sont pas claires pour tous les yeux.

3) A. VASSILIEV. *Harun-ibn-Yahia and his description of Constantinople* (p. 149-163).

4) G. OSTROGORSKY. *Zum Reisebericht des Harun-ibn-Jahja* (p. 251-57).

Dans l'extrait du *Kitâb al-Boldân* d'Ibn-Rosteh, édité par J. de Goeje au t. VII de la *Bibliotheca geographorum arabicorum* (1892), est insérée une curieuse relation de voyage à Constantinople, dans le sud des Balkans et à Rome, attribuée à un prisonnier musulman, qui est appelé Hârûn ibn-Jahja. Cet écrit, que Rosen s'était autrefois proposé d'éditer et de traduire, n'avait pas échappé à l'attention de Marquart, qui l'avait mis à profit dans un chapitre de ses *Osteuropäische und Ostasiatische Streifzüge*. Quelques rares spécialistes s'en étaient occupés à la suite de Marquart ; mais la masse des érudits continuait de l'ignorer. M. Vassiliev a donc rendu un bon service en le remettant en lumière.

Marquart plaçait le voyage de Hârûn Ibn-Jahjâ entre les années 880 et 890 ; M. V. laisse un intervalle un peu plus long, qui correspond à peu près au dernier quart du ix^e siècle, mais ne commencerait guère avant 881. Ces dates ont provoqué des objections de M. G. Ostrogorsky, un critique vigilant et prompt à la réplique, sur les bons offices duquel on peut compter pour être rappelé à l'ordre, si peu qu'on se soit aventuré à parler trop vite. Les raisons apportées par M. O. paraissent établir assez clairement que le cérémonial de la cour byzantine, décrit par Hârûn Ibn-Jahjâ, n'a pu être usité que sous le règne d'Alexandre : 11 mai 912 - 6 juin 913.

Ainsi rajeunie d'une trentaine d'années, la relation du prisonnier arabe est encore antérieure d'un bon demi-siècle à celle de Liutprand (M. G., Scr. t. III, p. 340-64). Elle n'en a ni la précision mordante ni surtout l'exactitude, et elle est mêlée de beaucoup d'enfantillages, où le mal commode évêque de Crémone n'est pas tombé,

Tels qu'ils sont pourtant, les récits et les descriptions du voyageur arabe font par avance un curieux pendant à ceux de Liutprand. Hârûn n'a pas manqué d'assister aux cérémonies religieuses de Sainte-Sophie ; il mentionne des églises, des monuments sacrés, les monastères, qu'il a remarqués à Constantinople, dans la banlieue, à Salonique et sur la route ; et l'on regrettera assurément que M. V. n'ait pas suivi son pèlerin jusqu'à Saint-Pierre de Rome.

Quand nous disons que ces indications se trouvent dans la relation d'Ibn-Jahjâ, cela veut dire qu'on les y trouvera en continuant de chercher. Présentement, malgré les efforts réunis de De Goeje, de Marquart et de M. V., une trop grande partie des noms propres insérés dans la relation demeurent à l'état de logogriphe. Les copistes ont criblé le texte de fautes horribles ; mais quelques exemples relevés au cours d'une première lecture semblent inviter à ne pas désespérer trop vite : on pourra débrouiller à peu près tout. Hârûn entre en Asie Mineure par Attalia. De là, cheminant par monts et par vaux, il arrive, en six étapes, à une petite ville sise en terrain plat, que le manuscrit appelle *Sbqrah*. La lecture conjecturale : *Sanqarah* ne remédie à rien. Il faut quasi certainement lire : *Synnada* ; la méprise est du même ordre que celle qui a défiguré le nom d'Ibn-Rosteh, devenu (et demeuré pour certains vulgarisateurs) Ibn-Dastah. A Constantinople, au palais de Mangana, le visiteur remarque dans le vestibule quatre prisons, une pour les musulmans, une seconde pour le peuple de Tarse... (VASSILIEV, p. 156). Leçon impossible : malgré le τ de *Trsus* il faut lire : *tarsâ(jîn)*, « chrétiens ». — Dans la liste des monastères de Constantinople *Muns* apparaît deux fois en deux endroits, à deux lignes de distance. C'est un douteux, très douteux équivalent de Ménas. Mieux vaut supposer que Hârûn a pris $\mu\omicron\nu\eta$ pour un nom propre. Quelques autres corrections nous sont venues à l'esprit ; mais nous tenons surtout à ne point paraître faire la leçon à M. V., ce qui serait une très malséante façon de le remercier.

6) A. N. GRABAR. *Miniatures gréco-orientales*. II. *Un manuscrit des homélies de saint Jean Chrysostome à la bibliothèque Nationale d'Athènes (Atheniensis 211), (p. 259-97)*. Description très soignée, accompagnée de fac-similés clairs et bien choisis. Une seule de ces miniatures (n° 13, pl. XXI, 2) a rapport à un sujet hagiographique. Elle encadre le titre d'une homélie prononcée par S. Jean Chrysostome en 398-399, dans un sanctuaire de Saint-Thomas à Drypia près de Constantinople, et nous montre l'empereur Arcadius prosterné devant trois martyrs, dont les reliques avaient été transférées la veille dans cette

même chapelle, en présence de l'impératrice Eudoxie (GRABAR, p. 279). P. P.

* Josef MARKWART. *Die Entstehung der armenischen Bistümer*. Kritische Untersuchung der armenischen Ueberlieferung herausgegeben von Joseph MESSINA, S. I. Roma, Pont. Institutum Orientalium Studiorum, 1932, in-8°, 100 pp. (= *Orientalia christiana*, t. XXVII, 2, p. 141-236.)

Dans les papiers de feu J. Markwart se trouvait une volumineuse étude, demeurée à l'état d'ébauche et qui semblait destinée à entrer dans un ouvrage plus étendu sur l'histoire d'Arménie. On ne peut que louer, en l'admirant, le soin pieux du P. J. Messina, qui a pris sur lui la tâche laborieuse de déchiffrer et de publier cet essai. L'éditeur posthume, réduit à deviner la date et le plan, assez peu visible, du travail, conjecture que celui-ci doit remonter à l'année 1920. Nous le croirions plus récent, car la p. 223 a été écrite plus de 30 ans après une publication de Markwart où l'on reconnaît le ch. 5 des *Untersuchungen zur Geschichte von Erân*, paru dans le *Philologus* en 1896.

Quant à l'ordonnance du livre où cette étude devait entrer, l'auteur lui-même, probablement, n'y aurait songé qu'après coup, en dressant la table du volume achevé. Mais on croit apercevoir assez clairement par quel biais il est entré dans le sujet, qu'il a, suivant son habitude, attaqué de furie. A propos de quelque recherche, topographique ou autre, Markwart aura rencontré un texte de Matthieu d'Édesse, concernant la hiérarchie des Églises d'Arménie et d'Albanie, vers le milieu du ^x^e siècle. Il a entrepris de l'éclaircir, sans attendre de savoir s'il ne devrait pas reprendre la question de plus haut. Puis, ayant remarqué par où il eût fallu commencer, il est remonté d'un bond à l'époque de S. Nersès (troisième quart du ^{iv}^e siècle). S. Nersès l'a ramené au temps encore plus lointain de S. Grégoire l'Illuminateur et de ses premiers descendants. P. 169, grâce à un sous-titre, inséré par l'éditeur, on apprend qu'il va être question de Khad, évêque de Bagrevand, suffragant et remplaçant intérimaire de S. Nersès. P. 187, nouveau décalage chronologique, ou si l'on préfère, digression rétrospective sur le Syrien Daniel, évêque de Taron, contemporain de l'Illuminateur, et sur ses disciples. P. 197-209, discussion sur les évêques arméniens présents à Nicée. P. 221-23, notice sur S. Vrthanes, fils de S. Grégoire l'Illuminateur, et sur son fils Grégoire, apôtre des Albans (cf. *Anal. Boll.*, L, 20-25). P. 223-fin, dernier retour à S. Nersès.

Qui aurait été surpris, si l'on lui avait demandé de justifier cette marche en ligne brisée, c'est apparemment Markwart lui-même ; car

il n'en avait aucune conscience. Il croyait suivre rigoureusement sa piste, alors que sa verve fougueuse et sombre se jetait irrésistiblement sur tout détail rencontré en chemin ou hors du chemin, sur un rapprochement surgi tout à coup dans sa prodigieuse mémoire, sur une occasion de donner un bon coup de boutoir à quelque pontife de la science. Tout en courant ainsi à l'aventure, il jetait ou déversait, à pleines mains, les trésors d'une érudition sagace, unique, dont personne, lui seul excepté, n'aurait pu assembler les données. Mais le résultat final de cet effort, la synthèse constructive qui devrait ressortir de toute la démonstration ? Il faut bien avouer que trop souvent elle demeure à l'état d'hypothèse fragile. Et encore, peut-on regarder comme des hypothèses des assertions dans ce goût-ci ? La célèbre carte routière de l'empire romain et le Géographe de Ravenne, mentionnent tous deux la série d'étapes : *Ragaunia, Colchion, Chadas, Armanas*. Markwart (p. 175-81) dépense des prodiges d'érudition et de subtilité pour aboutir à conclure que *Chadas* désigne « évidemment » l'église de l'évêque Khad. La raison crie pourtant que c'est impossible et qu'il est doublement arbitraire de vouloir tirer de cette conclusion fantaisiste une inférence quelconque touchant la date de la carte routière où apparaît le nom de *Chadas*. Un autre exemple encore plus déconcertant, c'est l'exégèse à laquelle Markwart soumet le nom d'un évêque arménien qui aurait assisté au concile de Nicée. Sous la rubrique : Grande Arménie, la plupart des listes mentionnent avec *Ἀρωσ-τάκης* (cf. *Anal. Boll.*, L, 20), un *Κρίτης*, que certains catalogues latins, d'accord avec la plupart des versions orientales, appellent : *Acriles*. En essayant sur ce nom une vraie transmutation alchimique, Markwart arrive à se persuader qu' *Ἀκρίτης* correspond à *Vahrič*, nom arméno-perse, qui doit avoir signifié « victorieux ». On connaît plusieurs personnages qui l'ont porté, comme un titre ou un surnom honorifique, nous est-il assuré. Sur quoi la conclusion, énoncée cette fois, sous toutes réserves (p. 209), que *Vahrič*, grécisé en *Ἀκρίτης*, pourrait être un surnom de l'évêque syrien Daniel de Taron. Tout cela n'a pas seulement le défaut d'être cherché au bout du monde, sans le moindre fondement dans la biographie de Daniel ni dans les témoignages contemporains. Il aurait fallu tout au moins rester conséquent avec le texte de Procope (*Bell. Pers.*, I, 12, 10) allégué p. 201, pour établir le sens du nom étymologique *Vahrič*. Celui-ci y est représenté par l'équivalent *Ὀυαρίζης*, qui exclut péremptoirement, nous ne disons pas la transcription, mais le travestissement *Ἀκρίτης*. Du reste après avoir escamoté l'irréductible différence des deux mots, on n'a

pas encore expliqué pourquoi un évêque syrien d'Arménie aurait, à Nicée, caché son nom de Daniel et signé d'un nom grec, qui n'a aucune résonnance ni arménienne ni syriaque et que personne ne lui a jamais connu. La solution de l'énigme pourrait être beaucoup plus simple. *Acriles* est loin d'être attesté par l'unanimité des manuscrits. Le « *catalogus graecus Vaticanus* » des Pères de Nicée ne mentionne que le seul *Ἀρωστάνης*. Plusieurs des listes latines ignorent pareillement *Acriles* ou l'enregistrent sous des formes hésitantes : *Acrates*, *Acrithes*, *Aristes*, *Aristheus*, etc. Cf. GELZER-HILGENFELD-CUNTZ, *Patrum Nicaenorum nomina*, pp. 28, 72 ; C.H. TURNER, *Ecclesiae Occidentalis Monumenta Iuris Antiquissima*, fasc. primi pars prior, p. 60-61.). Ceux qui ont foi dans les versions orientales invoqueront, s'il leur plaît, la leçon du catalogue arabe, *Arsakion Alakribis* = *Arestakios al-Akrites*, où le second nom est traité comme une épithète du premier (cf. D. LEBEDEV, *Mémoires de l'Académie des Sciences de Russie*, 8^e sér., t. XIII, p. 38). Toutes ces leçons gravitent vers une combinaison de lettres, glose d'un copiste dérouté par le nom barbare d'*Ἀρωστάνης*.

Il faut vraiment y être contraint et forcé par l'évidence des faits pour que l'on se résigne à se montrer si sévère pour une œuvre posthume, où malgré tout éclatent tant de qualités puissantes. Mais l'expérience prouve que l'indiscutable autorité d'un Markwart, sa terrible force d'affirmation et l'appareil encore plus formidable de son érudition enlèvent à beaucoup de lecteurs la faculté de se défendre. Réduites à un résumé de quelques lignes, des combinaisons comme celles que nous venons d'analyser ne seraient pas sans danger. Il est du reste permis de penser qu'en se relisant, le trop ingénieux auteur se serait aperçu qu'une nouvelle éruption de sa pensée volcanique avait dans l'entretemps modifié la perspective du passé. N'avance-t-il pas (p. 220) comme une vérité reconnue que le christianisme n'a pénétré en Ibérie que sous le roi Bacour ? Sur cette affirmation et sur le système qu'elle supporte, Markwart admettrait aujourd'hui que, grâce à lui tout au moins, la vérité avait marché (cf. *Anal. Boll.*, L, 9-10).

Tout cela dit, bien à regret, notre dernier mot sera pourtant un remerciement très sincère au P. Messina. Si, à la prendre dans son ensemble, la thèse de Markwart est branlante, les matériaux encastés dans cet *opus tumultuarium* demeurent d'une qualité rare, et de longtemps peut-être il ne se rencontrera plus un explorateur capable de les découvrir et de les rassembler. En les sauvant de l'oubli l'éditeur posthume a bien mérité de l'érudition.

P. P.

* *The Monasteries of the Wâdi n' Natrûn. Part II. The history of the Monasteries of Nitria and of Scetis* by Hugh G. Evelyn WHITE edited by Walter HAUSER. New York, 1932, in-4°, XLIV-495 pp., huit planches, cartes et fac-similés hors texte (= *The Metropolitan Museum of Art. Egyptian Expedition*).

Grâce à la libéralité d'un riche mécène et aux soins dévoués d'un éditeur, familier avec la pensée de l'auteur disparu, l'histoire des monastères de Nitrie et de Scété, laissée en manuscrit par le regretté Evelyn White, a vu le jour très peu d'années après les *New Coptic Texts from the Monastery of Saint Macarius* (cf. *Anal. Boll.*, XLV, 392-94). Il fait une digne suite à cet imposant volume. Même érudition, même vivacité d'intelligence, même art de se jouer dans les détails sans créer le désordre, même facilité heureuse, et aussi, même confiance dans sa force. Il en fallait pour oser écrire une histoire complète des monastères de Wâdi Natrûn depuis les premières origines jusqu'au passage des voyageurs modernes, qui les ont redécouverts au siècle dernier, englober dans cette histoire, au grand complet, tout ce que les littératures grecque, copte, latine, syriaque, arabe, nous ont transmis de témoignages, de légendes ou de mentions incidentes sur les gens, les lieux, les choses de Scété et de Nitrie, et compléter ce tableau par de larges échappées sur les événements politiques et religieux, les querelles doctrinales, les guerres, les invasions, les fléaux naturels, qui ne se sont pas arrêtés à la frontière de ce curieux petit monde. Tel est le plan audacieux qu'E. Wh. avait conçu et qu'il est parvenu à réaliser, concurremment avec deux autres ouvrages de même envergure, dans l'espace de quelques années. Le magnifique volume mis au point et imprimé par les soins de M. W. Hauser, contient une somme de travail et de savoir, digne d'étonnement et d'admiration.

On voudrait pouvoir s'en tenir à cet éloge et promettre un succès durable à cette œuvre méritoire, sur laquelle plane le souvenir tragique d'une carrière brusquement interrompue. Mais la vérité nous oblige à exprimer une réserve, assez grave, il faut bien le dire. Par la largeur de son plan et par la somptueuse élégance de son exécution typographique, cette histoire monastique de Nitrie et de Scété offre l'aspect d'un de ces monuments définitifs construits pour la durée des siècles. Elle se présente sous une enseigne si voyante qu'on est bien forcé de se demander si la solidité du fond est en rapport avec ces magnifiques apparences.

E. W. avait assurément l'esprit trop libre et l'instinct critique trop en éveil pour n'avoir pas aperçu que les documents coptes, arabes

et autres, dont il lui fallait trop souvent se contenter, sont loin de mériter une confiance absolue. Ce n'est certes point par excès de crédulité qu'il a péché. Mais comment a-t-il pu lui échapper que son tout premier soin devait être d'établir un ordre de dates et de dépendance entre ces textes, qui ne portent en eux-mêmes aucune garantie suffisante. Citer le synaxaire alexandrin, les Apophtegmes des Pères du désert, et même des récits attribués à un personnage connu, comme les anecdotes de l'abbé Daniel de Scété, sans remonter à la source de ces soi-disant traditions, c'est retarder encore sur la méthode des chroniqueurs arabes. E. W., il est vrai, a voulu faire un choix entre ces témoignages. Mais sa discussion, qui recommence de chapitre en chapitre et ne porte guère que sur des affirmations de détail, donne à l'ensemble de son exposé l'aspect inquiétant d'une combinaison éclectique entre des données légendaires, qui ne sont pas toutes également choquantes pour la raison mais qui pourraient fort bien se trouver toutes pareillement fausses.

Ce que l'on aurait plus de peine encore à excuser, c'est que dans les cas où E. W. a reconnu nécessaire d'établir une filiation dans les textes, sa méthode d'enquête paraît manquer de principes fermes. A propos des origines du monastère de Baramûs, il a eu le mérite d'apercevoir que les SS. Maxime et Domèce, les deux héros du roman copte *BHO*. 742, sont identiques aux deux jeunes gens anonymes mis en scène dans l'apophtegme grec XXXIII de S. Macaire (la source immédiate serait plutôt la recension saïdique de ce même récit, ZOEGA, p. 343-45). Sur quoi, il juge nécessaire d'expliquer par quelle réminiscence historique ces jeunes étrangers ont pu être métamorphosés en deux princes impériaux, fils de Valentinien I, attendu que Valentinien n'avait pas de fils, « unless they were natural » (p. 101). La clef de ce problème, puisque problème il y a, lui est livrée par la légende de S. Arsène, lequel avait été précepteur des deux fils de Théodose II, Arcadius et Honorius. Les moines de Scété auraient passé à l'alambic la personnalité d'Arsène ; il en serait demeuré un « élément romain » et un « élément royal, ou impérial », qui, combinés avec l'anecdote de S. Macaire, auraient produit par évolution la légende des SS. Maxime et Domèce, fils de Valentinien. Et, en effet, dans l'histoire des Coptes de Maqrîzi, Arcadius et Honorius, élèves de S. Arsène, sont remplacés par les deux petits romains Maxime et Domèce. Nous n'objectons rien : à quoi bon discuter, du moment que ce quiproquo d'un musulman du XIII^e siècle est accepté comme preuve de l'erreur où les anciens hagiographes de Daïr Baramûs seraient tombés innocemment ? Mais si

la mémoire des bons moines de Nitrie leur jouait de pareils tours, est-il encore permis d'en appeler à leurs « traditions » ?

On touche ici au malentendu fondamental qui enlève une partie de leur valeur aux doctes recherches d'E.W. En accordant aux légendes monastiques de Nitrie et de Scété la plus large mesure d'indulgence, il faut pourtant bien reconnaître que cette hagiographie, fortement idéalisée, doit au préalable être mise d'accord avec les données positives de l'histoire sur les origines du monachisme égyptien. Peut-on dire que ce contrôle ait été sérieusement entrepris ? C'est très bien d'évoquer les précurseurs païens des moines de Pernûğ et de Šihêt : reclus du Sérapeum, confrérie sacerdotale d'Héliopolis, Gymnosophistes de Haute Égypte, et les inévitables Thérapeutes (WHITE, p. 4-9). Mais il importe de reconnaître aussi que les premiers biographes des Pères du désert repoussent énergiquement toute espèce de continuité entre ces exemples et les exploits de leurs héros. Pour eux le monachisme est une nouvelle forme de vie chrétienne, dont les vieillards de la génération précédente ont vu les commencements. Ils savent le nom du premier anachorète, S. Paul de Thèbes, et rien n'autorise à prétendre que ce modèle de tous les ermites ait eu lui-même des devanciers par lesquels il se rattacherait à une tradition non-chrétienne. Mais il est certain aussi que nous n'avons de ces lointains débuts du monachisme qu'une peinture déjà stylisée, et que les types les plus représentatifs de la vie érémitique eurent de leur vivant des émules qui avaient entendu, on ne sait d'où, le même appel de la solitude. Au lieu de s'obstiner à leur découvrir des ancêtres dont ils ne veulent pas, mieux vaudrait dresser un relevé de toutes les figures secondaires que l'on pourrait ranger autour des grands fondateurs du monachisme égyptien. S. Pachôme, converti peu après l'avènement de Constantin à l'Empire, fut d'abord pendant plusieurs années disciple d'un saint vieillard nommé Palamon, qui vivait depuis longtemps déjà près de Chenoboskeia en Thébaïde, dans la pratique de l'observance monacale (*Vita*, c. 6 et suiv.). Son disciple Théodore lui arrive d'un monastère situé près de Panopolis (*Epist. Ammonis*, c. 9). Il y avait donc déjà des monastères proprement dits à l'époque où la vie cénobitique s'organisait à Tabennesi. La Vie de Pachôme en énumère du reste plusieurs qui se rangèrent sous l'obédience du saint mais qui n'avaient pas été fondés par lui. Elle est remplie d'allusions d'où il ressort que Pachôme fut un réformateur plutôt que le premier créateur de l'institution cénobitique.

Quelle unité fondamentale de discipline et d'observance existait

entre tous ces monastères ou ermitages, on peut le conjecturer par un exemple qui touche de bien près au sujet traité par E. W. L'évêque Ammon, après trois ans passés à Tabennesi (352-355), est renvoyé par Théodore lui-même au désert de Nitrie (*Ep. Ammonis*, c. 30) : preuve claire et décisive à souhait que, sans lien de dépendance canonique et apparemment sans aucun rapport d'origine, les deux congrégations monastiques se sentaient pourtant d'une même famille. Il est surprenant, et un peu inquiétant aussi, qu'E. W. ne paraît pas avoir remarqué toute l'importance de la lettre d'Ammon. Ammon, biographe de Théodore, disciple de Pachôme, lui aura semblé l'homme d'une autre chapelle. Il n'en est pas moins le tout premier témoin qui nous parle de Scété, non seulement le plus ancien en date, mais le plus sûr, le plus directement informé, et celui dont le témoignage, si bref soit-il, porte le plus loin.

Nous indiquons ici quelques-unes des faiblesses où nous sommes forcés de voir une déviation initiale de la méthode d'E. W. Dans le détail de l'exécution, il y a bien aussi quelques lapsus, comme il en peut échapper à tout le monde, mais que le trop fastueux appareil du livre fait apparaître dans une perspective grossissante.

P. 161-62, l'auteur ne considère pas du tout comme improbable que Šenute ait fait visite au tombeau et au couvent de Saint-Macaire soit avant soit après le premier concile d'Éphèse. « That he went to Ephesos in 431 appears to be a fact ». — P. 101, note 3, à propos encore des SS. Maxime et Domèce, Fedor Kuzmič, le « Vieillard Sibérien », est cité comme exemple parallèle, sous le nom de Theodore Kuzmilch et sur la foi de « M. J. F. Frazer, *The Real Siberia*, pp. 65 f. » (cf. *Anal. Boll.*, XXXIII, 419). Les titres russes qui apparaissent çà et là — moins souvent qu'il ne faudrait, car des études comme celle de feu P.V. Nikitin sur le Paterikon grec de Scété, *Vizantijskij Vremennik*, t. XXII, 1916, p. 127-71, auraient mérité une mention — sont presque toujours estropiés. Ainsi l'éditeur de la Vie de S. Arsène, *BHG.* 168, G. F. Tseretheli, est communément appelé Peretele (pp. 122, note, 123, 163). Il y aurait une sévérité un peu injuste à prolonger cette chasse aux errata, qui, nous le craignons fort, ne serait pas infructueuse.

L'Histoire des monastères de Nitrie et de Scété est suivie d'un *excursus* sur la bibliothèque du couvent de N.-D. des Syriens en Nitrie. Il conviendrait d'ajouter à ce titre la restriction expresse : « d'après les manuscrits du Musée Britannique », car les informations de l'auteur ne s'étendent guère au delà. Sous cette réserve, on pourrait citer

cette étude comme un modèle de solide et diligente bibliographie. Mais il doit être entendu que toute l'histoire littéraire de Daïr as-Suriân ne tient pas dans les manuscrits examinés par E. W. D'après une estimation, recueillie sur place en 1706 par le maronite Gabriel Eua, la bibliothèque du couvent possédait alors plus de 900 manuscrits datés (ASSEMANI, *Bibliotheca Orientalis*, t. I, Praefatio totius operis, § VII). S'il fallait en croire Peiresc, le nombre total des volumes aurait dépassé 8000 (*ibid.*, § x). En 1715, Joseph Assemani n'en trouva plus que 200, soit qu'on lui ait caché le reste, soit que dans l'intervalle le fonds eût été dispersé. A quoi il convient d'ajouter le malheur qui atteignit le premier envoi de manuscrits, achetés en 1707 au couvent des Syriens par un cousin de Joseph Assemani, le Maronite Élie (qu'E. W. tient à appeler Élie Assemani). Ce précieux chargement, qui se composait sans nul doute de pièces choisies, fit naufrage sur le Nil, un vrai naufrage, où périt le moine qui accompagnait Élie. On croira, si l'on veut, que celui-ci parvint à repêcher tous ses manuscrits, tandis que le corps de son compagnon paraît être resté dans l'eau (§ VII). Ce qui en ferait douter, c'est que la liste qui servait de bordereau à l'envoi ne fut rédigée qu'après cette triste aventure.

Pour toutes ces raisons, il faut se rendre à l'évidence du fait que le fonds hérité de Daïr as-Suriân par nos bibliothèques européennes, et à plus forte raison une partie isolée de ce fonds, ne représentent que des reliques dépareillées. Les colophons des manuscrits copiés ou donnés au couvent sont une source assurément fort précieuse ; mais il n'y a rien à conclure de leur silence. On fera bien de s'en souvenir en parcourant l'intéressante notice (ch. VIII, p. 309-321), où E. W. a retracé l'histoire du couvent des Syriens de Nitrie.

Voilà bien des réserves, auxquelles nous regrettons de n'avoir pu enlever un certain air de chicane. Elles atteignent un des côtés du livre, mais un côté seulement ; et il n'est que juste d'insister en finissant sur un sérieux mérite qui compense en partie ces défectuosités. Les plus pauvres légendes sont souvent les plus riches en indications géographiques. Par là du moins elles offrent un sol ferme aux déductions de l'histoire, à la condition que l'on sache les interpréter, et c'est à quoi E. W. a réussi supérieurement. Ses discussions topographiques emportent presque toujours la conviction, et les cartes où il en a coordonné les résultats atteignent à la perfection du genre. Faut-il ajouter enfin que, passé le point où il prend congé des hagiographes, l'auteur marche d'un pas beaucoup plus sûr ? Les derniers

chapitres du livre, écrits à l'aide de documents plus abordables, garderont leur valeur, quand les premiers, comme on peut le craindre, auront été rongés en détail par la critique. On est heureux de penser qu'un si énorme labeur ne périra pas tout entier. P. P.

* W. E. CRUM. *A Nubian prince in an Egyptian monastery*, 12 pp. in-4°. Extrait de *Studies presented to F. LL. Griffith*, p. 137-48.

* ID., *Colluthus, the martyr and his name*. Leipzig, 1929-1930. Extrait de *Byzantinische Zeitschrift*, t. XXX, p. 323-27.

Aux très pauvres données que l'on possédait sur les origines du christianisme en Nubie, M. W. E. Crum vient d'ajouter trois petites anecdotes, empruntées à une collection arabe de légendes monastiques qui a pour titre « les jardins des pères moines ou le Paradis de délices ». L'enseignement n'est pas nouveau, mais le contenu l'est davantage.

Le personnage central de ces trois récits est un chef de tribu, nubien suivant un manuscrit, abyssin ou éthiopien suivant d'autres, et répondant au nom de Qafrîr, fils du frère de Ghayân fils de Marwa, fils de Şalbân. Qafrîr et sa bande font irruption dans le pays d'Abnoud et d'Assouan et s'y installent en maîtres pour trois ans. Leur venue avait été prédite par un jeune moine de nom de Mercure, qui était favorisé de visions apocalyptiques. Ce Mercure avait fait la preuve de ses dons prophétiques en avertissant son abbé d'aller assister à la mort d'un saint anachorète nommé Georges, qui habitait, dans le Désert Salé, une cellule souterraine « fitted to hold nine sitting and not lying » (au lieu de *tis'*, « neuf », nous proposons de lire : *tasa'*, et de traduire : « qui était assez large pour s'asseoir, mais non pour s'étendre »). Les frères se rendent à l'endroit indiqué et trouvent le cadavre de Georges, tout incrusté de sel. On reconnaît ici un peu trop clairement le thème rebattu de l'anachorète découvert par révélation au moment de sa mort.

Après les funérailles, Mercure prend congé de ses frères, en leur annonçant la prochaine arrivée des barbares et en recommandant à l'abbé de bien les recevoir. Effectivement à la date indiquée, Qafrîr s'abat sur le pays à la tête de sa troupe. Accueilli avec les égards recommandés par Mercure, il laisse à ses hôtes une tablette portant trois lignes d'écriture en lettres grecques, où il était ordonné de respecter le monastère. Au bout de trois ans, le même Qafrîr revient trouver l'abbé, se prosterne devant lui, et lui montre cette fois l'image de S. Pachôme, gravée sur une plaque d'or qui pendait à son cou. Suit une histoire, dont la substance est que Mercure était allé prêcher la bonne nouvelle en Nubie, et y avait raconté les mêmes anecdotes

dont il avait édifié ses anciens confrères. La traduction de M. C. porte ici une légère trace d'hésitation (p. 146). Qafrîr dit : « Il nous annonça (*andarand*) que nous viendrions dans ce pays, que nous y serions maîtres pendant trois ans et que nous nous en retournerions chez nous. Mais moi, je l'avais pris en affection et j'aspirais à sa sainteté. Il me prédit que je deviendrais moine et me fixerais au monastère de saint Pachôme... ». La suite du récit se devine aisément, au moins dans ses grandes lignes. Il serait plus difficile de donner à tout cela un tour satisfaisant pour la raison. Ce néophyte nubien, qui prélude à son entrée au couvent par trois années de brigandage, nous paraît être surtout une illustration concurrente, mais peu judicieuse, de S. Moïse, le bandit éthiopien.

M. C. a en partie publié, en partie résumé ce roman prétendu édifiant d'après trois manuscrits arabes du Paradis des Pères de Wâdi Ḥabîb (Paris, Bibl. Nationale 278 et 279 ; Musée Britannique Or. 8737). Une traduction éthiopienne (Musée Britannique Or. 768), se distingue surtout par des fautes de lecture. Aucun de ces témoins n'autorise une conjecture plausible sur l'origine du recueil. On y reconnaît pourtant des traces certaines d'influence syrienne. Le 37^e récit est emprunté à Isaac de Ninive ; le 40^e et dernier est l'histoire d'un certain Silas, anachorète troglodyte, qui vivait à Qârah près de Jérusalem. Au n^o 5, on voit apparaître un saint homme d'Aghribû (*Agripiû*), dans une île indienne (CRUM, p. 139) ; n'aurait-il rien de commun avec S. Abraham l'Étranger (*garîbâ*), dont la légende a quelques attaches avec l'île de Tâlon, dans l'océan Indien ? (cf. *Anal. Boll.*, XLIX, 14-15).

Nous profitons de l'occasion pour signaler, un peu tardivement, une savante scolie de M. C. sur le nom et la légende de S. Colluthus. Les formes coptes et hellénisées de ce nom, dont toutes les variantes ne sont pas également sûres, paraissent converger vers la leçon **ΚΕΛΛΟΥΧ**, qui correspond à un prototype démotique. Celui-ci dérive d'un terme hiéroglyphique, où le déterminatif est une peau d'animal. Or un vocabulaire copte-arabe contient un mot qui se lit **ΚΕΛΛΟΥΧ** et qui paraît désigner le petit d'un animal : « chien, lion, etc. », à moins qu'il ne signifie « buffle, chameau » ou autre chose encore. Nous restons, on le voit, sur les confins de la nomenclature zoologique ; et le nom très répandu de Colluthus pourrait être un équivalent du latin *Iuvenus*, du syriaque *Guriâ* et de l'arménien *Eznik*.

Tous les textes hagiographiques coptes allégués par M. C. s'accordent à faire de S. Colluthus un médecin anargyre. Le martyrologe

d'Édesse est pourtant formel : « Du mois adar, le xv : à Alexandrie Coluthus le diacre » (*Acta Sanct.*, Nov. II, 1, p. [LIV]). De même l'ancienne Passion grecque reflétée par le martyrologe hiéronymien (*Comm. mart. hieron.*, p. 150). On a déjà noté qu'à l'époque arabe la profession médicale a eu son tour de vogue dans l'hagiographie populaire (*Anal. Boll.*, XLVII, 57). P. P.

* Andrew Runni ANDERSON, *Alexander's Gate, Gog and Magog, and the Inclosed Nations*. Cambridge, Mass. The Mediaeval Academy of America, 1932, in-8°, VIII-117 pp. (= *Monographs of the Mediaeval Academy of America*, N° 5).

S'il fallait énumérer quelques thèmes épiques sur lesquels l'imagination d'abord, le pédantisme ensuite, ont donné cours à leurs pires divagations, Gog et Magog, les exploits d'Alexandre, les migrations des Douze tribus d'Israël viendraient sans doute en bonne place dans la liste. Chacun de ces trois sujets suffirait à mettre aux abois la sagacité du chercheur qui voudrait y appliquer les règles sévères de la critique des sources. Les voici tous trois réunis dans une monographie, qui semble annoncer l'intention d'élucider le problème avec tous ses prolongements. Nous ne pouvons qu'admirer sans réserve l'intrépidité d'une telle résolution.

Pour mener à bien une recherche aussi compliquée, une seule méthode était à recommander : celle dont Nöldeke a donné un exemple inégalé dans sa magistrale étude sur la recension syriaque du Roman d'Alexandre. Il fallait lire dans le texte original les documents primitifs, avec la froide raison du philologue, sans s'évertuer à les mettre d'accord avec aucune réalité géographique, ethnographique ou historique, que le rédacteur serait présumé avoir connue. C'est à lui seul d'abord qu'il faut demander ce qu'il a écrit ou voulu écrire. L'art des combinaisons ne peut entrer en jeu que plus tard, quand le critique est pleinement défendu contre le danger d'épiloguer sur des indices qu'il a lui-même introduits dans les témoignages. Quant aux systèmes et aux généralisations prématurées, on ne saurait les fuir avec plus de méfiance qu'ils n'en méritent.

M. A. R. Anderson a suivi une marche tout opposée. En plus des textes fondamentaux, qu'il a abordés, de seconde main trop souvent, il s'est astreint à lire un fatras immense, dont la masse confuse lui a noyé les données exactes de la question. Il y a bien quelque trompe-l'œil dans son interminable bibliographie (p. 105-117). On reste songeur devant des titres comme celui-ci : « Istakhri, Text and Translation, in *Bibl. Geogr. Arab.* vol. I. also

by A. D. Mordtmann, Hamburg, 1845 ». Mais il ne faut pas non plus leur faire dire des choses qui ne sont pas. M. A. a déployé les plus consciencieux efforts pour ne rien ignorer. Ce qui a manqué à son énorme lecture, c'est une règle plus ferme pour discerner le meilleur du médiocre et du pire. C'est ainsi que (p. 17-18) Nöldeke, qui refusait de reconnaître S. Éphrem pour l'auteur de l'homélie sur la fin du monde, est déjugé avec les propres arguments de Th. J. Lamy. Au nombre des témoignages invoqués, on trouve un « Auctor Armenus Vitae S. Ephraemi, cuius verba gallice refert J. P. Martin... », et Fauste de Byzance, sous le masque d'un « scriptor Armenus saec. v », qui aurait raconté une invasion du roi des Huns Ounair (lire : Uṛnaïr) en Atropatène, au temps de S. Éphrem, à la tête d'une armée de peuplades caucasiennes. Tout ce catalogue de noms, à commencer par celui des Huns (voir *Anal. Boll.*, L, 22), est une enfilade de non-sens. Il ne faut pas deux exemples de cette force pour troubler à fond la confiance du lecteur.

Le mérite que l'on reconnaîtra volontiers à M. A., c'est qu'il a composé un curieux et instructif florilège des conceptions fantastiques que le moyen âge occidental s'est faites de la géographie et de l'ethnographie du Caucase, d'après la littérature apocalyptique, les épigones de la géographie classique, le pseudo-Callisthène et son innombrable postérité, parmi laquelle nous comptons retrouver aussi quelques hagiographes (cf. *Anal. Boll.*, XLVIII, 140). Ces visions d'un monde lointain, tel qu'il apparaissait à l'imagination crédule de nos aïeux, sont pleines de leçons utiles, même pour celui qui renonce à suivre la thèse érudite qui est censée en ressortir. La meilleure manière d'en tirer profit, c'est peut-être de la parcourir en amateur, comme on se promène dans un riche et intéressant musée de folklore, sans s'évertuer à comprendre les vues personnelles du conservateur qui l'a classé.

Au fond de l'exposé de M. A., on retrouve un peu partout une conception sous-jacente, qui n'aide pas à le rendre persuasif. C'est à savoir que Pline et les géographes classiques désignent sous le nom de Portes Caspiennes, non pas la passe de Derbend ni le défilé de Darial, comme on l'a cru jusqu'ici (cf. *Anal. Boll.*, L, 24), mais les passes de Sirdara et « probablement » de Firouz Kouh, entre la Médie et la Parthie, près de la ville actuelle de Téhéran (p. VII). Nous n'entreprendrons pas de démontrer à M. A. que l'opinion traditionnelle, qu'il croit avoir abattue, ne s'en porte pas beaucoup plus mal. *Error in principio*. Si l'on veut reporter sur une carte moderne les indica-

tions des auteurs anciens qui ont parlé des Portes Caspiennes, il faut tout d'abord se dessiner méthodiquement la carte qu'ils avaient dans l'esprit. Il faut secondement accepter les conséquences logiques du fait que toutes les notions précises qu'ils possédaient sur la configuration intérieure de l'isthme caucasien leur venaient des guides indigènes qui ont conduit dans cette région tourmentée leurs généraux, leurs voyageurs ou leurs marchands. Jusqu'à Guillaume de Ruysbroeck, au XIII^e siècle, les géographes européens ignoraient encore que la Caspienne est une mer intérieure sans communication avec l'Océan Indien. Mais les gens du pays le savaient depuis toujours, pour l'avoir souvent contournée par le nord et par le sud. Leurs connaissances géographiques, quand il en reste des traces, sont donc un document interprétatif qui garde toute sa force, même s'il en résulte que le pseudo-Callisthène ne savait pas de quoi il parlait. M. A. cite à la rencontre l'*Erđnšahr* de feu Markwart, mais nous ne voyons aucune preuve qu'il en ait lu attentivement les p. 99-106. P. P.

* Eugen GRUBER, *Die Stiftungsheiligen der Diözese Sitten im Mittelalter*. Freiburg (Schweiz), St. Paulusdruckerei, 1932, in-8°, 238 pp.

* Friedrich HILLER, *Die Kirchenpatrozinien des Erzbistums Bamberg*. Bamberg, St. Otto-Verlag, 1932, in-8°, xii-263 pp.

* Gustav HOFMANN, *Kirchenheilige in Württemberg*. Stuttgart, 1932, in-8°, 325 pp., carte (= *Darstellungen aus der Württembergischen Geschichte*, 23).

* Pietro GUIDI, *Rationes decimarum Italiae nei secoli XIII e XIV. Tuscia. I. La decima degli anni 1274-1280*. Città del Vaticano, 1932, in-8°, liv-372 pp., carte (= *Studi e Testi*, 58).

Trois contributions nouvelles à l'étude des patronages d'églises. La première nous vient de Suisse, où ce genre de travaux est cultivé avec prédilection (voir *Anal. Boll.*, XLVIII, 27). Elle est excellente, et fait autant d'honneur à son auteur qu'à l'Université de Fribourg, d'où elle est sortie. Il ne s'agissait pas de faire l'histoire de l'antique diocèse de Sion, mais le tableau du culte des saints qui y furent honorés, au cours du moyen âge, d'après la statistique des édifices religieux. Les matériaux ont été soigneusement recueillis dans les archives, et aussi dans les livres liturgiques, une source trop souvent négligée par les chercheurs qui ne s'y retrouvent pas aisément. L'auteur commence par donner, dans un chapitre d'allures purement techniques, le résultat de ses recherches, en énumérant, commune par commune, les églises, chapelles, autels et confréries placés sous le vocable d'un saint, avec la date la plus ancienne où on les trouve mentionnés. Vient ensuite

sous les noms des saints, une esquisse de l'histoire du culte qui leur est rendu dans les diverses localités du diocèse. Cette méthode est à recommander, et favorise éminemment la clarté. La classification des saints est aussi fort pratique : 1) Les saints universellement honorés, subdivisés en deux groupes : ceux qui figurent au sacramentaire Grégorien ; d'autres, de provenance diverse, dont le culte se répandit rapidement partout, par exemple S. Nicolas, St^e Catherine, plus tard, S. François, St^e Anne. 2) Saints propres du diocèse : S. Maurice, S. Théodore, S. Sigismond, S. Bernard de Menthon, S. Silvius, S. Séverin (de Saint-Maurice). 3) Saints locaux empruntés à d'autres diocèses, comme S. Eusèbe de Vercell, S. Gratus, S. Gall, et autres, parmi lesquels S. Charlemagne. Les notices consacrées à chacun des patrons sont bien documentées. On consultera avec fruit tout particulièrement celles qui ont pour objet les saints du Valais, par exemple, S. Théodore : *Theodorus episcopus Octodorensis* (381), aussi appelé Théodule (forme vulgaire *Joder, Jodel*), et S. Sigismond. L'auteur regarde comme probable que l'annonce des martyrs d'Agaunum au 22 septembre, appartient à la première rédaction du martyrologe hiéronymien. C'est certainement une addition gallicane. Parmi les saints étrangers au diocèse de Sion, M. G. a rencontré S. Théobald, honoré dans deux paroisses. Tout ce qui peut aider à fixer la physionomie de ce patron a été soigneusement recueilli (p. 191-93) sans apporter une solution définitive. Cf. *Anal. Boll.*, XLVIII, 38.

On ne reprochera pas à M. Hiller, qui a pris pour sujet les patrons du diocèse de Bamberg, de s'être épargné la peine des recherches. L'ample bibliographie placée en tête du volume en fait foi, et le domaine des archives a été consciencieusement exploré. Les sources liturgiques ont fourni assez peu d'éléments. L'ensemble ne se ressent guère de cette lacune, et ce n'est que dans des cas où la distinction des homonymes est malaisée que la liturgie devrait avoir son mot à dire. La disposition des matériaux ne semble pas particulièrement heureuse. Les saints ont été groupés par catégories, où ils sont rangés dans l'ordre alphabétique, et sous chaque nom sont citées les localités où ils sont honorés. Le système de groupement n'est pas toujours parfaitement logique. La première classe : « Allgemeine Patrone » comprend, outre les saints du Nouveau Testament, S. Laurent et S. Georges. Mais il y a aussi les sections des saints de Rome et des saints orientaux, parmi lesquels plusieurs ont conquis une grande célébrité : tels S. Sébastien, St^e Agnès, S. Nicolas, etc. S. Thomas n'a pas son rang parmi les apôtres, mais parmi les saints

d'Orient, où il se rencontre avec S. Jérôme. La liste des saints de Rome se termine par S. Antoine, S. Charles Borromée, St^e Claire, les Trois Rois. Les « Fränkische Heilige » comprennent St^e Marie Magdeleine, S. Roch, les Sept Dormants, la St^e Trinité. Dans le propre des saints de Bamberg on note les XIV saints Auxiliateurs. En général, les saints sont pourvus d'une notice biographique. En bien des cas on pouvait s'en dispenser. Était-ce la peine, par exemple, de nous résumer l'histoire de S. Augustin ? Cette abondance, il est vrai, n'a pas à proprement parler, de conséquences nuisibles, et n'a pas fait négliger l'élément le plus précieux dans ces recherches : la date la plus ancienne des sanctuaires. Quelques vocables se présentent sous une forme populaire, qui peut dérouter au premier abord. S. Jobs représente Judocus ; S. Getreu traduit Fides. Pourquoi l'auteur écrit-il toujours : S. Hippolyth ? Un titre bien rare, c'est celui d'une chapelle de Buttenheim : « Göttliche Hilfe ». M. H. assure que Albanus, honoré dans deux endroits, n'est pas le martyr anglais. C'est toute une question, qui ne peut être réglée en quelques mots.

Un des vétérans des études d'histoire ecclésiastique dans le Wurtemberg, M. G. Bossert, a eu le mérite d'être un des premiers à recommander les recherches sur les patronages, et à indiquer les méthodes à suivre (voir *Anal. Boll.*, XLVIII, 28). M. Hofmann s'est souvenu de cet appel de son compatriote, et c'est en s'inspirant des préceptes du maître qu'il a conçu son livre sur les saints patrons des églises du Wurtemberg. La partie principale du livre consiste dans la statistique des églises, chapelles et autels placés sous le vocable des saints dans les diverses localités groupées suivant l'ordre des circonscriptions ecclésiastiques. La date de la plus ancienne mention est indiquée, avec la source du renseignement. Ce tableau très soigneusement dressé, est suivi de la liste alphabétique des saints, avec énumération des noms de lieux, renvoyant à la section précédente. Il suffit d'un coup d'œil pour reconnaître les saints les plus populaires, et en même temps, ceux qui n'ont été l'objet que d'un culte local, et sont souvent les plus intéressants. Ici comme ailleurs, les plus longues énumérations se trouvent sous Maria, Petrus, Martinus, Iohannes, Michael, Georgius, Catharina, Nicolaus. Parmi les saints dont le culte est moins universel, les plus favorisés sont Oswald, Ottilia, Udalricus, Vitus, Wendelinus. Nous ne pouvons omettre de signaler dans l'ouvrage de M. H. une lacune que plus d'un lecteur regrettera : l'auteur n'a pas cru devoir s'occuper de l'identification des saints. Dans la plupart des cas, nous l'avons déjà fait remarquer, une notice biographique, même sommaire,

est superflue, et personne ne demande qu'on nous apprenne qui est S. Benoît ou S^{te} Barbe. Mais, défalcation faite des saints suffisamment connus, il reste bien des noms qui laisseront plus d'un lecteur perplexe. Parfois, il s'en tirera en corrigeant une distraction de l'auteur. Il n'existe pas de groupe *Felix und Cantalicius*, mais un saint Félix de Cantalice. On s'aperçoit assez facilement que les quatre articles *Antonius abbas*, *Antonius confessor*, *Antonius eremita*, *Antonius Magnus* doivent être fondus en un seul. On hésite devant *Elogius*, honoré à Allmansweiler, à Ertingen, et à Weil der Stadt, et nommé dans la table *Eulogius*. Elogius est certainement S. Éloi, *Eligius*. Un S. Constantin apparaît sous Ravensburg. Il serait intéressant de savoir ce qu'on pense de ce saint dans le pays. Voici encore plusieurs noms sur lesquels il ne paraît pas indiscret de demander quelques explications : Amnung, Cumerana, Diepold, Fida, Sieben Geschwister, Isicius (Hesychius?), Kimen, Layes, Luibert, Manutius, Napurg, Onhiltten, Sodaka, Walsung, Zoa. Nous voudrions en savoir davantage sur S. Mutel (p. 21), sur S. Leowen (p. 171) et quelques autres. C'est à croire que beaucoup de traditions se sont perdues dans le pays, car un chercheur aussi diligent que M. H. n'aurait pas manqué de nous renseigner s'il en avait eu le moyen. Dans la préface, l'auteur examine les principaux points du programme de Bossert, notamment les motifs qui ont pu dicter le choix des patrons ou amener des changements de vocables. On lit avec intérêt les remarques sur les églises de Saint-Martin, leur antiquité, leur emplacement, le caractère presque officiel de ce patronage dans le royaume franc (p. 14-16). Les églises de Saint-Michel, fort nombreuses aussi, ont souvent pris la place de sanctuaires païens. M. H. ne tombe pas dans les exagérations de quelques érudits qui s'empressent de désigner la divinité qui a précédé l'archange dans la dévotion des populations, et par là même attribuent une haute antiquité aux églises de Saint-Michel. Celles-ci voisinent souvent avec les églises de Saint-Martin et aussi de Saint-Pierre. C'est un fait constaté (p. 38). Faut-il l'attribuer au hasard ? C'est une question non encore éclaircie.

Le beau volume de M. P. Guidi n'appartient pas à la même catégorie que les précédents. C'est le premier d'une importante série dont la publication a été décidée et dont le titre *Rationes decimarum Italiae* indique assez l'objet. Ce sont les livres de compte des *collectores decimarum pro subsidio Terrae sanctae super monasteriis ecclesiis et personis ecclesiasticis* des divers diocèses. On débute par la Toscane, c'est-à-dire, d'après les anciennes circonscriptions, par les diocèses

suivants : Florence, Fiesole, Pistoia, Arezzo, Siena, Chiusi, Sovana, Grosseto, Massa Marittima, Volterra, Pisa, Lucca. Les établissements ecclésiastiques qui ont payé la taxe pour les années 1274-1280, sont énumérés avec leur apport, et désignés, la plupart du temps, par le nom du patron : *ecclesia S. Miniatis inter Turres de Florentia*, *ecclesia S. Mamiliani de Suana*, etc. Ceci nous vaut une liste considérable de saints auxquels étaient dédiées des églises ou des monastères en Toscane vers la fin du XIII^e siècle. La plus grande partie des matériaux a été fournie par un volume des Archives Vaticanes, *Collectoriae* 240. La publication a été faite avec le plus grand soin, et d'excellentes tables, dont la première est celle des *Santi titolari*, facilitent beaucoup l'usage du texte. Parmi les titres les plus fréquents, outre ceux de la S^{te} Vierge et de S. Pierre, nous noterons S. Michel, S. Ange, S. André, S. Barthélemy, S. Jean, S. Laurent, S. Martin, S. Étienne, S^{te} Lucie, S. Blaise, S. Christophe ; les saints Donat, Mustiola, Bibiane, Zenobius méritent une mention spéciale. Un volume sur les dîmes de l'Aemilia est annoncé. D'autres suivront sans doute, et permettront d'étendre à l'Italie des recherches si intéressantes pour l'hagiographie et l'histoire.

H. D.

* R. A. S. MACALISTER. *Silva Focluti*. Dans *Journal of the Royal Society of Antiquaries of Ireland*, Vol. LXII, Part I, 1932, p. 19-27.

L'indication topographique « Silva Focluti », dans la *Confession* de S. Patrice (BHL. 6492) est depuis longtemps une *crux interpretum*. Naguère encore, M. Eoin Mac Neill faisait un nouvel effort pour en découvrir le sens (*Proceedings of the Royal Irish Academy*, Vol. XXVI, Section C, p. 249). Il proposait de lire : « Silva Uluti ». Ce serait une latinisation du gaélique Coill Ultach, représenté par la forme moderne Kilultagh. Solution ingénieuse, mais hardie. M. Macalister, de son côté, note dans le contexte, une réminiscence d'un verset des Actes des Apôtres, 16, 9. Celle-ci appelle, pour terminer la citation, le mot « Macedoniam » au lieu de « Silva Focluti ». Écrivons, dit-il, « Macedoniam », et que la forme des lettres et le trait de plume soient calqués sur ceux de Ferdomnach, le copiste du Livre d'Armagh. Nous constaterons, non sans surprise, qu'il suffit de deux ou trois taches, produites par quelques gouttes d'eau, et d'un instant d'inattention, pour lire « Silva Focluti ». Or ces mots, ou d'autres qui s'en rapprochent, se rencontrent ailleurs dans les documents anciens sur S. Patrice. Ainsi donc, la méprise n'a rien d'incroyable. A retenir aussi, une remarque plus générale de M. M. : en dernière analyse, les diffi-

cultés que présente le texte des œuvres de S. Patrice proviennent sans doute de ce que son écriture était peu lisible. Il partagea ce défaut avec beaucoup de grands hommes. Peut-être n'a-t-il appris à écrire que fort tard. Ses premiers copistes n'avaient même pas, comme lui, l'avantage de parler couramment le latin. Ils étaient aux prises avec un texte mal écrit, et rédigé dans une langue étrangère. C'est donc aux scribes, plutôt qu'à l'auteur, qu'il convient d'attribuer un certain nombre, à tout le moins, des cacographies qui déparent la *Confession* et l'*Épître aux sujets de Coroticus* (BHL. 6493).

P. GROSJEAN.

* Mrs Thomas CONCANNON. *Saint Patrick. His Life and Mission*. Dublin et Cork, Talbot Press, s. d., xxxiv-260 pp., ill.

Publié un peu avant le quinzième centenaire de S. Patrice, le volume de Mrs Concannon est presque un essai de biographie officielle. On lui reconnaîtra de nombreuses qualités. L'auteur écrit facilement, et, devant de prétendues traditions, fait un sérieux effort d'indépendance. Les sources sont fort dispersées. Depuis le livre de Bury, monographies et recherches se sont accumulées. M^{me} C. les a mises suffisamment à profit. Elle n'hésite même pas à proposer parfois des hypothèses nouvelles. On n'ignore pas, en effet, que bien des points sont obscurs dans la carrière de S. Patrice, et risquent même de le rester, en dépit de tous les efforts. Pourtant, les hypothèses imaginées par M^{me} C. ne sont que rarement heureuses ou convaincantes. Nous ne les examinerons pas en détail. Il faudrait, pour le faire, en proposer d'autres, non moins nombreuses et qui sans doute ne sembleraient guère plus satisfaisantes. M^{me} C. a du moins le courage de ses opinions. Son essai provoquera des discussions, d'où sortira, nous l'espérons, un peu de lumière. Est-il bien croyable (p. 46) que S. Patrice, à quinze ans, sût tout le psautier par cœur? Les textes n'en disent rien. Ce serait déjà étrange, à la plus belle période du monachisme irlandais, pour un adolescent qui ne se destinait point à entrer dans les ordres. L'auteur a reporté par mégarde à la fin du iv^e siècle une coutume plus tardive et essentiellement monastique, celle d'enseigner le psautier aux jeunes moines. — Au mot *Aralanensis* (*Liber Ardmachanus*, fol. 9^r, col. 2), *Aralensis* (BHL. 6504-6505), lu par les uns *Lerinensis*, par les autres *Arelatensis* (cf. BURY, p. 294), il y a lieu peut-être de comparer *Arulensi coenobio* (document du 27 avril 1004, cité dans *Speculum*, 1932, p. 58). Il s'agit là d'Arles-sur-Tech, arrondissement de Céret (Pyrénées-Orientales). — Mrs. C. proposerait (p. 71-72) de corriger *Germanus* en *Paulinus* dans

l'hymne de Fiacc (PLUMMER, *Miscellanea Hagiographica Hibernica*, Catalogue, n° 200). C'est audacieux. Rien dans les traditions irlandaises n'évoque le souvenir de Paulin de Nole, alors que S. Germain d'Auxerre y est bien représenté. D'ailleurs, *Italia*, du temps de S. Patrice, signifiait l'Italie du nord. Il ne faut pas non plus se fonder sur l'expression *andes i n-deisciurt Letha* (« dans le sud, au sud de Letha »). Car, aux premiers siècles de l'Irlande chrétienne, le pays désigné sous le nom de *Letha* était non le Latium (comme on l'a cru plus tard), mais la *Letavia*, qui doit être cherchée à l'ouest de la Gaule, vers l'Armorique. L'indication topographique n'est pas trop mauvaise, en somme, pour Auxerre. Il n'y a donc pas à la rejeter. — Nous ne pensons pas non plus qu'il faille ici mettre en parallèle avec l'apôtre des Irlandais un S. Patrice de Nole qui a le même jour de fête. La tradition invoquée par M^{me} C. ne semble point remonter au delà de Colgan et de Ferrari (Cf. *Act. SS.*, Apr. t. II, p. 506). — L'auteur suppose que S. Secundinus fut envoyé en Irlande, non comme auxiliaire de S. Patrice, mais bien pour le remplacer (pp. 127-28, 139, 145, 152). L'hypothèse mérite examen. Elle repose sur un fondement assez faible, mais il faut bien ici se contenter de conjectures. M^{me} C. appuie celle-ci (p. 154-55) en essayant d'expliquer par là une série de documents chronologiques dont l'interprétation est difficile : les listes des évêques d'Armagh (cf. *Act. SS.*, Nov. t. IV, p. 167-69).

Il ne convient pas, croyons-nous, d'insister sur l'authenticité et la signification du règlement liturgique, attribué à S. Patrice, qui prescrit la formule *Kyrie eleison* etc. (*Dicta Patricii*, BHL. 6494). On aurait peine à montrer qu'elle appartint à l'usage romain, vers le milieu du v^e siècle. Elle ne saurait donc être prise pour preuve d'une conformité minutieuse de l'Irlande avec Rome dès cette époque.

Dans un appendice (p. 235 et suiv.), M^{me} C. s'efforce de résoudre la grosse difficulté que pose, dans les documents, la mention de la *silva Focluti*. Nous avons mentionné, à ce sujet, un travail récent de M. Macalister. Ne rallumons pas une discussion que nous n'avons, pour le moment, aucun espoir de clôturer. Il faut remarquer toutefois que l'argument de M^{me} C. (p. 236-37), pour montrer que la vieille forme irlandaise correspondant au toponyme moderne Kilclief, a dû être Caill Cleithe avant d'être Cell Cliehte, est une pétition de principe. S. Mochae a parfaitement pu être appelé Mochae de Cell Cleithe, même si ce nom ne fut donné à l'endroit que postérieurement à l'événement raconté. Enfin, le P. André Denys ou

Denis, d'Arras, ne doit pas être mis au nombre des bollandistes (p. 237-40).

P. GROSJEAN.

* *L'insigne Collégiale d'Aoste*. En souvenir du XIV^e centenaire de S. Ours, fondateur de la Collégiale. Ivree, F. Viassone, 1929, in-8°, 122 pp., illustrations.

L'élégant volume que le chapitre d'Aoste a publié en 1929, à l'occasion du XIV^e centenaire de la mort de S. Ours, comprend quatre parties : la légende du saint, la description archéologique de la Collégiale d'Aoste, une esquisse de son histoire, et enfin un compte rendu des fêtes organisées pour le centenaire. La première partie retiendra seule ici notre attention. Il existe deux recensions de la *Vita S. Ursi* (BHL. 8453 b, BHL. 8453). La plus ancienne, qui est inédite, est conservée, à notre connaissance, dans trois manuscrits : ms. 29 (alias 341) de la bibliothèque Victor-Emmanuel à Rome, provenant de l'abbaye de Farfa ; il date du ix^e-x^e siècle (cf. *Cat. Lat. Rom.* p. 118) ; ms. A. 81 (alias D) des archives de S. Jean de Latran, du xi^e siècle, le ms. 1376 de la bibliothèque de la ville de Trèves, du xvi^e siècle. La seconde recension (BHL. 8453) a été publiée par les bollandistes dans le premier tome de février. L'auteur du volume jubilaire n'a connu que cette dernière. Il en donne une nouvelle édition d'après un manuscrit des archives de la collégiale d'Aoste : *ex antiquissimo legendario manuscripto ecclesiae collegiatae SS. Petri et Ursi*. Ce manuscrit date du xii^e siècle. L'auteur croit pouvoir démontrer que ce texte a été écrit au vii^e siècle. Les deux arguments qu'il apporte pour faire remonter si haut un document, dont le style trahit une époque sensiblement postérieure, sont sans valeur. Qu'on en juge plutôt. Dans la formule banale du début : *In nomine sanctae et individuae Trinitatis*, l'auteur voit une profession de foi antiarienne, dirigée contre l'hérésie qui était encore vivace dans le Piémont, à l'époque où il écrivait. Le second argument, repose sur le passage suivant, qui se lit à la fin de la vie : ... *migravit ad Cristum sociatusque et adiunctus sacerdotibus Cristi Severo et Iulio*... Après avoir identifié S. Sévère et S. Jules, le premier avec S. Sévère de Ravenne, le second avec S. Jules d'Orta — ce qui est exact, comme nous le verrons plus bas — l'auteur poursuit : « Le souvenir des trois saints ne devait pas être lointain aux temps du compilateur ; ainsi selon toute vraisemblance, nous pouvons admettre l'apparition de l'original de la Vie de notre saint dans le courant du vii^e siècle. La légende acquiert en même temps un fondement d'historicité qui lui assure sa presque contemporanéité avec la vie de notre saint. » Il est

bien difficile de déduire cette conclusion du texte cité. L'hagiographe a simplement voulu rappeler la coïncidence de la date du culte des trois saints. Le passage parallèle de la recension inédite ne laisse aucun doute sur l'interprétation de ce texte. Nous y lisons : [*Ursus*] *adiunctus est et sacerdotibus Christi Severo et Iuliano qui ab hodierna die in pace dominica in aeterna requie praecesserunt...* (Cat. Lat. Rom. p. 72.)

B. G.

* A. Arthur SCHILLER. *Ten Coptic Legal Texts edited with translation, commentary and indexes*. New-York, 1932, in-4°, XIII-103 pp. 2 planches en fac-similé hors texte.

Il ne faut pas ni déprécier ni surfaire l'importance intrinsèque des dix petits textes « légaux », publiés par M. Schiller, d'après des papyrus coptes appartenant au Musée Métropolitain de New-York. Ce sont des actes d'enregistrement relatifs à de très petites affaires : quittances de décharge, contrats de vente ou d'engagement, reçus, etc. Mais à défaut de documents législatifs, où l'on trouverait formulé et codifié le droit civil et administratif de l'Égypte aux premiers siècles de la domination arabe, on est bien aise de posséder au moins ces pièces comptables qui le montrent dans ses applications pratiques. Ce qu'on y entrevoit, c'est un régime à la fois formaliste et empirique, où les connaisseurs croient pouvoir discerner un fond emprunté à l'ancienne Égypte avec des apports « grecs, helléniques, ptolémaïques, romains, byzantins et arabes » (p. 4). D'après cela on est porté à se dire que l'intérêt d'un texte copte juridique, c'est surtout d'offrir un beau sujet à disséquer.

Ceux de M. S. sont instructifs pour nous, parce qu'ils se rapportent à des couvents de la région de Djemé, proches voisins du monastère d'Épiphanie, si magistralement étudié par M. Crum et par feu Evelyn White. (Cf. *Anal. Boll.*, XLV, 393 et suiv.). Ils ajoutent quelques noms et quelques dates à ce que l'on connaissait déjà de ce monde à part, et ne laissent pas de jeter aussi une lueur assez curieuse sur l'état de l'institution monastique en Thébaïde au VIII^e siècle. On y constate notamment qu'à cette époque, l'admission dans un monastère ne passait plus selon les formes du détachement évangélique, dépeintes par les légendes de l'âge d'or et que les gens de chicane avaient à s'en mêler. Un autre sujet de surprise, c'est de lire, en tête de l'un de ces actes souscrit par des moines chrétiens et rédigé en leur nom, la *bismillah* musulmane, en arabe et en copte, y compris la mention du Prophète **ⲙⲁⲁⲙⲉⲧ ⲁⲛⲟⲥⲧⲟⲗⲟⲥ ⲑⲉⲟⲩ** (p. 18 ; cf. pl. 1).

Qu'en aurait pensé le patriarche Cyrus, le *Mukawkas* tant maudit des monophysites ?

La publication se présente sous une forme plus qu'élégante ; on pourrait la qualifier de somptueuse, eu égard à la valeur des documents qu'elle contient. Ce n'est là pourtant que son moindre mérite. Le travail de M. S., édition, traduction et commentaire, témoigne d'une excellente méthode. Nous avouons sans détour le regret d'y lire çà et là des paroles dédaigneuses, sinon méprisantes, pour les travaux de ses devanciers. Il est permis aujourd'hui à un chercheur bien outillé de se flatter qu'il a dépassé les découvertes et les anticipations de ses devanciers. Mais peut-il oublier que les premiers défricheurs de la littérature copte n'avaient aucun des secours qui nous rendent aujourd'hui si aisé de leur en remonter ? Cette sévérité injuste fait que l'on remarque dans la solide publication de M. S. quelques défaillances sur lesquelles on aurait volontiers fermé les yeux. Le *dioiketes*, dans l'Égypte du VIII^e siècle, était peut-être un juge de paix, comme l'auteur le dit p. 5, à la suite de M. Steinwenter. Mais on ne pouvait omettre de rappeler que, dans l'administration byzantine du IX^e s., le *διοικητής* était un haut officier du fisc (Léon VI, nouvelle 61, C. E. ZACHARIAE VON LINGENTHAL, *Ius graeco-romanum*, t. III, p. 157). C'est en cette qualité pareillement qu'il apparaît dans les sources latines de la même époque : *diucitin, quod latine dispositor Siciliae dicitur* (Ep. Hadriani I ad Carolum Magnum, M. G., Epist. t. III, p. 616). P. 6, note 5, M. S., approuvant le même M. Steinwenter, décide que la condition des enfants « donnés » par leurs parents à un monastère égyptien, « is not that of a freeman destined to be trained as a monk, but a semi-slave serving the church. He (Steinwenter) compares the institution with that of the Benedictines, and hierodulism in general. » La « somewhat fantastic connection » de Revillout dont il parle irrévérencieusement, p. 3, note 5, n'est pas notablement plus arbitraire. P. P.

* *Jahrbuch für Liturgiewissenschaft*, herausgegeben von Odo CASEL, O. S. B. Zehnter Band. Münster i. W., Aschendorff, 1931, in-8°, 428 pp.

* TOIVO HAAPANEN. *Verzeichnis der mittelalterlichen Handschriftenfragmente in der Universitätsbibliothek zu Helsingfors*. III : *Breviaria*. Helsingfors. 1932, in-8°, XIII-100 pp. (= *Helsingfors Universitetsbiblioteks Skrifter*, XVI).

Saluons avec gratitude, au seuil de ce X^e volume annuel des « sciences liturgiques », la constance méritoire de Dom Casel et de ses collaborateurs, et allons tout droit aux pages dont nous pourrions le plus utilement faire notre profit.

Dans une courte mais substantielle étude publiée en 1929 sous le titre : *Zur Petrus- und Pauluslegende der Legenda aurea* (*Historisches Jahrbuch*, t. XLIX, p. 604-624), le P. Willibrord Hug O. S. B. avait rappelé que le manuscrit latin de Munich n. 19528, provenant de Tegernsee, contient une copie du passionnaire de Barthélemy de Trente (cf. *Anal. Boll.*, XXIX, 19). D'après ce recueil (fol. 57), il publie aujourd'hui (p. 162-168) le texte d'une notice intitulée : *De divisione Apostolorum*. A cette occasion, le P. H. nous donne quelques éclaircissements sur la fête liturgique, qu'on trouve déjà mentionnée sous ce vocable dans un sacramentaire d'Amiens du ix^e siècle ; il analyse ensuite avec soin, en trois sections, le contenu de la pièce qu'il édite : *Zum Feste der Divisio apostolorum*. Il importe de noter que la troisième partie du texte (*Sunt alii qui dicunt...*) est constituée par une brève légende de la *Divisio ossium* des SS. Pierre et Paul ; l'événement est rapporté au pontificat du pape Corneille. Cf. *Act. SS.*, Iunii t. VII, p. 123.

Poursuivant la série des recherches qui ont fait de lui le spécialiste attitré de l'histoire du Saint-Sacrement, le P. Peter Browe S. I. s'est occupé, cette fois, d'étudier l'usage de la communion aux trois jours saints qui précèdent la fête de Pâques : *Die Kommunion an den drei letzten Kartagen* (p. 56-76). C'est sur le rite eucharistique in *Parasceve* que s'est exercée surtout l'érudition, très large, de l'auteur. Le mémoire de M. Anton L. Mayer : *Liturgie, Romantik und Restauration* (p. 77-141), se meut dans la sphère, moins habituellement accessible au commun des critiques, d'une noble et généreuse idéologie.

A qui veut recueillir le témoignage du passé très lointain, en matière de pratique liturgique, les moindres fragments de manuscrits apportent parfois des renseignements précieux. Destinés à l'usage quotidien, les recueils de ce genre ont pour la plupart péri de vieillesse ou furent remplacés par d'autres, plus à jour. La bibliothèque de l'État prussien s'est enrichie récemment de deux feuillets d'un sacramentaire du viii^e siècle, provenant de Ratisbonne (aujourd'hui ms. lat. fol. 877) ; l'écriture est nettement insulaire. L'édition et l'interprétation du texte, dont la lecture est devenue extrêmement malaisée, a été confiée au P. Pierre Siffrin O. S. B., qui a pris sa tâche à cœur et nous donne (p. 1-39) les résultats fort instructifs de son enquête. Ces deux feuillets contiennent des fragments de la liturgie de Noël et du Carême ; ils appartiennent à un type de sacramentaire assez spécial et « posent plus de problèmes qu'ils ne donnent de réponses à nos questions ». Sous toutes réserves, Dom S. incline à y voir un « Missionssakramentar »

sorte d'*excarpsus*, ou vade-mecum composé d'extraits ; l'on y retrouve à la fois des influences du sacramentaire romain, type gélasien, et une indéniable parenté avec le *Missale Francorum*. S. Emmeran a fort bien pu apporter, de Poitiers à Ratisbonne, un pareil livre.

Virtuose, comme chacun sait, en ce genre de travaux, le P. Alban Dold, s'est efforcé, lui aussi, d'identifier quelques débris liturgiques. Le titre de son étude (p. 40-55) peut suffire à la caractériser ici : *Fragmente eines um die Jahrtausendwende in beneventanischer Schrift geschriebenen Vollmissales aus Codex Vatic. lat. 10645*.

Répertoire de fragments encore, le catalogue de *Breviaria* de la bibliothèque universitaire d'Helsingfors. Ce volume forme la troisième partie du *Verzeichnis* entrepris par M. T. Haapanen, et dont nous avons signalé déjà les premières sections : *Missalia*, *Gradualia* (cf. *Anal. Boll.*, XLIV, 158). La matière analysée présente, cette fois, une poussière bien menue et dont tous les grains ne méritaient peut-être pas les honneurs d'un étiquetage scientifique. En tout, 190 fragments parmi lesquels deux remontent aux XI^e-XII^e siècles, et trente-huit aux XII^e-XIII^e. L'excellent *Register*, dont M. H. a muni son catalogue permet de retrouver sans peine les débris de Sanctoral, qui nous intéressent particulièrement. La liste des saints ne comprend pas moins d'une centaine de noms. Nous relevons, parmi les fragments, le n. 5, des XII^e-XIII^e siècles, dont le fol. 6 nous a conservé le début d'un office rimé de S. Thomas de Cantorbéry (inc. *Anglia laetare*) ; le n. 12, feuillets du XII^e siècle, qui paraissent provenir du Nord de la France ; les nn. 13, 14, 18, des XII^e et XIII^e siècles, tous trois de la région de Cologne ; le n. 29, avec mention de S. Taurin d'Évreux ; en outre les saints nordiques, Olaf, Eskil, Eric, Brigitte, Hélène de Sköfde, etc. Enfin, dans le n. 119, l'hymne *Ave maris stella* a subi les retouches d'une main réformée : *felix caeli porta* y devient *felix Christi mater* ; *solve vincla reis* se change en *solve, Christe, reos* ; et ainsi de suite.

M. C.

* Juan B. FERRERES, S. I. *Historia del Misal Romano*. Barcelone, Subirana, 1929, in-8°, CXXIV-425 pp.

L'auteur, remarquant l'abondance des documents inédits qui concernent les anciens missels et les sacramentaires des provinces ecclésiastiques de Tarragone et de Valence, a voulu exploiter les richesses qui lui étaient accessibles. Élargissant ensuite son plan, il a retracé avec assez de détails l'histoire du missel romain, d'après les travaux existants, depuis les plus lointaines origines jusqu'à l'institution de la

fête du Christ-Roi. C'est sur les missels espagnols locaux qu'on le consultera avec le plus de fruit. Il décrit les manuscrits et les imprimés qu'il a dépouillés, et reprend ensuite, en chapitres séparés, les détails saillants des missels espagnols, en les comparant aux autres. Sa bibliographie étendue rendra service, bien que les noms et les titres étrangers soient un peu maltraités. D'après le n. 425, le *Repertorium Hymnologicum* de « Chavalier » ne comprendrait que quatre volumes. P. 33-34, il eût été utile de dire que le Missel de Stowe est en fait un témoin de l'usage de Tallaght, en Irlande. Sur le Sanctoral (p. 300 et suivantes) l'exposé est faible. Notons des chapitres intéressants sur la messe de la *Passio Imaginis* (p. 310) et sur celle de Charlemagne (p. 324 ; à signaler que l'usage de prononcer le panégyrique du héros survécut jusqu'au xix^e siècle, longtemps après la suppression de l'office liturgique). Parmi les messes votives, celle du roi S. Sigismond pour les malades atteints de fièvre quarte, celle de Tous les saints du jour (*quorum hodie natalicia per universum mundum celebrantur*, p. 353) ; tout le chapitre sur les messes superstitieuses (p. 365) : les vingt-trois messes de S. Amator, les formules diverses du trentain grégorien, les treize messes *pro quacumque tribulatione*, les sept messes de l'exil de la St^e Vierge pour être délivré de toute tribulation, les cinq messes de S. Augustin d'Hippone, etc. Enfin un chapitre sur la *missa sicca*, messe sans consécration (p. 376). Les prières superstitieuses mentionnées au n. 1176 semblent être simplement ce qu'on appelle les prières de S. Grégoire.

P. GROSJEAN.

* John L. LA MONTE. *Feudal Monarchy in the Latin Kingdom of Jerusalem 1100 to 1291*. Cambridge Mass., The Mediaeval Academy of America, 1932, in-8°, xxviii-293. pp. (= *Monographs of the Mediaeval Academy of America*, N. 4).

Bien qu'un renouveau d'intérêt pour l'Orient latin semble se manifester depuis les changements politiques survenus en Palestine et en Syrie, on ne peut pas dire que le progrès des études ait sensiblement fait vieillir les ouvrages classiques de Mas-Latrie, Delaborde, Röhrich, Dodu et combien d'autres. Aucune découverte documentaire n'est venue révolutionner les anciens points de vue. Il n'y en a guère non plus dans le volume où M. J. L. La Monte décrit les institutions monarchiques du Royaume latin de Jérusalem, son organisation administrative (« Administrative Machinery »), et ses relations politiques avec les principautés franques de Syrie, avec la papauté, les Ordres militaires et les républiques marchandes d'Italie et de Provence. Néanmoins cet exposé, clair, impartial et bien informé, se lit avec

plaisir et profit. Nous parlons, non pour les historiens du droit, gens pointilleux, qui diront eux-mêmes leur avis, mais pour nous, qui ne serons pas amenés souvent à consulter cet agréable volume, car le roi S. Louis et autres personnages hagiographiques y apparaissent à peine dans la pénombre. Le royaume latin de Palestine ne fut saint, hélas ! que par le pays où il s'est établi. Il y a çà et là de menues erreurs. P. 266, la charte de Tancrede, en 1101 (RÖHRICHT, *Regesta Regni Hierosolymitani*, 35), accorde aux Gênois, non pas le tiers des revenus de Saint-Syméon provenant du port (« port-revenues ») mais le tiers des péages de Port-Saint-Syméon, c'est-à-dire Suwaïdiyé, l'ancienne Séleucie. Si *mathesep* (pp. 106, 136-37) est donné pour de l'arabe, il faut écrire : *muhtasib*, « vérificateur des poids et mesures ».

P. P.

* *Elsass-Lothringisches Jahrbuch*. Band XI. Frankfurt a. M., Selbstverlag des Elsass-Lothringen-Instituts, 1932, in-8°, 404 pp., illustrations.

* *Archiv für elsässische Kirchengeschichte*, herausgegeben von Joseph BRAUNER. Siebter Jahrgang. Strassburg, Gesellschaft für elsässische Kirchengeschichte, 1932, in-4°, xvi-400 pp., illustrations.

* J. GRUSS. *Die Heiligen des Elsasses*. Colmar, Éditions « Alsatia », 1931, in-8°, 348 pp., illustrations.

* E. CHAMPEAUX. *Les légendes savantes de la vieille Alsace*. Strasbourg, Heitz, 1930, in-8°, 50 pp. (= *Collection d'études sur l'histoire du droit et des institutions de l'Alsace*. Plaque hors série).

Dans le rapport administratif qui termine le onzième *Elsass-Lothringisches Jahrbuch*, M. G. Wolfram rend compte pour l'année 1931 des travaux de l'Institut francfortois, qu'il dirige. On ne manquera pas d'y remarquer la publication de l'Atlas historique d'Alsace-Lorraine, complet en un recueil de 115 cartes et un volume de textes explicatifs. MM. Wolfram et Gley ont signé cette œuvre, qui, à des titres variés, fournira désormais une base commode aux recherches locales d'ordre politique, religieux, économique et social. Nul n'ignore avec quelle passion, de l'un comme de l'autre côté du Rhin, les érudits se disputent l'honneur de glorifier le passé de leur pays d'origine. Ce passé historique commence dès avant César, et les problèmes qu'il pose, aux divers âges, se font souvent écho. Certains même demeurent trop actuels pour que la solution qu'on leur donne ne soit pas imprégnée des tendances d'esprit, ou de sentiment, qui conduisent nos contemporains à les remettre à l'étude.

Dans une conférence, faite à Francfort, et reproduite en tête du *Jahrbuch*, M. M. Gelzer a traité de la *Römische Rheinpolitik*. Ces pages

nous ont fait relire une leçon que M. A. Grenier publia, en 1920, dans les *Mélanges d'archéologie et d'histoire* de l'École française de Rome : *La découverte du Rhin*. M. G. ne paraît pas avoir connu cette étude. Si le point de vue des deux auteurs est assez différent, leurs articles par là même s'éclairent et se complètent. M. Champeaux, notons-le ici, a touché incidemment au même problème dans sa brochure sur *Les légendes savantes de la vieille Alsace*, que nous analysons ci-dessous : « C'est Jules César qui a posé la question du Rhin » (p. 14). Parmi les autres travaux qui remplissent le *Jahrbuch* de Francfort, la plupart sont consacrés, comme d'habitude, à l'histoire politique des derniers siècles ; nous n'avons pas à nous en occuper dans ce Bulletin. Il faut nous borner à signaler à nos lecteurs, outre la bibliographie d'Alsace-Lorraine pour 1930, dressée par M. C. Hallier, un mémoire : *Vom Ausklang der Antike in der Gotik*, où M. D. Krencker analyse certains aspects artistiques de la cathédrale de Strasbourg ; puis encore des études illustrées sur l'archéologie religieuse aux XIII^e et XIV^e siècles, par M^{lle} L. Schürenberg ; enfin, *Das Metzzer Domkapitel im ausgehenden Mittelalter*, de M. F. Grimme.

Avec l'*Archiv* de Strasbourg, nous quittons résolument le terrain profane pour celui de l'histoire ecclésiastique. La part de M. L. Pflieger est, cette fois encore, celle du lion. Voici d'abord la suite et la fin de ses précieuses et substantielles *Untersuchungen zur Geschichte des Pfarrei-Instituts im Elsass* (p. 1-100). A côté des développements d'ordre technique, qui regardent les termes et les institutions, il y a là des chapitres particulièrement bien documentés sur la formation professionnelle, la situation matérielle et l'étiage moral du clergé d'Alsace au moyen âge. L'article qui a pour objet les *Frühmittelalterliche Stationsgottesdienste in Strassburg* (p. 339-50) ne doit pas non plus échapper à nos lecteurs. Il suffira, par contre, de mentionner en passant une analyse des portraits de Geiler von Kaysersberg (p. 179-188). Arrêtons-nous à des contributions qui intéressent plus directement nos études. Ainsi, les quelques notes intitulées : *Zum Millenarium der heiligen Kaiserin Adelheid* (p. ix-xvi). La vie de l'illustre impératrice (née en 931/932) est intimement mêlée à l'histoire de l'Alsace, où elle possédait de grands biens. On sait que l'abbaye de Seltz fut fondée grâce à ses largesses. C'est même dans cette pieuse retraite qu'Adelaïde mourut, le 16 décembre 999. Peu après cette date, Odilon de Cluny composa son épitaphe et une Vie (*BHL.* 63). Le tombeau de la bienfaitrice de Seltz fut glorieux ; vers le milieu du XI^e siècle, un moine du couvent put grouper en un récit (*BHL.* 65) des miracles

nombreux. La canonisation officielle suivit de près. Elle fut l'œuvre d'Urbain II, à la demande de l'évêque de Strasbourg, Otto. Le centre du culte, en Alsace, fut toujours l'abbaye de Seltz. On voit, de même, la dévotion à deux autres fondatrices alsaciennes demeurer fort localisée : St^e Attala est surtout honorée à Saint-Étienne de Strasbourg, et St^e Richardis à Andlau. M. P. nous dresse un historique détaillé du culte rendu à la sainte impératrice et à ses restes vénérés, sans omettre les cérémonies solennelles du millénaire qui eurent lieu à Strasbourg en décembre 1931, sous la présidence de Mgr Ruch. Ces pages sont à rapprocher de celles que l'auteur consacra récemment à St^e Élisabeth de Thuringe ; à la fin du présent volume, il revient sur ce dernier sujet dans une courte note complémentaire (p. 380-82). D'autres notes encore ont pour objet S. Antoine de Padoue et l'Alsace, la pieuse pratique du tintement de l'Angélus à midi, l'histoire de la fête de l'Immaculée Conception. C'est comme on le voit, la variété dans l'abondance.

M. Alfred Pfleger, professeur au lycée Fustel de Coulanges — il ne faut pas le confondre avec l'érudit chanoine du séminaire Saint-Étienne — a exploré, à son tour, un coin des plus curieux du domaine hagiographique : *Der Gregorientag im Elsass*. Cette contribution à l'histoire du folklore scolaire débute par des recherches plus générales, sur le culte du pape S. Grégoire en Alsace. Le congé des écoliers, les chants de fête, les travestissements, les distributions de friandises, et tout ce qui rendait autrefois le 12 mars particulièrement cher aux enfants alsaciens, ont peu à peu disparu pendant le dernier quart du xix^e siècle et n'existent plus aujourd'hui qu'à l'état de souvenirs. S'appuyant sur Reinsberg-Düringsfeld, le folkloriste Stöber, que cite M. P., rappelait naguère qu'en diverses localités de Belgique, ces anciennes coutumes ont longtemps survécu. S'il en reste encore des traces, elles sont, croyons nous, devenues fort rares. Seul S. Nicolas y exerce encore de nos jours sur les enfants un règne incontesté. M. P. évoque en terminant deux autres patrons de la jeunesse studieuse d'antan : le B. Ambroise de Sienne (20 mars), à Haguenau, et la grande St^e Catherine (25 novembre), surtout à Neuweiler et à Sélestat.

Le septième tome de l'*Archiv*, comme les précédents, contient plusieurs études d'histoire religieuse locale, sorties de la plume de M. Médard Barth, collègue de M. L. Pfleger. Parmi les autres travaux qui recommandent le volume à l'attention des spécialistes, nous indiquerons, pour finir, un copieux répertoire d'*Alle Heilsegen und Beschwörungsformeln* (p. 189-226), dressé par M. Joseph Lefftz. Au passage,

on peut noter dans ces formules les noms suivants : *Sanctus Primianus* (S. Pirmin), S^{te} Odile, S. Jean Baptiste, S. Jean l'Évangéliste.

En M. l'abbé Gruss, professeur à Colmar, les saints d'Alsace viennent de trouver un fervent panégyriste. Son ouvrage, destiné aux bibliothèques familiales, groupe une quarantaine de notices illustrées à la manière populaire. Assurément M. G. a eu quelque ambition de faire œuvre d'historien. A part le livre aujourd'hui bien vieilli de Hunkler et les encombrants « Petits Bollandistes » de Mgr Guérin, qui reviennent par trop souvent dans l'indication des sources, il cite aussi de rares études critiques. Pour caractériser son exposé nous dirions volontiers que sur certains points l'auteur en sait trop peu, tandis que sur d'autres il en sait trop, ne pouvant se résigner à beaucoup ignorer. Il y avait lieu en tout cas de rejeter plus franchement les lieux communs de l'hagiographie légendaire et de tenir mieux compte des graves réserves qu'ont élevées en certains problèmes litigieux des historiens de valeur. Une formule commode telle que : « Es scheint wenig glaubhaft... » glissée à la suite d'un récit manifestement fabuleux, dénote, chez un biographe moderne, soit un manque de fermeté dans ses opinions, soit un réel défaut d'optique. A propos de S^{te} Aurélie, présentée parfois comme une compagne de S^{te} Ursule, il valait mieux ne pas rechercher sur le massacre des vierges de Cologne les « traditions les plus vraisemblables » (p. 31). Le nom de *Bonifatius*, donné à Winfrid, n'a nullement été choisi pour des raisons d'ordre symbolique (p. 111). Cette erreur a été commise par M. G. dans la notice de S. Florent de Strasbourg ; la lecture du commentaire consacré à la Vie de ce saint évêque dans les *Acta SS.* (Nov. III, 395-399), aurait, croyons-nous, détrompé l'auteur sur plus d'un point de son exposé. Quant au critère historique, malheureusement trop vague, qu'il énonce dans ce même chapitre (p. 114), il le laissera maintes fois perplexe, nous le craignons, dans l'interprétation des textes hagiographiques du moyen âge.

Le discours inaugural prononcé en 1929 par M. E. Champeaux à la rentrée des Facultés de l'Université de Strasbourg, et publié en plaquette avec des notes complémentaires, procède d'un esprit plus délibérément critique. En bon connaisseur, M. Pflieger a dit, dans l'*Archiv* (t. VII, p. 395), tout le bien qu'il pensait de cette dissertation sur les « légendes savantes » de la vieille Alsace. Avec verve, et non sans esprit, l'auteur a tenté d'élucider, dans la mesure du possible, les récits fantaisistes, dont les chroniqueurs d'Ebersmunster, au XII^e siècle, ont farci leur histoire des origines anciennes de l'Alsace

et justifié en passant, l'immunité du monastère de Novientum (Ebersmunster ou Ebersheim). Nos lecteurs connaissent le rôle fabuleux qu'on y a prêté respectivement à Trebeta, fils de Ninus et fondateur de Trèves, aux Troyens, ancêtres à la fois des Romains, des Gaulois et des Francs, à Jules César, qui aurait conquis et organisé la Germanie entière jusqu'à la Baltique, à S. Materne, enfin, dont la mission apostolique vient à propos étayer les prétentions de Trèves au primat sur les évêchés de la Gaule Belgique. Le « bon roi » Dagobert, ses officiers, son fils, tué à la chasse par un sanglier, puis rappelé à la vie par S. Arbogast, occupent ensuite la scène, plus restreinte, du domaine d'Ebersmunster. Les « dédains éclairés » des éditeurs du XVIII^e siècle retranchèrent du texte, comme trop naïfs, les longs récits, sans comprendre suffisamment les problèmes politiques, ethnographiques, juridiques et religieux que, par ces allégories, les écrivains médiévaux avaient entendu poser. M. C. nous montre sous quels aspects ces légendes expliquent « l'individualité de l'Alsace », au XI^e et au XII^e siècle, « en mettant l'accent tantôt sur la race, tantôt sur la langue, tantôt sur la religion, tantôt sur le droit territorial ». Exposé assez général et qui laisse place à la discussion, mais rempli d'intéressantes remarques.

M. C.

* Erling MONSEN. *Heimskringla or the Lives of the Norse Kings*. By Snorre STURLASON. Edited with Notes and translated into English with the assistance of A. H. SMITH. Cambridge, Heffer, 1932, in-8°, xxxviii-770 pp., ill.

Pour la beauté littéraire comme pour la valeur historique, l'œuvre de Snorre Sturlason occupe une bonne place parmi les biographies médiévales. Les dix-sept Vies des rois de Norvège ont pour nous un intérêt tout particulier. Elle forment la source principale de renseignements sur l'introduction du christianisme dans le Nord et l'une d'elles appartient, à proprement parler, au genre hagiographique, la Vie de S. Olav. Quoiqu'un bon nombre d'éditions rendent le texte accessible soit en vieux-norrois, soit dans les langues scandinaves modernes, la traduction de M. Monsen sera bienvenue. Exécutée avec le plus grand soin, elle offre en maints endroits l'interprétation des passages difficiles, en particulier des citations poétiques dont Snorre a parsemé sa prose. M. M. s'attache aux points qui ont un rapport immédiat avec les Iles Britanniques. Ces endroits ont été trop souvent négligés par les commentaires scandinaves. M. M. les élucide en les comparant aux chroniques anglaises, écossaises et irlandaises. L'introduction, fort concise, est écrite également du point de vue britannique. Une magni-

fique présentation typographique, une abondance remarquable de planches hors-texte, d'illustrations au trait, de cartes anciennes et modernes, permettent à ce volume de rivaliser avec les meilleures éditions scandinaves de Snorre Sturlason. P. GROSJEAN.

* Ailbe J. LUDDY, O. Cist. *Life of St. Malachy*. Dublin, Gill, 1930, in-8°, xxiv-187 pp., ill.

* James O'BOYLE. *Life of St. Malachy, Patron Saint of Down and Connor*. Belfast, P. Quinn and Co., 1931, vi-200 pp., ill.

Si l'on excepte une brochure de la *Catholic Truth Society* et l'excellente traduction, par M. H. J. Lawlor, de l'œuvre de S. Bernard, les Vies en anglais de S. Malachie étaient épuisées. Un sentiment de légitime reconnaissance envers le saint qui introduisit les Cisterciens dans son pays, invita le P. Luddy à combler cette lacune. M. O'Boyle en fit autant, de son côté, pour le patron du diocèse auquel il appartient. Des faiblesses à peu près semblables déparent les deux biographies. Elles trahissent les difficultés réelles contre lesquelles se débat l'historien de l'Irlande médiévale. Il lui arrive facilement de pécher par excès de patriotisme. A force d'estomper des abus trop graves, hélas ! et trop réels, on fait du héros un réformateur qui n'eut guère à réformer. Pour le fond, les deux auteurs mettent en œuvre des études précédentes. En appendice, chez le P. Luddy, une traduction anglaise des deux sermons de S. Bernard sur son ami, le discours prononcé en 1929 par le P. Gannon S. I. dans les ruines de l'abbaye de Mellifont, et aussi — accompagnement obligé — les prophéties attribuées à S. Malachie. M. O'Boyle s'y réfère également.

Sur les fameuses devises pontificales, le P. L. et M. O'B. résument les résultats de la critique. La traduction qu'ils en donnent aurait gagné à tenir compte du consciencieux opusculé de M. J. O'Brien, *An Historical and Critical Account of the so-called Prophecy of St. Malachy regarding the Succession of Popes* (Dublin, 1880). On prête au même saint une prophétie sur les rois d'Espagne, dont ni le P. L. ni M. O'B. ne soufflent mot. Elle est étudiée dans le *Teatro critico universal* de Benito Geronimo Feyjoó y Montenegro, t. II (nueva impresion, Madrid, 1779), Discurso quarto, *Profecias supuestas*, § VII, num. 44-49, p. 114-117.

Une troisième prédiction, beaucoup moins connue en dehors de l'Irlande, mérite d'être plus amplement discutée. Elle ne se rencontre, à notre connaissance, que dans une prétendue lettre de Mabillon au B. Olivier Plunkett, archevêque d'Armagh et plus tard martyr.

Nous nous proposons de l'examiner quelque jour à loisir, en dehors du cadre trop étroit de ce Bulletin.

Du P. Luddy, nous recevons encore *The Real De Rancé, Illustrious Penitent and Reformer of Notre Dame de la Trappe* (Dublin et Cork, Talbot Press, s. d. [1931], xxi-314 pp.), biographie édifiante, dirigée tout entière contre *L'abbé Tempête*, de M. Henri Bremond ; elle est empreinte d'une âpre animosité polémique, qui fait contraste avec l'aisance et la bonne humeur du livre que le P. L. appelle sans ambages « a bad book ».

Du P. L. également, une petite brochure intitulée : *St. Gertrude the Great, Illustrious Cistercian Mystic* (Dublin, Gill, 1930, in-8°, 40 pp.). C'est une Vie de la sainte, suivie d'un choix de prières.

P. GROSJEAN.

* *Gesammelte Aufsätze zur Kulturgeschichte Spaniens*, in Verbindung mit K. BEYERLE und G. SCHREIBER, herausgegeben von H. FINKE. Münster i. W., Aschendorff, 1931, in-8°, 460 pp. (= *Spanische Forschungen der Görresgesellschaft*, Reihe 1, Band 3).

Le troisième volume des *Spanische Forschungen*, par la richesse et la variété de son contenu, ne le cède en rien aux tomes déjà parus. Aucune période de l'histoire d'Espagne n'a été exclue du cadre de la collection. La préhistoire est représentée par un article de M. Hugo Obermaier, *Die diluviale und altalluviale Steinzeit der Pyrenidenhalbinsel nach dem Stande unseres derzeitigen Wissens* ; l'histoire du droit et des institutions par l'étude de M. Wohlhaupter, *Zur Rechtsgeschichte des Spiels in Spanien* ; la théologie et la philosophie par les études de K. Eschweiler, *Roderigo de Arriaga S. I.*, de Fr. Stegmüller, *Zur Literargeschichte der Philosophie und Theologie an den Universitäten Evora und Coimbra im xvi. Jahrhundert*. Plusieurs des mémoires, qui composent la part de l'histoire religieuse, méritent de nous arrêter plus longuement. M. L. Pfandl, bien connu pour ses excellentes études sur l'Espagne (*Anal. Boll.*, XLIII, 226), a tiré de l'oubli un historien espagnol du xvi^e siècle, Gonzalo de Illescas. Le premier, Gonzalo écrivit en castillan une histoire générale des papes. Malgré ses recherches M. P. n'a pu projeter que peu de lumière sur la personne et la vie de Illescas, qu'un article de l'*Enciclopedia universal Europeo-Americana* (t. XXVIII, 1037) confondait encore récemment avec son homonyme l'évêque de Cordoue, religieux de l'ordre des Hiéronymites, mort en 1464, dont on a un portrait par Zurbaran, au monastère de Guadalupe.

Il y a quelque exagération à dire, avec M. P., que presque tous les

auteurs anciens ou modernes passent sous silence le nom de Gonzalo. Dans les *Prograssos de la Historia en el Reyno de Aragon* (Saragosse, 1680, p. 103-109), Uztarroz et Dormer consacrent un chapitre très détaillé à l'historien des Papes et fournissent des indications précises sur les éditions successives de l'*Historia Pontifical*. D'après les deux bibliographes aragonais, la première édition aurait été publiée à Madrid en 1564. M. P. ne l'a pas connue et la première qu'il signale est de 1565. Sans vouloir résoudre ici ce petit problème bibliographique, remarquons en passant que l'excellent répertoire de Perez Pastor, *Bibliografia Madrileña* ne mentionne aucun ouvrage édité à Madrid avant 1566 (cf. CIROT, *Mariana historien*, p. 316). Uztarroz et Dormer s'étendent ensuite assez longuement sur les difficultés auxquelles se heurta Gonzalo. L'Inquisition était sévère et tracassière, et le pauvre historien éprouva tant de chagrin de se voir ainsi soupçonné qu'il en perdit le repos. Pour se justifier il rédigea un long mémoire, reproduit dans les *Prograssos de la Historia en el Reyno de Aragon*. Au nombre des défenseurs de Illescas nous rencontrons le célèbre Jérôme Zurita, qui en 1572 donna une approbation élogieuse de l'*Historia Pontifical*. M. P. aurait également glané dans la notice de Uztarroz et Dormer des détails utiles sur les traductions de l'œuvre de Illescas. André Schott, dont M. P. dit avoir en vain consulté l'*Hispaniae Bibliotheca*, a fait lui aussi l'éloge de Illescas. Il écrit (p. 349) : *Id opus [Historia Pontifical] sane usque eo placuit, tantoque est omnium applausu exceptum, ut non modo Hispani, sed quo ad externos eius manaret utilitas, aliae quoque gentes sua quaeque lingua promulgarent*. Le P. Schott fournit un renseignement que M. P. a cherché ailleurs sans succès : l'année de la mort de Illescas : *Migravit e vita anno Christi MDLXXX*. Cette date cadre bien avec celle que M. P., en se basant sur les millésimes des éditions de l'*Historia Pontifical*, avait lui-même proposée. Le P. Segura dans son *Norte critico* (t. I, p. LVIII) a aussi une rapide allusion, un peu dédaigneuse, il est vrai, à l'œuvre de Gonzalo. Les répertoires plus récents n'ont pas non plus passé sous silence le nom d'Illescas. La notice qu'ils lui consacrent est brève, mais exacte. Citons, par exemple, la *Biografia eclesiastica* (t. X, p. 216), le *Diccionario enciclopédico Hispano-Americano* (t. X, p. 751).

Par ses conclusions, l'article de M. A. Allgeier, *Die Psalmen in der mozarabischen Liturgie und das Psalterium von Saint-Germain-des-Prés*, dépasse le cadre des études liturgiques et rejoint l'histoire générale. L'auteur montre d'abord que contrairement à ce que pen-

sait Pierre Sabatier, le psautier mozarabe a la priorité sur le psautier de Saint-Germain-des-Prés. Constatation intéressante, car l'abbaye de Saint-Germain a été fondée en 558, pour abriter les reliques de S. Vincent de Saragosse, que le Roi Childebert avait rapportées d'Espagne. L'étude de la parenté des anciens psautiers et de leur dépendance amène ensuite M. A. à s'occuper de la date de pénétration de la règle bénédictine en Gaule et en Espagne. Ce problème historique, qui depuis le xvii^e siècle a donné naissance à une littérature très copieuse mais souvent médiocre, n'a pas encore reçu de solution satisfaisante. Les études de M. A. posent derechef le problème et apportent des éléments qui faciliteront la tâche de l'historien. La priorité du psautier mozarabe fournit aussi un nouvel argument pour montrer que, dans les relations fréquentes qui unissaient la Gaule et la péninsule, c'est celle-ci et non celle-là qui prête à sa voisine. Espérons que M. A. reviendra lui-même à ces sujets, qu'il ne fait ici qu'effleurer.

L'article de M. Fischer, *Sahagun und Toledo*, soulève lui aussi un important problème : comment peu à peu, grâce surtout aux religieux de Cluny, la liturgie romaine s'implanta-t-elle en Espagne ? M. F. analyse cinq manuscrits liturgiques qui proviennent de la célèbre abbaye bénédictine de Sahagun, ou, tout au moins, de sa zone d'influence. De ces manuscrits, deux sont maintenant conservés dans la bibliothèque Colombine de Séville (C 1313, Tab. 149, n° 11, Vitrine et C 1313, Tab. 149, n. 13), deux dans la bibliothèque capitulaire de Tolède (n° 39-14 et 39-12), le cinquième dans la bibliothèque Nationale de Madrid (Hh. 7). Dans ces documents, l'auteur a découvert des vestiges de formes anciennes de la liturgie romaine, dont nous avons perdu la trace. Un champ inexploré s'ouvre donc aux chercheurs : réunir les manuscrits qui proviennent de Sahagun ou des monastères qui, comme Sahagun, vivaient dans le rayonnement de Cluny, et identifier les formules de la liturgie romaine qu'ils renferment. Par contre-coup ces recherches feront la lumière sur la pénétration de l'ordre de Cluny en Espagne, question qui a de nombreuses ramifications dans l'histoire de la péninsule au xi^e et du xii^e siècle. M. F. s'excuse de ne pas transcrire le propre des saints contenu dans les deux manuscrits de Séville et dans celui de Madrid. Il nous prive de la partie qui, pour nous, offre le plus d'intérêt. Sans doute se réserve-t-il de reprendre ce sujet dans un prochain travail.

Les trois derniers mémoires du volume sont exclusivement hagiographiques. Sous le titre *Una olvidada autobiografia visigótica del*

siglo VII, M. Manuel Torrès résume l'autobiographie de S. Valère, le célèbre anachorète de la région d'Astorga, qui devint dans la suite abbé de S. Pedro de Montes (*BHL*. 8497). On n'a pas encore exploité ce document plein de détails qui nous font connaître plusieurs aspects de la vie religieuse à l'époque wisigothique. M. T. prépare une étude d'ensemble sur S. Valère et sur l'organisation de l'Église espagnole jusqu'au VIII^e siècle. Mieux que personne, il pourra mettre en valeur les données historiques de l'autobiographie du saint abbé.

Le titre : *Die Frage des Landespatronats in Spanien 1617-1630*, ne laisse pas soupçonner quel est le sujet du mémoire de M. E. L. Llorens. Quelques années avant la canonisation de St^e Thérèse, les Carmes présentèrent aux Cortès une supplique pour obtenir que la réformatrice du Carmel fût choisie comme patronne de l'Espagne. Dès que le chapitre de S. Jacques de Compostelle eut connaissance de cette tentative, qui menaçait le patronage de S. Jacques, il s'y opposa avec énergie. Toutefois, tant à Rome qu'à Madrid, St^e Thérèse avait de chauds partisans et sa cause semblait devoir triompher. Cinq ans après la canonisation de la sainte d'Avila (1622), Urbain VIII signait le bref qui la déclarait patronne des Espagnes, *sine tamen praeiudicio aut innovatione vel diminutione aliqua Patronatus S. Iacobi Apostoli in universa Hispaniarum Regna*. Devant cette décision du S. Siège, le chapitre de Compostelle redoubla ses efforts pour garder à S. Jacques le glorieux privilège d'être le patron unique de l'Espagne. Il réussit à gagner des suffrages de personnages influents et le 8 janvier 1630, Urbain VIII rapportait le bref de 1627.

Dans une courte note : *Ikonographische Beobachtungen in Spanien über die Darstellung des Apostels Petrus und des hl. Antonius von Padua*, le prince Georges de Saxe attire l'attention sur deux sujets iconographiques : S. Pierre pleurant sa faute devant le Christ attaché à la colonne de la flagellation, et S. Antoine de Padoue portant l'enfant Jésus dans ses bras. L'auteur tâche de préciser à partir de quelle date et sous quelle influence les artistes espagnols ont été amenés à représenter ces deux thèmes.

B. G.

* Heribert Christian SCHEEBEN. *Albert der Grosse*. Zur Chronologie seines Lebens. Vechta, Albertus-Magnus-Verlag, 1931, in-8°, 167 pp. (= *Quellen und Forschungen zur Geschichte des Dominikanerordens in Deutschland*, Heft 27).

* Id. *Albertus Magnus*. Bonn, Verlag der Buchgemeinde, 1932, in-8°, 238 pp., illustrations.

* Albert GARREAU. *Saint Albert le Grand*. Préface du R. P. Man-

donnet O. P. Paris, Desclée-De Brouwer, 1932, in-8°, 299 pp. (= *Collection « Temps et Visages »*).

* *Albertus Magnus*. Extrait du *Gesamtkatalog der Preussischen Bibliotheken*, herausgegeben von der Preussischen Staatsbibliothek. Berlin, Preussische Druckerei, 1932, in-folio, 38 pp.

* *Esposizione e documentazione storica del culto tributato lungo il corso dei secoli al B. Alberto Magno*. II. Supplemento. Roma, Scuola tipografica Missionaria Domenicana, 1931, in-8°, 221-iv pp., illustrations.

* SCHEEBEN-WALZ. *Iconographia Albertina*. Freiburg i. Br., Herder, 1932, in-folio, 58 pp., illustrations.

* Martin GRABMANN. *Der hl. Albert der Grosse*. München, Max Hueber, 1932, in-8°, 30 pp., frontispice.

* Albert MEYENBERG. *Albert der Grosse mit der grossen Seele*. Freiburg i. Br. Herder, 1933, in-8°, 40 pp.

Parmi les nombreux travaux publiés à l'occasion de la canonisation de S. Albert le Grand, les uns étudient le théologien, le philosophe, le naturaliste, l'exégète, le sociologue, d'autres ont pour but de retracer la vie du saint, de fixer la liste exacte de ses écrits authentiques ou de suivre le développement de son culte. Ceux dont nous venons de transcrire les titres, appartiennent à cette dernière catégorie. Pour reconstituer la vie d'Albert le Grand, nous disposons de quatre sources : les témoignages des chroniqueurs, les anciennes biographies (*BHL*. 224-227, 224a), les passages assez nombreux des œuvres qui éclairent une période de sa vie, enfin quelques documents diplomatiques rédigés par le saint lui-même ou le concernant. Le P. de Loë a eu le premier le mérite de grouper les textes des anciennes chroniques et de classer les biographies (*Anal. Boll.*, t. XIX, 257-84). En 1920, le P. Fr. Pelster reprit en détail le même sujet et réussit à compléter et à préciser sur plusieurs points le travail du P. de Loë, dans ses *Kritische Studien zum Leben und zu den Schriften Alberts des Grossen* (Freiburg i. Br., 1920). M. Ch. Scheeben, qui depuis plusieurs années, s'est consacré à l'étude de la vie de S. Albert le Grand, a entrepris une nouvelle révision des sources biographiques déjà groupées et classées par les PP. de Loë et Pelster. Dans l'introduction de son livre sur la chronologie de la Vie du saint docteur, M. S. ne donne qu'une brève énumération des résultats auxquels il est parvenu, se réservant de les faire connaître sous peu plus en détail. Mais on s'aperçoit déjà que sur quelques points il s'écarte des positions du P. Pelster. Pour juger du bien fondé de ses conclusions, il est préférable d'attendre les preuves. Dès maintenant, toutefois, signalons qu'une pièce du dossier biographique de S. Albert est restée, croyons-nous, inaperçue,

à savoir une Vie latine conservée dans les *Collectanea Bollandiana* de la Bibliothèque Royale de Bruxelles (n^{os} 8944, p. 226-229^v) et intitulée : *B. Alberti Magni vitae periodus strictim*. C'est une copie envoyée aux successeurs de Bollandus par le P. Gamans. Ce bref résumé est postérieur à l'ouvrage de Pierre de Prusse (*BHL*. 225). Il le cite en effet : *noster Petrus de Prussia, enarrator vitae Albertinae...* Assez souvent il présente un texte très voisin de la *Vita* écrite par Rodolphe de Nimègue (*BHL*. 226). Il se termine par une courte digression sur le *De secretis mulierum*, dont il rejette résolument l'authenticité. Voici l'*incipit* et le *desinit* de ce texte : *De Magno pauca, at non parva, nec trita prodam... Et tu, lector pie, nostris fave, ab istis cave, multa que his paucis amplectere. Albertina historia iusto ad te prodatur volumine. Vale.*

En parcourant les pages si pleines, dans lesquelles M. Scheeben a condensé ses recherches sur la chronologie d'Albert le Grand, on accordera volontiers au P. Mandonnet que « la vie d'Albert le Grand nous est mieux connue que celle d'aucun des autres théologiens du XIII^e siècle ». Déjà le P. de Loë avait dressé un regeste qui, pour une large période, jalonnait presque d'année en année la vie du saint (*Anal. Boll.*, t. XX, 273-316). C'est un travail analogue qu'a réalisé M. S. Il suit pas à pas S. Albert depuis sa naissance jusqu'à sa mort et pour chaque fait le témoignage auquel l'auteur se réfère est indiqué. Ce travail constitue donc un nouveau regeste de la vie de S. Albert, auquel on devra désormais recourir pour tout ce qui concerne la biographie du saint. Il s'en faut toutefois que, au terme de cette consciencieuse enquête, tous les points obscurs aient été définitivement éclaircis. Nous en signalerons quelques-uns. Se ralliant à la thèse du P. Pelster, M. S. avait retenu l'année 1193 comme date de naissance de S. Albert. Or, dans un long mémoire publié depuis par le P. Mandonnet : *La date de naissance d'Albert le Grand* (*Revue thomiste*, t. XIV, 1931, p. 233-57) celui-ci rejette la date de 1193 et propose soit la fin de 1206, soit le début de l'année suivante. Quelques historiens se sont laissé convaincre par la démonstration du P. Mandonnet. Le P. Viller écrit : « Les deux thèses ... présentent des difficultés. Mais la première (celle du P. Mandonnet) semble préférable, parce qu'elle est, dans l'ensemble, plus conforme aux documents plus anciens ». (*Dictionnaire de Spiritualité*, fasc. I, p. 278). Le P. Frédégand Calley, au contraire, estime qu'après un examen attentif des arguments allégués de part et d'autre, il faut s'en tenir à l'année 1193, ou tout au moins aux dernières années du XII^e siècle (*Analecta sacri Ordinis*

Fratrum Praedicatorum, t. XX, 1932, p. 480). M. Scheeben dans un article récent : *Zur Chronologie des Lebens Alberts des Grossen* (*Divus Thomas*, 1932, p. 355-62) soumet les arguments du P. Mandonnet à un examen minutieux et conclut en maintenant l'année 1193. La difficulté réside surtout dans la discordance des témoignages sur la date de l'entrée d'Albert dans l'Ordre des dominicains et sur la date de sa mort. Parmi les systèmes en présence, aucun ne parvient à concilier tous les textes.

On n'a pas jusqu'ici réussi à découvrir le motif qui a déterminé S. Albert à demander au pape de le relever de sa charge épiscopale, peu de temps après sa consécration. M. S., suivant en cela les anciens chroniqueurs, croit que le saint, après une brève expérience des difficultés auxquelles se heurtait l'administration de son diocèse, aurait sollicité du Souverain Pontife d'être déchargé d'un fardeau qui pesait lourdement sur ses épaules. Dans son livre *Albertus Magnus*, M. S. précise et ajoute que S. Albert avait découvert, dès les premiers mois de son épiscopat, parmi les membres de sa curie, un homme de talent qui avait toutes les qualités pour devenir son successeur, le doyen Léon. Ce fut lui en effet, qui, le 11 mai 1262, le remplaça.

Durant les années qui suivent, S. Albert est constamment en voyage, et il est parfois malaisé de déterminer les dates de certains faits signalés par les chroniqueurs. Pour une période de la vie du saint, marquée par ses séjours en Alsace, nous sommes spécialement bien renseignés, grâce à un article de M. L. Pflieger (*Anal. Boll.*, XLIX, 196). Dans l'ensemble M. S. donne de cette période un exposé qui concorde avec celui de M. Pflieger, et ce n'est que dans des questions secondaires que nous avons constaté quelques légères divergences.

Depuis qu'il a paru, le travail si précis de M. S. a déjà servi de base à trois nouvelles biographies d'Albert le Grand. La première, l'*Albertus Magnus* de M. S. lui-même. Laissant de côté tout appareil critique, il a mis très heureusement en œuvre les matériaux réunis dans son ouvrage technique. Cette belle Vie de S. Albert, luxueusement éditée, ne fait pas double emploi avec le livre du P. Wilms (*Anal. Boll.*, XLIX, 207) car ce dernier était moins une biographie qu'un essai sur Albert le Grand encyclopédiste.

Une consultation approfondie que le R. P. Frédégand Callaey a rédigée pour la section historique de la S. Congrégation des Rites, en vue de la canonisation de S. Albert, a été réimprimée dans les *Analecta sacri Ordinis Fratrum Praedicatorum* (vol. XX, 1932, pp. 473-531). Après une révision attentive de tout le dossier, le savant

archiviste des RR. PP. Capucins, l'a résumé en quelques pages très nettes, où la carrière du saint est fidèlement retracée d'après les sources. Cette excellente biographie mérite une large diffusion.

M. Garreau, qui avait déjà donné dans la *Vie spirituelle* (t. XXXIV, 1933, pp. 5-25), un bref aperçu de la vie de S. Albert, a écrit pour le grand public, une agréable monographie. Se conformant au caractère de la collection *Temps et Visages*, il s'est ingénié à replacer son héros dans le cadre où il a vécu.

Dès le XIII^e siècle, les chroniqueurs se préoccupèrent de dresser la liste des œuvres de S. Albert le Grand. Depuis le premier essai tenté par le P. de Loë pour classer les témoignages des auteurs du moyen âge (*Anal. Boll.*, XXI, 361-71), cette question a fait de grands progrès. C'est encore à M. Scheeben que revient le mérite d'avoir codifié de la manière la plus complète l'ensemble des résultats acquis, et d'avoir inventorié méthodiquement les anciens catalogues qui sont parvenus jusqu'à nous (*Les écrits d'Albert, d'après les catalogues*, dans la *Revue Thomiste*, t. XIV, 1931, 260-93). Dans cette étude, M. S. laisse de côté le dépouillement des manuscrits contenant les œuvres d'Albert le Grand, et limite son enquête aux indications des catalogues anciens. Il les répartit en trois groupes. Le premier groupe comprend la *Tabula* de Stams, empruntée à la *Legenda I*, puis le catalogue d'Henri de Herford, d'Albert de Castille, de Jacques de Soest. Le second groupe comprend les indications de Bernard Gui, de Ptolémée de Lucques, de Jean Colonna ; enfin le troisième comprend la *Tabula* de Louis de Valladolid, (*BHL*. 224), la *Legenda Coloniensis* (*BHL*. 224 a), Pierre de Prusse (*BHL*. 225), Rodolphe de Nimègue (*BHL*. 226). M. S. donne ensuite un tableau synoptique résumant le contenu de chacun de ces catalogues. Ce tableau n'est cependant pas censé formuler un avis définitif dans les questions d'authenticité. Seule, la contre-épreuve appuyée sur la tradition manuscrite permettra d'opérer ce triage.

Le catalogue que Louis de Valladolid a inséré à la fin de la *Vita Alberti Magni* (*BHL*. 224) n'était connu jusqu'ici que d'après le manuscrit de Bruxelles 7503-18. Ainsi que l'avait déjà fait remarquer le P. de Loë, ce manuscrit présente pour cette partie de l'œuvre de Louis de Valladolid, un texte assez défectueux. M. S. complétant la liste des manuscrits dressée par le P. de Loë, vient de donner de ce texte une édition critique : *Die Tabulae Ludwigs von Valladolid im Chor der Predigerbrueder von S. Jakob in Paris* dans l'*Archivum Fratrum Praedicatorum*, t. I, p. 223-65. La préface de l'édition est remplie de

renseignements utiles relatifs à la tradition manuscrite de cet important catalogue. On y souhaiterait toutefois un ordre plus clair. Le lecteur, jeté *in medias res*, suit péniblement un guide qui, par de brusques détours, lui fait perdre sa route à chaque instant. A plusieurs reprises, l'auteur cite le manuscrit de Bruxelles 2205-18, par distraction, sans doute. Il faut partout lire : 7503-18. De même p. 242, la cote du manuscrit de Magdebourg est 169 et non 160. A la liste des codices réunis par M. S., on ajoutera le manuscrit de la bibliothèque de l'Arsenal de Paris, 581 Y. T. L. (*Catalogue des Manuscrits de la Bibliothèque de l'Arsenal*, t. I, p. 388). Il provient de l'abbaye de Korsendonck, et date du xv^e siècle. Au folio 152, il contient la *Vita Alberti Magni* de Louis de Valladolid. Après la liste des ouvrages d'Albert le Grand, ce manuscrit renferme un *Exemplum pulcherrimum et iocondum* (fol. 155^v-156^v). C'est le récit, en latin, du festin qu'Albert aurait offert à Guillaume de Hollande en 1248. Sans doute aurons-nous bientôt l'occasion d'étudier plus en détail les sources de cet épisode légendaire.

Les historiens qui s'intéressent aux éditions des œuvres d'Albert le Grand disposent maintenant de deux importants instruments de travail. Le *Gesamtkatalog der Wiegendrucke* (Bd. I, Leipzig, 1925) a décrit presque deux cents éditions incunables des traités du saint docteur. La Bibliothèque de Berlin vient de publier le premier volume d'un catalogue général où sont recensés les ouvrages conservés dans dix-sept bibliothèques de Prusse, et dans les bibliothèques de Munich et de Vienne. De ces dernières, on n'a retenu que les ouvrages qui sont déjà représentés dans les bibliothèques de Prusse. Les livres dont seuls les dépôts de Munich et de Vienne possèdent un exemplaire seront catalogués dans un volume à part. L'inventaire de fonds aussi importants et aussi variés ne pouvait manquer de nous fournir une liste très riche des éditions d'Albert le Grand. Les incunables ne sont décrits que sommairement ; pour le détail, on consultera le catalogue général dont il vient d'être question. Ces deux répertoires ont été conçus d'après le même plan et exécutés d'après les mêmes méthodes. Chaque fois qu'un ouvrage est d'une attribution douteuse, le lecteur est averti.

Notons en passant que les historiens sont maintenant d'accord pour rejeter l'authenticité du *De adhaerendo Deo*. Aussi ne voyons-nous pas le motif qui a déterminé le P. Frédégand Callaey à revendiquer pour S. Albert la paternité des seize premiers chapitres de cet ouvrage. Il écrit en effet : *Il De adhaerendo Deo che, nella edizione originale dei XVI primi capitoli è indubbiamente l'opera di Alberto...* (*Analecta Fratrum Praedicatorum*, vol. XX, 1932, p. 529).

Les principales phases du culte rendu à S. Albert ont été retracées dans l'*Esposizione e documentazione storica del culto tributato lungo il corso dei secoli al B. Alberto Magno* (cf. *Anal. Boll.*, XLIX, 208). L'auteur de ce livre, le P. Walz, archiviste de la curie des Pères Dominicains à Rome, y avait rassemblé une riche collection de textes relatifs au culte du saint. Une nouvelle série de témoignages qu'il a recueillis lui ont fourni la matière d'un second volume, qu'il a publié sous le même titre. Parmi les martyrologes cités, nous n'avons pas trouvé le *Martyrologium Basiliense iuxta Romanum... Iacobi Christophori episcopi Basiliens. iussu editum*, paru à Fribourg en Brisgau, en 1584, qui contient une longue notice sur Albert le Grand : *Coloniae depositio Alberti Magni qui Laugingae natus, seculum contemnens monachus ordinis Praedicatorum et post episcopus Ratisponensis factus doctrina et pietate floruit. Qui et episcopatu abdicato Coloniae in monasterio Dominicanorum D. Thomae Aquinatis praeceptorem agens plures libros scripsit, tandem octuagesimo septimo aetatis suae anno obdormivit in Domino. Verum eius honorem et sanctitatem Deus multis miraculis declaravit*. L'auteur ne mentionne pas non plus le *Catalogus generalis sanctorum qui in martyrologio Romano non sunt* de Philippe Ferrari. A titre de curiosité, nous signalons le recueil composé par un prêtre de Mons, Corneille Pottier et intitulé : *Panegyris sanctorum in singulos anni dies distributa* (Mons, 1713). Il comprend pour tous les jours de l'année une petite pièce en vers, en l'honneur d'un saint. A la date du 16 novembre — et non du 15 — le poète célèbre S. Albert le Grand. L'article du P. Walz : *Le culte du bienheureux Albert le Grand aux XVII^e et XVIII^e siècles* (*Revue Thomiste*, t. XIV, 1932, p. 302-14), retrace principalement les démarches entreprises en vue de la canonisation d'Albert le Grand. Le beau volume *Iconographia Albertina*, où M. Scheeben et le P. Walz ont réuni une riche série de représentations de S. Albert, illustre d'une manière concrète les études consacrées au culte du saint. Après une courte introduction en allemand, en anglais, en français, et en italien, les auteurs décrivent brièvement chaque représentation. Une liste alphabétique des localités où sont conservées des œuvres d'art en l'honneur de S. Albert, met en lumière la diffusion de son culte, en Allemagne principalement. Dans la croyance populaire, le savoir universel d'Albert le Grand donna naissance à un vrai cycle de légendes, où il prend la figure d'un prestigieux magicien, maître de tous les secrets de la nature. On lui attribua des écrits dont quelques-uns ne sont qu'un tissu d'absurdités. Ce côté du sujet nous semble avoir été un peu négligé dans les publications

de circonstance écloses à l'occasion de la récente canonisation. Il serait intéressant de rechercher jusqu'à quel point cette réputation de magicien a nuï à sa réputation de sainteté. Au xv^e siècle, son principal biographe, Pierre de Prusse, s'élève des fables, souvent ridicules, dont Albert est le héros. L'ardeur qu'il met à les réfuter prouve que ces contes bizarres menaçaient de faire oublier la vraie physionomie du saint et du savant.

C'est la carrière scientifique d'Albert qu'a résumée Mgr Grabmann dans le discours qu'il a prononcé à Munich, à l'occasion des fêtes organisées dans cette ville en l'honneur du nouveau docteur de l'Église : *Der hl. Albert der Grosse. Ein wissenschaftliches Charakterbild*. La brochure publiée par Mgr A. Meyenberg reproduit une conférence faite à Fribourg en Suisse. L'auteur énumère tous les titres que le nouveau docteur de l'Église possède à porter le qualificatif de *Grand*.

B. G.

* James Houston BAXTER. *Copiale Prioratus Sanctiandree*. The Letter-Book of James Haldenstone. With an Appendix of Documents illustrating Scottish History from 1378 to 1450. Oxford, University Press, 1930, in-8°, LXIII-528 pp., fac-similé (= *St. Andrews University Publications*, N° XXXI).

La bibliothèque ducale de Wolfenbüttel renferme une dizaine de manuscrits provenant d'anciens monastères écossais. L'un d'eux avait servi à W. F. Skene pour son édition du *Scotichronicon* d'Alexandre de Fordun. Mais Skene, trop pressé, n'avait point remarqué les autres. Une cinquantaine d'années plus tard, M. J. H. Baxter, l'un des humanistes et des médiévistes les plus distingués de l'Écosse, eut l'heureuse fortune de les retrouver, au cours de ses recherches sur S. Augustin. Il en dresse un catalogue sommaire (p. XIII-XVII).

L'histoire de ces manuscrits est obscure jusque vers 1575. A cette date, celle de la mort de Flacius Illyricus, nous les voyons passer à sa veuve, avec le reste de ses papiers. Le comte Henri-Jules de Brunswick-Wolfenbüttel s'en rend acquéreur, en 1597, pour en faire cadeau à l'université de Helmstedt, qu'il venait de fonder. L'université supprimée, en 1810, sa bibliothèque fit retour à la famille princière. Les manuscrits écossais rentrèrent donc à Wolfenbüttel, où ils font partie de la riche collection d'*Helmstedtiana*.

Deux pièces sont proprement hagiographiques : dans le ms. Helmst. 1108, recueil de mélanges, du xiii^e et du xiv^e siècle, ayant appartenu au Prieuré de Saint-Andrews, se lit en deux endroits le *De translatione reliquiarum beati Andree apostoli in Scociam per*

Hungum regem Pictorum (cf. *BHL.* 436-438). Ajoutez-y le ms. 927, jadis au monastère de Coupar-Angus, qui contient le pseudo-Turpin (cf. *BHL.* 1588-1602).

Un autre manuscrit (le n° 411) intéressait directement Saint-Andrews. Professeur à l'université de cette ville, M. B. s'est fait un devoir de l'éditer. Il a démêlé les nombreuses allusions éparses dans cet ensemble de pièces, la correspondance de James Haldenstone, prieur de Saint-Andrews de 1418 à 1448. Un document vient éclairer de façon assez inattendue le culte de S. Duthacus, qui ne nous est guère connu que par les leçons du bréviaire d'Aberdeen (*BHL.* 2351). C'est une pétition rédigée par James Haldenstone pour le comte Archibald de Douglas, et adressée au pape Martin V. Datée du 24 avril (de l'an 1418, sans doute), elle demande la canonisation du bienheureux Duthacus, jadis évêque de Ross et ensuite de Saint-Andrews. Sur sa carrière, des généralités pieuses qui s'appliqueraient aussi bien à tout autre confesseur pontife, mais à l'appui desquelles on invoque des témoignages, assez imprécis, il faut le dire: *tam ex antiquorum patrum dictis quam scriptis didiscitur*. Le seul point à retenir est la mention des miracles opérés par Duthacus qui, d'après ce document, était alors très populaire en Écosse (p. 4-6). En note, M. B. complète les données de la pétition. Le saint est sans doute ce Dubhthach Albanach (« Dubhthach l'Écossais ») dont les Annales d'Ulster marquent la mort en 1065. A tort, semble-t-il, on a fait de lui un évêque de Ross. Ce siège ne fut érigé que par le roi David. Quant à l'évêché de Saint-Andrews, aucun indice en dehors de l'affirmation de James Haldenstone. Les anciennes listes ne le mentionnent pas. On a prétendu qu'une terre à Saint-Andrews portait son nom. M. B. n'a point réussi à découvrir l'origine de ces dires, et la tradition locale est aujourd'hui muette à ce sujet. Dubhthach fut-il en réalité évêque de territoires correspondant au futur diocèse de Ross, peut-être même en partie à celui de Saint-Andrews? La supposition n'est pas improbable, car, au XI^e siècle dans les pays celtiques les divisions ecclésiastiques n'étaient guère définies. Cela explique en tout cas, pensons-nous, que, quatre cents ans plus tard, on se le soit représenté comme titulaire de ces sièges.

P. GROSJEAN.

* J. J. KNEEN. *The Place-Names of the Isle of Man*. Parts IV, V, VI (1927, 1928, 1929). Douglas, Yn Cheshaght Ghailckagh, in-8°, pp. 319-645.

Nous n'avons pas reçu les trois premiers fascicules de cette impor-

tante publication. La seconde moitié de l'ouvrage, que nous avons seule examinée, contient beaucoup de détails sur le culte des saints jadis honorés dans l'île. C'est un relevé consciencieux et méthodique des formes modernes et de celles qu'attestent les anciens documents. M. Kneen s'est acquitté avec compétence d'une tâche ingrate. Le mannois moderne, dialecte celtique de la branche gaélique, est particulièrement rebutant, du fait qu'il est noté à l'aide de l'orthographe anglaise, peu propre à rendre les phonèmes gaéliques. M. K. a dressé la liste des églises dédiées aux différents saints. Cette liste n'est pas complète. Il faut y ajouter, pour les trois fascicules que nous avons dépouillés : au nom de S. Matthias, Keeill Mian (p. 566) ; à S. André : Kirk Andreas (p. 575) ; à S. Jean Baptiste : pp. 414, 495, 509 ; à S. Michel : p. 526 ; à S. Ciarán : pp. 516, 538 (pour cette dernière mention, M. K. ne semble pas d'accord avec sa notice sur Slieau Karrin, p. 544) ; à S. Fionnghán (Fingan de Diaman ?) : p. 530-31 ; au nom de S. Barthélemy (Partholan en gaélique), mentionner la croix de Crosh Pharlane (p. 342) ; une dédicace au Sauveur ou à la Sainte-Trinité, p. 499 ; à la Vierge Marie, p. 415 (Strooan y Kirkey). Noms à ajouter : S. Olaf (p. 625), S. Oran ou Odhran (p. 613), S. Ronan ou Roney (p. 335), enfin S. Mael Dhomhnaigh (p. 352), qui ne signifie pas, comme l'écrit M. K., « le dévot du Seigneur » ou « le dévot de l'église », mais plutôt « le dévot du dimanche » ; comparer Mael Chorgais, « le dévot du Carême ».

Joignons-y les noms de saints rencontrés dans la toponymie et qui ne sont point patrons d'églises : S. Dachonna ou Machonna (Mochonna), p. 361 ; S. Patrice, p. 380 ; S. Trinian (Ninnian), p. 396 ; S. Germain (p. 414) ; S. Marc (pp. 537, 538, 564).

Des fontaines de S. Patrice sont mentionnées (pp. 362, 406), ainsi qu'un lac (p. 536) et des rues qui portent son nom (pp. 410, 411). A mentionner également, le lieu dit Land of the Staff of St. Patrick (p. 400) ou, à ce qu'il semble, Ballaterson (p. 380). Les fontaines de Chibbyr Drine (pp. 101, 614) et de Chibbyr ny fainaghyn (p. 385) étaient jadis considérées comme jouissant de propriétés curatives ; de même, on portait les enfants malades à la Cross Four Ways (pp. 105, 614), au xvii^e siècle. Des traces d'églises disparues se retrouvent dans la toponymie (Cronk ny killey, p. 390 ; Magher ny hoaieghyn, p. 537 ; Cabbal ny cooilley, p. 559 ; Clough a Veila, p. 560 ; Faaie Cabbalagh, p. 564 ; Struan ny Kill, p. 571 ; pp. 500, 524). Boaly Spittal tire son nom des Hospitaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem (p. 406). Bayr ny maynaghyn est « la route des moines » (p. 382), Faaigh ny hoalan,

« le pré aux hosties » (p. 593). Le froment de cette terre, qui appartenait à l'archidiacre, servait à faire des hosties.

M. K. pense que Kirk German est dédié à l'irlandais German mac Guill (« Germain fils de Goll »). La fête de celui-ci est au 30 juillet dans le Martyrologe de Tallaght, au 13 juillet dans l'île de Man. La première de ces dates est si proche de la fête de S. Germain d'Auxerre, très honoré dans les pays celtiques, qu'on songe invinciblement à une confusion avec ce dernier. La fête de Kirk German, 13 juillet, ne serait-elle pas tout simplement un anniversaire de dédicace ?

Le mot Vatican (p. 373) est sans doute un anachronisme. Keeill Crogh contient, pensons-nous, le nom d'un saint plutôt que celui de prêtres, comme le voudrait M. K. Pour Keeill Crump, l'auteur propose derechef : « Church of the Priests ». Il pense que des chapelles particulières et isolées auraient été réservées à l'usage de séminaires pour de futurs prêtres. Cela nous paraît peu probable.

Keeill yn Chiarn (p. 352), c'est « l'église du seigneur » plutôt que « l'église du Seigneur ». Asston (pp. 597, 636) semble bien un nom de saint. Est-il irlandais, comme le pense M. K. ? Ce serait Easconn de Bo-Chluain (fête le 20 novembre, d'après les martyrologes). M. K. cite à ce propos le commentaire du *Félire* comme étant de la plume d'Óengus. Dans Keeil Tushtag (p. 595 ; cf. p. 586, Chibbyr Tushtag), le second élément est assurément corrompu. C'est peut-être un nom de saint. M. K. songe à Tassach, disciple de S. Patrice. Pure conjecture, et qui ne semble pas facile à concilier avec la forme actuelle du nom.

Enfin Killeaba (pp. 299, 627) ne veut peut-être pas dire « l'église de l'abbé », mais « le coin de la tombe » ou « le bois de la tombe ». C'est une confusion de *ceall*, « église », avec *coill*, « bois », ou *cúl*, « coin ». Elle n'est pas inconnue en Irlande.

P. GROSJEAN.

* Herbert MAXWELL. *The Place Names of Galloway*. Glasgow, Jackson, Wylie and Co, 1930, in-8°, XLVI-278 pp.

Depuis des siècles, le gaélique a cessé d'être parlé en Galloway. Sa trace est cependant marquée sur la carte de façon indélébile. On a d'ailleurs, dans les travaux du géographe Timothy Pont (début du XVII^e siècle) une documentation excellente, qui aide grandement à déterminer l'ancienne prononciation. Le sujet a tenté Sir Herbert Maxwell, qui s'y est appliqué avec zèle. L'auteur, sans doute, laisse un peu voir que sa formation philologique se limite aux tra-

vaux qu'il a consultés dans la préparation immédiate de son livre. Mais on lui sait gré de fournir, en une liste unique, tous les noms qu'il a relevés, avec un essai d'interprétation.

L'index ne reprend pas les noms de personnes et autres éléments qui entrent dans la toponymie. Force nous a donc été de suppléer à cette lacune, en ce qui concerne l'hagiographie. C'est ainsi qu'on retrouve S. Adamnán d'Iona dans Kirkennan ; S. Aid mac Bric (auquel M. M. n'a pas songé) dans Kirkmabreck, anciennement Kirkmabrick ; S. André dans Kirkanders ; S. Antoine dans Chipperdandy, Piltanton Burn et Clayshant ; un S. Beóán ou Baethán dans Kirkbean ; St^e Brigide de Kildare dans Breedie Burn, Bride's Well, Kirkbride, Kirklebride et Hillmabreedie ; S. Cainnech (sous la forme populaire écossaise : Kenneth) dans Ochtrimakain, St. Kain's Cave, St. Kain's Well ; St^e Cainner ou Kennera dans Kirkinner ; St^e Catherine d'Alexandrie dans Kibbertiekite Well, St. Catherine's Well ; S. Ceolla (peut-être) dans Chipperkyle ; S. Ciarán (celui de Clonmacnois, sans doute) dans Chapelheron, Chipperheron ; S. Cocca ou Chuaca dans Kilquhockadale ; S. Columba d'Iona dans Corsewall, Kirkcolm, St. Columb's Well ; S. Comhghan, frère de St^e Kentigerna (cf. *BHL*. 4644) dans Kirkcowan, Lincuan ; S. Conbhal, peut-être le disciple de S. Kentigern, dans Kirkconnell ; S. Cormac, peut-être Cormac úa Liatháin, dans Kilcormack, Kirkcormack ; S. Cuthbert de Lindisfarne dans Kirkcudbright ; S. Donnán d'Eigg dans Chapel Donnan, Kildonan, peut-être aussi dans Cairndonnan, Donnan Hill, Dunnán's Craig et Slewdonan ; mais on peut hésiter ici : le nom de Donnán est assez commun, et *dunàn*, « fortin », se présente à l'esprit, comme dans Dinnans, Doonend, Dounan, Dunnan ; S. Ernán (l'un des douze compagnons de S. Columba d'Iona, vénéré à Killernan, en Ross-shire, et à Killearn, en Stirlingshire) dans Chapelerne, Knockernan ; S. Étienne dans Stoneykirk ; S. Faelán ou Faolán dans Kilfillan et peut-être aussi dans Killylour (« l'église du lépreux ») ; S. Finnian (celui de Moville ou celui de Clonard, sans doute), dans Falgunzeon, Killimingan, Kirkgunzeon, Lochwhinyon ; le même S. Finnian, probablement, ou peut-être S. Findhchan (vénéré à Killfinnichen, en Mull), dans Chapel Finnian, Chipperfinian ; S. Finntan (l'un des nombreux saints de ce nom) dans Knockiefountain ; S. Glascianus (peut-être le même qu'à Kinglassie et à Kilmaglas) dans St. Glassen's Well ; la forme authentique pourrait bien être Glassán, pensons-nous ; c'est le nom d'un personnage cité dans le Martyrologe de Tallaght (éd. BEST et LAW-

lor, p. 76), mais qui n'a pas reçu les honneurs du culte ; S. Iomchadh dans Killumpha ; S. Jordan, ou Querdan, dans St. Jordan's Well, autrement dit St. Querdan's Well ; S. Jean (le Baptiste ou l'Évangéliste) dans Altogue, Chippermore, St. John's Clachan (l'ancien nom de Stranraer), St. John's Well ; St^e Lassar dans Killaser ; S. Machutus (peut-être) dans Clashmahew ; S. Malachie (Maelmhaedhoig, peut-être l'ami de S. Bernard) dans Topmulloch, plus correctement Topmalloch, et dans Kilmalloch ; S. Marnoc, Mernan ou Moernen (Mo-Ern-óg, Mo-Ern-án) dans Marnoch ; S. Martin de Tours dans Corsemartin ; S. Meadhran (appelé Merinus dans sa Vie, *BHL*. 5940) dans Kirkmirran ; S. Mochuda, autrement dit Carthach, dans Killiemacuddican ; S. Moluag ou Luag, de Lismore, dans Knockmilauk ; S. Ninian dans Chipperdingan, Glenhapple, Killantringan, St. Ninian's Cave, St. Ninian's Chapel of the Cruives, St. Ninian's Well, St. Ringan's Well ; S. Oswald dans Kirkcarsel ; S. Patrice dans Barfadden, Kirkpatrick-Durham (jadis Cella Patricii et Kilpatrick-on-the-Moor), Kirckpatrick-Irongray, Lochpatrick, Portpatrick, St. Patrick's Well, Stroanpatrick, peut-être aussi une trace dans Kilmacfadzean (Ceall meic Phaidín pour Ceall Mo-Phaidín ?) ; S. Pierre dans Kilfeather ; enfin des vestiges du culte de la St^e Vierge dans Clashmurray, Howell, Kilmorie, Lady Bay, Lady Burn, Lady Cave, Lady Hill, Lady Rue, Lady Well, Maryfield, Maryholm, Maryport, Portencalzie, St. Mary's Well.

St^e Medana (dans Kirkmaiden, Longmaiden, St. Medan's Co) nous semble une *vox nihili*, car l'église d'une de ces paroisses était anciennement dédiée à la St^e Vierge (« Maiden ») ; cependant il y a une Vie de St^e Medana dans le Bréviaire d'Aberdeen (*BHL*. 5862) ; pour Longmaiden, M. M. aurait dû songer à l'irlandais Lann, Land, plutôt qu'au Gallois Llan.

Les noms de saints qui se cachent dans Clashwhannon Well (peut-être un S. Finnian) et dans Kirkmadrine (prononcé Kirkmadreen) n'ont pu être identifiés. Le nom du Sauveur se retrouve dans Allan-easy, Clachaneasy, Kirkchrist. On relève aussi des traces d'anciens monastères : Almanack (« Val-des-Moines »), Arnmannoch, Balnab, Kirminnoch, Knocknab, Nunland, Nunwood, Nuntown, Portbriar, Port o' Spittal, Spittal ; et même peut-être le nom des Céli Dé ou Culdées dans Culcaldie, jadis Kilcaldie. Gillespie c'est « l'église de l'évêque ». Détail curieux : un récif situé près de la chapelle de S. Ninian, à Whithorn, porte le nom de Monachan, « le petit moine ». M.M. conjecture que le port de « Rintsnoc », où aborda S. Cuthbert avec sa mère,

pourrait bien être Portnessock, et non Portpatrick, comme le pensait Skene. Mungo's Well serait le seul vestige, en Galloway, du culte de S. Kentigern, autrement dit Mungo. Corsemalzie ne contient pas, comme on l'a dit, le nom de S. Malie, vénéré à Kilmalzie, en Argyle, et à Golspie, en Sutherland.

A propos de Clayshant, nous ne croyons pas que *sanct* se dise des choses, en gaélique. Ce dérivé de *sanctus* semble ne s'appliquer guère qu'aux personnes, et cela dans certaines expressions consacrées, évidemment modelées sur le latin, car, contrairement à l'usage celtique, *sanct* précède presque toujours le mot auquel il se rapporte. L'explication proposée par M. M. ne semble donc pas satisfaisante. De même pour Clonshank, il n'a pas songé à lire Cluain Seang, « prairie étroite ». Le rapprochement de Clantibuies avec Clandeboy est faux. Henry VIII (p. xl) doit être une erreur pour Henry VI. Terregles n'est pas traité avec bonheur. Il convenait d'envisager, à tout le moins, la possibilité de l'irlandais *reigleas*, « église, chapelle ». Enfin, avec Barnamon, il fallait comparer l'irlandais Slievenamon (Sliabh na mBan).

P. GROSJEAN.

* G. CONSTANT. *La Réforme en Angleterre. I. Le Schisme anglican. Henri VIII (1509-1547)*. Paris, Perrin, 1930, in-8°, vi-777 pp.

* Arthur Irving TAFT. *The Apologie of Syr Thomas More, Knight*. Edited with Introduction and Notes. London, 1930, in-8°, LXXXVI-365 pp., ill. (= *Early English Text Society, Original Series*, N° 180, 1930, for 1929).

* Elsie Vaughan HITCHCOCK. *The Life and Death of Syr Thomas Moore, Knight, sometymes Lord High Chancellor of England*, by Nicholas HARPSFIELD. With an Introduction by R. W. CHAMBERS. London, 1932, in-8°, CCXXXI-400 pp., ill. (= même collection, N° 186, 1932, for 1931).

* Myles V. RONAN. *The Reformation in Ireland under Elizabeth 1558-1580*. London, Longmans, 1930, in-8°, XXXII-678 pp., carte.

M. Constant a l'ambition d'écrire une histoire générale de la Réforme en Angleterre. Ses publications précédentes, sauf *L'Église de France sous le Consulat et l'Empire* (Paris, Lecoffre-Gabalda, 1928, dans la *Bibliothèque de l'Enseignement de l'histoire ecclésiastique*), concernaient certains aspects de la Réforme : le concile de Trente, la concession à l'Allemagne de la communion sous les deux espèces, la légation du cardinal Morone auprès de l'empereur et du concile de Trente. On ne s'attendait guère à voir l'auteur s'attacher à un travail de grande envergure sur la Réforme anglaise, contemporaine sans doute de la Réforme allemande, mais profondément séparée

de celle-ci, du moins dans ses origines, qui font l'objet de ce premier volume. M. C. s'y révèle parfaitement au courant de l'histoire d'Angleterre, qui est familière à peu d'historiens continentaux. Une brève introduction marque les motifs d'entreprendre l'ouvrage. Ni en français, ni en anglais, il n'existait rien qui satisfît aux exigences de la critique moderne. Les histoires générales de la Réforme anglaise sont démodées pour la plupart. L'abondance des travaux, des dissertations, des éditions de textes même, qui se sont succédé depuis un siècle environ, rendent opportun ce nouvel aperçu d'ensemble. M.C. a lui-même découvert plusieurs pièces qui avaient échappé aux historiens anglais.

Les notes du volume ont été reléguées en un appendice qui compte presque deux fois autant de pages que le texte. Cette disposition typographique a-t-elle beaucoup contribué à l'unité de l'ouvrage? On n'oserait l'affirmer. En dépit d'efforts visibles, l'auteur n'a point réussi à le charpenter suffisamment. Mais il s'est acquitté avec un soin extrême de sa besogne d'érudit. Malgré de nombreuses coquilles, qui trop souvent rendent ardue la tâche d'identifier les ouvrages cités ou de démêler l'écheveau des dates, on trouvera chez lui un guide bien informé. Voici le plan du premier volume. D'abord les préliminaires et les causes profondes du schisme, le divorce de Henri VIII, la rupture avec Rome; ensuite, les progrès faits par la suprématie royale en matière de religion, et la consommation du schisme. Un chapitre est consacré à la suppression des monastères. Enfin, les principaux personnages de la tragédie sont présentés en trois chapitres: défenseurs de l'unité catholique (B. Jean Fisher, B. Thomas More, le cardinal Réginald Pole); parti avancé du schisme (Cromwell, Cranmer et leurs amis); parti modéré des évêques « henriciens », ceux qui firent la part du feu, se rendant ainsi largement responsables des tristes conséquences du schisme, nous voulons dire du passage final à l'hérésie, après la brève restauration catholique de Marie Tudor. Une dernière section étudie le dogme de l'église anglicane sous Henri VIII. C'est une entreprise délicate que de traiter un thème aussi fuyant, enveloppé dans une pensée volontairement mal définie, à cause de la prudence qu'imposaient les vicissitudes de la politique. Les pages consacrées aux martyrs Chartreux de Londres, et aux BB. Jean Fisher et Thomas More sont parfaitement bien informées. Les notes justifient, par de copieuses références aux sources originales, presque chaque mot du portrait des deux grands martyrs.

Un des plus beaux hommages qui se puissent rendre à la mémoire de l'humaniste martyr, Thomas More, c'est d'étudier son

œuvre. Il s'y est peint au naturel avec ces dons qui faisaient les délices d'Érasme, avec aussi ce profond sérieux de la conviction qui devait le conduire à la mort. M. Arthur Irving Taft édite un ouvrage du B. Thomas More, devenu presque inaccessible, son *Apologye*. C'est la réimpression de l'*editio princeps* de 1533, accompagnée d'une bonne introduction. Les notes, très copieuses, sont empreintes d'une remarquable érudition et d'une grande fermeté de critique. M. T. a parfaitement saisi le tour d'esprit, le fond de la pensée de Thomas More. Quoique peut-être un peu chargées — l'abondance des matières et le plan même de la collection ne permettaient pas de s'y prendre autrement — ces pages comptent, à notre sens, parmi les meilleures qu'on ait écrites sur le chancelier martyr. Elles font souhaiter vivement que M. T. n'abandonne pas un sujet pour lequel il a une prédilection visible et où la sûreté de son jugement aidera à porter la lumière. P. ix, une correction s'impose dans le texte latin de la lettre adressée à Thomas More par l'évêque de Londres, Cuthbert Tunstall : au lieu de *tam praedictorum hominum*, lire *tam perditorum hominum* ; et plus haut sans doute lire *Wycliffianae*.

La société des anciens Textes donne aussi, en édition critique, la Vie du B. Thomas More par Nicolas Harpsfield. Cette biographie, rédigée sous Marie Tudor, n'avait pu être mise sous presse du vivant de l'auteur. Un peu plus tard, la surveillance des agents d'Élisabeth ne permit point de publier en Angleterre des ouvrages catholiques. Sur le continent, c'étaient surtout les livres latins qui trouvaient un débouché. Ainsi, pour n'avoir point été imprimée tout de suite, cette Vie de More a dû attendre, en manuscrit, près de quatre siècles. Miss H. a établi le texte, avec le plus grand soin, sur les huit manuscrits connus. M. Chambers, dont nous relevions il y a peu d'années, un important essai sur Thomas More (*Anal. Boll.*, XLVIII, 439), enrichit le volume d'un essai sur l'histoire de la prose anglaise, depuis Alfred le Grand jusqu'à More. Il le note avec justesse : on a trop négligé la littérature religieuse du moyen âge et du xvi^e siècle. De là cette fausse conception qui représente la langue anglaise comme subissant deux phases de déclin, l'une avant Chaucer, l'autre avant Shakespeare. M. C. joint à son essai une notice biographique sur Nicolas Harpsfield. Pour la première fois, la carrière de cet écrivain est dégagée de l'obscurité où l'avait plongée une incroyable confusion entre lui et son frère Jean. En appendice, la chronique épistolaire, en français, rédigée le 4 août 1535 et relatant l'exécution de More (6 juillet précédent) ; ensuite, l'acte d'accusation dressé contre l'ancien chancelier et les fragments qui subsistent de la Vie

de More par Rastell : ils concernent le procès et la mort du B. Jean Fisher, et ont été publiés pour la première fois par le P. Van Ortrov (*Anal. Boll.*, XII, 248-70).

Le Rev. M. V. Ronan est l'auteur d'une étude sur les origines de la Réforme à Dublin (*The Reformation in Dublin, 1536-1558*). Un nouveau volume conduit cette histoire jusqu'au dernier quart du xvi^e siècle. M. R. n'a rien négligé pour rassembler une abondante documentation. Les pièces les plus importantes sont imprimées in-extenso, et l'auteur se contente parfois de les relier entre elles par un commentaire explicatif, qui permet de juger de leur valeur. La narration n'y perd rien de son intérêt, car les sources sont bien souvent des rapports officiels rédigés au jour le jour, sous l'impression directe des événements dont ils informent le gouvernement anglais. La tragédie de l'Irlande catholique se déroule dans tout l'ouvrage. Que de fois le lecteur se reprend à espérer que, malgré tout, les circonstances finiront par se montrer moins défavorables à la cause catholique. Mais la Providence sembla refuser la victoire. Les lenteurs calculatrices de Philippe II, ses décisions trop subtiles, déconcertent les entreprises hardies et les coups directs où excellent la valeur et la loyauté irlandaises, tandis qu'Élisabeth est trop bien servie par sa politique. Bien conçu, agréablement écrit, le volume de M. R. expose en détail les événements où se décida la destinée de l'Irlande, et qui permirent à la domination protestante de s'installer, de s'accroître et de se perpétuer avec les tristes résultats que l'on sait : disparition de tant de monuments de la langue et de la littérature gaélique, et même — perte plus déplorable encore — du milieu intellectuel qui maintenait les traditions du passé. Après une interruption violente de plusieurs siècles, ce milieu doit être aujourd'hui péniblement reconstitué par les historiens, en vue d'interpréter ce qui a survécu à la tourmente et à la destruction systématique, comme s'il s'agissait d'un peuple balayé de la face du globe.

P. GROSJEAN.

* Adolfo VENTURI. *Storia dell'arte Italiana*, t. IX, *La pittura del cinquecento*, Parte V, parte VI. Milano, Hoepli, in-8°, XLVII-938 pp., XLI-956 pp.

* *Le chiese di Roma illustrate*, n. 23, 26, 27, 28, 31-32. Roma, Danesi, 4 vol. in-8°, 56, 55, 64, 56, 176 pp., gravures et plans.

Les trésors d'art de l'Italie sont inépuisables. Le tome IX de la *Storia dell' arte* était réservé à la peinture du xvi^e siècle. Il a fallu le diviser ; déjà quatre volumes avaient paru, atteignant chacun, dépassant même le millier de pages (*Anal. Boll.*, XLVIII, 434). Il vient de

s'en ajouter deux autres, non moins fournis que les précédents, et contenant peut-être plus qu'eux des matières nouvelles. Si nul n'est plus qualifié que M. Venturi pour nous guider à travers l'œuvre des coryphées, Léonard, Michel-Ange, Raphaël, les grands maîtres Vénitiens, on avait à son défaut recours à d'autres travaux inspirés par leurs chefs-d'œuvre. Leurs héritiers ont été beaucoup moins étudiés, et l'éclat de leur renommée a trop souvent pâti du voisinage des astres de première grandeur. Plusieurs d'entre eux trouveront dans les pages de M.V. une vraie réhabilitation, et les historiens de l'art eux-mêmes y feront des découvertes. L'auteur a procédé par groupes, suivant les influences subies par les artistes. L'accord des traditions Vénitienne et Florentine est étudié dans Sébastien del Piombo ; la crise de la forme Florentine dans des maîtres comme le Pontormo, J.-B. Rosso, Puligo et leurs disciples. La tradition de Sodoma est représentée par une série de peintres peu connus hors de leurs pays, mais dont l'œuvre n'est pas à dédaigner. Une longue suite d'artistes se rattache à la tradition de Raphaël, depuis Sermoneta jusqu'à Zuccari et au chevalier d'Arpino ; en passant par les Napolitains et les Siciliens, qui ne rappellent que de très loin le grand maître dont ils voudraient se réclamer. Dans la ligne de Michel-Ange se rencontrent des noms célèbres comme Salviati, Daniel de Volterra, Vasari, l'émule et le biographe *de' più eccellente pittori*. La tradition de Dosso et du Corrège se retrouve à Modène, à Parme, à Reggio, à Ferrare. Les représentants de la tradition Lombardo-Vénitienne complètent le tableau. Dans cet ensemble appuyé sur une illustration de plus de onze cents phototypies, les sujets profanes et les portraits ne manquent pas. Mais les sujets religieux continuent à dominer. Il n'est pas toujours aisé de reconnaître les saints représentés sans caractéristique spéciale, et que leur costume tout au plus permet de classer dans une catégorie. La recherche sera facilitée dans bien des cas, par l'indication de l'église où le tableau a pris place et de son titulaire.

Cette observation fera mieux apprécier une fois de plus (voir *Anal. Boll.*, XLIX, 412-15) les avantages de la collection dirigée par M. C. Galassi Paluzzi, qui ne nous promène pas à travers le pêle-mêle des galeries, mais nous fait admirer les œuvres d'art dans l'encadrement des édifices auxquels ils étaient destinés dès l'origine et dont ils forment, pour ainsi dire, partie intégrante. On les comprend bien mieux lorsque leur destination est connue, ainsi que les circonstances qui les ont fait naître. Ils deviennent ainsi des documents d'histoire.

Les sanctuaires dont s'occupent les volumes que nous annonçons ne

sont pas, à une exception près, sur les grandes routes des pèlerinages. Plus que d'autres, ils exigent d'être visités sous la conduite d'un guide autorisé. *San Pietro in Montorio* (n. 23) est décrit par M. E. Lavagnino. Cette église est censée consacrer l'emplacement du martyr de S. Pierre, et la célèbre rotonde de Bramante, au centre du cloître, indiquerait l'endroit exact où la croix de l'apôtre a été plantée. Bien des souvenirs historiques se rattachent à S. Pietro in Montorio, qui n'ont pas tous laissé de trace dans les monuments. C'est ainsi qu'on se demande en quel endroit a été inhumé la fameuse Béatrice Cenci. En allant du cloître à l'église, près de la cinquième chapelle, on rencontre un petit monument, qui passe trop facilement inaperçu ; celui du cardinal Robert de' Nobili, neveu du pape Jules III, qui lui donne le chapeau à l'âge de 11 ans. Marcel II le fit bibliothécaire de la Vaticane, charge un peu moins importante alors qu'elle ne l'est aujourd'hui. Paul IV l'appela, en plein consistoire, l'ange du Sacré Collège, éloge mérité, car Robert de' Nobili mourut en odeur de sainteté à l'âge de 18 ans. Parmi les tableaux qui ornent l'église, il y a une déposition de la croix par Théodore Baburen, nommé le Caravaggio Fiammingo. Une *Madonna della lettera* de Nicolas Pomarancio, dans la chapelle de ce nom, fut longtemps en grande vénération. On oublie de nous dire à quelle légende ce vocable fait allusion, à celle de Théophile ou à la fameuse Madone de la lettre de Messine ? Le plus bel ornement de S. Pietro in Montorio lui a été enlevé : c'est la Transfiguration de Raphaël, que le cardinal Jules de Médicis y avait fait placer en 1523. Le tableau fut emprunté par la Fabrique de Saint-Pierre, en 1754, pour être reproduit en mosaïque. On sait qu'il fut transporté à Paris. Rendu à l'Italie en 1816, il ne reprit point sa place dans l'église du Janicule et alla enrichir la pinacothèque du Vatican.

Nous devons à M. V. Moschini la description et l'histoire de *San Giovanni Decollato* (n. 26) et de l'oratoire de l'archiconfrérie de la Miséricorde instituée à Rome par les Florentins. Le but de l'institution était d'assister les condamnés à mort, d'adoucir leurs derniers moments, de les aider à mourir chrétiennement et de leur assurer une sépulture décente. L'approbation, par Innocent VIII, est de 1490. S. Giovanni remplaça *S. Maria de Fovea*. C'est vers 1535 que fut commencée la construction de l'oratoire. Un peu plus tard, l'église reçut ses principaux embellissements. On y admire des peintures de Vasari, de Salviati, et d'autres maîtres, notamment une fresque de Pirro Ligorio, le fameux archéologue Napolitain dont les recueils d'inscriptions ont donné tant de mal aux épigraphistes. Les archives de la

confrérie et le petit musée ou *camera storica* renferment bien des souvenirs macabres. Il en est d'autres, comme celui de la cérémonie annuelle de la libération d'un condamné à mort, au choix des confrères, en vertu d'un privilège du pape Paul III. Dans la liste des membres de la confrérie on relève des noms illustres. Michel-Ange en fit partie durant 50 ans, et à sa mort la vénérable compagnie fut appelée à accompagner sa dépouille jusqu'à l'église des Saints-Apôtres.

MM. L. Huetter et E. Lavagnino se sont partagé *San Lorenzo in Lucina* (n. 27), le premier, pour retracer l'histoire de cette église, le second pour commenter l'illustration du livre. Le *titulus Lucinae* apparaît très tôt dans les documents. C'est là que fut élu le pape Damase, pendant que son compétiteur Ursinus était installé dans la basilique de Jules. On croit y posséder un grand nombre de reliques insignes : le gril de S. Laurent, les chaînes et deux ampoules *cum sanguine et adipe beatissimi martyris*. Dans le portique et à l'entrée de l'église, diverses inscriptions énumèrent les reliques placées dans les autels par les prélats consécrateurs, ou trouvées par le prêtre Benoît. Celle qui est datée de 1112 contient un véritable récit des exploits de ce chercheur de corps saints : *quidam presbyter huius ecclesiae nomine Benedictus, ducens secum quosdam laicos adiit ecclesiam sancti Stephani que sita est in loco qui dicitur Aqua transversa, ubi sub altare invenit corpora sanctorum martirum Pontiani, Eusebii, Vincentii et Peregrini quae inde auferens suis cum sociis in hanc ecclesiam transtulit... idem presbyter invenit corpora sanctorum in via Ardeatina Gordiani videlicet martiris et Feliculae virginis et martiris... Tempore Gelasii secundi pape inventum est corpus S. Simfronii martiris in via Latina...* Plusieurs autres noms sont cités, sans indication précise de provenance, parmi lesquels ceux de *Epiphanius, Exsuperia, Agrippina*. Tout cet ensemble pourrait faire l'objet de recherches spéciales. Une chapelle est dédiée à S. François et à St^e Hyacinthe Marescotti, dont la mort est représentée sur le tableau de l'autel.

La *Santissima Trinità* des Dominicains espagnols, décrite par le P. P. L. Blanco (n. 28), n'a pas le prestige de l'Antiquité. La première pierre a été posée en 1741. La forme elliptique du plan de cet édifice lui donne un aspect particulier. Un des bons peintres qui ont contribué à orner l'église est Antonio Velasquez (né en 1723). Parmi les saints représentés par divers artistes, nous citerons S. Jean de Matha et S. Félix de Valois, fondateurs de l'Ordre des Trinitaires, et le B. Simon de Roxas.

Peu d'églises romaines attirent les pèlerins et non moins les artistes et

les archéologues à l'égal de S. Maria in Trastevere, dont la monographie (n. 31-32) a été confiée à M. Carlo Cecchelli. Le travail ne pouvait être mis en meilleures mains. On est étonné de la richesse des matériaux accumulés dans ce petit volume, que l'ample bibliographie du sujet suffirait à recommander aux chercheurs. La longue histoire de la basilique, à laquelle se rattache la légende du *Fons olei* et de la *taberna meritoria*, nous obligeant à remonter jusqu'à l'an 38 avant Jésus-Christ, se déroule sans interruption durant tout le moyen âge et jusqu'aux temps modernes, à travers les plus vénérables souvenirs. On y distingue particulièrement la *basilica Iuli*, devenue, avant la fin du VI^e siècle le *titulus Sanctae Mariae* (p. 26), reconstruite, restaurée, ornée par un bon nombre de papes. Ce grand passé nous est présenté en quelques pages claires et très bien informées, où se découvrent souvent des vues originales. L'illustration, bien choisie, est accompagnée d'un commentaire où se déploie la vaste érudition de l'auteur. La basilique du Transtévère est une de celles où le visiteur éprouve le même embarras que dans un musée trop riche. M. C. est là pour lui indiquer les pièces les plus importantes. C'est ainsi qu'il lui conseille de s'arrêter devant les remarquables mosaïques de Pietro Cavallini, et d'admirer l'effort de cet artiste pour se dégager de la raideur de la convention byzantine. A l'archéologue il recommande les inscriptions anciennes, encastrées dans les murs du portique. A propos d'un fragment où se reconnaît la mention du *macellum Liviae* (p. 6), il attire l'attention sur le texte du *Liber Pontificalis*, dans la Vie de Sixte III : *Hic fecit basilicam sanctae Mariae [quae ab antiquis Liberii cognominabatur] iuxta macellum Liviae*. Cette basilique est Sainte-Marie-Majeure. Il a été dit que les mots entre crochets n'appartiennent pas au texte primitif, et sont une interpolation du dernier rédacteur. Sainte-Marie-Majeure ne serait pas la *basilica Liberii* ; ce nom reviendrait à Sainte-Marie du Transtévère. M. C. admet la première de ces conclusions, mais rejette la seconde.

Notons à ce propos une autre observation de l'auteur. Il est généralement entendu que c'est bien la *basilica Iuli* du Transtévère qui a été le théâtre de l'élection de l'antipape Ursinus. M. C. n'est pas de cet avis (p. 23-34). Cet événement aurait eu lieu dans une autre *basilica Iuli*, celle-là de fondation impériale, au Latran. H. D.

* W. TELFER. *The Treasure of São Roque. A sidelight on the Counter-Reformation*. London, S. P. C. K., 1932, in-8°, x-222 pp.

W. SCHNYDER. *Die Reliquien und Reliquienbeigaben der Katakomben-*

heiligen in der Schweiz, dans *Zeitschrift für Schweizerische Kirchengeschichte*, t. XXV (1931), p. 134-49.

L'origine de l'ouvrage de M. T. est curieuse. L'auteur avait commencé des recherches sur le culte de S. Grégoire le Thaumaturge. Il apprit qu'à l'église Saint-Roch de Lisbonne on prétendait posséder le chef de ce saint, et qu'il avait été donné par Don Juan de Borgia, troisième fils de S. François de Borgia. La preuve de cette donation fut trouvée à la Casa de Misericordia, installée actuellement dans l'ancienne maison professe des Jésuites, où l'on a gardé les authentiques des nombreuses reliques dont l'église s'était successivement enrichie. M. Telfer a eu la patience de parcourir ces documents, qui, nous le savons trop, justifient très peu, la plupart du temps, le nom qu'on leur donne, au moins lorsqu'il s'agit de saints anciens. Il faut toute la naïveté d'un Barbier de Montault pour soutenir que la « lipsanographie » étudiée dans les authentiques, est une science précise (voir *Anal. Boll.*, XV, 335). M. T. ne se fait aucune illusion là-dessus et se borne à tirer de cet ensemble de documents cette conclusion certaine, que les Jésuites du xvi^e et du xvii^e siècle montrèrent le plus grand zèle pour constituer dans leurs églises de beaux trésors de reliques. Ce fut surtout par réaction contre le protestantisme qui faisait la guerre aux reliques et exaspéra les catholiques par d'indignes profanations. Il arrive trop souvent que les réactions un peu vives dépassent le but. La contre-réforme exagéra la réhabilitation du culte des reliques jusqu'à rendre pratiquement impossible toute tentative sérieuse d'épuration. Certaines répliques au traité de Calvin sont d'une insigne maladresse, et l'on ne comprend pas qu'un homme aussi savant que le P. Ferrand, dans sa *Disquisitio reliquiaria*, ait pu se résoudre à employer des arguments qui sont de pures absurdités. Étant donné l'esprit de l'époque, il ne faut pas s'attendre à trouver à Saint-Roch un ensemble de reliques qui témoigne d'un choix particulièrement judicieux. Pourtant on semble avoir fait un effort pour éliminer celles qui paraîtraient choquantes ou trop invraisemblables. L'ossuaire inépuisable de S^{te} Ursule de Cologne a fourni un nombre relativement considérable de reliques insignes. A cette époque on ne voulait pas douter de leur authenticité. De Rome sont venus quelques saints nouvellement tirés des catacombes, et dont on ne se défiait pas davantage. Le sujet choisi par M. T. était tant soit peu scabreux, et d'autres auraient pu l'agrémenter de commentaires désobligeants. L'auteur n'a pas cédé à cette tentation, et on ne peut que lui savoir gré de la modération de ses jugements.

Dans la distribution des reliques de « saints catacombaires » la

Suisse a été particulièrement favorisée, comme le prouvent les recherches de E. A. Stückelberg. Triste privilège, car on sait ce qu'il faut penser de ces prétendus corps saints auxquels, dans les temps antiques, les chrétiens n'avaient jamais songé à rendre n'importe quels honneurs. M. Schnyder apporte une bonne contribution à ce pénible chapitre de l'histoire des reliques. Il examine en particulier le cas d'un S. Théodore, provenant du cimetière de Calliste, actuellement honoré à Hochdorf dans le canton de Lucerne. C'est le prétendu « vase de sang » qui a fait classer ce Théodore parmi les martyrs, alors que son épitaphe portait *Theodori in pace*, formule banale, comme chacun sait. La plaque de marbre qui est actuellement à Hochdorf, est un faux, mais on peut croire avec M. S. que le texte a été copié sur l'épitaphe originale. L'auteur se défend, et très justement, de tirer de son exposé des conclusions pratiques. C'est à l'autorité ecclésiastique d'en venir là, et, avec M. S., nous pouvons espérer qu'elle y viendra lorsqu'on sera mieux éclairé sur ces matières délicates. H. D.

* *Liturgy and Worship*, edited by W. K. Lowther CLARKE with the assistance of Charles HARRIS. London, S. P. C. K., 1932, in-8°, vii-868 pp.

Cette publication fait songer aux petites encyclopédies, si pratiques, rédigées sous l'inspiration de M. l'abbé Aigrain (*Anal. Boll.*, XLVI, 188 ; L, 219). La matière a été partagée entre plusieurs spécialistes qualifiés, par l'éditeur principal, qui s'est chargé lui-même de traiter quelques sujets importants. Le livre s'adresse aux anglicans, et les questions liturgiques comme les questions dogmatiques connexes sont exposées, du point de vue de cette confession, mais avec une érudition et un souci de l'exactitude que l'on doit louer sans réserve. L'unité de doctrine n'est peut-être pas la qualité principale de ce recueil, auquel un bon nombre de collaborateurs différents par le tempérament religieux ont apporté leur contribution. Ce que nous y chercherons surtout, c'est l'histoire du *Book of Common Prayer*, livre fameux, dont tout le monde a entendu parler, dont très peu, en dehors des pays de langue anglaise, connaissent l'origine et les transformations.

L'histoire du livre, jusqu'en 1662, a été confiée à un des plus éminents liturgistes anglicans, le regretté F. E. Brightman, dont le travail a été complété par M. K. D. Mackenzie. Depuis 1662 jusqu'à une date récente, le *Prayer Book* a été l'objet de plusieurs révisions, dont M. Clarke fait connaître le détail et la portée. C'est au même auteur que nous devons la dissertation sur le calendrier, une des meilleures du

recueil, une de celles aussi que l'on aborde avec le plus de curiosité. Le calendrier du livre de la Prière Commune est basé sur l'usage de Sarum (Salisbury), dont le bréviaire devint obligatoire pour la province de Cantorbéry, en 1542. En 1549, on fit disparaître toutes les commémorations, excepté celles qui plus tard, dans le calendrier de 1662, apparaissent comme des « Red-Letter Days », c'est-à-dire liées à des observances liturgiques ; on y ajouta la fête de S^{te} Marie Magdeleine. En 1552, on inséra S. Georges, S. Laurent et S. Clément comme « Black-Letters Days », et Marie Magdeleine fut réduite à la même catégorie. Barnabé fut supprimé. Au premier août est annoncé le « Lammas Day », formule qui sonne si étrangement à nos oreilles, et s'explique etymologiquement par « loaf-mass », fête du pain et du blé (voir Murray). En 1559, on vit reparaître S. Barnabé, et bientôt, à quelques exceptions près, toute la série des « Black-Letter Saints » qui feront désormais le fonds du calendrier. La plupart de ces noms ont été retenus pour des raisons étrangères au culte. Les cours de justice avaient l'habitude de dater leurs arrêts par le nom du saint du jour ; les métiers tenaient à leur patron, comme les cordonniers, par exemple, qui ne reniaient pas S. Crépin ; la foire était liée à la date du patron de l'église. On explique difficilement le maintien, au 16 décembre, de l'annonce *O Sapientia*, la première des antiennes *O*, qui, dans le rite romain se chantent à Magnificat à partir du 17 décembre. En 1662, le Livre s'était enrichi de trois commémorations en lettres rouges : le 30 janvier, celle du roi-martyr Charles I, le 29 mai celle de la naissance et de la restauration de Charles II, le 5 novembre, celle de la « conspiration papiste ». Ces trois articles furent supprimés en 1859, par la reine Victoria. Comme le fait remarquer l'auteur, beaucoup de personnes regrettèrent la suppression de l'anniversaire du 30 janvier. On nous apprend, qu'après de longs débats, il fut rétabli dans le Livre écossais sous la forme : « Beheading of King Charles I », mais omis dans le Livre anglais, probablement pour des raisons politiques. Et l'auteur ajoute : « Charles sauva l'Église d'Angleterre par sa fidélité à sa constitution, et peut être regardé comme un saint local canonisé par la voix du peuple. »

Il serait sans doute difficile de rendre compte dans le détail des raisons qui ont motivé certaines insertions. Si l'on n'a pas de peine à expliquer la forme bizarre *Enurchus*, sous laquelle est désignée au 7 septembre, S. Évurce (*Evurtius*) — c'est une coquille d'imprimerie religieusement respectée depuis 1564 — on ne se doute guère du motif qui a inspiré le choix de cet évêque d'Orléans. C'est probablement

pour consacrer, par une fête, le jour de la naissance de la reine Élisabeth, qui se célébrait sous son règne le 7 septembre. L'addition est de 1604, l'année qui suivit la mort de la reine. On remarquera, au 26 octobre, la présence d'Alfred, roi des Saxons occidentaux, qui n'est marqué dans aucun autre calendrier. Au 4 décembre, on voit apparaître le nom de Clément d'Alexandrie, qui, avant Usuard, n'était pas entré dans les martyrologes. Sollerius, dans son commentaire, au 4 décembre, marque son étonnement et ajoute : *Non satis perspicio, quo scrupulo duci potuerint Romani martyrologii reformatores, ut tam illustrem virum ex sacris tabulis expunctum vellent*. Benoît XIV a disserté sur ce point, longuement, comme il savait le faire, et a plaidé l'exclusion, pour plusieurs raisons qui peuvent sembler peu décisives. Une seule paraît sans réplique, et se résume en ces termes : *Nulla de cultu Clementi exhibitio vola aut vestigium*. Durant les débats sur la révision du Prayer Book, une pétition émanée de personnages influents avait été présentée en vue d'obtenir l'insertion, dans le calendrier, du nom d'Origène. Ce saint et illustre personnage aurait au moins autant de titres que Clément à figurer sur les rôles d'honneur de l'Église. Mais en fait, il n'a été l'objet d'aucun culte. La pétition a été écartée : « It would presumably be beyond the competence of a local Church to make a new Saint of the universal Church, as Origen would have to be, if he were recognised as a Saint at all. »

M. Clarke s'explique très nettement sur les principes qui devraient, selon lui, régler l'admission de nouveaux noms dans le calendrier de l'Église Anglicane (p. 241-43). Ces déclarations s'inspirent d'une très grande largeur de vues. Nous n'en citerons que ce qui se rapporte aux saints de l'obédience Romaine, postérieurs à la Réforme : « Des noms comme ceux de Thérèse, François Xavier, François de Sales et Vincent de Paul sont très honorés par les Anglicans, et on peut se demander quel principe serait sacrifié par leur admission. Si l'on exclut les saints postérieurs à la Réforme, le calendrier du Prayer Book gagnerait beaucoup à admettre les saints personnages qui ont perdu la vie sous Henri VIII. Les chartreux et Sir Thomas More, par exemple, sont des gloires de l'Angleterre. Ils ont été sacrifiés pour avoir résisté à une théorie de l'omnipotence de l'État que les Anglicans doivent repousser à l'égal des catholiques. On pourrait les considérer comme des saints antérieurs à la Réforme, la rupture avec la papauté n'étant pas consommée à ce moment. »

D'autres propositions de M. C., à l'effet d'élargir les cadres du

calendrier anglican, seront, comme les autres, examinées dans son pays par les organismes compétents. Elles montrent que, de plus en plus, dans les milieux vraiment religieux, la répudiation pure et simple du culte des saints apparaît comme une erreur que l'on voudrait réparer.

H. D.

* Paul PELLIOU. *Les Mongols et la Papauté*, dans *Revue de l'Orient latin*, t. XXVIII (1931-1932), p. 3-84.

Les futurs historiens du roi S. Louis devront lire avec la plus grande attention la longue étude sur André de Longjumeau O. P., qui forme la troisième partie du ch. II des recherches de M. Paul Pelliot sur *Les Mongols et la Papauté*. André de Longjumeau prit une part active à la translation de la Sainte Couronne, de Constantinople à Paris (cf. *BHL*. 4204). Il s'est surtout rendu célèbre par les ambassades dont le pape Innocent IV d'abord, le roi de France ensuite, le chargèrent auprès du Khan des Mongols. Même après les excellents travaux de M. Rastoul et de M. Altaner, ces événements n'étaient suffisamment éclairés que du côté occidental. M. P., qui connaît à fond les documents orientaux, mongols, chinois, turcs, persans et autres, ne pouvait s'en tenir à la tâche impossible de les raccorder après coup à une histoire construite sans leur secours. Il a donc repris la question dans son ensemble, avec le dessein, qui serait téméraire pour tout autre que lui, d'épuiser, on dirait volontiers d'assécher toutes les sources présentement accessibles. Le plus mince figurant qui vient à passer dans le récit, soit comme acteur soit comme témoin, est soumis à une enquête rigoureuse, et on ne le lâche qu'après avoir passé au crible toutes les informations relatives à sa personne, à sa famille, à ses antécédents et à sa biographie. Les érudits qui se sont occupés de lui sont interrogés à leur tour, et passent ordinairement un assez mauvais quart d'heure.

Ainsi conduite à travers les aspects déjà fort tourmentés de la question, la recherche ne pouvait manquer de prendre une allure un peu plus sinieuse qu'on ne voudrait. Le lecteur, fort heureusement, n'est pas un instant effleuré par la crainte que son guide ait perdu le nord ; mais pour se flatter de savoir toujours où on le mène, il doit faire un acte de foi dans la solidité de sa propre tête. Tout cela pourra se simplifier beaucoup quand M. P. aura fini de jeter hors du chemin les difficultés qui ne tiennent en somme qu'à des hypothèses arbitraires ou prématurées. Le désaccord ou même la contradiction qui paraît exister entre les affirmations de témoins parfaitement sûrs

se réduit, en bien des cas, à une fausse estimation de la perspective. Tel, par exemple, le prétendu anachronisme qui a servi de prétexte à contester l'authenticité de la lettre envoyée de Transcaucasie par Äldjigidäi, entre le 15 et le 24 mai 1248, pour être remise à S. Louis, après son débarquement en Chypre, où il n'arriva que le 17 septembre de la même année. M. P. montre, de la manière la plus plausible, que le lieutenant de Güyük a dû mettre son ambassade en mouvement, sur la simple nouvelle que le roi de France allait passer en Orient (p. 13-28). A la réflexion on se dira qu'en effet, si Äldjigidäi tenait à exercer une influence quelconque sur les plans de S. Louis, il devait prendre les devants, à moins de courir le risque certain d'arriver trop tard.

Une autre difficulté à laquelle P. M. s'arrête un peu longuement pourrait aussi, nous semble-t-il, s'expliquer avec moins d'effort. Calculant, d'après Matthieu de Paris, le temps mis par André de Lonjumeau pour aller d'Acre au camp de Baïdju à « Sitiens » (p. 11-12), M. P. est embarrassé par les 24 jours de marche que le roi Hethum I^{er} d'Arménie aurait comptés, en 1255, entre Tauriz et Sisian, dans la région de l'Aragads, identifié à Sitiens. Il suppose que ce chiffre de vingt-quatre est mis par erreur pour quatorze, dans la relation de Hethum, selon le texte de Kirakos de Gandzak : correction dangereuse, parce que pour Kirakos, la distance entre Tauriz et l'Aragadsotn est une mesure familière, sur laquelle un Arménien pouvait difficilement se tromper presque du simple au double. Mais Kirakos ne dit pas que Hethum ait marché 24 jours entre Tauriz et Sisian ; il dit seulement que le roi a passé l'Araxe 24 jours après son arrivée à Tauriz (ch. LIX, éd. de Venise, p. 215). En fait, il peut avoir été retenu dans cette ville, soit par les démarches nécessaires pour obtenir audience, soit par le fait que Baïdju lui-même était en voyage ou en campagne. Nous proposons donc de ne pas entailler le texte de Kirakos, puisque rien ne nous y oblige. Au surplus, tout ce que l'on épargne de ces moyens violents est autant d'ajouté à l'extraordinaire intérêt des découvertes de M. Pelliot. P. P.

Nous recevons trois nouveaux volumes, IV, VII, VIII, du *Catalogue des manuscrits alchimiques grecs* (voir *Anal. Boll.*, XLVI, 187), dont les deux premiers sont l'œuvre — la dernière hélas — de l'excellent philologue qu'était M. C. O. Zuretti. Le t. VII est rempli tout entier par un traité anonyme de la transmutation des métaux, dont la publication représente un travail énorme. Ce n'est pas parce que le nom de

S. Albert le Grand est parfois mêlé aux notes critiques que cette publication doit être mentionnée dans notre revue. Elle est à recommander au point de vue de la technique de l'édition. Nous n'entrerons pas dans le détail. Il faut prendre connaissance du livre, d'un bout à l'autre, sans négliger l'*Index verborum*, où l'auteur d'un nouveau Duncange trouvera beaucoup à glaner. Une excellente traduction latine remédie aux aspérités d'un texte que seuls les initiés aux sciences occultes — littérairement parlant — peuvent se flatter de lire couramment. Le t. VIII, intitulé *Alchemistica signa*, est appelé à rendre un autre genre de services. C'est un instrument de travail indispensable aux paléographes. Qui n'a été arrêté parfois par ces signes bizarres, que l'on est d'abord tenté d'attribuer au caprice d'un scribe, mais dont le fréquent usage indique le caractère conventionnel ? Quelques-uns de ces signes sont relevés dans les grands traités de paléographie ; on n'en possédait pas de recueil d'ensemble. M. Z. publie les listes des signes alchimiques, avec leur interprétation, d'après sept manuscrits. Elles sont suivies d'une étude où l'on examine l'origine, les déformations et les combinaisons de ces figures, devant lesquelles, désormais, on n'hésite plus. Le tome IV contient la description, par M. G. Goldschmidt, des manuscrits alchimiques d'Allemagne, d'Autriche, de Danemark, de Hollande et de Suisse.

Le *Lexikon für Theologie und Kirche* poursuit sa publication avec une régularité exemplaire, qui achèverait de prouver, si besoin en était, que son programme avait été bien étudié et que ses collaborateurs forment une équipe remarquablement disciplinée. Le t. IV, qui vient de paraître, va de St^e Lucia « *Filippini* » à « *Heviter* » (*Hevaei*). S'il se distingue des précédents, c'est par un souci encore plus délibéré de la concision. Il contient relativement moins d'articles développés, bien que l'ordre alphabétique amenât cette fois encore un certain nombre de rubriques sur lesquelles il eût été facile de s'étendre longuement (« *Gnostizismus* », col. 554-58 ; « *Gotik* », col. 594-98 ; « *Gott* », col. 599-608, etc.). Cette sobriété procède d'une vue sage en pratique autant que justifiée en raison. Ce que l'on va chercher dans une encyclopédie, ce n'est pas le détail des questions exposées au long et au large dans des traités spéciaux, connus de tout le monde ; ce sont au contraire les menus renseignements que l'on ne sait où dénicher parce qu'ils n'ont leur place marquée dans aucune bibliographie usuelle. Cette poussière d'érudition, quand elle est de bonne qualité, représente un travail que le commun des lecteurs ne soupçonne guère. Nous croyons avoir appris ce qu'elle exige parfois d'investigations

patientes, en dressant dans les *Acta Sanctorum* les listes de « prae-termini ». Les omissions que nous avons remarquées en feuilletant les 520 pages de ce gros volume sont du nombre de celles dont on ne voudrait faire grief à personne (S. Grégoire Pirangušnasp, cf. *BHO.* 353-354 ; S. Georges l'Hagiorite ; cf. *Anal. Boll.*, XXXVIII-XXXIX, 69-159 ; S. Guhišthâzâd, cf. *Acta SS.*, Nov. t. IV, p. 418-21 ; *Anal. Boll.*, XXIX, 150-56 ; etc.)

Depuis que par le décès de son fondateur Adolf Dirr, la revue *Caucasica* a passé sous la direction de M. Gerhard Deeters, elle semble devoir se tourner de préférence vers les questions purement linguistiques. Dans ce domaine, où l'unité de méthode est encore loin de régner, ce savant organe peut remplir une fonction utile, dont l'histoire ecclésiastique et l'hagiographie tireront profit mais à laquelle il leur est interdit de se mêler activement. Les fascicules 6 (1^{re} partie), 7-10 (1930-1932), que nous avons sous les yeux, contiennent cependant quelques articles de feu Markwart, qui touchent de plus près à nos études. Il a déjà été parlé ici-même, de son essai sur la conversion des Ibères (*Die Bekehrung Iberiens und die beiden ältesten Dokumenten der iberischen Kirche*, fasc. 7, p. 111-67). Il mérite et il a reçu des éloges que nous ne répéterons pas, pour n'être pas forcé de redire aussi où ces éloges doivent s'arrêter (*Anal. Boll.*, L, 9-10 ; ci-dessus, p. 151). Deux autres mémoires du même auteur évoluent avec une maestria étourdissante sur le terrain périlleux de l'ethnographie caucasienne. Le premier a pour titre : *Iberer und Hyrkanier* (fasc. 8, p. 78-113). Ces deux noms, quelle qu'en soit l'origine, sont ou devraient être nettement différenciés par l'usage. Mais dans certains dialectes du pays environnant, ils semblent avoir donné lieu à on ne sait quelle homophonie. Comme expressions géographiques, ils n'ont eu d'abord qu'une valeur flottante, car les peuplades qui les portaient ont habité des territoires différents. Il en est résulté des équivoques dont la trace est encore visible dans les documents de l'époque chrétienne. Un érudit qui les tirerait au clair aurait rendu bon service. Dans l'explication qui est proposée ici, on constate avec surprise que les sources géorgiennes sont à peine invoquées tandis que les textes chinois sont largement mis à contribution. Markwart se montre là, une fois de plus, avec la variété géniale et l'ahurissante inconséquence de son érudition. Le second mémoire est intitulé : *Die Sigynnen* (fasc. 10, p. 1-42). Cette tribu préhistorique n'apparaît guère que dans les catalogues des anciens géographes

et dans des allusions qui sentent la fable. Mais à propos de ces mentions énigmatiques, Markwart a déversé en tas une masse énorme de témoignages et de faits généralement ignorés ou laissés dans l'ombre. On serait en peine de dire à quoi cette étude ne touche pas ; et à défaut d'une conclusion précise, chacun peut en emporter au moins une salutaire impression du travail de revision qui reste à faire sur le texte des historiens et des géographes latins et grecs qui ont parlé des peuples et des pays caucasiens.

Les tomes V, VI et VII du **Liber Sacramentorum* de S. Ém. le cardinal SCHUSTER, ont paru en traduction française (T. V, *Les Noces éternelles de l'Agneau*. La sainte liturgie du Dimanche de la Trinité à l'Avent. Bruxelles, Vromant, 1930, 248 pp. ; T. VI, *L'Église triomphante*. Les Fêtes des saints durant le Cycle de Noël. 1930, 292 pp., ill. ; T. VII, *Les Saints dans le mystère de la Rédemption*, 4 mars-6 juillet. 1931, 404 pp., ill.). Le tome V contient deux essais, sur *Rome orientale dans la Liturgie* et *l'Œuvre du Monachisme dans la vie liturgique à Rome*. Le tome VI est précédé d'un chapitre d'introduction sur les *Natalitia martyrum* dans l'ancienne tradition liturgique de Rome ; le tome VII, d'un essai sur *Les premières listes festives dans le calendrier liturgique*. Les trois volumes se terminent par un petit florilège euchologique.

Dans un article de la revue *Νέα Σιών* intitulé **Τὰ λειτουργικὰ βιβλία τῆς ἡμετέρας Ἐκκλησίας* (Jérusalem, 1931, 30 pp.), M. Emm. G. PANTELAKIS, dont la collaboration à la *Μεγάλη Ἑλληνικὴ Ἐγκυκλοπαιδεία* intéresse directement l'hagiographie, rappelle quelles ont été les principales éditions des livres liturgiques de l'Église grecque orthodoxe, souligne les divergences notables et signale l'effort tenté par le patriarcat œcuménique en vue de l'unification.

Une autre étude du même auteur, **Τὸ Σινᾶ καὶ οἱ Σιναῖται* (extrait de la revue *Πολιτισμός*, Athènes, 1932, 20 pp.), écrite au retour d'un voyage au Sinaï, contient une brève histoire du fameux monastère et met en relief l'importance exceptionnelle de sa collection de manuscrits liturgiques grecs.

M. Christopher JOHNSON publie une minuscule plaquette illustrée sur son patron (**St. Christopher, the Patron Saint of Travellers*. Edinburgh, Johnson, 1932, 24 pp.). Il y rassemble quelques notes sur les monuments et les édifices dédiés à S. Christophe surtout en Grande Bretagne.

L'étude de Karl ADAM sur S. Augustin a paru en anglais, traduite par Dom Justin McCANN (**Saint Augustine. The Odyssey of his Soul*. London, Sheed and Ward, 1932, viii-65 pp.)

Nous avons suffisamment indiqué naguère (*Anal. Boll.*, XLVII, 402 ; XLIX, 176) le but et les méthodes de la *Concordance Society*. Un volume vient de s'ajouter à la collection : **A Concordance to Prudentius*, par MM. R. J. DEFERRARI et J. M. CAMPBELL (Cambridge, Mass., 1932, x-833 pp. = *The Mediaeval Academy of America Publications*, IX). Il rendra les mêmes services que ses prédécesseurs.

Les Chrétientés celtiques de Dom Louis GOUGAUD O. S. B. étaient, depuis 1921, le plus utile manuel sur l'ensemble de l'histoire ecclésiastique des pays celtiques (des origines au XII^e siècle). Les progrès réalisés pendant les vingt dernières années rendaient souhaitable une nouvelle édition. Dom G. a fait plus et mieux : une refonte complète, qui paraît en un fort volume anglais (**Christianity in Celtic Lands* (London, Sheed et Ward, 1932, LXII-458 pp., 3 cartes). La bibliographie critique, le texte et les notes sont mis entièrement à jour. Des sections nouvelles ont été ajoutées au plan primitif : sur la gloire posthume de S. Patrice, sur les anachorètes et reclus, sur les Irlandais à l'étranger, sur les réformes ecclésiastiques en Cornwall (IX^e-XI^e siècles). Ce bel ouvrage est ainsi destiné à rendre plus que jamais tous les services qu'on est accoutumé de demander à son prédécesseur français. Celui-ci, depuis vingt ans, compte parmi les livres qu'on pille à discrétion, sans même les citer, car l'auteur qui se mettrait à citer Dom G. semblerait presque n'avoir lu que lui.

Gageure ou mystification, le Rev. J. R. ARDILL a entrepris de démontrer que le début de l'apostolat de S. Patrice doit se placer avant la fin du deuxième siècle (**St. Patrick A. D. 180*, London, John Murray [1931], pp. ix-221). Cette thèse, reliée à d'autres vues historiques non moins inédites, a été développée par son auteur en un copieux volume, que sa longueur même semblait protéger contre toute réfutation. M. A. a pourtant rencontré un contradicteur en la personne du Rev. N. J. D. White. Le savant éditeur de la Vie et des œuvres de S. Patrice (cf. *Anal. Boll.*, XXIV, 294 ; XXV, 114, XXXIX, 371) a porté au système de M. A. des coups dont celui-ci a cru se défendre dans une nouvelle brochure : **The Date of St. Pa-*

trick (Dublin, Church of Ireland Printing and Publishing Co, 1932, 15 pp.). Nous n'avons pas lu la critique de M. White ; mais s'il veut se passer le plaisir d'une réplique, il nous paraît qu'il aura beau jeu.

* *Saint Patrick. A. D. 432-1932. A Fifteen Centenary Memorial Book*, edited by Rev. Paul WALSH (Dublin, Catholic Truth Society of Ireland, in-4°, 128 pp., ill.) contient quelques excellents travaux de vulgarisation : le premier de M. W., sur les pratiques et les croyances de l'ancienne Église irlandaise ; un autre, du P. John Ryan, S. I., sur la constitution de cette Église ; un troisième, du P. Mac Inerny, O. P., sur sa situation au xii^e siècle ; un quatrième, de M. V. Ronan, sur la succession légitime des évêques catholiques au xvi^e siècle. On y a joint une importante liste, dressée par M. F. O'Reilly, des églises catholiques dédiées à S. Patrice, dans le monde entier. Elles ne sont pas loin d'atteindre le millier. Mais ce qui donne au volume une valeur toute particulière, c'est l'essai de M. Eoin MacNeill sur *The Historical Saint Patrick*. Le savant historien, par une étude personnelle et pénétrante des documents, a su renouveler entièrement le sujet. Mais ce travail est trop résumé, accompagné seulement de quelques notes et d'une simple esquisse des arguments sur lesquels l'appuie M. MacNeill pour résoudre des problèmes bien compliqués. L'auteur doit au monde savant et à l'Irlande une vraie Vie de S. Patrice, où il se complète et s'explique. Nous lui soumettons quelques observations de détail. P. 21, col. 2, au bas : est-il sûr que Coroticus régnait à Dumbarton ? Ne sont-ce pas plutôt ses descendants qui s'y fixèrent après lui ? P. 24, col. 1 : il semble que, dans l'Épître aux sujets de Coroticus (*BHL*. 6493), Patrice reproche à ce dernier, non point d'asservir des chrétiens à d'autres chrétiens, mais des néophytes à des païens. P. 30, note sur la p. 14 : la formule liturgique pour l'administration de la Sainte Eucharistie contenait-elle les mots *in vitam aeternam* ? Un texte, bien postérieur, que nous avons publié (*Revue Celtique*, t. XLVI, 1929, pp. 239, 246), porte : *Corpus Domini nostri Iesu Christi conservet animam tuam*, et s'arrête là. On dira peut-être que les mots : *in vitam aeternam. Amen*, étaient la réponse faite par le communiant. Cette considération, si elle était fondée, laisserait toute sa portée à l'argument de M. Mac Neill. Mais est-elle correcte ? Nous ne le croyons pas. Au v^e siècle, la formule était plus brève encore : *Corpus Christi. Amen* (S. Augustin, Sermon 222 ; *De Sacramentis*, l. IV, cap. 5, num. 25 ; cf. Cyrille de Jérusalem, *Catech. Mystag.* V, 21) ; et cet usage, dit S. Augustin, était observé dans toute l'Église (*Contra Faustum*, l. XII, cap. 10).

Les anciennes Vies font de S. Patrice un grand voyageur, et décrivent minutieusement ses tournées apostoliques. Assurément, la réalité fut loin d'être telle. Ces itinéraires, chez Tirechán et chez Muirchu par exemple (*BHL*. 6496-6499), sont de pures fantaisies d'hagiographes. Miss Winifred M. LETTS ajoute foi trop facilement à ces traditions. Elle en fait un volume pour le quinzième centenaire de l'apôtre des Irlandais (* *Saint Patrick the Travelling Man*. London, Ivor Nicholson, 1932, 128 pp., ill., cartes). C'est une sorte de biographie poétique, d'où la critique est absente.

M. l'abbé J. J. GAFFNEY a publié une petite * *Life of St. Brigid*. (Dublin, Browne and Nolan, [1931], 94 pp.), suivie de méditations, et de prières pour une neuvaine en l'honneur de l'abbesse de Kildare.

Sous le titre * *The Irish Way, 432-1932* (London, Sheed and Ward, 1932, 343 pp., carte) un groupe distingué d'écrivains irlandais se sont efforcés de marquer, en de brefs essais, ce qu'était la sainteté « à l'irlandaise ». On voit se succéder dans cette galerie d'agréables portraits, S. Patrice (par Alice Curtayne), S. Brendan le Navigateur (par Donal O'Cahill), S. Columba d'Iona (par Raymond O'Flynn), S. Colomban et S. Malachie (par le P. Mc Nabb), S. Laurent de Dublin (par C. P. Curran), le B. Olivier Plunket (par Philip Hughes). Après eux viennent quelques personnages qui n'ont pas été élevés sur les autels. Nous y distinguons surtout le F. Michel O'Clery (par le P. Victor Sheppard), l'un des « Quatre Maîtres », l'humble et dévoué collaborateur des PP. Ward et Colgan dans la grande entreprise des *Acta Sanctorum Hiberniae*.

Deux évêques de la « Church of Ireland » MM. J. G. F. DAY et H. E. PATTON, ont collaboré à un volume sur * *The Cathedrals of the Church of Ireland* (Dublin, A. P. C. K. [1932], 175 pp.). Beaucoup de ces édifices sont bien antérieurs à l'occupation protestante. D'excellentes illustrations, un bon index rendront service à ceux qui voudront y puiser des renseignements sur les saints fondateurs ou patrons et sur l'histoire des églises et des diocèses.

Dans son * *Saint Aelred of Rievaulx* (London, Allenson, 1932, 148 pp.), M. T. Edmund HARVEY donne, avec de larges extraits des œuvres du saint, une charmante biographie. Il a puisé son information aux meilleures sources, et n'ignore pas les résultats acquis par la critique sur la valeur relative des anciennes biographies.

Don Antonio MARCHETTI, dont nous présentions naguère la *Crono-*

tassi dei parroci di Faenza (Anal. Boll. XLV, 453), vient de publier tout un volume sur *La Chiesa di S. Maria a Sanmontana (Montelupo Fiorentino)* (Firenze, 1931, xi-179 pp., 32 pl.) : histoire de la paroisse, statistiques démographiques, description des fêtes jubilaires (1630-1930). A relever dans le *Diario religioso* la fête de S. Macaire, avec bénédiction des champs, le 2 janvier (p. 48), et les deux solennités de S^{te} Eurosie, le second dimanche de mai et le lundi après le dernier dimanche d'août (pp. 54, 55). Il y a donc lieu d'ajouter Sanmontana, diocèse de Florence, à la liste des localités italiennes où a pénétré le culte de l'énigmatique vierge et martyre espagnole, *impetratrice della pioggia e della serenità* (cf. Anal. Boll., XXXIII, 368).

Sous le nom des grands maîtres de la scolastique circulent de nombreux ouvrages dont on leur a indûment attribué la paternité. On ne prête qu'aux riches. C'est ainsi que l'héritage littéraire de S. Thomas d'Aquin s'est accru de plusieurs traités et opuscules dont il n'est nullement l'auteur. Dès le xvi^e siècle, les éditeurs de ses œuvres se préoccupèrent de séparer l'ivraie du bon grain. Mais c'est seulement depuis une vingtaine d'années, après le travail du P. Mandonnet (*Des écrits authentiques de S. Thomas d'Aquin*, Fribourg, 1910), que la question a été étudiée avec méthode. Le savant dominicain avait pris pour guide principal le catalogue rédigé par Barthélemy de Capoue à l'occasion de la canonisation de S. Thomas. En 1920, Mgr Grabmann reprenait l'examen du problème (*Die echten Schriften des hl. Thomas von Aquin*, dans les *Beiträge zur Geschichte der Philosophie und Theologie des Mittelalters*, Bd. XXII, 1 et 2). Le P. Mandonnet avait, selon lui, attribué une autorité trop exclusive au catalogue de Barthélemy de Capoue. Mgr G. étudiait ensuite la tradition manuscrite et montrait quel parti on pouvait en tirer. Cet examen aboutit à un nouvel inventaire des œuvres de S. Thomas, et nous fournit le meilleur guide en la matière. Au cours des dernières années, les historiens ont continué activement leurs recherches. Mgr G. a remanié son travail et l'a mis au courant des résultats les plus récents. Cette seconde édition paraît, comme la première, dans la collection des *Beiträge* sous le titre **Die Werke des Hl. Thomas von Aquin* (Münster, Aschendorff, 1931). Mgr G. a contribué lui-même pour une large part à préciser les points douteux ou obscurs. Les nouveaux fonds de manuscrits qu'il a dépouillés lui ont permis d'appuyer ses conclusions sur une base plus étendue. Tous ceux qui s'intéressent aux œuvres de S. Thomas et au problème de leur authenticité devront recourir à cette nouvelle édition.

Une * *Life of the Venerable Anne of Jesus, companion of S. Teresa of Avila*, by a Sister of Notre-Dame de Namur (London, Sands [1932], 328 pp., ill.) vient s'ajouter aux autres biographies, fort estimables, écrites par une religieuse qui tient à rester anonyme. Le P. Benedict Zimmermann, O. D. C., qui donne une Préface au volume, a dirigé par ses conseils autorisés le travail de l'hagiographe.

Une des gloires des Chaldéens unis à Rome est leur premier patriarche, Jean Soulaqa, qui, élu à Mossoul, en 1552, alors qu'il était supérieur du couvent de Rabban Hormizd, fut sacré à Rome, le 9 avril 1553, et mis à mort, en 1555, par les Musulmans d'Amid (Diarbékir), à l'instigation de son rival nestorien. L'évêque de Gazerthe, Abdišo, qui fut consacré par cet illustre patriarche, l'a célébré en trois poèmes encore inédits, qui nous sont conservés dans des manuscrits syriaques de la bibliothèque Vaticane. Ils viennent d'être traduits en français par le P. J.-M. VOSTÉ, O. P. : * *Mar Johannan Soulaqa, premier patriarche des Chaldéens, martyr de l'Union avec Rome* († 1555). *Trois poésies inédites de Abdišo de Gazerthe* (Extrait de *Angelicum*, t. VIII, Roma, 1931, p. 187-234). La première de ces compositions, la plus longue, relate le voyage de Jean Soulaqa à Rome et sa consécration ; la seconde, son martyre ; la troisième n'est qu'une courte élégie. La traduction est annotée et précédée d'une introduction (p. 187-99), où il est parlé de la tradition manuscrite des trois poèmes, de leur contenu, de leur auteur et du héros lui-même. Le travail est fait avec grand soin. Le P. V. l'a dédié à Sa Béatitudo Mgr Thomas Emmanuel II, patriarche des Chaldéens, en faisant des vœux pour l'élévation de Mar Johannan Soulaqa aux honneurs des autels, comme premier martyr de l'Union des Chaldéens avec le Saint Siège.

L'ouvrage de MM. PONELLE et BORDET sur S. Philippe Neri, dont nous avons rendu compte (*Anal. Boll.*, XLVII, 225) vient d'être traduit en anglais. Il forme un beau volume illustré (* *St. Philip Neri and the Roman Society of his Times, 1515-1595*. London, Sheed and Ward, 1932, xxiv-609 pp.). Le traducteur M. R. F. KERR, de l'Oratoire de Londres, ajoute une brève introduction.

Dans son livre célèbre, *l'Expérience religieuse*, dont la traduction française par M. F. ABAUZIT, vient de paraître en troisième édition (Paris, Alcan, 1931, xxiv-451 pp.), William James a écrit, sur S. Louis de Gonzague, une page malheureuse, qu'une information

plus exacte l'eût sans doute amené à modifier. Le consciencieux traducteur a reconnu la nécessité d'une mise au point, et a inséré, à cet endroit, avec une note du P. Roure, les réflexions qu'à sa demande, le P. Delehayé lui a adressées au sujet des appréciations mal fondées de l'illustre auteur. On ne peut que féliciter M. A. de donner au lecteur le moyen de se faire, sur la matière, une opinion raisonnée.

Dom Cuthbert BUTLER, O. S. B., dans ses * *Ways of Christian Life* (London, Sheed and Ward, 1932, x-256 pp.), rappelle aux hommes d'aujourd'hui quelques courants anciens de spiritualité : bénédictin, franciscain, dominicain, carmélite, l'école de S. François de Sales, le renouveau liturgique. L'exposé ne comprend pas l'école de S. Ignace, considérée comme suffisamment connue.

Dom Bede CAMM, O. S. B., s'occupe depuis longtemps des martyrs anglais. Il fut chargé, comme témoin apostolique, de préparer pour la S. Congrégation des Rites le dossier de plusieurs nouveaux bienheureux. Parmi ceux-ci se trouvaient les neuf martyrs de son Ordre Marc Barkworth, Georges Gervase, Jean Roberts, Maur Scott, Thomas Tunstall, Ambroise Barlow, Alban Row, Philippe Powel et Thomas Pickering. Dom C. a trouvé dans ses dossiers la matière de notices biographiques qui paraissent sous le titre : * *Nine Martyr Monks* (London, Burns, Oates et Washbourne, 1931, xv-356 pp.).

Sir Tobie MATTHEW, l'auteur de la Vie très édifiante d'une moniale bénédictine (* *The Life of Lady Lucy Knatchbull. From the original manuscript with an Introduction by Dom David KNOWLES O. S. B., London, Sheed and Ward, 1931, xxvii-221 pp.*), est assurément l'une des plus curieuses figures de jésuites du xvii^e siècle. A la cour d'Angleterre, où il faisait figure de gentilhomme, il fut très mêlé à la politique, sans laisser soupçonner qu'il fût prêtre. Sa carrière a été jugée assez sévèrement par certains historiens. Bien que l'histoire de sa conversion, publiée il y a vingt-cinq ans, ait montré déjà en lui un prêtre pieux, cette œuvre inédite, extraite d'un manuscrit corrigé de la main de Sir Tobie lui-même, le fait voir sous un aspect nouveau et quelque peu inattendu : comme directeur spirituel de moniales très élevées en contemplation, et écrivain dévot.

M. Christopher DAWSON, dans * *The Making of Europe* (London, Sheed and Ward, 1932, xxiv-305 pp., cartes et illustrations), préoc-

cupé surtout des idées générales et des grands courants d'influences, retrace la formation du fonds commun de la culture européenne.

M. G. H. DOBLE a consacré un petit fascicule, du même format que sa collection *Cornish Saints*, à relever les détails les plus intéressants que renferment certains fragments de registres de la paroisse de Breage en Cornwall : * *Breage in the Eighteenth Century* (The King's Stone Press, Long Compton, Shipston-on-Stour, 1931, in-8°, 26 pp.).

Bien qu'il n'ait pas été élevé jusqu'à ce jour au rang des bienheureux, le vénérable Marc d'Aviano, capucin, a occupé récemment l'attention de nos lecteurs. Un court article du P. Lechat (XLVI, 367-69) soulignait, grâce à la publication d'un document contemporain, l'extraordinaire action du religieux et du thaumaturge lors de son passage à Liège, en juillet 1681. Nous signalons ces pages de notre collaborateur à M. M. HEYRET, qui vient de faire paraître une importante contribution à l'histoire du grand missionnaire des camps : * *P. Markus von Aviano, O. M. Cap., Apostolischer Missionär und päpstlicher Legat beim christlichen Heere* (München, Kösel et Pustet, 1931, in-8°, 476 pp., illustré). Cet ouvrage qui vient raviver le souvenir d'une carrière vraiment prodigieuse, à l'occasion du trois-centième anniversaire de la naissance du vénérable Marc, repose en majeure partie sur le témoignage, patiemment contrôlé, de nombreuses sources manuscrites, parmi lesquelles plusieurs sont pour la première fois mises à profit, du moins d'une manière complète et systématique. Ainsi, les dossiers de la Postulation générale de l'Ordre, à Rome, et divers fonds d'archives, publics ou privés, à Bozen, à Munich, à Vienne, à Venise, en Suisse et ailleurs.

OUVRAGES ENVOYÉS A LA RÉDACTION

Plusieurs de ces travaux seront l'objet d'un compte rendu dans un prochain numéro de la revue.

ABATE (M. Gius.). O. F. M. *La Leggenda Antoniana del « Dialogus » nel codice di Chambéry. Discussioni e testo.* Assisi, Casa editrice francescana, 1932, in-4°, 24 pp. Extr. de *Miscellanea Francescana*, 1932.

ADAM (Karl). *Le Christ notre frère.* Traduit de l'allemand par E. RICARD. Paris, B. Grasset, 1932, in-8°, xii-245 pp. (= *Collection « La Vie chrétienne »*, 8).

AICARDO (José Manuel) S. I. *Commentario a las Constituciones de la Compañía de Jesús.* Tomo sexto. Madrid, Blass, 1932, in-8°, xxii-1295 pp., frontispice.

- ANGLADE (Marie Pascal) O. F. M. *Une page d'histoire franciscaine. Saint Théophile de Corte (1676-1740)*. Bastia, 1931, Bureaux de « La Nacelle », in-8°, x-99 pp., portrait.
- ANTOINE DE SÉRENT, O. F. M. *La spiritualité chrétienne d'après la liturgie*. Paris, Desclée-De Brouwer, 1932, in-8°, xxxii-300 pp.
- ARENS (Bernard). S. I. *État actuel des missions catholiques*. (Supplément au *Manuel des Missions catholiques*). Louvain, 1932, in-8°, 248 pp. (= *Museum Lessianum*, Section missiologique, 3).
- Ar-Raoudat at-tibbiyya* (Le jardin médical) par Ubaïd-Allah Ben Gibrail Ben BAKHTICHOÛ, chrétien décédé en 1058. Texte arabe publié par le P. Paul SBATH, Cairo, H. Friedrich, 1927, in-8°, 78 pp.
- BALDE (Jean). *Les Dames de la Miséricorde*. Paris, Grasset, 1932, in-8°, 258 pp. (= *Les grands Ordres monastiques et Instituts religieux*, XIII).
- BÉRULLE (Cardinal de). *Vie de Jésus*. Juvisy, Les Éditions du Cerf, 1929, in-12, xxvii-269 pp.
- BOTTE (Bernard) O. S. B. *Les origines de la Noël et de l'Épiphanie. Étude historique*. Louvain, Abbaye du Mont-César, 1932, in-8°, 107 pp. (= *Textes et Études liturgiques*, I).
- BOUYGES (Maurice) S. I. *Averroès. Talkhiç Kitab al-Maqoulat*. Texte arabe inédit. Beyrouth, Imprimerie catholique, 1932, in-8°, xl-184 pp. (= *Bibliotheca arabica scholasticorum*, série arabe, tome IV).
- BUZY (Denis). *Les Paraboles*. Paris, G. Beauchesne, 1932, in-8°, xviii-701 pp., frontispice (= *Verbum salutis*, VI).
- CAPELLE (G. C.). *Autour du décret de 1210. T. III. Amaury de Bèze. Étude sur son panthéisme formel*. Paris, J. Vrin, 1932, in-8°, 118 pp. (= *Bibliothèque thomiste*, XVI).
- CECCHELLI (Carlo). *Di alcune memorie benedettine in Roma*. Roma, Tipogr. del Senato, 1932, in-8°, 76 pp. Extr. du *Bullettino dell' Istituto storico Italiano e Archivio Muratoriano*, n. 47.
- CHARLES (Pierre) S. I. *Altijd bidden*. 1^e reeks. Leuven, Museum Lessianum, 1933, in-8°, xv-194 pp.
- CHRIST (Karl). *Die Bibliothek des Klosters Fulda im 16. Jahrhundert. Die Handschriften-Verzeichnisse*. Leipzig, Harrassowitz, 1933, in-8°, xiv-343 pp. (= (Beiheft zum *Zentralblatt für Bibliothekswesen*, 64).
- CONSIDINE (Daniel). S. I. *Paroles d'encouragement*. Première et deuxième séries. Traduit de l'anglais par G. DE VAULX DE CHAMPION. Louvain, 1932, in-8°, 124 pp. (= *Museum Lessianum*, Section ascétique et mystique, n° 34).
- COSTE (Pierre). *Le grand saint du grand siècle. Monsieur Vincent*. Paris, Desclée-De Brouwer, 1932, 3 vol. in-8°, 541, 741, 637 pp., illustrations.
- COUDENHOVE (Ida Friederike). *The Nature of Sanctity. A Dialogue*. London, Sheed and Ward, 1932, in-8°, 121 pp. (= *Essays in Order*, 10).
- DANDOUY (G.). S. I. *L'ontologie du Vedânta. Essai sur l'acosmisme de l'Advaita*. Traduit de l'anglais par Louis-Marcel GAUTHIER. Paris, Desclée-De Brouwer, 1932, in-8°, 186 pp. (= *Questions disputées*).
- DELACOTTE (Joseph). *Guillaume de Digulleville. Trois Romans-poèmes du XIV^e siècle. Les pèlerinages et la Divine Comédie*. Paris, Desclée-De Brouwer, 1932, in-8°, 287 pp.
- Dictionnaire de Spiritualité. Ascétique et mystique; doctrine et histoire*. Publié

- sous la direction de Marcel VILLER, F. CAVALLERA et D. DE GUIBERT. Fasc. 1. Paris, G. Beauchesne, 1932, in-4°, 320 col.
- DONCOEUR (Paul). *Retours en chrétienté. La naissance, le mariage, la mort*. Paris, B. Grasset, 1933, in-8°, xvi-207 pp. (= Collection « La vie chrétienne », 9).
- DOUIE (Decima L.). *The Nature and the Effect of the Heresy of the Fraticelli*. Manchester, 1932, in-8°, xix-292 pp. (Publications of the University of Manchester, Historical series, 61).
- DUMOUTET (Édouard). *Le Christ selon la chair et la vie liturgique au Moyen-âge*. Paris, G. Beauchesne, 1932, in-8°, 217 pp., 12 fig.
- Enciclopedia universal ilustrada Europeo-Americana*. Tomes VII, VIII (Apéndice). Madrid, Espasa-Calpe, 1932-1933, in-8°, 1480, 1401 pp., illustrations et planches.
- ÉTIENNE (Lucien). *Une découverte dans l'alphabet*. Paris, P. Geuthner, 1932, in-8°, 16 pp., 2 plans.
- FARAL (Edmond). *Ermold le Noir. Poème sur Louis le Pieux et épîtres au roi Pépin*. Édités et traduits. Paris, H. Champion, 1932, in-8°, xxxv-267 pp. (= *Les Classiques de l'histoire de France au moyen âge*, 14).
- FAVRE (J.). C. SS. R. *Une grande mystique au XVIII^e siècle. La vénérable Marie-Céleste Crostarosa*. Paris, Librairie Saint-Paul, 1931, in-8°, xvi-480 pp., frontispice.
- FOLLET (R.). S. I. *Quelques sommets de la pensée indienne*. Paris, G. Beauchesne, 1932, in-8°, 199 pp. (= *Archives de philosophie*, IX, 1).
- FRANK (Hieronymus). *Die Klosterbischöfe des Frankenreiches*. Münster i. W., Aschendorff, 1932, in-8°, 190 pp. (= *Beiträge zur Geschichte des alten Mönchtums und des Benediktinerordens*, Heft 17).
- GAÉTAN DU SAINT NOM DE MARIE. *Doctrine de saint Paul de la Croix sur l'oraison et la mystique*. Louvain, 1932, in-8°, xi-323 pp. (= *Museum Lessianum*, Section ascétique et mystique, 35).
- GAQUÈRE (François). *Pierre de Marca (1594-1662). Sa vie, ses œuvres, son gallicanisme*. Paris, P. Lethielleux, 1932, in-8°, xv-335 pp., frontispice.
- GARCÍA VILLADA (Zacarías). *Historia eclesiástica de España*. Tomo II, 1^a parte. Madrid, Editorial « Razón y Fe », 1932, in-8°, 349 pp., illustrations et cartes.
- Gerardi Magni epistolae, quas ad fidem codicum recognovit, annotavit, edidit* Wilhelmus MULDER, S. I. Antwerpen, Uitgever Neerlandia, 1933, in-8°, xlvii-361 pp. (= *Tekstuitgaven van Ons geestelijk Erf*, deel III).
- GHICA (Vladimir I.). *La liturgie du prochain. La souffrance. La présence de Dieu*. Paris, Beauchesne, 1932, 3 vol. in-12, 16, 60 et 74 pp.
- GILSON (Étienne). *L'esprit de la philosophie médiévale*. Paris, J. Vrin, 1932, in-8°, 297 pp.
- GUISSARD. (Polyeucte). *Portraits assumptionistes*. Paris, Bonne Presse, 1932, in-8°, 412 pp., illustrations.
- GURY (Conrad). O. F. M. *Fleur du Calvaire*. Paris, Desclée-De Brouwer, 1931, in-8°, 83 pp., portrait.
- Id. *Les secrets d'une vie d'oraison et de réparation. Sœur Marie-Fidèle, Franciscaine. 1882-1923*. Paris, Desclée-De Brouwer, 1931, in-8°, 428 pp., illustrations.
- HOFMANN (Georg). *Griechische Patriarchen und römische Päpste. Untersuchungen*

- und Texte. II, 4-6. Roma, 1932, in-8°, 84 pp., 3 facsimilés. (= *Orientalia christiana*, XXV, 2).
- HUMEAU (G.). *Les plus beaux sermons de saint Augustin*. T. I. Paris, Bonne Presse, 1932, in-8°, LI-297 pp.
- JACQUOT (Paul). *Antioche, centre de Tourisme*. Beyrouth, Imprimerie catholique, 1931, 3 vol. in-8°, xviii, xiv-628 pp., illustrations et cartes.
- ID. *L'État des Alaouites*. Guide. 2° éd. Beyrouth, Imprimerie catholique, 1931, in-8°, 264 pp., illustrations.
- JAMES (Montague Rhodes). *A Catalogue of the Medieval Manuscripts in the University Library Aberdeen*. Cambridge, University Press, 1932, in-4°, xvi-148 pp., illustrations et planches.
- JAMES (Montague Rhodes)-JENKINS (Claude). *A Descriptive Catalogue of the Manuscripts in the Library of Lambeth Palace*. Parts IV, V. Cambridge, University Press, 1932, in-4°, pp. vi, 481-640 ; viii, 641-871.
- JERPHANION (Guillaume de). *Une nouvelle province de l'art byzantin. Les églises rupestres de Cappadoce*. Texte. Tome I, deuxième partie. Paris, Geuthner, 1932, in-4°, pp. viii, 297-615. (= *Bibliothèque archéologique et historique*, V).
- JOHANNIS (Pierre). S. I. *Vers le Christ par le Vedanta*. I. Çankara et Ramanuja. Traduit de l'anglais par Michel LEDRUS, S. I., Louvain, 1932, in-8°, xi-252 pp. (= *Museum Lessianum*, Sect. philosophique, n° 13).
- JOSEPH (T. K.). *St. Thomas in Iothabis, Calamina, Kantorya, or Mylapore*. Extr. de *Indian Antiquary*, Dec. 1931, p. 231-34.
- JOYCE (George Hayward). S. I. *Christian Marriage. An Historical and Doctrinal Study*. London, Sheed and Ward, 1933, in-8°, xii-632 pp. (= *Heythrop Series*, 1).
- KEENAN (Angela Elisabeth). *Thasci Caecilii Cypriani de Habitu Virginum*. A Commentary, with an Introduction and Translation. A Dissertation. Washington, The Catholic University of America, 1932, in-8°, xiii-188 pp. (= *Patristic Studies*, 34).
- LEVISON (Wilhelm). *Die Bonner Urkunden des frühen Mittelalters*. Darmstadt, 1932, in-8°. Extrait de *Bonner Jahrbücher*, Heft 136-137, p. 217-70.
- LIETZMANN (Hans). *Geschichte der alten Kirche*. I. *Die Anfänge*. Berlin, W. de Gruyter, 1932, in-8°. vii-323 pp.
- LJUNGVİK (Herman). *Beiträge zur Syntax der spätgriechischen Volkssprache*. Uppsala, Almqvist, 1932, in-8°, viii-110 pp. (= *Skrifter utgivna av K. Humanistiska Vetenskaps-Samfundet i Uppsala*, 27).
- LUDDY (Ailbe J.). O. Cist. *The Order of Cîteaux*. Dublin, M. H. Gill, 1932, in-8°, 146 pp., illustrations.
- ID. *The Story of Mount Melleray*. Dublin, M. H. Gill, 1932, in-8°, x-282 pp., illustrations.
- MAIDHOF (Ad.). *Neugriechische Rückwanderer aus den romanischen Sprachen unter Einschluss des lateinischen*. Athen. P. D. Sakellarios, 1931, in-8°, xxii-82 p. (= *Texte und Forschungen zur byzantinisch-neugriechischen Philologie*, 10).
- MARITAIN (Jacques). *Distinguer pour unir ou les degrés du savoir*. Paris, Desclée-De Brouwer, 1932, in-8°, xvii-920 pp. (= *Bibliothèque française de philosophie*, 3° série).
- MEINERTZ (Max). *Einleitung in das Neue Testament*. 4. Aufl. Paderborn,

- Schöningh, 1933, in-8°, 388 pp., 4 facsimilés (= *Wissenschaftliche Handbibliothek*).
- MEÏSSA (M.-S.). *Le message du pardon d'Abou'l'Ala de Maarra*. Paris, P. Geuthner, 1932, in-8°, iv-204 pp.
- MERSCH (Émile). S. I. *Le corps mystique du Christ. Étude de théologie historique*. Louvain, 1933, in-8°, 2 vol., xxxviii-477, 445 pp. (= *Museum Lessianum*, sect. théologique, 28, 29).
- MOLLAT (G.). *La Question romaine de Pie VI à Pie XI*. Paris, J. Gabalda, 1932, in-8°, 469 pp., carte (= *Bibliothèque de l'enseignement de l'histoire ecclésiastique*).
- MULLIN (Francis Anthony). *A History of the Work of the Cistercians in Yorkshire (1131-1300)*. A Dissertation. Washington, The Catholic University of America, 1932, in-8°, xi-131 pp.
- NOCK (Arthur Darby). *Cremation and Burial in the Roman Empire*. Extr. de *The Harvard Theological Review*, XXV, pp. 321-59.
- OPPENHEIM (Philippus). O. S. B. *Das Mönchskleid im christlichen Altertum*. Freiburg i. Br., 1931, in-8°, xiii-282 pp., 20 planches. (= *Römische Quartalschrift*, 28. Supplementheft.).
- ID. *Symbolik und religiöse Wertung des Mönchskleides im christlichen Altertum*. Münster i. W., 1932, in-8°, xxvi-187 pp. (= *Theologie des christlichen Ostens*, 2).
- PASCAL DU T. S. SACREMENT. *L'Entrée à la divine Sagesse, comprise en plusieurs traités spirituels... composés par le R. P. Maur de l'Enfant Jésus*. Vol. III. *Théologie chrétienne et mystique*. Soignies, Éditions des « Chroniques du Carmel », 1932, in-8°, 175 pp. (= *Bibliothèque mystique du Carmel*).
- POULET (Charles). O. S. B. *Histoire du Christianisme*. Fasc. 1-3 : Antiquité. Paris, G. Beauchesne, 1932, in-4°, 480 pp., illustrations.
- PRIMS (F.). *De Sint-Rochusschilderijen in de Collegiale Kerk van Sint-Jacob te Antwerpen*. Antwerpen, 1933, in-8°, 53 pp., illustrations.
- RICHTAETTER (Karl). S. I. *Mater Salesia Schulten und ihre Psychologie der Mystik. Leben und Schriften einer Ursuline*. Freiburg i. Br., 1932, in-8°, vii-233 pp., frontispice.
- ROLAND-GOSSELIN (M.-D.). *Essai d'une étude critique de la connaissance*. I. Introduction et première partie. Paris, J. Vrin, 1932, in-8°, 165 pp. (= *Bibliothèque thomiste*, XVII).
- Traité sur l'âme*, par BAR-HEBRAEUS mort en 1286. Texte arabe publié... par le P. Paul SBATH. Cairo, H. Friedrich, 1928, in-8°, 70 pp.
- Un saint pour chaque jour du mois*. 1^e série : Janvier, Février. Paris, Bonne Presse, 1932, 2 vol. in-8°, 249, 225 pp., illustrations (= *Collection de vies de saints*).
- SALAVILLE (S.). *Liturgies orientales. Notions générales, éléments principaux*. Paris, Bloud et Gay, 1932, in-8°, 218 pp. (= *Bibliothèque catholique des sciences religieuses*).
- SANTIFALLER (Leo). *Vom Schrift- und Schreibwesen unserer Heimat im Altertum und im Mittelalter*. Extr. de *Schlern*, 13. Jahrg., 1932, p. 178-191, 23 fig.
- SOUBIGOU (Louis). *Sous le charme de l'évangile selon saint Luc*. Paris, Desclée, De Brouwer, 1933, in-8°, 568 pp.
- STAAB (Karl). *Pauluskommentare aus der griechischen Kirche*. Aus Katenenhand-

- schriften gesammelt und herausgegeben. Münster i. W., Aschendorff, 1933, in-8°, XLVIII-674 pp. (= *Neutestamentliche Abhandlungen*, XV).
- TESSER (J. H. M.). *Petrus Canisius, als humanistisch geleerde*. Amsterdam, H. J. Paris, 1932, in-8°, XIX-282 pp., frontispice, facsimilés (= *Uitgaven van het Instituut voor middeleeuwse geschiedenis der Keizer Karel-Universiteit te Nijmegen*, II).
- VAILLAT (Claudius). *Le culte des sources dans la Gaule antique*. Paris, E. Leroux, 1932, in-8°, XX-117 pp., 5 pl., frontispice.
- VALLI (Francesco). *Il sangue di Cristo nell'opera di S. Caterina da Siena*. Siena, Istituto di Studi Cateriniani, 1932, in-8°, 30 pp. (= *Biblioteca di « Studi Cateriniani »*, II).
- VAN OOST (Joseph). *Monseigneur Bermyn, apôtre des Ortos*. Louvain, 1932, in-8°, 157 pp., illustrations (= *Museum Lessianum*, section missiologique, 17).
- VINCENT (L.-H.) - ABEL (F.-M.). *O. P. Emmaüs. Sa basilique et son histoire*. Paris, E. Leroux, 1932, in-4°, XI-442 pp., 27 planches, illustrations.
- VÖLKER (Walther). *Quellen zur Geschichte der christlichen Gnosis*. Tübingen, J. C. Mohr, 1932, in-8°, V-147 pp. (= *Sammlung ausgewählter Kirchen- und dogmengeschichtlicher Quellenschriften*, N. F. 5).
- VOGT (A.)-HAUSHERR (I.). *S. I. Oraison funèbre de Basile I par son fils Léon VI le Sage*. Éditée avec introduction et traduction. Roma, 1932, in-8°, 80 pp. (= *Orientalia christiana*, XXVI, 1).
- VROMANT (G.). *De fidelium associationibus*. Louvain, 1932, in-8°, VIII-140 pp. (= *Museum Lessianum*, section théologique, 30).
- WEHRLÉ (Joannès). *Victor Delbos, membre de l'institut, professeur de philosophie à la Sorbonne*. Paris, Bloud et Gay, 1932, in-8°, 160 pp., portrait (= *Les Maîtres d'une génération*).
- WILMART (A.). *O. S. B. Auteurs spirituels et textes dévots du Moyen âge latin. Études d'histoire littéraire*. Paris, Bloud et Gay, 1932, in-8°, 626 pp.

- KNEEN. The Place-Names of the Isle of Man 191.
- MAXWELL. The Place-Names of Gallo-way 193.
- CONSTANT. La Réforme en Angle-terre 196.
- A. I. TAFT. The Apology of Syr Tho-mas More 196.
- E. V. HITCHCOCK. The Life and Death of Syr Thomas More 196.
- V. RONAN. The Reformation in Ire-land 196.
- A. VENTURI. Storia dell' arte Italia 199.
- Le chiese di Roma illustrate 199.
- W. TELFER. The Treasure of São Roque 203.
- W. SCHNYDER. Die Reliquien der Ka-takombenheiligen 203.
- LOWTHER CLARKE - HARRIS. Liturgy and Worship 205.
- PELLIOT. Les Mongols et la Pa-pauté 208.

Varia. — Catalogue des manuscrits alchimiques grecs. Lexikon für Theologie und Kirche. Caucasica. Schuster. G. Pantelakis. C. Johnson. K. Adam. R. J. Deferrari et J. M. Campbell. L. Gougaud. J. R. Ardill. P. Walsh. J. J. Gaffney. The Irish Way. J. G. F. Day et H. E. Patton. T. E. Harvey. A. Marchetti. M. Grabmann. The Venerable Anne of Jesus. J. M. Vosté. R. F. Kerr. F. Abauzit. C. Butler. B. Camm. T. Matthew. C. Daw-son. G. H. Doble. M. Heyret.

Ce numéro a paru le 15 avril.

DERNIÈRES PUBLICATIONS

Acta Sanctorum Novembris, Tomi II pars posterior. *Commentarius in Martyrologium Hieronymianum.* Bruxelles, Société des Bollandistes, 1931, in-fol., xxiv-721 pages. — Prix : 154 belgas (port non compris).

Prière d'adresser *directement* toutes les commandes à l'Administration de la Société des Bollandistes, 24, Boulevard Saint-Michel, BRUXELLES.

Analecta Bollandiana. Indices in tomos XXI-XL (1902-1922). Bruxelles, Société des Bollandistes, 1931, in-8°, 256 pages. — Prix : 8 belgas (port non compris).

SUBSIDIA HAGIOGRAPHICA

19. **Sancti Pachomii Vitae Graecae.** Ediderunt Hagio-graphi Bollandiani ex recensione Francisci HALKIN. Bruxelles, 1932, 111*-474 pp. Prix : 20 belgas.

20. H. DELEHAYE. **Les origines du culte des martyrs.** 2^e éd. revue. Bruxelles, 1933, viii-443 pp. Prix : 15 belgas.

45
DEC 12 1933

ANALECTA BOLLANDIANA

TOMUS LI. — Fasc. III et IV.

EDIDERUNT

HIPPOLYTUS DELEHAYE
PAULUS PEETERS MAURITIUS COENS
BALDVINUS DE GAIFFIER

PRESBYTERI SOCIETATIS IESU

BRUXELLES

SOCIÉTÉ DES BOLLANDISTES
24, Boulevard Saint-Michel

PARIS

LIBRAIRIE AUGUSTE PICARD
82, rue Bonaparte

1933

REVUE TRIMESTRIELLE SUBVENTIONNÉE PAR LA FONDATION UNIVERSITAIRE

HOC FASCICULO CONTINENTUR

<p>Paul PEETERS. Une Vie grecque du pape S. Martin I. 225</p> <p>Hippolyte DELEHAYE. Constantini Acropolitae, hagiographi byzantini, epistularum manipulus 263</p> <p>A. WILMART O.S.B. Les reliques de S. Ouen à Cantorbéry 285</p> <p>Baudouin DE GAIFFIER. La controverse au sujet de la patrie de S. Emilien de la Cogolla 293</p> <p>Paul GROSJEAN. La prophétie de S. Malachie sur l'Irlande 318</p> <p>Pl. LEFÈVRE O. Praem. Le miracle eucharistique de Bruxelles 325</p> <p>Catalogus codicum hagiographicorum latinorum bibliothecae Capituli ecclesiae cathedralis Beneventanae 337</p> <p>Bulletin des publications hagiographiques 378</p>	<p>VINCENT-ABEL. Emmaüs 378. La Basilica di Aquileia 381. CECHELLI. Zara 381. BARDY. En lisant les Pères 386. — Origène 386. BARDENHEWER. Geschichte der altkirchlichen Literatur 387. RAUSCHEN-ALTANER. Patrologie 387. Studi bizantini e neoellenici 391. SCHMIDT-POLOTSKY. Ein Mani-Fund 396. SCHWARTZ. Concilium Chalcedonense 401. PAPADOPOULOS. Ἡ Ἐκκλησία Ἀθηνῶν 405. POLITIS. Λαογραφικά Σόμμερικτα 406. ATHENAGORAS. Ὁ γνήσιος συγγραφεὺς τοῦ Ἀρεοπαγιτικῶν 407. THÉRY. Études dionysiennes I 407. VAILLAT. Le culte des sources 409. GARCIA VILLADA. Historia eclesiástica de España 410.</p>
---	---

<p>PORTER. Early Spanish Monasticism 410. LAMBERT. La famille de S. Braulio 410. Handbuch der Spanienkunde 410. GUDIOL I CUNILL. Nocions d'Arqueologia 410. DUKE. The Columban Church 417. HENCKEN. The Archaeology of Cornwall 420. TOMMASINI. I Santi Irlandesi 420. GOVER-MAWER-STENTON. The Place-Names of Devon 421. — The Place-Names of Northamptonshire 421. MAWER. A Survey of the Place-Names of Wales 421. JONES. The Script of Cologne 423. CHRIST. Die Bibliothek des Klosters Fulda 423. MOHLBERG. Katalog der Handschriften von Zürich 423. ELLARD. Ordination Anointings 427.</p>	
---	--

(Voir la suite à la 3^e page de la couverture)

UNE VIE GRECQUE DU PAPE S. MARTIN I

Dans le synaxaire de Sirmond, l'éloge du pape S. Martin est inséré une première fois à la date du 16 septembre ¹. Il est répété, mais avec d'assez notables variantes, au 13 avril ². D'autres exemplaires, qui comptent pareillement parmi les meilleurs et les plus anciens, présentent le même cas de dédoublement, soit aux deux dates indiquées ci-dessus, soit dans leurs proches environs (15 ou 20 septembre, 14 ou 15 avril) ³.

La seconde de ces deux notices peut à la rigueur passer pour une combinaison de traits empruntés les uns à la Vie de S. Maxime, les autres à quelque précis historique, tel que la Chronographie de Théophane. Mais la première notice, celle du mois de septembre, dénote une source parfaitement homogène, où il était loisible de supposer une Vie perdue de S. Martin I.

De simplement permise qu'elle était, cette hypothèse est devenue tout à fait plausible, depuis que l'existence de cette Vie de S. Martin est attestée par un témoignage positif. Voici en effet ce qu'on lit dans la Vie géorgienne de S. Maxime le Confesseur (ch. 13) :

ზოლო მოიწინეს რამ ღირსნი იგი მამანი სამეოფლოდ ქალაქად ფრიადნი ტანჯვანი და შეოჯრაცხებანი და გინებანი შეამთხვნეს წმიდასა მარტინეს ოჯღმერთოთა მათ რომელთა ყოვლადვე არა მოიგხენეს საოჯოჯნო იგი საშჯელი. ვითარცა თითოეოვლად წერილ არს ცხორებასა შინა წმიდისა მარტინესსა ⁴.

¹ Synax. Eccl. CP., p. 47-50.

² Ibid., 599-602.

³ Par exemple, le manuscrit de la bibliothèque Nationale Coislin 223, au 15 septembre et au 14 avril (cf. Synax. Eccl. CP., pp. 48, 64, 597, 601).

⁴ C. KEKELIDZE, Monumenta Hagiographica Georgica. Pars prima. Keimena, t. I (Tiflis, 1918), p. 68.

Cum autem ad urbem regiam pervenissent venerandi patres, plurimis cruciatibus, opprobriis contumeliisque sanctum Martinum affecerunt impii, qui aeternum illud tribunal minime recordabantur, sicut singillatim scriptum est in Vita sancti Martini.

La Vie de S. Maxime, d'où est pris l'extrait qu'on vient de lire, a été traduite ou arrangée du grec en géorgien, par S. Euthyme l'Hagiorite († 1028), d'après une recension assez voisine de celle qui est conservée dans le manuscrit 380 de l'ancienne bibliothèque Synodale de Moscou¹, rapporté du couvent des Ibères, par le célèbre pèlerin Arsène Sukhanov². Le manuscrit de Moscou, non plus que les autres rédactions grecques connues de nous, ne fait aucune allusion à la Vie de S. Martin. Mais que l'interprète géorgien ait trouvé cette référence dans le texte même qu'il traduisait, ou qu'il l'ait lui-même ajoutée à sa version, il est prouvé en tout cas que le dossier de la persécution monothélite comprenait autrefois une Vie ou une Passion du pape Martin et que cette pièce se lisait encore au début du XI^e siècle.

Le témoignage de S. Euthyme l'Hagiorite ne semble avoir attiré l'attention de personne. La Vie grecque de S. Martin est demeurée enfouie aux dernières profondeurs de l'oubli. Aucun historien ne l'a honorée ne fût-ce que d'un regret. Il s'en est heureusement conservé une ombre aux contours assez nets dans un vieux Passionnaire du couvent de Saint-Jean l'Évangéliste à Patmos. Ce recueil, dont nous devons la connaissance à une très obligeante communication de M. Rob. P. Blake, est une sorte de ménologe pour le mois d'avril. Il forme un imposant volume de 320 feuillets (0,344^m × 0,260), en écriture du X^e siècle, sur lignes pleines, et remarquablement bien conservé. La composition de ce passionnaire, qui semble

¹ ID., *Svëdenija gruzinskih istočnikov o prepod. Maksimě Ispovëdnikě*, dans *Trudy Kievskoj duhovnoj Akademii* (1913), p. 1-41 ; cf. *Anal. Boll.*, XXXII, 456-59.

² VLADIMIR, *Sistematičeskoe opisanie rukopisej Moskovskoj sinodalnoj biblioteki. Čast' pervaja : rukopisi grečeskija* (Moscou, 1894), p. 572-73. Ce texte, demeuré inédit, ne nous est connu que par l'analyse et les extraits qu'en a donnés M. D. MURETOV, *Sv. Maksima Ispovëdnika žitie. Perevod, izdanie i primëčanie*. Étude parue dans le *Bogoslovskij Vëstnik*, à partir de janvier 1913. Voir le passage cité d'original, p. 156-57.

unique en son genre, fera l'objet d'une étude d'ensemble, sur laquelle il vaut mieux ne pas anticiper présentement. Nous nous bornerons donc à en extraire la Vie de S. Martin, par manière d'essai préliminaire au t. V des Acta SS. Novembris, qui est en préparation.

L'intitulé de la pièce est libellé en ces termes : *Βίος καὶ πολιτεία τοῦ ἁγιωτάτου καὶ μακαριωτάτου Μαρτίνου ἀρχιεπισκόπου γεγονότος τῆς τῶν Ῥωμαίων ἀγίας τοῦ Θεοῦ καθολικῆς καὶ ἀποστολικῆς ἐκκλησίας*. Ce lemme correspond quasi mot pour mot au début de la notice de S. Martin pape dans le synaxaire de Patmos, au 16 septembre : *Τοῦ ἁγιωτάτου καὶ μακαριωτάτου Μαρτίνου, ἀρχιεπισκόπου τῆς τῶν Ῥωμαίων ἀγίας τοῦ Θεοῦ καθολικῆς καὶ ἀποστολικῆς ἐκκλησίας...* Le synaxaire de Patmos remonte au x^e siècle, comme notre manuscrit¹. Il appartient à la même bibliothèque. Présentement, on ne saurait dire si les affinités paléographiques s'arrêtent là. Mais de la concordance verbale que nous avons constatée, il paraît assez naturel de conclure que la Vie de S. Martin est la source immédiate à laquelle a puisé le synaxariste. Ce serait donc par la recension de Patmos qu'aurait été introduite l'une des deux mémoires de S. Martin qui font double emploi dans le synaxaire grec.

Ch. 1². La narration débute sans autre préambule par un récit fort abrégé du concile de Latran, convoqué et présidé par le pape aussitôt après son élection. Elle se tait complètement sur la carrière de S. Martin avant son avènement au souverain pontificat. On n'y retrouve aucun des détails biographiques qui nous ont été conservés par le Liber Pontificalis, soit dans l'éloge de S. Martin lui-même, soit dans celui de son prédécesseur Théodore³. L'auteur ignore même que son héros, avant de monter sur la chaire de S. Pierre, avait été apocrisiaire du siège apostolique à Constantinople.

En même temps que le pape confesseur de la foi, on voit

¹ Synax. Eccl. CP., p. x-xi.

² Le texte de la Vie est tout d'une venue sans indication de chapitres ou de paragraphes. Nous y avons introduit une division facilitant la comparaison avec les documents parallèles.

³ Éd. DUCHESNE, t. I, p. 336-38.

apparaître son persécuteur : Οὗτος ὁ ἐν ἀγίοις πατήρ... ἦν ἐπὶ τῆς βασιλείας Κωνσταντίνου τοῦ ἐπιλεγομένου Πωγωνάτου ἔκγονος Ἡρακλείου · ὅστις Κωνσταντῖνος ἐν Σικελία ἐν τῷ τῆς Φάτνης λουτρῷ μαχαίρα ἀνηρέθη. Tout ce qui est dit de ce personnage doit être regardé de près.

Son nom d'abord. Dans l'histoire théologique, le féroce patron du Typus est communément appelé Constant II. Mais lui-même, sur ses monnaies, se donne officiellement le nom de Constantin, qui chez certains chroniqueurs, Jean de Nikiou, par exemple, alterne avec le doublet « Constant »¹. La Vie de S. Martin ajoute à ce nom de baptême le surnom de Πωγωνᾶτος, qui, à première vue, paraît surprenant. On sait en effet, que, dans l'usage courant, c'est Constantin IV, arrière-petit-fils d'Héraclius, qui est « Constantin le Barbu ». Mais il est maintenant reconnu que l'usage est en faute. M. E. W. Brooks a clairement montré que Léon le Grammairien, Théodose, l'interpolateur de Georges le Moine et les modernes qui leur font écho ont été abusés par une équivoque et que le Pogonat original est non pas Constantin IV mais Constant II². Aux preuves qu'il en apporte, il aurait pu joindre le témoignage du synaxaire. Tant au 16 septembre qu'au 12 avril, toutes les rédactions s'accordent sur le nom de Constantin dit Pogonat, petit-fils d'Héraclius.

L'allusion à l'assassinat de Constant soulève un problème critique, peu important en soi, mais curieux à titre d'indice. Sur ce drame qui n'a pu être raconté que par le criminel lui-même, ont couru des récits, qui ne se sont nulle part conservés au complet. Les abrégés qui en subsistent présentent plusieurs variantes caractérisées. Il semble qu'en les rapprochant, on puisse reconstituer assez bien la version officielle.

Vie de S. Maxime, manuscrit 380 de la bibliothèque Synodale de Moscou : Εἰσελθὼν ἐν τῷ βαλανείῳ τῷ λεγομένῳ τῆς Δάφνης, συνεισῆλθεν αὐτῷ τις υἱὸς Τρωῖλου ὀνόματι Ἀνδρέας, ὑπηρετῶν αὐτῷ. Ὡς δὲ ἤρξατο γαλλικῷ σμήχεσθαι, λαβὼν Ἀνδρέας τὸ κᾶδιον κατάγει κατὰ τῆς κορυφῆς αὐτοῦ καὶ εὐθέως

¹ R. H. CHARLES, *The Chronicle of John Bishop of Nikiu* (Londres, 1916), p. 207.

² Who was Constantine Pogonatus? dans *Byzantinische Zeitschrift*, t. XVII (1908), p. 460-62.

ἐξέψυξεν. Ὡς δὲ ἐχρόνισεν ἐν τῷ βαλανείῳ, εἰσπηδῶσιν οἱ ἔξω καὶ εὐρίσκουσιν αὐτὸν τεθνηκότα ¹.

Ce récit est textuellement celui que l'on retrouve dans Théophane ², à part quelques variantes, dont plusieurs sont de simples corrections grammaticales :

... ἐδολοφονήθη ὁ βασιλεὺς Κώνστας ἐν Σικελίᾳ ἐν Συρακούσῃ ἐν τῷ βαλανείῳ ᾧ ὄνομα Δάφνη... εἰσελθόντι δὲ αὐτῷ ἐν τῷ εἰρημένῳ βαλανείῳ συνεισηλθεν αὐτῷ τις Ἀνδρέας, υἱὸς Τρωίλου, ὑπουργῶν αὐτῷ. Ὡς δὲ ἤρξατο γαλλικῷ σμήχεσθαι, λαβὼν Ἀνδρέας τὸ κάδιον δίδωσι κατὰ κορυφῆς τοῦ βασιλέως καὶ εὐθέως ἀπέδρα. Τοῦ δὲ βασιλέως χρονίσαντος ἐν τῷ βαλανείῳ, εἰσπηδῶσιν οἱ ἔξω καὶ εὐρίσκουσιν τὸν βασιλέα τεθνηκότα.

La Vie géorgienne de S. Maxime a conservé un détail absent des deux sources précédentes. Pour assommer l'empereur, l'assassin emploie :

საძლი ვეცხლობა დიდი წამლითა წყალსა ცივსა და გრილსა აღმოახმოდეს,

situlam (saṭli) ex argento magnam, qua calidam frigidamque aquam superfundebant ³.

Cette situla ex argento reparait chez Michel le Syrien, abrégéant un auteur, qui était certainement grec ⁴ et qui, non moins certainement, n'était pas Théophane ⁵ :

καὶ ἡ .κωνσταντίνος βασιλεὺς σικελίᾳ ἔρχεται
καὶ ἐν τῷ βαλανείῳ ᾧ ὄνομα Δάφνη... εἰσελθόντι δὲ αὐτῷ ἐν τῷ εἰρημένῳ βαλανείῳ συνεισηλθεν αὐτῷ τις Ἀνδρέας, υἱὸς Τρωίλου, ὑπουργῶν αὐτῷ. Ὡς δὲ ἤρξατο γαλλικῷ σμήχεσθαι, λαβὼν Ἀνδρέας τὸ κάδιον δίδωσι κατὰ κορυφῆς τοῦ βασιλέως καὶ εὐθέως ἀπέδρα. Τοῦ δὲ βασιλέως χρονίσαντος ἐν τῷ βαλανείῳ, εἰσπηδῶσιν οἱ ἔξω καὶ εὐρίσκουσιν τὸν βασιλέα τεθνηκότα.

Occisus est Constans rex Syracusis. Balneas quippe ingressus erat ; Andreas autem Troïli filius, cum caput eius

¹ MURETOV, op. c., op. c., p. 158-59.

² Chronographie, ed. DE BOOR, p. 351-52 ; cf. p. 332.

³ KEKELIDZE, l. c., p. 96.

⁴ Ou traduisait une source grecque. Sur ces questions, voir E. W. BROOKS, The sources of Theophanes and the Syriac chroniclers, dans Byzantinische Zeitschrift, t. XV (1906), p. 578-87.

⁵ Chronique de MICHEL LE SYRIEN, ed. J.-B. CHABOT, t. IV, p. 435.

pugillo ¹ saponis opplevisset, ita ut (is) oculos aperire non posset, accepit situlam (σίτλα) ex argento, eumque percussit et oppressit. Is itaque mortuus est; Andreas autem au-fugit.

En comparant ces quatre extraits, on voit se dégager les linéaments d'une narration plus complète qu'aucune de celles qui nous ont été conservées. L'arme du crime y était représentée par ce seau d'argent dont la Vie géorgienne de S. Maxime et Michel le Syrien s'accordent à nous parler. Ce détail n'est pas aussi oiseux qu'il peut sembler tout d'abord. Comme l'assassinat de Constant avait été perpétré loin de tout regard, dans une ombre épaisse qui prêtait à plus d'un soupçon, l'entourage de l'empereur en aura fait circuler une version bien circonstanciée, où le mystère était expliqué avec une précision rassurante pour la crédulité publique. Puisque le coup fatal avait été porté au moyen d'un accessoire de toilette nécessaire au service de l'empereur, on ne pouvait accuser les gardes du corps d'avoir manqué de vigilance.

Le terme qu'Euthyme l'Hagiorite a translittéré en géorgien et le patriarche Michel en syriaque correspond au grec σίτλα, qui à son tour est une contrefaçon du latin situla. Ce latin peut passer pour une touche de couleur locale, dans le récit d'un événement qui s'est produit à Syracuse. Il prouve sans réplique l'existence d'une source antérieure à Théophane et dont la Vie géorgienne de S. Maxime est ici plus voisine que la recension grecque du manuscrit de Moscou.

Ni le mot ni la chose n'ont pourtant paru clairs à tout le monde. On vient de voir que, dans la Chronographie de Théophane et dans la recension de la Vie de S. Maxime représentée par le manuscrit de Moscou, σίτλα a été remplacé par κάδιον ². Le synaxaire de Sirmond, au 13 avril, suit la même leçon :

¹ Le texte porte **ῥῥῥ**, « double », qui ne s'adapte ni au sens, ni à la construction grammaticale. Nous lisons : **ῥῥ**.

² A moins pourtant que le texte de Théophane n'ait porté d'abord σίτλα. Ce qui le ferait soupçonner, c'est la version d'Anastase : *dum coepisset sapone gallico deliniri, sumens Andreas situlam dedit eam in verticem imperatoris...* (*Theophanis chronographia*, éd. DE BOOR, t. II p. 222). Mais d'autre part *situla* est le terme latin qui dans le contexte répond le plus naturellement à κάδιον et que le traducteur était quasi forcé d'employer.

ἀνηρεθή λαβὼν πληγὴν κατὰ κεφαλῆς μετὰ κάδδον. De son côté, notre Vie de S. Martin et, à sa suite, le synaxariste de Patmos, au 16 septembre, adoptent une correction, qui altère la réalité historique du fait : μαχαίρα ἀνηρεθή. A cette même date, le synaxaire de Sirmond, aussi peu d'accord avec lui-même qu'avec la source primitive, reprend la formule en y ajoutant quelques mots qui achèvent de ruiner la vérité officielle : ἀνείρεται παρὰ τῶν ὑπ' αὐτὸν μαχαίρα. Cela revient à dire que le tyran aurait bel et bien succombé à une conjuration de palais.

Nous n'avons pas à rechercher ici de qui est venue la première idée de cette retouche ; mais il est en soi fort vraisemblable qu'elle remonte à une époque où la version traditionnelle n'avait pas encore réussi à s'imposer. Tant que le souvenir des événements resta vivace dans la mémoire du peuple, la mort de Constant II dut être un sujet de libres réflexions. Plus d'un esprit observateur a pu se dire que le récit impatronisé manquait de vraisemblance, et qu'un régicide, surtout s'il veut agir sans complices, ne risque pas son coup avec un ustensile de ménage.

D'après la Vie de S. Martin, le bain public où fut commis le crime s'appelait ἡ Φάτνη, « la crèche ». Toute la tradition est d'accord sur le nom de Δάφνη, qui se recommande du reste par une couleur plus syracusaine. La leçon de notre manuscrit doit être mise au compte d'un copiste, au moins jusqu'à plus ample informé.

Le récit du concile de Latran par lequel notre hagiographe entre en matières se réduit à quelques traits fort simplifiés. Un résumé aussi incolore ne peut avoir été pris tel quel aux Actes mêmes du synode. Ou bien il a été écourté par un abrégiateur, ou bien il dérive soit d'une chronique, soit d'une relation sommaire. Ce document, quel qu'il fût, ne ressemblait à aucune des Vies de S. Maxime le Confesseur, car le célèbre adversaire du monothélisme n'y apparaît pas sur le premier plan. Mais le rédacteur en est bien certainement un Grec : on le prend sur le fait rien qu'à voir le rôle prépondérant qu'il attribue aux higoumènes et aux moines orientaux qui ont été entendus par le concile. La brève citation qui est censée empruntée à la requête de ces pétitionnaires reproduit le sens

plutôt que les termes de la lettre insérée au procès verbal de la seconde séance ¹. On se rappellera toutefois que les textes grecs de ce dossier passent pour avoir été retraduits de la version latine des notaires apostoliques ou « régionnaires » qui en ont donné lecture à l'assemblée ².

Ch. 2. Arrivée de Calliopas et arrestation de S. Martin. Sur ces événements notre hagiographe reproduit en substance le récit du pape lui-même, tel qu'on le retrouve dans deux lettres de S. Martin à Théodore « spoudée » de Sainte-Sophie, qui nous ont été conservées en traduction latine par Anastase le Bibliothécaire (BHL. 5593). Il semble au premier regard que la source de la Vie grecque soit exactement celle qui paraît sous le latin d'Anastase. Le rédacteur, tout en se permettant d'assez nombreuses coupures, aurait suivi l'original sans autre modification que de transporter à la troisième personne la relation autobiographique de S. Martin. Mais en y regardant d'un peu plus près, on remarque d'assez notables différences.

Voici d'abord comment les faits sont présentés dans la Vie de S. Martin. Calliopas est envoyé à Rome, avec un détachement de l'armée de Ravenne, dont il était l'un des commandants. Dès son arrivée, il a une première entrevue avec le pape, en présence de l'exarque et du chambellan Théodore, qui se trouvaient là en ce moment : παρουσία τοῦ ἐξάρχου καὶ Θεοδώρου κουβουκουλαρίου ἐκεῖσε τὸ τηνικαῦτα παρόντων. Il ressort de cette indication, si elle est exacte, que Calliopas, ancien exarque de même que le chambellan Théodore ³, avait reçu une mission extraordinaire, avec des pouvoirs qui le rendaient indépendant de l'exarque actuellement en fonctions ⁴.

Interpellé par Calliopas sur l'affaire du concile, Martin répond en prononçant l'anathème contre ceux qui oseraient jamais l'accuser de la moindre variation dans la foi. A quoi

¹ HARDOUIN, *Acta conciliorum*, t. III, p. 721-25.

² W. PEITZ, S. J. Martin I. und Maximus Confessor dans *Historisches Jahrbuch*, t. XXXVIII (1917), p. 216, note 1.

³ Ch. DIEHL, *Études sur l'administration byzantine dans l'exarchat de Ravenne* (568-751), (Paris, 1888), p. 173.

⁴ Voir ci-après, p. 234.

l'envoyé impérial réplique que la croyance du pape est la sienne, à lui aussi, comme celle de tous les chrétiens. Le narrateur fait observer que cette profession de foi n'était qu'une feinte, pour donner le change aux assistants. Alors, comme s'il fallait que le pape fût enlevé de la chaire de S. Pierre, par un acte de violence injustifié, ainsi qu'un passereau pris au nid, Martin se retira avec tout son clergé dans l'église du Latran et s'y tint renfermé, depuis le samedi, jusqu'au lundi suivant, jour de son arrestation.

Cet exposé a du moins le mérite d'être bien cohérent. On ne peut en dire autant des faits tels que les présente la seconde lettre de S. Martin à Théodore de Sainte-Sophie, sous la forme qu'elle a prise dans la traduction latine d'Anastase le Bibliothécaire. Dans cette relation, le pape assure qu'il avait, par avance, vu venir les événements qui se machinaient. En prévision du danger imminent, il se retire dans la basilique constantinienne du Sauveur, dès l'arrivée de Calliopas sous les murs de Rome. Néanmoins, il délègue les principaux membres de son clergé, pour aller saluer le commandant de l'armée de Ravenne¹. Les envoyés n'échangent avec Calliopas que des paroles de courtoisie ; ils le laissent exprimer son étonnement que le pape ne soit pas au milieu d'eux et ne lui apprennent même pas que S. Martin est sérieusement malade depuis bientôt huit mois. De son côté, Calliopas, alléguant la fatigue du voyage, s'excuse de ne pouvoir se présenter en personne devant le pape, et lui fait annoncer que le lendemain dimanche, il ira lui rendre ses devoirs.

Ici le récit latin rejoint le récit grec, et les deux témoins racontent à peu près dans les mêmes termes, la feinte de Calliopas, qui se tient coi, pendant toute la journée du dimanche, le mouvement des troupes à l'aube du lundi, la perquisition

¹ *Omnia praescivi per totum tempus, quae meditabantur, et sumpto meipso cum omni clero meo, privatim mansi in ecclesia Salvatoris nostri I. C., quae cognominatur Constantiniana, quae prima in toto mundo constructa et stabilita est a beatae memoriae Constantino imperatore, et est iuxta episcopium. Illic enim nos omnes seorsum morabamur a die sabbati, quando Calliopas cum Ravennati exercitu et Theodoro cubiculario introivit civitatem. Misi ergo in obviam eius quosdam e clero. Éd. I. SIRMOND, dans Anastasii bibliothecarii Sedis Apostolicae Collectanea (= BHL. 5513), p. 75.*

au Latran, l'attaque à main armée de la basilique constantinienne et l'enlèvement du pape. Mais ce qui est logiquement amené dans la narration grecque, demeure inexpliqué dans la relation traduite ou arrangée par Anastase. Calliopas se porte aux dernières violences avant d'avoir rien essayé pour amener le pape à ses vues et sans même avoir pris contact avec lui. Tous les historiens qui ont commenté ce récit ont remarqué ici une invraisemblance, et d'instinct ils ont adopté une interprétation qui replace les faits dans la perspective où la Vie grecque de S. Martin nous les présente.

Du reste, il n'y a nul autre moyen de trouver place pour un incident, qui est ainsi rapporté dans la première lettre latine à Théodore de Sainte-Sophie ¹ :

Cum exirem ab ecclesia, quae vocatur Constantiniana, in qua exercitus me cum armis constrinxerat, in praesentia exarchi, ac Theodori cubicularii, seu cleri, clara voce dixerunt : « Anathema habeat quisquis dixerit vel crediderit quia Martinus usque ad unum apicem fidem mutavit aut mutaturus est... » His auditis, Calliopas ² coepit rationem reddere, aliam fidem praeter quam nos tenemus non esse, neque aliter se credere. Sed hoc propter eos qui audiebant, non propter fidem dicebat.

C'est, à quelques non-sens près, exactement ce que nous lisons dans la Vie grecque. Mais celle-ci raconte l'incident à l'endroit exigé par l'enchaînement des faits. S. Martin n'est sorti de l'église du Latran que pour se constituer prisonnier. A ce moment Calliopas avait levé le masque ; sa victime était entre ses mains ; il n'avait plus à se mettre en frais d'hypocrisie, et sa dissimulation n'aurait trompé personne : il s'agissait bien de théologie devant ces troupes rangées en bataille et cette foule matée par la terreur !

La première lettre de S. Martin à Théodore de Sainte-Sophie est donc par avance un démenti à la seconde. Si elle n'était en désaccord qu'avec la Vie anonyme de S. Martin, on pour-

¹ SIRMOND, l. c., p. 71-72.

² On remarquera que le texte latin non plus ne dit pas expressément que l'exarque en fonctions fût Calliopas. Cf. ci-dessus, p. 232.

rait encore incliner *a priori* en faveur du texte latin, auquel la douteuse notoriété d'Anastase prête, malgré tout, une figure connue¹. Mais cette fois les documents du fameux bibliothécaire se contredisent eux-mêmes trop certainement ; et sans attendre les preuves qui vont suivre, il est déjà visible que, du fait d'Anastase ou autrement, quelque chose s'est brouillé dans sa traduction².

Ch. 4-6. Voyage du pape de Rome à Constantinople. S'il était prouvé que les originaux grecs d'où dérive la Vie grecque sont fidèlement reproduits par les *Collectanea*, cette partie de la narration serait prise à deux sources différentes. Jusqu'à la fin du ch. 5, elle concorde avec la seconde lettre à Théodore de Sainte-Sophie, que le rédacteur aurait abrégée fort librement. En compensation des détails précis qu'il a laissés tomber, il a d'autre part conservé quelques leçons omises ou dénaturées dans la rédaction latine³. Selon les termes de notre hagiographe, le pape fut emmené de Rome τῇ ἑπτακαιδεκάτῃ τοῦ ἰουνίου μηνός, ἰνδικτιῶνος δεκάτης, ἐπιφωσκούσῃ ἡμέρᾳ τετάρτῃ. Le synchronisme est impossible : en l'année 652, qui correspond à la dixième indiction, le 17 juin tombait un dimanche. Mais de cette date inexacte, il faut toutefois retenir que l'original grec de la lettre portait ici le chiffre d'une indiction, qui ne peut être que la onzième, correspondant à l'année 653.

Pour le reste, il convient de s'en tenir aux indications parfaitement cohérentes de la version latine. Calliopas est arrivé aux portes de Rome, la veille du dimanche 16 juin (*sexto decimo kalendas iulias*). S. Martin, arrêté le lundi 17, a été emmené par le Tibre, dans une allège, à l'aube du mercredi suivant, *tertio decimo kalendas iulias*. Le soir du même jour,

¹ Sur la physionomie littéraire d'Anastase, on consultera principalement, avec la thèse fondamentale du P. Lapôtre, E. PERELS, *Papst Nikolaus I. und Anastasius Bibliothecarius* (Berlin, 1920), p. 185-241).

² Sur les Actes de la captivité de S. Martin, l'ouvrage à consulter avant tout autre reste l'admirable commentaire de Duchesne au *Liber Pontificalis*, t. I, p. 339-40 ; voir aussi du même, *L'Église au VI^e siècle* (Paris, 1925), p. 443-53 ; [H. GRISAR], *Una vittima del dispotismo bizantino, Papa Martino 649-654*, dans *La Civiltà Cattolica* (1907), vol. 3, p. 2 ; W. PERTZ, article cité plus haut, p. 232, note 2.

³ SIRMOND, *op. c.*, p. 71-72,

on l'embarquait à Ostie. Le premier juillet, il arrivait à Messine. Certains auteurs ont cru comprendre que le prisonnier y fut transbordé sur le navire de haute mer qui devait le conduire à Constantinople. C'est une interprétation peu vraisemblable, suggérée par une expression entortillée d'Anastase : *Mesenam, in qua erat navis, id est carcer meus* ¹. Le texte grec, qui achève de fixer le sens de la version latine, dit simplement qu'à Messine, le pape fut retenu à bord, comme en prison, pendant que ses gardiens descendaient s'amuser à terre. Quant à corriger *Mesenam* en *Misenam* et à supposer en conséquence que la barque sur laquelle le captif et son escorte avaient descendu le Tibre a caboté pendant onze jours entre Ostie et la pointe nord de la baie de Naples, c'est une conjecture philologique, qui ferait sourire les marins et dont il vaut mieux ne plus reparler ².

Le voyage dura en tout trois mois, y compris un séjour assez prolongé dans l'île de Naxos. La fameuse leçon : *quoniam ibi annum fecimus*, qui a brouillé toute la chronologie et provoqué tant de gloses érudites ³, se réduit en somme à un contresens, comme il n'en manque pas dans la version d'Anastase. Le traducteur a mal choisi entre deux significations possibles du mot *χρονος*, dans le verbe composé ou dans la locution représentée dans notre texte par *χρονοτριβήσαντες*. Au lieu de lire : « nous avons perdu une année », il faut entendre tout simplement : « nous nous sommes attardés ».

Ainsi se trouve écarté, par un témoignage positif, ce qui pouvait encore rester de douteux dans les sagaces déductions de M. l'abbé Devreesse : S. Martin emmené de Rome le 19 juin 653, est arrivé à Constantinople le 17 septembre de la même année, comme la chronologie des Actes de S. Maxime l'exige absolument.

Autre conséquence. Aux termes de notre document grec, le voyage du pape et de son escorte se prolongea encore 47 jours après l'escale de Naxos. Le vaisseau aurait donc repris la mer

¹ Ibid., p. 79.

² Elle appartient proprement au P. Grisar (*Civiltà Cattolica*, art. cité, p. 276), et a reparu chez plus d'un auteur très sérieux.

³ Cf. *Anal. Boll.*, t. XXXIX, p. 195. Ces combinaisons ne résistent pas à l'examen auquel M. Devreesse les a soumises ici-même, t. XLVI, p. 47-49.

le 1^{er} août, un mois après avoir touché Messine, ce qui paraît assez plausible. La même indication se retrouve dans la lettre latine, mais soudée à une leçon embarrassante : ... in insula Naxia — quoniam ibi annum fecimus, — merui lavari duobus vel tribus balneis, et apud urbem mansi in hospitio quodam. Et ecce quadraginta et septem dies sunt hodie, ex quo non merui calida nec frigida aqua rigare me ¹.

Ces 47 jours, comptés de toutes les façons permises par les vraisemblances, nous mènent bien proche sinon à la date même du 17 septembre. Dans la version d'Anastase, le pape s'exprime pourtant comme s'il était encore en mer. Non seulement il ne dit pas un mot de son débarquement, mais il ne paraît pas se douter qu'il touche au terme de son voyage. Or, sa lettre est adressée à un membre du clergé de Sainte-Sophie, dans cette même ville où il est sur le point d'arriver. A supposer que le saint captif ait réussi à l'écrire de sa prison flottante, exténué, malade et surveillé de près comme il l'était, il reste encore à expliquer par quelle voie il aurait pu l'expédier, à l'insu de ses gardiens, avec l'ombre d'un espoir qu'elle le devancerait à Constantinople. Nous ne disons rien de l'étrange préambule, auquel il s'agirait aussi de trouver une date plausible : Noscere voluit cara vestra dilectio, qualiter de sede sancti Petri apostoli, sicut unus passer solitarius ab aedificio raptus fuerim. Et miror quia super hoc me inquirere voluisti... ². Ainsi donc, 47 jours après la relâche de Naxos, Martin a déjà reçu — où, comment, par quel service postal? on ne sait — une lettre d'un ami lui demandant de plus amples détails sur son arrestation, dont la nouvelle, on le verra, est arrivée à Constantinople presque en même temps que lui ³. Il faut, en tout état de cause, une explication à ces incohérences. On va voir que notre texte grec la suggère assez naturellement.

Le passage qui vient d'être cité précède de fort peu les dernières lignes de la lettre à Théodore de Sainte-Sophie. Le pape n'ajoute plus qu'une courte plainte sur l'état d'épuisement

¹ SIRMOND, op. c., p. 80 ; cf. supr., p. 233.

² SIRMOND, p. 74.

³ Voir ci-dessous, p. 239.

auquel ces traitements barbares l'avaient réduit. Elle se retrouve à peu près textuellement à la fin du ch. 5 de notre Vie grecque. Puis, sur une réflexion morale à demi contradictoire, qui tient lieu de conclusion, la lettre s'achève sans aucune indication qui annonce le terme du voyage.

Ici la Vie grecque devient parallèle à la relation intitulée : *Commemoratio eorum quae saeviter et sine Dei respectu acta sunt a veritatis adversariis in sanctum et apostolicum, novum revera confessorem et martyrem Martinum papam Romae, per epistolam cuiusdam christianissimi, directam his qui sunt in Occidente seu Romae et in Africa, orthodoxis patribus*¹. Cette pièce nous est également parvenue, dans une traduction d'Anastase, où elle fait suite à la seconde lettre de S. Martin à Théodore de Sainte-Sophie. Son auteur se donne pour un témoin oculaire de la plupart des faits qu'il rapporte. Il commence par rappeler, avec une emphase incorrecte, les premières violences commises contre le souverain pontife par les émissaires du pouvoir hérétique. Puis au bout de cet exorde déclamatoire, où l'on aurait peine à trouver une trace certaine de couleur grecque, il entre dans son sujet par cette phrase singulière :

Traditus igitur Romae de catholica ecclesia Sancti Iohannis a potentibus huius saeculi his qui hoc erant ministerio digni ministri atque custodibus, depositus est ad portum et coniectus est in lembo, et navigantibus, sicut scitis, euntibusque iuxta Avidum, in insulam quae vocatur Naxos, non concesserunt beato illi apostolico viro custodes penitus contingere terram...².

La relation reprend ensuite le tour narratif, exactement sur le même ton que dans la lettre de S. Martin, sauf que le récit est à la troisième personne.

Ce iuxta Avidum, in insulam quae vocatur Naxos est un non-sens géographique du plus gros calibre³. Comment le

¹ BHL., 5594 ; SIRMOND, *ibid.*, p. 81-105.

² SIRMOND, *loc. c.*, p. 84.

³ Duchesne proposait de l'éliminer en corrigeant *iuxta Avidum* <nisi> *in insulam* (*Le Liber Pontificalis*, t. I, p. 340, note 14). Mais, outre que les manu-

pardonner à un auteur, qui un peu plus loin s'oubliera à écrire : morantibus nobis in littore, tota die eram incedens dolore plenus et amaritudine, eo quod viderem talem sanctum virum ita deiectum, cet. ? Il était donc du voyage ¹, il avait fait une longue escale à Naxos, il avait traversé tout l'Archipel, et, au lendemain de son débarquement, il a déjà oublié qu'il a compté au moins trente jours de mer entre Naxos et l'entrée de l'Hellespont.

Ce qui ne paraît guère plus naturel, c'est que les traits de barbarie dont il accuse l'équipage de la galère se raccordent exactement aux plaintes sur lesquelles se termine la lettre de S. Martin. Les deux descriptions se rapportent à une seule et même période, et les détails ajoutés par la *Commemoratio* n'ont pu être attestés que par le prisonnier en personne. En fait, dans notre *Vie grecque*, ils forment avec le récit autobiographique de la seconde lettre à Théodore de Sainte-Sophie une narration d'un cours parfaitement uni, où rien ne laisse soupçonner un changement de source ou une solution de continuité.

La *Vie de S. Martin* et la *Commemoratio* ² s'accordent à dire que, d'Abydos, les conducteurs de l'escorte dépêchèrent un courrier à Constantinople pour y annoncer que le pape était en leur pouvoir et pour ameuter ses ennemis en vue de son prochain débarquement. Ils n'avaient donc pas encore trouvé l'occasion de correspondre avec la ville impériale. Comment donc leur prisonnier y aurait-il mieux réussi que les geôliers qui le gardaient à l'œil ? Et ceci achève de montrer, que la seconde lettre à Théodore de Sainte-Sophie n'a pas été écrite aux derniers jours de la traversée, que ni la première ni la seconde ne répondaient aux questions d'un correspondant de S. Martin et qu'en aucun cas elles ne pouvaient atteindre, avant l'arrivée du pape, un destinataire habitant Constantinople.

scrits paraissent d'accord sur la leçon choquante, il faut bien avouer que la phrase ainsi amendée n'en devient guère plus raisonnable.

¹ La *Vie de S. Martin*, en ceci plus croyable que les dires contradictoires des *Collectanea latins*, affirme que le pape fut emmené *μονώτατος*.

² SIRMOND, p. 85.

Ch. 7-10. La détention préventive de S. Martin à Constantinople et le simulacre de procès qu'il eut à subir sont racontés dans la Vie grecque beaucoup plus brièvement que dans la Commemoratio. Sur la substance des faits, les deux récits sont d'accord. Notre texte paraît néanmoins avoir gardé quelques leçons originales, qui ne sont pas toutes dépourvues d'intérêt. Elles seront signalées au passage dans l'annotation.

A Constantinople, S. Martin fut d'abord enfermé et tenu étroitement au secret ἐν τῇ φυλακῇ τοῦ ἐξκουβίτου, comme dit notre texte, d'accord avec la Commemoratio, laquelle ajoute : quae cognominatur Prandearia¹. Le terme grec correct serait Πρανδιάρα, qu'on lit dans les chroniques². S. Martin fut tiré de cette prison pour comparaître devant le sacellaire, qui, après une odieuse parodie de jugement, prononça contre lui la peine capitale et le fit transférer dans le cachot des condamnés à mort, appelé prison de Diomède.

Cette première captivité avait duré 93 jours ; le nombre est indiqué en toutes lettres dans la Vie grecque comme dans la Commemoratio. Le texte latin poursuit en ces termes : in ipsa vero nonagesima tertia die, quae est dies parasceves, mane tulerunt eum de custodia...³. Leçon doublement remarquable : 93 jours, à compter du 17 septembre, atteignent exactement le 20 décembre. En l'année 653, le 20 décembre tombait en effet un vendredi. Mais il est fort douteux qu'Anastase l'ait ainsi compris : le tour de sa phrase d'abord, et ensuite le sens prédominant du mot parasceve dans le latin du IX^e siècle⁴ donnent lieu de soupçonner qu'il a songé au vendredi saint. Ce serait de sa part une étrange, mais non pas incroyable marque d'irréflexion.

Très peu de temps après le 20 décembre, le surlendemain peut-être, le patriarche Paul de Constantinople mourait⁵. Huit jours plus tard, le pape fut de nouveau interrogé, par

¹ SIRMOND, p. 86 ; un manuscrit de la Vallicellane porte : prandiarea.

² DUCANGE, Constantinopolis christiana, l. II, cap. 4, n. 32.

³ SIRMOND, p. 86.

⁴ Cf. DUCANGE, Glossarium mediae et infimae latinitatis, i. v.

⁵ SIRMOND, p. 97. Cf. E. W. BROOKS, On the List of the Patriarchs of Constantinople from 638 to 715, dans Byzantinische Zeitschrift, t. VI (1897), p. 4, avec les observations décisives de M. Devreesse, Anal. Boll., t. XLVI, p. 48-49.

ordre de l'empereur. On voulait savoir de lui si Pyrrhus, le patriarche déposé de Constantinople, avait été contraint ou circonvenu, lorsqu'il avait abjuré à Rome l'hérésie monothélite¹. Sur sa réponse que Pyrrhus s'était rétracté dans la plénitude de sa liberté, l'empereur dut se croire rassuré contre le danger d'une collusion entre le pape et l'ancien patriarche, car celui-ci fut remis en possession de son siège. Le second épiscopat de Pyrrhus dura 4 mois et 26 jours. Comme il prit fin à la Pentecôte, 3 juin 654, il avait donc commencé aux premiers jours de janvier de la même année. Le procès de S. Martin se trouve ainsi lié à deux dates accouplées de la liste patriarcale de Constantinople, sur lesquelles un historien local ne pouvait se méprendre. Il sera bon de s'en souvenir pour apprécier la solidité des indications chronologiques contenues dans nos documents.

Par l'effet du remords tardif, que le patriarche Paul, à son lit de mort, était parvenu à communiquer à l'empereur², la peine capitale prononcée contre Martin fut commuée. On ramena le pape dans la prison de Diomède, où il paraît avoir été traité moins rigoureusement. La *Commemoratio* raconte à ce sujet quelques anecdotes, dont la Vie de S. Martin n'a gardé aucune trace. Notre texte grec se borne à dire, d'accord avec la rédaction latine, que la seconde captivité du pape dura encore 85 jours, qui ajoutés aux 93 jours de sa détention préventive, se montent à un total de 178 jours.

Un résumé de ces mêmes événements a été inséré dans une relation, dont le titre, qui est déjà toute une longue histoire, commence par les mots : *Scholion sive hypomnesticum*. Ce « mémorial » se donne pour un recueil de souvenirs personnels sur les principales victimes de la persécution monothélite : S. Maxime, les deux Anastases, Théodore et Euprepus, enfin le pape S. Martin³. Le narrateur, qui parle en son propre nom et au nom de son frère Théodose, est un certain Théodore, que l'on a identifié à Théodore de Gangres, le correspondant de

¹ Par un libellus qu'il avait présenté au pape Théodore ; cf. DUCHESNE, *L'Église au VI^e siècle*, p. 438.

² La scène est rapportée dans la Vie grecque comme dans la *Commemoratio*.

³ SIRMOND, *Collectanea Anastasii Bibliothecarii*, p. 251-72.

*S. Martin et d'Anastase l'apocrisiaire*¹. L'*Hypomnesticum* semblait n'avoir survécu que dans une traduction latine, qui appartient, elle aussi, aux *Collectanea d'Anastase*. S. L. Epifanovič en a retrouvé le texte grec et l'avait imprimé dans un choix de documents relatifs à S. Maxime². Malheureusement, son édition, prête à paraître en 1915, a péri tout entière lors du sac de la laure de Sergiev Posad³.

On a peut-être accordé une confiance un peu excessive aux dires de ce Théodore. S'il a, comme il le prétend, approché personnellement S. Martin à Constantinople, et reçu de lui à la prison de Diomède des instructions orales et même écrites⁴, on doit regretter qu'il n'ait pas eu la mémoire plus sûre. Car ce témoin oculaire n'ajoute rien de positif aux autres récits, sauf le nom du sacellaire « Bucoléon ». Il compte à S. Martin 180 jours de captivité au lieu de 178⁵. Pour tout le reste, sa narration, au tour très oratoire, demeure notablement en deçà des informations contenues dans la Vie de S. Martin⁶, et plus loin encore des amples détails fournis par la *Commemoratio*.

En récapitulant les indices relevés jusqu'ici et dont la concordance est au moins très digne de remarque, on est amené aux conclusions suivantes.

Aucune des deux lettres de S. Martin à Théodore de Sainte-Sophie, et la seconde moins encore que la première, n'ont pu être écrites pendant la traversée de Rome à Constantinople. Il n'est guère plus vraisemblable que, du cachot de la Prandiara, le prisonnier ait trouvé moyen de correspondre par

¹ DEVREESSE, *Anal. Boll.*, t. XLVI, p. 9. Pour notre part, nous croirions plus volontiers qu'un pieux imposteur a cru bon d'emprunter le nom et l'autorité de Théodore de Gangres.

² Cf. A. BRILLIANTOV, dans *Hristianskij Vostok*, t. VI (1922), p. 5, note.

³ Muretov, qui avait eu communication du texte imprimé, a collationné l'*Hypomnesticum*, sur la version latine, d'après l'édition de Migne (*Bogoslovskij Věstnik*, t. c., p. 226-30). Il est regrettable que sa notation des variantes soit extrêmement confuse.

⁴ SIRMOND, l. c., p. 265-66.

⁵ On peut supposer, à la décharge de Théodore, qu'il aura compté dans la captivité de S. Martin, les deux jours que le pape dut passer dans la maison du greffier Sagoleba, avant son embarquement. Voir ci-après, p. 248-49.

⁶ SIRMOND, p. 259-62.

écrit avec ses partisans ; ou bien il n'était pas gardé avec la rigueur plus que barbare qui nous est dépeinte ¹. Même en ce cas, sa lettre n'aurait pas pris les formes d'une relation épistolaire, composée à loisir, et elle contiendrait au moins quelques instructions précises, en vue du procès qui allait s'ouvrir. Mais plus tard, à la prison de Diomède, la surveillance s'est très sensiblement relâchée. On vient de lire que l'auteur de l'*Hypomnesticum* faisait état des conversations confidentielles qu'il y aurait eues avec le pape. La *Commemoratio* va plus loin encore et nous montre le prisonnier recevant librement des amis et s'entretenant avec eux sans contrainte ².

Rien n'empêchait donc le pape d'écrire ou de dicter une sorte de mémoire justificatif à l'usage de ses fidèles. C'est bien le caractère que présentent ses lettres à Théodore de Sainte-Sophie. Ainsi s'expliquent l'ampleur du tour narratif, les détails historiques ou les observations rétrospectives qui se mêlent au récit, le chiffre de l'indiction ajouté à la date de l'échauffourée du Latran, le soin de rappeler, en formules solennelles, l'origine, la primauté et le vocable de la basilique Constantinienne. Trouverait-on tant d'archéologie dans les billets qu'un prisonnier étroitement tenu au secret, sous le coup d'une accusation capitale, aurait fait passer à d'anciens amis ?

Le doute, s'il en restait, achèverait de tomber, à la lecture d'une observation comme celle-ci : *iussio a Calliopa porrecta est presbyteris et diaconibus... omnimodis in hanc regiam urbem (me) transmitti, subrogato in loco meo episcopo, quod necdum aliquando factum est et spero quod nec aliquando fieri habet : quia in absentia pontificis, archidiaconus et archipresbyter et primicerius locum praesentant pontificis* ³. Une telle préoccupation aurait de quoi surprendre si elle s'était fait jour dans l'esprit du captif pendant la traversée. A ce moment le pape était encore sous l'impression toute vive des marques

¹ *Fecit eum inclausum sub multa custodia, praeciens excubiti custodibus, ut nullus penitus sciret civitatis, quia est in eodem excubitu. Fecit ergo sanctus idem apostolicus, clausus et sine participatione penitus sermonis alicuius, nonaginta tres dies (Commemoratio, SIRMOND, p. 86). Notre Vie grecque s'exprime en termes à peu près identiques.*

² SIRMOND, p. 101-102.

³ SIRMOND, p. 77.

sincères d'attachement et de regret que son clergé et son peuple lui avaient prodiguées, non sans une certaine bravoure, au moment de son arrestation. Il était sans aucune nouvelle de Rome ni de Constantinople ; son sort futur demeurerait incertain et sans doute gardait-il au moins un vague espoir de retourner à son Église. La crainte dont il s'ouvre à Théodore de Sainte-Sophie est caractéristique de l'état d'esprit où il dut se trouver après sa condamnation. Il avait échappé au dernier supplice par une chance inespérée ; mais pour ses anciens partisans et fidèles de Rome, il était mort, et sans doute au cours de son procès¹ avait-il déjà recueilli des signes trop clairs de l'inconstance et de l'ingratitude, qui lui arracheront plus tard des plaintes trop justifiées².

Il convient de noter encore, au moins par manière d'observation complémentaire, la soudaineté énigmatique du départ de S. Martin pour l'exil. Après avoir paru un moment se radoucir à l'endroit de sa victime ou du moins fermer les yeux sur les soins et les attentions, qui rendaient sa captivité moins inhumaine, le gouvernement byzantin fut tout à coup repris de son ancienne fureur. Dans les premiers jours d'avril 654, le pape est de nouveau tiré de sa prison ; on le tient caché pendant deux jours dans la maison d'un fonctionnaire, puis on l'embarque clandestinement pour Cherson³. Quelque nouveau grief doit avoir provoqué ce revirement. La cour s'était sans doute aperçue qu'un parti d'opposition se reformait autour de l'indomptable pontife. C'est assez bien la figure du petit groupe de fidèles que la *Commemoratio* et l'*Hypomnesticum* nous montrent réuni auprès du confesseur de la foi. Aucun témoi-

¹ Parmi les témoins à charge dont il est parlé dans la *Commemoratio*, il se trouve plus d'un ancien partisan du pape disgracié.

² Deux lettres de lui, écrites de Cherson à ses amis demeurés à Constantinople sont un triste témoignage de l'avilissement des caractères à cette misérable époque. « L'Église romaine, si vaillamment représentée par son évêque, dans les misères, les affronts, les tortures et l'exil, ne le fut pas au même degré par le clergé qu'il avait laissé à Rome. » DUCHESNE, *L'Église au VI^e siècle*, p. 452-53.

³ *Commemoratio*, SIRMOND, p. 100-103 ; voir ci-dessus, p. 241. Le navire qui emportait S. Martin passa au large du phare de Constantinople le jeudi saint 10 avril 654. Il arriva à Cherson le 13 mai. On le sait par une lettre du pape écrite un mois plus tard (SIRMOND, p. 107-108).

gnage positif ne permet de dire que la lettre de S. Martin à Théodore de Sainte-Sophie fut l'étincelle qui ralluma la colère des persécuteurs. Mais que l'on imagine l'empereur Constant ou le patriarche Pyrrhus lisant ce document accusateur, qu'ils ne durent pas ignorer longtemps, et l'on jugera s'il leur convenait de courir le risque d'en voir paraître un second. Il est donc assez vraisemblable que l'épître de S. Martin a commencé de circuler vers le mois de mars 654.

Quoi qu'il en soit, il est désormais bien évident que la version latine des *Collectanea* ne représente qu'une tradition déjà sensiblement altérée. Si on ne l'a pas reconnu plus tôt, c'est que la lettre autobiographique de S. Martin et la partie narrative de la *Commemoratio*, dans ses lignes principales, sont des témoignages qui portent en eux-mêmes la marque de leur authenticité. On leur a fait crédit, à raison de leur véracité foncière, en fermant les yeux, avec une indulgence un peu volontairement distraite, sur les invraisemblances dont ils sont mêlés. Nous en avons indiqué les principales, et l'on a vu qu'elles tiennent au fond même du récit accepté comme historique.

Ces difficultés qui pouvaient autrefois échapper à l'attention, la Vie grecque de S. Martin les fait aujourd'hui toucher du doigt, et en même temps elle donne une base solide à l'explication qui permet de les écarter. Tant que les *Collectanea* sont demeurés à l'état de documents uniques et soustraits à tout contrôle direct, la critique ne pouvait essayer d'en éclaircir la composition que par des hypothèses arbitraires. Aujourd'hui, grâce au nouveau témoin qui vient de surgir, on croit apercevoir, avec une clarté suffisante, la forme sous laquelle a dû se présenter originairement le récit dont la première partie a survécu dans la seconde lettre à Théodore de Sainte-Sophie. Pour toutes les raisons qui ont été exposées plus haut¹, il est matériellement impossible que cette épître ait été rédigée quarante-sept jours après une date à choisir pendant l'escale de S. Martin dans l'île de Naxos, en réponse à une question posée par ce même Théodore, comme la version d'Anastase l'affirme en propres termes¹. Mais il est au contraire parfaitement vraisemblable,

¹ Voir ci-dessus, p. 237-39.

que, durant son séjour à la prison de Diomède, le pape, dont rien n'avait pu ébranler le courage, ait mis par écrit, avec le concours de quelques amis fidèles, un exposé complet des indignes traitements qu'il avait subis depuis sa première rencontre avec Calliopas jusqu'à sa condamnation. Notre Βίος τοῦ ἁγίου Μαρτίνου en reproduit succinctement la trame continue, qui se retrouve scindée en deux parties dans la lettre de S. Martin à Théodore de Sainte-Sophie et dans la Commemoratio.

Que ce mémoire accablant pour les persécuteurs ne nous soit point parvenu dans sa teneur originale, il n'y a vraiment pas lieu de s'en étonner. Ce qu'il faudrait plutôt trouver étrange, ce serait que la police de Constant II, qui tenait l'auteur sous les verrous, n'ait pas réussi à gêner beaucoup le travail de ses copistes. Sauf notre hagiographe anonyme, qui a lu ce *factum*, personne, pendant deux siècles, ne paraît en avoir rencontré un exemplaire. Celui qu'Anastase eut la chance de découvrir, appartenait, dit-il, à un dossier compilé et arrangé par Théodore de Gangres, avec le concours de deux frères nommés Théodore et Euprepus, ces deux mêmes confesseurs de la foi, dont la mémoire nous a été conservée par l'*Hypomnesticum*¹. Si ce recueil était uniquement composé de pièces originales, ce qui est bien difficile à croire, Anastase a eu la main heureuse. Mais au lieu de le traduire, que ne l'a-t-il plutôt fait copier ! Soit que le manuscrit ait subi les injures du temps, soit pour quelque autre motif, comme les esprits de son espèce en trouvent toujours, il lui parut que les textes devaient être rétablis en forme présentable. Sa main est visible dans l'arrangement actuel de nos trois documents : il y a mis autre chose que son mauvais latin.

La première lettre de S. Martin, ainsi qu'on l'a vu, est censée écrite pour apprendre à Théodore de Sainte-Sophie, divers incidents, dont l'un est l'altercation qui s'est produite entre

¹ Euprepus, le plus jeune de ces deux frères, fut exilé pendant neuf ans à Cherson. Il y mourut le 24 oct. de la 14^e indiction (655), peu de temps après S. Martin, et fut déposé dans la même église (SIRMOND, *Collectanea*, p. 258). L'*Hypomnesticum* de Théodose, par qui ces souvenirs nous ont été conservés, y ajoute quelques détails de nature anecdotique. On regrette seulement qu'ils ne soient pas confirmés par un témoignage entièrement sûr. Voir ci-après, p. 248-49.

le pape et Calliopas. Cet échange de vivacités a été le choc initial qui a déterminé le cours des événements dont parle la seconde lettre du même auteur au même destinataire. Or ces événements, la première lettre les suppose connus, puisqu'elle se donne pour une réponse à une question qu'ils ont provoquée : *Quoniam agnovi ut potui ea quae in scriptis a vobis significata sunt, in paucis verbis exsequar. Cum exirem ab ecclesia, cet.* Enfin par une incohérence qui explique toutes les autres, cet incident est reporté à un moment impossible, qui déränge le récit du pape lui-même. Que conclure de ces indices convergents, sinon qu'Anastase a mis en forme de lettres séparées des fragments détachés par accident d'une relation plus complète, dont la Vie grecque de S. Martin, nous indique la texture générale ?

C'est également par suite d'un malheur survenu au manuscrit que la seconde lettre du pape à Théodore de Sainte-Sophie a du être « remontée » au moyen d'un préambule anachronique¹. Comme pour aggraver encore cette première invraisemblance, le récit demeure interrompu en un point qui ne correspond à aucune des dates où la lettre a pu être écrite. Martin s'adresse à un ami, auquel il doit apprendre toute son histoire, depuis le premier commencement. Quand il a trouvé le moyen de lui faire tenir cette missive, assez longtemps après son arrivée à Constantinople, d'autres événements s'étaient passés, qui font indissociablement partie du même sujet, comme le texte de la Vie grecque suffirait à le prouver. Sa lettre n'en dit rien parce qu'elle est amputée de sa terminaison naturelle. Le traducteur y a suppléé par une clause ambiguë, qui est une imprécation autant et plus qu'un souhait de la charité chrétienne : *sed credo in virtutem Dei... quia cum de praesenti vita subductus fuero exquirentur de his omnibus hi qui me persequuntur, ut saltem sic ad poenitentiam ducti ab iniquitate sua convertantur*².

Dans ce qui est aujourd'hui la *Commemoratio*, le titre et le début ont trop l'air d'une amorce postiche. En outre le remanieur y a raccordé le tronçon qui manque au récit de la traversée dans la seconde lettre à Théodore de Sainte Sophie,

¹ Voir ci-dessus, p. 237.

² SIRMOND, p. 80.

Ce raccommodage en suppose d'autres. Mais notre Vie grecque est elle-même trop abrégée, pour fournir le terme de comparaison qui permettrait de délimiter en détail les retouches de l'interpolateur.

Ch. 12-13. Sur la déportation du pape, son arrivée à Cherson, les rigueurs de son exil, la détresse où il fut abandonné par son propre clergé, enfin sa mort et sa sépulture dans l'église de Sainte-Marie des Blaquernes, la Vie grecque se rencontre sans variantes ni omissions notables avec la Commemoratio¹. Elle ne cadre pas moins exactement avec les quelques détails positifs qui sont donnés sur les dernières épreuves de S. Martin dans l'Hypomnesticum de Théodore². Il y a pourtant désaccord sur la date du décès. Notre texte grec porte que S. Martin expira μηνὶ ἀπριλλίῳ ΙΓ' ἰδνικτιῶνος ΙΔ'. C'est à ce quantième mensuel que sa Vie est insérée dans le recueil de Patmos entre la Passion de S^{te} Tryphaena (au 12 avril) et celle des SS. Aristarque, Pudens et Trophime (au 14).

La Commemoratio et l'Hypomnesticum, qui lui fait écho, disent tous deux que le saint exilé mourut en la fête de S^{te} Euphémie, le 16 septembre de la 14^e indiction. C'est la date qui a été généralement retenue : elle n'est peut-être pas aussi bien fixée qu'on semble le croire. L'Hypomnesticum dit à propos de S. Martin : Omnem... tribulationis suae agonem in annis tribus et ultra, sicuti ex his quae de ipso conscripta sunt et a romanis militibus et propriis eius hominibus qui cum eo multis tormentis affecti per diversa loca exsilium pertulere, scire potuimus³.

Cette phrase, il faut bien en convenir, ne rend pas un son très franc. En la supposant vraie, on reconnaît impossible d'ac-

¹ SIRMOND, p. 103-105. Le narrateur se réfère expressément aux lettres du saint exilé. Trois de ces lettres provenant du dossier constitué par Théodore de Gangres sont reproduites dans les Collectanea d'Anastase (l. c., p. 105-113).

² SIRMOND, l. c., p. 261-63. Comme le Théodore, quel qu'il soit, à qui nous devons l'Hypomnesticum, déclare tenir ses renseignements d'Euprepus, il est impossible de trouver naturel que son témoignage soit si pauvre en détails précis sur les derniers jours du pape exilé. Euprepus, qui était détenu à Cherson depuis plus de sept ans, à l'arrivée de S. Martin, y partagea sa captivité durant seize mois et probablement davantage, ainsi qu'on va le voir.

³ SIRMOND, p. 261,

cepter la date communément assignée à la mort de S. Martin. Le pape a été enlevé du Latran le 17 juin 653 ; il se serait éteint le 16 septembre 655, soit deux ans et trois mois après son arrestation. Les trois ans passés que compte l'auteur de l'*Hypomnesticum* deviennent donc introuvables. Si l'on admet la date du 13 avril, l'écart est diminué de 7 mois, puisque le mois d'avril de l'indiction XIV appartient à l'année 656. C'est trop peu encore pour atteindre aux trois ans passés de l'*Hypomnesticum*. Mais il reste en tout cas, que « Théodore » qui se trompe lourdement sur la durée de la captivité de S. Martin, a pu se tromper aussi sur la date qui en marque le terme.

Nous avons vu¹ que dans les synaxaires grecs la mémoire du pape S. Martin est inscrite tantôt au 16 septembre, tantôt au 13 avril et que certains exemplaires l'ont enregistrée concurremment à ces deux jours. Au total, les deux anniversaires sont à peu près également bien attestés, sans que rien permette de décider soit pour l'un, soit pour l'autre. On croit pourtant remarquer que la date du 16 septembre a gagné du terrain, aux dépens du 13 avril. C'est ainsi que dans le synaxaire de Patmos, la notice de S. Martin est insérée au 16 septembre, alors que la source de cette notice, c'est-à-dire la Vie de S. Martin, fixe le décès du pape et son anniversaire au 13 avril. Cet exemple donnerait à penser que l'usage représenté par le légendier de Patmos a été d'abord plus répandu qu'il ne le fut dans la suite.

Ce qui a déterminé cette substitution de dates, on croit l'entrevoir assez clairement. S. Martin est mort en la fête de S^{te} Euphémie, comme la version d'Anastase le rappelle avec une curieuse redondance d'expression : *mense septembrio, die sexta decima, in qua felicissimae martyris et fidem custodientis orthodoxam Euphemiae pretiosissima et beatissima secundum anni circulum celebratur memoria*²... Or l'illustre martyr, dont la fête est maintenant fixée au 16 septembre, est inscrite aux ides d'avril dans le martyrologe hiéronymien et le sacramentaire Gélasien³. Cet ancien natale sanctae Eufe-

¹ Ci-dessus, p. 225.

² SIRMOND, p. 104.

³ *Comm. mart. Hieron.*, p. 187 (April. 13).

miae est plus que probablement celui auquel se trouvait lié l'anniversaire de S. Martin. Quand plus tard, pour des raisons qui nous échappent, il fut reporté au 16 septembre, il a entraîné avec lui la commémoration du saint confesseur mort en la fête de S^{te} Euphémie.

En Occident, la tradition dérive tout entière de la version d'Anastase. On serait, croyons-nous, en peine de trouver une mention de la mort de S. Martin qui ne remonte pas aux Collectanea. En dépit des protestations verbales qu'il avait reçues à son départ, le courageux pontife fut promptement oublié. Dès son départ pour l'exil, sinon avant, on pourvut à sa succession. Le pape Eugène, qui le remplaça, fut consacré le 10 août 654. Son élection, qui pouvait moins que jamais se passer de l'agrément impérial¹, doit avoir eu lieu dès que le clergé de Rome fut officiellement informé de la condamnation capitale prononcée contre son évêque. Il s'ensuit que les dates de la liste pontificale sont à peu près dépourvues de signification en ce qui concerne le décès du pape exilé².

Ch. 14. Par manière de conclusion, la Vie grecque rappelle en quelques phrases comment, après la disparition du persécuteur Constantin, petit-fils d'Héraclius, son fils, « nommé comme lui Constantin », répara les torts de son père en convoquant un concile, qui condamna l'hérésie de l'empereur monothélite et de ses docteurs, en réhabilitant leurs victimes. Une allusion à ce même concile est glissée au passage dans la Vie de S. Ma-

¹ DUCHESNE, *L'Église au VI^e siècle*, p. 451. Si les trois mois qu'il fallut aux gens de Calliopas pour amener le pape à Constantinople correspondent à la durée normale du voyage, la condamnation de S. Martin aura été notifiée à Rome vers la fin de mars 654. Les quatre mois et demi qui restent jusqu'au 10 août représentent tout juste le temps nécessaire pour obtenir la ratification impériale de l'élection du pape Eugène.

² A Cherson et dans tout le littoral environnant, la mémoire de S. Martin, demeura en vénération. Son tombeau, où s'opéraient des guérisons miraculeuses, attirait encore les pèlerins, passé le premier quart du VIII^e siècle (Lettre de Grégoire II à Léon l'Isaurien. DUCHESNE, *Liber Pontificalis*, t. I, p. 340, note 17). Néanmoins, il ne semble pas que, jusqu'à présent, on ait trouvé aucune trace du culte de S. Martin dans les monuments de l'ancienne ville. Cf. S.P. ŠESTAKOV, *Papa Martin I v' Hersoně*, dans *Pamjatniki hristianskago Hersona*, fasc. III (Moscou, 1908). Priloženie III, p. 115-24.

xime, d'après le manuscrit 380 de la bibliothèque synodale, à l'endroit où il est parlé de l'assassinat de Constantin Pogoniat¹. Il se pourrait donc que les deux mentions aient été prises à une source unique. On se rappellera à ce propos que la Vie géorgienne de S. Maxime se réfère à une Vie du pape S. Martin². C'est trop peu pour permettre de dire que la Vie grecque de S. Martin est la source même qui a servi à interpoler la Vie de S. Maxime. Mais on accordera que c'est là une des hypothèses possibles et non la moins digne d'attention. Pour en apprécier la vraisemblance, il convient de se rappeler que le remanieur a pu disposer d'un texte plus complet que le nôtre, lequel porte des traces assez claires d'abréviation.

Ce n'est pourtant pas à la Vie de S. Martin, que paraît remonter la longue notice sur le troisième concile de Constantinople (680-681) qui sert d'épilogue à la Vie géorgienne de S. Maxime³. Il n'est du reste pas plus vraisemblable qu'elle soit traduite telle quelle d'une recension grecque disparue. L'histoire du monothélisme avait pour les Géorgiens un intérêt quasi national. Héraclius, premier patron et fauteur de cette hérésie, avait conduit en personne dans leur pays une expédition militaire, qui leur avait laissé mauvais souvenir. Cyrus, l'un des coryphées de la secte, était, en sa qualité d'ancien évêque de Phasis, une illustration encombrante, que leur Église tenait à répudier. Trois des plus glorieuses victimes de la persécution monothélite, S. Maxime et les deux Anastases ses disciples, étaient morts en exil dans des forteresses de Lazique. On s'explique donc qu'un interprète géorgien, écrivant pour l'édification de ses compatriotes, ait, selon les idées de son temps, jugé opportun de compléter le cadre historique de l'épisode qu'il leur donnait à lire⁴. S. Euthyme, qui avait traduit en géorgien les Actes du sixième concile œcuménique

¹ MURETOV, l.c., p. 159 ; cf. ci-dessus, p. 228-29. On ne perdra pas de vue que le manuscrit 380 de la bibliothèque synodale provient du couvent ibère de l'Athos, où fut arrangée la version géorgienne de la Vie de S. Maxime, qui se réfère à la Vie de S. Martin.

² Voir ci-dessus, p. 225-26.

³ KEKELIDZE, *Monumenta Hagiographica Georgica*, p. 96-103. Traduction sommaire dans *Trudy Kievskoj Duhovnoj Akademii*, t. c., p. 481-84 ; reproduite dans MURETOV, l. c., p. 172-173.

⁴ *Anal. Boll.*, t. XXXII, p. 457.

(troisième de Constantinople)¹, savait quelle éclatante réparation y avaient reçue la doctrine catholique et les généreux confesseurs qui avaient sacrifié pour sa défense leur liberté et leur vie. Il n'avait pas entièrement tort de penser que ce triomphe posthume est le couronnement obligatoire d'une biographie de S. Maxime.

Dans notre texte grec, la mention du concile œcuménique est suivie d'une allusion au synode tenu en 691 sous Justinien II. Celle-ci était moins naturellement appelée par le sujet, car le fameux concile in Trullo fut, comme l'on sait, très hostile à la discipline occidentale et à la primauté romaine². En fait, c'était un souvenir plutôt gênant à évoquer dans l'éloge d'un pape glorifié précisément pour son refus intrépide d'accepter la théologie impériale et de communier avec un patriarche hérétique de Constantinople. Si l'hagiographe l'a rappelé, c'est pour en prendre occasion de mettre en évidence le canon 82 du concile in Trullo sur la représentation de l'Agneau mystique et les saintes images³. Impossible de s'y méprendre : ce canon, sans nul rapport avec l'hérésie monothélite et avec la mémoire de S. Martin, avait pour l'hagiographe et ses lecteurs un intérêt d'actualité. La querelle des images était donc ouverte ; et sous couleur de louer l'acte réparateur des conciles et des souverains qui avaient proclamé la doctrine orthodoxe et vengé ses glorieux défenseurs, on a voulu saisir l'occasion de flétrir à mots couverts un nouveau persécuteur.

Notre Vie de S. Martin paraît donc avoir été écrite ou révisée après 726, début du conflit iconoclaste. Mais on n'y entend pas l'accent passionné qu'elle aurait sans doute si elle avait été composée au fort de la tempête. On peut, avec assez de vraisemblance, supposer qu'elle a vu le jour pendant l'accalmie relative qui dura de 730 à 740, sous Léon l'Isaurien, après un premier déchaînement de violences. A cette époque précisément un successeur de S. Martin I, le pape Grégoire II, dut à son exemple, prendre la défense des moines grecs et de leurs parti-

¹ Vita SS. Iohannis et Euthymii, c. 25, Anal. Boll., t. XXXVI-XXXVII, p. 35.

² J. PARGOIRE, *L'Église byzantine de 527 à 847*, 3^e éd. (Paris, 1923), p. 199-201.

³ HARDOUIN, *Acta conciliorum*, t. III, p. 1689-92.

sans traqués par le pouvoir impérial pour leur attachement aux images.

Si l'on veut descendre en dessous de cette limite chronologique, on fera bien de compter ses pas avec circonspection. Le temps arrivera vite où il ne se serait plus trouvé un hagiographe pour célébrer en grec les louanges d'un pontife romain, persécuté par un empereur byzantin.

Telle est donc, dans ses grandes lignes, la pièce intéressante qui vient de nous être rendue. Elle ne renverse ni ne détrône les documents déjà connus d'après les *Collectanea* d'Anastase ; mais elle permet de les mieux comprendre et d'en reprendre la critique en plus complète connaissance de cause. C'est un service qui a son prix.

Littérairement, le texte ne paie pas de mine. Il est d'une incorrection qui ne comporte nul remède, car c'est manifestement la grécité de l'auteur qui est en faute. Le copiste, bon calligraphe mais pauvre grammairien, peut y avoir ajouté les innombrables fautes de vocalisme et d'accent dont toutes les phrases sont criblées. Nous avons relevé seulement celles qui donnent prise à équivoque.

P. P.

Βίος καὶ πολιτεία τοῦ ἁγιοτάτου
καὶ μακαριωτάτου Μαρτίνου ἀρχιεπισκόπου
γεγονότος τῆς τῶν Ῥωμαίων
ἁγίας τοῦ Θεοῦ καθολικῆς καὶ ἀποστολικῆς
ἐκκλησίας.

1. Οὗτος ὁ ἐν ἁγίοις πατὴρ ἡμῶν καὶ ὁμολογητὴς τοῦ S. Marti-
Χριστοῦ Μαρτίνος ἦν ἐπὶ τῆς βασιλείας Κωνσταντίνου τοῦ ἐπι- nus papa
λεγομένου Πωγωνάτου ἔκγονος Ῥρακλείου · ὅστις Κωνσταντίνος
ἐν Σικελίᾳ, ἐν τῷ τῆς Φάτνης λουτρῷ μαχαίρᾳ ἀνῆρέθη. Ὁ οὖν
μακάριος Μαρτίνος, ὁ στῦλος τῆς ὀρθοδόξου πίστεως ὑπὸ τῆς
θείας χάριτος προχειρισθεὶς χειροτονεῖται μετὰ τὸν ¹ ἐν ἁγίοις
πάπαν Θεόδωρον ἀρχιεπίσκοπον τῆς μεγαλοπόλεως Ῥώμης.

1. — ¹ τῶν.

Τοῖς οὖν ἀρχιερατικοῖς ἐνιδρυνθεῖς θώκοις οὗτος ² ὁ ἀποστολικὸς ἀνὴρ ἰδὼν ἐν ἐκείναις ταῖς ἡμέραις τὴν τῶν μονοθελητῶν κακίστην αἵρεσιν ἀναφνεῖσαν ἐν πάσῃ τῇ ἀνατολῇ, ἐκ τῆς Ῥώμης πανταχοῦ τῆς ὀρθοδοξίας τὰς ἀκτῖνας ἐξέπεμπεν. Τηνικαῦτα δὲ καταλαβὼν ὁ ὁσιος Μάξιμος ὁ ὁμολογητὴς ἐκ τοῦ Βυζαντίου τὴν πρεσβυτέραν

f. 97^v Ῥώμην καὶ εὐρὼν ἐκεῖσε ἐπισκόπους | καὶ ἡγουμένους τῆς ὀρθοδόξου πίστεως διωχθέντας ὑπὸ τῶν αἵρετικῶν παρασκευάζει Μαρτῖνον τὸν ἀγιώτατον πάπαν ³ Ῥώμης συναγεῖραι σύνοδον καὶ ἀναθέματι καθυποβαλεῖν τοὺς τῶν μονοθελητῶν δογμάτων εἰσηγητάς.

in synodo romana 2. Συγκροτηθείσης οὖν τῆς συνόδου καὶ προκαθίσαντος Μαρτίνου τοῦ ἀγιωτάτου πάπα τοῦ ἀποστολικοῦ θρόνου τῆς τῶν Ῥωμαίων πόλεως, προκειμένων τῶν ἀγίων καὶ ἱερῶν καὶ σεπτῶν εὐαγγελίων ἐν τῇ ἐκκλησίᾳ τοῦ Θεοῦ καὶ σωτῆρος ἡμῶν Ἰησοῦ Χριστοῦ τῇ ἐπονομαζομένῃ Κωνσταντινιανῇ, συγκαθεζομένων αὐτῷ καὶ συνακροωμένων ¹ τῶν θεοφιλεστάτων ἱερέων, εἰσελθόντες οἱ ἐπίσκοποι καὶ οἱ ἡγούμενοι καὶ οἱ μονάζοντες πάσης τῆς ἀνατολικῆς χώρας ἀνεδίδαξαν διὰ τε λιβέλλων καὶ λόγον τὰ τῆς δυσσεβεστάτης αἵρέσεως, ἐν πρώτοις μὲν περὶ Θεοδώρου ἐπισκόπου τῆς Φαράν · εἶτα καὶ τὰ περὶ Κύρου Ἀλεξανδρείας καὶ Σεργίου Κωνσταντινουπόλεως ² καὶ τῶν τούτου διαδόχων Πύρρου ³ καὶ Παύλου · οὗτοι γὰρ τὰ Ἀπολλιναρίου ⁴ καὶ Σενήρου τῶν αἵρετικῶν ἀνεκαίνισαν δόγματα, δι' ὧν πεφρονήκασιν ἐν θέλημα καὶ μίαν ἐνέργειαν τῆς θεότητος καὶ τῆς ἀνθρωπότητος τοῦ Χριστοῦ δογματίσαντες. « Καὶ μαρτυροῦσιν, ἔλεγον, τὰ τούτων γράμματα κατὰ πάσης ἐξ αὐτῶν διασπαρέντα τῆς οἰκουμένης εἰς ἀπάτην τῶν ἀπλουστέρων · ἐσπουδάσθη γὰρ παρ' αὐτοῖς οὐκέτι θέσθαι μόνον αὐτὰ καὶ συγγράφαι, ἀλλὰ καὶ δημοσιεῦσαι φανερώς κατὰ πάντων τῶν πατερικῶν καὶ συνοδικῶν τῆς ἐκκλησίας δογμάτων,

f. 98 διὰ τινων κεφαλαίων ἐπ' ἄμβωνος ἀναγνωσθέντων, καὶ | ἀναθεμάτων ἐγγράφων κατὰ τῶν ⁵ μὴ οὕτως κατ' αὐτοὺς φρονούντων, διὰ τε ψήφων καὶ ὑπογραφῶν καὶ πράξεων ὑπομνημάτων · ὅθεν ἐν τούτοις πᾶσαν τὴν καθολικὴν ἐκκλησίαν ἐτάραξαν. Διὸ αἰτούμεθα στηλιτευθῆναι τὴν αὐτῶν ἀσέβειαν. » Ταῦτα ἀκούσας ὁ ἀγιώτατος Μαρτῖνος, καὶ ἀναγνωσθέντων ⁶ τινῶν ἐπιστολῶν παρὰ τῶν

² οὕτως. — ³ πάνπαν.

2. — ¹ συνακροωμένω. — ² hic et passim κωνσταντίνου πόλεως. —

³ πύρου. — ⁴ ἀπολιναρίου. — ⁵ τὸν. — ⁶ ita codex.

σταλέντων ἐν τῇ Ῥώμῃ, σημαινόντων τὸ αὐτῶν ἀσεβὲς φρόνημα, *monothel-*
ἀπεκηρύχθησαν τῆς καθολικῆς ἐκκλησίας, καίτοι καὶ οἱ ὁμόφρονες *tas damnat.*
αὐτῶν · καὶ ἐξέθεντο ὅρον εὐσεβείας, ἀνατρέψαντες καὶ ἀναθεμα-
τίσαντες τὴν αἵρεσιν τῶν μονοθελητῶν.

3. Ταῦτα μαθὼν ὁ βασιλεὺς ἀποστέλλει Καλλιόπαν τινὰ τῶν *Summis-*
ἀρχόντων ἐν Ῥαβέννῃ¹ παραλαβεῖν ἐκεῖθεν στρατὸν καὶ ἀπελθόντα *sus ab im-*
ἐν Ῥώμῃ ἀρπάσαι τὸν ἀγιώτατον πάπαν καὶ ἀγαγεῖν ἐν τῷ Βυ- *peratore*
ζαντίῳ. Παραγενόμενος δὲ καὶ ἀρξάμενος ἐγκαλεῖν περὶ τῆς συνόδου, *Calliopas*
παρουσία τοῦ ἐξάρχου καὶ Θεοδώρου κουβουκουλαρίου ἐκεῖσε τὸ
τηνικαῦτα παρόντων, ἀγιώτατος πάπας παρουσία τοῦ κλήρου
λαμπρῶ τῇ φωνῇ εἶπεν · « Ἀνάθεμα σχῇ ὅστις ἐὰν εἴπῃ ἢ πιστεύ-
σῃ ὅτι Μαρτῖνος ἕως μίας κεραίας² τὴν πίστιν ἠλλάξεν ἢ ἀλλά-
ξει (1) · καὶ ἀνάθεμα σχῶσιν οἱ ἐν τῇ πίστει αὐτῶν τῇ ὀρθοδόξῳ
ἕως θανάτου μὴ ἐμμένοντες. » Ταῦτα ἀκούσας Καλλιόπας εἶπεν ·
« Ἄλλην πίστιν παρὲξ ἣν ὑμεῖς κρατεῖτε μὴ εἶναι, μηδὲ ἄλλως³
αὐτὸν πιστεύειν. » Ἀλλὰ τοῦτο⁴ διὰ τὸν⁵ ἀκροώμενον λαὸν ἐν ὑπο-
κρίσει ἔλεγεν (2). Ὅπως δὲ ἐκ τῆς καθέδρας τοῦ ἀγίου ἀποστόλου
Πέτρου ὥσπερ στρουθίον ἡρπάγη, ἐρῶ (3), λαβὼν ἑαυτὸν ὁ ὁσιος
μετὰ παντός | τοῦ κλήρου ἰδίασεν ἐν τῇ ἐκκλησίᾳ (4) τοῦ Σωτῆρος
τῇ ἐπονομαζομένῃ Κωνσταντινιανῇ, ἣτις πρώτη ἐν ὅλῳ τῷ κόσμῳ
ἐκτίσθη καὶ καθιδρύνθη ἐπὶ τοῦ ἐν μακαρίᾳ τῇ μνήμῃ Κωνσταν-
τίνου τοῦ μεγάλου βασιλέως, ἡ ἐστὶν πλησίον τοῦ ἐπισκοπείου. Ἐκεῖ
πάντες ἀφιδίασαν ἀπὸ τῆς ἡμέρας τοῦ σαββάτου, ὅτε εἰσεπορεύ-
θη Καλλιόπας σὺν τῷ Ῥαβεννησίῳ ἐξερχέτῳ καὶ Θεοδώρῳ
τῷ κουβουκουλαρίῳ⁶ ἔνδον τῆς πόλεως. Καὶ τῇ μὲν κυριακῇ οὐκ
ἐπῆλθεν διὰ τὸν φόβον τοῦ ὄχλου.

f. 98v

3. — ¹ ῥαβέννη. — ² κερέας. — ³ ἄλλος. — ⁴ τοῦτον. — ⁵ τὸ. —
⁶ κουβουκουλλαρέω.

(1) *Anathemata habeat quisquis dixerit vel crediderit quia Martinus usque ad unum apicem fidem mutavit aut mutaturus est.* Ep. prima S. Martini, SIRMOND, p. 71.

(2) *His auditis, Calliopas coepit rationes reddere, aliam fidem praeter quam nos tenemus non esse, neque aliter se credere. Sed hoc propter eos, qui audiebant, non propter fidem dicebat.* Ibid., p. 71-72 ; cf. supra, pp. 232-35 ; 246-47.

(3) *Noscere voluit cara vestra dilectio, qualiter de sede sancti Petri apostoli sicut unus passer solitarius ab aedificio raptus fuerim.* Epist. altera S. Martini, SIRMOND, p. 74 ; cf. supra, pp. 237, 247.

(4) *Omnia praescivi per totum tempus quae meditabantur, et sumpto meipso cum omni clero meo privatim mansi in ecclesia...* Epist. altera S. Martini, SIRMOND, p. 75.

Lateranen-
sem
ecclesiam
exturbat.

1. 99

et S. Mar-
tinum
comprehen-
dit.

4. Τῇ δὲ δευτέρᾳ ἀπὸ ἐννυχίων ἀποστέλλει Καλλιόπας τὸν χαρτουλάριον αὐτοῦ καὶ τινὰς τοῦ ὀψικίου αὐτοῦ λέγων ὅτι· « Ἄρματα εὐτρέπιδας καὶ ἐνωπλισμένους ἔχεις (1) ἔνδον καὶ πλῆθος λίθων συνῆξας καθ' ἡμῶν εἰς τὸ ἀντιμαχήσασθαι. Καὶ ταῦτα οὐ δεῖ σε ποιῆσαι ἐπίσκοπον ὄντα. Μηδὲν οὖν τι τοιοῦτον συγχωρήσης γενέσθαι. » Παρὼν ἀκούσας ταῦτα ὁ ὁσιος, θέλων αὐτοὺς πληροφορεῖν, ἀπέστειλεν γυρεῦσαι δι' ὅλου τοῦ ἐπισκοπείου καὶ εἰ εὗροιεν ὄπλα ἢ λίθους, τότε καταμαρτυρεῖν αὐτοῦ. Ἀπελθόντες δὲ καὶ μηδὲν εὗρίσκοντες ὧν ὑφοροῦντο, ἐπενέχθη αὐτοῖς ὁ δίκαιος διὰ ῥημάτων, ὥς ὅτι περ· « Οὐδέποτε ἄλλως, ἀλλὰ αἰεὶ διὰ πλοκῆς καὶ ψευδηγορίας ἀπέρχεται καθ' ἡμῶν. Ὅπερ καὶ ἐν τῇ ἐλεύσει τοῦ δυσωνύμου Ὀλυμπίου, ματαίου τινὸς ἀνθρώπου τυραννήσαντος, ἐπενέχθησάν μοι διότι μὴ μεθ' ὀπλων με τοῦτον δυννηθῆναι ἀπώσασθαι ἐνεκάλουν. » Ὁ τοίνυν μακάριος πάπας ἦν ἀσθενῶν καὶ κείμενος ἔμπροσθεν τοῦ θυσιαστηρίου τῆς ἐκκλησίας ἐν τῷ κλινιδίῳ αὐτοῦ. Καὶ | μήπω παρελθόντος ἡμιορίου ἐνός, ἰδοὺ τὸ ἐξέρκετον ἐπέστη τοῦ στρατοῦ κατάφλεκτοι (2) σὺν τοῖς σπαθίοις, ἔτι μὴν καὶ τὰ τόξα αὐτῶν ἔχοντες ἀπηρτισμένα· καὶ τῶν σκουταρίων αὐτῶν συγκρουομένων, κτύπος καὶ θόρυβος πολὺς ἐπετελεῖτο. Καὶ ἐγένετο ἐκεῖ ἄτακτα πράγματα ἅπερ οὐδὲ εἰπεῖν ἔστιν. Ὅν τρόπον γὰρ ἐν τῷ χειμερίῳ καιρῷ, τοῦ ἀνέμου ἰσχυρῶς φυσῶντος, τὰ φύλλα ἐκ τῶν δένδρων τινασσόμενα πίπτουσιν· οὕτως διακρουόμεναι¹ τοῖς ὀπλοῖς αἱ κανδήλαι τῆς ἁγίας ἐκκλησίας καὶ ἐκτινασσόμεναι κατεφέροντο εἰς τὸ ἔδαφος καὶ συνετρίβοντο. Καὶ ἦν ὁ κτύπος ἐν τῇ ἐκκλησίᾳ καθάπερ² βροντὴ φοβερά, ἔκ τε τῆς συνοχῆς τῶν ὀπλων καὶ τοῦ πλήθους τῶν ὑπ' αὐτῶν κλωμένων κανδηλῶν³. Καὶ εἰσελθόντες παραντὰ οἱ ἐκ τοῦ Καλλιόπα· « Κέλευσις, λεγόντες, βασιλικὴ ἐπεδόθη τοῖς πρεσβυτέροις καὶ διακόνοις, ἔνθα καθαίρεσιν⁴ αὐτοῦ, ὥς ἀποβεβλημένου κατεψηφίσαντο, ὥς μὴ ὄντα ἄξιον τῆς ἀποστολικῆς καθέδρας, καὶ τοῦ πάντως παραπεμφθῆναι αὐτὸν ἐν Κωνσταντινουπόλει πρὸς τὸν βασιλέα. » Μὴ βουλομένου δὲ τοῦ δικαίου ἀντιμαχήσασθαι, ἔδωκεν ἑαυτὸν

4. — ¹ διακρουόμεναι. — ² κατάπερ. — ³ κανδήλων. — ⁴ καθαίρεσις.

(1) *Arma praeparasti et armatos habes*, *ibid.*, p. 76.

(2) *Legendum crediderim: κατάφρακτοι*. Anastasius, hoc loco: *obumbrati omnes* (SIRMOND, p. 77). Scilicet titubanter intellexit interpretes milites Calliopae testudine facta processisse, quasi reapse lapidibus telisque missilibus exceptum iri se crederent.

έκουσίως · έκρινεν γάρ δεκάκις άποθανεΐν ή ένός οΐουδήποτε τό αίμα δι' αὐτόν έκχυθῆναι.

5. Τῇ οὖν έπτακαιδεκάτῃ τοῦ Ιουνίου μηνός Ινδικτιῶνος δεκάτης (1), έπιφωσκούσῃ ήμέρᾳ τετάρτῃ, ἤραν τόν ὅσιον μονώτατον άσφαλίσαντες τὰς πόρτας Ινα μηδεΐς έξέλθῃ τοῦ άντιποιήσασθαι αὐτόν, καί ένέβαλεν αὐτόν έν πλοιαρίῳ καί έξῆλθον έκ τῆς Ῥώμης. Καί πλεύσαντες κατέλαβον έν Μεσινῇ, μή παρεάσαντες αὐτόν έξελθεΐν εΐς γῆν πώποτε έν άσθενείᾳ ὄντα, αὐτοὶ έξερχόμενοι καί άναπανόμενοι. Όμοίως καί εΐς Καλαβρίαν καί εΐς πλείστους νήσους οὐδεμίας έτυχεν συμπαθείας · εΐ μή έν τῇ Ναξίῳ χρονοτριβήσαντες (2) παρεχώρησαν αὐτόν έξελθεΐν καί λούσασθαι κᾶν τρίτον, καί έν τῇ πόλει μεΐναι έν οΐκῳ τινί. Καί μετά ταῦτα έτέρας τεσσαράκοντα έπτά ήμέρας πλεύσαντες, οὐκ ἠξιώθη θερμοῦ οὐδὲ ψυχροῦ ὕδατος βρέξαι τό σῶμα. Καί κατέρρευσεν ¹ καί διεψύγῃ ὅλως · ὅτι ή τῆς γαστρος κατάρροια καί έν τῷ πλοίῳ καί έν τῇ γῇ ὅλως άνάπανυσιν αὐτῷ οὐκ έδωκεν. Καί έν αὐτῇ δέ τῇ ὥρᾳ τῆς χρείας τοῦ σώματος, έν τῷ μέλλειν αὐτόν γεύσασθαι, ὅλως συντεθλασμένος τῷ σώματι ὦν πρὸς τό μεταλαβεΐν εΐς τό άναρρῶσαι τήν φύσιν, οὐκ εΐχεν · ὅπερ γάρ ἦν έτοιμασθέν έσικχαίνετο ² λαβεΐν, άνορέκτων ὄντων τῶν παρακειμένων βρωμάτων.

Qui in
navem
coniectus

f. 99^v

6. Καί οὐ συνεχώρησαν αὐτόν οἱ φύλακες εΐς ὅλον εκείνον τόν πλοῦν πατῆσαι γῆν τό σύνολον άλγοῦντι τοὺς πόδας καί τόν στόμαχον, αὐτοὶ κατά τόπον παραβάλλοντες καί άναπανόμενοι παντοίως. Καί τῶν κατά τόπον Ιερέων καί λοιπῶν ¹ πιστῶν άνδρῶν πεμπόντων τῷ μακαρίῳ τὰ πρὸς τήν χρείαν τοῦ σώματος καί πόσον, οἱ μὲν φύλακες τὰ πεμπόμενα εΐδη καί τό ποσόν (3) ὡς θῆρες άρπάζοντες έν ὀφθαλμοῖς αὐτοῦ ὄνειδιστικά ῥήματα καί πικρίας πολλῆς γέμοντα προσῆγον αὐτῷ τούς τε κομίζοντας τὰ δῶρα μετά ὕβρεων καί πληγῶν άπολύοντες έλεγον πρὸς αὐτούς ὅτι · « Όσοι άγαπᾶτε τοῦτον έχθροὶ έστε ² τοῦ βασιλέως καί τῆς πολιτείας. Διά τοῦτο μόνον οὐκ ἠδύνατο | ὀδύνῃν αὐτῷ παρασχεΐν

cum dira
saevitia

f. 100

5. — ¹ κατέρρευσεν. — ² έσιένετο.

6. — ¹ λοιπόν. — ² έσται.

(1) Vide supra, p. 235.

(2) Vide supra, p. 236.

(3) Εΐδη, ut alias, hic dicuntur « res ad victum utiles » (cf. infra, c. 15); ποσόν, « aes dono collatum ». Anastasius (Commemoratio, SIRMOND, p. 84): species et quantitates.

Constan-
tinopolim
deducitur.

πρὸς τῇ κατεχούσῃ αὐτῷ ἀσθενείᾳ (1) ». Εἶτα προπέμψαντες οἱ κατ-
έχοντες αὐτὸν φύλακές τινα ἀπὸ Ἀβύδου προλαβεῖν ἐν τῷ Βυ-
ζαντίῳ πρὸς τὸ μηνῦσαι τὴν παρουσίαν καὶ κατοχὴν αὐτοῦ, κατ-
εῖπαν κατ' αὐτοῦ πάμπολλα κακά, αἰρετικὸν αὐτὸν καὶ ἀντάρτην
καὶ ἀντίθεον ἀποκαλοῦντες καὶ διατρέψαντα πᾶσαν τὴν Ῥώμην
καὶ τὴν χώραν τῆς δύσεως. Κατέλαβεν δὲ ἐν τῷ Βυζαντίῳ ὁ μακά-
ριος περὶ τὴν ἑπτακαιδεκάτην τοῦ σεπτεμβρίου μηνός. Καὶ προσ-
ώρμισαν αὐτὸν πλησίον Ἀρκαδιανῶν (2) ἐάσαντες αὐτὸν ἀπὸ
ἔωθεν ἕως ὥρας δωδεκάτης κείμενον ἐν τῇ ³ κρεβάτῃ τοῦ πλοίου.
Καὶ ἦν κατὰ τὸ γεγραμμένον θέατρον (3) πᾶσι τοῖς ὁρῶσιν αὐτόν·
ἤρχοντο γὰρ διάφοροι λούππακες (4), ὥς οἶμαι, ὑπόπεμπτοι, καὶ
τοιαῦτα ἔλεγον κατὰ τοῦ ἁγίου πάπα, οἷα ⁴ παρὰ χριστιανοῖς ὀνο-
μάζεσθαι οὐ χρὴ τὸ σύνολον ἕνα ⁵.

Post diu-
turnam
custodiam

7. Ποιήσαντος δὲ αὐτοῦ εἰς τὸν αἰγιαλὸν ὅλην τὴν ἡμέραν, περὶ
ἡλίου δυσμᾶς ἄραντες αὐτὸν ἀπὸ τοῦ πλοίου ἀνήγαγον ἐν τῇ
φυλακῇ τοῦ ἐξκουβίτου, ποίησαντες κατάκλειστον ὑπὸ πολλὴν
ἀσφάλειαν, παραγγείλαντες τοῖς φύλαξιν μηδ' ὅλως τινὰ εἰσιέναι ¹
πρὸς αὐτόν. Ἐποίησεν οὖν ἐκεῖσε ὁ ἁγιώτατος καὶ ἀποστολικὸς
ἀνὴρ ἐγκατάκλειστος καὶ παντὶ ἀσύντυχος ἡμέρας ἐνενηκοντα-
τρεῖς. Καὶ μετὰ ταῦτα φέρουσιν αὐτὸν παραστάσιμον τοῖς ἄρχου-
σιν, προκαθίσαντος τοῦ σακελλαρίου καὶ τῶν πατρικίων, εἰς τὸν
Ἱππόδρομον, κατ' ἐπιτροπὴν τοῦ βασιλέως, αὐτοῦ ἔνδον καθεζο-
μένου καὶ πάντα ἀκρωμένου (5). Καὶ πολλὰ διαλεχθέντες τυραν-
νικῶς καὶ ὑβριστικῶς, παραστήσαντες τε κατηγοροὺς ψευδεῖς
| ἐσυκοφάντουν ὥς τυραννίδα ἐργασάμενον. Αὐτὸς δὲ καθ' ἕνα

tribunali
sistitur.

f. 100v

³ ita codex. — ⁴ οἱ. — ⁵ prius σύνολολένα.

7. — ¹ εἰσειάινε.

(1) Intellege congruenter antecedenti sententiae: Iste (Martinus) sola infirmitate sua prohibitus est ne regi molestiam facesseret. Anastasius (l. c.): Numquidnam hoc solum ei non valebat inferre dolorem incomparabilem super infirmitatem quae eum aegre deprimebat?

(2) Anastasius (SIRMOND, p. 85): iuxta Euphemiam prope Arcadianon.

(3) Cf. 1 Cor. 13, 12.

(4) Anastasius, l. c.: homines, quos propter ferales mores lupaces dixerim; quasi graece scriptum fuisset: λυκώδεις (itidem infra, SIRMOND, p. 88: nomine quidem milites, lupaces autem et bestiales sententia). Sed profecto nominis veriloquium est non λύκος sed λούπα, lupa, et designantur proxenetae, qui in portu nundinari solebant.

(5) Commemoratio (SIRMOND, p. 86), etsi reliqua multo explicatius narrat, silet tamen de Hippodromo, nec nisi postea ipsum imperatorem clanculo quaestionem auscultasse refert.

ἀπελογίσατο καὶ ἀπέδειξεν πάντα ψευδῆ. Ἀρξαμένου δὲ τοῦ *et prae-*
 ἁγίου περὶ πίστεως λέγειν, Τρώϊλος (1) ὁ πατρικίος μετὰ κραυγῆς *iudicata*
 εἶπεν· «Μὴ ἀγάγῃς ἡμῖν ὧδε λόγους περὶ πίστεως· περὶ ἀνταρ- *sententia*
 σίας νῦν ἐρωτᾷ σε· ἐπεὶ καὶ οἱ Ῥωμαῖοι καὶ πάντες ἡμεῖς χρισ-
 τιανοὶ ἐσμεν καὶ ὀρθόδοξοι.» Καὶ ἀπεκρίθη ὁ δίκαιος ἀνὴρ·
 «Μακάρι γάρ· πλὴν εὐρήσεται με ἐν τῇ ἡμέρᾳ ἐκείνῃ τῇ φοβερᾷ
 μάρτυρα.» Καὶ ἐν τούτῳ πολλὰ ἕτερα κατηγορούντων αὐτῶν,
 εἶπεν ὁ μακάριος καὶ ἀποστολικὸς πάπας· «Παρακαλῶ ὑμᾶς διὰ
 τὸν Κύριον· ὅπερ βούλεσθε καὶ ὠρίσατε ποιῆσαι εἰς ἐμέ, τα-
 χέως ποιήσατε (2). Οἶδεν γὰρ ὁ Θεός, τὰ μεγάλα μοι χαρίζεσθαι
 εἰσι (3), ὧδήποτε θανάτῳ φονεύετέ με.»

8. Καὶ ταῦτα αὐτοῦ εἰπόντος, ἐνέγκαντες κουρέα, κελεύσαντος *capitis*
 τοῦ βασίλεως (4), ἔκοψαν τὸ ψιαθίον τῆς κεφαλῆς αὐτοῦ καὶ τὰ *damnatur.*
 λῶρα ¹ τῶν καμπαγίων αὐτοῦ, καὶ εὐθέως παραδίδωσιν αὐτὸν ὁ
 σακελλάριος τῷ ἐπάρχῳ τῆς πόλεως καὶ ἐπέτρεψεν τοῖς παρε-
 στηκόσι πᾶσιν ἀναθεματίσαι αὐτόν. Ὁ δὲ καὶ γέγονεν. Παραλα-
 βόντες οὖν αὐτόν οἱ δῆμιοι καὶ ἐκδύσαντες τὸ ἔξωθεν αὐτοῦ περι-
 βόλαιον τῆς ἱερατικῆς στολῆς, σχίσαντες τὰς μασχάλας τοῦ στι-
 χαρίου αὐτοῦ ἀπὸ ἄνωθεν ἕως κάτω, περιθέντες δὲ καὶ σιδηρᾶν
 ἄλυσιν εἰς τὸν ἅγιον αὐτοῦ τράχηλον καὶ ἐτέρῳ σιδήρῳ καθ' ὅλον
 τοῦ σώματος, ἔσυραν αὐτόν βίᾳ καὶ ἤγαγον ἀπὸ τοῦ παλατίου εἰς
 τὸ πραιτώριον πομπεύοντες (5) τὴν μέσσην τῆς πόλεως, καὶ τὸ
 ξίφος ἔμπροσθεν αὐτοῦ. Ἦν δὲ ὁδύνη μεγάλη | τῷ μακαρίῳ καὶ *f. 101*
 ἀνεκδιήγητος· πάντῃ γὰρ ἦν συμπεπτωκὸς καὶ ἀσθενὴς ἐκ τῆς
 αὐτῆς κακουχίας, καὶ μέλλων ἐκλαμβάνειν τὴν ψυχὴν αὐτοῦ ἐκ
 τῆς συνοχῆς τῶν παθημάτων καὶ τῆς ἰσχνότητος τοῦ σώματος.
 Πλὴν ἦν χαίρων τῇ τοῦ Χριστοῦ ἐλπίδι ἐνδυναμούμενος καὶ
 ἱλαρῶ τῷ προσώπῳ ἤγετο μετὰ πολλῆς προθυμίας τῆς ψυχῆς
 ὁ δίκαιος μετὰ ἐνὸς καὶ μόνου στιχαρίου ὀρθοπαραλύτου εἰς δύο
 μέρη ἄνευ ζώνης, ὥστε τὰ ἐντὸς αὐτοῦ καθορᾶσθαι γυμνὰ τρό-

8. — ¹ δῶρα.

(1) Notatu dignum est hagiographum, dum pleraque nomina propria reticet, Troïli tamen meminisse, forsitan quod is pater fuerit Andreae illius qui Constantinum Pogonatum interfecit. Cf. supra, p. 228-30.

(2) Cf. Ioh. 13, 27.

(3) Anastasius (SIRMOND, p. 90): *maxima mihi dona tribuistis* (in codice Vallicellano: *tribuitis*), *quacumque me clade iugulaveritis*.

(4) Anastasius (SIRMOND, p. 92): *Et continuo exclamans sacellarius quemdam astantium excubitorum tonsorem praecepit...*

(5) Anastasius (SIRMOND, p. 93): *publicantes et dehonestantes*.

πον τινά. Καὶ πολλοὶ μὲν ὁρῶντες ἐδάκρυον, ἄλλοι δὲ ἐκμυκτηρίζοντες ἔλεγον· « Ποῦ ἐστὶν ὁ Θεὸς αὐτοῦ (1) καὶ ἡ πίστις αὐτοῦ; ποῦ δὲ τὰ δόγματα αὐτοῦ; »

*Imminen-
te iam
supplicio*

9. Ἀπηνέχθη οὖν εἰς τὸ πραιτώριον πομπεύσας (2), καὶ τῷ δημίῳ συνδεθεὶς μετὰ τοῦ ξίφους, ἐμβάλλεται εἰς μίαν τῶν φυλακῶν μετὰ τῶν φονέων. Καὶ ὥς μετὰ μίαν ὥραν ἐπαίρουσιν αὐτὸν ἐκεῖθεν καὶ μεταβάλλουσιν αὐτὸν εἰς τὴν φυλακὴν τὴν καλουμένην Διομήδους, ἐν τῷ αὐτῷ πραιτωρίῳ τοῦ ἐπάρχου. Σπουδῇ δὲ καὶ βίᾳ ἔσυρον αὐτὸν περιδερόμενον, ὥστε ξέεσθαι τὰς κνήμας αὐτοῦ καὶ τὰ αἵματα ῥαίνεσθαι ἐν τῇ ἀνόδῳ τῆς σκάλας τῆς φυλακῆς· εἰσὶ γὰρ στρεβλαὶ καὶ ὀλόσαθροι καὶ ὀξέαι πάνυ· εἰς ὕψος γὰρ κεῖται. Καὶ εἰς αὐτὸ ἦν ὁ μακάριος τὸ ἀπορραγῆναι τῆς παρούσης ζωῆς καὶ πρὸ τοῦ ξίφους, ἐκ τοῦ μὴ δύνασθαι ἀναβαίνειν τοῖς ὀξέως σύρουσιν αὐτόν. Εἰσενέγκαντες αὐτὸν ἐν σκαμνίῳ φοροῦντα τὰ σίδηρα καὶ κατῆναν, εὐθὺς τοίνυν μετὰ τὸ ἐκδῦσαι αὐτὸν τοὺς δημίους ἦν βασανιζόμενος ὑπὸ τοῦ κρύους — χειμῶν γὰρ ὑπῆρχεν πάνυ βαρύτατος· — ἔβαλεν γὰρ | αὐτῷ τὰ βάρη τῶν σιδήρων ἐκεῖνων (3).

f. 101^v

*liberatur
invitus.*

10. Τῇ οὖν ἐπαύριον, πάλιν ἀπελθὼν ὁ βασιλεὺς εἰς τὸ πατριαρχεῖον, εἰς ἐπίσκεψιν Παύλου τοῦ πατριάρχου—εἰς αὐτὸ γὰρ ἦν τὸ τελευτῆσαι—εἶπεν αὐτῷ τὰ γενόμενα εἰς τὸν ἅγιον ἄνδρα. Καὶ ἐστέναξεν Παῦλος, καὶ στραφεὶς εἰς τὸ τεῖχος ¹ εἶπεν· « Οἴμοι· καὶ τοῦτο εἰς περισσοτέραν μου κατάκρισιν γέγονεν. » Ἐρωτηθεὶς δὲ ἐκ τοῦ βασιλέως διὰ τί τοῦτο εἶπεν, ἔφη· « Ἄλλ' οὐκ ἔστιν ἐλεεινόν, δέσποτα, ἀρχιερεῖς τοιαῦτα πάσχειν; » Τότε ὤρισεν ὁ βασιλεὺς ἀρκεσθῆναι αὐτῷ οἷς πέπονθεν καὶ μηδὲν περαιτέρω ὑπομεῖναι αὐτόν ἄλλο τι ². Ὅθεν ταῦτα ἀκούσας ὁ μακάριος καὶ ἀποστολικὸς ἀνὴρ παρά τινων αὐτῷ ἀγγελθέντα, πρὸς οἷς οὐκ ἀπεδέξατο τὸ δοκοῦν χαροποιὸν ἐπάγγελμα, ἀλλὰ καὶ πάνυ ἐλυπήθη· ἔσπευδεν γὰρ πληρῶσαι τὸν καλὸν ἀγῶνα καὶ ἀπελθεῖν πρὸς τὸν ποθούμενον Χριστόν. Πέμπας οὖν ὁ βασιλεὺς ἐν τῇ φυλακῇ Δημοσθένην τὸν ἀντιγραφέα, ἠρώτησεν αὐτόν πάντα τὰ πραχθέντα ἐν τῇ Ῥώμῃ, καὶ περὶ τοῦ Πύρρου τοῦ ἀπὸ πατριαρχῶν. Καὶ πάντα ὁ μακάριος φιλαληθῶς ἐξηγήσατο τῷ αὐτῷ Δημοσθένει.

10. — ¹ (τ. τ.) τὸν τύχον. — ² (ἄλλο τι) ἀλλ' ὅτι.

(1) Cf. Psalm. 78, 10; 113, 2.

(2) Anastasius (SIRMOND, p. 94): *dehonestatus*.

(3) In sequentibus *Commemoratio* varias narratiunculas interponit alias aliis verisimiliores, quas a Vita graeca penitus abesse nemo mirabitur.

Ἐποίησεν οὖν ὁ θεοτίμητος πάπας ἐν τῇ αὐτῇ Διομήδους φυλακῇ ἡμέρας ὀγδοήκοντα πέντε, μετὰ τὰς προτέρας ἐνενηκοντατρεῖς. τουτέστιν ὅλας ὁμοῦ ορπ' (1).

11. Καὶ μετὰ τοῦτο προσετάχθη ἐξορισθῆναι ἐν Χερσῶνι · καὶ μεθ' ἡμέρας τινὰς ἐπλωτῆσθαι ἐκεῖσε κρυπτῶς ὁ ἀγιώτατος καὶ ἀποστολικὸς ἀνὴρ ἐκεῖνος. Ἀπελθόντος οὖν αὐτοῦ ἐκεῖσε, μετὰ πολλὰς ἡμέρας ἔγραψεν ἐπιστολὴν ἐν τῷ Βυζαντίῳ πρὸς τινα ἀγαπητὸν αὐτοῦ φίλον δεόμενος | εἰδὼν τινων διὰ τὰς πολλὰς αὐτοῦ καὶ πικρὰς καὶ βαρεῖας σωματικὰς ἀσθενείας, καὶ στενώσεις παντοίας τῆς χώρας ἐκείνης, ἐν τῷ μηδὲν ἐν αὐτῇ εὐρίσκεσθαι, ἐξαιρέτως δὲ σῖτον ¹ ὀνομάζεσθαι μὲν μὴ εὐρίσκεσθαι δέ. Ὅθεν μεθ' ὅρκων ἔγραψεν ὅτι πλοιαρίου ἐκεῖσε ἀπελθόντος καὶ ἔχοντος ὀλίγον σῖτον εἰς τὸ ἀντιπραγματεύσασθαι ἄλλας, μόλις ἠδυνήθη ἀγοράσαι ἐξ αὐτοῦ μόδιον ἓνα σίτου κατὰ τεσσάρων μοδίων τοῦ νομισμάτος (2), μετὰ πολλῆς παρακλήσεως καὶ δεήσεως. Πολλὰς δὲ θλίψεις ἔγραψεν ἡ ἀγία αὐτοῦ ψυχὴ, ἃς ὑπέμεινεν ἐκεῖσε οὐ μόνον ἐκ τῶν στενοχωριῶν τῶν σωματικῶν, ἀλλὰ καὶ ἐκ τῶν οἰκούντων καὶ κρατούντων ἐκεῖ, εἰς τὸ παντελὲς, ὡς ἔοικεν, συντριβομένων ² αὐτὸν κακινκάκως ἀποθανεῖν, εἰσηγήσει δηλονότι τῶν ἐσωκρατούντων ἐν τῷ Βυζαντίῳ. Οὕτως ὑπέμεινεν ὁ μακάριος τοὺς ἐπελθόντας αὐτῷ πειρασμοὺς διὰ τὴν εἰς Χριστὸν τὸν Θεὸν ἡμῶν ὀρθὴν ὁμολογίαν καὶ εἰλικρινῇ πίστιν καὶ διὰ τὸν ἀναθεματισμὸν τῶν αἰρετικῶν.

In Chersonesum
relegatus

f. 102

aerumnis
exsili

12. Ἐτελειώθη δὲ ὁ αὐτὸς ἀγιώτατος καὶ τρισμακάριος ἀποστολικὸς πάπας Ῥώμης Μαρτίνος ὁ ὁμολογητὴς καὶ μάρτυς Χριστοῦ τοῦ Θεοῦ ἡμῶν ἐν τῇ αὐτῇ ἐξορίᾳ Χερσῶνος κατὰ τὴν αὐτοῦ πρὸς τὸν δεσπότην Θεὸν αἴτησιν, ἣν προσήγαγεν αὐτῷ μετὰ δακρύων, ἐξελθόντος αὐτοῦ ἐκ τοῦ πλοίου, καὶ πατήσαντος τὴν ἐκεῖσε γῆν, τοῦτ' ἐστὶν τοῦ ἐν αὐτῇ τελειωθῆναι αὐτὸν, τὸν ἀγῶνα τοίνυν τὸν καλὸν ἀγωνισάμενος καὶ τὸν δρόμον τελέσας ¹ καὶ τὴν ἀληθῆ πίστιν τηρήσας (3). Ἐκοιμήθη μηνὶ ἀπριλλίῳ ιγ', ἰνδικτιῶνος ιδ', | κατατεθεὶς ἐν σωροῖς ἀγίων ἔξω τειχῶν τῆς αὐτῆς Χερσωνιτῶν πόλεως, ὡς ἀπὸ σταδίου ἐνὸς ἐν τῷ παντίμῳ ναῶ τῆς παναγίας ἀχράντου δεσποίνης ἡμῶν Θεοτόκου καὶ ἀειπαρθένου

conficitur.

f. 102^v

11. — ¹ σίτος. — ² συντριβομένον.

12. — ¹ τελέσαι.

(1) Cf. prolegomena superius, p. 241-42.

(2) Epistula S. Martini (SIRMOND, p. 108-109): Sic potuimus emere tres vel quatuor modios nomismate, usque ad praesentem septembrium mensem. Usque nunc vero non potuimus de novis geminibus emere nisi uno nomismate modios quatuor.

(3) Tim. 6, 12.

νον Μαρίας, ἐπιλεγομένῳ Βλαχέρναις, καλὸς ὑπόγραμμας πᾶσι τοῖς εὐσεβεῖν καὶ ἄθλειν ὑπὲρ τῆς ὄντως ἀληθείας ἐθέλουσι γενονώς. Οὗ ταῖς πρεσβείαις Χριστὸς ὁ Θεὸς ἡμῶν διατηρήσῃ καὶ διαφυλάξῃ πάντας ἡμᾶς τοὺς πιστῶς ἀκούοντας τὰ αὐτοῦ κατορθώματα, ἐν ἀκεραιότητι πίστεως καὶ ἐναρέτῳ πολιτεία, εἰρήνῃ τε καὶ ἀγάπῃ τελείᾳ καὶ πάσῃ δικαιοσύνῃ μέχρι τέλους.

Concilium
oecume-
nicum
sextum.

13. Μετὰ δὲ τὴν ἀναίρεσιν τοῦ γενομένου διώκτου τῆς ἐκκλησίας τοῦ καὶ τὸν ἅγιον τουτονὶ¹ πολυτρόπως κολάσαντος, Κωνσταντῖνον λέγω τὸν ἔγγονα Ἡρακλείου, βασιλεύσας ὁ υἱὸς αὐτοῦ, Κωνσταντῖνος καὶ αὐτὸς καλούμενος, αὐτοκρατορικῶς² συναθροίζει τὴν ἁγίαν καὶ οἰκουμενικὴν ἔκτῃν σύνοδον τῶν ρξῆ' ἁγίων πατέρων, ἐν ᾗ τελείως ἀναθεματίζονται οἱ τῆς αἵρέσεως τῶν μονοθελητῶν ὑπέρμαχοι καὶ εἰσηγηταὶ κακόφρονες πατριάρχαι Ὀνώριος Ῥωμῆς, Σέργιος Κωνσταντινουπόλεως, Πύρρος καὶ Παῦλος καὶ Πέτρος, καὶ αὐτοὶ πρόεδροι Κωνσταντινουπόλεως, Κῦρος Ἀλεξανδρείας, ὁ πρότερον γενόμενος μητροπολίτης τοῦ Φασίδος, Θεόδωρος τῆς Φαράν, Μακάριος Ἀντιοχείας καὶ Στέφανος ὁ τούτου μαθητής, καὶ Πολυχρόνιος, κηρύσσεται δὲ ἡ εὐσεβὴς καὶ ὀρθόδοξος πίστις · « ὥσπερ δύο φύσεις ἐπὶ τῆς ἐνσάρκου οἰκονομίας κηρύττομεν καὶ πιστεύομεν, οὕτως καὶ δύο θελήματα καὶ ἐνεργείας κατὰ τὴν | τῶν φύσεων διαφοράν, θείας τε καὶ ἀνθρωπίνης, δεῖ προσκυνεῖν καὶ δοξάζειν. »

f. 103

Altera
synodus
Constanti-
nopolitana

14. Μετὰ δὲ τῶν κοίμησιν Κωνσταντίνου τοῦ εὐσεβοῦς ἐκγόνου Ἡρακλείου, ἐβασίλευσεν ὁ υἱὸς αὐτοῦ Ἰουστινιανὸς ὁ Νέος, ὃς καὶ αὐτὸς συναγείρας σύνοδον σμ' ὁσίων πατέρων, ἐκύρωσεν τὰς ἁγίας ἐξ συνόδους, ἐξέθετο δὲ καὶ τινὰ κανονικὰ κεφάλαια τὴν ἀριθμὸν ρμ' · ἐν οἷς φέρεται ἐν κεφαλαίῳ πβ' περὶ τῶν σεπτῶν καὶ ἁγίων εἰκόνων, ἀποδεκτὰς καὶ σεπτὰς εἶναι αὐτὰς κατὰ τὴν ἀρχαίαν θεσμοθεσίαν¹, τὸν δὲ ἁμνὸν τὸν εἰς τύπον τοῦ Χριστοῦ ἀνιστορούμενον, κατὰ τὴν εἰκόνα τῆς αὐτοῦ θείας σαρκώσεως τοῦτον ἱστορεῖσθαι ἐθέσπισαν (1). Ὁ τὴν ἁγίαν σου ἐκκλησίαν τῷ ἀχράντῳ αἵματί σου ἐξαγοράσας καὶ τῇ πέτρᾳ τῆς ὀρθοδόξου πίστεως αὐτὴν θεμελιώσας, Χριστὸς ὁ Θεὸς ἡμῶν, ταύτην ἀσάλευτον ἐκ πάσης αἵρέσεως καὶ νῦν διαφύλαξον · ὅτι μόνος κραταιὸς καὶ δεδοξασμένος ὑπάρχεις, εἰς τοὺς ἑξῆς καὶ ἀτελευτήτους αἰῶνας τῶν αἰώνων. Ἀμήν.

13. — ¹ τοῦτονεῖ. — ² αὐτῶκρατορικός.

14. — ¹ θεσμοσεσίαν.

(1) Vid. supra, p. 252. Quippe mens canonis fuit, ut deinceps Christus non in agni figura, sed ad verum depingeretur κατὰ τὸν ἀνθρώπινον χαρακτήρα

CONSTANTINI ACROPOLITAE

HAGIOGRAPHI BYZANTINI

EPISTULARUM MANIPULUS

Cum epistulas Constantini Acropolitae in codice Ambrosiano H. 81. Sup. collectas legisset vir doctissimus Iohannes Mercati, bibliothecae Vaticanae praefectus, brevem composuit elenchum earum quibus novus ille Metaphrastes aliquid de operibus suis hagiographicis inseruit, illumque nobiscum perhumaniter communicavit. His autem litteris perlectis, intelleximus quidem eas ad historiam aetatis qua vixit Constantinus¹ pernoscendam parum conferre², neque satis plerumque perspicua esse quae de rebus suis et amicorum profert; non tamen plane spernenda esse quae de libellis suis ad laudem sanctorum conscriptis, etiam obiter commemorat. Eas proinde describendas et nostra legentibus exhibendas duximus, quales sunt in codice, optime quidem traditae, sed tacitis plerumque nominibus eorum ad quos diriguntur.

Codex manuscriptus (= A), in quo non epistulae tantum, sed et praecipua scripta hagiographica Constantini conti-

¹ Fuit magnus logotheta post ann. 1296, saltem usque ad ann. 1321. M. TREU, *Maximi monachi Planudis epistulae*, p. 248-50; ID. in *Byzantinische Zeitschrift*, t. I, p. 361. De Constantino Acropolita legenda sunt quae habent IOHANNES CANTACUZENUS, *Hist.*, I, 14, ed. Bonn., t. I, p. 67-78; GEORGIUS PACHYMERES, *De Michael Palaeologo*, VI, 26; *De Andronico Palaeologo* I, 1; BEKKER, t. I, p. 495-496; t. II, p. 12. I. F. BOISSONNADE, *Anecdota nova*, p. 97-105, edidit litteras quattuor (n. 79, 80, 81, 81) Nicephori Chumni τῷ μεγάλῳ λογοθέτῃ τῷ Ἀκροπολίτῃ, Georgio, ut ipse censuit, Constantino vero eiusdem filio, ex sententia M. TREU, t. c., p. 249.

² De epistularum scriptoribus byzantinis universim disseruit J. SYKUTRIS, *Probleme der byzantinischen Epistolographie*, in *Actes du III^e Congrès international d'études byzantines* (Session d'Athènes, octobre 1930), Athènes, 1932, p. 295-319.

nentur, distincte excutiendus est, eo magis quod viris illis eruditissimis, qui catalogum codicum graecorum bibliothecae Ambrosianae summa diligentia concinnarunt, superfluum visum est huius libri elementa articulatim recensere, quippe quae accurate excusserat Maximilianus Treu in opusculo: Νέος κῶδιξ τῶν ἔργων τοῦ μεγάλου λογοθέτου Κωνσταντίνου τοῦ Ἀκροπολίτου¹. Error fuit, pace tantorum virorum dicam, existimantium illud in omnium manibus esse, cum in paucis admodum bibliothecis praesto sit. Haec est igitur in Ambrosiano codice dispositio partium, quas ad consuetam nobis normam distinximus.

Codex Ambrosianus H. 81. Sup.

Membraneus, foliorum 1^a 1-343, 0^m,242 × 0,175, lineis plenis saec. XIV exaratus. Praemissa sunt folia chartacea duo, quibus continetur Πίναξ εἰς τὸ δεύτερον βιβλίον Κωνσταντίνου τοῦ Ἀκροπολίτου, manu saec. XVI scriptus.

Fol. 1^a vero leguntur versiculi quinque, sexto, quod initium carminis erat et Constantini Acropolitae nomen referebat, eraso.

<Ἀκροπολίτης εὐσεβῆς Κωνσταντῖνος>
ἐκ παιδὸς εὐθὺς ἐκδοθεὶς ἀνακτόροις
συχοῖς τε δεινοῖς ἐντυχῶν καὶ κινδύνοις
καὶ συσχεθεὶς φροντίσι ταῖς ἐκ τοῦ βίου
κλέπτων ἐμαντὸν καὶ φόβων καὶ φροντίδων
ταῦθ' ὥς προσῆκον χριστιανῷ συγγράφω.

Fol. 1, in margine superiore : βιβλίον τὸ δεύτερον.

Lemmata, quae in codice omissa sunt ad nn. 4, 13, 18, 20, 22, 23, 24, 25, 27, 32, subministravit πίναξ in capite libri scriptus.

1. (Fol. 1-11) Λόγος εἰς τὸν ὅσιον καὶ θαυματουργὸν Ζωτικόν.

Inc. Εἰ δὲ καὶ ὁ μίαν ἄρα κατορθώσας τῶν ἀρετῶν — Des. ταῖς
θείαις ἐπαναπανθῆναι μοναῖς καταξίωσον... ἀμήν.

2. (Fol. 11-18^v) Τοῦ αὐτοῦ Κωνσταντίνου θεωρία εἰς τὸ εὐαγγελικὸν ῥητὸν τό · ἐν τούτῳ γινώσκονται πάντες ὅτι ἐμοὶ μαθηταὶ
ἐστε ἐὰν ἀγαπᾶτε ἀλλήλους.

Inc. Θεοῦ μὲν ἀληθῶς ἀληθῶς Θεοῦ λόγοι καὶ βασιλείας οὐρα-
νῶν — Des. ὥς ἐνὸν ἄλλως πολιτευσάμενοι τῶν αἰωνίων
ἀγαθῶν τύχοιμεν... ἀμήν.

¹ Editum in Δελτίον τῆς ἱστορικῆς καὶ ἐθνολογικῆς ἐταιρείας τῆς Ἑλλάδος, t. IV (1892), p. 35-50.

Lemma manu recentiore ascriptum est.

3. (Fol. 18^v-27) *Εἰς τὸν μάρτυρα Θεόδοτον.*

Inc. *Καὶ νῦν, ὃ φιλομάρτυρες καὶ φιλόθεοι, θατέρου γὰρ ἡγου-
μένου θάτερον ἔπεται* — Des. *ὡς τῆς καταδίκης ῥυσθείημεν καὶ
τῶν ἐτοιμασμένων ἀγαθῶν ἐπιτύχοιμεν... ἀμήν.*

Lemma manus recentior supplevit. Praescripti erant στίχοι
quattuor, quorum primum et alterum erasit barbara manus :

<Ἀκροπολίτης εὐσεβῆς Κωνσταντῖνος>
<ἐξ ἀξίας δὲ> καὶ μέγας λογοθέτης
δῶρον προσῆξα κατὰ δύναμιν λόγον
ὡς πρὸς Θεὸν λάβοιμι θερμὸν προστάτην.

4. (Fol. 27-33^v) [*Εἰς τὸν ἀγιώτατον πατριάρχην Μητροφάνην.*]

Inc. *Οἶδα μὲν ὡς ἅπασιν ὅσοι τὸν κατὰ Θεὸν εἶλοντο βίον* —
Des. *ὡς τῆς καταδίκης ῥυσθείημεν καὶ τῶν ἀφθάρτων ἀγαθῶν
τύχοιμεν... ἀμήν.*

5. (Fol. 33^v-47) <*Εἰς τὸν ἅγιον Εὐπλὸν.*>

Inc. *Καὶ τῷ περιφανεῖ τὴν μαρτυρίαν Εὐπλῷ τὸν λόγον* — Des.
τοῦ ὑπὲρ ἡμῶν καθ' ἡμᾶς χρηματίσαντος Θεοῦ... ἀμήν.

Praemissi erant στίχοι quattuor, quorum primus et alter nunc
abradi.

Ἀκροπολίτης εὐσεβῆς Κωνσταντῖνος
ἐξ ἀξίας δὲ καὶ μέγας λογοθέτης
Εὐπλῷ προσῆξα κατὰ δύναμιν λόγον
ὡς πρὸς Θεὸν λάβοιμι θερμὸν προστάτην.

6. (Fol. 47-53^v). *Ἀνάμνησις τοῦ τελεσθέντος ἐν ταύτῃ τῇ βασι-
λίδι τῶν πόλεων θαύματος παρὰ τοῦ περιβοήτου μάρτυρος Θεο-
δώρου.*

Ope huius codicis editum in Act. SS., Nov. t. IV, p. 72-76.

7. (Fol. 53^v-59^v) *Ὁ λόγος πρόφασιν μὲν ἀράχνην τὸ εὐτελέστατον
ζωνφίων πεποιήται · περὶ δὲ τῆς μεγάλης τοῦ Θεοῦ προνοίας δια-
λαβεῖν βούλεται καὶ τῶν ὅλων ἔφορον καὶ κηδεμόνα σπεύδει δεῖξαι
Θεόν.*

Inc. *Ὁ μὲν πολὺς τὰ θεῖα Δαβὶδ ἄλλοις ὄντως ἐπιβαλὼν* — Des.
καταπαύσω τὸν λόγον καὶ θεραπεύσω τὸν λογισμόν.

8. (Fol. 59^v-66) *Λόγος εἰς τὸν ἅγιον μάρτυρα Λεόντιον.* = BHG.
987.

9. (Fol. 66-77^v) *Λόγος εἰς τὴν ἁγίαν Θωμαῖδα.*

Ope huius codicis editus in Act. SS., Nov. t. IV, p. 242-46.

10. (Fol. 77^v-78^v) *Προοίμιον ἐπὶ τῇ διηγῇ τοῦ τελεσθέντος*

θαύματος ἐπὶ Ἰουδαίῳ δεδανεικότι χριστιανῷ ἐγγυητὴν αὐτῷ δόντι τὸν δεσπότην ἐν εἰκόνι Χριστὸν ὄθεν καὶ ἡ ἐπιγραφή ἡ ἐν τισιν εὗρισκομένη τῶν σεπτῶν εἰκόνων Χριστοῦ ἡ ὁ ἀντιφωνη-
τῆς τὴν ἀρχὴν ἔσχηκεν.

Inc. Μέγας εἰ σύ, κύριε, καὶ ποιῶν θαυμάσια — Des. ὅσοι τῆς
θείας αὐλῆς καὶ ἡμετέρας ἀλλότριτοι.

11. (Fol. 78^v-79) Ἐπίλογος ταύτης τῆς διηγήσεως.

Inc. Ἀλλ' εἰ σκοπήσει τις ἄνωθεν καὶ ἐξ ἀρχῆς — Des. ὁ τῆς
μεγάλης βουλῆς ἄγγελος ὁμοιοπαθὴς ἡμῖν φανεὶς ἄνθρωπος...
ἀμήν.

12. (Fol. 79^v-87^v) [Εἰς τὴν ἁγίαν Εὐφροσύνην].

Inc. Οὐδὲ γυναῖκες ἄρα τά γε εἰς ἀρετὴν ἀνδρῶν λείποντα —
Des. ἐν λιμένι σωτηρίας καταντῆσαι... ἀμήν.

13. (Fol. 87^v - 93^v) [Εἰς τὴν ἁγίαν πρωτομάρτυρα Ὠραιοζήλην].

Inc. Ἐν Χριστῷ φησι τὸ στόμα Παῦλος Χριστοῦ οὐκ ἔνι ἄρσεν
— Des. μὴ δὲ τῆς ἐλπίδος διαψευσθῆμεν... ἀμήν.

14. (Fol. 93^v-103). Λόγος εἰς τὸν ἅγιον Ἰωάννην τὸν ἐλεήμονα
τὸν νέον.

Inc. Ὁ τέως ἡ αὐτοαλήθεια Χριστὸν ἀπεφῆνατο — Des. ἐν
καιρῷ τῆς δίκης ῥυσθῆμεν καὶ τῶν τοῖς δικαίοις ἡτοιμασμένων
ἀγαθῶν τύχοιμεν... ἀμήν.

15. (Fol. 103-113^v). <Εἰς τὸν ἅγιον Νεόφυτον.>

Inc. Παραδόξων πραγμάτων δυσπαράδεκτος ἡ διήγησις —
Des. τοῖς ἐκ δεξιῶν αὐτοῦ στηχομένοις συναριθμήσειε... ἀμήν.

Praemissi erant στίχοι quattuor, quorum primus et alter abrasi.

Ἀκροπολίτης εὐσεβῆς Κωνσταντῖνος
τὴν ἀξίαν δὲ καὶ μέγας λογοθέτης
μάρτυρος ἄθλους ἱστορῶν Νεοφύτου
εὐρεῖν μεσίτην λιπαρῶν ἐν τῇ κρίσει.

16. (Fol. 113-123^v) <Εἰς τὸν ἅγιον Νικηφόρον.>

Inc. Ἐμοὶ δὲ ἄρα πως δοκεῖ εἰ τὴν ἀρετὴν ἐπαινεῖν δεῖ —
Des. μὴ ἐκπεσεῖν ἡμᾶς λήξεως ἧς γένοιτο... ἀμήν.

17. (Fol. 123^v-131^v) <Εἰς τὸν ἅγιον Γεράσιμον.> = BHG. 696.

Praemissi sunt στίχοι quattuor, priore et altero nunc abrasis.

<Ἀκροπολίτης εὐσεβῆς Κωνσταντῖνος>
<τὴν ἀξίαν δὲ> καὶ μέγας λογοθέτης
λόγον προσάγω τῷ πατρὶ Γερασίμῳ
θῆρας νοητοῦς ἀπερύκειν μου θέλων.

18. (Fol. 131^v-152^v) [*Εἰς τὴν ὁσιομάρτυρα Θεοδοσίαν.*] = BHG. 1774.

19. (Fol. 152^v-169^v) <*Εἰς τὸν ἅγιον Σαμψών.*>

Inc. *Εἰ καὶ χρόνος γῆρας ἐπενεγκῶν καὶ νόσος γῆρα συνεπιτεθεῖσα* — Des. *ὅσοι τὸ ζῆν εὐσεβῶς μετελλάχασί τε καὶ μεταλλάξουσιν... ἀμήν.*

Praemissi sunt *στίχοι* quattuor, quorum tertius et quartus erasi.

*Λόγον προσάγω τῷ Σαμψών εὐφημίαν
ὥς προστάτην ἔχοιμι πρὸς Θεὸν λόγον
Ἀκροπολίτης εὐσεβῆς Κωνσταντῖνος
ἐξ ἀξίας δὲ καὶ μέγας λογοθέτης.*

20. (Fol. 169^v-196) [*Εἰς τὸν μάρτυρα Προκόπιον.*]

Inc. *Μέγα τι ὥς ἀληθῶς χρῆμα καὶ δυσπαραίτητον συνήθεια* — Des. *ὥς ἅπαν ἡμῶν παρίδοι πλημμέλημα καὶ τῶν αἰωνίων ἀγαθῶν ἀξιώσσειε... ἀμήν.*

21. (Fol. 196-215) *Λόγος εἰς τὸν ἅγιον μεγαλομάρτυρα Παντελεήμονα.*

Inc. *Ἄγε μοι, ὦ λόγε, καὶ αἰθερὶς εἰς ἀγῶνας τὴν δειλίαν ἀποβαλὼν χώρησον* — Des. *ὥς τῆς καταδίκης ῥυσθείμεν καὶ τῶν αἰωνίων ἀγαθῶν τύχοιμεν... ἀμήν.*

Praeeunt *στίχοι* quattuor, quorum duo postremi erasi sunt.

*Ἐκ συμπαθοῦς τὴν κλῆσιν ἐσχηκὼς τρόπου
κάμοῦ προσηνῶς τοὺς λόγους μάρτυς δέχου
Ἀκροπολίτης εὐσεβῆς Κωνσταντῖνος
τὴν ἀξίαν δὲ καὶ μέγας λογοθέτης.*

22. (Fol. 215^v-219) [*Λόγος εἰς τινὰ Γεώργιον μοναχὸν τὸν καὶ Γρηγόριον.*]

Inc. *Μεγάλη μὲν ἡ περὶ ἡμᾶς τοῦ Θεοῦ κηδεμονία* — Des. *ἐκεῖσε γενόμενοι τύχοιμεν ὧν καὶ μὴ διαπέσοιμεν... ἀμήν.*

23. (Fol. 219-232^v) [*Λόγος διαλεκτικὸς εἰ ὥρισταί ἐκάστου ἡ ζωὴ καὶ ὁ θάνατος ἢ ὥς τὰ πλείω τῶν ἐπιγινομένων ἡμῖν συμπίπτει.*]

Inc. *Ἐπειδὴ περὶ ὁ ἀγαθὸς Θεὸς καὶ τῶν ἀγαθῶν χορηγός* — Des. *λέγειν τε καὶ γράφειν περὶ παντὸς προτιθεμένου ζητήματος... ἀμήν.*

Praemissi sunt *στίχοι* undecim, quorum prior et alter erasi sunt.

*Ἀκροπολίτης εὐσεβῆς Κωνσταντῖνος
τὴν δὲ ἀξίαν καὶ μέγας λογοθέτης
ζωῆς ὅρους εἴρηκα καὶ τρόπους τέλους,*

οὐ κατ' ἀποκλήρωσιν οὐ πεπρωμένους,
 ἀλλ' ὥς προγνώσει τοῦ Θεοῦ τεταγμένους
 τοσόνδε τῷδε ¹ τῷ βίῳ διδοῦ ² χρόνον
 καὶ συμμέτρως ἄλλῳ δὲ πλατύνει θέλων.
 τινῶν δ' ἐπὶ μήκιστον ἐκτείνει βίον.
 ἀλλ' οἶδεν ἀλλ' ἔγνωκε τοὺς λόγους μόνος,
 ὥς ἐμβατεύων καὶ νεφροῖς καὶ καρδίᾳ
 καὶ κρίσιν ἀσύγκριτον ἐν πᾶσιν ἔχων.

24. (Fol. 232^v-237^v) [Λόγος εἰς τὴν ἀνακαίνισιν τοῦ ναοῦ τῆς τοῦ κυρίου ἡμῶν Ἀναστάσεως διαθητικός.]

Edendus in Appendice.

25. (Fol. 237^v-239^v) [Λόγος εἰς ἐπίσκεψίν τινων μοναχῶν καμνόντων.]

Inc. Ὁ κύριος ἡμῶν Ἰησοῦς Χριστὸς ὁ μόνος ἀγαθὸς τῇ φύσει καὶ ὑπεράγαθος — Des. δαψιλεῖς ὑπὲρ αὐτῶν τοὺς μισθοὺς παρεχόμενος.

26. (Fol. 239^v-241^v) Εἰς ἄφεσιν χρέους παρ' αὐτοῦ ἐνὶ πένητι.

Inc. Ἀφίετέ φησι καὶ ἀφεθήσεται ὑμῖν · τίς τοῦτό φησιν — Des. γράμμασιν ἐνσημανθὲν ἑμοῖς ἐγχειρίζω σοι.

27. (Fol. 241^v-247) [Ἐπιστολὴ διαλαμβάνουσά τινα διάλεξιν.]

Inc. Ἦν μὲν μοι καὶ ἄλλως βουλομένῳ γράμμασι διομιλῆσαι σοι σοφώτατε — Des. ἔρωτα σχεῖν τῆς ὄντως καὶ κρείττονος.

28. (Fol. 247-248) <Εἰς τὴν Θεοτόκον.>

Edidit M. TREU, op. cit., p. 42-44.

29. (Fol. 248-252) Εὐχαί.

Inc. Κύριέ μου καὶ θεέ μου δημιουργέ μου — Des. τῆς τῶν βεβιωμένων ἐτάσεως καὶ τῆς τῶν αἰώνων... ἀμήν.

30. (Fol. 253-260) Εὐχαί.

Inc. Ἀγαθὲ θεὲ αὐτοάγαθε ὁ μονάδι φύσεως — Des. πρὸ τῆς τοῦ κόσμου καταβολῆς ἀγαθῶν τυχεῖν ἀξιώσον... ἀμήν.

31. (Fol. 260-261) Εὐχὴ ἱκετήριος εἰς τὴν ὑπέραγνον δέσποιναν καὶ κυρίαν ἡμῶν τὴν ὑπεραγίαν Θεοτόκον.

Inc. Μητέρα ἀγαθὴ τοῦ ἀγαθοῦ καὶ φιλαγάθον Θεοῦ — Des. ἀξιῶσαι τῆς τῶν αἰωνίων ἀγαθῶν ἀπολαύσεως... ἀμήν.

32. (Fol. 261-267) [Εἰς τοὺς ἁγίους μάρτυρας Ἀνίκητον καὶ Φώτιον.]

Inc. Πρὸς δύο λόγος οὐδ' Ἡρακλῆς, Ἡρακλῆς δὲν ἐξ ἡμιθέου

¹ τοῦδε cod. — ² διδοῖ cod.

θεὸν ἐλλήνων παῖδες ἀνέπλασαν — Des. οὐ γὰρ καὶ τῆς τούτων
δόξης ἀξιοθείημεν... ἀμήν.

33. (Fol. 267-269^v) <Εἰς τοὺς ἁγίους μάρτυρας Φλῶρον καὶ
Λαῦρον.>

Inc. Χρησίμους ἐν ἀνάγκαις εἶναι τοὺς ἀδελφοὺς παρεγγυᾶται
μὲν ὁ σοφὸς — Des. ὥς ἂν πεπλημμελήκαμεν εἰληφότες τὴν ἄφε-
σιν... ἀμήν.

34. (Fol. 270-333^v) Ἐπιστολαί.

Epistulae numero 194, quarum hae solae lemmate inscribuntur :
β' τῷ Ἀγγέλῳ — δ' τῷ ἀκτουαρίῳ — ε' τῷ πρωτασηκρητί —
ς' τῷ ῥήτορι — ζ' τῷ αὐτῷ — η' τῷ Θεογνώστῳ — ιβ' τῷ ῥήτορι
Ὁλοβόλῳ — ιε' τῷ κριτῇ τοῦ βήλου. — κ' τῷ αὐτῷ <λογοθέτῃ>.
— κβ' τῷ μοναχῷ Θεοδοσίῳ — κε' τῷ Καλλίστῳ — κς' τῷ
αὐτῷ — λς' τῷ αὐτῷ — λζ' τῷ ῥήτορι — με' τῷ Ἰασίτῃ.

35. (Fol. 334-337^v) Διαθήκη.

Ed. M. TREU, op. cit. p. 45-49.

36. (Fol. 337^v-338^v) Ἐτέρα διαθήκη.

Ed. M. TREU, ibid. p. 49-50.

37. (Fol. 338-343^v) Εἰς τὴν ἁγίαν Ἐπίχαριν.

Inc. Σοφαὶ γυναικες ᾠκοδόμησαν οἴκους — Des. τύχοιμεν
ἀγαθῶν ὧν καὶ μὴ διαπέσοιμεν... ἀμήν.

Lemma manu recentiore additum. Folia 340-343 integra non
sunt.

*Codex Ambrosianus ille secundum volumen est operum Con-
stantini Acropolitae, quae tribus constabant tomis, ut ipse
testatur in epistula 157: τρεῖς γὰρ αἱ βίβλοι ἐν αἷς μοι τὰ
τῶν πονημάτων συντέτακται. Item in epistula 187: εἰς γὰρ
τρεῖς βίβλους, ὅσα συγγραφάμενος ἔφθην συναγαγών. Non ta-
men huius libri prima editio est, quae profecto eas epistulas
non complectebatur. Mirum sane est in hoc nostro exemplo
nomen Constantini ubique, praeter locum ubi latebat in acro-
stichide (n. 28), erasum fuisse. Cuinam in mentem venire po-
tuerit ut eius nominis memoriam delere tentaret, ignoratur.*

*De altero codice Ambrosiano, signato P. 210. Sup., Acro-
politae epistulas comprehendente, silendum est, quoniam con-
stat illum manu saec. XVI e priore descriptum esse¹. Prae-*

¹ TREU, Νέος κῶδιξ, p. 41 ; E. MARTINI-D. BASSI, Catalogus codicum grae-
corum bibliothecae Ambrosianae, t. II, p. 649.

stat obiter dicere de codice Hierosolymitano, bibliothecae Patriarchii 40, quo varia eius opera rhetorica continentur¹, et hagiographica illa quae sequuntur:

1) Λόγος εἰς τὴν ἁγίαν Παρασκευήν. (Inc. Πάντα ἀληθῶς ἄρα τὸ τοῦ Χριστοῦ μυστήριον.)

2) Λόγος εἰς τὸν ἅγιον Εὐδόκιμον. = BHG. 606.

3) Λόγος εἰς τὸν ἅγιον Ἀθανάσιον τὸν Ἀτραμνυτίου. = BHG. 192.

4) Λόγος εἰς τὸν ἅγιον Βάρβαρον. = BHG. 220.

5) Λόγος εἰς τὸν μεγαλομάρτυρα καὶ μυροβλύτην Δημήτριον. = BHG. 540-542.

6) Λόγος εἰς τὸν ἅγιον Ἰωάννην τὸν Δαμασκηνόν. = BHG. 885.

7) Ἐγκώμιον εἰς τὸν πρῶτον τῶν εὐσεβῶν βασιλέων Κωνσταντῖνον τὸν ἱσαπόστολον. = BHG. 368.

Cetera, a nostro instituto aliena, mittimus. Quantum e foliorum mensura conici potest, ex eadem qua codex Ambrosianus officina exiit liber ille. Saec. XIII scriptum fuisse incaute dictum est ab homine illarum rerum ceterum peritissimo.

Sunt quidem in variis bibliothecis alii codices quibus selecta quaedam Acropolitae opera inserta sunt. Horum omnium indicem texere in animo non est. Addantur, ad legentium utilitatem, quae data opportunitate collegimus de sanctorum laudationibus hinc inde dispersa. Encomium Constantini legitur et in codice Parisiensi 976, et in Athonensi Vatopediano 633; laudatio S. Iohannis Damasceni, in codice Vaticano 789; miraculum S. Theodori in Vaticanis 1147, 1816; laudatio S. Theodosiae in Parisiensi 1212, Vaticano 800, Vindobonensi Hist. 115, Athonensi Lavrensi 1368². Laudatio S. Oraiozeles exstat et in codice Florentino, Conventi soppressi B. 1, Camaldoli 1214³. His addatur Λόγος εἰς τὸν ἀπόστολον καὶ εὐαγγελιστὴν Ἰωάννην τὸν Θεολόγον (inc. Τί δὲ ἄρα ἡμῖν ὁ παμμέγας Ἰωάννης), in bibliotheca monasterii τοῦ Λειμῶνος,

¹ A. PAPADOPOULOS-KERAMEUS, Ἱεροσολυμιτικὴ βιβλιοθήκη, t. I, p. 120-23.

² De his cf. Catal. graec. Paris.; Catal. graec. Vatic.; Catal. graec. German.; S. EUSTRATIADES - ARCADIOS, Catalogue of the Greek manuscripts in the Library of the Monastery of Vatopedi, 1925; SPYRIDON - EUSTRATIADES, Catalogue... of the Laura on Mount Athos, 1928.

³ Anal. Boll., t. XV, p. 406-408.

in insula Lesbo¹ et Ἐγκώμιον καὶ μαρτύριον τοῦ ἁγίου Γεωργίου (inc. Καὶ τίς ἂν παραδράμοι τῷ λόγῳ) in bibliothecae Nationalis Parisiensis cod. 976. Plura procul dubio reperiet qui de edendo Constantino Acropolita sollicitus erit.

Epistulis Constantini velut appendix apte subiungitur libellus quem de instaurato in Urbe Regia templo et monasterio Sanctae Resurrectionis conscripsit. Lectu enim utilia sunt nec iniucunda quae tum de seipso, tum de patre Georgio et matre Eudocia narrat hactenus ignorata. Non quidem latebat a Georgio Acropolita, magno logotheta, conditum fuisse monasterium Resurrectionis: ἔκτισε τὸ μοναστήριον τῆς ἁγίας τοῦ Χριστοῦ Ἀναστάσεως². Quantam in toto opere exsequendo partem habuerit Constantinus filius hac oratione docemur, in qua et inserta quaedam sunt ad rationem τυπικῶν κτητορικῶν pertinentia.

Maiori ecclesiae contiguum erat oratorium S. Lazaro sacrum. Quis ille fuerit ex homonymis, non satis indicat Constantinus, qui ἅγιον καὶ θαυματουργόν, ἅγιον καὶ ἐν ἀσκήσει περιώνυμον eum nuncupat. Iusto audacior fortasse videatur coniectura de sancto illo Lazaro monacho, qui saec. xi clauit in monte Galisio prope Ephesum († 1054), ubi tum varia monasteria et templa exstruxit, quorum praecipuum fuisse videtur quod nomine Sanctae Resurrectionis dedicavit³.

Praeterquam in codice Ambrosiano legitur libellus de ecclesia Sanctae Resurrectionis in codicibus bibliothecae Nationalis Parisiensis Graec. 3088 (= B), fol. 47-55 et Suppl. Graec. 270 (= C), fol. 359-364⁴, quae sunt apographa saec. xvii. Priorem nobis contulit amicissime Paulus Henry, S.I.; alterum nos ipsi inspeximus. Paucissimas codicis B easque selectas lectiones notare visum est, ceteris, quae librarii oscitantia finxit, silentio praetermissis. Nullius momenti sunt quae ex cod. C collegimus, ideoque omissa.

¹ A. PAPADOPOULOS-KERAMEUS, *Μαυρογορδάτειος βιβλιοθήκη* p. 75.

² Cod. Vatic. graec. 163. HEISENBERG, *Georgii Acropolitae opera*, t. I, p. vi; cf. t. II, p. xxii-xxiv.

³ Act. SS, Nov. t. III, p. 506.

⁴ H. OMONT, *Inventaire sommaire des manuscrits grecs de la Bibliothèque Nationale*, t. III, pp. 105-106, 241-42.

CONSTANTINI ACROPOLITAE
EPISTULAE

EPISTULA 22.

Τῷ μοναχῷ Θεοδοσίῳ. Στέλλω σοι τὸν λόγον, οὐκ ἐπιδεικνύμενος (εἰ γὰρ καὶ ἐπιδεικτικὸς ἦν ἔγωγε, ἀλλ' οὐκ ἔχρην ἐπὶ τοιαύταις ταῖς ὑποθέσεσιν οὐδὲ πρὸς τοιοῦτον ὁποῖος σύ, δς ἐκ πολλοῦ τὸ ἐν λόγοις φιλότιμον καταλέλυκας καὶ πρὸς Θεὸν μόνον ὁρᾷς, τὴν ἀληθινὴν σοφίαν καὶ ἐννυπόστατον), λαβεῖν δὲ ψῆφον βουλόμενος, εἴ γε καὶ τοῖς πόρρῳ πεμφθῆναι καὶ θεαθῆναι τοῖς ἐπ' ἀλλοδαπῆς ἄξιος · διπλοῦν γὰρ μοι τὸ δέος, τοῦτο μὲν εἰ ἀνάξιον πάντῃ τοῦ ἐπιφανοῦς ἐν μάρτυσι Δημητρίου φανείῃ τοῖς δεξομένοις τὸ πόνημα, τοῦτο δ' εἰ τοῖς αἰτίας ἀνιχνεύουσι μέμψεως λαβὴν τινα παράσχοι καὶ θύραν ὑπανοίξειε καταγνώσεως. Μὴ γοῦν λάβης πρόσωπον φίλου, ὃ τέως ἀδολώτατε φίλε, νῦν δὲ καὶ φίλε καὶ ἀδελφὲ καὶ πάτερ σεβασμιώτατε, ἀλλ' ἀδεκάστως ὥς εἴωθας ἐπιψήφισαι · καὶ γὰρ θαρραλέως παρρησιάσομαι ἢ τοῦναντίον ὑποσταλήσομαι. Ὑγίαινε καὶ τὸν ἐκτὸς ἄνθρωπον ἡμῶν τε ὑπερέυχου καὶ τὸν ἐντὸς πρὸς τῷ ἐκτὸς ὑγιαίνειν καὶ προτιμᾶν τὸν κρείττω τοῦ χείρονος.

EPISTULA 32.

Πρότρίτα, σεβάσμιε πάτερ, περὶ τοῦ λόγου, δν πρὸ βραχέος συντιθέντες τῷ Δαμασκόθεν Ἰωάννῃ καθωσιώσαμεν, λόγον πεποιηκῶς οὐ βραχὺν καὶ εἰς ἐπήκοον ἐπὶ τῇ ἐτησίῳ μνήμῃ τοῦ ἁγίου ἀνελίσχαι τοῦτον προθυμηθεὶς, τάχα διὰ τὸ πρὸς τὸν ἅγιον φίλτρον (φιλεῖ γὰρ τόνδε τὸν ἅγιον ἅπας λόγον μεταποιούμενος · εἰ δὲ καὶ ἀρετῆς ἐχόμενος εἴη, ἐπὶ πλεον πρὸς τὸν πόθον ἐκκάεται), ἴσως δὲ καὶ διὰ τὴν πρὸς ἡμᾶς παιδόθεν φιλίαν, ἣν παιδευτῶν καὶ παιδευμάτων κοινωνία προὔξενησε, καὶ ἡμᾶς ὥς ὁρᾷς ἐπὶ τῷδ' ἐρεθίζοντας ἔσχηκας · διό σοι καὶ τὸν λόγον πεπόμφαμεν · καὶ δέλθε τοῦτον ἰδίᾳ, μετὰ δὲ καὶ ἐπ' ἐκκλησίας · οὐ γὰρ ἂν σκώψειας διελθὼν, εἰ καὶ εἰς μακρὸν προενήνεκται · οὐδὲ τοῦ δέοντος ἐκταθῆναι πόρρῳ λογίσαιο διὰ τὸ ἀναγκαῖον οἶμαι τῶν τῷ λόγῳ ἐμπεριληφθεισῶν ὑποθέσεων · κοίνωσαι τόνδε καὶ τῷ σοφωτάτῳ πατρὶ Ἀρσενίῳ, δν εἰ γνώμονα καλέσει τις παντὸς ἐν λόγοις καλοῦ, οὐκ ἐπαισχυνηθήσεται · τῆς γὰρ ἀληθείας οὐχ ἁμαρτήσεται.

EPISTULA 40.

Οὐκ οἶδα εἰ καὶ πρὸς τὴν σὴν ὁ λόγος μετεδόθη σεβασμιότητα · οἶσθα δ' αὐτὸς ὡς ἐνδεδόκα|μὲν ἔγωγε, μᾶλλον δ' ἐπέσκηπα. Ὁ δὲ λαβὼν οὐχ ὅτι κατένευσεν, ἀλλὰ καὶ ὅλη καθυπέσχετο γνώμη, ἀντίκα τῷ ἐπελθεῖν μεταδοῦναί σου τῇ τιμιότητι · μὴ δὴ φθάσας ἔτι περὶ τούτου μαθεῖν, πέμπω σοι τὸν λόγον · ὃν εἰ μὲν προύλαβες διελθὼν τῷ διακομίζοντι ἐπάφες · δηλώσας ἐντεῦθεν ὡς ὁ προλαβὼν τὰ ὑπεσχημένα πεπλήρωκεν · εἰδ' οὖν, πλήν θᾶττον καὶ περὶ τὸν γεννήτορα γενέσθω · οὐ γὰρ ἔχει συντεθεῖς καὶ ἐκδέδοται · ἔχεις πρὸς τούτῳ καὶ τὸν εἰς τὸν μέγαν Κωνσταντῖνον προπονηθέντα μοι · ἐπειδ' ἡ τῆς σεβασμίας αὐτοῦ μνήμης ἡμέρα ἐφέστηκε, μελήσει σοι πάντως τίς τε ὑπαναγνώσεται τοῦτον, καὶ πῶς δὴ τοῖς παρατυχοῦσι τὰς ἐμπεριειλημμένας τῶν ὑποθέσεων ἀπαγγελεῖ καθαρώτερον.

EPISTULA 52.

Πρὸ ἡμερῶν οὐκ οἶδ' ὅπόσων διομιλοῦντι τῇ εὐγενείᾳ σου, ἐς τόδε πως τοῦ λόγου προενεχθέντος, ἔφης, ὡς ἐν τῷ δεῖνι μηνὶ καὶ κατὰ τήνδε τοῦ μηνὸς (ἀπὸ γὰρ μνήμης ὃ τε μὴν ἢ τε τοῦ μηνὸς ἡμέρα μοι γέγονεν), ἡ τοῦ ὀσιομάρτυρος Βαρβάρου μνήμη τελεῖται¹, ἔνθα δὴ καὶ ἐτησίως εἴθισται τελεῖσθαι, ἀλλ' ὁ λόγος ἔφθη διαφυγὼν ἢ μᾶλλον ἀπέπτη · ὡς γὰρ φησιν ἡ ῥαψωδία, πτερόεντες οἱ λόγοι · ὃ καὶ διττῶς ἔμοιγε νοεῖν ἔπεισιν · ἢ γὰρ ὅτι δυσθήρατοι καὶ τὸν ὠκύτατον διαδιδράσκοντες νοῦν, σῶμα παχὺ περικείμενον καὶ ὡς ἐν καρτάλῳ τῷδε περιειργόμενον, ἢ ὅτι γε δυσκατάσχετοί εἰσι, πολλοὶ καὶ πολλαχόθεν ῥαδίως ἐφιπτάμενοί τε καὶ ἀφιπτάμενοι. Τί λοιπόν; ἐνσημανθήτω διὰ μέλανος χάρτη · οὕτω γὰρ ἂν ὥς τισιν ἐνσχεθεῖς ἱμαῖσιν οὐκ ἐκφυγεῖν αὐθις ἰσχύσειεν ἢ γοῦν ὡς ἐν οἰκίσκῳ περιληφθεῖς, ὁποίους ἐκ λύγων οἱ φιλόστρουθοι διαπλέκειν εἰώθασιν, οὐκέτι πως διαδρᾶς οἴχοιτο. Ὅτου δὲ τοῦτο χάριν αἰτῶ, εἰ τῆς κατεχούσης περιγένωμαι νόσου, ἔγωγε αὐτὸς παραγενόμενος γνωριῶ.

EPISTULA 65.

Λόγον πρὸ βραχείος ἐκθέμενος, μαρτύρων ἐγκώμιον, τῇ ἱερό-

¹ S. Barbari memoria inscripta est in libris Graecorum 5, 6 vel 8 maii. *Synax. Eccl. CP.*, pp. 660, 666. Cf. *Anal. Boll.*, t. XXIX, p. 276.

τητί σου πρὸ παντὸς ἄλλον διὰ φροντίδος εἶχον κοινώσασθαι · φροντὶς δὲ καὶ λύπη ἐπιπεσοῦσαί μοι οὕτω πως διέθηκαν, ὥς οὐχ ὅτι γε τοῦ λόγου ἀλλὰ καὶ ἑμαντοῦ σχεδὸν ἐπιλαθέσθαι · μόλις δ' ἀνανήψας τὸν λόγον καταπιστεύω σοι, τὴν εὐχὴν ὥς ἔθος αἰτούμενος · τὴν τε βίβλον ἀποδιδούς τὴν μετ' αὐτὴν ἢ καὶ πρὸ αὐτῆς λαβεῖν βούλομαι.

EPISTULA 66.

Τὸν ὅσιον εἰ πᾶς τις φιλεῖ Ζωτικόν, δικαίως ἂν γε φιλοίῃ καὶ ἀποπληροίῃ τὸ ὅσιον, ὅτι τε τὰ καλὰ φιλεῖν δίκαιον καὶ ὅτι διαφερόντως οὗτος πεφίληκε τὸ ἀνθρώπειον, φιλάνθρωπος εἰ καὶ τις ἀναδειχθεὶς καὶ τῶν ἐν ἐσχάταις ἀσθενείαις κηδεμῶν συμπαθέστατος καὶ εἰ χρῇ τοῦτ' εἰπεῖν, μετὰ Θεὸν Θεὸς τοῖς καταπαθέσιν ἀναφανείς, τὴν ἐκείνου φιλάνθρωπίαν ὥς ἐνὸν μιμησάμενος καὶ τὰ εἰκότα τούτων προνοησάμενος · ὅσιον οὐκοῦν τοῦτον καὶ τιμᾶν καὶ ἀσπάζεσθαι καὶ γεραίρειν ὥς ἕκαστος βούλεται τε καὶ δύναται. Τούτου τὸν βίον συγγραφάμενος τῷ τὰ τῆς τοιαύτης ἐπικαρπίας καταβαλομένῳ σπέρματα στέλλω σοι · καὶ οἶμαι εἰ μὴ τοῦ γε ἄλλου ἀλλ' αὐτῆς ἀποδεχθῆσομαι τῆς προθέσεως, ἣν ἄνωθεν οἶσθα προθέμενον. Τίς αὕτη; ταῖς ἱεραῖς τῶν ὑποθέσεων ἐμφιλοχωρεῖν καὶ βίους ἁγίων συγγράφεσθαι.

EPISTULA 96.

Εἰ θείους ἄνδρας ἀπὸ μνήμης ὥς εἴρηκας τίθεμαι, τί τῶν ἀγαθῶν οὐ παρὰ φαῦλον ποιήσομαι; εἰ δ' οὕτως ἔχω πρὸς τὰ καλὰ διαθέσεως, ποῦ χοροῦ τῶν ἀνθρώπων τετάξομαι; ποίας μοίρας κριθήσομαι; τῆς ἐσχάτης ἐκ τοῦ δικαίου καὶ χείρονος · ἀλλ' οὐχ οὕτω περὶ ἐμοῦ φρονήσης ἂν οἶομαι · ὅς οὕτω με καλὸν οἶει, ὥς εἶθε καὶ ἦν ὅποιος πρὸς τῆς σῆς ὑπείλημμαι τιμιότητος · οὐ γὰρ ὅτι γε ἀγαθὸς αὐτὸς κατὰ τὸν φάμενον ὦν οὐκ ἂν μου καταγνοίης, καὶ εἰ κακὸς ἔγωγε, ἀλλὰ καὶ φιλῶν ἄλλως χρηστὰ φρονοίης ἂν καὶ λέγοις περὶ ἐμοῦ · οὐ γὰρ δὴ τὸ παροιμιαζόμενον ἐπενέγκοιμι, περὶ τοῦ ὀρθῶς ὀρῶντος σοῦ καὶ καλῶς κρίνοντος τὰ ἡμέτερα τὸν λόγον ποιούμενος · ἔφη δ' οὐχ οὕτω σοι ἐπελθὼν οὐδὲ τηνᾶλλως προενεχθέν, ὥς ἐπελαθόμην σου, καὶ δεῖγμα σαφῶς ἐπενηνόχεις, ὅτι καὶ τὴν σὴν ἐθέμην περὶ οὐδενὸς αἵτησιν · ἀλλ' ἐπειδήπερ τῷ πρὸς τὸν τὴν ἄθλησιν διαβόητον, τὸν τροπαιοφόρον λέγω Γεώργιον, διαπύρῳ πόθῳ περικαιόμενος καὶ τοὺς αἰνετηρίους τούτου διψῶν καὶ ὃν ὁ ἐμὸς πατήρ λόγον ἐγκωμιαστικὸν ξυνέθετο τοῦ

μεγαλομάρτυρος, συνταττομένω μοι ἐπέσκηψας στείλαι σοι καὶ οὐκ ἀπεστάλκειν σοι, τούτου γε ὠνείδισας εἵνεκα καὶ ἀμνήμονα τοῦ φιλοῦντος ὠνόμασας · ἐγὼ δὲ μέμνησαι πάντως, ὥς ἔφην σοι ποιουμένω τὴν αἵτησιν, οὐδὲν τῶν ἐμῶν πονηθέντων πατρὶ εὐρίσκεσθαι παρ' ἐμοί · καὶ ὅπως τοῦτο, δεδήλωκα · ζητήσιν δ' ὑπεσχόμην καὶ στελεῖν σοι διὰ τάχους, εἰ κτήσομαι · οὐ γοῦν ἀποκρύψομαι τὴν ἀλήθειαν · ζητήσας τὴν πρώτην εὐχερῶς οὐχ εὐρόμην, μετὰ δὲ φροντίσι συχναῖς περιστοιχισθεὶς καὶ ἄλλων ἄλλοθεν ἐπεισεουσῶν συγχυθεὶς καὶ τῆς αἰτήσεως καὶ τῆς ὑποσχέσεως ἐπελαθόμην, ὁμολογῶ. Καὶ νῦν δ' ἴσθι ῥαδίως οὐχ εὐρίσκω ζητῶν, εὐρήσειν δὲ προσδοκῶ καὶ τὰ τῆς ἐπισκῆψεως περανῶ · εἴης ὑγιαίνων καὶ σώματι, πάτερ καὶ φίλε καὶ ἀδελφὲ ποθεινότατε, καὶ ἡμῶν μὴ διαλίποις ἐν ταῖς πρὸς Θεόν σου μεμνημένος ἐντεύξεσιν.

EPISTULA 130.

Μέμνησαι πάντως, οὐκ ἐπιλέλῃσαι, ὥς μιᾶς συντυγχάνων μοι (οὐ γάρ πω τὴν ἐμὴν ἀπεστρέφου συντυχίαν, ὥς ἐκ τοῦ θαμὰ συγγίνεσθαι διεδείκνυες) τῷ μακαρίῳ Σαμψὼν λόγον ἐγκωμιαστικὸν συνθεῖναί με διηρέθιζες · ἐγὼ δ' ἐπιστυγνάσας εἰρήκειν σοι «πάλαι παρήκμασα καὶ ἤδη γεγήρακα, σὺ δ' ἀκμάζεις ἔτι περὶ λόγους σοφῶν τε βίβλους ἀνελίττεας καὶ σοφιστῶν · σοῦ τοῦτ' ἔργον ἢ τῶν τινος κατὰ σέ, οἳ τὴν πυρίπνουν εἰσέτι καὶ φιλεῖτε καὶ πνέετε.» Ἀλλά πως τοῦ λόγου νῦν εἰς μνήμην ἔλθων, καὶ εἰ πλέον γεγήρακα καὶ εἰ συμφοραῖς περιπέπτωκα καὶ νωθῆς περὶ τὰ τοιαῦτα γεγένημαι, φίλου (καὶ φίλου τοιοῦτου τὸν λόγον, τοιοῦτου τὴν ἀρετὴν) ἀξίωσιν παριδεῖν οὐκ ἔκρινα δεῖν · ὅθεν καὶ τὸν εὐρισκόμενον βίον τοῦ μάκαρος πεμφθῆναι ζητῶ παρὰ τοῦ αἰτήσαντος κρείττω τοῦδε λαβεῖν · γένοιτο δὲ σοι τοιοῦτον εὐρεῖν, ὅποιον ᾠήθης λαβεῖν.

EPISTULA 143.

Παρὰ τὴν Αἰλίαν, ἣν ἀρετῇ κοσμεῖς εἰληχῶς, οὐ πρὸ μακροῦ γεγονῶς καὶ φιλοφροσύνης πρὸς τῆς σῆς τυχῶν ἀγιότητος, ἐπεὶ περ οὐκ εἶχον ἄλλως ἀμείψασθαι, τὸν ἀπανταχῇ μὲν τιμώμενον παρὰ δὲ τῇ σῇ πόλει καὶ μάλιστα, Προκόπιόν φημι τὸν ἐν ἀθληταῖς περιώνυμον, λόγοις ὥς ἐνὸν γεράραι προήρημαι · τοιοῖσδε καὶ γὰρ χαίρειν μᾶλλον τὴν σὴν ἐγνώκειν μακαριότητα · καὶ δὴ σοι πέμπω τὸ σύγγραμμα, ἐφ' ᾧ γε, εἰ φανείη δεκτόν, παρὰ τῇ τοῦ μάρτυρος ἐπωνύμῳ μονῇ κατὰ τὴν ἐπέτειον ἐνδοθῆναι τούτου

μνήμην ἀναγινώσκεισθαι · εἰ δ' οὖν παροραθῆναι καὶ ὥς τι τῶν ἀχρήστων τοῖς σῆσιν ἐπιρριφῆναι κατάβρωμα. Ὅπότερον γὰρ ἂν γένοιτο, σαφὲς ἐσεῖται μοι σύμβολον τοῦ οὕτως ἢ ἐκείνως τὸ προσενεχθὲν δεδέχθαι τῷ μάρτυρι.

EPISTULA 144.

Φιλεῖς ἐμὲ καὶ δι' ἐμὲ καὶ τὰμά · τῷτοι καὶ ὑπόγυόν μοι συντεθέντα λόγον εἰς μάρτυρα, καὶ μάρτυρα τοῖς τὰ πρῶτα τῶν μαρτύρων φέρουσι συναρίθμιον, στέλλω σοι καὶ ὥς φίλῳ καὶ ὥς σοφῷ · ἐπεὶ δ' οἶσθα φιλοσοφίαν καὶ φιλίαν ἀσπαζομένην καὶ ὑπερτιθεῖσαν παντὸς τὴν ἀλήθειαν, μὴ τῇ φιλίᾳ νικώμενος τὴν δ' ἀλήθειαν προτιμῶν δίελθε · καὶ διελθὼν ἐπιψήφισαι, τοῦ φίλου κατ' Ἀριστοτέλην φιλτέραν ποιησάμενος τὴν ἀλήθειαν.

EPISTULA 150.

Ἄνθ' ἑνὸς δύο δεξάμενος μὴ καθοκνήσης ἄμφω διελθεῖν ὥσπερ εἶωθας ἐπιστατικώτερον · πρὸς γὰρ τῷ τοῦ Παντελεήμονος ἐγκωμίῳ καὶ τὸ <εἰς> τοὺς ἄθλους ἔχεις <τοῦ> ἰσοκλεοῦς Προκοπίου πρὸ βραχέος μοι πονηθὲν, γεγηρακότος ἄμφω γεννήματα καὶ συγγνώμης διὰ τὴν τῷ γήρει σύμφυτον ἀτονίαν, εἰ τοῦ προσήκοντος ἀποδέει, δεόμενα.

EPISTULA 157.

Μίαν αἰτήσας καὶ δύο λαβὼν τὴν αἰτίαν μὴ ἀπόρει ζητῶν · φιλεῖς καθαρῶς, χαρίζομαι δαφιλῶς · τάχα δ' ἂν σοι καὶ τρίτην προσέπεμψα (τρεῖς γὰρ αἱ βίβλοι, ἐν αἷς μοι τὰ τῶν πονημάτων συντέτακται), εἰ μὴ πλείους τό γε νῦν εἶναι τοὺς πόρους σοι παρασχεῖν οὐκ ἔκρινα δεῖν.

EPISTULA 167.

Ἔφην πρὸ συχνῶν οὐ πάνν τῶν ἡμερῶν φιλίας¹ τρόπον παραβάλονται σοι, ὥς ἐπιστολὴν πρὸς τὴν σὴν ἐνεχάραξα τιμιότητα · καὶ πέμψειν ὑπεσχόμην πρὸς τῷ ἐπὶ τῷ μάρτυρι Νεοφύτῳ ξυντεθέντι λόγῳ μοι νεωστὶ τοῦθ' ὃ πλειστάκις οἶσθα πεποιηκότα με · ἀντιγραφέως δὲ τυχὸν οὕτω μὴ τυχὼν δεξιού, ἐσάρτι ἀνεβαλλόμενην · ταῖς δὲ παροιμίαις μόγις πεισθείς, εἰ καὶ δημοτικά, τῇ τε « ἦν

¹ φιλίαν cod.

μὴ παρῇ κρέας, ταρίχῳ¹ χρηστέον » παρεγγυώσῃ καὶ γε τῇ « πολ-
λαχοῦ μὲν ζητήσεις » φασκούσῃ « ἐκ δὲ τῶν ιδίων οἰκονομήσῃ τὰ
σά », τῷ ἐμῷ Σελαγίτῃ χρησάμενος (οἶδας τὸν ἄνδρα καὶ ὁποίαν
περὶ τὴν γραμματικὴν αὐχεῖ τὴν ἀκρίβειαν), τὰ τῆς ὑποσχέσεως
ἤδη πεπλήρωκα καὶ ψεύδους ἐμαυτὸν αἰτίας ἀπήλλαξα.

EPISTULA 170.

Ὁ μοι πέπομφας συναξάριον, τὸ πεπλατυσμένον ὡς εἶρηκας,
καὶ ἄπαξ ἀνελίξας καὶ δις ἤδη δέ που καὶ τρεῖς οὐχ ὅτι γε πεπλατυσ-
μένως τῇ περὶ τοῦ ἁγίου Γερασίμου διηγήσει περιτετύχηκα ἀλλ'
οὐδ' ἐστενωμένως · οὐ γάρ τινα λόγον ὅλως ποιουμένην εὖρον περὶ
αὐτοῦ · καὶ οὐκ οἶδ' ὅπως ὁ τὰ περὶ τῶν ἄλλων ἁγίων ἱστορημένα
συνειλοχῶς τὰ περὶ τοῦδε παρέδραμεν ἀνιστόρητα, εἰ καὶ τινα
μνήμης ἄξια πεφνηνότα ἀξιάκουστά τε χριστιανοῖς καὶ ὡς ἀληθῶς
ἀξιάγαστα · εἶπον δ' ἂν καὶ ἀξιοζήλωτα, εἰ μὴ γε ὑπὲρ ζῆλον
ἡγούμεν ταῦτα καὶ μίμησιν.

EPISTULA 171.

Εἰ καὶ τὰ τῆς ἰσχύος μοι παραλέλνται, ἀλλ' οὐ τὰ τῆς προθυ-
μίας ἐκλέλοιπε · τῷτοι καὶ τῷ τοῦ ἁγίου Γερασίμου βίῳ ἢ μᾶλλον
τοῖς ὑπερφυέσιν ἔργοις αὐτοῦ τὸν λόγον ἐνδοῦναι προθυμηθεὶς
τὴν περὶ τούτων ἱστορίαν ζητῶ · ζητῶν δὲ καὶ οὐ λαμβάνων δέ-
δοικα, μὴ καταληφθεὶς ὁκνῶ πρεσβυτικῷ ἀπόσχωμαι τῆς προ-
θέσεως · εἰ γοῦν ἐθέλεις καμὲ τὸν προθυμηθέντα καὶ τὸν διεγεί-
ροντα σὲ τοῦ τε ἔργου καὶ τῆς πρὸς τοῦτον συνάρσεως κομίσασθαι
τοὺς μισθοὺς, μὴ κατοκνήσης, εἰ καὶ γέρων εἶ, τὸ ζητούμενον
εὖρεῖν σύγγραμμα · ἰδοὺ γὰρ καὶ αὐτὸς γέρων ὢν αἰροῦμαι πο-
νεῖν.

EPISTULA 175.

Εἶχον μὲν καὶ ἄλλως ἐν νῶ, ὡς οὐκ ἀπὸ μνήμης σοι ἀποδεδημη-
κότι γεγόναμεν · ἑξαπίνης δὲ διακομισθεῖσά μοι πρόσρησις² (μετ'
εὐχῆς δ' ἦν ἡ πρόσρησις² μὴ ἐξ ἐφέσεως ἀπατᾶσθαι) διεβεβαίωσε
μάλισθ' ὅτι καὶ πρὸς ἔργον με διηρέθιζε, καὶ ἔργον θεοφιλές,
τὴν τοῦ θείου Γερασίμου πολιτείαν ἱστορῆσαι καὶ τὸν τούτου
βίον συγγράφασθαι. Ἐπεὶ γοῦν αὐτὸς τὸ κατὰ τὴν σὴν ἐπέρανα

¹ ταρίχα cod. — ² πρόσρησις cod.

βούλῃσιν ὥς ἐξόν, καὶ ταῦθ' οὕτω πονήρως ἔχων, ὥς μὴδ' αὐτὰς τὰς χεῖρας, αἷς εὐαγώγοις τῷ τέως ὑπηρέτισι χρώμενος, οὐ κατώκνουν τοιαύταις ἐπιχειρεῖν ὑποθέσεσι, μὴδὲ σύ, πάτερ σεβάσμιε, τῆς κατὰ Θεὸν ἐνεργείας γινόμενος ἐπιλήσμων εἷης ἡμῶν.

EPISTULA 176.

Πολλαχοῦ ζητήσας τῷ τοῦ ἁγίου Γερασίμου βίῳ πεπλατυσμένως ἐκτεθέντι περιτυχεῖν, ὥς ἂν καὶ αὐτὸς ὥς ἐνὸν τοῖς περὶ τοῦδε λόγοις ἐμπλατυνθήσομαι, μῆδαμοῦ δὲ ἄλλως ἢ ὥς ἐν βραχεῖ καὶ συνεπτυγμένως ἀπαγγελθέντα τοῦτον εὐρών, συνεσταλμένως τοῦτον συνεγραψάμην καὶ γὰρ. Μὴ γοῦν νωθείας ἐντεῦθεν καταγνῶς μου τοῦ γέροντος · ζῇ γὰρ ἔτι καὶ νεάζει τὸ περὶ τοιαυτά μοι πρόθυμον.

EPISTULA 178.

Μαλάχης κλῶνας ζητοῦντος, οὐκ ἐφ' ᾧ γε κατὰ τὴν Ἑσιόδου παραίνεσιν¹ λιμοῦ παύσασθαι, ἀλλ' ἐπὶ τῷ μέλους κατὰ τὴν σὴν εἰσήγησιν πάθος ἰάσασθαι, καὶ μῆδαμοῦ τῶν σταλέντων χλοάζουσι τούτοις δυνηθέντων περιτυχεῖν, εἰρηκέ τις, ἡγνόει δ' οὗτος, ὥς ὁ τὴν διὰ τῆς βοτάνης ὑποθέμενος θεραπείαν αὐτὸς εἰ «τί ζητεῖς ἄλλαχοῦ; τὸ τοῦ κυρίου Ἰωαννικίου κηπίον πρὸς ἄλλαις ὄσαις κομᾷ πόαις τε καὶ φυτοῖς καὶ μαλάχαις τῶν ἄλλων ἀπανθουσῶν² τέθηλεν.» Ὁ γοῦν τὴν ἱασιν ὑποθέμενος στείλατω τὸ ἱατήριον, ἐπεὶ καὶ μόνος ἀνχεῖς · γένοιτο δὲ ταῖς σαῖς θεοπειθέσιν εὐχαῖς πρὸς ἀλήθειαν ἀκεστήριον.

EPISTULA 187.

Τὸ πρῶτον πρότρυτα τῶν ἐμῶν πονημάτων στεῖλαί σου τῇ ἀγιότητι βουληθείς, ὥς προεπιστείλας ἐγνώρισα, νῦν τῷ πρώτῳ καὶ τὸ δεύτερον συνεκπέμψαι δεῖν ἔκρινα · εἰς γὰρ τρεῖς βίβλους, ὅσα συγγραψάμενος ἔφθην, συναγαγών, δυσι μὲν ταύταις τὰ καταλογάδην ἐκτεθέντα³ μοι περιείληφα, τῇ δὲ λοιπῇ τὰ δι' ἰάμβων συνήθροισα · εἰ δὴ ταύτας μὴ κατοκνήσης ἐπεξιῶν, καὶ τὴν τρίτην ἀποστελῶ.

¹ Opera et dies, 41. — ² ἀπανθειςῶν cod. — ³ ἐκταθέντα cod.

APPENDIX.

Λόγος εἰς τὴν ἀνακαίνισιν τοῦ ναοῦ
τῆς τοῦ κυρίου ἡμῶν Ἀναστάσεως διαθητικός.

1. Τῷ τὸν οὐρανὸν καὶ τὴν γῆν πληροῦντι Θεῷ, τῷ καὶ τὸ εἶναι ἡμῖν παρεσχηκότι καὶ ὑπὲρ τοῦτο εὖ εἶναι ἡμᾶς αὐθις ἀπολαβεῖν οὐπερ διὰ παράβασιν ἐκπεπτώκειμεν, καὶ ἐννηθροπηκότι καὶ ἑαυτὸν ἐκδεδωκότι πρὸς θάνατον, τί τις ἂν ἄξιον προσενέγκοι; καὶ πῶς τῶν εὐεργεσιῶν τῶν τοσούτων, τῶν τηλικούτων ἀμείψαιτο; Κἂν ἑαυτὸν τοῖς αὐτοῦ δοκοῦσιν εἰσενέγκῃ προσθείς· (δοκοῦσι δὲ φημι ὡς οὐδενὸς ταῖς ἀληθείαις ¹ προσόντος ἡμῖν γεγονόσι τε καὶ ζωὴν λαχοῦσιν ἐπὶ κήρῳ), οὐκ ἔστιν εἰπεῖν ὅσον τῆς ὀφλήσεως ἐλλειφθήσεται· ὁ γὰρ εἴληφε, δέδωκεν, ὃ τι δ' εἴληφε, τί περ ἂν τίσας τὸ καθήκον ἐκπλήσειε; τί ταῖς τοσαύταις ἀντιδοίῃ δωρεαῖς ἰσοστάσιον, πόθεν εὐρὼν ἐκ τίνος χρησάμενος; οὐκ ἔστιν οὔμενον, οὐκ ἔστιν, ὧν εὐηργετήθημεν τὸν εὐεργέτην ἀμείψασθαι. Ὅτι δὲ καὶ καθ' ἡμᾶς ὑπὲρ ἡμῶν γέγονεν ὁ ὑπὲρ ἡμᾶς καὶ ὑπὲρ φύσιν ἅπασαν τὴν ὑπὲρ ἡμᾶς, οὐχ ὅπως ἔργοις ἀμείψασθαι, ἀλλ' οὐδὲ λόγοις ἂν ψιλοῖς ἄξιαν ἀποδοῦναι τὴν εὐχαριστίαν ἰσχύσαιμεν. Ἀλλ' ὦ τῆς ὑπεραπείρου χρηστότητος, ὦ τῆς ἀνεικάστου τοῦδε πρὸς ἡμᾶς φιλανθρωπίας καὶ ἀγαθότητος, μόνην τὴν τῶν εὐεργετημάτων ἐπίγνωσιν, μόνην τὴν ἐξ εὐγνωμοσύνης εὐχαριστίαν ὡς αὐταρκεστάτην ἀντίδοσιν δέχεται, καὶ τὸ δὴ μεῖζον ἀντιδωρεῖται πολλαπλασίονα καὶ τὴν τῶν αἰωνίων ἀγαθῶν ἀπόλαυσιν ἐπιδαφιλεύεται.

2. Ταύτῃ τοι καὶ ἡμεῖς εἰς νοῦν τὰ τοιαῦτα βαλόμενοι, τὸν ἐπ' ὀνόματι τῆς τοῦ κυρίου καὶ σωτῆρος ἡμῶν Ἀναστάσεως ἐκ μὲν βάθρων τὴν ἀρχὴν ὑπὸ τῆς ἐν ἀγίαις περιωνύμου Ἑλένης, τῆς τοῦ ἐν βασιλεῦσιν ἀοιδίμου καὶ ἰσαποστόλου Κωνσταντίνου μητρός, ἀνεγερθέντα νεῶν, ὑπὸ δὲ τοῦ πανδαμάτορος διασαλευθέντα χρόνον, καὶ ὑπὸ βασιλικῶν αὐθις ἀνακαινισθέντα τε καὶ στηριχθέντα χειρῶν, μετὰ δέ γε τὴν τῆς Κωνσταντίνου ὑπὸ τῶν Ἰταλῶν ἄλωσιν ἐρειπωθέντα τε καὶ καταβληθέντα σχεδὸν τέλεον, ὡς μηδὲ προσκοδίαν ἔχειν ἐγέρσεως, μὴ περιιδεῖν ἡγησάμενοι δεῖν, πλείστων ἄλλων τῶν καθ' ἡμᾶς καὶ ὑπὲρ ἡμᾶς τὴν ἀξίαν τέ φημι καὶ τὸν ὄλβον χεῖρα μὴ τολμησάντων ὅλως ἐπιβαλεῖν, τῇ τοῦδε

1. — ¹ τῆς ἀληθείας B.

ἀνακαινίσει ἢ ἀνοικοδομήσει μᾶλλον εἰπεῖν, ὁλοσχερῶς τε καὶ ὁλοψύχως ἐπεβαλόμεθα καὶ χρημάτων οὐκ ἐφεισάμεθα. Πλείστα γὰρ ἡμῖν ἐκ τῆς τοῦ πλουσιοπαρόχου Θεοῦ δεξιᾶς κεχορήγητο, παρ' οὗ καὶ τὸ μεῖζον ἐσχήκαμεν τὴν περὶ λόγους καὶ σοφίαν, ἄλλοι μὲν ἂν ἴσως εἴποιεν εὐδοκίμησιν, παιδείαν δὲ φαίην ἔγωγε ἐραστὴν καὶ σεμνὸν ἐπιτήδευμα. Τοίνυν καὶ ἀνηλωκότες συχνὰ τὰ τε πεσόντα τοῦ ἱεροῦ δόμου ἠγείραμεν καὶ τὸν ὄροφον ἐπ' ἀστηρίκτοις ὥσπερ εἰ στηριζόμενον, ἵνα τι καὶ αὐτὸς τῷ εἰπόντι ἐπ' ἀκινήτῳ τὸ πᾶν κινεῖσθαι φαίην παρόμοιον, καὶ προσδόκιμον ὅσον οὕτω πεσεῖσθαι τυγχάνοντα, ὥς τὸ εἶκος ἐστηρίξαμεν καὶ μένειν ὄροφον ἐποιήσαμεν· καὶ τούτων ὅψις ἔστι διδάσκαλος καὶ τὰ ἔργα τῶν λεγομένων μάρτυρες ἀπαράγραπτοι. Διὰ βραχείος ὥς εἶχεν ὁ ναὸς ἢ μᾶλλον ἢ νῦν μονὴ γνωριῶ.

3. Χιλιοστὴν χρυσίων τοῖς τὸν χοῦν ἐκφορήσασιν καὶ τῶν συγχωσμάτων τό τ' ἐμβαδὸν τοὺς τε θεμέθλους καὶ τὰ κύκλω τούτων ἀποκαθάρασιν εἰς μισθὸν ἀριθμηθεῖσαν ζυγοστατηθεῖσαν δεδώκαμεν. Ἐγὼ γὰρ ὥς καὶ ἡμεῖς τοῖς ἡμετέροις συνεξεφοροῦμεν θεράπουσιν. Ἐρῶ τι καὶ ἕτερον καὶ τῷ λόγῳ πίστιν μᾶλλον παρέξομαι. Τοὺς τοῖς ἐπιστάταις τοῦ ἔργου ἐγχειριζομένους χρυσοῦς, ὥς γε δὴ τοῖς μεγάλοις ἐπιβάλλουσιν ἔργοις ποιεῖν εἴθισται, ὑπογραμματεῖς ἀποταχθέντες χάρταις ἀνὰ μέρος ἐνεσημαίνοντο. Καὶ τὸ διὰ μηνὸς λογιζόμενοι, ἐνιαυτοῦ παρεληλυθότος συνελογίσαντο τὸ ἀναλωθέν· ἐξ οὗ πρὸς ταῖς δέκα χιλιοστύας χρυσίων τῶν ἐπιστατῶν δεδηλωκότων ὥς ἀνηλώκεσαν, ὃ ἐμὸς ὑπολαβὼν πατήρ ἔφησε· «Μὴ τοῦ λοιποῦ γραμματεῖω σημειοῦσθαι τὰ ἀναλούμενα βούλομαι· οὐ γὰρ ἀνθρώπῳ ταυτὶ δίδωμι· τῷ δεδοκότι προσφέρω Θεῷ. Ὡς οὖν ἐφορῶντος² αὐτοῦ ὃ λαμβάνετε ἀναλίσκετε τε ὅποσα δ' ἐδόθησάν τε καὶ ἀνηλώθησαν, ὃ φασιν αὐτὸ δείκνυσιν.» Ἀλλ' ὅπως οὕτω τὸν λόγον προήνεγκα καὶ με τῷ ἐμῷ ἐπὶ τῷ περιφανεῖ τῷδ' ἔργῳ συνεῖρα πατρὶ καὶ τῆς μεγαλουργίας ταύτης γενέσθαι οἱ κοινωνὸν εἴρηκα, καὶ ὥς οὐκ ἀπεικότως τοῦτο πεποίηκα, γνωριῶ. Δῆλον μὲν γὰρ ὥς τῶν ἑαυτῷ προσόντων ἐκεῖνος ἦν κύριος καὶ ὅσον ἐστὶ τε καὶ δείκνυται, ὑπ' ἐκείνου μόνου τετέλεσται. Ἐγὼ δὲ παῖς ἦν ἔτι καὶ πέρας ταῦτ' εἴληφε.

4. Τῷ γοῦν ἔργῳ συνεπεισήγαγον ἑμαυτὸν καὶ κοινὸν ἀμφοῖν ἐποησάμεν τὸ ἐκεῖνον καθαρῶς ἴδιον, οὐχ ὅτι γε ἔφυν ἐξ ἐκείνου, οὐδ' ὅτι πρωτότοκος τούτῳ τῶν υἱέων ἐτύγχανον ὢν, εἰ καὶ μὴ

3. — ¹ ἔρωτι B. — ² ἐφοροῦντος B2, ἐφορῶντος B1.

μικρά μοι πρὸς αὐτὸ καὶ τοῦτο συμβάλλεται, ἀλλ' ὅτι μοι ὡς πρωτογενεῖ πλείω τῶν ἄλλων εἰς κλῆρον δοῦναι βεβούλητο. Τοῦ δ' ἔργου γενόμενος, ἔμοι πρὸ τῶν ἄλλων τὴν κληρονομίαν ἐμείωσε· πρὸς γὰρ ἐμὲ μόνον τοῦ Κυρίου καὶ σωτῆρος, οὗπερ ἐπώνυμος ὁ νεῶς, στήσας ἐπίπροσθεν, τοῦτ' εἴρηκεν, ἐπειδὴ με — καὶ γὰρ παιδευταῖς ἐνεχείρισε καὶ παιδαγωγοὺς ἐπέστησε — τοῖς μουσειοῖς ἐνδιέτριβον ὡς ἐπέσκηψε, τὴν ἐγκύκλιον παιδευόμενος καὶ διαλειμμάτων ἐκείνῳ παραγινόμενος.

5. Καὶ γοῦν ποτε τῆς μαθήσεως ἀφεθείς καὶ τὴν πρὸς ἐκεῖνον ἰών, ὡς ἐν τῇ μονῇ πυθοίμην εὐρίσκεσθαι, τὰ καθ' ἐκείνην ἐπισκεπτόμενον, παρέστην φροντίδος τε καὶ δέους τυγχάνων ὑπόπλεως· ὥοιμην καὶ γὰρ τῶν τι με τῶν συνήθων ἐρέσθαι. Τὰ δ' ἦν· Τί διὰ τῆς ἐβδομάδος δεδίδαξαι, περὶ τίνος ἠκροάσω τὴν θές, περὶ τίνος τὴν πρότριτα; Ὁ δ' οὐδὲν περὶ τούτων εἰπών, τῆς δὲ χειρὸς με λαβόμενος καὶ τὸν νεῶν εἰσιών, τῇ τοῦ Θεοῦ καὶ σωτῆρος ἡμῶν ἐνατενίσας εἰκόνι· «Οὗτός ἐστιν, ἔφησεν, ὁ τοῦ εἶναι τοῖς οὖσι παροχεύς, ὁ τοῖς ζῶσι τῆς ζωῆς χορηγός, ὁ τῶν ὄλων καθάπαξ δημιουργός. Οὗτος οὖν ὁ ἐκ μὴ ὄντων τὰ πάντα παραγαγών, οὗτος καὶ τὰ σύμπαντα διοικεῖ. Τούτου κατὰ τὸν ψαλμῶδὸν διανοίγοντος τὴν χεῖρα, πᾶν ζῶον εὐδοκίας ἐμπίπλεται. Οὗτος ὁ καὶ μοι λόγον παρασχών, τῶν ἐν βίῳ τὸ τιμιώτατον, οὗπερ οὐδὲν τῶν ἐπὶ γῆς ἰσοστάσιον, ὡς καὶ τις τῶν θύραθεν μεμαρτυρήκει σοφῶν· δι' ὃν καὶ γεγονὼς περιδοξός τε καὶ ὀλβιος, πλείστοις τῶν καθ' αἷμα προσηκόντων ἐπήρκεσα· ἐγὼ γὰρ ὡς καὶ ἄλλοτρίοις τὰ τῆς ἐνδείας ὡς ἐνὸν ἐθεράπευσα. Καὶ νῦν ὑπὲρ τούτων καὶ διὰ ταῦτα τῷ μεγίστῳ τῷδ' ἔργῳ ἐπικεχείρηκα καὶ χρημάτων πλήθος ἀνήλωκα καὶ ἀναλώσειν βεβούλημαι· τοιγάρτοι καὶ τὸν σὸν κλῆρον οὐ μετρίως μειῶσαι σκοπῶ· πλείω μὲν γὰρ προέταξα δοῦναί σοι· πλειόνων δ' ἐν χρεῖα γενόμενος, πρὸς τῷ τοῦ ἐλλειφθέντος ἀφελὼν ἡμίσει τὸ ἔβδομον, κληροδοτήσω σοι τὸ λοιπόν. (Ἦν δ' ὁ γε οἱ προδέδοκτο δοῦναί μοι χιλιοστές χρυσίνων ἐπτά.) Σοὶ δ' εἴ πως ποτε, ὅπερ ἀπεύχομαι, συμβήσεται τῶν χρειωδῶν ἐνδεια, τῇδε παραγινόμενος τάδε πρὸς τὸν δεσπότην ἀτενίζων λέγε Χριστόν· «Φιλάγαθε κύριε, ὁ ἐμὸς ὡς οἶσθα, πατήρ τὸ πλεῖον τῆς ἐμῆς κληρονομίας τῷ σῷ προσανηλώκει νεῶ· καὶ νῦν αὐτὸς ὑστεροῦμαι καὶ τῶν ἐν χρεῖα προσδέομαι· μὴ γοῦν ἐάσης ἐπὶ πλεῖόν με προσταλαιπωρεῖν ἐνδεία, πλουσιοπάροχε.» Καὶ πέποιθα τοῖς ἀφάτοις οἰκτιρμοῖς τοῦ ὑπεραγάθου τούτου Χριστοῦ, τέκνον μοι ποθεινότατον, ὡς οὐκ ἐάσει σε ἀπρομήθευ-

τον · ἀλλ' ὧν ἂν ἐν χρεία τυγχάνων εἴης, ἀπροσδοκήτους σοι τοὺς πόρους παρέξεται. »

6. Τούτων εἵνεκα τὸν λόγον οὕτω προήνεγκα, καὶ τοῦ ἔργου τῷ πατρί με γενέσθαι συλλήπτορα μὴ ψευδάμενος εἶρηκα · ἦν οὖν ἐξ εὐλόγου τῆς μονῆς ταύτης κτήτωρ καὶ γὰρ, ἢ μᾶλλον εἰπεῖν ἀνακαινιστῆς ὡς δεδήλωκα · καὶ τοῦ δικαίου μοι διπλῇ τὰ τῶν κτητόρων ἐπώφλητο. Ὡς δὲ καὶ ἡ ἐμὴ σύζυγος τὸ χρεὼν ἀπέτισε, καὶ τὸν ἐκείνης ἐν ταύτῃ κατεθέμην νεκρόν. Καί γε τὸν εὐκτήριον ἰδιωσάμην σηκὸν ἐχόμενα τοῦ μεγάλου παρεντεθέντα νεώ, τοὺς χρυσίνους, ὅσους τῇ ἀπαρτίσει τοῦδε ἀναλωθῆναι συνέφασαν οἱ μονασταί, δεδοκώς, οὗ ¹ τὸ ἀπλῶς ὀφειλόμενον εἰς ἐμὴν ἐνεργεῖσθαι μνείαν ἐθέλω. Τοῦτο γὰρ ἐπὶ τῷ μεγάλῳ πληροῦσθαι νεῶ ὥφληται ὑπὲρ ἐμοῦ τε καὶ παίδων ἐμῶν καὶ τῶν καθεξῆς ἐξ αὐτῶν · ἀλλ' ἰδιάττα ² τελεῖσθαι ἐν τούτῳ καὶ βούλομαι καὶ ζητῶ. Τούτου γὰρ εἵνεκα καὶ στατήρων χρυσῶν ἑκατοντάδα παρεσχόμην τριττὴν καὶ προσεπιδοῦναι ἐπηγγειλάμην τοσαύτην ἄλλην εἰς νέωτα. Ὁ εὐκτήριος δὲν ἐξωνησάμην τε καὶ ἰδιωσάμην σηκὸς ἐπ' ὀνόματι τιμάσθω τοῦ ἁγίου καὶ θαυματουργοῦ Λαζάρου · τοῖνον καὶ μηδεὶς αὐτὸν ἑτέρως τοῦ λοιποῦ καλεῖτω. Καὶ ὡς ἐπὶ τοῖς ἐπωνύμοις ὁσίων ἢ μαρτύρων ναοῖς εἶωθε γίνεσθαι, παρ' ἐωθινοῖς τε καὶ ἐσπερινοῖς ὕμνοις ἢ τοῦ ἁγίου κλήσις τῇ ἀπολυτηρίῳ συνεκφωνεῖσθω εὐχῇ. Ἡ δὲ γε θεία καὶ ἱερὰ ἀγιστεία τελείσθω τῆς ἐβδομάδος ἐπὶ τούτῳ τρεῖς · εἰ δὲ καὶ πλεονάκις δι' αἰτησὶν τινων ἢ καὶ χρεῖαν ἄλλην τὰ τῆς ἱερουργίας ἐν αὐτῷ πληροῦσθαι δέοι, οὐχ ὅτι γε κωλύω ἀλλὰ καὶ ποθῶ καὶ ἀσπάζομαι · πλὴν αἱ τρεῖς ἀνυπερθέτως πληροῦσθωσαν ³ · ἐπὶ γὰρ δὴ τῷ μεγάλῳ νεῶ πανθ' ὡς προτέτακται διενεργεῖσθαι στέργω τε καὶ κυρῶ. Ἡ μὲν οὖν πρώτη κατὰ τὴν πρώτην καὶ κυριώνυμον ἡμέραν τῷ σωτῇρι προσφερέσθω Χριστῷ καθαπερεὶ καὶ νεόμισται · ἡ δευτέρα κατὰ τὴν ἀπ' αὐτῆς πέμπτην ἐπ' ἀναφορᾷ τῆς τοῦ ἁγίου Λαζάρου μνήμης, οὗπερ ἐπώνυμος ὁ ναός · ἡ δ' αὖ γε τρίτη κατὰ τὴν ἐβδόμην καὶ τελευταίαν τῶν ἡμερῶν ὑπὲρ τῆς ψυχῆς τῆς μακαρίας μου μητρὸς Εὐδοκίας, ὑπὲρ τῆς ἐμῆς τε Κωνσταντίνου καὶ τῆς συζύγου μου Μαρίας · ἐνσχολάζειν δ' αὐτῷ ἱερέα κανονάρχην καὶ δύο τινὰς τῶν τῆς ἐκκλησίας, ἐφ' ᾧ γε τῷ σωτῇρι καθ' ἑκάστην ἀναπέμπειν Θεῷ τοὺς τε ἑωθινοὺς ὕμνους καὶ τοὺς ἐσπερινούς · τούτων δὲ καιρὸν ἔχειν τὸν αὐτὸν τοῖς ἐν τῷ μεγάλῳ ναῷ καὶ ταῦτα τούτοις συννυμφεῖν. Ὁ γὰρ αὐτὸς

6. — ¹ οὐ Α. — ² ἰδιάττα Α; ἴδια τε τα Β. — ³ πληρώσθωσαν Β.

σημαντὴρ ὁ αὐτὸς ἱερὸς κώδων διωπνίζειν καὶ συνάγειν ὀφείλει πάντας ὁμοῦ ἐπὶ τῷ κυριωνύμῳ ναῶ.

7. Ἐπεὶ δ' ἡ τῶν ἐν μέσῳ καὶ κοινῶν ὕμνωδιῶν διατύπωσις προεισοδίοις τε καὶ ἐπεισοδίοις εὐχαῖς φημι καὶ ψαλμοῖς, ἱερῶν τε γραφῶν ἀνελίξειςιν οὐ μετρίως ἐκτείνεται καὶ μάλιστα γε ταῖς ἀκριβεστέραις μοναῖς, αἷς ποτε καὶ ἡ ἐπώνυμος αὕτη τῆς τοῦ Χριστοῦ Ἀναστάσεως συνηρίθμητο — γένοιτο δὲ καὶ τὰ πρωτεῖα φέρειν αὐθις αὐτὴν ὥς καὶ πάλαι ποτὲ ἔφερε — μέχρι γε τῆς τῶν κανόνων ἐνάρξεως ἐπὶ τῷ μεγάλῳ νεῶ συννυμνεύσάν τε καὶ συνευχέσθωσαν οἱ συναθροιζόμενοι· καὶ περὶ τρεῖς ἢ δύο σὺν κανονάρχῃ, οὓς ἂν ὁ τῆς μονῆς ἐπιτρέποι καθηγεμών, τῷ τοῦ ἁγίου Λαζάρου τεμένει παραγινόμενοι τῷ σωτῇρι Χριστῷ τὴν ἑωθινήν ὕμνωδιαν ἀποδιδότωσαν καὶ τοῖς ἐν τῷ μέσῳ ταύτην συμπεραινέτωσαν. Τὸ δ' αὐτὸ καὶ πρὸς τῇ θείᾳ ἱερουργίᾳ διοικονομεῖσθαι χρεὼν· τὴν ¹ γὰρ ἐν τῷ μεγάλῳ νεῶ τυπικῶν καὶ στιχηρῶν ᾠσμάτων προλαμβάνοντων τελεῖσθαι δεόν ὥς εἴθισται καὶ ἐκτείνεσθαι. Ὅθεν καὶ οὐ δεῖ κατὰ ταῦτό τῆς ἀναιμάκτου καὶ σωτηρίου θυσίας τὴν ἑναρξιν παρ' ἀμφοτέροις τοῖν ναοῖν γίνεσθαι, ἀλλ' ἐπιμετερεῖν τὴν ὥραν δι' ἅπερ ἔφην ὥς μηδετέραν τούτων εἰ οἷόν τε προλαμβάνειν ἢ ὑστερεῖν. Τελείσθω δὲ καὶ ἡ ἐτήσιος τοῦ ἁγίου Λαζάρου μνήμη ἀνυπερθέτως τε καὶ ἀπαραβάτως καὶ τελείσθω σεμνῶς τε καὶ θεοπρεπῶς. Κράκται δ' οὕτως εὐφημότερον καλλιφώνους ὀνομάζουσιν οἱ πολλοὶ μήτε προσκαλείσθωσαν μήτ' ἀκλήτως ἰόντες πάροδον λαμβανέτωσαν· ἐπὶ γὰρ συναθροίσει λαοῦ τὰ τούτων ἐπινενόηται μελωδήματα, μόνοι δὲ μοναχοὶ τὴν πάννυχον ὕμνωδιαν τελείτωσαν. Τὸ δ' αὐτὸ καὶ ἐπὶ τῇ τῶν ἐγκαινίων ἑορτῇ τηρεῖσθω τῇ δεσποτικῇ τε καὶ μείζονι. Οὐκ ἐπισκήπτων δὲ τὰ περὶ τοῦδε λέγω, ἀλλ' εἰσηγοῦμαι καὶ τὸ δόξαν μοι σεμνότερον ὑποτίθεμαι. Μετὰ δὲ τὴν τοῦ ἁγίου μνήμην εὐθὺς τὸ ἡμῶν γινέσθω μνημόσυνον, ἥτοι τῆς μακαρίας μου μητρὸς ἐμοῦ τε καὶ τῆς συζύγου μου· καὶ γινέσθω ὥς ὁ καιρὸς ἂν διδοίῃ καὶ χορηγοῖεν τὰ πράγματα, μόνον μὴ περιορᾶσθαι ζητῶ.

8. Ταῦτά ἐστιν ἅπερ ἐπὶ τῷ ἰδιωθέντι μοι ναῶ καὶ τελείσθαι βούλομαι καὶ ζητῶ· τὰ δὲ τῆς μονῆς ἅπαντα οἰκονομεῖσθω καὶ διυθυνέσθω ὥς προτέτακται τε καὶ προτετύπεται. Πρὸς γοῦν τοῦ κυρίου καὶ σωτῆρος ἡμῶν Ἰησοῦ Χριστοῦ, πρὸς τῶν μακαρίων ἐλπίδων ἐφ' αἷς ἀπετάγητε κόσμῳ καὶ κοσμοκράτορι,

7. — ¹ ita codd.; τῶν expectaveris.

μὴ τὴν ἐμὴν ἀθετήσητε βούλησιν τε καὶ αἵτησιν. Οὐ γὰρ ἐπιβαρῇ τὰ ζητούμενα, οὐδὲ δαπάνης, ὥς καὶ αὐτοὶ λογιεῖσθε, δεόμενα. Ἦρκει μὲν οὖν ὅπερ ἔφην εἰς ὄρκωσιν εὐλογόν τε καὶ εὐπαράδεκτον. Εἶπω δέ τι καὶ ἕτερον πολλῶ μὲν ὧνπερ ἔφην ὑποδεέστερον, χριστιανοῖς δὲ καὶ μάλιστα μοναχοῖς συνηθέστερον · οὕτω τῆς ὑμῶν σωτηρίας ὄναισθε, οὕτω τῶν ἐπηγγελμένων ἀγαθῶν τύχοιτε, ὥς ταῦτά γε φυλάξετε καὶ διενεργεῖσθαι σπουδάσετε¹. ὧν τύχοιτέ τε καὶ τύχοιμεν οἱ τε τῷ θείῳ τούτῳ περιβόλῳ ἐνσηκαζόμενοι καὶ οἱ ταῖς ὑμετέραις ἡμεῖς ἐπιτεθαρρηκότες εὐχαῖς, πρεσβείαις τῆς ἀειπαρθένου καὶ θεομήτορος, ἱκετηρίαις τῶν ἁγίων καὶ ἰσαποστόλων Κωνσταντίνου καὶ Ἑλένης, λιταῖς τοῦ ἁγίου καὶ ἐν ἀσκήσει περιωνύμου Λαζάρου, χάριτι καὶ φιλανθρωπία τοῦ κυρίου καὶ Θεοῦ καὶ σωτῆρος ἡμῶν Ἰησοῦ Χριστοῦ, ᾧ πρέπει πᾶσα δόξα, τιμὴ καὶ προσκύνησις σὺν τῷ ἀνάρχῳ αὐτοῦ πατρὶ καὶ τῷ παναγίῳ καὶ ἀγαθῷ καὶ ζωοποιῷ πνεύματι, νῦν καὶ ἀεὶ καὶ εἰς τοὺς αἰῶνας τῶν αἰώνων · ἀμήν.

8. — ¹σπουδάσετε B.

LES RELIQUES DE SAINT OUEN

A CANTORBÉRY

Nombre de manuscrits qui composaient, à la fin du moyen âge, l'admirable bibliothèque de Christ Church, à Cantorbéry, sont passés au Collège de Corpus Christi, Cambridge. Plusieurs sont aussi conservés à Lambeth Palace, au Musée Britannique et en d'autres dépôts. On ignore, d'ordinaire, que quelques-uns appartiennent encore au Chapitre de Cantorbéry, mêlés à des ouvrages qui proviennent de Saint-Augustin. Un catalogue sommaire, établi par le Rev. C. E. Woodruff, archéologue émérite, donne l'état des faits; mais ce mince volume est presque une rareté bibliographique¹.

Sous la cote E. 42, on remarque donc, dans le fonds du Chapitre, les débris d'une sorte de lectionnaire, copié vers le début du XII^e siècle, suivant la calligraphie, tout à fait caractéristique, des moines de Christ Church : soit 61 beaux feuillets, écrits sur deux colonnes à 35 lignes, qui, au temps de Laud, servirent à former les couvertures d'un registre. Le Rev. Woodruff a reconstitué une série liturgique qui commence le 3 janvier (S^{te} Geneviève) pour se terminer le 26 décembre (S. Étienne). Notre attention s'est portée sur deux feuillets qui sont donnés comme le reste d'une Vie de S. Ouen (Audoenus) pour le 24 août. Ces feuillets sont détachés l'un de l'autre, comme, d'ailleurs, presque tous, semble-t-il. Le verso du premier et le recto du second ont beaucoup souffert du frottement; on arrive pourtant à lire presque tout le texte, sauf quelques mots, çà et là. Le verso du second feuillet est demeuré blanc. D'autre part, on constate deux faits certains, à la lecture.

¹ A Catalogue of the manuscript books in the Library of Christ Church Canterbury (1911). Voir p. 22 sq. (n° 46) sur les fragments du lectionnaire.

1° Il ne s'agit pas d'une Vie de S. Ouen, mais seulement des miracles accomplis par ses reliques à Cantorbéry. Bien plus, le plan et le but de l'ouvrage nous sont indiqués dans la conclusion ; l'auteur a voulu défendre les droits de Cantorbéry — sans doute contre ceux de Rouen — quant à la possession du corps de S. Ouen ; à cette fin, il a relaté successivement : la guérison d'un lépreux et celle d'un paralytique ; l'apparition vengeresse du saint lui-même ou de garants (des anges ?), quand des audacieux, probablement indignes, touchèrent aux reliques ; la délivrance d'un possédé, accompagnée des aveux mêmes du démon ; la guérison d'un goîtreux ; le retour à la vie d'un mourant ; enfin, un secours d'ordre spirituel, accordé à un ermite ou à un moine dans une tentation de la chair. Cet ouvrage avait donc quelque étendue et pouvait se trouver à la fin du lectionnaire.

2° Les deux pages du premier feuillet nous rapportent précisément, avec le plus grand détail, mais dans une langue assez prétentieuse — partant obscure — suivant la mode du XII^e siècle, l'avant-dernier miracle. Nous avons un récit presque complet du rétablissement d'un moribond, nommé Henri, qui avait passé sa vie au service de Christ Church, peut-être en qualité d'avoué. Au surplus, le narrateur était son parent et tenait de lui des renseignements directs. La guérison, dont le dernier acte seulement nous échappe, fut obtenue par un peu d'eau, dans laquelle une parcelle d'os avait trempé. Or, le début du dernier feuillet nous propose, en peu de lignes, la fin de l'histoire de la tentation repoussée. Il résulte du rapprochement qu'un seul feuillet intermédiaire, très probablement, fait défaut.

La date de l'opuscule est fixée à peu près par l'intervention du « vénérable prieur Elmer » dans la scène principale ; car il fallut demander à ce personnage responsable la permission d'administrer au mourant la potion tant réclamée. Elmer mourut le 11 mai 1137, après avoir tenu sa charge pendant une dizaine d'années¹. On peut même admettre que ce plaidoyer fut encore rédigé et publié de son vivant. Quant à l'auteur, après y avoir beaucoup réfléchi, je crois que le plus vraisemblable, étant donné la qualité du style et, par ailleurs, l'idée

¹ Cf. W. G. SEARLE, *Christ Church, Canterbury* (1902), p. 156.

fondamentale de l'ouvrage, est de l'identifier avec Eadmer, l'ancien confident de S. Anselme. En cela, je rejoins, par une autre voie, les conclusions de Martin Rule sur l'*Historia Novorum*, suivant lesquelles Eadmer a dû vivre bien au delà de 1124, date souvent produite sans raison valable — à savoir jusqu'en 1141, âgé pour lors d'environ quatre-vingts ans ¹.

Eadmer a beaucoup écrit ; une partie, assez considérable, de son œuvre est encore inédite, notamment au sujet du culte des saints, pour lesquels il professait une grande vénération ². De son vivant, personne à Cantorbéry n'était de taille à rivaliser avec lui ni à prendre sa place. Il est vrai qu'il fut promu archevêque de Saint-Andrews, en 1120. Mais ce ne fut qu'un incident dans sa carrière, où son caractère, du reste, se dessine nettement. Maintenant opiniâtrément les droits de Cantorbéry, il refusa de se laisser consacrer, et retourna dans son cher monastère, sans doute fort satisfait du tour qu'avaient pris les événements. C'est alors qu'il mit la dernière main à l'*Historia Novorum* et, croirais-je, tâcha de se distraire en exaltant la cause des saints, de ceux de son pays et de sa race avant tous autres. En tout cas, les traditions de Christ Church lui tenaient assez à cœur pour qu'il ait voulu intervenir, quelque temps avant de mourir, en faveur de la possession des reliques de S. Ouen ³.

Je publie le texte tel que j'ai pu le lire, tout en marquant ses défauts et en distinguant les étapes du discours ⁴. Il y a trop de fautes de copie, dois-je ajouter, pour qu'on puisse faire de la transcription conservée un autographe d'Eadmer.

A. WILMART, O.S.B.

¹ *Eadmeri Historia Novorum in Anglia* (1884), p. XLVIII.

² Je puis ajouter ici que j'ai préparé cette édition, ayant pris copie des textes à Cambridge.

³ On ignore comment elles parvinrent au juste à Cantorbéry ; il paraîtrait que ce fut au temps de l'archevêque Odon (940-960). Elles furent placées dans une crypte, ou « confession », construite à ce dessein, avec les reliques de S. Blaise, rapportées de Rome par Plegmund, et celles de S. Wilfrid, ramenées de Ripon par Odon. Cf. C. E. WOODRUFF et W. DANKS, *Memorials of the Cathedral and Priory of Christ in Canterbury* (1912), p. 13. Cependant, à Rouen, l'on constatait aussi de nombreux miracles.

⁴ La ponctuation originale est habituellement conservée ; les lacunes sont représentées d'une manière approximative. A noter que, dans le manuscrit, le nom de S. Ouen est toujours tracé en lettres majuscules ; mais c'est aussi le cas pour celui d'Elmer (p. 290, l. 11, et p. 291, l. 5).

I

fol. 1 | interius ad salutem, et miraculo sanentur exterius ad elucidandam sanctorum dignitatem.

Est autem opus in proximo, cuius exhibitione¹ deificae uirtus pietatis ostendit, uere gloriosum esse gloriosi patris nostri Audoeni meritum et coronam. 5

Quidam nanque michi cognitus et cognatus Henricus nomine, ad extremum ducitur uitae presentis articulum, morbo uincente naturam. Ibi namque tota uersabatur infirmitas, ubi dum bene fuerit, uita diuturna speratur, si uero secus, acceleratio mortis suspecta semper habetur. Angustias 10 loquor precordialium, quibus sine remedio uexabatur adeo noster infirmus, ut sola certitudo mortis etiam concupita restaret. Tanta enim tamque intolerabilis erat doloris uehementia, ut sicut ab ipsius ore proprio accepimus, accersitis quibusdam seruiantibus quos ab ineunte etate ipse educauerat, 15 per illam quam ipsis impendisset educationem eos adiuraret, quatinus nullum timentes caput² sibi celerius amputarent, nec eum quas ferre non poterat tantis anxietatum immanitatibus ulterius sinerent cruciari. Susceptione tandem sacramentorum Christiane religionis, et omni illa aecclesiastica³ 20 releuatione munitus quae morituris solet exhiberi⁴, nihil aliud quam ipsam illam ineuitabilem licet immaturam expectabat dissolutionem, quae non sine dolore solet a spiritu diuidere carnem. Rerum uero suarum omnium diuisionem fecerat et testamentum, utpote⁵ cui nulla prorsus indicia⁶ 25 uitae remanserant. Verum quia caelestis⁷ medicina subuenit quibus uult, et quan|do uult, quantum uult, et quomodo, et tunc precipue iuuat, cum omnis humana uirtus et industria deficit, ad gloriam sanctissimi confessoris Audoeni preualentem illam inquietudinem morbi eo cicius quo facilius 30 sedauit.

col. 2

Accidit nanque ut inter colloquia uicinorum et parentum egroti qui conuenerant, memoria fieret de sancto Audoenio

¹ corr. ex exhibit., fort. ab ipso scriptore. — ² corr. e capud. — ³ corr. ex eccles., ut vid. — ⁴ corr. ex exhiberi, ut supra. — ⁵ corr. ex ut pote. — ⁶ corr. ex in dicia — ⁷ corr. e cel., ut vid.

Rotomagensi archiepiscopo. Dicebant inter se mussitantes, ac submissa uoce loquentes : « Cum huic amico nostro nichil omnino possit humana conferre peritia, quare non recurritur¹ ad suffragia sanctorum, qui ea qua² uolunt celeritate
5 subueniunt quibus uolunt? Et quid scimus si permiserit deus istum parentem et uicinum nostrum egritudine pregrauari, quatinus per collatam ei denuo sospitatem, alicuius amici sui uelit preconium et gloriam dilatari? Nonne recenter audiuius plures per attactum reliquiarum beatissimi confessoris Audoeni, de suis magnis infirmitatibus conualuisse?
10 Eiusdem autem potentie foret et pietatis in istum, si fidem haberemus sicut minutissimum illud granum sinapis, qualis eum in multos alios fuisse non dubitamus ». Fidelis inter fideles confabulatio. Sed qualiter huius uiri sancti mentio,
15 plusquam unius cuiuspiam alterius, in mentes eorum uel in ora ceciderit, nisi misericordie dei nutu, paenes³ quem est omnis modus et medicina curationis euenisset?

Vbi uero almi confessoris Audoeni nomen reuerendum audiuit infirmus, mox quod inter se illi conferebant ex corde
20 cepit appetere, suumque desiderium circumsedentibus prout⁴ potuit indicare. Ad hoc autem anhelando suspirabat⁵ quatinus por[cio] quamlibet modica reliquiarum sanctissimi confessoris Audoeni in aqua tingeretur, et eadem postmod[u]m ipsi ad potandum deferretur⁶. Aiebat etiam assidentibus conatu simul et uoce qua poterat, quia « si dominus ille quem nominastis, per gloriosam glebam preciosi corporis sui, uicinatur nobis ut dicitur, et in aecclesia Sanc[ti] Saluatoris, quae mater est omnium aecclesiarum per Angliam constructarum, cuius me seruum esse profiteor, requiescit,
25 solum modo r[a]tem⁷ cuiuslibet ossuli⁸ sui lauaturum [...] ecce sanus factus sum. » In haec uerba reticuit, et factus est qualis antea fuit infirmus. O fidei robur inuincibilis, et res⁹ digna quod cupit adipisci, quoniam optinere sperat per gratiam, quod nullatenus potest euenire per naturam. Naturaliter enim moriebatur iste, quantum ad oculum spectabat
35

fol. 1^v

¹ corr. e curritur. — ² corr. e que. — ³ corr. e penes. — ⁴ corr. e pro ut. —

⁵ corr. e suspirabant. — ⁶ corr. e deferetur. — ⁷ ita cod., ut videtur; intellige: rasura, pulvis radendo collectus. — ⁸ corr. ex ossculi; id est pro ossuculi — ⁹ et res in ras., ut vid., al. m.

medicorum, a quibus et desperatus antea fuerat pluribus iam diebus preteritis, quoniam morbus in tantum processerat, quod nequaquam ut aiebant poterat ulterius secundum humanam uiuere complexionem ¹. Sed qui ter quinos addidit annos Ezechie, post annuntiatam sibi corporis et animae ⁵ suae separacionem, iuxta quod in ipsius omnipotentis euangelio legitur, omnia uidelicet esse possibilia credenti, potuit et infirmo nostro perfectam reddere quam prius dederat sanitatem.

col. 2 Audientes igitur parentes et amici inuiolabilem egrotantis ¹⁰ fidei firmitatem, domnum Elmerum magnae religionis hominem aecclesiae supradictae priorem, humili deuocione super hoc requirunt [nego]cio. Ad ipsorum uero relationem prior anxie satis indoluit, quoniam quidem | et ipse h[omo] compacientissi[mus erat. Au]diuit tamen interim, nolens rem ¹⁵ [hui]uscemodi per [se]ipsum inconsulte aggredi, nisi eam prius conuentui indicasset, eiusque assensum pariter et orationum haberet suffragia. Scientes autem p[arentes] ad priorem quod ad finem suum propera[bat] quem diligebant, instantius agebant dicentes : « Domine pater, quid nos ²⁰ hic detines? Quare non subueni[s et] nobis et morienti? Saltem in hac sua necessitate recolantur mille sudores et seruicia, quae fideliter executus est uobis omnibus in aecclesia uestra. Quis in arte sua ual[en]tior illo, aut quis uobis [um]quam [h]umilior extitit, uel cui in tota uita sua nisi ²⁵ uestro tantum obediuit imperio? Quod si forsitan ista quasi nulla duxeritis, moueat uos uidualis cala[mitas plo-] ² ratus lacrimaeque parentum, et tandem nostra supplicatio. Credimus enim in nullo quidem hesitantes, tantum apud deum posse beatissimum confessorem Audoenum, quod si inter uos ³⁰ est ut fama testatur, et illud feceritis quod prece deuo[tissi]-ma et supplicatione fide plenissima requirimus, quod et egrotus noster ab omni citius morbo curabitur, et eiulatus ille, quo domus illius tota redundat, pari modo sedabitur. Alioquin ueniet in prouerbum et erit sermo communis, quod aut ³⁵ sanctum confesso[rem] diffiditis, aut illi[us] uitam

¹ corr. e complex. — ² quattuor circiter huius versus verba iam non leguntur.

pro quo rogamus uilipenditis, aut quod his est fere deterius, lacrimas et pericula uiduarum et pupillorum miserias contemnit. »

Ad hec ille pie[tatis cul]tor et religionis amator domnus
5 Elmerus prior uenerabilis [.]

II

| [.] ante eius [. . .] uel oc[ulos] fol. 2
reducebat, tantoque igne in specie illius animum eius accen-
debat, ut in eius pectore uix amoris flamma se caperet, ut
iam pene heremum deserere uoluptate uictus deliberaret.
10 Cum sub [. gr]atia respectus, exutus indumento
nudum se in iuxta succrescentibus spinarum aculeis et urti-
carum incendiis proiecit. Vbi diu uolutatus toto ex eis cor-
pore uulneratus exiit, per uulnera cutis a corde educens uulnus
mentis, et uoluptatem trahens in dolorem. Ex quo uidelicet
15 tempore ita est in illo temptatio uoluptatis edomita, ut tale
in se aliquid minime sentiret. Hec latius prosecuti sumus ut
palam fieret quod [.]rabitur, quis nisi le[.]
[.]tauerit, et quod ad premium illud non peruenitur
nisi per magnos labores, quod oculus non uidit, et auris non
20 audiuit, et in cor hominis non ascendit.

Quis post talia miraculorum signa, post tot et tanta et
tam manifesta curationum dona, in ecclesia domini Saluatoris
quae in Cantuaria t[oti]u[s] Anglie metropoli sita est, negare
audeat corpus esse sancti Audoeni?

25 Adest corporeae eius presentie testimonio ¹ leprosi munda-
tio, paralitici cura[tio]ialium illorum duorum iuuenum,
[terri]bilis facta ad presumptuos corporis sancti contrac-
tatores ² comminatio. Alterius miserabilis crutiatio in[cr]e-
pantibus ac dicentibus personis illis in albis sibi apparentibus,
30 quod sancti Audoeni corpus reuerendum irreuerencius circuis-
set, Audoenum ei clara uoce [.]quem temere con-³ | col. 2
tingere presumsisset Audoenum esse [. . .] proprii nominis
eius designatione edocendo, illo statim cui hec impropere-

¹ postea litterae duae vel tres erasae sunt. — ² sic pro contrect. — ³ ultima
linea ex parte non iam legitur.

bant propter ausus temeritatem miserabiliter contracto. Alius quoque repulsio, ne sancta illa uel contingere uel propius etiam posset accedere acriter prohibiti. Furentis liberatio demoniaci, et demonis uoce magna confitentis Audoeni esse reliquias reluctatio accedendi, atque incessanter Audoeni 5 nomen repetendo eiusque praesentiam detestando uociferantis expulsio inimici. Sed et strume pregrandis ac mortifere sanatio, egrotantis necne¹ ad mortem usque perducti ereptio carnisque inc[en]tiue restinctio, et in preceps uergentis anime subuentio. 10

Quae profecto tot et tanta uirtutum insignia non qualicunque modo uel simpliciter perpetrata sunt, sed ad comprobandum et euidentissime declarandum, sepe nominati patris corpus penes nos absque ambiguo haberi, quanquam silentibus etiam miraculis, uetustissime ille due cartule quarum altera 15 in capite, altera cum reliquo corpore reperta est, ad indicandum sancti Audoeni esse reliquias sufficere potuiss[ent].

Hec autem in fine narrationis nostrae iccirco breuiter rememoranda duximus, ut artius memoriae impressa certam fidem faciant, Cantuariensem Christi [ec]clesiam tam preciosarum 20 thesa[u]ro diuitiarum dispositione diuina [su]llimiter² dotatam, ad laudem et gloriam eiusdem saluatoris nostri, et patris eterni, et consubstantialis utrique utriusque spiritus sancti, in secula seculorum. Amen.

¹ *corr. e nec ne.* — ² *sic pro sublim. iuxta temporis illius consuetudinem.*

LA CONTROVERSE AU SUJET DE LA PATRIE DE S. ÉMILIEN DE LA COGOLLA

Depuis le ^{xvi}^e siècle, l'Aragon dispute à la Castille l'honneur d'être la patrie du célèbre solitaire S. Émilien, connu sous le nom de San Millan de la Cogolla († 574)¹. Cette controverse a donné naissance à une abondante littérature. De nombreux historiens se sont occupés de cette question et ont voulu réfuter le point de vue de l'adversaire. L'ardeur polémique qui anime ces ouvrages en diminue presque toujours la valeur scientifique. On ne peut cependant les ignorer complètement, car parfois on y rencontre quelques renseignements utiles, et plus souvent, on y découvre la source d'erreurs dans lesquelles sont tombés des historiens par ailleurs sérieux.

Dès le haut moyen âge, le monastère de San Millan de la Cogolla², situé dans la Rioja en vieille Castille, a été le centre du culte rendu à S. Émilien. Les traces, surtout à partir de la fin du ^x^e siècle, en sont très nombreuses et d'une indiscutable valeur. Dans le courant du ^{xv}^e siècle, un autre centre du culte est signalé en Aragon, non loin de Berdejo, à Torrelapaja (province de Saragosse). Le 12 no-

¹ Dans le prochain volume des *Acta Sanctorum*, nous aurons l'occasion d'examiner en détail le principal document relatif à S. Émilien, la *Vita* écrite par S. Braulio, évêque de Saragosse (*BHL.* 100). Nous n'avons pas l'intention d'étudier ici les problèmes topographiques qu'elle soulève ; nous voudrions seulement démêler les différentes interprétations dont elle a été l'objet au cours des trois derniers siècles.

² Dans l'introduction au *Cartulario de San Millán de la Cogolla* (Madrid, 1930), le P. Lucien Serrano, abbé de Silos, a résumé l'histoire de ce monastère jusqu'au ^{xiv}^e siècle.

vembre 1459, sous l'épiscopat de Georges Bardaji († 1464), évêque de Tarazona, eut lieu à Torrelapaja l'élévation des reliques d'un saint appelé Millan¹. La date du 12 novembre, qui a toujours été celle de la fête de S. Millan de la Rioja, semblait indiquer qu'il s'agissait du même saint. A cette époque on ne parut pas s'inquiéter de la provenance des reliques. Du reste, la Castille et l'Aragon jusqu'à cette date, avaient vécu séparés et personne ne s' alarma des prétentions rivales à posséder les reliques du même personnage.

Pendant le xvi^e siècle, le culte de S. Millan prit à Torrelapaja un développement rapide. L'autorité ecclésiastique fit imprimer de nouveaux bréviaires, où il était dit clairement que S. Millan est originaire de la région aragonaise. Le *Breviarium Tyrasonense*, imprimé en 1541² par ordre de l'évêque, Hercule de Gonzague, renferme un office de S. Émilien, dont les leçons commencent par ces mots : *Emilianus Vergegii ortus (que villa est in Aragonia, non longe a confiniis Castellae)*. En 1591, le bréviaire de Saragosse reproduisit le même texte³.

Vers la fin du xvi^e siècle, en Aragon, des doutes commencent à se faire jour au sujet de l'authenticité des reliques de S. Millan. Un des plus célèbres évêques de Tarazona, Pierre Cerbuna, voyant que deux sanctuaires revendiquaient les mêmes reliques, voulut s'assurer que le corps saint qui reposait dans son diocèse, à Torrelapaja, était bien authentique. Voici, d'après son propre récit, comment il en acquit la certitude. La veille de la Pentecôte de l'année 1587, il se sentit pris d'un mal soudain : « Estuvimos toda la noche de mucha indisposicion de vomito, camaras y calenturas ». Il eut alors l'inspiration de recourir à l'intercession du saint de Torrelapaja. Il lui promit, s'il obtenait sa guérison, d'offrir à l'oratoire, où reposaient ses reliques, une croix en

¹ Le document officiel, relatant l'élévation, a été publié par G. DE ARGAIZ, *La Soledad Laureada*, t. VII, p. 116. Il est reproduit également par G. GOMEZ DE LIRIA, *San Millán Aragones* (Zaragoza, 1733), p. 65.

² Cf. GOMEZ DE LIRIA, op. c., p. 39 ; cf. *España Sagrada*, t. L, p. 77.

³ Cf. *Collectanea Bollandiana*, manuscrit 22044 de la bibliothèque Royale de Bruxelles, fol. 16. VAN DEN GHEYN, *Catalogue des manuscrits de la bibliothèque Royale de Belgique*, t. V, p. 668.

métal précieux. Après quelques heures de sommeil, le prélat eut la joie de constater son complet rétablissement. Il vit dans cette guérison la réponse du saint qu'il avait invoqué, et à partir de cette date, il crut pouvoir affirmer sans hésitation que le corps conservé à Torrelapaja était très authentiquement le corps du saint ermite dont S. Braulio s'était fait l'historien ¹.

Désormais, les Aragonais, qui jusqu'alors ne s'étaient guère occupés de l'histoire du sanctuaire de Torrelapaja, s'efforcèrent d'adapter la *Vita S. Aemiliani* de Braulio à l'Aragon, et d'identifier chacune des localités citées dans ce texte avec une localité située dans leur patrie. Ces diverses tentatives d'interprétation ou d'adaptation donnèrent lieu à une série de systèmes dont voici les principaux. Rappelons d'abord les passages de la *Vita S. Aemiliani* sur lesquels portait le débat.

D'après Braulio, S. Émilien fit l'apprentissage de la vie ascétique sous la direction d'un solitaire Félix, qui habitait le *castellum Bilibium*. *Dictaverat ei (Aemiliano) fama, esse quemdam eremitam nomine Felicem..., qui tunc morabatur in castellum Bilibium* ². Après avoir séjourné quelque temps dans cette localité, Émilien revient dans son pays : *remeat ad sua*; et, continue le texte : *sic venit haud procul a villa Vergegio, ubi nunc eius habetur corpusculum gloriosum* ³. Désireux de vivre dans une solitude plus complète, Émilien gagna les hauteurs du *Mons Dircetius* : *Celsiora petit... pervenit ad remotiora Dircetii montis secreta* ⁴. Il y vécut quarante ans. Sa renommée de sainteté parvint jusqu'aux oreilles de l'évêque de Tarazona, Didyme, dont Émilien était diocésain : *eius (Didimi) quippe erat in dioecese* ⁵. Malgré les résistances du saint ermite, l'évêque lui conféra les ordres et le chargea d'administrer l'église de *Vergegium*. Sa

¹ GOMEZ DE LIRIA, op. c., p. 42.

² Nous suivons l'édition du P. T. MINGUELLA DE LA MERCED, *San Millán de la Cogolla* (Madrid, 1883), p. 221.

³ Ibid., p. 222.

⁴ Les anciennes éditions écrivent : *Distertii montis*, mais les manuscrits anciens ne connaissent que la forme *Dircetii*,

⁵ Ibid., p. 224.

générosité à l'égard des pauvres donna occasion à quelques ennemis de diffamer le charitable prêtre. L'évêque, écoutant les calomnies de ces détracteurs, releva Émilien de ses fonctions. Le saint abandonna *Vergegium* et vécut, entouré de quelques disciples, à peu de distance de cette dernière localité. *Tunc a suscepto dudum ministerio relaxatus, ubi nunc vocatur eius oratorium, reliquum vitae tempus peregit innoxius*¹. Il y mourut, centenaire, en 574.

Tels sont les textes qui mirent aux prises les historiens aragonais et castillans.

S'il faut en croire les Aragonais, S. Émilien est originaire de Berdejo (le *Vergegium* de la *Vita*), au nord de la ville de Calatayud, dans la province de Saragosse. Le *Castrum Bilibium* serait la célèbre *Bilbilis* romaine, près de Calatayud. Enfin, l'ermitage où le saint se retira après avoir été écarté de la cure de *Vergegium*, serait le petit hameau de Torrelapaja, à quelque distance de Berdejo.

D'après la tradition castillane, au contraire, voici comment il faut identifier les localités citées par Braulio. *Vergegium* est le village de Berceo dans la Rioja, non loin de Najera, dans la province actuelle de Logroño. Le *castrum Bilibium* est situé tout près de la ville de Haro, dans la même province. L'endroit où S. Émilien se retira, après avoir été obligé de renoncer à la cure de *Vergegium*, n'est autre que l'antique oratoire de *San Millan de Suso*, qui se trouve à un peu plus d'un kilomètre du village de Berceo et qui porte le nom de S. Millan de la Cogolla.

Jusqu'au xvi^e siècle, la thèse aragonaise n'a pas eu de représentants dans le monde de l'érudition espagnole. Les chroniqueurs et les hagiographes ignorent l'existence du saint de Torrelapaja, et appliquent au saint de la Cogolla le récit écrit par Braulio. Ni l'élévation des reliques de S. Millan en 1459 à Torrelapaja, ni le texte des bréviaires imprimés à Tarazona ou à Saragosse, n'ont ébranlé la tradition castillane. Pendant le xvi^e siècle, les historiens se font l'écho de cette tradition. Citons quelques noms : Lorenzo de Padilla²,

¹ Ibid., p. 226.

² *Catalogo de los santos de España*, Toledo, 1538.

Alonso Venero ¹, Jean Vassée ², Ambrosio de Morales ³, Estevan de Garibay ⁴, Thomas de Truxillo ⁵, Jean Santoro ⁶, Alonso de Villegas ⁷, Jean Mariana ⁸, Jean Marieta ⁹.

Le miracle dont l'évêque Cerbuna se proclama à la fois le témoin et le bénéficiaire fit quelque bruit; toutefois ce fut un livre qui envenima la rivalité entre les deux régions. En 1598, Miguel Martinez del Villar publiait à Saragosse un gros volume intitulé : *Tratado del patronato, antigüedades, gobierno y varones illustres de la ciudad y comunidad de Calatayud y su Arcedianado*. Il y développait tous les arguments qu'il avait pu découvrir en faveur de la thèse aragonaise. En voici le résumé. S. Émilien est né à Berdejo en Aragon, car :

1. Il appartenait au diocèse de Tarazona. Le témoignage de Braulio, disait Martinez, est catégorique : *eius quippe erat in dioecese*. Or, Berdejo se trouve dans ce diocèse, tandis que Berceo, dans le Rioja, appartient au diocèse de Calahorra.

2. S. Félix, le maître de S. Millan, habitait le castel de Bilbilis, tout près de Calatayud.

3. Il est invraisemblable que Didyme, évêque de Tarazona, personnage que la tradition présente comme un prélat de grande vertu, ait enfreint les canons et ordonné un prêtre qui ne dépendait pas de sa juridiction, ce qui aurait été le cas, si Émilien était né dans la Rioja.

4. Émilien se construit un ermitage près de *Vergegium*, qu'il faut identifier, ainsi qu'on vient de le voir, avec Berdejo. Or, Torrelapaja est tout proche de Berdejo, tandis que San Millan de la Cogolla en est distant de plus de vingt lieues.

Martinez, se rendant compte que sa preuve n'avait de valeur que pour autant que *Vergegium* était identique à Ber-

¹ *Enchiridion de los tiempos, ... añadido y emendado en esta segunda edicion* (Salamanca, 1543), p. 181.

² *Chronicon rerum memorabilium Hispaniae*, dans A. SCHOTT, *Hispania illustrata*, t. I, p. 674.

³ *Coronica General de España*, t. V (Madrid, 1791), p. 511.

⁴ *Los XL. libros d'el Compendio Historical*, t. I (Anvers, 1571), p. 318.

⁵ *Thesaurus concionatorum*, Barcinone, 1579.

⁶ *La Hagiographia y vidas de los santos del nuevo Testamento*. Bilbao, 1580.

⁷ *Flos Sanctorum* (Saragosse, 1583), p. 385.

⁸ *De Rebus Hispaniae*, t. I (La Haye, 1733), p. 175.

⁹ *Historia eclesiastica y flores de Santos de España*, Cuenca, 1594-96.

dejo en Aragon et non à Berceo en Castille, exposa en détail les arguments qui, d'après lui, justifiaient son opinion. Leur simple énumération suffira à en montrer la valeur :

1. Le territoire de la Rioja, où se trouve Berceo, dépend de l'évêché de Calahorra.
2. Didyme n'a jamais été évêque de Calahorra.
3. Les bréviaires affirment expressément que *Vergegium* est en Aragon.
4. Le martyrologe Romain, dont la première édition parut en 1583, contient au 12 novembre la mention suivante : *Turiasone in Hispania Tarraconensi Aemiliani Presbyteri...*
5. Le martyrologe d'Usuard contenait la même notice.
6. Enfin, le miracle rapporté par l'évêque Cerbuna confirme, d'une manière décisive, l'opinion des Aragonais.

Le livre de Martinez eut un grand retentissement. Tous les écrivains qui dans la suite prirent la plume en faveur de la thèse aragonaise en dépendent directement ou indirectement.

Dès les premières réfutations publiées par les Castellans, Martinez s'aperçut qu'il ne pouvait faire fi totalement des traditions rivales du monastère de S. Millan. Il rédigea un second mémoire — qui n'a jamais été imprimé — dans lequel il faisait quelques concessions à ses adversaires ¹. S. Millan avait vécu les quarante années de sa vie érémitique dans les *Montes Dircetii*, montagnes qu'il fallait identifier avec les montagnes où se trouvait le monastère de la Cogolla. Tant à la Cogolla qu'à Torrelapaja, on honorait le même S. Émilien, celui que Braulio avait célébré ².

Toutefois, pendant le XVII^e siècle, les auteurs qui maintiennent l'existence de deux SS. Émiliens, ne sont pas rares. Outre les commentateurs des *Falsos Cronicones*, sur lesquels nous aurons à revenir, il faut citer V. Blasco de

¹ Cf. GOMEZ DE LIRIA, op. c., p. 87 ; LATASSA, *Bibliotecas antigua y nueva de escritores Aragoneses*, t. II (ed. Gomez Uriel, Saragosse, 1885), p. 268-70 ; N. ANTONIO, *Bibliotheca hispana nova*, t. II (Madrid, 1788), p. 139.

² D'après Gomez de Liria, qui a eu connaissance du second ouvrage de Martinez del Villar, voici en quels termes s'exprimait cet auteur : *Pero para mi piamente creo, que es uno solo el Santo que allá y acá veneramos, y que su divino cuerpo està repartido en ambas partes*. GOMEZ DE LIRIA, op. c., p. 87.

Lanuza ¹. D'après lui, le saint qui est honoré à Torrelapaja est un personnage différent de celui qui est honoré à la Cogolla : « Ce qui est certain, écrit-il, c'est qu'à la même époque, il y eut en Espagne deux SS. Émiliens, l'un celui de la Cogolla, l'autre celui de Verdejo, dont Braulio a retracé la sainte vie ² ». Aux Castellans de trouver dans leurs archives l'histoire de leur patron ; l'Aragon a, pour le sien, un texte historique de toute première valeur, dans la *Vita S. Aemiliani* de Braulio. V. Blasco de Lanuza signale ensuite un troisième S. Millan, dont il n'a pu vérifier le dossier. Il y eut, dit-il, un troisième S. Émilien, qui a vécu dans les gorges des Pyrénées, près de Barbastro ; ses reliques sont conservées dans un village voisin de cette ville, à Mentesa ³. Et il annonce qu'il écrira sur ce sujet dès qu'il aura pu examiner les inscriptions gravées sur le tombeau. Aucune bibliographie ne mentionne l'ouvrage promis par Lanuza. Peut-être ne fut-il jamais écrit ⁴.

En Aragon, l'autorité épiscopale prit nettement position dans la question de l'origine de S. Millan. Déjà au xvi^e siècle, elle avait approuvé les leçons des bréviaires de Tarazona et de Saragosse. En 1664, l'évêque Diego Escolano fit imprimer un livret intitulé : *Edicto para el rezo y celebracion de los santos de la diocesi de Tarazona. Año 1664*. A la date du 12 novembre on y lisait : « S. Millan, prêtre, confesseur, ... originaire de Torrelapaja et curé de Berdejo, double dans notre

¹ *Historias ecclesiasticas y seculares de Aragon*, t. II (Zaragoza, 1622), p. 334.

² « Lo que es cierto... es que en un mismo tiempo hubo en España dos san Millanes, el uno el de la Cogolla, ... y el otro, el de Verdejo de la santidad que escribe san Braulio. » Op. c., p. 335.

³ Il faut lire Montesa. Les deux villes de Mentesa, connues sous ce nom dans l'antiquité, ne se trouvent pas dans la région de Barbastro, tandis que le petit hameau de Montesa est situé dans la province de Huesca, diocèse de Barbastro, à quelques kilomètres au nord de cette ville. L'église paroissiale est dédiée à S. Millan. Cf. MADRIZ, *Diccionario geográfico-estadístico-histórico de España*, t. XI, p. 553.

⁴ Le P. Abarca se fait l'écho des affirmations de Blasco de Lanuza dans son livre *Los Reyes de Aragon en anales historicos*, parte I (Madrid, 1682). P. 171, il rappelle les difficultés relatives à la patrie de S. Émilien. A son avis, il y a eu trois SS. Émiliens, celui de la Cogolla, celui de Berdejo, et enfin celui de Montesa. Sur ce dernier, il ne donne aucun renseignement, et comme Blasco de Lanuza, il écrit Montesa au lieu de Montesa.

église (Tarazona), à Torrelapaja et à Berdejo; semidouble dans tout le diocèse. » Ce document prouve que, non seulement à Torrelapaja, mais dans tout le diocèse de Tarazona, S. Émilien était désormais considéré comme appartenant à l'Aragon.

C'est pendant l'épiscopat de Diego Escolano que les Bollandistes s'enquirent par lettre de la liste des saints de Tarazona. Ils reçurent des magistrats de cette ville une réponse très courtoise, mais fort pauvre en renseignements précis¹. Le document énumérait avec complaisance les principaux saints du diocèse et la date de leur culte. Parmi ceux-ci, il citait : *Aemilianus presbyter et Domini confessor, 12 Novembris, Vergegii ortus. Villa haec est in Aragonia non longe distans ab urbe nostra Turiasone*. La lettre est datée du 20 septembre 1666.

En même temps que cette lettre, Papebroch en recevait une autre du P. Xaray de Morales, qui était un de ses correspondants espagnols. Au sujet de la patrie de S. Millan, Xaray ne cachait pas sa perplexité : *Mucha dificultad tengo en lo de S. Millan*². Aucune solution ne lui paraît entièrement satisfaisante. Toutefois, il adopte la thèse aragonaise, car, dit-il, les leçons des bréviaires de Tarazona et de Saragosse sont formelles. Parmi les ouvrages qu'il recommande à Papebroch, il cite L. Marineus Siculus, Martinez del Villar, D. Casanate³, Tamayo. Il semble priser beaucoup ce dernier, dont les six gros in-folio sur le martyrologe avaient récemment paru (1651-1659). L'évêque Diego Escolano est, dit-il, très lié avec Tamayo, auquel il écrit fréquemment sur des sujets historiques⁴. Papebroch, on le devine, ne fut pas très satisfait de ses correspondants. Les quelques mots qu'il inscrivit

¹ Cette lettre est conservée dans le ms. de la bibliothèque Royale de Bruxelles, n° 22044, fol. 13-15. Cf. VAN DEN GHEYN, *Catalogue des manuscrits de la bibliothèque Royale de Belgique*, t. V, p. 668 : *Epistola consulum ac senatorum urbis Turiasonensis ad Papebrochium, 20 septembris anno 1666*.

² Ms. 22044, fol. 18.

³ Sur Diego Casanate cf. LATASSA, op. c., t. I, p. 298 ; MUÑOZ Y ROMERO, *Diccionario bibliográfico-histórico... de España* (Madrid, 1858), p. 254.

⁴ « .. y tuvo mucha correspondencia con D. D. N. Tamayo, que escribió 6 tomos que llamó *Martyrologium Hispanicum*. »

en marge de la lettre envoyée par les magistrats de Tarazona laissent percer ce sentiment : *Respondi 20 Dec. P. Hieronymo Xaray de Morales; respondi antiqua monumenta requiri qualia Tamayus citat nec sincere profert de sanctis hic nominatis. Dextri Chronicon nullius apud nos fidei esse.*

Il serait long et fastidieux d'analyser les ouvrages des historiens qui, à la suite de Martinez del Villar ¹, se constituèrent les défenseurs de la thèse aragonaise. Nous ne retiendrons que deux noms : G. Gomez de Liria et V. de la Fuente.

G. Gomez de Liria publia, en 1733, un volume intitulé : *San Millán Aragones. Congresso alegorico-historico-apologetico, en que se declara la verdadera patria de San Millán de la Cogolla.* Le titre disait clairement quelle était l'opinion de l'auteur. Comme Martinez, il se refuse à admettre l'existence de deux San Millan. Il n'y en a qu'un, celui dont Braulio a écrit la Vie. Le saint est né en Aragon, mais — et en ceci Gomez se sépare de Martinez — il a vécu et il est mort dans la Rioja. Quant à ses reliques, la plus grande partie en fut transportée à Torrelapaja. La châsse que conservent jalousement les religieux du monastère de la Cogolla ne contient qu'une partie des ossements du célèbre ermite. Gomez espérait ainsi contenter tout le monde et calmer les Castellans. Dans la seconde partie de son livre, il met en scène les principaux historiens qui, depuis Martinez del Villar, ont pris part au débat. Chacun comparaît devant un tribunal, où siège Astrée, déesse de la justice, entourée de personnages symboliques : la Vérité, la Critique, l'Histoire, la Sincérité. A la fin de longues plaidoiries, Aragonais et Castellans se réconcilient et approuvent la thèse de l'unicité de S. Millan, et de la division de ses reliques entre la Cogolla et Torrelapaja. Interrogée par Astrée, la Vérité manifeste son accord :

Annuit et totum nutu tremefecit Olympum ².

¹ Un contemporain de Martinez, Martin Lopez de Bayle, prit également parti pour l'Aragon. Il envoya au savant évêque de Ségorbe Perez une note sur la patrie de S. Millan. Cf. VILLANUEVA, *Viage literario*, t. III (Madrid, 1804), pp. 313-317.

² Op. c., p. 263.

Malgré le ton enjoué de ce livre, il est facile de voir que la rivalité était encore ardente et que chaque partie demeurerait fermement attachée à sa manière de voir.

Après Gomez de Liria, il faut descendre jusqu'au milieu du XIX^e siècle pour rencontrer un plaidoyer important en faveur de la thèse aragonaise.

Vicente de la Fuente, membre de l'Académie d'histoire de Madrid, fut chargé de continuer l'*España Sagrada* de Florez. Parmi les diocèses qu'il devait traiter, se trouvait Tarazona. La Fuente, qui était originaire de l'Aragon, ne donne pas l'impression d'avoir examiné avec impartialité le dossier de S. Émilien. Mis en défiance par les faux qui, ainsi que nous le verrons plus bas, furent forgés de toutes pièces à la Cogolla, il prit fait et cause pour la thèse de Martinez del Villar et de Gomez de Liria, en y introduisant quelques modifications. S. Millan est originaire de Berdejo, près de Torrelapaja, et appartient au diocèse de Tarazona. Le *Castrum Bilibium* n'est pas Bilbilis, mais le *castrum* près de Haro, et, en ce point, les moines de la Cogolla ont raison. Quant à l'oratoire où, d'après le texte de Braulio, se trouvent les reliques du saint, La Fuente est fort embarrassé pour le situer sur la carte. Il résume les arguments si souvent exposés par les deux parties, mais écarte résolument la supposition de Gomez de Liria, à savoir d'une translation des reliques de la Cogolla à Torrelapaja. Voici sa conclusion : Si la partie des reliques qui manque à Torrelapaja est exactement celle qui se trouve à San Millan, la question est tranchée. Si au contraire, on constate que les mêmes fragments de reliques se retrouvent et à Torrelapaja et à San Millan, il faut admettre que les moines du monastère de la Cogolla honorent un saint différent de celui que Braulio a célébré dans sa *Vita*. La Fuente n'a pas tenté de vérifier point par point tous les détails topographiques du texte de Braulio ; et dans son exposé, il semble avant tout préoccupé d'étaler au grand jour les procédés peu critiques des anciens religieux de la Cogolla.

Pris à partie par l'abbé du monastère de San Millan, le P. Toribio Minguella ¹, La Fuente rédigea, en 1883, un mémoire

¹ *San Millán de la Cogolla. Estudios histórico-religiosos acerca de la patria, estado y vida de san Millán*, Madrid, 1883.

dans lequel il maintenait, non sans une certaine âpreté, sa manière de voir¹. Avec insistance il rappelle que *Vergegium* doit se trouver dans le diocèse de Tarazona, et que seul Berdejo et non Berceo remplit cette condition. Il n'apporte pas de nouveaux arguments et ne propose aucune nouvelle hypothèse.

Depuis la Fuente, personne, à notre connaissance, n'a repris la défense de la thèse aragonaise².

Dans leurs grandes lignes, on peut résumer de la manière suivante les opinions successives des principaux auteurs aragonais. D'après Martinez del Villar, S. Millan est né, a vécu et est mort en Aragon³; d'après Gomez de Liria, S. Millan est né en Aragon, a vécu et est mort dans la Rioja; d'après V. de la Fuente, S. Millan est né en Aragon, a vécu dans la Rioja, et est mort en Aragon⁴.

On devine que les Castellans, et plus spécialement les moines de la Cogolla ne se firent pas faute de répondre aux Aragonais et d'opposer leurs traditions à celles de leurs adversaires. Nous allons rapidement les passer en revue.

Dans la Rioja, on ne paraît pas s'être préoccupé du culte rendu à S. Millan de Torrelapaja avant l'apparition du livre de Martinez del Villar, en 1598. Ce livre, pour les bénédictins de la Cogolla, ressemblait fort à une provocation, qui mettait en doute le point capital de l'histoire de leur abbaye.

¹ *San Millán, presbítero secular. Respuesta al libro del P. Fr. Toribio Minguella, titulado S. Millán de la Cogolla*, por D. Vicente de la Fuente, en *vendición de lo que éste escribió en el tomo L de la « España sagrada » acerca de aquel santo*, Madrid, 1883.

² Pedro DE MADRAZO, dans son ouvrage *Navarra y Logroño*, publié dans la collection *España, sus monumentos y artes, su naturaleza e historia*, t. III (Barcelona, 1886), p. 651 et suiv., adopte timidement la manière de voir de La Fuente. Le P. Fita, ayant à présenter à l'Académie d'Histoire de Madrid, le livre du P. Minguella, évita de prendre position et se contenta d'annoncer que La Fuente répondrait lui-même. Cf. *Boletín de la Real Academia de la Historia*, t. III (1883), p. 130.

³ C'est du moins la pensée de Martinez del Villar dans son premier mémoire paru en 1598. Voir plus haut, p. 297. Peut-être avait-il adopté des conclusions différentes dans le travail manuscrit que nous avons signalé, p. 298.

⁴ Cf. T. MINGUELLA DE LA MERCED, *San Millán de la Cogolla* (Madrid, 1883), p. 3.

Dès 1601, l'illustre évêque Prudencio de Sandoval réfutait l'historien aragonais. Dans son ouvrage *Primera parte de las fundaciones de los monasterios del glorioso Padre San Benito*, ayant à retracer l'histoire du monastère de S. Millan de la Cogolla, il en prit occasion pour discuter la théorie de Martinez. La réfutation qu'il présente est assez embarrassée. Il avoue du reste lui-même que la phrase de Braulio, où il est dit que S. Millan dépendait de l'évêque de Tarazona, lui fait une réelle difficulté. Tout en évitant de discuter la question de savoir si Émilien est né dans la Rioja ou dans l'Aragon, il semble accorder à son adversaire que S. Millan n'est pas originaire de la Rioja et n'a pas desservi la cure de Berceo en Castille, mais celle de Berdejo en Aragon¹.

D'ailleurs, dans sa réponse, Sandoval a surtout voulu prouver que S. Millan, qui est honoré depuis des siècles dans le monastère de la Rioja, est bien celui dont S. Braulio a retracé la vie. Il le prouve comme suit. Après avoir admis que S. Millan était du diocèse de Tarazona, il explique que le saint, relevé de sa charge pastorale par son évêque, vint habiter la solitude des monts *Dirceci*, c'est-à-dire la Rioja. Ayant ainsi ramené le saint ermite dans la Castille, il démontre que tous les endroits signalés dans les miracles racontés par Braulio, doivent être identifiés à des localités situées dans la Rioja ou dans une région voisine. Sans insister il laisse entendre que le S. Millan de Torrelapaja pourrait bien être différent de celui de la Cogolla et donc de celui dont Braulio a parlé.

A la suite du chapitre consacré à S. Millan, Sandoval a ajouté un dernier paragraphe, afin de faire connaître à ses lecteurs un document que les moines de la Cogolla venaient de découvrir, document qui confirmait d'une manière indiscutable la thèse castillane. En effet, pendant que Sandoval imprimait

¹ « De aqui arguye este Doctor (Villar) y con mucho fundamento que se engañaron notablemente los que hizieron a San Millan natural de la Rioja, y aver tenido yglesia en ella, no siendo del obispado de Tarazona sino del de Calahorra ». Et un peu plus bas il ajoute : « Estas son las razones porque este Doctor (Villar) afirma y con harto fundamento, que el San Millan de Verdejo del Arcedianato de Calatayud es aquel gran Santo de quien escribió S. Braulio la vida... » SANDOVAL, l. c.

son livre sur les premiers monastères bénédictins d'Espagne, il reçut communication d'une inscription que l'abbé de S. Millan, Placido de Alegria, avait mise au jour dans l'ancien oratoire de Suso. L'abbé Placido, que le livre de Martinez avait vivement ému, se décida à ouvrir la tombe du saint ermite, afin de voir s'il n'y trouverait pas un indice qui permît de l'identifier à S. Émilien, dont Braulio était le biographe. Il y découvrit en effet une pierre de forme octogonale, qui portait les inscriptions suivantes : *Natus est Emilianus devotis parentibus in opido Vergegii, et cum vigesimum annum attigisset relictis ovibus patris sui, Spiritu sancto eum inspirante et dirigente, ad Castellum Bilibiense (quod decem et quinque milliaria a supra nominato opido distat et duodecim a Tricio) adiit, ut magisterio Felicis confessoris uteretur.* Sur l'autre face on lisait : *Purgatissimi apostolique viri Emiliani corpus hic humatum iacet, qui postquam eremiticam vitam multis annis egit et clericalem, tandem monasticam professus sub regula admirabilis Benedicti, curam gerens abbatialem, obiit in Domino clarus miraculis et prophetie spiritu, era DCXII*¹. Cette double inscription anéantissait tout l'édifice laborieusement construit par Martinez : *Vergegium* est Berceo dans la Rioja, *Bilibium* est le *castrum* près de Haro, enfin, c'est bien à San Millan de Suso que les reliques du saint ont été déposées. Sandoval, qui n'avait aucun motif de mettre en doute la bonne foi de son confrère, accepta son témoignage sans aucune méfiance. Malheureusement toute cette mise en scène n'était qu'une grossière fraude. La *pietra ochavada*, ainsi qu'on l'appelle habituellement, avait été gravée à S. Millan peu de temps avant et déposée clandestinement dans la tombe du saint. Par cette manœuvre, qui est loin d'être un cas isolé dans l'Espagne du XVII^e siècle², l'abbé espérait opposer un argument sans réplique aux préten-

¹ Fr. Antonio DE YEPES donne une reproduction très exacte de ce faux dans le premier tome de sa *Coronica general de la Orden de S. Benito* (1609), p. 264. Le monastère de S. Millan de la Cogolla conserve encore la fausse inscription de l'abbé Alegria; cf. HÜBNER, *Inscriptiones Hispaniae Christianae*, p. 100, n. 65*.

² Pour s'en rendre compte, il suffit de lire la préface d'Émile Hübner à ses *Inscriptiones Hispaniae Christianae*, p. III, et de parcourir la liste des

tions des Aragonais. La supercherie ne fut pas immédiatement découverte. Pendant longtemps, des historiens de valeur invoquèrent le témoignage de la *pietra*.

Le chroniqueur Antoine de Yepes, dans le premier volume de sa *Coronica general de la Orden de S. Benito*, paru en 1609, suivit Sandoval. Mais il ne connaît plus les hésitations de son prédécesseur. En aucune façon on ne peut identifier *Vergegium* avec Berdejo en Aragon. L'inscription est formelle. Mais comment faut-il interpréter le passage de la *Vita Aemiliani*, où il est dit que S. Émilien était du diocèse de Tarazona, alors que Berceo dans la Rioja se trouve dans le diocèse de Calahorra? Yepes n'est nullement embarrassé par cette difficulté. A l'époque de S. Millan, au ^{vi}^e siècle, le diocèse de Tarazona s'étendait jusqu'à la Rioja, ce n'est que plus tard que cette région a été rattachée au diocèse de Calahorra : « Il est certain que les monts *Distercios* et les deux versants de la montagne de Saint-Laurent, appartenaient jadis à l'évêché de Tarazona... » ¹.

La thèse castillane avait trouvé comme avocats deux historiens célèbres. Dans leur plaidoyer, ils ne s'étaient pas aperçus qu'ils invoquaient l'autorité d'un document dénué de toute valeur. Le prestige des deux historiens, Sandoval et Yepes, devait entraîner des savants illustres à se servir des inscriptions de la *pietra ochavada*.

Lorsque Mabillon rédigea le tome premier des *Acta Sanctorum Ordinis Sancti Benedicti*, il recourut fréquemment pour les saints espagnols, aux volumes de la *Coronica general de la Orden de S. Benito* de son confrère Yepes. Malgré sa défiance à l'égard des nombreux faux qui encombrant l'historiographie de la péninsule ibérique, le docte bénédictin, n'évita pas le traquenard tendu par l'abbé de Alegria. Dans la préface générale à ses *Acta*, Mabillon accepte le témoignage de la *pietra ochavada* : *Certe S. Aemilianus abbas apud Cantabros, cognomento Cucullatus, monasterium suum condidisse ac rexisse ad*

Inscriptiones falsae vel suspectae, p. 91. Cette liste s'est encore accrue dans le *Supplementum* que Hübner a publié en 1900, p. 137.

¹ « ... es cierto, que los montes Distercios y toda la montaña de S. Llorente con sus vertientes fueron del Obispado de Taraçona. » Op. c., p. 270.

*regulae nostrae praescriptum dicitur in ipsius epitaphio gothicis litteris exarato*¹. Il accepte également les deux Émiliens, celui de Castille et celui d'Aragon.

Un autre représentant de la science ecclésiastique, le cardinal Sanz de Aguirre intervint dans le débat relatif à la patrie de S. Millan. A la fois comme bénédictin et comme religieux de l'abbaye de San Millan de la Cogolla, il était disposé à prendre la défense de la thèse castillane. En exposant sa manière de voir, il rappelle avec émotion qu'il a revêtu l'habit bénédictin dans le monastère de S. Millan : ... *in regio et illustrissimo monasterio meo S. Aemiliani (meo, inquam, quoniam in illo cucullam S. Benedicti suscepi et professionem monasticam emisi)*². Il ne se préoccupe guère de vérifier l'histoire du saint de Torrelapaja et il se contente de dire : *Aemilianus... cucullatus dictus sive quia cucullam induit sive ad distinctionem alterius Aemiliani non cucullati in regno Aragoniae*³.

Parmi les défenseurs de la thèse castillane⁴, nous rencontrons quelques-uns des champions les plus décidés des fameux *falsos Cronicones*. Mais avant d'exposer cette phase du débat nous devons ouvrir une parenthèse, afin d'expliquer comment, par une série d'erreurs, S. Émilien fut rangé parmi les saints du diocèse d'Urgel, puis de celui de Verceil, pour revenir finalement en Aragon. Les allusions fréquentes faites par

¹ P. xxxv. Au sujet de la position prise par Mabillon dans la question d'authenticité de la *pietra ochavada*, cf. C. CENNIUS, *De antiquitate ecclesiae Hispaniae dissertationes*, t. II (Romae, 1741), p. 287 ; G. M. SCARMALLIUS, *Vindiciae antiquitatum monasticarum Hispaniae* (Arezzo, 1753), p. 10.

² *Collectio maxima conciliorum omnium Hispaniae et novi Orbis*, t. III (Romae, 1753), p. 401. La première édition de la *Collectio conciliorum* parut en 1693.

³ Ibid., p. 401. Parmi les auteurs qui défendent la thèse castillane, il convient de citer le P. Joaquin TRAGGIA. Dans son *Aparato a la Historia ecclesiastica de Aragon*, t. II (Madrid, 1792), p. 277, il étudie les passages controversés de la *Vita S. Aemiliani*. Son interprétation mérite de retenir l'attention car elle repose sur des arguments qui dénotent un esprit critique.

⁴ Le célèbre Nicolas ANTONIO, *Bibliotheca Hispana vetus*, t. I (Madrid, 1788), p. 375, se contente de signaler la controverse, mais ne prend pas position : *quam utique magnis animis decertatam hucusque controversiam non est instituti nostri ut propriam faciam*.

les historiens des ^{xvii}e et ^{xviii}e siècles, seraient sans cela inintelligibles. A la fin du ^{xv}e siècle, les bréviaires de la région aragonaise imprimèrent un résumé de la *Vita S. Aemiliani* dont voici les principaux passages : *Emilianus beatus in Aragonia iuxta montem Catinum pastor erat ovium... ad Felicem heremitam adiit qui erat in Castro libio... in heremo habitans, quadragenis fere annis angelorum solummodo collegio fungebatur. Quem episcopus Tirassone Vergegii ecclesie presbyterum ordinavit*¹. Si nous faisons abstraction des indications topographiques, ces leçons suivent littéralement la *Vita* écrite par Braulio. Quant aux noms de lieu, ils sont en partie modifiés. Pour la première fois, dans un texte relatif à S. Émilien, il est question de l'Aragon et du Montcayo, célèbre montagne au sud de Tarazona. Le *Castrum Bilibium* est métamorphosé en *Castro libio*. Sans doute est-ce une simple coquille typographique², qui devait avoir les conséquences les plus fâcheuses.

Un italien, qui vivait depuis longtemps à la cour aragonaise, Lucius Marineus Siculus³, a inséré, dans son *De Rebus Hispaniae memorabilibus*⁴, une espèce de légende dorée des

¹ Ce passage est extrait du bréviaire incunable de Saragosse imprimé à Venise en 1496, p. 192. Cf. *Gesamtkatalog der Wiegendrucke*, t. V (Leipzig, 1932), p. 243, n. 5295. Le bréviaire de Tarazona, imprimé l'année suivante, reproduit exactement le même texte pour les leçons de S. Émilien. Cf. *ibid.*, p. 480, n° 5475.

² Il n'est pas probable que le souvenir de la ville de *Libia*, ait eu une influence sur la transformation du nom de *Bilibium* en *Libium*. Sur la situation exacte de *Libia* cf. SANCHEZ-ALBORNOZ, *Divisiones tribales y administrativas del solar del reino de Asturias en la época romana*, dans le *Boletín de la real Academia de la Historia*, t. 95 (Madrid, 1929), p. 346. Au sujet de la géographie fantaisiste des fausses chroniques, on peut consulter J. GODOY Y ALCANTARA, *Historia crítica de los falsos Cronicones* (Madrid, 1668), p. 198.

³ Sur L. Marineus Siculus comme historien cf. G. CIROT, *Études sur l'historiographie espagnole. Les histoires générales d'Espagne entre Alphonse X et Philippe II (1284-1556)*, Bordeaux (1904), p. 76 et suiv.

⁴ Au sujet des éditions de L. Marineus Siculus, cf. A. PALAU Y DULCET, *Manual del Librero Hispano-americano*, t. V (Barcelona, 1926), p. 60 ; C. HAEBLER, *Bibliografía Ibérica del siglo XV.*, t. I (1904), p. 190 ; t. II (1917), p. 116. Nous nous sommes servi de l'édition d'André SCHOTT, *Hispaniae illustratae... scriptores varii* (Francfort, 1603), t. I, p. 342-43. L'édition incunable de 1497 ne contient pas la notice de S. Émilien. Nous remercions M. l'abbé J. Vivès d'avoir bien voulu vérifier pour nous ce détail dans l'exemplaire de Barcelone.

saints espagnols. La notice qu'il consacra à S. Émilien, comme d'ailleurs plusieurs autres, est empruntée à d'anciens bréviaires¹. Lucius Marineus, en la reproduisant, y introduisit un changement. Au lieu de *Vergegium*, il écrivit *Urgellensis ecclesiae : Quem (Aemilianum) Tiriassonensis episcopus, Urgellensis ecclesiae, ubi nunc eius corpus habetur gloriosum, presbyterum ordinavit...* Cet humaniste, s'il est, comme nous le croyons, le premier responsable de cette erreur, aura voulu corriger le texte du Bréviaire. Ce n'est pas, en effet, par hasard, qu'il a écrit Urgel. Dans la Cerdagne, est située l'ancienne cité de *Iulia Libica*². Ce nom ne se perdit pas pendant le moyen âge ni à l'époque de la Renaissance. Chroniqueurs et historiens en parlent souvent. Citons au hasard : Rodrigue de Tolède († 1247), au livre III de son *De Rebus Hispaniae*³, parlant du passage des Pyrénées, écrit : ... *castra alia Vultuariam et Libyam sibi subiecit... Cumque ad castrum Libyae, quod est caput Ceretaniae pervenisset...* Jean de Girone, au livre I de ses *Paralipomènes*⁴ : *Post nostram dioecesis sequuntur Ceretani, quorum apud antiquos maxima urbs fuerat Libyca, quam Iulius Caesar Iuliam Libycam appellavit. Nunc vero ad parvi momenti arcem, tutissimam tamen, redacta est.* Au milieu du xvi^e siècle, le chanoine François Taraffa rapporte gravement dans son *De origine ac rebus gestis Regum Hispaniae*⁵, qu'Hercule, *cui nomen est Libyus*, a fondé plusieurs villes en Espagne. Parmi ces villes, la première est *Libya, in Pyreneis montibus, quae postea dicta fuit Iulia Libyca*. Par Hercule également a été fondée la ville d'Urgel : *Et in montibus Pireneis urbem Urgellensem in Hispania citeriore, provinciae Tarraconensis.* Ces quelques extraits suffisent à montrer que les historiens, qui se piquaient de connaissances géographiques, n'avaient pas perdu le sou-

¹ C'est ce que nous a révélé la comparaison des notices de Lucius Marineus avec, par exemple, le bréviaire de Burgos de 1503, dont plusieurs leçons sont reproduites dans les *Acta Sanctorum*. Nous reviendrons sur ce sujet.

² PAULY-WISSOWA, *Real-Encyclopädie der classischen Altertumswissenschaft*, t. X, 1, p. 8.

³ Ed. A. SCHOTT, *Hispania illustrata*, t. II, p. 55.

⁴ Ibid., t. I, p. 32.

⁵ Antverpiae, 1553, p. 21.

venir de la cité romaine. Lucius Marineus, lisant dans les leçons des bréviaires : *castro libio*, a cru plus correct d'écrire *Urgellensem* au lieu de *Vergegium*, afin de rattacher le *castrum libium* à la région où il se trouve.

Cette erreur en engendra une autre. A la suite de son martyrologe¹, Maurolycus a publié une *Topographia sanctorum Christi martyrum per Primum Cabilunensem episcopum ac theologum anno salutis MCCCCL olim composita et nunc demum recognita*. Cette topographie se présente sous la forme d'une liste de noms de lieu, rangés dans l'ordre alphabétique. Pour chaque localité, l'auteur signale les saints qui y ont vécu ou qui y sont morts. Sous le nom de *Libyum castrum, oppidum Aragoniae*, Maurolycus donne la notice : *Hic Aemilianus primum opilio, inde eremita quadraginta annos in solitudine vixit, a Felice instructus, mox Ecclesiae Vercellensis sacerdos, ubi iacet*². En étudiant les sources de la *Topographia*, nous avons acquis la preuve que Maurolycus avait emprunté ce passage à Lucius Marineus³. Faut-il voir dans *Vercellensis* à la place de *Urgellensis* une simple distraction? Peut-être, mais il est plus probable que le nom d'*Aemilianus* ait suggéré à Maurolycus la correction de Urgel en Verceil⁴. En effet, dans les listes épiscopales de Verceil, nous trouvons, parmi les évêques du début du VI^e siècle, un *S. Aemilianus*⁵. De ce saint, on ne sait rien, sinon qu'il souscrivit aux conciles romains de 501, 502, 503, au temps du pape Symmaque, en qualité d'évêque de Verceil. Cette synonymie aura entraîné la modification de Urgel en Verceil.

La notice de S. Émilien, telle qu'elle se présente dans la

¹ *Martyrologium Reveren. Domini Francisci Maurolyci, abbatis Messanensis* (Venetiis 1568), p. 87-111.

² Ibid., p. 98.

³ Il serait trop long d'en fournir ici le détail. Nous songeons du reste à publier une note sur la *Topographia* du pseudo-Prime, évêque de Chalon-sur-Saône et de montrer par quelles étapes successives la *Mappemonde spirituelle* de Jean Germain est devenue la *Topographia* publiée par Maurolycus.

⁴ Remarquons également que les habitants de la rive gauche du Pô à hauteur de Verceil, sont connus dans l'antiquité sous le nom de *Libici*. Cf. PAULY-WISSOWA, *Real-Encyclopädie der classischen Altertumswissenschaft*, t. XIII, 1, p. 112.

⁵ F. SAVIO, *Gli antichi vescovi d'Italia. Il Piemonte* (Torino, 1898), p. 430-32.

Topographia, ne resta pas lettre morte, et à Verceil on s'en empara pour créer une légende à S. Émilien évêque. Dès 1578, Pierre Galesini¹ formule de la manière suivante l'éloge de S. Émilien de Verceil (11 septembre) : *Vercellis S. Aemiliani episcopi et confessoris. Hic quatráginta annis in heremo sanctissime vixit : post episcopus Vercellarum factus...* Il n'affirme pas encore qu'Émilien est né en Espagne, mais la phrase : *quatráginta annis in heremo sanctissime vixit*, provient de la légende de S. Émilien par Braulio. En 1581, l'évêque de Verceil, Francesco Bonomi, fit imprimer un nouvel office des principaux saints du diocèse. Les leçons de S. Émilien commencent ainsi : *Aemilianus in Hispania Libyi, quod Aragoniae oppidum est, loco humili natus, a Felice Episcopo ad religionem eruditus*². Tous les traits de la Vie de S. Millan jusqu'au moment de son ordination sont appliqués à Émilien de Verceil. Mais, au lieu d'être ordonné prêtre, il est consacré évêque.

L'origine espagnole de S. Émilien de Verceil étant affirmée par un texte liturgique, les hagiographes postérieurs ne manqueront pas de le suivre. Le successeur de Bonomi, Jean-Étienne Ferrerius, dans sa monographie *Sancti Eusebii Vercellensis episcopi et martyris, eiusque in episcopatu successorum vita et res gestae* (Rome, 1602), reproduit les leçons de l'office de 1581. Après lui, Philippe Ferrari, dans son *Catalogus Sanctorum Italiae* (Milan, 1613), à la date du 11 septembre, résume les mêmes leçons et écrit : *Aemilianus natione Hispanus, loco obscuro natus...* En note, il remarque que l'origine espagnole du saint évêque n'est pas absolument certaine et que, s'il fallait ajouter foi à une autre tradition, il serait originaire des environs de Verceil ; mais, ajoute-t-il, « *in re hac, novis lectionibus Romae approbatis, ex quibus nos vitam paucis contexuimus, fides adhibenda est* ». Le même auteur, en 1609 (*Nova Topographia in Martyrologium Romanum*), avait inscrit sous le nom de Verceil : *11 sept. Aemilianus Ep. prius Eremita apud Lybium castrum Hispan. Corpus ibi-*

¹ *Martyrologium S. Romanae Ecclesiae* (Venetiis, 1578), p. 125^v, à la date du 11 septembre.

² *Officium S. Eusebii episcopi, martyris et patroni ecclesiae Vercellensis* (Vercellis, 1581), p. 115.

dem. Les deux derniers mots sont ambigus. S'agit-il de Verceil ou de *Lybium*?

Toutefois en Italie la thèse de l'origine espagnole de S. Émilien évêque de Verceil trouva des adversaires. En 1643, Corbellinus ¹, en 1676, Cusanus ², au XVIII^e siècle, Fileppi écartent résolument l'opinion d'après laquelle S. Émilien, serait né en Espagne ³. Quand, en 1750, le bollandiste Suyskens rédigea le commentaire de S. Émilien de Verceil ⁴, il démêla parfaitement la confusion et supprima dans la biographie de S. Émilien, évêque, tout ce qui avait été emprunté à son homonyme espagnol. Le rédacteur du nouvel office, imprimé en 1890 ⁵, n'osa pas amender l'ancien texte d'une manière aussi radicale et il se contenta de rayer les mots : *in Hispania Libyi quod Aragonie oppidum est, loco humili natus*.

Après cette longue parenthèse, revenons au débat entre la Castille et l'Aragon, et voyons quel rôle y jouèrent les auteurs ou les commentateurs des *Falsos Cronicones*.

Il serait trop long de rechercher ici à partir de quelle époque le nom de S. Millan a été mêlé à cette pauvre littérature ⁶. On sait en effet que le texte des fausses chroniques a subi des retouches et qu'il en existe plusieurs versions ⁷. Nous signalerons uniquement les auteurs, qui, à propos des fausses chroniques, ont traité avec quelque développement la question de la patrie de S. Millan.

✠ Dans la continuation du pseudo-Dexter, continuation attribuée à Marcus Maximus, évêque de Saragosse, se lisent

¹ *Vite de' Vescovi di Vercelli* (Milano, 1643), p. 19.

² *Discorsi Historiali... de' vescovi di Vercelli* (Vercelli, 1676), p. 77-81. Cusanus rapporte une anecdote piquante. En 1642 des nobles espagnols, visitant la cathédrale de Verceil, admiraient les reliquaires. Quand on leur expliqua que S. Émilien était né en Espagne, ils sourirent et dirent à leurs guides : *Domini, habeatis pro certo, quod hic non est Aemilianus noster*.

³ Cf. SAVIO, op. c., p. 432.

⁴ *Act. SS.*, Sept. t. III, p. 797-800.

⁵ *Officia propria sanctorum archidioecesis Vercellensis* (Tournai, 1890), p. 87.

⁶ Cf. I. GODOY Y ALCÁNTARA, *Historia crítica de los falsos Cronicones*, Madrid, 1868 ; G. CIROT, *Études sur l'historiographie espagnole. Mariana historien* (Paris, 1904), p. 45-70.

⁷ CIROT, op. c., p. 233.

deux passages relatifs à S. Émilien : sous l'année 562 : *Aemilianus Presbyter in Cantabria moritur*¹; et sous l'année 578 : *S. Aemilianus Presbyter ad oppidum Brigegium ditionis Turiassonensis XIV kal. Aprilis, gloriosus migrat ad Dominum. Fuit alter antiquior etiam Presbyter et Abbas S. Benedicti, de quo supra dictum est*².

Les fausses chroniques distinguent donc nettement deux SS. Émiliens, le Castillan et l'Aragonais. Le commentateur le plus renommé de Marcus Maximus, le cistercien François Bivar, s'étend longuement sur ces deux mentions. Très clairement il rappelle les points controversés : *Sed duo de nostro Aemiliano (celui de 562) valde inter recentiores Historiographos controversa sunt, videlicet, sintne duo diversique Aemiliani presbyteri Hispani an unus, idemque Turiassonensis et Cantaber? Quod si duo sint, rursus contentiose disquiritur, cuiusnam eorum historiam texuerit S. Braulio*³? Laissant de côté les ouvrages aragonais qui ont paru après Martinez, il réfute un à un les arguments de ce dernier, et ainsi que l'avaient déjà fait Sandoval et Yepes, il démontre que le texte de Braulio ne peut se comprendre que si on identifie les localités qu'il mentionne avec les localités de la Castille. Quant au second texte de Marcus Maximus, il en fait l'exégèse suivante : il faut reconnaître sous le nom d'*Aemilianus Presbyter ad oppidum Brigegium*, le saint vénéré à Torrelapaja et on ne peut en aucune manière y voir S. Millan de la Cogolla. Bivar, qui connaît bien la littérature des fausses chroniques, sait que la chronique d'Heleca, — qui, elle aussi, est un faux — renferme le passage suivant : *Per haec tempora translata est bona pars corporis S. Aemiliani episcopi Vercellensis primo Eremitae in Aragonia et allata ad oppidum Turris-palearum*⁴. Le lecteur reconnaît ici l'opinion qui fait de S. Émilien de Torrelapaja, un saint de Verceil. Bivar ne l'accepte pas et il ajoute : *Ego nihilominus vehementer suspicor*

¹ F. BIVAR, *Marci Maximi episcopi caesaraugustani... continuatio chronici* (Madrid, 1651), p. 455.

² Ibid., p. 554.

³ Ibid., p. 468.

⁴ Ibid., p. 562.

*Helecam in vocem Vergegiensis Aemiliani impegissee et pro ea Vercellensis legisse*¹.

Tamayo de Salazar, dans le tome VI de son Martyrologe, paru en 1659², s'inspira de Bivar et prit parti pour la Castille. Mais contrairement à l'opinion de cet auteur, il prétend que S. Millan d'Aragon a été évêque de Verceil. Toujours à l'affût d'enrichir les fastes du martyrologe espagnol, il n'avait garde de supprimer de ses listes un évêque de Verceil que les Piémontais eux-mêmes considéraient comme espagnol. Il est vrai que, tant à Verceil qu'à Torrelapaja, on affirmait être en possession des reliques du saint évêque³. Tamayo ne se laisse pas embarrasser par des difficultés de ce genre. Une partie des reliques est restée à Verceil, et on a ramené l'autre partie à Torrelapaja. Heleca ne dit-il pas très clairement : ... *translata est bona pars corporis S. Aemiliani*... Des auteurs italiens, Tamayo suit de préférence Ph. Ferrari, dont il transcrit, en y faisant quelques additions empruntées à Heleca, la notice sur S. Émilien de Verceil. Sans fournir aucune source, il identifie le *Castrum Libycum* à Torrelapaja. C'était ajouter une confusion de plus à toutes celles qui embrouillaient le débat de la patrie de S. Millan⁴.

Peu de temps après Bivar et Tamayo, D. Gregorio de Argai⁵, avec une faconde intarissable, se proclamait le défenseur des fausses chroniques. Non seulement il revendiquait l'authenticité de Dexter, de Marcus Maximus, de Heleca, mais il se constituait le champion de nouveaux documents, tout aussi fantaisistes que ceux de Roman de la Higuera. Ces documents portaient les noms de Haubertus, Walabonsus Merius, S. Gregorius Beticus⁶.

Haubertus fournissait, au sujet de S. Émilien, de nombreuses précisions qu'on ne trouvait pas dans Marcus Maximus

¹ Ibid., p. 563.

² *Anamnesis sive commemorationis sanctorum hispanorum...*, tomus sextus (Lugduni, 1659), p. 108.

³ Op. c., t. V, p. 148.

⁴ Ibid.

⁵ Le P. A. Lambert, O.S.B., a publié dans le *Dictionnaire d'Histoire et de Géographie ecclésiastiques*, t. III, p. 2, un excellent article sur cet auteur.

⁶ L'auteur de ces faux était Antonio de Nobis, connu sous le pseudonyme Antonio de Lupian Zapata, archiviste de la cathédrale de Burgos.

ni dans Heleca. Voici les deux passages de la Chronique d'Haubert. *Anno 562. Sanctus Emilianus Presbyter et abbas Benedictinus et episcopus Vercellensis, in Monasterio Heremitanorum in Cantabria moritur. Sepultus est in Celtiberia in Urbe dicta Turris, ubi natus fuerat*¹.

*Anno 578. Emilianus Presbyter, abbas Benedictinus, obiit. Fuit ex genere Romanorum, natura in oppido Brigegio, hodie Bergegio. Scripsit eius vitam sanctus Braulius, episcopus Cesaraugustanus*².

Argaiz est surtout préoccupé d'enrichir le martyrologe bénédictin. S. Millan, mort en 562, et celui mort en 578, sont tous deux bénédictins. Il admet comme Tamayo l'épiscopat de S. Millan d'Aragon à Verceil, mais, chose étrange, il invertit l'ordre de Bivar. Il applique le premier texte de Maximus et d'Haubert (année 562) à S. Émilien de Torrelapaja, le second (année 578) à S. Millan de la Cogolla. Suivant le goût de l'époque, il gratifie celui-ci d'une généalogie qui remonte à l'époque romaine³.

Dans le cas de S. Millan, on prend sur le vif le procédé des faussaires. Chacun d'eux introduit dans le texte le point de vue qui lui est cher et, avec une naïveté qui fait sourire, constate dans son commentaire que les chroniques se complètent parfaitement et apportent les précisions qui faisaient défaut dans les textes antérieurs.

La tradition castillane eut un dernier groupe de défenseurs⁴

¹ Fr. Gr. DE ARGAIZ, *Población eclesiastica de España... y Chronicon de Hauberto*, t. I, p. II (Madrid, 1668), p. 407.

² Ibid., p. 419.

³ Argaiz a repris la question de San Millan dans le t. VII de la *Soledad laureada por S. Benito y sus hijos en las Iglesias de España y teatro monastico* (Madrid, 1675). Nous n'avons pu consulter ce volume.

⁴ Les érudits avaient tellement embrouillé le problème de la patrie de S. Millan, que les historiens qui s'occupaient incidemment de ce sujet, étaient exposés à se perdre dans ce dédale. Nous en citerons un exemple. Diego Saavedra Fajardo, l'auteur bien connu de la *Republica Literaria*, résumant dans son livre *Corona gothica castellana y austriaca*, le règne d'Athanagilde, a une brève allusion à S. Millan : « Florecieron en su reynado S. Millan de la Cogulla, y Emiliano natural de la Rioja, varones ilustres en virtud y letras », t. I, p. 210. Ferreras, dans son histoire générale d'Espagne identifie le *Vergegium* de la *Vita S. Aemiliani* avec la ville de Berga en Catalogne. Cf. édition française par d'Hermilly, *Histoire générale d'Espagne* t. I (Paris, 1742), p. 201.

dans les historiens — et ils furent nombreux — qui virent en S. Émilien, le premier ou un des premiers propagateurs de la règle bénédictine en Espagne. En général, ils n'apportent aucun élément nouveau dans le débat et suivent presque tous Yepes¹.

La principale difficulté, à laquelle se heurtaient les partisans de la thèse castillane était, ainsi que nous avons déjà eu occasion de le dire, le passage de la *Vita* de S. Émilien où Braulio dit que l'ermite était soumis à la juridiction de l'évêque de Tarazona. Il n'est pas inutile de grouper ici les principales solutions proposées par les Castellans pour résoudre cette difficulté. D'après les uns, Sandoval par exemple, S. Millan aurait quitté le diocèse de Tarazona et aurait mené la vie érémitique dans une région qui dépendait de l'évêque de Calahorra. D'autres suggérèrent que l'évêque Didyme de Tarazona, était aussi évêque de Calahorra². D'autres, par exemple Marieta, supposent que le texte de Braulio est inexact et qu'il faut lire Calahorra, au lieu de Tarazona³. Une quatrième opinion, qui peu à peu devint la plus commune, part du fait qu'au VI^e siècle les diocèses étaient autrement délimités qu'au moyen âge. Avant l'invasion arabe le diocèse de Tarazona s'étendait jusqu'aux *montes Dirceci*, donc jusqu'à la Rioja. Cette dernière opinion a été défendue par Yepes, Bivar, Risco, Argai, Mabillon et a été reprise dans la suite par de nombreux historiens⁴.

¹ Sur ce sujet on peut consulter D. Antonio DE SILES, *Investigaciones históricas sobre el origen y progresos del monacato español hasta la irrupción sarracena a principios del siglo VIII*, dans *Memorias de la Real Academia de la Historia*, t. VII, p. 469-578. Le plus ardent défenseur de la thèse qui voit en S. Millan le premier bénédictin espagnol, fut Fr. Diego MECOLAETA, *Desagrario de la Verdad en la historia de San Millan de la Cogolla, natural del reino de Castilla, primer abad de la Orden de S. Benito en España* (Madrid, 1724). Il eut comme principal adversaire Juan DE FERRERAS, *Disertacion de el monacato de San Millan de la Cogolla*. Madrid, 1724.

² Par exemple D. HIDALGO DE TORRES, *Compendio historial de la Provincia de la Rioja, de sus santos y santuarios*, Madrid, 1701 ; cf. GOMEZ DE LIRIA, op. c., p. 127 ; *España Sagrada*, t. L, p. 8 ; GOVANTES, *Diccionario Geográfico-Histórico de España*, Seccion II (Madrid, 1846), p. 165, suggère que pendant une vacance de l'évêché de Calahorra, Didyme de Tarazona aurait été administrateur du diocèse voisin.

³ Cf. GOMEZ DE LIRIA, op. c., p. 34-35.

⁴ Cf. A. BAILLET, *Topographie des Saints* (Paris, 1707), p. 315 ; ID., *Les*

Depuis la réponse détaillée que le P. T. Minguela opposa à l'article publié par V. de la Fuente dans l'*España Sagrada*¹, personne n'a repris ex professo la défense de la thèse castillane ; mais des historiens sérieux, tels que M. Gomez Moreno², le P. Serrano³, G. de Balparda⁴, se sont nettement prononcés en faveur de la Rioja et n'ont rappelé la thèse aragonaise que pour l'écarter. L'histoire, la toponymie et la philologie indiquent du reste cette solution⁵.

B. G.

Vies des Saints, t. VII (Paris, 1739), p. 625 : « Saint-Milhan de la Cogolle... fut longtemps du diocèse de Taraçone, mais il est maintenant de celui de Calahorra... ». S. DE PEYRONET, *Catalogus Sanctorum ac Sanctarum* (Tolosae, 1706), p. 322. Le P. T. MINGUELLA DE LA MERCED consacre à cette question un chapitre intitulé : *Berceo pertenecia à la diócesis de Tarazona en los siglos V y VI* (op. c., p. 31-37).

¹ Voir plus haut p. 302.

² *Las Iglesias Mozarabes*, t. I (Madrid, 1919), p. 289.

³ *Cartulario de San Millán de la Cogolla* (Madrid, 1930), p. XXI, XXIII. Le P. Z. GARCIA VILLADA fait lui aussi de S. Millan un saint de la Rioja. Toutefois il ajoute prudemment : « La opinión que le hace originario de Verdejo, junto a Calatayud, en Aragón, no parece tan probable ». *Historia eclesiástica de España*, t. II, parte I (Madrid, 1932), p. 314.

⁴ *Historia crítica de Vizcaya*, t. I (Madrid, 1924), pp. 129, 262-65. Cf. G. SANCHEZ-ALBORNOZ, *Fuentes para el estudio de las divisiones eclesiásticas visigodas* (Santiago, 1930), p. 54.

⁵ Ce débat sur la patrie de S. Millan n'est du reste pas un cas unique dans l'historiographie espagnole. Nous espérons pouvoir un jour dresser la liste de ces controverses qui ne sont pas toutes apaisées et qui passionnent encore quelques esprits.

LA PROPHÉTIE DE S. MALACHIE SUR L'IRLANDE

On attribue à S. Malachie, avec les fameuses devises pontificales, une prophétie sur les rois d'Espagne ¹ et une prédiction concernant l'Irlande. Celle-ci mérite d'être brièvement discutée. Elle ne se rencontre, à notre connaissance, que dans une prétendue lettre de Mabillon au B. Olivier Plunkett, archevêque d'Armagh et plus tard martyr. Dans un ouvrage récent ², il est vrai, M. le chanoine James O'Boyle affirme que l'original sur parchemin est actuellement conservé à la bibliothèque des Franciscains, Merchants' Quay, à Dublin. Il doit avoir été mal informé. Nous n'avons rien trouvé de semblable quand nous avons dressé, en 1927, le catalogue des manuscrits hagiographiques latins de ce fonds (*Anal. Boll.*, XLVI, 111-16). Le P. Gregory Cleary, O.F.M., naguère bibliothécaire du couvent, veut bien confirmer notre opinion : ce document, sur lequel on l'a interrogé plusieurs fois depuis une dizaine d'années, n'appartient pas à sa collection. M. O'Boyle, à qui nous nous étions permis de demander quelques explications, a laissé notre lettre sans réponse. Dans son volume, s'appuyant sur un ouvrage du Dr. Madden (nous n'avons pu découvrir la référence exacte), il écrit que le document original se trouva, jusque vers 1780 environ, au couvent de Saint-Isidore, à Rome ³. Un siècle plus tôt, il était, paraît-il, à « Einseidlein », en Suisse. Nous

¹ *Anal. Boll.*, t. LI, p. 179.

² *Life of St. Malachy, Patron Saint of Down and Connor* (Belfast, 1931), p. 138-39.

³ Si nous sommes bien informé, on ne trouve aucune allusion à cette prophétie dans l'*Opusculum contra vulgares quasdam prophetias S. Malachiae attributas de electionibus SS. Pontificum* (Romae, 1698) du Franciscain irlandais François PORTER, professeur à Saint-Isidore.

verrons bientôt à quelle source douteuse ce renseignement est puisé. M. O'Boyle ne nous apprend ni pourquoi la pièce aurait passé d'Einsiedeln à Saint-Isidore, ni comment elle aurait quitté ce dernier couvent pour celui de Dublin dès 1780. En effet, les archives des Franciscains irlandais de Rome furent transportées à Merchants' Quay en 1872 seulement.

Le P. Ailbe J. Luddy, dans sa *Life of St. Malachy*¹, réimprime la lettre de Mabillon et son annexe d'après la première édition connue, publiée en 1861 par Patrick Moran, le futur cardinal, dans ses *Memoirs of the Most Reverend Oliver Plunket, Archbishop of Armagh* (le P. Luddy cite : *Memoirs of the Blessed Oliver Plunkett*, pp. 240-243, sans indication de date ; il s'agit peut-être d'une édition qui suivit la béatification, ou de cet autre ouvrage de Moran, *Life of Oliver Plunkett*, Dublin, 1895). Quoi qu'il en soit, l'hagiographe irlandais John O'Hanlon, qui a rapporté avec l'érudition la plus vaste tout ce qu'on savait des prophéties de S. Malachie, ne fait pas la moindre allusion à celle-ci². On peut conclure de là qu'à cette date, en 1859, le document n'était pas encore découvert, ou du moins pas encore publié.

Aucune indication de source chez Moran. Il s'est servi sans doute d'une copie envoyée par quelque collaborateur. Il en avait beaucoup, et leur laissait pas mal d'initiative. Le *Memoir* fut-il même compilé par lui ? C'est possible. Peut-être serait-il plus exact d'affirmer seulement qu'il fut signé de son nom illustre. La prophétie et la lettre de Mabillon n'existent donc, à notre connaissance, que dans le texte anglais de Moran. Mabillon pourtant (la chose est probable, sinon certaine), n'écrivait point cette langue. D'ailleurs, Moran composait fort hâtivement. La critique l'embarrassait peu. Un redoublement de précaution s'impose, on le voit. Pour tout dire, le document n'est pas sans quelque apparence d'avoir été fabriqué par un érudit plus habile qu'honnête. Celui-ci n'éprouva aucune difficulté à leurrer le futur cardinal ou son informateur.

Voici donc ce que nous lisons dans le *Memoir*. Vers 1679,

¹ Dublin, 1930, p. 59-64.

² *The Life of St. Malachy O'Morgair* (Dublin, 1859), chap. xv, en particulier p. 151-54.

Olivier Plunkett avait consulté Mabillon sur le crédit que méritait une prédiction de S. Malachie, son prédécesseur : après sept siècles de désolation, l'Église d'Irlande refleurirait. La lettre de Plunkett semble perdue. Mabillon lui répond. Mais, détail qui ne doit point être négligé, aucune date n'est fournie dans cette correspondance. Autant il est invraisemblable que Mabillon ait négligé de dater sa lettre, autant, pour un faussaire, il est naturel de ne pas s'aventurer ! La crainte du démenti que pouvaient lui infliger des découvertes ultérieures, le rendait circonspect. Il réussit d'ailleurs fort mal à se cacher. Ne fait-il pas dire à Mabillon : « I have indeed found in a very ancient archive of the Abbey of Einseildelin the document containing the prophecy of St. Malachy » ? Or, le voyage de Mabillon en Germanie date de 1683, et Plunkett était mort le 11 juillet 1681 (1^{er} juillet vieux style). C'est une pure conjecture de Moran qui suggère l'année 1679. Dès l'adresse, la réponse de Mabillon éveille quelques soupçons : « To Monseigneur Oliver Plunkett, Archbishop of Armagh ». Le clergé catholique étant alors persécuté, une telle suscription ne suffisait pas pour faire parvenir l'écrit à son destinataire. Des correspondances de ce genre exigeaient l'entremise d'un agent, comme les prélats catholiques en entretenaient alors sur le continent. En nommant cet agent, le faussaire risquait fort de commettre une bétise qui l'eût trahi. Par précaution, encore une fois, il évite de s'avancer.

Il fait dire à Mabillon : « J'ai en effet découvert, dans les très anciennes archives de l'abbaye d'Einseildelin, la prophétie de S. Malachie sur l'Irlande. Le parchemin est assez bien conservé. Sans être de la meilleure qualité, c'est celui qu'on employait d'ordinaire en ces occasions. L'écriture, fort soignée, rappelle le scriptorium de Clairvaux et l'époque de S. Bernard. Le style est d'un homme cultivé, connaissant bien la Bible, et formé à l'école du *Doctor mellifluus*. L'écrivain n'est pas sans mérite. Quant aux deux personnages mentionnés, Réginald, prieur de Clairvaux à la mort de S. Malachie, et Théodore, moine de la même abbaye, qui devint évêque d'Autun vers le milieu du XII^e siècle, ils nous sont connus par ailleurs. Le document ne porte point de signature, mais c'est de ceux-ci, sans doute, qu'il provient. Ce serait

l'œuvre de l'un ou de l'autre, sinon des deux. Ils se sont peut-être rendus à la « Grange » au devant de S. Malachie, qui, malade et voyageant à petites journées, était précédé de la nouvelle de son arrivée. Le document fut évidemment composé pour S. Bernard, à l'époque même où ce dernier travaillait à sa Vie de S. Malachie. Nous y trouvons un fait d'une importance telle qu'on peut s'étonner à bon droit de ne point le rencontrer dans les œuvres de S. Bernard. Pourquoi celui-ci ne le mentionne-t-il pas? C'est qu'il n'entrait pas précisément dans son plan. S. Bernard se contente de rapporter d'un mot les dons de miracle et de prophétie, qui ornaient son héros. Au document de raconter à la postérité son propre conte (« to tell posterity its own tale »). Clairvaux, le fait est *certain*, garda le souvenir de beaucoup de prophéties de S. Malachie et *de celle-ci en particulier*. Et, quoique l'Angleterre n'ait envahi l'Irlande que trente ans plus tard, cependant, *notre tradition* a toujours marqué l'Angleterre, et non les pirates du nord, comme l'ennemi qui devait opprimer l'Irlande pendant sept siècles. Elle a toujours indiqué ce laps de temps, sept siècles, comme la période pendant laquelle votre pays subirait cette domination. Quant à « Pontefract », je n'ai réussi à découvrir aucun endroit de ce nom, situé à une journée de Clairvaux. Il existait néanmoins, à quelques milles de Clairvaux, une grange appartenant au monastère. Ce lieu s'appelle aujourd'hui Ligny. Bien que les noms soient différents, le lieu est probablement le même. Une grande partie des archives de Clairvaux fut transportée à Einseildelin au cours du siècle dernier. »

Telle est en résumé la lettre du prétendu Mabillon. Avant d'aller plus loin, attirons l'attention sur quelques difficultés. Nous avons souligné ces passages. On fait dire à Mabillon que Clairvaux « garda le souvenir de beaucoup de prophéties de S. Malachie, de celle-ci en particulier », et que « le fait est certain ». Sur quelles preuves? Le prétendu Mabillon se garde de préciser. On lui fait invoquer « notre tradition ». La tradition de qui? De l'ordre monastique tout entier? Que veut dire, sous la plume d'un Mabillon, cette confusion des moines blancs et des moines noirs, des Cisterciens et des Mauristes?

Notons que le faussaire (car c'en est un, indubitablement) a pris soin de dissiper d'avance, par ce morceau d'érudition,

les préventions que ne manquerait pas de soulever son document. Il fait appel à des traditions encore vivantes, après cinq siècles et davantage, dans un milieu qu'il ne précise point, mais auquel il veut que Mabillon ait appartenu. Il propose ingénûment d'identifier les deux personnages mentionnés. Or ce sont assurément les deux seuls moines de Clairvaux dont il a pu retrouver les noms dans les sources alors accessibles. Ajoutons que ni la lettre de Mabillon, ni l'ancien document ne portent plus, en anglais, la moindre trace d'une origine étrangère. Qui plus est, certains idiotismes sont anglais, au point de défier la traduction (par exemple : « left the document to tell posterity its own tale »). Enfin, la distance est évaluée en milles, non en lieues.

D'après une communication très obligeante que nous a faite, en mars 1928, Dom F. Kindler, O.S.B., bibliothécaire d'Einsiedeln, le prétendu document ne se trouve point parmi ceux qui sont confiés à sa garde. Il n'est pas impossible, cependant, que la pièce ait disparu lors de la Révolution française. Mais, la forme Einsiedeln semble étrangère à Mabillon : il écrit en latin Einsidla, en allemand Ensidlem. Et surtout n'oublions point que Mabillon ne visita qu'une fois Einsiedeln, en 1683. Il raconte son bref séjour dans l'*Iter Germanicum*, ajoutant — le détail est d'importance — que l'appendice de son ouvrage contient les textes qu'il a transcrits dans cette abbaye. Mais dans l'appendice, pas un mot sur la prophétie de S. Malachie.

Résumons maintenant, d'après la traduction anglaise, notre unique témoin, le document que Mabillon aurait transmis (du moins le prétend-on) à Olivier Plunkett : « Malachie était déjà malade. Arrivé à « Pontefract », qui est situé à une petite journée de Clairvaux, il se retire dans une de nos granges et y passe la nuit, comme les Frères l'y avaient invité. Deux moines, Réginald et Théodore, le voient entouré d'une lumière céleste. Ils entendent les paroles qu'il profère dans son extase. Malachie, dans sa prière, répète à haute et intelligible voix, les paroles que lui adresse un messenger d'en-haut. Celui-ci, en un langage apocalyptique, prédit à l'Irlande une oppression d'une semaine de siècles, nombre de siècles égal à celui des péchés capitaux dont les ennemis de l'Irlande sont souillés. Le lendemain, les deux moines, Réginald et Théo-

dore, conduisent l'évêque malade à Clairvaux, avec son diacre Virgile. Le reste, Père Abbé, est connu de Votre Révérence. »

Dans ce document encore, pas mal de difficultés sautent aux yeux. Le prélat irlandais, lisons-nous, était déjà malade. Ceci ne concorde pas avec le témoignage explicite de S. Bernard, d'après lequel Malachie était bien portant quand il parvint à Clairvaux, et y passa plusieurs jours en parfaite santé, avant d'être atteint par le mal qui devait l'emporter.

On marque soigneusement la distance qui sépare Clairvaux de ce « Pontefract », inconnu d'ailleurs dans la toponymie. A quoi bon ce détail ? Le document est censé adressé à S. Bernard, et celui-ci n'ignorait certes pas à ce point la topographie des environs immédiats de Clairvaux. Autre ficelle bien trop visible. Il fallait expliquer comment la prédiction céleste était entrée dans le domaine public. Pour que des observateurs, plutôt indiscrets, ne perdent rien d'une scène aussi édifiante, Malachie se donne la peine de redire, d'une voix forte, les paroles du messager céleste.

L'hagiographie irlandaise attribue aux saints d'Érin un grand nombre de prophéties pareilles, prophéties politiques dont aucune, à notre sens, ne résiste à un examen critique. Il est bien à craindre que celle que nous venons d'analyser, soit l'œuvre de quelque faussaire, désireux d'ajouter encore à une série déjà longue. Pouvons-nous faire mieux que de répéter le jugement porté dans les *Acta Sanctorum* ², à propos des prédictions attribuées à S. Greallán : « tam nugatoria quam quae maxime » ? M. J. F. Kenney, excellent juge, sans donner ses considérants, prononce le verdict suivant : « There is also an alleged prophecy of Malachy regarding English domination in Ireland which is quite obviously a modern concoction » ³. M. J. H. Lawlor ⁴ ne daigne même pas mentionner les détails sur la maladie de S. Malachie que contient la prétendue narration d'Einsiedeln. Le P. Luddy incline, lui

¹ Sur la prophétie comme genre littéraire dans les pays celtiques, voir les remarques de M. Joseph Vendryes, dans la *Revue Celtique*, t. XLIX (1932), p. 317-19.

² Nov. t. IV, p. 488.

³ *The Sources of Early Irish History*, t. I, p. 767.

⁴ *St. Bernard of Clairvaux's Life of St. Malachy of Armagh*, London, 1920.

aussi, à la rejeter. Cette prophétie, trop précise, a été démentie par l'événement. L'invasion de l'Irlande par les Anglais ne se place qu'après la mort de S. Malachie. Il fallait prévoir, cependant, qu'on ferait de la domination anglaise cette désolation prédite, pour y retrouver une certaine garantie de l'esprit prophétique de S. Malachie. Le septième siècle après l'invasion se ferme en 1869, mais la prévision ne se vérifie point : l'Irlande se trouve, à cette date, dans la plus lamentable misère. Des partisans de l'État libre d'Irlande ont prétendu que la prophétie s'était accomplie lors de la conclusion du traité qui a donné à l'Irlande son statut actuel. La précision, en ces matières, ne tient pas à un bon demi-siècle. Il va sans dire que leurs adversaires politiques ne souscrivent point à cette opinion.

Paul GROSJEAN S. I.

LE MIRACLE EUCHARISTIQUE

DE BRUXELLES EN 1370 ¹

Une série d'articles, dus à la plume du R. P. Browe S. I., avait fixé l'attention des érudits, voici quelques années, sur un des aspects les plus émouvants de la piété eucharistique d'autrefois, celui des miracles opérés à la suite de profanations d'hosties consacrées, ou des corporaux qui se teignent de sang. Après avoir établi une statistique très étoffée des cas attestés par la tradition, ou dont le souvenir se perpétue encore aujourd'hui dans les lieux de pèlerinage célèbres, l'auteur essaya de situer le thème dans l'ensemble des manifestations du culte ainsi que dans les nombreuses productions de la théologie médiévale ².

Plus récemment, Dom Romuald Bauerreiss a cru pouvoir expliquer la genèse de ces légendes par la représentation iconographique de l'*Imago pietatis*, mise en rapport avec la dramatisation liturgique de la Passion du Sauveur ³.

Les documents littéraires et les sources monumentales exploitent fréquemment l'image douloureuse comme un symbole de l'Eucharistie : on la rencontre sur les plus anciennes réserves, aménagées sous forme de tabernacle ou d'ostensoir. Elle réalise, aux yeux des fidèles, la pensée des scolastiques,

¹ Les lecteurs des *Analecta* se rappelleront, au début de cet article, que le récit du miracle de Bruxelles (BHL. 4246) a été publié, en 1895, par les bollandistes dans les *Anecdota ex codicibus hagiographicis Iohannis Gielemans*, p. 329-40.

² *Die Hostienschändungen der Juden im Mittelalter*, dans *Römische Quartalschrift*, t. XXXIV (1926), p. 167-98 ; *Die eucharistischen Verwandlungswunder im Mittelalter*, même revue, t. XXXVI (1928), p. 137-69 ; *Die scholastische Theorie der eucharistischen Verwandlungswunder*, dans *Theologische Quartalschrift*, t. CX (1929), p. 305-322.

³ « *Pie Jesu* ». *Das Schmerzensmann-Bild und sein Einfluss auf die mittelalterliche Frömmigkeit* (München, 1931). Voir *Anal. Boll.*, t. L, p. 408.

exprimée dans l'antienne du XIII^e siècle : *O sacrum convivium, in quo Christus sumitur, recolitur memoria passionis eius...*

Cette signification remonte, du reste, très haut dans la tradition ecclésiastique et se rattache, semble-t-il, à un épisode légendaire de la vie de S. Grégoire le Grand : l'apparition du Christ meurtri au pontife durant une messe célébrée, à Rome, dans la basilique Sessorienne. L'iconographie s'empara rapidement de ce thème si expressif. Miniaturistes et sculpteurs le reproduisent sur les folios des missels ou les retables d'autels. Maintes fois, la « Messe de saint Grégoire » accompagne la « Dernière Cène » et finit par se substituer à elle dans les chapelles abritant le Saint Sacrement ou dédiées à son culte ¹. Aussi, le nom du pape lui même ne tardera-t-il pas à être associé à la dévotion eucharistique.

A partir du moment où le dogme de la présence réelle trouve ses premiers contradicteurs et suscite des controverses parfois très vives chez les théologiens, on assiste à une véritable floraison de miracles ². Les récits qui les colportent, trahissent des éléments communs. Presque invariablement, c'est à des juifs qu'ils imputent les violences commises sur des espèces consacrées. Ces misérables se procurent les hosties à prix d'argent, les transpercent de dagues ou d'instruments pointus dans leur synagogue, durant la semaine sainte, et demeurent confondus à la vue du sang qui en jaillit avec abondance. Pris de peur, à la perspective du châtiment, ils cachent soigneusement les hosties lacérées ; mais celles-ci sont découvertes par l'autorité ecclésiastique, grâce à une nouvelle intervention divine. Les reliques, ou le sang qui en serait sorti, sont alors portés processionnellement dans l'église principale de l'endroit et y deviennent l'objet d'un pèlerinage très suivi. Arrêtés et jugés d'après les lois de l'époque, les juifs périssent sur le bûcher. Leur synagogue est transformée en chapelle expiatoire.

On a cru, pendant longtemps, reconnaître l'origine de ces traditions dans la haine populaire qui poursuivait, jadis,

¹ Cf. BAUERREISS, op. cit., p. 9 et suiv. ; et J. LAVALLEYE, *Le retable d'Averbode au Musée de Cluny à Paris*, dans la *Revue d'Art*, 1926, novembre-décembre.

² H. GÜNTHER, *Die christliche Legende des Abendlandes* (Heidelberg, 1910), cité par BAUERREISS, p. 88.

les malheureux enfants d'Israël. Vivant en marge de la société, s'adonnant à des pratiques usuraires réprouvées par l'Église, ils étaient nécessairement en butte aux plus calomnieux soupçons et aux plus féroces vengeances.

Cette façon d'envisager les choses ne correspond pas à la réalité historique. La persécution fomentée contre les juifs a fréquemment pour cause un attentat, dont ils sont rendus responsables à tort ou à raison ; jamais la persécution n'a fait imaginer l'attentat.

Ce qui a été moins remarqué, c'est la relation entre le culte des hosties profanées et celui du Christ souffrant. Une statue du *Salvator* existe dans l'église où reposent les reliques ; ou bien la chapelle votive du miracle est placée sous son égide. Parfois le nom de S. Grégoire est mêlé à la légende : le sacrilège a lieu le 12 mars, jour de sa fête, son patronage est connu dans l'oratoire devenu le centre de la vénération réparatrice.

Prises ensemble, ces constatations s'éclairent l'une l'autre et convergent vers une même réalité qu'elles évoquent d'une façon saisissante : la passion ignominieuse de l'Homme-Dieu, symbolisée par son image couverte de sang, les *Arma Christi*, la liturgie de la semaine sainte, avec toute la mise en scène naïve mais combien prenante qu'y ajoutaient les exubérances de la piété populaire.

Ne serait-ce pas le souvenir du grand drame sacré qui aurait créé insensiblement le thème tragique et mystérieux d'une profanation eucharistique, perpétrée par ceux-là mêmes qui crucifièrent le Messie ? Le P. Bauerreiss croit entrevoir ici la solution la plus vraisemblable du problème épineux des miracles du Saint Sacrement. Même dans les cas exceptionnels où un crime véritable serait dûment attesté par des textes contemporains, encore importerait-il de se demander si la dramatisation donnée à l'événement dans le sens du prodige habituel n'a pas été élaborée sous l'influence des facteurs signalés plus haut. Car le réalisme de l'*Imago pietatis*, représentée par les artistes du moyen âge, — ces membres sillonnés de plaies béantes dont le sang jaillit à flots — n'est certes pas étranger à l'épanchement miraculeux des espèces transpercées ¹.

¹ Voir l'ouvrage du P. BAUERREISS, p. 83 et suiv.

Appuyée sur la comparaison attentive d'une foule de documents, interprétés avec un souci constant de parfaite objectivité, l'étude de l'érudit bénédictin de Munich projette une lumière très vive sur les multiples aspects d'une question souvent débattue ; et elle propose une réponse que des vérifications ultérieures, en d'autres cas similaires, rendront sans doute plus plausible encore ¹.

Dans les lignes qui vont suivre, nous voudrions examiner, à l'aide des indications résumées ci-dessus, le dossier d'un miracle qui jouit, depuis des siècles, d'une notoriété très grande dans la capitale belge. Le P. Bauerreiss n'a pas négligé le fait. Il l'a recensé dans sa statistique ; toutefois, ne disposant pas d'informations complètes à ce sujet, il n'a pu en dégager tous les éléments susceptibles d'arrêter l'attention. Nous le ferons à sa place, afin de contrôler jusqu'où les circonstances, observées ailleurs, se vérifient également ici.

Retraçons d'abord la suite des faits d'après les sources contemporaines.

Le 12 mai 1370, quelques juifs furent brûlés à Bruxelles pour avoir meurtri des hosties consacrées, dérobées dans la chapelle Sainte-Catherine à la Porte de Flandre. Leurs biens furent confisqués au profit du prince ². Le 4 juin suivant, l'évêque de Cambrai, Robert de Genève, adressa une sommation aux paroissiens de l'église de la Chapelle pour les forcer à restituer au chapitre de Sainte-Gudule une partie des espèces maltraitées, déposées dans leur sanctuaire, les autres se trouvant déjà à la collégiale ³. Les comptes capitulaires de la

¹ La statistique des légendes eucharistiques est dressée par l'auteur à la p. 22 et suiv. Elle pourrait être complétée, et nous citerons, pour la Belgique, le miracle du Saint Sang de Bois-Seigneur-Isaac. Après avoir rapporté le prodige, un chroniqueur du xv^e siècle, remarque, à propos de la chapelle où il se serait accompli : *ut, propter sacrum sanguinem miraculosum et renovata ibidem Dominice passionis insignia, Jherusalem renovata merito appellanda sit*. Manuscrit conservé à l'abbaye actuelle de Bois-Seigneur-Isaac, fol. 22.

² Le fait est attesté par une note du registre des comptes de Godefroid de la Tour, receveur ducal en Brabant, pour l'année 1370. Archives Générales du Royaume à Bruxelles (= AGRB.), Chambre des Comptes, reg. 2356, fol. XIII.

³ La charte épiscopale a été publiée maintes fois, entre autres par H. DE BRUYN, *Histoire de Sainte-Gudule et du Saint Sacrement de Miracle à Bruxelles*, Bruxelles, 1870, p. 439-40.

même année mentionnent l'envoi de deux messagers auprès de l'évêque de Cambrai afin de le mettre au courant de l'affaire et, vraisemblablement, dans le dessein d'obtenir son intervention contre les paroissiens de la Chapelle, dont il a été question à l'instant ¹. On y lit également, qu'une procession, présidée par l'abbé de Grimberghen, eut lieu dans le courant du mois d'avril, sans doute celle qui ramena à l'église Sainte-Gudule les espèces profanées ².

Dès ce moment l'importance du cortège annuel de la Fête-Dieu s'accroît ; des fondations spéciales viennent en rehausser l'éclat ³. Y portait-on les hosties meurtries ? Aucun document de l'époque ne l'atteste, bien qu'en 1402 on affirme l'existence de cet usage comme introduit depuis plusieurs années déjà ⁴.

Nous avons fait récemment l'examen critique du dossier ⁵, réuni le 12 août de la susdite année 1402 par le doyen de la chrétienté bruxelloise, Jean de Saint-Géry, au nom de l'ordinaire de Cambrai. C'est le protocole d'une enquête consignant les dépositions des témoins survivants qui auraient été mêlés à la découverte du crime en 1370. Ceux-ci révèlent une foule de détails qu'on ne rencontre pas dans les sources primitives.

Les juifs avaient fracturé le tabernacle de la petite chapelle Sainte-Catherine au début du mois d'octobre 1369, pour s'emparer d'un ciboire contenant seize hosties. Le vendredi saint, 12 avril, ils se réunirent dans leur synagogue et y transpercèrent les hosties au moyen de couteaux et d'instruments de

¹ L'envoi des messagers est fait *causa sacramenti*... AGRB., Archives ecclésiastiques, carton 317, n° 12.

² Cf. notre article : *La participation d'un abbé de Grimberghen à une procession eucharistique organisée à Bruxelles en 1370*, dans les *Analecta Praemonstratensia*, t. VIII (1932), p. 50-56.

³ Voir, par exemple, la fondation faite par un chanoine d'Anvers le 15 avril 1383. Original aux Archives de l'église Sainte-Gudule (= AESG.), chartier, n° 1074.

⁴ *Quas hostias consuetudinarie deferre solent, ipso die Sacramenti sacratissimi, prefati domini de Capitulo in eorum processione solemniter*. Voir le document cité à la note suivante.

⁵ Ce document a été étudié et publié in extenso dans notre article : *La valeur historique d'une enquête épiscopale sur le miracle eucharistique de Bruxelles en 1370*, dans la *Revue d'histoire ecclésiastique* de Louvain, t. XXVIII (1932), p. 329-46.

fer. Un sang miraculeux s'échappa des saintes espèces. Afin de dérouter la justice, les misérables soudoyèrent une femme, jadis leur coreligionnaire mais convertie depuis au christianisme, pour qu'elle portât le ciboire en lieu sûr. Après de longues hésitations, celle-ci accepta, séduite par l'appât de l'argent ; rentrée au logis, elle fut prise de remords pendant la nuit et alla avertir le lendemain le curé de la Chapelle. Le prêtre recueillit les parcelles profanées, en présence du vice-pléban de Sainte-Gudule et du portionnaire de Saint-Nicolas, et les plaça dans son église. Instruit de l'affaire, le chapitre réclama aussitôt ces reliques et les fit transporter à la basilique du Molenberg, où la vénération des fidèles ne tarda pas à les entourer. Après un nouvel interrogatoire de la femme dénonciatrice par l'écolâtre de la ville, Jean d'Yssche, les coupables furent arrêtés et traduits devant le tribunal aulique. Soumis à la torture, ils continuèrent à protester de leur innocence, mais ils furent finalement confondus par les paroles imprudentes d'un valet de la Cour qui avait, lui aussi, trempé dans l'attentat. Le bûcher s'alluma pour venger l'offense sacrilège.

Souscrites par huit témoins, ces dépositions furent envoyées à l'évêque de Cambrai, avec prière d'approuver le culte et d'accorder les indulgences coutumières.

En 1436, on éleva une chapelle spéciale, dédiée aux hosties miraculeuses, dans le pourtour nord de la collégiale, et le pape Eugène IV accorda des faveurs spirituelles à ceux qui viendraient y vénérer le Saint Sacrement ¹.

La même année, un bourgeois de Bruxelles prit à sa charge de transformer la synagogue du ghetto, lieu présumé du crime, en un sanctuaire d'expiation. Le chapitre de Sainte-Gudule ne sourit pas de prime abord à cette mesure, prise sans son assentiment ; en 1441, il finit par s'y rallier moyennant certaines conditions ².

¹ Pl. LEFÈVRE, *A propos d'une bulle d'indulgences d'Eugène IV en faveur du culte eucharistique à Bruxelles*, dans *l'Hommage à Dom Berlière*, publié par l'Institut historique belge de Rome (Bruxelles, 1931), p. 163-68.

² Gilles van Berghe avait obtenu, le 4 octobre 1435, une lettre d'indulgences en faveur de ceux qui l'aideraient à élever la chapelle expiatoire. Il dut renoncer à son projet par un ordre du chapitre, donné le 14 avril 1436. AESG., chartrier, n° 2116. L'acte d'accord avec les chartreux, futurs desservants du sanctuaire, est de 1441. Ibid., n° 2192.

Durant la seconde moitié du x^v^e siècle, deux nouveaux récits vinrent illustrer les informations réunies en 1402. Ils produisirent des précisions inconnues jusqu'alors et qui appartiennent incontestablement au domaine de la légende¹. On ne les oublia plus dans la suite ; elles furent vulgarisées par de multiples écrits et par de nombreuses représentations iconographiques.

Tour à tour les sectaires du xvi^e siècle² et les philosophes éclairés du xviii^e essayèrent de mettre en doute la vérité du prodige ou même de l'attentat³. En 1870, à l'occasion du jubilé semi-millénaire, un pamphlet parut, attaquant de front la croyance traditionnelle et dénonçant le clergé comme l'auteur d'une vulgaire supercherie. Ce libelle suscita une vive polémique où, de part et d'autre, l'effervescence du moment se donna libre cours⁴.

Nous avons tenté récemment de peser en toute impartialité la valeur des pièces incriminées à diverses reprises. Du point de vue de la critique externe, elles demeurent parfaitement authentiques et dignes d'attention. Nous fîmes toutefois des réserves quant à l'interprétation de certains passages estimés jadis très concluants. S'il semblait téméraire d'écarter la réalité historique d'une profanation, mise en relief par des documents contemporains, on ne pouvait oublier que le miracle qui l'aurait accompagnée ne se réclamait pas de la tradition originale. C'était là une affirmation nouvelle, produite, pour la première fois, non sans quelque timidité, plus d'un quart de siècle après l'événement ; elle paraissait faire appel à l'aspect présenté en ce moment par les reliques,

¹ Le premier des récits en question, écrit en flamand, a été publié par nous : *Het oudste verhaal der « Legende » van het H. Sacrament van Mirakel van Brussel*, dans la revue *Eigen Schoon en de Brabander*, t. XIV (1931), p. 241-50. Le second a pour auteur l'hagiographe bien connu Jean Gielemans († 1487) ; les bollandistes ont édité ce texte, comme il a été dit ci-dessus, dans les *Anecdota ex codicibus hagiographicis Johannis Gielemans*, p. 329-40.

² Voir, à ce sujet, une déclaration du magistrat calviniste de Bruxelles datée du 27 avril 1581. Original aux Archives de l'Hôtel de ville de Bruxelles n° 285.

³ Article cité plus haut, note 5, p. 29.

⁴ Ibid.

bien plus qu'à une expérience certaine acquise par les témoins lors de la profanation de 1370 ¹.

Voyons maintenant si, à Bruxelles également, la version du forfait, avec le prodige auquel il aurait donné lieu, est de nature à faire songer aux légendes étudiées par le P. Bauerreiss.

Le crime, on l'a vu, est imputé aux juifs par les documents de l'époque. Les misérables furent exécutés pour avoir exercé des violences sur des espèces sacramentelles : de *sacramento punito*, littéralement : pour avoir occis le sacrement ². Trente ans plus tard, des personnes qui auraient été parmi les témoins de la première heure, déclarent que l'événement eut lieu le vendredi saint et que du sang jaillit en abondance des espèces lacérées ³. Enfin, vers 1450, l'enlèvement des hosties est mis à charge d'un voleur défrayé par le chef de la nation, Jonathas. Les juifs auraient attendu pendant plusieurs mois le retour de la Pâque pour renouveler sur le Christ eucharistique, dans leur synagogue, les tourments ignominieux infligés par leurs pères au Messie ⁴.

¹ Article cité, p. 329, note 5. — Il est à retenir que la charte de l'évêque de Cambrai de 1370 reste muette sur le miracle, dont il n'est pas question une seule fois avant 1402. On pourrait même alléguer, en sens contraire, le passage des comptes capitulaires de 1383, où l'on signale la sortie, à la date du 4 octobre, d'une procession : *de furtu Sanctissimi Sacramenti*. AGRB., Archives ecclésiastiques, carton 517, n° 20.

² *Item receptum de bonis dictorum judeorum, postquam combusti fuerant circa Ascensionem Domini lxx^o, qui diffamati fuerant de sacramento punito et furtive accepto ex cappella beate Katherine, apud Bruxellam...* Registre cité plus haut, p. 328, note 2.

³ *Et dicto die Parasceves, quo Salvator noster in cruce mortem subiit temporalem, huiusmodi hostias sacratas, in sue passionis blasphemiam et contumeliam, suis cultellis et ferraturis diversis, contemptuose et ignominiose crudeliter transfixerunt. Unde signa miraculosa, tanquam gutte sanguinis, apparuerunt et videbantur exivisse....* Article cité, p. 329, note 5. — A remarquer le rapprochement énoncé ici entre le sacrilège, le miracle et la passion du Sauveur.

⁴ *... den welken meester Jan (van Loevene) liet hem hueren om 60 mottoenen van Jonathas, den jode voerscreven, omdat hi soude stelen dat heylege sacrament... Daer nae, doen alle den meesten hoep van den joden vergadert waren te samen in een huys, dat stond op den hoec van der Erkenpoerte, daer si plaghen te houdene haer synagoghe... doen namen die sommeghe haer messen ende ander yseren, met groeter onwerden doerstaken sy dat werde heyleghe sacrament, ter onwerden syndere heyleghen passien, soo dat... jammerlike bloede...* Article cité, p. 331, note 1.

A la vérité, on discerne ici toute la gamme des lieux communs, rencontrés par le P. Bauerreiss dans sa laborieuse enquête : *profanation accompagnée d'un épanchement de sang miraculeux, par des juifs, dans leur synagogue, le vendredi saint, sur des hosties, achetées à prix d'argent par le rabbin*. C'est le thème habituel, dont Paris semble avoir fourni le type, Breslau une réplique ¹.

A remarquer que les reliques de Bruxelles sont exposées depuis de longs siècles dans une croix d'or, soutenue par une image de Dieu le Père ². Ce modèle curieux ne figure dans les monuments sculptés qu'à partir du xve siècle, mais il semble bien antérieur à cette époque. On y reconnaît le fameux *Genadebeeld*, évolué comme représentation trinitaire d'un emblème très ancien du sacrifice eucharistique symbolisant celui du Calvaire ³. L'image du Christ immolé sur la croix fait place, à Bruxelles, aux trois hosties sanglantes, serties au centre même de l'instrument du supplice.

Qui ne voit qu'ici, comme partout ailleurs, tous les éléments de la tradition évoquent le souvenir de la passion du Christ, dramatisée par la liturgie de la semaine sainte?

Mais il y a plus. A l'église Sainte-Gudule, où naquit le culte, on vénère également l'*Imago pietatis*, l'Homme des douleurs.

En 1398, des dispositions sont prises pour la fondation d'une chapellenie du Sauveur dans un édicule du collatéral

Nouveau rapprochement non moins caractéristique avec la passion du Christ, comme du reste aussi chez l'hagiographe Gielemans qui insère dans son récit cette réflexion significative : *ipsam ejus passionem renovantes, ac rursus sibi-metipsis crucifigentes Filium Dei*. Texte cité à la même note.

¹ On trouvera décrites, dans le travail du P. BAUERREISS, pp. 60 et 76, les circonstances dans lesquelles se seraient passés les miracles de Breslau et de N.-D. des Billettes à Paris.

² La croix-reliquaire est signalée explicitement, pour la première fois, que nous sachions, en 1532. AESG. Registre des comptes du Saint Sacrement de Miracle, n° 180, fol. 50v-51. L'image de la Trinité portant la croix susdite figure dans le vitrail du transept nord de la collégiale, daté de 1537. Tout porte à croire, néanmoins, que l'ensemble de la représentation remonte à une époque très voisine de celle qui vit la première expansion du culte.

³ Au sujet de cette image, consulter le travail de R. LIGTENBERG, *Over den oorsprong en de eerste beteekenis van den Genadestoel*, dans les *Collectanea franciscana neerlandica*, t. III (1932), p. 1-36.

sud, encore inachevé à ce moment ¹. Le projet ne fut réalisé qu'au début du xv^e siècle ². Surprenante coïncidence, à coup sûr, de l'époque où s'ébauche ce culte avec celle qui assiste à la première affirmation explicite du prodige qui serait survenu en 1370.

L'hommage rendu dans la collégiale au souvenir de la Passion du Sauveur s'y perpétua, durant toute la suite des temps, par la présence de plusieurs statues figurant le Christ douloureux. L'une d'elles se trouvait adossée, au xvi^e siècle, à la pile du croisillon sud, mais fut renouvelée cent ans plus tard, d'après les goûts artistiques du moment, avec celles des Apôtres, placées le long des piliers de la nef centrale. On l'a condamnée lors de la restauration de l'église en 1804 ³. Une autre est abritée à présent dans le portail méridional et date du xvii^e siècle ⁴. La troisième, que le visiteur rencontrait au xvii^e siècle à droite de l'entrée principale du temple, sous les tours, se trouve dressée aujourd'hui contre le mur extérieur de la chapelle du Saint Sacrement. C'est une réplique du célèbre Christ tenant sa croix, exécuté par Michel-Ange pour la Minerve de Rome ⁵.

¹ Chartes du mois d'octobre et du 16 décembre 1398 relatant les legs faits à cette intention par Léon fils de Jean, seigneur de Bouchout, et sa femme Élisabeth Boets. Originaux aux AGRB., Archives ecclésiastiques, carton 308, nos 1157 et 1159. Voir aussi le *Liber capellaniarum*, composé par PIERRE A THYMO, trésorier du chapitre au xv^e siècle. AESG., reg. 1397, fol. 18^v.

² La chapellenie était certainement organisée dès les premières années du xv^e siècle, car le 2 mai 1405 le chapitre en confia la desservance, sur présentation, à Henri Renier. AESG., reg. 772, fol. 57^v. L'autel existait encore en 1594 et une statue du Sauveur se trouvait à proximité. AESG. Comptes de la fabrique, reg. 1181, fol. 111^v.

³ La statue en question est signalée pour la première fois, à notre connaissance, dans les comptes de la fabrique de l'année 1532 : *van de kandeleren staende in den beuck van der kercken voer Sinte Salvatoer en de XII apostelen....* AESG., reg. 1538, fol. 61. Elle fut renouvelée au xvii^e siècle par le sculpteur Van Delen, à l'époque où les Apôtres, qui figuraient déjà dans la nef au xv^e siècle, subirent le même sort. L'œuvre nouvelle de Van Delen fut jugée très médiocre dès la fin du xvii^e siècle. C'est, sans doute, ce qui amena sa disparition entre 1804 et 1820. H. VELGE, *La collégiale des Saints Michel et Gudule à Bruxelles* (Bruxelles, 1925), pp. 259 et 265.

⁴ Cette image est signalée dans une résolution du conseil de fabrique de la collégiale en date du 4 avril 1629. Elle se trouvait à proximité de la pile du croisillon sud. AESG., reg. 771, fol. 121-23.

⁵ H. VELGE, op. c., p. 255.

Constatation non moins symptomatique : la vénération de l'*Imago pietatis* est, à Bruxelles aussi, en relation intime avec celle qu'on témoignait aux reliques eucharistiques. En 1481, une cloche très pesante — le bourdon actuel — est fondue à Malines par ordre des fabriciens ; elle portait la silhouette de l'ostensoir abritant les espèces sanglantes et reçut, comme nom de baptême, *Salvator*¹. D'autre part, au centre de la croix qui orne la statue imitée de celle qui se trouve dans la basilique romaine, on aperçoit un motif, porté en surcharge, avec les traces encore bien visibles d'une figuration des trois hosties miraculeuses².

Il n'y a pas jusqu'au nom de S. Grégoire que l'on n'ait rapproché, à Sainte-Gudule, de la dévotion eucharistique. Une chapellenie, fondée sous le vocable du grand pape dans l'absidiole de Saint-Pierre en 1400, fut transférée à l'autel votif du Saint Sacrement dès que celui-ci eut été achevé dans l'oratoire construit à proximité en 1436³.

L'enquête minutieuse que nous avons entreprise, nous a, pensons-nous, fait rencontrer à Bruxelles la plupart des éléments caractéristiques rassemblés par le P. Bauerreiss dans sa remarquable étude sur les miracles eucharistiques. Les

¹ La cloche en question avait été exécutée dans l'atelier de Simon Wagevens. Elle fut refondue en 1638 par les malinois Pierre de Clerq et Pierre van den Gheyn. AGRB., Archives ecclésiastiques, n° 558. On y lit encore aujourd'hui, dans l'inscription circulaire, les mots : *Salvatoris nomine, fusa anno 1481, viciata refusa anno 1638*. H. VELGE, op. c., p. 373.

² Ne pourrait-on pas conjecturer que la réplique a été exécutée précisément par suite du fait que la confrérie du Saint Sacrement de Miracle, érigée dans la collégiale, fut affiliée en 1550 à l'archiconfrérie de la Minerve à Rome ? L'acte de cette affiliation se trouve en original aux AESG., chartrier, n° 2341.

³ Une chapellenie en l'honneur de saint Grégoire fut fondée dans le chœur du châtelain, à l'autel de saint Pierre, par le chapelain Jacques Perremans, le 9 octobre 1400. Original aux AGRB., Archives ecclésiastiques, carton 309, n° 1182. Elle fut transférée dans la suite à l'autel du Saint Sacrement, au dire de PIERRE A THYMO, qui écrit dans son *Liber capellaniarum* en parlant de cette chapellenie : *Post hec, de consensu dominorum decani et capituli, prefata capellania sub eisdem modis et oneribus prescriptis de altari beati Petri, in chorulo castellani, ad hoc altare sanctissimi Sacramenti translata est*. AESG., reg. 1397, fol. 6v. Ce transfert était déjà opéré le 21 juin 1438, lorsque la desservance du bénéfice de saint Grégoire fut conférée au prêtre Jacques Hermans par les héritiers du fondateur : *ad capellaniam sancti Gregorii sitam et fundatam in capella et ad altare sanctissimi Sacramenti*. AESG., reg. 772, fol. 70.

conclusions qu'il en a dégagées pour résoudre le problème complexe de l'origine et du développement de ce thème émouvant de la piété médiévale trouvent donc ici aussi une base suffisamment objective.

Si le vol sacrilège de 1370 demeure acquis à l'histoire, et susceptible comme tel d'entretenir des sentiments durables d'expiation, c'est à la foi naïve des foules qu'il a emprunté la signification légendaire et mystérieuse avec laquelle il passa à la postérité.

Plac. LEFÈVRE, O. Praem.

CATALOGUS
CODICUM HAGIOGRAPHICORUM LATINORUM
BIBLIOTHECAE CAPITULI ECCLESIAE CATHEDRALIS
BENEVENTANAE

Cum librorum manu scriptorum qui in bibliotheca Capituli ecclesiae cathedralis Beneventanae asservantur, nullus adhuc praesto sit elenchus typis impressus¹, catalogum eorum qui ad rem hagiographicam spectant a nostro Alberto Poncelet b. m. olim paratum viris doctis acceptum fore putamus.

Codices, tunc temporis nullo numero signatos, ipse P. Poncelet, ordinem secutus quo in bibliotheca prostabant, numeris distinxit, addita, perspicuitatis gratia, aliqua nota, singulis propria, quam in eorum dorso legebat.

Duo in appendice nunc primum edimus documenta hagiologica, unum de depositione vestis B. V. M. in Blachernis, alterum de S. Modesto levita et martyre.

CODEx I

In dorso : Acta Sanctorum. Tom. I. et infra, alia manu : Vol. 22.

Membraneus, foliorum 290 (0^m, 353 × 0,257) paginis bipartitis exaratus manu beneventana saec. XI/XII, praeter folia 284-290, quae manu communi descripta sunt saec. XIV.

1. (Fol. 1-10^v) Passio S. Pantaleonti mart.

Inc. ut BHL. 6431. — Des. ut BHL. 6432a.

2. (Fol. 10^v-11^v) Passio S. Felicis ep. et mart. = BHL. 2857.

¹ Vide ea quae adnotavit C. A. GARUFI in *Bullettino dell' Istituto storico Italiano*, n° 28 (Roma, 1906), p. 111. Codicum manu quam dicunt Beneventana exaratorum indicem contexuit E. A. LOEW, *The Beneventan Script. A History of the South Italian Minuscule* (Oxford, 1914), p. 335-36.

3. (Fol. 11^v-13) Passio ss. mm. Simplicii, Faustini et Beatricis = *BHL*. 7790.

4. (Fol. 13-16^v) Passio ss. mm. Abdo et Senne = *BHL*. 6884 et 6.

Foliis alio translatis (vid. cod. II⁴⁹), des. mutila: *benedictionem ab eis acciperent sacramenti, quia tempus* | (= *Act. SS.*, Iul. t. VII, p. 137, num. 2 extr.)

5. (Fol. 17-23^v) <Passio S. Stephani papae> = *BHL*. 7845.

Foliis alio translatis (vid. cod. II⁵²), inc. mutila: | *facta abicio, que demonia esse cognovi, que vos cupiunt perdere et in eternam mortem secum damnari. Valerianus dixit: Cognovi carmina tua...* (= *Act. SS.*, num. 6 sub fin.).

6. (Fol. 23^v-29^v) Inventio corporum SS. Stephani, Nichodemi, Gamalihelis atque Abibon = *BHL*. 7856b.

7. (Fol. 29^v-33^v) Passio S. Xisti papae = *BHL*. 7809.

8. (Fol. 33^v-37^v) Passio S. Donati ep. et mart. = *BHL*. 2289.

9. (Fol. 37^v-41) Vita et obitus B. Donati conf. et ep. = *BHL*. 2304.

Des. *sibi ad sepulturam*.

10. (Fol. 41-47^v) Passio S. Laurentii levitae et mart. = *BHL*. 4758g.

11. (Fol. 47^v-48^v). Passio S. Tiburtii mart.

Inc. *Illustratione domini et salvatoris nostri Iesu Christi de caelo facta et completis verbis prophetarum... Unde sanctus Tyburtius, iuvenis quidem aetate* — Des. ut *BHL*. 8285d.

12. (Fol. 48^v-52^v) Passio S. Yppoliti mart. = *BHL*. 3961.

13. (Fol. 52^v-53^v) Passio S. Cassiani mart. = *BHL*. 1625.

Folio abscisso, des. mutila: *Iubet resolvi pectoris* | (vers. 86).

14. (Fol. 54-54^v) <Passio S. Cassiani mart.> = *BHL*. 1626.

Folio abscisso, inc. mutila: | *vis utilia sint scientie bona, dura tamen esse semper infantie...* (= *SURTUS*, c. 1 extr.).

15. (Fol. 54^v-58) Passio S. Agapiti mart. = *BHL*. 125.

16. (Fol. 58-59^v) Passio S. Timothei mart. = *BHL*. 8302 f.

17. (Fol. 59^v-66^v). Passio S. Bartholomaei apost. = *BHL*. 1002.

Foliis perditis, des. mutila.: *Tunc scidit rex vestem purpuream, qua indu* | (= *Act. SS.*, num. 23).

18. (Fol. 67-69) <Translatio S. Mercurii Beneventum>
= BHL. 5936.

Edita est ex hoc codice, in quo, foliis perditis, deest initium.

19. (Fol. 69-73^v) Passio ss. mm. Rufi et Carponi = BHL. 7378.

20. (Fol. 73^v-87^v) Vita vel obitus S. Augustini ep. et conf.
= BHL. 792.

Praemissus est prologus Vitae BHL. 785.

21. (Fol. 87^v-92) Passio S. Fortunati mart.

Passio SS. Fortunati, Gaii et Anthes (de quibus Act. SS., Aug. t. VI, p. 163 sqq.), sed et aliorum martyrum. — Inc. *Postquam impiissimus Dioclitianus Carinum imperatorem bello superavit et Maximianum impiissimum imperii sui consortem fecit, decimam persecutionem post Neronem in Christi ecclesia ambo excitare coeperunt. Quae persecutio in tantum crudelior omnium mansit, ut per decem annos ecclesiarum incendia et caedes martyrum crudeliter perdurarent. Horum vero temporibus erat quidam vir, Felix nomine et opere, episcopus in civita[ta]te Buzocense, cum quo erant Donatus et Adauctus presbyteri, Fortunatus, Gaius et Anthes et cetera multitudo christianorum qui in uno loco congregati — Des. Dehinc nondum adhuc ipse impiissimus proconsul sanctorum cruore satiatu alio die concito gradu perrexit in civitate Aquiliae quae Venusa di<ci>tur et cepit ibidem sanctum Felicem episcopum et duos presbyteros Donatum et Adauctum, et eos sine omni audientia Christi martyres fecit. Quorum corpora honorifice a Christianis sepulta sunt pridie kalendas septembri<s>, gratias Deo omnipotenti agentibus, qui vivit... Amen.*

22. (Fol. 92-93) Passio S. Hermetis mart. = BHL. 266.

Reliquis omissis, des. *Hermes dixit: Sanctus Alexander qui habetur in vinculis hoc me docuit (= Act. SS., Maii t. I, p. 371, num. 4 in.).*

23. (Fol. 93-93^v) Passio S. Sabinae mart. et Seraphiae.

Inc. *Cum tempus saevissimae persecutionis Adriano imperante efferbuisset in christianos, multi etiam per diversas partes terrarum subirent pro nomine Christi martyrium, erat sancta Dei virgo Seraphia civis Antiochena apud urbem Romam in domo Sabinae — Folii perditis, des. mutila: Quod praeses audiens reveritus (cod. reveriam) illam recepit se in praetorium; illa autem cum sancta Dei virgine reversa est in domum suam (cf. BHL. 7586, num. 2 extr.).*

24. (Fol. 94-96) <Passio S. Marcelli papae> = *BHL*. 5235.

Foliis perditis, inc. mutila : *eius traherentur. Veniens autem in diem processionis Marcellus* (= *Act. SS.*, num. 16, 17).

25. (Fol. 96-97^v) Passio B. Eupli levitae et mart. = *BHL*. 2729.

Omissis ultimis sententiis, des. *introivit in conspectu Domini Iesu Christi.*

26. (Fol. 97^v-103) Passio S. Terentiani ep. et mart. = *BHL*. 8003.

27. (Fol. 103-106) Passio B. Prisci mart. et ep. = *BHL*. 6928, 6927.

28. (Fol. 106-112^v) Libellus de nativitate S. Mariae = *BHL*. 5345, 5344, 5343.

29. (Fol. 120-123^v) <Depositio vestis B. V. Mariae in Blachernis>.

Epitome latina libelli *BHG*² 1058. — Vide Appendicem I.

30. (Fol. 123^v-124^v) Unde supra = *Mir. BVM.* 24, 915.

31. (Fol. 124^v-138^v) Passio S. Adriani mart. = *BHL*. 3745.

32. (Fol. 138^v-143) Passio S. Gorgonii mart. = *BHL*. 3614.

Exscriptis ex Eusebii c. 6 aliquot praeterea sententiis (*multitudo prosequitur. Accidit namque... fidei ignis ardebat*), des. *Interiecto tempore aliquanto, beatus Gorgonius Romanam transfertur positusque est venerabiliter via Latina inter duos lauros, regnante Domino... Amen.*

33. (Fol. 143-147) Alia Passio eiusdem = *BHL*. 3617.

Deest prologus. — Des. β .

34. (Fol. 147-163^v) Passio ss. mm. Proti et Iacinthi et B. Eugeniae virg. et mart. = *BHL*. 2666.

35. (Fol. 163^v-164) Passio ss. mm. Felicis et Audacti.

Exscripta sunt dumtaxat prima verba Passionis *BHL*. 2880 et ultimae sententiae Passionis *BHL*. 2885, omissa parte intermedia.

36. (Fol. 164-169) Passio S. Corneli papae = *BHL*. 1961.

37. (Fol. 169-171^v) Passio S. Cypriani mart. = *BHL*. 2038.

Des. *et illic conditum est, ita ut post paucos dies Galerius Maximus vir clarissimus proconsul decesserit.*

38. (Fol. 171^v-175^v) Lectiones X, XI, XII pro sancta Cruce = BHL. 4179.

39. (Fol. 175^v-177^v) Miraculum S. Eufemiae virg. et mart.

Inc. *Post triumphalem igitur passionem huius sanctae et gloriosae martyris Eufemiae facta est iterum conturbatio ab impiis here<ti>c<is> monothelitis...* Marcianus igitur imperator, ut altercationi inter catholicos et monothelitas motae finem imponeret, haec narratur constituisse: *Scribant catholici fidem suam in suo thomo, similiter et heretici in suo, aperientesque mausoleum beatae Eufemiae in cuius aula talis intentio definita est (supra scriptum erat: maxime cum tale decretum a vicario sancti Petri, domno Leone sanctissimo papa... in basilica sanctae Eufemiae definitum et confirmatum sit) supra pectus illius uterque ponatur, et haec facientes per triduum oratio fiat ad Dominum, ut qualis electio illi placuerit, ipse per martyram suam definiat. Quod ita factum est, mausoleum signaculis suis et catholicis et monothelitis signantibus. Cumque per triduum esset oratum, aperientes illud invenerunt thomum catholicorum in dextra manu sanctae martyris, pestiferum quoque hereticorum sub pedibus (Cf. Act. SS., Sept. t. V, p. 254, num. 10; p. 257, num. 27). Aliis autem monothelitis ad catholicam fidem accedentibus, alii super venerabile corpus praephatae virginis Eufemiae vindictam inicere nequiter praesumpserunt. Tunc ad tumultum illius nocturnis horis clanculo accedentes et illorum tyrannorum furore succensi, qui eam pro christiana fide olim necaverant, accipientes gladium sacrum corpus illius perforare non dubitaverunt. Mira Dei potentia, mira et ineffabilis. Ille etenim Dominus Christus... de corpore martyris suae sanguinem exire donavit... — Des. in qua beatam martyram suam cum corona virginitatis et triumpho martyrii collocare dignatus est, qui vivit... Amen.*

40. (Fol. 177^v-186^v) Passio S. Eufemiae virg. et mart.

Inc. *Martyrium sanctae Eufemiae, quae passa est sub Dioclitiano imperatore, proconsule autem Prisco. In Europa autem erat congregatio christianorum — Des. et torquebatur usque dum animam exalaret. Complevit autem martyrium sancta Eufemia... omnes ergo qui pro nomine Domini Iesu sanctorum martyrium compleverunt, glorificant Deum... Amen. Cf. BHL. 2708.*

41. (Fol. 186^v-188^v) Passio SS. Luciae et Geminiani = BHL. 4990.

42. (Fol. 188^v-195^v) Passio ss. mm. Ianuarii et sociorum eius = BHL. 4115-4118.

43. (Fol. 195^v-200) Translatio S. Ianuarii ep. et sociorum eius = *BHL*. 4140.

44. (Fol. 200-212) Passio S. Mathei apost. et evang. = *BHL*. 5690.

Post solitum prologum inc. Passio : *B. Mathaeus apostolus et evangelista primo hebraeis Christum Dominum praedicaverat. Verum cum pararet transire ad Ethiopiam, quae ei in sorte predicationis advenerat, patria lingua, hoc est hebraea, evangelium composuit et ea quae praedicaverat comprehendens his a quibus proficiscebatur ad memoriam reliquit. Eo itaque tempore erant duo magi Zares et Arphaxat...*

45. (Fol. 212-218^v) Passio S. Ianuarii presb. et mart. Anthiocen<s>is.

Inc. *Paulinus presbyter referebat de titulo Pastor[al]is, sanctae quod est Podentianae, de sancto presbytero et martyre Ianuario ex quo ordine sunt gesta. Regnante Iuliano imperatore, erat quidam presbyter de Anthiocia veniens ad orationem ad beatum apostolum Petrum, nomine Ianuarius, vir doctus in omne mundanum ingenium ac eloquentie clarus et in divinis instructus; habitabat in titulo Pastoris in urbe Roma. Multi quidem ad eum veniebant ad discendam artem grammaticam. Potentius quidam grammaticus ad eum frequens conveniebat ut audiret ex eo translationem graecam et delimato sermone. Hic amicissimus erat imperatori Iuliano, tamen gentilis. Factum est autem dum intentionem litterarum frequenter cum imperatore Iuliano haberet, contigisset unum sermonem arduum quem non intelligentes de graeco in latina quod non potuerunt disserere... Adductus porro a Potentio Ianuarius, postquam cum imperatore de religione christiana multis disputavit, custodiae publicae mancipatur atque traditur Gordiano vicario, quem mox Ianuarius simul cum uxore Marina et familiaribus LIII baptizavit. Inde, agente Clementiano, qui Gordiano in officio vicarii successerat, martyrio plectuntur Gordianus, Marina, ceteri familiares, sed et tandem ipse Ianuarius. — Des. Tunc sanctus Ianuarius presbyter decollatus est in campo Martis inter via Prenestina et Tiburtina. Cuius corpus collegit quidam monachus, nomine Crescentianus, vir sanctissimus, et sepelivit eum in eodem loco in cripta arenaria sexto kalendas octobri<s>, ubi etiam et ipse sanctissimus monachus Crescentianus die noctuque ymnis et laudibus Deo semper canebat; et ipse in eodem loco migravit ad Christum, cui est honor... Amen.*

46. (Fol. 218^v-227) Passio ss. mm. Cosmae et Damiani.

Inc. prol. *Libet narrare omnium sanctorum veneranda gesta, ut reverenter a piis animis legantur* — Inc. *Denique*

temporibus Dioclitiani et Maximiani imperatorum fuit quaedam mulier in civitate Egea, nomine Theodote, venerabilis ac timens Deum — Des. tibi benedictio per cuncta saecula. Multa quidem et alia signa atque miracula, quae enarrare longum est, per eos Dominus Iesus Christus ad laudem nominis sui fecit ac facere non desinit usque in hodiernum diem, qui cum Patre... Amen. Cf. BHL. 1970.

47. (Fol. 227-235 et 236-236^v) Vita et obitus S. Ieronimi presb. = *BHL.* 3871.

48. (Fol. 235-235^v, 237-237^v) <Narratio S. Hieronymi de se ipso> = *BHL.* 3865d.

49. (Fol. 237^v-243^{ter}^v) Passio SS. Sophiae et filiarum eius = *BHL.* 2966.

Foliis perditis, des. mutila : confortans eas dicens : Filiolae meae ecce nunc | (MOMBRIUS, fol. 207^v, col. 2 in.) Praeterea perierunt aliquot folia inter fol. 237 et 238.

50. (Fol. 244-244^v) <Translatio S. Matthaei apost.> = *BHL.* 5693.

Hic habetur sola pars ultima inde ab : obviam cum innumerabili populo usque in locum in quo ecclesia sancti Iohannis constructa esse videtur... Initium vero vid. in cod. III²¹. — Des. pristinamque gratiam non negavit.

51. (Fol. 244^v-247^v) Translatio S. Stephani protomartyris in Romam = *BHL.* 7881e, 7880a, 7880b, 7880.

52. (Fol. 248-251) Inventio S. Michaelis archangeli in monte Gargano = *BHL.* 5949, 5948.

53. (Fol. 251-266^v) Translatio S. Nicolai in Varum = *BHL.* 6180, 6182.

Edita ex hoc cod. a N. Putignano.

54. (Fol. 266^v-280) Adventus S. Nycolai in Beneventum. Incipiunt miracula = *BHL.* 6207.

Edita olim ex hoc cod. a St. Borgia, et nuperrime a G. CANGIANO, L'Adventus Sancti Nycolai in Beneventum (Benevento, 1925).

55. (Fol. 280-283^v) Passio S. Victoris mart. = *BHL.* 8580.

56. (Fol. 284-290) Vita et obitus B. Arthellais virg. = *BHL.* 718.

Edita ex hoc cod. a St. Borgia.

CODEX II

In dorso : *Acta Sanct. Tom. II*, et infra alia manu : *Vol. 23*.

Membraneus, foliorum 243 (0^m,356 × 0,256), paginis bipartitis exaratus manu beneventana saec. XI/XII.

Folia 228-243 huc ex codice I transposita sunt.

1. (Fol. 1) <Vita S. Onufrii> = *BHL*. 6334.

Foliis perditis, superest sola ultima pars inde ab : *signavi locum sepulturae. Et venientes leones...*

2. (Fol. 1-5^v) Vita ss. mm. Basilidis, Cirini, Naboris et Nazarii = *BHL*. 1018.

Praemissus est prologus Passionis *BHL*. 1020.

3. (Fol. 5^v-12). Vita et obitus B. Marciani ep. et conf. = *BHL*. 5263b.

Des. cum ymnis et laudibus sepelierunt eum. Obiit autem beatissimus Marcianus octavo decimo kalendas iulii.

Igitur postquam dominus noster Iesus Christus beatissimum Marcianum de hac luce subtraxit, coepit corpus eius virtutes et miracula exhibere non minora quam ei concesserat in vita. Nonnulli etiam infirmi ex proximis et ex longinquis regionibus venientes, osculantes arcam in qua sacratissimum eius corpus quiescebat, sani revertebantur a quocumque tenebantur languore. Cuius fama atque virtute comperta, venerabilis Ursus Beneventanae sedis electus non est passus eum ibi quiescere, eo quod caritas Dei erat in illo. Sicut de multis sanctorum corporibus fecerat, quos de diversis partibus congregaverat et in ecclesia sanctae Dei genitricis digno cum honore collocaverat, ita de corpore beatissimi Marciani satagere et perficere cupiebat. Quadam die, collecta multitudo clericorum et populi, Frequentum perrexit ecclesiamque ingressus in qua sanctissimum corpus beati Marciani episcopi quiescebat, cum timore magno et reverentia ad arcam eius accedens una cum clericis qui cum eo adherant illam aperiens sacratissimum corpus beatissimi Marciani exinde auferens cum ymnis et canticis atque cum magno clericorum obsequio Beneventum perduxit et in ecclesia sanctae Dei genitricis et virginis Mariae oratorium statuit et honorifice collocavit. In qua exuberant beneficia domini nostri Iesu Christi usque in praesentem diem, regnante Domino... Amen.

4. (Fol. 12-22^v) Passio ss. mm. Viti, Modesti et Crescentiae = *BHL*. 8714.

Deest prologus.

5. (Fol. 22^v-25) Passio ss. mm. Nicandri et Marciani = *BHL*. 6071.

Folio inter fol. 24 et fol. 25 perduto, deest pars quaedam.

6. (Fol. 25-30^v) Translatio S. Bartholomaei apostoli ex India in Liparim. Sermo venerabilis Theodori abbatis = *BHL*. 1005.

Subiunctae sunt primae sententiae narrationis *BHL*. 1007.
(*Haec... promendum est*).

7. (Fol. 30^v-31) Passio ss. mm. Marci et Marcelliani.

Inc. Temporibus Dioclitiani et Maximiani crudelissimorum imperatorum, cum saeva per totum orbem in christianos persecutionis esset orta tempestas, beatissimus et christianissimus vir Sebastianus clarissimis viris Marcelliano et Marco... solacium exhibebat — Des. ex quibus moenia struebantur. Passi sunt... Amen.

8. (Fol. 31-35^v) Passio ss. mm. Gervasii et Protasii = *BHL*. 3514.

9. (Fol. 35^v-41) Vita et obitus S. Paulini conf. et ep. = *BHL*. 6558.

10. (Fol. 41-43^v) Gregorius = *BHL*. 6560.

11. (Fol. 43^v-49^v) Passio ss. mm. Iohannis et Pauli = *BHL*. 3236, 3238.

12. (Fol. 49^v-55) Vita et obitus B. Deodati conf. et ep. = *BHL*. 2135.

Des. atque reconditum est corpus eius apud Nolanam urbem. In qua vero multa per eum Dominus noster Iesus Christus operatus est miracula. Caecos illuminavit | (Cf. Act. SS., num. 5 med.) Postea erasae sunt lineae tres.

13. (Fol. 55-56) <Translatio S. Deodati> = *BHL*. 2136.

Edita ex hoc cod. a St. Borgia.

14. (Fol. 56-69) Passio ss. apost. Petri et Pauli = *BHL*. 6661, 6657, 6659.

15. (Fol. 69-72^v) Sermo de miraculis duodecim apostolorum maxime Petri et Pauli = *BHL*. 6687g.

In ultima parte, quae in altero exemplari deerat (cf. *Catal. Lat. Rom.*, p. 256-57¹⁷), narrantur haec: pauperem virum ab apostolis certiorum esse factum fore ut in die octava festi SS. Petri et Pauli moreretur; ipsum summo pontifici narrasse ea quae sibi accidissent ac reapse die illo obiisse. — *Des. Et credidit dictis eius dominus apostolicus cum tota Romana ecclesia et benedixerunt Deum qui talem*

virtutem dedit suis apostolis. Quapropter, fratres karissimi, cum omni diligentia limina sanctorum apostolorum gressibus et conscientia sunt quaerenda... Amen.

16. (Fol. 72^v-76) Passio ss. mm. Processi et Martiniani = BHL. 6947.

17. (Fol. 76-79) Passio ss. mm. Felicitatis et filiorum eius = BHL. 2854.

18. (Fol. 82-83^v) <Passio ss. mm. Chrysanti et Dariae>.

Fragmentum, quod inc. mutilum: *nisi ut omnes huius hominis genibus advoluti veniam postulemus sceleris* (= Act. SS., num. 18 med.) et des. mutilum: *Dehinc diversis passionum cruciatibus a Celerino praefecto consummata est veneranda passio gloriosorum martyrum Chrisanti*

19. (Fol. 84-87) <Passio ss. mm. Naboris et Felicis> = BHL. 6029b.

Foliis perditis, inc. mutila: *|tate vobiscum qualiter possitis evadere tormenta horrida quae vos fortiter laniabunt, si...*

20. (Fol. 87-96^v) Passio S. Margaritae virg. et mart.

Inc. ut BHL. 5305. — Des. *Tunc quaestionarius attulit gladium et in uno ictu amputavit caput eius.* — Inc. epilogus: *Ego enim Theothimus tuli corpus beatissimae virginis* — Des. *variis infirmitatibus suis salvati sunt per intercessionem illius. Passa est... Amen.*

21. (Fol. 96^v-99^v) Passio ss. virg. Rufinae et Secundae = BHL. 7359.

22. (Fol. 99^v-102^v) Passio ss. mm. Quirici et Iulittae matris eius = BHL. 1801.

23. (Fol. 102^v-111) Vita S. Vitaliani ep. = BHL. 8687.

Edita ex hoc cod. a Fr. Granata.

24. (Fol. 111-118) Vita et obitus B. Alexii conf. = BHL. 287.

25. (Fol. 118-120) Vita et obitus B. Mariae Magdalенаe.

Inc. (sine prologo) ut BHL. 5439. — Des. *Transiit autem XI kalendarum augusti. Cuius sanctissimum corpus beatus Maximinus antistes collocavit honorifico mausoleo conditum diversis aromatibus superconstruens mirificae architecturae basilicam. Substractus itidem praesul Maximinus ab hac luce sepultus est iuxta beatae Mariae sepulchrum infra basilicam.*

26. (Fol. 120-121) Unde supra = BHL. 5455b.

27. (Fol. 121-131^v) Passio B. Apollinaris ep. et mart. = BHL. 623.

28. (Fol. 131^v-137^v) Passio S. Iacobi apost. = BHL. 4057.

29. (Fol. 137^v-141^v) Passio B. Christofori mart. = *BHL*. 1768.

Des. ut si quis blasphemaverit Deum christianorum gladio feriat. Passus est autem... Amen.

30. (Fol. 141^v-151^v) Passio B. Pantaleonis mart. = cod. I¹.

31. (Fol. 151^v-157^v) Passio ss. mm. Nazarii et Celsi = *BHL*. 6040.

32. (Fol. 157^v-161^v) Vita et obitus B. Lupi conf. et ep. = *BHL*. 5087c.

33. (Fol. 161^v-163) Passio S. Felicis ep. et mart. = *BHL*. 2857.

34. (Fol. 163-164) Passio ss. mm. Simplicii, Faustini et Beatricis = *BHL*. 7790.

35. (Fol. 164-170) Passio ss. mm. Abdon et Sennes = *BHL*. 6884 et 6.

36. (Fol. 173-175^v) Passio ss. mm. Septem fratrum Machabaeorum = *BHL*. 5106.

37. (Fol. 178^v-185) Inventio corporum SS. Stephani, Nichodemi, Gamalihelis atque Abbibon = cod. I⁶.

38. (Fol. 185-189^v) Passio S. Xisti ep. et mart. = *BHL*. 7809.

39. (Fol. 189^v-194) Passio S. Donati ep. et mart. = *BHL*. 2289.

40. (Fol. 194-199) Istoria SS. Septem Dormientium = *BHL*. 2318.

Des. Theodosius vero imperator glorificans Deum in miraculo quod viderat in martyribus sanctis gratias agens Deo Patri et Filio et Spiritui Sancto cum omnibus astantibus fidelibus sanctam confitentes Trinitatem firmiterque credentes futuram resurrectionem mortuorum. Festivitas vero eorum celebratur quarto idus augusti ad laudem... Amen.

41. (Fol. 199-203^v) Passio S. Laurentii levitae et mart. = cod. I¹⁰.

Foliis perditis, des. mutila : *et decollatus est (Romanus) quinto iduum augustarum. Tunc nocte* | (= MOMBRITIUS, fol. 51, col. 2 extr.).

42. (Fol. 204-205) <Passio SS. Seraphiae et Sabinae> = *BHL*. 7586, 7407.

Foliis perditis, inc. mut. *Preses vero post tertium diem paravit lusorium trans pontem...* (= *BHL*. 7586, Act. SS., num. 3).

43. (Fol. 207-208) Unde supra (in decollatione S. Iohannis).

Ex Chronico Marcellini comitis (MG., Auct. ant. t.XI, p. 84, l. 21-p. 85, l. 37).

44. (Fol. 208-214) Passio S. Sabinae virg.

Inc. *Tempore illo erat vir nobilis, nomine Sabinus, in oppido Samoniensi dives valde; amissis patre et matre nutriebatur in domo familiae suae* — Des. *Beata vero ancilla Dei Sabina vixit annis quadraginta octo; obiit in pace sub die quarto kalendarum septembrarum, praestante Domino... Amen.* Cf. BHL. 7408.

45. (Fol. 214-215) Passio ss. mm. Felicis et Audacti = BHL. 2880.

46. (Fol. 215^v-222) Passio ss. mm. Donati, Felicis et fratrum eorum = BHL. 2297.47. (Fol. 222-225^v) Passio S. Marcelli papae = BHL. 5234.48. (Fol. 225^v-227^v) Passio S. Ciriaci, Largi et Smaragdi.

Ex BHL. 5234, num. 10 sqq. — Inc. *Temporibus Dioclitiani et Maximiani imperatorum erat quidam praefectus, nomine Laudicius qui multos christianos gladio necaverat* — Foliis perditis, des. mutila: *Et hoc praecepit ut in die processionis suae ad exemplar christianorum Ciriacus nudus catenis ligatus ante redam* | (Act. SS., num. 16 extr.).

49. (Fol. 228-229^v) <Passio SS. Abdon et Sennen>.

Ultima pars, quae deerat in cod. I⁴. — Inc. *persecutionis urgebat...*

50. (Fol. 229^v-231^v) Passio ss. mm. septem fratrum Machabeorum = BHL. 5106 (cf. supra, 36).51. (Fol. 231^v-238^v) Passio S. Iustae virg. et mart. = BHL. 4586.52. (Fol. 241-243^v) Passio S. Stephani mart. atque pontificis = BHL. 7845.

Des. mutila: *Nam omnia idola lapidea atque aerea manu* | Reliqua vid. in cod. I⁵.

CODEX III

In dorso: *Acta Sanctorum, sermones et homiliae. Tom. 3^a, pridem T. IV.*

Membraneus, foliorum 212 [140bis] (0^m, 373 × 0, 270), paginis bipartitis exaratus manu beneventana saec. XI/XII.

Prima folia 1-7 lacera sunt; trium ultimorum superest solum fragmentum.

1. (Fol. 1-7^v) <Vita S. Albini ep. Andegavensis> cf. BHL. 234.

Inc. mut. *ep(iscopi deducantur ad) mediu(m. Igitur Albinus) episcopus Veneti(cae regionis) (= KRUSCH, § 10, 11). — Des. pro mercede servetur. Quicumque ergo praephati sancti confessoris, Christi Albini natalem celebrare studuerint, in poli altitudine ... dicentes in gloria: Ingenito genitori ac genito ingenti et ab utroque procedenti laus et honor sit sancto Spiritui. Amen.*

2. (Fol. 7^v-13^v) Passio SS. Quadraginta martyrum.

Inc. *Temporibus Licinii imperatoris erat persecutio magna adversus christianos et omnes pie viventes in Christo — Des. Deinde corpora combusta in fluvio proiecta; sed divina providentia reliquiae eorum integrae repertae sunt et digno honore conditae. Erant autem inter eos nobiliores Cyrion, Candidus et Helianus, regnante Domino... Amen. Cf. BHL. 7537-7540.*

3. (Fol. 13^v-17) <Translatio scriptum saec. XVIII sup. ras.> S. Heliani = BHL. 3799.

Edita ex hoc cod. a St. Borgla.

4. (Fol. 17-22) Vita B. Gregorii papae deflorata a Paulo diacono ex libro qui vocatur Registro.

Inc. ut BHL. 3639. — Des. ut BHL. 3641, l. IV, c. 68.

5. (Fol. 22-31^v) <Ex vita S. Gregorii Magni>.

Inc. (sine prologo) ut BHL. 3641. — Des. *Ita solitarius increpatus Deo gratias retulit... percipere mereretur (= BHL. 3641, l. II, c. 60 extr.). Haec dicta pro merita beati Gregorii sunt. Nam si recenseas quanta vel qualia per eum Dominus operatus est, in quattuor librorum prolixitate invenies vitam eius exaratam.*

6. (Fol. 31^v-43^v) Natale S. Ansuini conf. atque pont.

Inc. *Tempus adest, dilectissimi fratres, oportunum et valde congruum quod in laudibus atque obsequiis beati Ansuini gloriosi pontificis — Des. Sic tandem homo isdem cum acceptae salutis gaudio ad propria reversus est qui ad ipsius venerat auxilium maerens.*

Scriptor, qui prius Vitam S. Ansuini composuerat (fol. 33: *Unde memini me quondam in eius commemorationem videlicet opuscula nonnulla scriptitasse... in quibus nimirum quam potens et facilis fuerit et vivens in corpore et post suum felicem obitum ad subveniendum miseris omnibusque se digne invocantibus auxiliandum quisque cupit liquide poterit invenire. Verum tamen post<quam> illa dictaveram, tanta magnifica comperta sunt mihi atque stupenda prodigia de eo...), praeter praephatum libellum (fol. 33^v) hanc etiam orationem*

conscripsit, in qua multis verbis miracula nuper patrata celebrat, pauca narrat eaque nullius momenti. Unum quodatenus notatu dignum est (fol. 37), monitum esse paralyticum: *Si vis sanus fieri, quaere qui te deferat ad locum cui Favalis vocabulum est, ubi parumper apparet de subterraneis muris... Meritis quippe sancti Ansuini, cui ab ipso Creatore in loco eadem ecclesia attributa est et mansio delegata, sanus exinde reverteris; paralyticum vero sibi obiecisce* (fol. 37^v): *Ego namque nunquam memini audisse quondam in nostra provincia sancti Ansuini basilica; magis autem in Camerinensis regione celebratur...*

7. (Fol. 43^v-47^v) Passio S. Longini mart.

Inc. *Quidam beatissimus vir, Longinus nomine, fuit in diebus domini nostri Iesu Christi militans centurio. — Des. Et credens in Christo permanebat cum praedicatoribus fidei glorificans Deum. Haec acta sunt in Cappadocia septimo die kalendarum aprilium... Amen.*

8. (Fol. 47^v-52^v) Passio ss. mm. Tiburtii et Valeriani = BHL. 8483, 8486.

9. (Fol. 52^v-77^v). Vita et obitus S. Leonis noni papae = BHL. 4827.

Ed. ex hoc cod. a St. Borgia.

10. (Fol. 77^v-80) Passio ss. mm. Onesiphori et Porphyrii.

Inc. *Cum venisset proconsul Adrianus ad Parianorum civitatem aedificare templum Iovi, accersivit sanctum Onesiforum et dixit ei: « Perfecisti templum Iovi? » Onesiforus dixit: « Ego ex luto et lapide domos perfeci et statui lapidem sculptum et mutum neminem valentem adiurare ». Dicit ei Adrianus: « Irrides deos et reges. » — Des. animae autem iustorum iverunt in caelum. Consummati sunt sancti martyres die tertio decimo kalendas maiarum, regnante Domino... Amen.*

Onesiphorus, qui erat bene natus et prior curiae (f. 79) seu principalis civitatis, cum nec ratiociniis, nec promissis, nec minis, nec tormentis a fide Christi avulsus esset, tandem cum uno ex servis suis, nomine Porphyrio, martyrio coronatus est; nam iussit (proconsul) adduci equos indomitos et alligari Onesiforum et Porphyrium servum eius ad equos, et sinapizaverunt equos et picaverunt femora eorum et dimiserunt eos, ut nec corpora eorum salva fierent (fol. 79^v).

11. (Fol. 80-90^v) Vita et obitus S. Iohannis.

De qua St. BORGIA, *Memorie storiche... di Benevento*, t. II (1764), p. 296. Inc. prologus *Quod petis, venerabilis pater Landulfe, non est nostrae facultatis evolvere, quatinus vide-*

licet Spolitani Iohannis vitam vel miracula tibi describam... Tale enim negotium non sitienti puerilis aetatis rivulo committendum est... sed quia inobedientia in monachis vipereo deterior est viro, mei ingenii excedens modum, licet ... minime sim doctus, praephati viri tamen vitam, ut praecipis, atque miracula, quod in quibusdam brevissimis s<c>edulis inordinatum incultumque repperi, ut talis margarita plus splendeat mundo, ne inobediens videar, compendiose quodam glutine tua fretus oratione compaginabo — Inc. Vita: Igitur venerabilis Iohannes Spolitana provincia oriundus, qui puerilem adhuc agens aetatem patriam deserens una cum patre, relictis omnibus, Samniae exul petiit partes. Quo cum praephati pueri pater simul pervenisset cum filio, receptus ab incolis apud castrum quod vulgo Casale vocatur Albulum, haud procul ab Ariana urbe, pauper cum pauperibus victitare coepit. Patre ad nuptiis ipsum cogente, aufugit Iohannes et deserti petit loca; ubi quam districte quamque religiose vixerit sicut hi qui cum ipso erant adhuc protestantur subsequens sermo declarat. Porro scriptor virtutes et miracula sancti multis narrat, sed vel de ipsius domicilio et tempore tacet, ita ut opus eius minimi sit momenti. — Des. Cum igitur septuaginta, ut dictum est, in sancta conversatione beatus Iohannes esset annorum... fratribus quibus ipse solo praeerat nomine ambroseo repletis odore, ad sanctorum illud delectabile consortium... tertio nonas iulii gloriosus ascendit; ad quod, ipso interveniente, nos quoque pervenire possimus consortium... Amen.

12. (Fol. 90-101^v) Passio S. Georgii mart. = BHL. 3393.

Deest prologus *Plerique...*

13. (Fol. 101^v-104^v) Passio B. Marci apost. et evang. = BHL. 5276.

14. (Fol. 106^v-108) Passio S. Vitalis mart. = BHL. 8701.

15. (Fol. 108-125) Passio S. Ypolisti mart.

Inc. prol. *Plurimorum et martyrum passiones et confessorum negotia propter scriptorum inopiam... Novissime cum et mihi Iohanni subdiacono emendandi gratia fuisset oblata sancti Passio quam fratres religiosi satis imperite ex memoria conscripserant, postquam Passio antiquior, quam olim legerant, iam perierat... idem et mihi quod et ceteris visum est. Coactus itaque reverendissimi patris Roffredi [vi] precibus Casinensibus fratribus et ordine et religione praecipui, ipsam hanc hystoriam renovare aggredior — Inc. Ducentesimus iam septuagesimus septimus incarnationis domini nostri Iesu Christi annus evolvebatur — Des. Aquam etiam ipso in loco gurgitis et iucundiorum et salubriorem esse utentibus asserunt, qui experimentis id et suis et pluri-*

morum edidicerunt. Passus est autem gloriosissimus martyr Domini Ypolistus die kalendarum magii, principante Dioclitiano, Decio et Gracho consulibus... Amen.

Sequuntur (fol. 125-125^v) carmina:

Inc. *Supplicibus precibus, felix Ypoliste, faveto;*

Annue, rex regum, supplicibus precibus...

Des. *Laetus in urbe Dei frueris quod semper amasti;*

Sit chorus et noster laetus in urbe Dei.

16. (Fol. 125^v-129) Passio S. Iacobi apost., fratris Domini = *BHL*. 4096.

17. (Fol. 129-131) Passio S. Philippi = *BHL*. 6817.

18. (Fol. 134-142^v) Passio ss. mm. Alexandri, Eventi et Theodoli = *BHL*. 266.

19. (Fol. 142^v-150) Inventio sanctae crucis.

Inc. *Cum suscepisset Helena augusta fidem Domini salvatoris et didicisset ex sanctis evangeliis ubi pro salute humani generis fuisset Dominus crucifixus, veniens Ierusalem non quievit donec* — Des. *Post haec autem beata Helena omnibus Christum diligentibus mandans ut diem inventionis sanctae crucis quae est quinto nonas maias, diligentissime celebrarent, ut cum Domino Deo et Salvatore nostro... partem habere mereantur, ipso praestante. Amen. Cf. Anal. Boll., t. XXX, p. 161²⁵.*

Sequuntur (fol. 150-153) narrationes de Constantino et Helena, quae inc. *Interea Constantinus pietate fretus Sarmatas, Gothos aliasque barbaras nationes bellando subiecit* (cf. RUFINUS, *Hist. eccl.*, I, c. 8 post med.; ed. MOMMSEN, p. 971, l. 4 sqq.), et des. *et cubitum quo mensuratur Nilus... portari sancivit* (= CASSIODORUS, *Hist. trip.*, l. II, c. 18 ante fin.; *P. L.*, t. LXIX, p. 937c).

20. (Fol. 153-159) Vita et obitus S. Iuvenalis ep. Narniensis = *BHL*. 4614.

21. (Fol. 159-165^v) Translatio S. Mathei apost. et evang. = *BHL*. 5693.

Omissa priore parte, inc. *Anno dominicae incarnationis nongentesimo quinquagesimo quarto, cum Gisulfus princeps Salernitanum populum regeret, quaedam anus sanctimonialis femina, Pelagia nomine* — Des. *princeps vero et antistes cum audissent exierunt* | Reliqua vid. in cod. I⁵⁰.

22. (Fol. 166) <Passio vel Vita...>

Sola clausula: *Regnante Domino... Amen.*

23. (Fol. 166-168^v) Passio S. Gordiani mart. = *BHL*. 3612.

24. (Fol. 169-176) Vita et obitus S. Pamphili ep.

De qua *Catal. Lat. Rom.*, p. 149⁹⁶. Ex hoc codice edita est a G. CELIDONIO, *La diocesi di Valva e Sulmona*, t. I (Casalbordino, 1909), p. 87-92.

25. (Fol. 176-185) <Passio> ss. mm. Nerei et Achillei et Domitillae Christi virginis = *BHL*. 6058-6066.

Non paucis omissis.

26. (Fol. 185-187) Passio S. Pancratii mart. = *BHL*. 6421.27. (Fol. 187-192) Passio B. Bonifacii mart. = *BHL*. 1413.28. (Fol. 192-194) Natalis S. Pudentianae virg. = *BHL*. 6991.

Praemissa est inscriptio libelli *BHL*. 6990 (*Sancto... presbyter...*).

29. (Fol. 194-205) Passio SS. Eustasii et filiorum eius.

Inc. prol. *Quod sanctorum martyrum plurimi diversis apud Deum poenarum generibus illustrati minus debite apud homines honoris habeantur et gloriae, fautorum scriptorum vitio accidisse manifestum existit... Hoc sollicite intuens, frater karissime Adenulfe, me Iohannem subdiaconum Casinensis coenobii fratrem ex praecepto dignationis reverendissimi abbatis Desiderii studiis liberalibus eruditum postulationibus impulisti ut martyris Eustasii, uxoris eius ac filiorum historiam renovarem... Quae dum in nostra nova editione videntur a veteri dissentire, scias me in veterum annalibus inventa addidisse* — Inc. *Romani imperii Traiano regente monarchiam, maxima a Dacis et Scitis in Tracias facta est irruptio* — Des. *ut quorum fuerat una fides, unus spiritus, unus esset etiam humationis locus. Passi sunt autem... Quorum meritis... Amen.*

30. (Fol. 205-212^v) Passio S. Urbani ep. et mart. = *BHL*. 8383-8385.

Laceratis ultimis foliis, desunt non pauca atque vix non tota pars *BHL*. 8385.

CODEX IV

In dorso : *Acta Sanctorum. Tom. 1. Erat olim signatus Vitae Sanctorum VIII* (fol. 1).

Membraneus foliorum A, 1-189, B (0^m, 373 × 0, 255), paginis bipartitis exaratus manu beneventana saec. XI, praeter folia A et B, quae manu communi saec. X descripta sunt.

Prima et ultima folia umore partim sunt corrupta.

ANAL. BOLL. LI. — 23.

1. (Fol. 1-24) <Vita S. Antonii> = *BHL.* 609.

Desunt ambo prologi et epilogus Evagrii.

Sequuntur continuo (fol. 24-44^v) multa alia de S. Antonio, quae inc. *Nemo post tergum respiciens Loth imitetur uxorem...* et des. *Nam post resolutionem eius quasi communi vulnere orbitatis excessum proprium singuli luxerunt parentem.*

2. (Fol. 44^v-55^v) Vita et obitus S. Romani ab. = *BHL.* 7305.

Omissus est liber II.

3. (Fol. 55^v-73) Vita et obitus S. Ylarionis conf. atque heremitae edita a B. Ieronimo presb. = *BHL.* 3879.

4. (Fol. 73-89) Vita et obitu<s> S. Sabae conf.

Inc. (sine prologo) ut *BHL.* 7406. — Reliquis omissis, des. ut indicatum est *Catal. Lat. Rom.*, p. 306-307¹.

5. (Fol. 89-94) Vita de monacho captivo = *BHL.* 5190.

6. (Fol. 94-98) Vita vel obitus B. Iohannis heremitae = *BHL.* 4329.

7. (Fol. 98-106) Vita S. Apollonii = *BHL.* 646.

8. (Fol. 106-124) Vita vel obitus S. Aegidii ab. = *BHL.* 95.

9. (Fol. 124-140) De sanctissimo Abraham = *BHL.* 12.

10. (Fol. 140^v-143^v) <Vita Chronii presbyteri> = *BHL.* 6532, c. IX.

Omissa ultima sententia, des. *parva tentaverunt.*

11. (Fol. 143^v-159) <Ex Rufini Historia monachorum.>

BHL. 6524, c. 8, 9, 6, 20 et 2.

12. (Fol. 159-171^v) Causa conversionis S. Romualdi = *BHL.* 7324.

Deest prologus, pro quo descriptus est index capitum.

— Foliis perditis, des. in c. 19 mutila: *Quod vir sanctus nequaquam neglegendum ducens locum in quo morabatur* | (*P.L.*, t. CXLIV, p. 972A).

13. (Fol. 172-185^v) Vita vel obitus S. Brigidae abbatissae = *BHL.* 1457.

Inc. *Sancta et Deo devota virgo gloriosissima Brigida egregiis semper crescebat ab infantia virtutibus. Propter famam vero bonarum eius virtutum...* (Cf. *Act. SS.*, num. 2 in.)

14. (Fol. 185^v-189^v) Vita vel obitus S. Eupraxiae virginis.

Inc. *Erat in civitate regia senator quidam, nomine Anti-*

gonus, ab imperiali genere ducens prosapiam... Cf. *BHL*. 2718 sqq.

Foliis ante fol. 188 et post fol. 189 perditis, mutila est.

CODEX V

In dorso: *Liber sermonum vitae et obitus sanctorum.*

Membraneus, foliorum 187 (0^m, 356 × 0, 262), paginis bipartitis exaratus manu beneventana saec. XI/XII.

1. (Fol. 1-18) Vita S. Antonii ab. = *BHL*. 609.

Deest epilogus Evagrii. — Foliis perditis, inc. mutila: *cadens, confestim in bermes vertebantur. Augebat calamitatem...* (= *Act. SS.*, num. 78 sub in.).

2. (Fol. 18-20^v) Sermo in laudem S. Priscae = *BHL*. 654t.

3. (Fol. 20^v-25) <Sermo de eadem> = *BHL*. 654x, 654qr.

4. (Fol. 25-25^v) Passio S. Fabiani papae et mart.

Inc. *Alexandro imperatori post tredecim annos principatus sui defuncto, Maximinus Caesar succedit. Qui dum odio fertur...* (= *EUSEBIUS - RUFINUS, Hist. eccl.*, VI, 28). — Des. *migravit ad Dominum, cui est honor... Amen.*

5. (Fol. 25^v-52^v) Passio S. Sebastiani mart. = *BHL*. 7543.

6. (Fol. 53-56) Passio ss. mm. Marii et Marthae, Audifax et Abbacum = *BHL*. 5543.

7. (Fol. 56-63^v) Natalis S. Agnes virg. et mart. = *BHL*. 156.

8. (Fol. 63^v-66^v) <De eadem> = *BHL*. 158a.

9. (Fol. 67-73) Passio S. Vincentii levitae et mart. = *BHL*. 8628, 8633.

10. (Fol. 77-81^v) Passio S. Anastasii mart.

Inc. *Beatus Anastasius, natione Persa, arte magus, nomine primo Magunda et magi filius, tempore Chosroes Persarum regis et Eraclii christianissimi imperatoris extitisse dinoscitur. Eo tempore cum lignum salutiferae crucis* — Des. *dehinc pretiosis lintheaminibus extulerunt atque in monasterio beati Sergii martyris, quod uno fere stadio a praedicta villa dirimitur, posuerunt. Passus est autem... Amen.*

11. (Fol. 96-101) Passio S. Polycarpi ep. et mart. = *BHL*. 6874.

Inc. *Sanctus Polycarpus ab apostolis eruditus est...*

12. (Fol. 101-110) Vita et obitus S. Paschasii conf.

Inc. prol. *Ad laudem et gloriam sanctae et individuae Trinitatis sanctorum merita, fratres karissimi, non oportet tegi silentio... Haec omnia quae narro fidelibus viris narrantibus cognovimus... Ex quibus unus est venerabilis Petrus sacerdos et monachus, genere Sipontinus, qui eiusdem sanctissimi viri ecclesiam rexit aliquantisper temporibus. Aliorum nomina funditus ignoramus; tamen sacerdotes et verissimos christianos illos conspeximus...* — Inc. *Igitur ex occiduis partibus et de Deo dignis parentibus ortus sanctus Paschasius ex Coteia provincia, quae et Hibernia insula dicitur ... (cf. BHL. 6469) — Des. Hic requiescit in pace sanctissimus Paschasius et discipulus eius Marcus, qui vixit plus minus annis quadraginta quinque. Depositum est die undecimo mensis octubris anno tertio decimo post consulatum Basilii, praestante et adiuvante Domino... Amen.*

13. (Fol. 110-115) Passio S. Cyriaci mart. atque pont.

Inc. *Iulianus tyrannus in regno succedens post venerabilem finem Constantini imperatoris, beati Cyriaci episcopi fama usque ad eius auditum pervenit — Des. Cumque percuteretur beatus Cyriacus episcopus, emisit spiritum. Et sic consummatum est bonum certamen eius in domino nostro Iesu Christo, cui est gloria... Amen. Cf. BHL. 7023 sqq.*

14. (Fol. 115-122) Passio S. Ignatii mart. atque pont.

Inc. ut *BHL. 4255b*; des. ut *BHL. 4261*.

15. (Fol. 122-131) Passio S. Blassii ep. et mart. = BHL. 1380, 1379.

Duobus foliis post fol. 122 perditis, deest finis prologi et initium Passionis.

16. (Fol. 131-137) Passio S. Agathae virg. et mart. = BHL. 133.

17. (Fol. 137-148^v) Vita et obitus S. Sabini Canosini ep. et conf. = BHL. 7443.

18. (Fol. 148^v-154) Vita et obitus S. Scolasticae edita a domno Adelberto = BHL. 7522.

19. (Fol. 154-166^v) Sermo venerabilis Bertarii abbati<s> = BHL. 7516, 7517.

20. (Fol. 166^v-170^v) Passio S. Valentini mart. atque pont. = BHL. 8460.

21. (Fol. 170^v-173^v) Passio S. Valentini mart. atque sacerdotis.

Des. ut *BHL. 8463*. — Inc. *Claudius imperator tenuit*

quendam venerabilem virum, nomine Valentinum, presbyterum et conclusit in carcerem...

22. (Fol. 173^v-181^v) Passio ss. mm. Faustini et Jovitta<e> = *BHL.* 2837.

23. (Fol. 181^v-187^v) Passio S. Iulianes virg. et mart. = *BHL.* 4526.

Foliis perditis, des. mutila: *ideo talia loqueris. Sancta virgo respondit: Si |* (= *Act. SS.*, num. 15 med.).

CODEX VI

In dorso: *Liber Regum, Parabol. Ecclesiastae. Cantic. Sapientiae et Ecclesiastici. Vita et obitus aliquot sanctorum.*

Membraneus, foliorum 208 (0^m, 365 × 0, 263), paginis bipartitis exaratus manu beneventana saec. x.

1. (Fol. 180^v-194^v) Vita et obitus B. Petri Alexandrini ep. et mart. = *BHL.* 6692, 6693.

2. (Fol. 194^v-197^v) Passio S. Barbarae mart. = *BHL.* 914.

3. (Fol. 197^v-208^v) Vita et obitus S. Nicole ep. = *BHL.* 6104- 6106. VI kal. dec.

Foliis perditis, des. mutila: *ut nos magicis artibus horis nocturnis illudatis phantasticis imaginibus. Cui cum nul<lum> responsum dedissent sed territ<i>|* (= *FALCONIUS*, p. 121, col. 2 ante med.).

CODEX VII

In dorso: *S. Ambrosii in Symbolum apost. tractatus.*

Membraneus, foliorum 303 [fol. 147^{bis}] (0^m, 375 × 0, 260), paginis bipartitis exaratus manu beneventana saec. xii.

1. (Fol. 30-36^v) Passio S. Andreae apost. = *BHL.* 428.

2. (Fol. 49-52^v) Passio S. Bebianae virg. et mart. = *BHL.* 1322.

3. (Fol. 52^v-58) Passio S. Barbarae virg. et mart. = *BHL.* 917g.

4. (Fol. 58-74) Vita S. Sabae = *BHL.* 7406.

Des. ut in cod. IV⁴. Praemissus est prologus de quo *Catal. Lat. Vatic.*, p. 441².

5. (Fol. 74-90) Vita et obitus S. Nicolai conf. et ep. = *BHL.* 6104-6106, 6154-6156, 6160, 6161.

6. (Fol. 90-107^v) Vita et obitus S. Ambrosii ep. et conf. = *BHL.* 377.

7. (Fol. 108-112) Passio S. Sabini ep. et mart. = *BHL*. 7453.

8. (Fol. 112^v-114^v) Ymnus in S. Eulaliae virg. et mart., quod condidit domnus Prudentius = *BHL*. 2699.

9. (Fol. 114^v-117^v) Passio S. Eulaliae virg. et mart. = *BHL*. 2693b.

10. (Fol. 117^v-126^v) Natalis S. Siri ep. et conf. = *BHL*. 7976.

11. (Fol. 126^v-130^v) Passio S. Luciae virg. et mart. = *BHL*. 4992.

12. (Fol. 130^v-146^v) Vita S. Agnelli conf. = *BHL*. 150.

Omissis ultimis capitibus 21 sqq., des. *et beati Agnelli experta merita omnibus innotescebant.*

13. (Fol. 146^v-160) Passio S. Thomae apost. = *BHL*. 8136.

Sequitur (fol. 160^v) prologus *BHL*. 8143b.

14. (Fol. 162-166) Passio S. Gregorii mart. = *BHL*. 3677.

15. (Fol. 166-168) Passio B. Victoriae virg. et mart. = *BHL*. 8592d.

16. (Fol. 168-201^v) Vita et obitus S. Silvestri papae = *BHL*. 7725-7730, 7733, 7735, 7742.

Prologo 7725 praemissus est alter ille quem ed. NARBÉY, *Supplément aux Acta Sanctorum*, t. II, p. 166. — Des. ipsa Vita (ante narrationem 7733): *et nullus penitus draconis flatus apparuit ex illa die et deinceps* (= MOMBRITIUS, fol. 292^v, col. 2 sub in.).

17. (Fol. 202^v-233^v) Vita S. Basilii archiep. et conf. = *BHL*. 1024.

18. (Fol. 241^v-272^v) <Vita S. Severini ab.> = *BHL*. 7655, 7657, 7656.

19. (Fol. 275-291) Passio ss. mm. Iuliani et Basilissae et aliorum = *BHL*. 4532.

Deest prologus.

20. (Fol. 291-303^v) Vita et obitus S. Gregorii Nazianzeni ep. et conf.

Inc. *Gregorius Nazanzenus Gregorio et Verna nobilissimis et christianis parentibus eiusdem urbis civibus ortus fuit. Studuit autem a puero et in patria et Caesareae* — Folii perditis, des. mutila: *Sub idem fere tempus Basilius, cuius crebro in superioribus meminimus, Ponti Cappadociae episcopus, et huius vitae subtractus aerumnis ad aeternae gloriae patriam transmigravit. Quod Gregorius cum audisset |*

CODEX VIII

In dorso : *Sermones et Homiliae super Evangeliiis.*

Membraneus, foliorum 120 (0^m, 318 × 0, 253), paginis bipartitis exaratus manu beneventana saec. x.

(Fol. 99-103) Unde supra (= In natali S. Agnes. Sermo S. Ambrosii ep.) = *BHL.* 158a.

CODEX IX

In dorso : *Sermones et homiliae in festivitibus per annum. To. II.*

Membraneus, foliorum 207 (0^m, 338 × 0, 260), paginis bipartitis exaratus variis manibus beneventanis saec. x et xi.

1. (Fol. 58^v-67^v, saec. XI) Vita et obitus S. Iohannis ap. et evang. = *BHL.* 4321.

Deest prologus.

2. (Fol. 67^v-69^v) Unde supra = *BHL.* 4324.

CODEX X

In dorso : *Sermones Homiliae et Vitae San. To. III.*

Membraneus, foliorum 273 (0^m, 334 × 0, 257), paginis bipartitis exaratus variis manibus beneventanis, una saec. x (fol. 1-174), aliis saec. xi.

1. (Fol. 46-59) <Severi Sulpicii Dialogi de S. Martino> = *BHL.* 5614.

Reliquis omissis, des. *Ego ipsam ex illa virgula arbusculam quae hodieque... est ramis virentibus vidi... Sed me dies ante deficiet quam diversa miracula quae mihi de sanctorum virtutibus sunt comperta consumem.*

2. (Fol. 59-61) <De S. Briccio> = *BHL.* 1452.

3. (Fol. 61-64^v) Sermo de miraculis S. Andreae apost.

De quo *Anal. Boll.*, t. XXX, p. 166².

4. (Fol. 187-208^v) Vita et obitus S. Basylii conf. et ep. = *BHL.* 1024.

Deest prologus.

5. (Fol. 209-224) Vita B. Nicolai conf. et ep. = *BHL.* 6104-6106.

6. (Fol. 224-233) Alia miracula beatissimi Nicolai = *BHL.* 6150-6156, 6160, 6161, 6163-6165, 6167.

7. (Fol. 235-250^v) Vita S. Mauri ab. = *BHL.* 5773.

8. (Fol. 251-269^v) Vita et obitus S. Paulae edita a B. Hieronimo presb. = *BHL.* 6548. Ian. 26.

9. (Fol. 269^v-273) Vita et obitus S. Pardi conf. et ep. = *BHL.* 6465. Oct. 17.

CODEX XI

In dorso : *Acta Sanctorum, homiliae et tractatus spirituales. To. VII, et manu recentiore : Tom. 4^a.*

Membraneus, foliorum 253 (0^m, 350 × 0, 258), paginis bipartitis exaratus manu beneventana saec. XI/XII.

1. (Fol. 1-95^v) <Verba seniorum> = *BHL.* 6527.

Inc. liber mutilus : *quando aliquis omnia opera sua facit...* (= lib. I, § 9). — Reliquis omissis, des. *et reversi sunt toti tres cum gaudio in cellas suas* (= lib. XVIII, § 3).

2. (Fol. 95^v-112) Passio ss. mm. Placidi, Eutichii, Victorini et Flaviae virginis, sororis eorum, et aliorum triginta trium, edita a Gordiano monacho = *BHL.* 6859.

Deest prologus. — Reliquis omissis, des. *martyrio coronatus primo quadragesimo ac quingentesimo* (= *Act. SS.*, num. 83 extr.).

3. (Fol. 112-115^v) Vita vel obitus S. Severi Casinensis ep. et conf.

Inc. *Annorum a vivifici Verbi incarnatione quadringentesimus primus circulus volvebatur cum Valentinianus tertius felicissimum et excellentissimum romani imperii thronum suscepit regendum* — Des. *Claruit vero beatissimus Severus episcopus temporibus Valentiniani tertii, Marciani, Leonis ac Zenonis imperatorum, Romanorum vero pontificum Leonis, Ylarii, Simplicii et tertii Felicis.*

4. (Fol. 144^v-153^v) Passio ss. mm. Sergii et Bachi = *BHL.* 7599.

5. (Fol. 153^v-157) Passio ss. mm. Marcelli et Apolei = *BHL.* 5252b.

6. (Fol. 157-159^v) Natalis S. Marinae virg. et mart. = *BHL.* 5528.

7. (Fol. 159^v-166^v) Vita et obitus S. Eufrosinae virg. = *BHL.* 2723.

8. (Fol. 167-173) Vita S. Pauli monachi, qui fuit ante Antonium, quem ipse sepelivit in heremo. Hic nunquam fuit in civitatibus postquam in solitudine moratus est = *BHL.* 6596.

9. (Fol. 173-211^v) Vita S. Antonii = *BHL*. 609.

Deest epilogus Evagrii.

10. (Fol. 211^v-229) Vita vel obitus S. Ylarionis conf. atque heremitae edita a B. Ieronimo presbytero = *BHL*. 3879.

11. (Fol. 229-233^v) De monacho captivo = *BHL*. 5190.

12. (Fol. 234-249^v) Vita S. Iohannis heremitae = *BHL*. 4329.

Praemissus est prologus libri *BHL*. 6524.

13. (Fol. 250-252^v) <Sermo S. Petri Damiani de S. Benedicto>.

P.L., t. CXLIV, p. 545-48.

14. (Fol. 252^v-253^v) <Vita S. Benedicti ab.> = *BHL*. 1102.

Exscriptum est solum initium, pagella non impleta.

CODEX XII

In dorso : *Breviarium incipiens a festo S. Nicolai epi et confes. usque ad fer. IV. Dom. IV. Quadrages.*

Membraneus, foliorum 275 (0^m, 383 × 0, 276), paginis bipartitis exaratus manu beneventana saec. XII multisque neumatibus ornatus.

Est hoc breviarium monasticum officii et missae, in quo descriptae sunt in festis sanctorum lectiones e Vitis bene notis excerptae. Satis visum est (in hoc et in sequentibus) sola documenta vel integra vel rariora recensere.

1. (Fol. 58-61^v) Vita vel obitus <S. Scholasticae> edita a domno Alberto = *BHL*. 7522.

2. (Fol. 63-66^v) Passio S. Modesti levitae et mart. = *BHL*. 5983d.

Vid. Appendicem II.

3. (Fol. 79-80^v) Passio SS. XL martyrum.

Inc. *Agricolao agente praesidatum, christiani qui erant in militia ad sacrificandum omnes pariter urgebantur. Erant autem eo tempore milites Cappadociae regionis in unum secundum Deum viventes numero quadraginta; quorum nomina haec sunt* — Omissa ultima parte, des. *tunc dux iussit cum lapidibus facies eorum caedi. Integram narrationem vid. in cod. XIII⁴.*

CODEX XIII

In dorso : *Breviarium monasticum antiquum incipiens ante Dominicam II Adventus usque ad Sabb. sanctum.*

Membraneus, foliorum 283 (0^m, 322 × 0, 235), paginis bipartitis exaratus manu beneventana saec. XII. Non sunt neumata. Est hoc breviarium monasticum solius officii divini. Lectiones sunt paulo ampliores.

1. (Fol. 110-115) Passio S. Agnes virg. et mart. = *BHL*. 156.

2. (Fol. 140^v-148) Vita vel obitus <S. Scholasticae> edita a domno Alberto = *BHL*. 7522.

3. (Fol. 151^v-155^v) Vita et obitus S. Barbati ep. et conf. = *BHL*. 973a.

Deest prologus.

4. (Fol. 162^v-165^v) Passio ss. mm. Quadraginta.

Inc. ut in cod. XII³. — Des. *et cum portaretur a matre sua, reddidit animam laetus. Passi sunt autem... Amen.*

CODEX XIV

In dorso : *Breviar. antiquum incip. a fer. III post Pascha usque ad natal. ss. Mart. Cosmae et Damiani.*

Membraneus, foliorum 296 (0^m, 362 × 0, 256), paginis bipartitis exaratus manu beneventana saec. XII et neumatibus ornatus.

Est breviarium non monasticum officii cum missa.

(Fol. 180^v-181^v) Vita et obitus S. Marciani conf. et ep.

Brevis epitome. — Inc. *Beatissimus et venerabilis Marcianus, Beneventanae urbis inclitae nobilissimus exstans patronus, genere ex Graecorum fuit oriundus, sapientia Dei plenus* — Des. *migravit ad regna sydereae; ubi cum Christo gratulatur sine fine per saecula.* Cf. *BHL*. 5263b.

CODEX XV

In dorso : *Breviarium antiquum.*

Membraneus, foliorum 229 (0^m, 292 × 0, 192), exaratus manu beneventana saec. XII.

Est breviarium monasticum officii solius, neque adsunt neumata.

1. (Fol. 68-71) Passio S. Agnes virg. et mart. = *BHL*. 156.

2. (Fol. 88^v-93) Vita vel obitus <S. Scholasticae> edita a domno Alberto = *BHL*. 7522.

3. (Fol. 96-99) Vita vel obitus S. Barbat conf. = *BHL*. 973a.

Deest prologus.

4. (Fol. 104-106^v) Passio SS. XL martyrum = cod. XIII⁴.

CODEX XVI

In dorso : *Breviarium antiquum incipiens a Sabo ante Adventum usque ad Cenam Domini.*

Membraneus, foliorum 216 (0^m,319 × 0,219), paginis bipartitis exaratus manu beneventana saec. XII et neumatibus ornatus.

Breviarium monasticum solius officii. Lectiones sunt breviores.

Fol. 35^v : *In dedicatione ecclesiae S. Mariae.*

CODEX XVII

In dorso : *LXXVIIJ. Vita et Offic. S. Bart. apost.*

Chartaceus, foliorum 47 (0^m, 205 × 0,139), exaratus saec. XV.

Fol. 1 : *Ex Musaeolo Fratris Thomae Mae Alfani Ordinis Praedicatorum*; Ibid. : *Em^{mo} et Rev^{mo} Domino F. Vincentio Ma Ursino Ordinis Praedicatorum S. R. E. Cardinali a<r>chiep. Beneventano Frater Thomas Ma Alfani eiusdem ordinis donat.*

1. (Fol. 1-4) Nativitas S. Bartholomaei apost.

Inc. *Legitur quod in partibus Constantinopoli quidam prepotens extitit qui ad magnam devenit inopiam — Des. ad ultimum in Albana civitate maioris Armeniae. Hinc transcendens primam Indiam quae ad Ethiopiam mittit et veniens ad tertiam quae est ultra mare Oceanum in fine orbis intravit in templum in quo erat ydolum nomine Astaroth et ibi multa mirabilia sub nomine <eius>, qui cuncta gubernat demonstravit, ut in sua communi habetur legenda.*

Lectiones octo.

2. (Fol. 5^v-18) (Lectiones in die festo, excerptae ex *BHL*. 1002 = cod. XVIII¹).

3. (Fol. 22-30^v) In translatione beati Bartholomaei apost. de India in Liparim. Sermo ven. Theodori abbatis (17 iunii) = *BHL*. 1005, addita prima sententia *BHL*. 1007 (*Haec... relata explicuit*).

4. (Fol. 35-42^v) In translatione beati Bartholomaei de Lipari Beneventum (25 octobris) = cod. XVIII².

5. (Fol. 44-45) De eodem = cod. XVIII³.

CODEX XVIII

In dorso : § I et : 6.

Membraneus, foliorum 64 (0^m, 158 × 0, 110), exaratus manu communi saec. xiv/xv et (fol. 55^v-64^v) variis manibus saec. xv.

1. (Fol. 5-14^v) Passio S. Bartholomaei apost.

Lectioes desumptae ex *BHL.* 1002, addita brevi commemoratione translationum. — Inc. ut *BHL.* 1002. — Des. *rite ac dignissime gloriose (gloriosa cod. XVII) illius cunctorum votis christicolarum ter in anno celebratur sollemnitatis ad laudem... Amen.*

2. (Fol. 15^v-20) In translatione B. Bartholomaei apostoli ex Lipari Beneventum.

Inc. *Ad hanc itaque insulam beati Bartholomaei corpus orta quadam persecutione adversus ecclesiam, ut Theodorus ille Constantinopolitanus Studii et Saccudiorum abbas — Des. Eorum vero non est numerus qui actenus in multis necessitatibus beati Bartholomaei beneficia persenserunt, praestante Domino... Amen.*

3. (Fol. 21^v-22^v) Alia translatio B. Bartholomaei.

Inc. *Cum in insula Liparitana usque ad annum octingentesimum tricesimum ab inc. domini nostri Iesu Christi requiesceret corpus beati Bartholomaei apostoli, supervenientes Sarraceni — Des. dormitionis vero eius festiva celebritas colitur octavo kal. septembris. Sicque ter in anno eius sacratissima digne celebratur festivitas, regnante Domino... Amen.*

4. (Fol. 23-26^v) Translatio B. Bartholomaei apost. de India in Lipari. Sermo venerabilis Theodori abbatis = *BHL.* 1005.

Reliquis omissis, des. *Ipse autem aedificator est ... sectatorem bonorum operum.*

5. (Fol. 27-34) In festo ss. mm. Ianuarii ep., Festi et Desiderii = *BHL.* 4115-4118.

6. (Fol. 34-38^v) In festo translationis B. Ianuarii de Neapoli Beneventum = *BHL.* 4140.

7. (Fol. 44-50) In festo sanctissimi Barbatii archiepiscopi (archi- *erasum*) Beneventani = *BHL.* 973.

Deest prologus.

APPENDIX

I. DEPOSITIO VESTIS B. V. M. IN BLACHERNIS

(Cf. supra, p. 340, n° 29).

1. Romani habenas imperii maiore regente Leone, duo quidem nativitate atque religione fratres praeerant militiae; quorum unus Galvius alter vero Candidus nuncupabatur. Hi autem prosapia, prudentia, viribus atque opibus clarissimi habebantur. Uno tantum maculati erant errore, quod Arrianae haereseos sectam colerent. Quos divina gratia, quae malit salvare quam perdere homines, non diu in suorum labe parentum manere permisit, sed verae eos fidei splendore illustrans haud solum illos verum etiam per illos plurimos ad veritatis lumen adduxit. Qui quidem iuxta dominicum apostolicumque praeceptum hospitalitatem sectantes religiosam agebant vitam. Quibus proficisci Ierusalem orationis studio desiderium inerat. Quod cum Leoni praephato imperatori et Verinae augustae per fideles nuntiassent amicos, eundi licentiam adepti ¹ sunt. Ut autem Palestinae partes adierunt, magis per Galileam quam per litus transire elegerunt, desiderantes videre Nazareth et Capharnaum, Chana quoque et Tiberiadis. In illis namque ² locis sacrum Dei genitricis fuerat habitaculum, ibique Dei verbum incarnari voluit.

2. Quas dum venissent ad horas ¹, vespere quodam ingressi sunt oppidum in quo mulier quaedam castitate clarissima, virtutibus decorata, senectute veneranda, capillorum candore adornata erat. Apud hanc vero sacri vestimenti Dei genitricis thesaurus erat reconditus. Quomodo autem vel qualiter tantae rei fore quiret custos, ni virtutibus decorata animique puritate pulcerrima esset? Ipsa autem mulier genere erat hebraea, ceterum veritatis amica. Apud quam Galvius et Candidus ospitati sunt, gratia eos illuc ducente divina. Quaeque autem in domo erant, illa minima videbantur et vilia. Ast Galvius et Candidus, cum caenandi hora recumbentes vidissent interiorem ² cubiculum multarum ³ lucernarum luminibus fulgentem plurimisque thimiamatum odoribus redolentem, languentiumque multitudinem in eo iacentem, prop-

1. — ¹ adempti *cod.* — ² nanque *cod.*2. — ¹ ita *cod.* — ² ita *cod.* — ³ multorum *cod.*

terea divinum aliquod ac venerandum ibidem esse agnoscentes, coeperunt prudenter investigare qualiter ad veritatis indaginem venire valerent, invitantes et illam venerabilem vetulam ut ipsorum caenae conviva interesse dignaretur, dinoscere ab ea cupientes quod exquirebant. Illa vero precibus minime acquiescebat eorum, opponens eis religionis fidem et quia non esse ⁴ licitum hebreis cum christianis cibum sumere. Illi autem sitientes ad propositam venire scientiam magis ac magis eam diligenter invitabant eiusque inoboedientiae fortiter instabant. « Et quid, inquiunt, impedit si cibaria quae sumere soles tecum adduxeris nobiscum sola conloquutione participaberis? » Quo audito, consensit mulier et abiens accubuit cum illis portans secum quae caenatura erat.

3. SuffICIENTER autem refecti coeperunt idem cum obsecratione interrogare, ut notum eis faceret quid esset quod in interiore cubiculo ageretur. Putabant enim ex antiquis aliquam legalem haberi ibi observationem traditionibus. Illa vero dicens quae agebantur temptabat materiam occultare pro qua gerebantur. « Videtis, ait, o nobilissimi viri, hanc multitudinem. Etenim in hoc loco, Deo cooperante, daemones effugantur, caecis lumen, mutis loquela, surdis auditum ¹ conceditur, sed et aliae infirmitates mirabiliter curantur. Febres quoque quae apud medicos incurabiles sunt, hic absque omni medicamine fugantur et alia plura fiunt signa, quae numerare nequeo. » Ipsi autem viri, prudentes ad respondendum, astuti ad interrogandum, aiunt ei: « Et unde principium sumpsit hic locus talia operari? » Quibus illa: « Apud nos quidem, inquit, Ebreos a patrum traditione tenetur quia in hoc loco cuidam patrum Deus apparuit; propterea conservatur hic huiusmodi gratia. » At illorum cor hoc penitus credere renuebat. Mulier vero in sua permanens sententia similia veritatis verba sumebat, ipsam tamen ut erat, veritatem abscondere nitebatur. Ipsi itaque ardentius eam deprecabantur, quatenus eis, quid res ipsa in veritate esset, revelaret, et non alia ob alia opponeret, dicentes: « Nos quidem, o mater, sacra ad videndum loca sacrasque audire narrationes tanti laboris arripuimus iter. Patefac ergo huius rei nobis principium. » Illa autem nihil scire se dicebat, nisi quia locus divina gratia repletus esset.

⁴ *ita cod.*

3. — ¹ *ita cod.*

4. At ipsi nunc precibus, nunc blanditiis, nunc promissionibus, ad ultimum terribilibus coniurationibus eam undique obligantes quandoque quasi cum magna vi emolliunt eam ad manifestandam veritatem. Suspirans itaque cum lacrimis mulier oculisque in terra defixis, quasi erubescens ait: « O viri, nunquam actenus hoc divinum mysterium viro creditum est. Iusiurandum enim a mea constitutum est proava ex antiquo tempore, uni hoc sacramentum credere mulieri, quae esset religiosa et virgo per generationem sibi succedenti. Sed quoniam quidem religiosos vos et deicolae video viros, hoc vobis notum facio mysterium, et quia usque ad me fuit ex genere nostro femina virgo; nunc autem, quia non est a me alia cui credere debeam hoc mirabile mysterium, palam vobis facio. Mariae illius, quam Dei genitricem asseritis, ex antiquis nobis est traditum vestimentum, quod est in hoc loco reconditum. » Mox sunt attoniti viri ad tantae indicium rei. Tunc vieta¹: « Enimvero Dei genitrix, inquit ipsa, cum finem vitae huius adisset, ob hereditariam benedictionem duabus virginibus ex suis vestibis prae-buit. Quarum una cum ex avorum meorum esset genere afferens illud sacrum in locello contegit munus iussitque sub iureiurando cunctis nostrae progeniei mulieribus semper virginem esse illam quae hoc servatura foret indumentum per successionis seriem. Ar-cella quidem in qua latet indumentum, quod est omnium materia² mirabilium quae hoc in loco fiunt, in interiore est recondita cubiculo. Hic est, o viri, quem exquisivistis, veracissimus sermo; qui actenus omnibus Ierusalem habitantibus mansit incognitus.

5. Quo milites audito, laetitia ac terrore attoniti sunt, terrore propter mysterii magnitudinem, laetitia quod tanti secreti fuerant digni ad notitiam pervenire. Qui mox se humo prostraverunt, rogitan-tes eam quo eos sineret iuxta divinum quiescere thesaurum; quod protinus adepti sunt. Ipsi vero totam insomnem ducentes noctem Deumque orando cum lacrimis beatissimae Mariae gratias referebant. Cum autem omnes somno detentos cernerent, consur-gentes solliciter considerantes speciem ab utrisque locelli partibus mensuram acceperunt, diluculo valedicentes vetulae virgini iter quod arripuerant aggressi sunt. Oratione vero in Ierusalimis com-pleta, helemosinisque largitis, quosdam lignarios adiere artifices praedicti praebentes locelli mensuram speciemque attendentes, et ut ligna quoque vetera essent, quatenus in nullo dissimilis vide-

4. — ¹ Pro vetula. — ² ita cod.

retur. Aliud etiam ad celandum patravere argumentum. Nam superaurato quodam circumdedere operimento loculum, ceu pro reverentiae causa. Quo facto, ad praephatum oppidum recto remeavere calle, aromata quidem, thimiamata quoque et alia quae ad cultum pertinent divinum venerabili deferentes feminae. Illa vero velut iam agnitos amicos iterum eos gaudenter recepit. Qui uti prius obsecrant ut in sacro eos pausare cubiculo permitteret. Cui etiam operimentum quod auro textum emerant ostendunt dicentes eum oblationis gratia illic velle offerre. At illa continuo assensit, nil suspicans. Ingressi itaque in sacrum illud domicilium omni cum sollicitudine per totam vigilantes noctem orationi vacabant¹. Cumque diutissime esset oratum, accedentes cum reverentia auferunt arcam reponentes illam quam in Ierusolimis patraverant illius ad instar contegentes eam deaurato operimento, quod emerant, ut praephatum est, ad omnem tollendam suspicionem. Omnis namque² qui circum aderant gravissimus arripuerat somnus. Mane autem facto honorifice salutantes virginem vetulam discesserunt, atque Constantinopolim redierunt.

6. Habito inter se consilio clam sibi tam magnum habere thesaurum in praedio suo iuxta urbis murum supra marinum sinum, qui appellabatur cornu, nunc autem Blacherne nominatur, quo orationum condidere domum in beati Petri apostolorum principis et evangelistae Marci honore, ubi veneranter cum sacra veste recondunt arcellam. Quam officiorum cantibus, pretiosis aromatibus, luminariorum splendoribus honorare curarunt; sic¹ hoc mirabile mysterium per plurimos latuit annos. Quod idem ipsi imperatorem Leonem, Verinam quoque adeuntes augustam, qualiter gestum est, nuntiare studuerunt. Quod² audientes, magno repleti sunt gaudio. Itaque ad honorem Dei genitricis regalibus expendiis domus aedificatur mirifica, locus vero ex auro argentoque patratur, lapidibusque pretiosissimis adornatur, quo vestis omnibus pretiosior rebus intruditur³, quae non solum sacrum illud et immaculatum coepuit corpus, verum etiam, ut praesumendo dicam, et infantulus, cum esset Dei filius, involutus est. Magnificatur quidem et candidatur amplifice, quoniam et guttae eam illius infuderunt sacratissimi lactis, quod est verus omnium fidelium cibus et vita aeterna.

5. — ¹ vocabant *cod.* — ² nanque *cod.*

6. — ¹ sci *cod.* — ² quo *cod.* — ³ incruditur *cod.*

Glorificare autem eam, ut digna est, nullius hominum sufficit sermo. Gratias igitur agamus pro tanto beneficio sanctae Genitrici eius et Filio, communi Domino, qui omnia pro nostra salute salubriter disposuit. Ipsi gloria et potestas et regnum et imperium nunc et semper per infinita saecula saeculorum. Amen.

II. PASSIO SANCTI MODESTI LEVITAE ET MARTYRIS.

(Cf. supra, p. 361, n° 2 = **B**; contulimus cum cod. Casanat. 457 ¹, fol. 100^v-103 = **C**)

1. Magistro¹ clientulus, domino servulus, duci tyrunculus, prelato denique in partem ², in pignusculum subditus, Roffredo Albericus.

Quanta me nuper a solo nativitatis propriae ad solum remoratio-
nis in perpetuum debitae, ad Casini videlicet arcem regredientem
benignitate animi, diffusionem mentis, alacritate pectoris, quanta
super me claritate, quanta luce animi proditorem, effusorem mentis,
pectoris indicem vultum serenaveritis, quanta denique laetitiae fes-
tivate oppletos ridentesque angelice in me oculos defixeritis, defi-
ciens miror miransque deficio. Idque non vivae ³, prout aiunt, vocis
enuntiatione, non ferri ceram in litteras exarantis officio, expedire
atque explicare quam dulcis vox ⁴, quam meraca, quamque iocunda
confabulatio, quam paterna, quam pia quamque clemens super ha-
bitudine nostri utriusque hominis sciscitatio, quam mordax, quam
amara audita mox egritudine, quam mordacem nimis nimisque pro-
lixam, fuimus perpassi, quam suspirans quamque gemebunda
compassio quam postremo gestiens, quamque laudabunda et plau-
dens super sospitate nobis Benedicti meritis huberrime, plenissime
ac integerrime restituta congratulatio. Cum vero mutuam mutuoque
suavem festivam ac gratam, mutuo quoque ex diu ambitam cupi-

1. — ¹ Totum c. 1 om. C. — ² ita prius B; patrem corr. — ³ nive B. —
⁴ mox B.

¹ Cf. *Cat. Lat. Rom.*, p. 222, n° 47. Vita haec (*BHL*. 5983d) in novem lec-
tiones distributa legitur, tum in **B** tum in **C**. Lectionum tamen ordo diver-
sus est in **C**, ubi, omissa toto prologo Passionis (c. 1), alia multa sunt sup-
pleta; quae suo loco (c. 4-6) uncis inclusa damus. Capitula, appositis numeris,
ipsi distinximus.

dius concupitam avidius et flagrantiuscule exoptatam confabulationem conferimus, dumque cura de his tum de illis, cum de secularibus tum nichilominus de divinis in longum et in prolixum conferimus, dum postremo a post prandium meridianum usque sanctam signi vespertinalis sollemnitatis orationem protendimus, in id esse demum lingua laxavit, ut diceretis Iohannem sacerrimae ac celeberrimae vitae inclusum una cum universo collegio fratrum Beneventi in sancti levitae martyrisque Modesti cenobio apostolice, concorditer ac unanimiter commorantium divinaeque ac sanctae legis obeditioni et observantiae inque dies inque noctes in vigiliarum instanter invigilanterque instantium vobis supplicio supplici supplicasse, nos ⁵ obnixe et instantissime obsecrasse, vos ad postremum per divina et sacrosanctissima quaedam nimisque terribiliter nimisque horribiliter exorcizasse, ut cunctis conaremini nisibus, cunctis niteremini viribus, cuncta adhiberetis studia, cuncta demum studeretis et satageretis industria, quatinus supra memorati martyris vitae gestorum passionis ac mortis toto excolenda orbe historia quae invidia liboris diabolici et studio ac opere nequissimi et antiquissimi nostri generis adversarii deperierat et ubique urbium ubique fere locorum repperiri destiterat, restauraretur, rescriberetur atque ad Christi laudem atque ad martyris in Christo ⁶ honorem atque denique ad viventis viperae extalem, visceream et intrinsecam contortionem tam praesentibus quamque etiam posteris legenda fideliter, festive ac sollemniter traderetur.

2. Modestus ¹ igitur noster, modestus nomine, modestus ² et opere, modestus ³ appellative et proprie, de tellure Sardinica lapis nobis topation et lucifer matutinus effulsit, parentibus nobilibus quidem praeclaris et dilucidis ⁴ a tritavis et supra linea carnalis prosapiae sed longe nobilioribus longe longeque preclarioribus regeneratione fontis vivifici, undae expiatrix et in Deo et in Dei filios regenerantis aquae. Egressus itaque Modestus aetatem quae ab imprudentia fandi et ab impatientia ⁵ infantiae est adepta vocabulum, a parentibus ediscendis traditur disciplinis liberalibus litterarum. In quibus vocationibus puer modestulus ita cepit esse intellectu capax, ingenio vivax, tenax memoria, sensu profundus, celer promptulusque ad omnia, ita ⁶ praeterea in locutione adhuc

⁵ Nos ; sed N manu rubricatoris. — ⁶ Christi corr.

2. — ¹ Hic incipit C. — ² (m. et) om. C. — ³ om. C. — ⁴ lucidis C. — ⁵ impotentia C. — ⁶ (ita - morigerulus) om. C.

subbalbutientula strenuus, in lectione sedulus, in interrogatione frequentior, in responsione modestior, ita erga magistrum pavore tremulus, erga collegas amore fervidus, ita postremo erga omnes dulcis, affabilis, benivolus, benignus, ita quibusque singulis morigerulus ut in his omnibus inter coevos omnes primatus monarchiam et archis apicem noster optineret puerulus. Has ⁷ igitur puerulo suo claviculas aureas puerorum iuvenumque senumque magistra doctrixque sapientia praebuit eiusque cinctorio renum triplici catenula insolubiliter inseparabiliterque inseruit, et per has sibi disciplinarum liberalium dampnata hostiola, clausas fores, ianuas obse-ratas actutum citius agiliusque aperuit.

3. Modestum ¹ itaque magister merae miraeque dilectionis gremio proprie sationis confovere ut filium, Modestum collegae ut uterinum fratrem aemulari utque germanum colere amplectique karissimum, Modestum clerus, Modestum vulgus, Modestum omnes voce consona futurum hominem praeconari ac praedivinare mirificum, Modestum iam ex tunc ipsa ² adoptare Deitas in filiolum. Enimvero tanta iam tunc aetatis tantaque ³ festiva in Modestulo morum compositio, tantaque in universa habitudine puerili urbanitas, tantus in eo ⁴ splendor, tanta honestas, tanta postremo alimifici vivificique flaminis karismatum copia, tanta spiritualium gratiarum exaggeratio, tanta ubertas in modestulo affluxit et effulsit, excrevit et superexcrevit, undavit et redundavit, excelluit cumulum et plenitudinem superavit, ut ⁵ iam tunc annorum in ⁶ illorum supputaretur turma quibus laudis apostolicae tonans acclamat tuba: Ita ut nichil vobis desit in ulla gratia. Erat enim castitate mirifice ⁷ niveolus, karitate flammeolus, modestia sobrius, humilitate expositus, discretione compositus, constantia magnanimis, concordia unanimis, patientiae virtute ⁸ longanimis, miseratione compatiens, compassioni ⁹ intrinsece opus extrinsecus misericordiae adhibens. Ociusculus ¹⁰ ad audiendum, seriusculus ad loquendum, famulamine gratus, dulcis obsequio, mente canus, gravitate senecio, archangelicus facie, ridentulus acie, vultu relucens gloriosam spiritalis gratiae, abiectus et seminudus veste, flexus cervice, acclinis vertice, in statu gravior, in incessu planior, in cunctorum

⁷ (has - aperuit) *om.* C.

3. — ¹ (Modestum - superavit) *om.* C. — ² ipsa *add.* B. — ³ tantamque B — ⁴ ea B. — ⁵ et ut C. — ⁶ (ann. in) *om.* C. — ⁷ *om.* C. — ⁸ (pat. vir.) patientia C. — ⁹ compassio C. — ¹⁰ (oc. - urbanior) *om.* C.

denique artuum et in articulorum omnium motionibus tardior et urbanior. In his igitur et in ceteris huiusmodi puer purus proficiendo de die in diem aetatem tandem excedit puerilem. Puer itaque destitit esse aetate¹¹, sed non ea, a qua puer dictus est, puritate; immodum puritatis aetatem clausit, puritatem¹² non perdidit sed auxit.

[4. ¹ Reminiscens hoc quod Veritas ait: « Nisi conversi fueritis et efficiamini sicut parvuli non intrabitis in regnum caelorum »; et Paulus: « Nolite, inquit, parvuli effici sensibus, malitia autem parvuli estote. » Adolescens igitur factus in disciplinarum studiis esse parcius, quoniam earundem scientie radiis ipsis suis ipsius erat informator rutilantior. Ad extremum ut totus totis scriptionibus non deesset divinis, decrevit ex toto gentilium cedere disciplinis. Coepit itaque in sanctis exarationibus legendis et intelligendis ita esse frequens et fervens ut omne studium, omnis diligentia omnisque, qua in saeculari scientia fuerit exercitatus industria, iudicaretur collatione huius torpor negligentia et incuria. Verumtamen curabat sedulus pervigilque nocte ac die sanctae divinaeque lectioni incumbere. Haec igitur erant in quibus vita Modesti tota obversabatur, haec in quibus noxque diesque transigebatur, haec in quibus Modestus solis gloriabatur, lectio videlicet frequens, meditatio fervens, ignita oratio, dulcis affabilisque collatio. Per idem tempus ceperunt ad clauerum² medicinae caelestis alii quoque lumine orbat utroque concurrere, rogare instanter et vehementer instare quatinus eadem qua primis ipsis etiam dignaretur pietate concurrere. Flectunt pium, flectunt benignum Modesti animum etiam horum caecorum prece; non igitur hii quoque luminibus capti propria defraudantur spe, quoniam quod spe temerant ipsa experiuntur in re. Nam qui ad Modestum arripuerant iter, gaudia luminis potiundi sperantes, lumine denique sperato potiti in propria remeaverunt ovantes. Coepit ergo per haec fama Dei hominem magis magisque ad alta tollere, ferre ad sidera, caelo conferre, immo enim vero quam longe et caelo ipsi et ipsis syderibus superferre. Urbani itaque, suburbani oppidani, pagani, propinqui, longinqui undique locorum, undique regionum ultro citroque ad Modestum confluere sexus omnis, aetas omnis, omnis ad extremum conditio, clauda,

¹¹ (aet. - puritatis) *om. C.* — ¹² (clausit puritatem) *om. C.*

4. — ¹ *Quae sequuntur, uncis inclusa, add. C.* — ² *ita C; lege: clavigerum.*

manca, surda et muta, detenta febre, possessa demonum ad Modestum circumcirca catervatim confugere. At ille singulis manus inponens sanabat omnes. Nec alicui Modesti inposita est dextera nec pro aliquo Modestus preces delegavit ad aethera qui non plene assequeretur continuo quod fideliter exposcendi advenerat.

5. Defertur itaque inter haec mortuus quidam ; rogant importunissime ut restituat vitam. Quid plura ; primo rogatus Modestus aures occlusit, secundo rogatus aufugit ; eum quoque fugientem insequentibus qui rogabant iam substitit, et in haec verba voce excelsiori erupit : « Per viventem in saecula adiurati parcite, christicolae, taliter christicolam insequi ». Beatus Modestus dixerat haec, et ipsi adiurati adiurant et iurant : « Et tu per viventem in saecula respice in viventes et in mortuum, quia et nos per viventem in saecula non deserimus te nisi mortuum viventem conspexerimus. Tandem victus flentium precibus et precantium fletibus, anhelis, gemitibus, ymnis, suspiriis, miserandis fremitibus cogitur ipse quoque fremere, suspirare, gemere, anhelare, flere, lacrimari, precari. Si quid diutius assumunt alas, induunt pennas Modesti preces, moxque volucrum perniciosissime omnium volitantes delabi cadaveris animam si penes superos spiritus inferos remorantem incredibili celeritate repperiunt arrepta ad corpus in ictu oculi et in antro¹ temporis dictu mirabile redduxerunt. Surgit cadaver, resumpta anima ; tolluntur ad detra² Dei magnalia.

6. Quatuor igitur per Modestum caecos deitas illuminavit et duos mortuos suscitavit. Quantis autem auditum surdis, quantis reddiderit loquelam mutis, quantis obsessis daemonis liberaverit, quantis gressum claudicantibus redonaverit, quantos detentos¹ diversa aegritudine persanaverit, quoniam prae multitudine determinare nescitur, solius multitudinis denotatione melius et verius aperitur. Haec igitur Modestum quintum annum lustris septimi pereuntem adornabant insignia, cum ecce eum invitam, nolentem, multumque et plurimum renitentem² ad sexti apicem gradus et ad diaconatus pertrahere moliuntur sublimia. Fuit igitur unus de sanctae Romanae apostolicaeque ecclesiae diaconibus septem, mulierum filius septem, quem muniebant cornua septem, prae quo candelabra lucebant septem, quae est gloriae septiformis spiritus missus in omnem terram. Et quia dominicae dulcedinis suavitatem interiori

5. — ¹ ita C ; lege : atomo. — ² ita C ; lege : aethera.

6. — ¹ detentos C. — ² (pl. r.) plurimumque retinentem C.

palato gustarat, extrinsecus dominici calicis bibere non expavit amara. Et ut pastori calicem reconpensaret ovis, tradidit pro ove animam pastor, tradidit pro pastore animam ovis. Quia enim iuxta veritatis vocem animam Modestus amavit, animam perdere non formidavit, nec extimuit ut moreretur, sciens quod moriens oriretur.]

7. Modestum itaque, quem ¹ sancta castitas candidarat ² in lilium, in rosam sanctum rubefecit martyrium. Repraesentatus etenim Diocletiani tyranni conspectibus, dum eum nec aculei pungunt nec fomenta perungunt, dum pede hoc minas, pede altero conculcat blanditias, dum deos daemones deorum, vestibula animarum prostibula, sacrificia clamitat maleficia. Omnem postremo Dioclitiani religionem vanissimam, immo pessimam et nequissimam iudicat superstitionem, in ignem infra thermas ardentes missus martyrii consummavit agonem atque ³ hoc pacto ignis ignem delegat ad ignem. Qui enim Modestum concremat, ignis; Modestus quoque et ipse ignis; et Deus noster consumens ignis. Per incendia igitur fragrantiae suavis incensum ad incendia migrat et per flammamas flammula cadens ad flammamas festinat. Ardor itaque pavit ardorem, sed o partum dignum ⁴ stupore! Nam momentaneus aeternum parit minimus immensum. Qui parit infestat, qui paritur oblectat; qui parit carnum edax, qui paritur gaudii ferax; ad extremum qui parit mactat a vita, qui paritur ipse est vita. Illum succendit furor regum, at istum gratia regis regum. Quoniam igitur per ardorem Modestus finit vitam, equissime iustissimeque inter illa supernorum civium agmina creditur numeratus post vitam quae propter summa et specialia divini amoris, quae ea inaestimabili cremant suavitate incendia hebreus seraphin clamitat, latinus ardentia. Passus est igitur sanctus martyr Modestus pridie februaris idus ⁵ Dioclitiano et Maximiano tyrannizantibus, regni autem totius orbis moderante habenas Iesu Christo domino nostro, vivente cum Patre et vivifico Flamine per omnia saecula saeculorum. Amen.

7. — ¹ om. B. — ² -derat C. — ³ (atque - ardentia) om. C. — ⁴ (p. d.) partu indignum B. — ⁵ (p. f. i.) sexto nonas octobris C.

INDEX SANCTORUM

- Abdon et Sennen mm. 338⁴, 347³⁵, 348⁴⁹.
 Abraham et Maria 354⁹.
 Aegidius ab. 354⁸.
 Agapetus m. 338¹⁵.
 Agatha v. m. 356¹⁶.
 Agnellus ab. 358¹².
 Agnes v. m. 355^{7,8}, 359, 362^{1,1bls}.
 Albinus ep. Andegavensis 349¹.
 Alexander p., Eventius, Theodulus mm. 352¹⁸.
 Alexius conf. 346²⁴.
 Ambrosius ep. Mediolanensis 357⁶.
 Anastasius Persa m. 355¹⁰.
 Andreas ap. 357¹, 359³.
 Ansvinus ep. Camerinus 349⁶.
 Antonius ab. in Thebaide 354¹, 355¹, 361⁹.
 Apollinaris ep. Ravennas 346²⁷.
 Apollonius seu Apollo ab. 354⁷.
 Aquila et Prisca 355^{2,3}.
 Arthellais v. 343⁵⁶.
 Augustinus ep. Hipponensis 339²⁰.

 Barbara v. m. 357^{2,3}.
 Barbatus ep. Beneventanus 362³, 363³, 364⁷.
 Bartholomeus ap. 338¹⁷, 345⁶, 363¹⁻⁵, 364¹⁻⁴.
 Basilides et soc. mm. 344².
 Basilius ep. Caesareae 358¹⁷, 359⁴.
 Benedictus ab. Casinensis 361^{13,14}.
 Bibiana v. et soc. mm. 357².
 Blasius ep. Sebastenus m. 356¹⁵.
 Bonifatius m. 353²⁷.
 Briccius ep. Turonensis 359².
 Brigida v. Kildariae 354¹³.

 Cassianus ludimagister m. 338^{13,14}.
 Christophorus m. 347²⁹.
 Chronius presb. 354¹⁰.
 Chrysanthus et Daria mm. 346¹⁸.
 Cirycus et Iulitta mm. 346²².
 Cornelius p. m. 340³⁶.
 Cosmas et Damianus mm. 342⁴⁶.
 Crux 341¹⁸, 352¹⁹.
 Cyprianus ep. Carthaginiensis 340³⁷.
 Cyriacus, Largus et Smaragdus mm. 348⁴⁸.

 Deodatus ep. Nolanus 345^{12,13}.
 Donatus ep. Euroeae 338⁹.
 Donatus et Hilarianus mm. 338⁸, 347³⁹.
 Donatus, Felix et soc. 348⁴⁶.
 Dormientes (Septem) Ephesi mm. 347⁴⁰.

 Eugenia, Protus et Hyacinthus mm. 340³⁴.
 Eulalia v. m. Barcinone 358⁹.
 Eulalia v. m. Emeritae 358⁸.
 Euphemia v. m. Chalcedone 341^{39,40}.
 Euphrasia v. in Thebaide 354¹⁴.
 Euphrosyna v. 360⁷.
 Euplus diac. m. 340²⁵.
 Eustachius seu Eustathius et soc. mm. 353²⁹.

 Fabianus p. m. 355⁴.
 Faustinus et Iovita mm. 357²².
 Felicitas cum septem filiis mm. 346¹⁷.
 Felix II p. m. 337², 347³³.
 Felix et Adauctus mm. 348⁴⁵.
 Fortunatus, Gaius et Anthes mm. 339²¹.

 Gallicanus, Iohannes et Paulus mm. 345¹¹.
 Georgius m. 351¹².
 Gervasius et Protasius mm. 345⁸.
 Gordianus m. 352²³.
 Gorgonius et Dorotheus mm. 340^{32,33}.
 Gregorius I p. 349^{4,5}.
 Gregorius Nazianzenus 358²⁰.
 Gregorius pr. m. 358¹⁴.

Hadrianus et soc. mm. Nico-
mediae 340³¹.

Helianus m. 349³.

Hermes m. 339²².

Hieronymus pr. 343^{47, 48}.

Hilarion ab. 354³, 361¹⁰.

Hippolytus m. 338¹².

Hypolistus pr. m. 351¹⁵.

Iacobus Maior ap. 346²⁸.

Iacobus Minor ap. 352¹⁶.

Ianuarius ep. Benevent. et soc.
mm. 341⁴², 342⁴³, 364^{5, 6}.

Ianuarius pr. m. 342⁴⁵.

Ignatius ep. Antiochenus m.
356¹⁴.

Iohannes Baptista 348⁴³.

Iohannes evang. 359^{1, 2}.

Iohannes ep. Spoletanus 350¹¹.

Iohannes erem. in Aegypto
354⁶, 361¹².

Iuliana v. m. 357²³.

Iulianus, Basilissa et soc. mm.
358¹⁹.

Iusta Sipontina v. m. 348⁵¹.

Iuvenalis ep. Narniensis 352²⁰.

Laurentius diac. m. 338¹⁰, 347⁴¹.

Leo IX p. 350⁹.

Longinus miles m. 350⁷.

Lucia v. m. 358¹¹.

Lucia et Geminianus mm. 341⁴¹.

Lupus ep. Trecensis 347³².

Machabaei (septem fratres) mm.
347³⁶, 348⁵⁰.

Malchus mon. captivus 354⁵,
361¹¹.

Marcellus p. et soc. mm. 340²⁴,
348⁴⁷.

Marcellus et Apuleius mm. 350⁵.

Marcianus ep. cultus Beneventi
362.

Marcianus ep. Frequentinus 344³.

Marcus evang. 351¹³.

Marcus et Marcellianus mm. 345⁷.

Margarita seu Marina v. m. 346²⁰.

Maria Deipara. — Nativitas 340²⁸.

— Miracula 340³⁰. — Depositio
vestis in Blachernis 340²⁹. —

— Dedicatio ecclesiae 363.

Maria Magdalena 346^{25, 26}.

Marina v. 360⁶.

Marius, Martha, Audifax et A-
bacuc mm. 355⁶.

Martinus ep. Turonensis. 359¹.

Matthaeus ap. 342⁴⁴, 343⁵⁰, 352²¹.

Maurus disc. S. Benedicti 359⁷.

Mercurius m. 339¹⁸.

Michael archang. 343⁵².

Modestus diac. m. 361².

Nabor et Felix mm. 346¹⁹.

Nazarius et Celsus mm. 347³¹.

Nereus et Achilleus mm. 353²⁵.

Nicander, Marcianus mm. 345⁵.

Nicolaus ep. Myrensis 343^{53, 54},
357^{3, 5}, 359^{5, 6}.

Onesiphorus et Porphyrius mm.
350¹⁰.

Onuphrius erem. 344¹.

Pamphilus ep. Sulmonensis 353²⁴.

Pancratius m. 353²⁶.

Pantaleon m. 337¹, 347³⁰.

Pardus ep. in Peloponneso 360¹.

Paschasius ep. Hibernus 356¹².

Patrum vitae ex Rufini Historia
monachorum 354¹¹.

Paula vid. Romana 360⁸.

Paulinus ep. Nolanus 345^{9, 10}.

Paulus ap. 345^{14, 15}.

Paulus Thebaeus 360⁸.

Petrus ap. 345^{14, 15}.

Petrus ep. Alexandrinus m. 357¹.

Philippus ap. 352¹⁷.

Placidus et soc. mm. 360².

Polycarpus ep. Smyrnensis m.
355¹¹.

Prisca. Vid. Aquila.

Priscus ep. Capuanus m. 340²⁷.

Processus et Martinianus mm.
346¹⁶.

Pudentiana v. 353²⁸.

- Quiriacus (Iudas) ep. m. 356¹³.
 Romanus ab. Autisiodorensis 354².
 Romualdus ab. 354¹².
 Rufina et Secunda vv. mm. 346²¹.
 Rufus et Carponius mm. 339¹⁹.
 Sabas ab. 354⁴, 357⁴.
 Sabina m. 347⁴².
 Sabina v. Trecis 348⁴⁴.
 Sabina et Seraphia mm. 339²³, 347⁴².
 Sabinus ep. Canusinus 356¹⁷.
 Sabinus ep. et soc. mm. 358⁷.
 Scholastica v. 356^{18, 19}, 361¹, 362^{2, 2b16}.
 Sebasteni (Martyres XL) 349², 361³, 362⁴, 366⁴.
 Sebastianus m. 355⁵.
 Serapia seu Seraphia *Vid.* Sabina.
 Sergius et Bacchus mm. 360⁴.
 Severinus pr. 358¹⁸.
 Severus ep. Casinensis 360³.
 Silvester p. 358¹⁶.
 Simplicius, Faustinus et Beatrix mm. 338³, 347³⁴.
 Sixtus II p. m. 338⁷, 347³⁸.
 Sophia et filiae mm. 343⁴⁹.
 Stephanus protomartyr 343⁵¹.
 — Inventio 347³⁷.
 Stephanus p. m. 338⁵, 348⁵².
 Syrus ep. Ticinensis 358¹⁰.
 Terentianus ep. Tudertinus m. 340²⁶.
 Thomas ap. 358¹³.
 Tiburtius m. 338¹¹.
 Tiburtius et Valerianus mm. 350⁸.
 Timotheus m. Romae 338¹⁶.
 Urbanus I p. 353³⁰.
 Valentinus ep. Interamn. 356²⁰.
 Valentinus pr. m. 356²¹.
 Victor m. Mediolani 343⁵⁵.
 Victoria v. m. 358¹⁵.
 Vincentius diac. m. 355⁹.
 Vitalianus ep. Capuanus 346²³.
 Vitalis et Valeria mm. 351¹⁴.
 Vitus, Modestus et Crescentia mm. 344⁴.

BULLETIN

DES PUBLICATIONS HAGIOGRAPHIQUES

Les ouvrages marqués d'un astérisque ont été envoyés à la rédaction.

* PP. L.-H. VINCENT et F.-M. ABEL O. P. *Emmaüs, sa basilique et son histoire*. Paris, Ernest Leroux, 1932, in-4°, xv-442 pp., 37 planches hors texte (plans, carte, fac-similés), 144 figures et illustrations.

Comme dans les précédents ouvrages issus de leur confraternelle collaboration, les RR. PP. Vincent et Abel se sont méthodiquement partagé la matière : tout ce qui relevait proprement de l'archéologie a été réservé au P. V., la recherche historique restant le domaine propre du P. A. Cette fois pourtant, la nature du sujet ne se prêtait pas à une délimitation des compétences absolument rigoureuse. Ni sur la nature ni même sur la dénomination du monument à étudier, l'archéologue n'avait dans la tradition un point de départ ferme ou du moins accepté par convention. Il avait à dégager lui-même, des témoignages et des documents écrits, l'idée directrice dont il ne pouvait se passer pour interpréter et coordonner ses observations archéologiques. Il devait au moins s'assurer, pour ainsi dire à chaque pas, qu'il ne s'acheminait pas vers un résultat démenti d'avance par l'histoire. De là, entre les deux parties du livre, un certain chevauchement dans l'exposition et même quelques légères disparates, que les savants auteurs n'ont pas cherché à dissimuler (Avant-propos, p. x), mais que la « table alphabétique des principales matières » a sagement fait de ne pas trop mettre en évidence.

Bien que les ruines d'Amwâs n'aient jamais été scientifiquement explorées, elles avaient déjà attiré des curieux, voire des archéologues trop pressés ou mal préparés. Le P. V. trouvait donc le sujet encombré d'hypothèses et de systèmes, dont il a dû se débarrasser. Pour en faire place nette, il s'y est pris un peu comme ses ouvriers pour déblayer son champ de fouilles. Sa discussion va droit au but : et l'on y sent parfois un peu d'humeur contre les fâcheux pour qui

l'archéologie palestinienne est une manière de sport (p. 100, note). Ce qui rachète amplement certaines vivacités du ton, c'est le scrupuleux souci de la vérité qui pénètre et anime tout le livre, fond et forme. On ne saurait apporter une précaution plus scrupuleuse à multiplier tous les moyens de contrôle, pour que les gens du métier, qui n'ont pas vu eux-mêmes l'état des lieux, avant et après les excavations, puissent se rendre un compte exact des faits avancés par l'auteur. Une excellente illustration documentaire, où rien n'est laissé à la fantaisie, achève d'éclairer le texte. Les profanes eux-mêmes, enhardis par ce luxe de précisions techniques, se sentent portés à croire que la question ainsi présentée est accessible à qui veut la comprendre. Quant à nous, le sentiment de notre incompétence l'emporte, et nous préférons avouer tout simplement que le nœud de la controverse est placé hors de nos prises.

Le fait capital qui domine toutes les conclusions du P. V., c'est que, sous des restes d'aménagements et de constructions adventices remontant aux Croisés et aux Arabes, les ruines d'Amwâs nous ont rendu les premières assises d'un ancien monument, dont le plan et la destination sont clairement reconnaissables. Ce monument, qui ne porte aucune trace de technique byzantine, ne peut être postérieur au début du ^{iv}^e siècle. Il est impossible d'y voir un bain public de l'époque romaine, comme on l'a prétendu. Son plan est celui d'une basilique chrétienne avec baptistère. Toutes les autres dates, admissibles théoriquement, se trouvant exclues par l'histoire, il reste à conclure que cette basilique aurait été édifiée sous le règne d'Élagabale (218-222). Elle serait l'une des créations que l'ancien Emmaüs, élevé au rang de cité romaine sous le nom de Nicopolis, doit à Jules Africain, qui en était originaire. L'église primitive aurait été détruite par les Samaritains, sous le règne de Zénon. Reconstituée par les chrétiens, — notons au passage que Procope ne la mentionne pas au nombre des restaurations dues à Justinien — elle ne put manquer d'avoir à souffrir de l'invasion perse. A partir de la conquête arabe, tous les régimes qui se succèdent la dénaturent à qui mieux mieux en attendant sa destruction finale.

Ces conclusions que nous résumons à beaucoup trop larges traits, confirment en les précisant, les vues que le R. P. V. a bien voulu nous confier par lettre, en décembre 1924, sous l'émotion toute récente alors de sa première découverte. On serait ému à moins. Une basilique chrétienne, construite en Palestine, sous les empereurs païens, c'est assurément une des plus rares trouvailles qui ait jamais ré-

compensé le zèle des archéologues. Le P. V. (p. 259) et après lui, avec un supplément de détails, le P. A. (p. 338-34) montrent fort bien qu'on n'est pas en droit de l'écarter a priori comme invraisemblable. Aux preuves qu'ils en donnent, on peut ajouter celle qui ressort de la Didascalie des Apôtres, comme Dom H. Connolly l'a tout récemment fait remarquer (cf. *Anal. Boll.*, XLVIII, 377). Mais pour avoir eu si tôt et avant tant d'autres lieux plus sacrés, l'honneur de posséder un important sanctuaire chrétien, il faut, de toute nécessité qu'Amwâs ait été désigné à la vénération des chrétiens par quelque grand souvenir de l'histoire évangélique. Tout se comprend, sans trop d'effort, si Amwâs est bien réellement l'Emmaüs de S. Luc. Mais ceci, qu'on nous permette de l'avouer, demeure pour nous le point crucial de toute la question.

Le P. Abel a dépensé des trésors de la meilleure érudition pour établir qu'Amwâs correspond seul à toutes les coordonnées, topographiques, géographiques et historiques de l'ancien Emmaüs. Il a même réponse à la redoutable difficulté posée par le texte des meilleurs manuscrits de Luc, 24, 13 : *εἰς κώμην ἀπέχουσαν σταδίους ἐξήκοντα ἀπὸ Ἱερουσαλήμ, ἧ ὄνομα Ἑμμαούς*. Il croit et rend probable qu'Origène tenait et avait de bonnes raisons pour tenir à la leçon : *ἐκατὸν ἐξήκοντα* (pp. 304-309), qui concorde assez exactement avec la distance d'Amwâs à Jérusalem. Nous rapportons son opinion, sans prétendre nous instituer juge du débat, puisque, de toute évidence, celui-ci relève d'une compétence réservée entre toutes.

Malgré l'intérêt supérieur des questions traitées à fond par le P. A. dans ses doctes recherches sur l'Emmaüs biblique, son nom, sa position, et les souvenirs qu'il a laissés dans l'Écriture, particulièrement dans l'histoire des Macchabées, dans la littérature juive, y compris les traditions rabbiniques, et dans les annales ou chroniques arabes, on nous pardonnera de nous être arrêtés avec prédilection aux chapitres où il est parlé de la légende d'Emmaüs dans les itinéraires de Terre-Sainte (346-402). Exemple éminemment instructif, où l'on voit, avec une clarté parfaite, comment, sans mauvaise foi ni supercherie aucune, par la seule force de la routine et la vertu plus puissante encore du plagiat, de prétendues traditions locales naissent de rien ou renaissent d'un germe apporté de plus loin par le vent, et trouvent toujours quelque vestige matériel où prendre racine et pulluler à nouveau.

Ce n'est pourtant pas sur une observation incidente que l'on peut prendre congé d'un ouvrage considérable, destiné à garder une place

en vue dans l'œuvre monumentale des PP. V. et A. La question qui leur tient vraiment à cœur, est celle qui est posée par l'équation 'Amwâs = Emmaüs. Pour apporter au moins une menue contribution à l'étude de ce problème, nous soumettons aux savants auteurs un témoignage indirect avec lequel la solution qu'ils préfèrent devra être mise en concordance. Il s'agit du récit apocryphe de Joseph d'Arimathie sur la fondation d'une église de la Vierge dans la ville de Lydda. On ne le connaît plus que par une version géorgienne, qui doit remonter assez haut, car il en existe au monastère d'Iviron au Mont Athos une copie datée de 977 (éd. N. MARR, dans *Teksty i razyskanija po armjano-gruzinskoj filologii*, t. II, 1900). Cette légende qui remonte, par l'arabe, croyons-nous, à un original grec, raconte longuement la construction d'un sanctuaire chrétien à Lydda (Diospolis), près d'une synagogue appelée Bethel (*Betheloe*), « c'est-à-dire la maison de Dieu » (MARR, t. c., p. 41). Outre le prétendu narrateur, Joseph d'Arimathie, on y voit intervenir de nombreux personnages, parmi lesquels S. Pierre, Nicodème, son fils Habib, Énée (le paralytique des *Actes* ch. 9, 33 seq.), premier évêque de Lydda (p. 55-57) etc. Lydda est assez proche d'Amwâs pour que la difficulté se pose : comment la légende d'une église, qui a bien l'air de vouloir se donner pour la plus ancienne de la région sinon de toute la Terre-Sainte, garde-t-elle un silence complet sur l'illustre sanctuaire qui aurait existé à Amwâs depuis le règne d'Élagabale ? Cette question ne peut être laissée sans réponse. En étudiant le récit apocryphe du pseudo-Joseph d'Arimathie, les PP. V. et A. y découvriront peut-être une bonne raison de le dater d'une époque où la basilique d'Amwâs était temporairement effacée de la surface du sol et de la mémoire des hommes. Notre conjecture à nous serait qu'entre l'incendie de l'édifice sous Zénon et sa première reconstruction, un long intervalle de temps, comprenant au moins tout le règne de Justinien et peut-être quelques autres, avait passé.

P. P.

* *La basilica di Aquileia*, a cura del comitato per le cerimonie celebrative del IX^o centenario della basilica e del 1^o decennale dei militi ignoti. Bologna, Zanichelli, 1933, in-fol., xi-406 pp., 107 planches.

* C. CECHELLI, *Zara*. Roma, Libreria dello Stato, s. a., in-4^o, 218 pp. (= *Catalogo delle cose d'arte e di antichità d'Italia*).

L'auteur d'*Aquileia Romana*, M. Calderini (*Anal. Boll.*, XLIX, 411) en présentant au lecteur le bel ouvrage publié à l'occasion du centenaire de la basilique d'Aquilée rend hommage à la généreuse initiative du regretté comte Lanckoroński († 15 juillet 1933), qui

sous le régime autrichien organisa des fouilles importantes et publia à Vienne, en 1906, avec le concours de G. Niemann et H. Swoboda la grande monographie intitulée *Der Dom von Aquileia*. Dans la suite les travaux ont été poussés plus loin, et particulièrement activés depuis que la vieille cité est retournée à l'Italie. Le moment a semblé favorable de coordonner les résultats des recherches et des restaurations dont la vénérable basilique a été l'objet jusqu'à ce jour. Rien n'a été épargné pour mettre en valeur ce monument, dont les origines remontent jusqu'à l'antiquité chrétienne, et qui redeviendra bientôt un but de pèlerinage pour les archéologues. La typographie du volume a été particulièrement soignée, plus encore, peut-être, l'illustration. Les planches hors texte, sont d'une exécution parfaite et, en bien des cas, pour un œil exercé, elles peuvent suppléer à la vue des objets. Le texte a été partagé entre divers collaborateurs spécialement qualifiés. L'introduction comporte deux dissertations : une courte esquisse de l'histoire du patriarcat d'Aquilée (p. 1-36) par Mgr P. Paschini, qui s'est fait connaître par de bons travaux sur cette Église, puis quelques pages (p. 37-46) de M. P. S. Leicht, sur la commune d'Aquilée au moyen-âge. Le corps de l'ouvrage est composé des chapitres suivants : I. Histoire de la basilique après le ix^e siècle (p. 49-105). Mgr G. Vale a mis en œuvre tous les textes qui ont rapport à cette histoire, et dont le plus ancien n'est pas antérieur au ix^e siècle. II. Les constructions et les anciennes mosaïques chrétiennes de la zone de la basilique (p. 19-272). Le sujet est traité par M. C. Cecchelli, avec l'abondance d'érudition archéologique dont il dispose. Il fait l'histoire des fouilles et des travaux, décrit en détail les édifices qui remontent à l'antiquité chrétienne avec leurs ornements en mosaïque et en peinture, le tout complété par des notes iconographiques. III. L'architecture de la basilique (p. 275-298) par M. F. Forlati, étude des différentes constructions qui se sont succédé depuis le iv^e, peut-être depuis le iii^e siècle, pour aboutir à la basilique actuelle, qui remonte au patriarche Poppon (c. 1030). Des plans très clairement tracés permettent de suivre sans effort l'exposé de l'auteur. IV. La peinture et la sculpture dans la basilique (p. 301-344), par A. Morassi. Après quelques pages rapides sur le pavement en mosaïque, dont M. Cecchelli avait parlé plus longuement, l'auteur étudie les peintures de l'abside, celles qui subsistent, celles qui sont connues par les dessins de Bertoli (1739), puis celles de la crypte. L'ouvrage est complété par deux appendices de Mgr G. Vale, sur le trésor et sur la liturgie de l'Église d'Aquilée (p. 347-381). Pour terminer,

quelques pages (p. 383-386) de M. G. Cirilli sur le cimetière, où dix soldats inconnus reposent à l'ombre de la croix. Les premières origines de la basilique remontent à l'évêque Théodore, qui assista au concile d'Arles en 314. Son nom est inscrit deux fois sur la partie la plus ancienne de la mosaïque, qui a été retrouvée dans un état de conservation très satisfaisant. La première inscription :

[THEOD]ORE FELIX HIC . CREVISTI HIC . FELIX

a donné lieu à des commentaires, dont les principaux sont passés en revue par M. Cecchelli. Le *hic* désignerait-il l'emplacement de la maison paternelle de Théodore, englobée dans la première basilique ? *Crevisti* rappellerait les années de l'enfance du futur évêque, élevé là même où il devait plus tard exercer les fonctions épiscopales. Ou bien s'agit-il du lieu de réunion des chrétiens que fréquenta Théodore, et où il franchit successivement les degrés qui mènent à l'épiscopat ? On a rappelé, à propos, semble-t-il, les vers de Damase où le mot *crescere* se rapporte à une semblable ascension :

*Hinc pater, exceptor, lector, levita, sacerdos
creverat hinc meritis* (IHM, n. 57).

Cette interprétation est plausible ; mais nous sommes trop peu renseignés sur la carrière de Théodore pour aller plus loin. Beaucoup plus claire est la seconde inscription :

THEODORE FELI(X) [A]DIVVANTE DEO OMNIPOTENTE ET POEMNIO
CAELITVS TIBI[] DITVM . OMNIA [B]AEATE FECISTI ET GLORIOSE DEDI-
CASTI

Les suppléments [*tra*]ditum et [*cre*]ditum que l'on a proposés sont également acceptables et malgré l'incorrection grammaticale, le sens du texte ne laisse pas le moindre doute. On s'étonne qu'il ait pu y avoir divergence de vues sur le sens du mot *poemnio*, qui n'est, autre, comme l'a très bien vu M. C., que le grec *ποιμνιον*. M. E. Diehl (*Inscript. lat. christ.* 1863) repousse cette explication : « *Poemenio* martyris ignoti sive incerti nomen interpretor, non *poemnio* *ποιμνίω* ». Nous ne citerions pas même ce commentaire, pour le moins inattendu, s'il n'était de nature à entraîner de fâcheuses erreurs. On s'est demandé si l'inscription avait été placée du vivant de l'évêque, ou après sa mort. M. C., considérant qu'elle est de la même époque que la précédente, est d'avis qu'elle s'adresse à l'évêque vivant. Concevrait-on qu'on apostrophe un mort : *Theodore felix hic crevisti* ?

L'étude des mosaïques, des restes échappés à la destruction et des niveaux a permis à M. C. de suppléer au silence des documents et

de retracer les phases principales de l'incessante activité des évêques, constamment contrariée par les événements, pour relever et orner leur cathédrale, jusqu'au moment où Poppon mit le couronnement à cette œuvre séculaire en lui donnant la forme que nous admirons aujourd'hui. Notons en passant que M. C. ne partage nullement l'opinion de Swoboda (p. 250) qui veut reconnaître dans la crypte l'ancienne prison des SS. Hermagoras et Fortunatus. Sans nous occuper ici de la légende de ces martyrs, rappelons que les localisations de ce genre sont fréquentes et presque toujours sans aucun fondement.

Les fresques de l'abside de la basilique sont impressionnantes par la dimension donnée aux personnages. Au centre on voit la Vierge et l'enfant dans un nimbe, entourée des figures symboliques des évangélistes et les saints protecteurs de la basilique : S. Hermagoras, S. Fortunat, S^{te} Euphémie à droite, S. Tatien, S. Hilaire, S. Marc à gauche. Aux saints sont mêlés, distingués d'eux par leur taille moins élevée, les princes : l'empereur Conrad, l'impératrice Gisèle et d'autres. Le patriarche Poppon, le constructeur de la basilique, encore vivant, est figuré avec le nimbe carré. Sur la partie cylindrique sont représentés huit martyrs d'Aquilée, des géants. Au-dessous se déroule l'inscription dédicatoire : *Anno dominice incarnationis MXXXI indictione XIII III id. iulii.... constructum et dedicatum est hoc templum in honore sancte Dei genitricis perpetue virginis Marie sanctorum martyrum Hermagore et Fortunati a domino Poppone venerabili patriarcha Aquilegiensi....* Il y avait encore dans l'abside des fresques, dont il ne reste presque rien, et qui représentaient des scènes de baptême, intéressantes au point de vue du rite, et que l'on ne connaît que par des dessins. On se prend à regretter que les éditeurs n'aient pas saisi l'occasion d'ajouter aux belles planches qui ornent le volume une bonne reproduction d'une épitaphe bien connue, actuellement au Musée d'Aquilée, sur laquelle figure également un baptême (G. BRUSIN, *Aquileia*, p. 120).

Il est difficile de savoir ce que fut le trésor d'Aquilée transporté à Grado en 568 par le patriarche Paulin, et ce qui en est revenu à son lieu d'origine. Il s'en est formé un autre sur lequel nous renseignent surtout les inventaires et les Actes Capitulaires. Il est fait mention dans ces documents d'un grand nombre de reliques, et notamment d'un petit autel portant cette inscription, qui n'est pas également claire dans toutes ses parties : *Reliquie Petri Pauli Stephanique Nerei sunt et Achilei Martini Carbique Lauri Deo Gratias*. Dans un reliquaire se conserve, avec les têtes de plusieurs saints : *terra sanguine plurimum sanctorum martirum imbibita et aspersa*.

Un rite propre consigné dans les livres liturgiques *secundum consuetudinem Ecclesiae Aquileiensis* était observé également dans les Églises suffragantes de Côme, Padoue, Vicence, Trévis, Concordia, Ceneda, Feltre, Belluno, Pola, Parenzo, Pedena, Capodistria, Cittanova ou Emona, Trieste et Trente. Il fut aboli à Aquilée en 1595, et bientôt après dans toute la province ecclésiastique. Dans l'important appendice où Mgr Vale s'occupe spécialement de cette liturgie, le calendrier occupe une grande place. La liste des plus anciennes fêtes locales est suivie d'un tableau des accroissements du calendrier depuis le XIII^e siècle, avec indication de l'année de l'introduction des fêtes nouvelles. C'est le fruit d'un long travail qui devrait être fait pour d'autres églises importantes.

En même temps que le grand ouvrage, où sont souvent mentionnés les martyrs d'Aquilée, nous recevons un travail de Mgr P. Paschini : *A proposito dei martiri Aquileiesi*, extrait de la revue *Aquileia nostra*, 1933, fasc. 1, où l'auteur a mis à contribution notre commentaire du Martyrologe hiéronymien, à quoi nous ne pouvons trouver à redire, et nous acceptons volontiers les corrections que des hommes plus savants que nous veulent bien nous suggérer. Mais en voici une qui nous met dans un singulier embarras. Il s'agit de l'*ingressio reliquiarum* à Aquilée au 3 septembre. On nous dit : « Non ne so comprendere veramente il motivo, ma il P. Delehaye rifiuta di accettare questa attestazione e pensa che Aquileia sia nominata per errore, come ripetizione cioè di una notizia che spetta ad altra città ». C'est à notre tour de ne pas comprendre, car dans notre commentaire nous défendons exactement la même thèse que notre critique. Si celui-ci veut relire notre texte, il constatera qu'elle y est formellement énoncée et appuyée des arguments qui ne diffèrent pas des siens propres ; bref qu'il a été victime d'une distraction peu ordinaire.

On a vu la part importante prise par M. Cecchelli à la publication jubilaire d'Aquilée. Il nous donne en même temps un inventaire des antiquités de Zara où les monuments et les objets sont décrits avec toute la précision désirable. Zara, avec ses églises de Sainte-Anastasie, de Saint-Siméon le prophète, de Saint-Chrysogone, de Saint-Élie (orthodoxe), de Saint-Donat, sans compter d'autres vocables plus usités et d'autres disparus, comme Sainte-Dominica, renferme bien des trésors dignes d'attirer l'attention des hagiographes. Les saints y sont représentés, soit par des peintures ou des statues, soit par des reliquaires, notamment les saints régionaux. La cathédrale posséderait le corps de Sainte-Anastasie, des reliques de S. Chry-

sogone, de S. Zoïle, celui qui ensevelit ce dernier martyr, de S. Donat, de S. Sixte, de S^{te} Marie Magdeleine, de S^{te} Marthe, de S. Jacques l'Intercis, de S. Orontius ou Arontius, de S. Fauste, évêque, de S. Isidore, évêque, de S. Roger, du prophète Daniel, et d'autres. Dans l'église de Sainte-Marie nous rencontrons des reliques de S. Quirin, de S^{te} Euphémie, de S. Agapit, de S. Boniface. Quelques-uns de ces reliquaires sont des œuvres d'art importantes. Nous citerons surtout, dans l'église de Saint-Siméon, la châsse en argent du patron, sur laquelle sont représentés ses miracles. H. D.

* Gustave BARDY, *En lisant les Pères*. Nouvelle édition. Paris, Bloud et Gay, 1933, in-8°, 278 pp.

* ID., *Origène*. Paris, Gabalda, 1931, in-8°, 312 pp., (= *Les moralistes chrétiens*).

Le seul reproche que l'on pourrait faire à M. Bardy c'est d'avoir donné à son excellent livre un titre : *En lisant...*, qui couvre trop souvent des compilations médiocres, où les ciseaux ont eu plus de part que l'intelligence. Qu'on s'empresse d'oublier cette étiquette, pour se reporter au sous-titre, que justifie pleinement le contenu : « La pensée et la vie chrétiennes aux premiers siècles ». Nous avons ici non pas une chaîne de citations, mais un livre de première main que seul pouvait écrire un savant comme M. B. Aucune référence au bas des pages, mais il ne faut pas pousser bien loin la lecture pour s'apercevoir que chaque assertion s'appuie sur des textes, et que, si l'auteur avait voulu développer ses preuves, il aurait fait un très gros livre. On a l'heureuse surprise, en arrivant à la fin du volume, d'y trouver, avec renvoi aux pages, une table des principaux textes cités. On peut ainsi se rendre compte de l'effort que suppose ce travail, mais qu'il ne laisse pas apercevoir à première vue. Après l'avoir lu on souscrit volontiers à cette conclusion de l'auteur : « Ce qui était vrai du temps des Pères l'est encore de nos jours ».

La matière est disposée sous les titres suivants : Les vieux saints ; l'esprit catholique ; la Trinité ; le Christ ; l'Eucharistie ; la Vierge Marie ; la Cité chrétienne. C'est tout le cadre de l'histoire ecclésiastique ancienne, y compris les constructions et les batailles théologiques. Bien que la rubrique nous y invite, nous ne nous arrêterons pas spécialement aux « vieux saints », qui sont les Pères, nos pères, car nous sommes « les fils de leur esprit et de leur cœur ». M. B. ne parle pas de ces saints en hagiographe. Il constate que la plupart d'entre eux « ne sont pas des thaumaturges : ils vivent et meurent simplement ». La forme un peu étroite et pour ainsi dire schématique que l'on a fini

par donner au concept de la sainteté ne s'applique guère à ces grands hommes. Cela ne doit pas nous empêcher de les aimer, de les imiter, non pas servilement, mais dans l'esprit de liberté des enfants de Dieu. Nous voudrions citer plus d'une formule heureuse tombée de la plume de M. B. pour caractériser l'action de tel et tel « vieux saint », que nous ne nommons guère sans qu'il se mêle quelque inquiétude à l'expression de notre respect. A propos des discussions christologiques, voici une que l'on pourra retenir : « Nestorius est orgueilleux, mais S. Cyrille d'Alexandrie lui-même n'est pas sans défaut, et les évêques égyptiens qui se groupent autour de lui sont trop souvent intraitables. L'histoire du concile d'Éphèse et de ses suites immédiates est remplie par des incidents dans lesquels éclatent au grand jour les faiblesses des hommes que l'on voudrait parfaitement saints. S'il est permis de discuter la forme des douze anathématismes proposés à la signature de Nestorius, on ne dira jamais trop les efforts que S. Cyrille a déployés, après le concile, pour amener à la paix certains esprits intransigeants, et la joie profonde qu'il déploie dans la lettre *Laetentur caeli* » (p. 161-62).

Le système suivi dans le volume *Origène* est tout différent, mais commandé par le programme de la collection dont il fait partie, et qui demande des extraits encadrés de commentaires (Voir *Anal. Boll.*, XLIV, 168). M. B. y avait déjà publié un *Clément d'Alexandrie* (1926). Il était un peu moins aisé d'y faire entrer Origène, qui n'est pas, à proprement parler, un moraliste. Mais dans son œuvre variée, un bon connaisseur pouvait trouver aisément la matière d'un exposé de doctrine. La liberté, la grâce, le péché, la pénitence, les vertus chrétiennes, tous ces sujets ont été touchés par le grand Alexandrin. Pour terminer, M. B. a réuni sous le titre « vers la vie parfaite », tout ce qui touche à la distinction des simples fidèles et des parfaits, sur le progrès de l'âme et la contemplation, enfin sur le martyre. En guise d'introduction quelques bonnes pages sur la vie et l'œuvre d'Origène. Pour guider dans une œuvre aussi originale que celle-là, le commentaire est souvent indispensable. Celui de M. B. est sobre et suffisant.

H. D.

* Otto BARDENHEWER. *Geschichte der altkirchlichen Literatur*, Band V. Freiburg i. Br., Herder, 1932, in-8°, xi-424 pp.

* Gerhard RAUSCHEN. *Patrologie*. 10^e-11^e Auflage, von Berthold ALTANER. Ibid., 1931, in-8°, xx-441 pp.

L'histoire de l'ancienne littérature ecclésiastique de Mgr Bardenheuer jouit d'une réputation incontestée et bien méritée. Ce serait

présomption de notre part que de vouloir joindre notre voix au concert d'éloges qui vient d'accueillir le tome V et dernier, digne couronnement de ce monumental ouvrage. Nous préférons nous borner modestement à signaler dans chaque section du nouveau volume quelques noms qui intéressent particulièrement nos études, et à indiquer, en vue d'une prochaine réédition, quelques livres et articles récents qui ont échappé, semble-t-il, à l'attention du vénérable doyen des patrologues. Ces lacunes de l'information, d'importance très inégale, nous ont paru spécialement nombreuses dans le domaine qui est le nôtre. Hâtons-nous d'ajouter que l'hagiographie n'est qu'une province obscure et reculée de la littérature patristique.

Le volume est divisé en deux grandes parties : Littérature grecque, de Léonce de Byzance à Jean Damascène, et littérature latine, de la fin du v^e au milieu du vii^e siècle. Entre ces deux parties principales, on a inséré un aperçu rapide (40 pages) sur l'ancienne littérature arménienne.

Parmi les Grecs, voici d'abord les auteurs dogmatiques et les polémistes : S. Maxime le Confesseur (cf. A. BRILLIANTOV, dans *Christianskij Vostok*, VI, 1922, p. 1-62 ; R. DEVREESSE, dans *Anal. Boll.* XLVI, 5-49 ; et les travaux presque introuvables d'EPIFANOVIĆ, analysés par V. BENEŠEVIĆ, dans *Revue d'hist. eccl.* 1928, p. 802-804 et dans *Byz.-neugr. Jahrbücher*, VIII, 374-76) ; Sophrone le sophiste, dont les Miracles des SS. Cyr et Jean ont été étudiés récemment (*Anal. Boll.* XLIII, 19-32) et dont la Vie perdue de S. Jean l'Aumônier se devine sous le texte nouveau publié par le P. Delehaye (*Anal. Boll.* XLV, 574) ; S. Jean Damascène, avec le roman pseudépigraphe de Barlaam et Joasaph, sur lequel il faut lire maintenant l'étude très neuve du P. Peeters (*Anal. Boll.* XLIX, 276-312).

A propos de S. Syméon du Mont Admirable, qui figure au rang des « Spirituels » du vi^e siècle, on s'étonne que Mgr B. semble ignorer le volume de P. DELEHAYE, *Les saints stylites*, paru en 1923. Même lacune dans la notice de S. Daniel Stylite et de S^{te} Marthe, mère de Syméon (cf. *Anal. Boll.*, XLV, 262-96).

Dans la section de l'exégèse, nous relevons les noms de S. Grégoire d'Agrigente (cf. *BHG.* 707-708) et de Cosmas Indicopleustes (voir les *Recherches*, abondamment illustrées et malheureusement inachevées, de RĚDIN et AJNALOV, t. I, Moscou, 1916).

Parmi les hagiographes, Cyrille de Scythopolis reçoit le traitement de faveur auquel il a droit. Ses Vies d'Abraamios, de Jean l'hésychaste et de Cyriaque ont été republiées par Kléopas KOIKYLIDES (*Blot*

τῶν παλαιστινῶν ἁγίων, Jérusalem, 1907). Sur S. Abraamios, cf. P. PEETERS, dans *Anal. Boll.*, XXIV, 349-56 et XXVI, 122-25.

Le texte grec de la Vie de S. Dosithée n'est pas inédit. Bien avant la publication de M. Brun, dans les *Orientalia christiana*, t. XXVI (1932), il avait paru en appendice aux *Institutiones asceticae S. P. N. Dorothei* du P. Corderius (1646).

Des *Morceaux choisis du Pré Spirituel* de Jean Moschos ont été publiés par M. HESSELING à Utrecht en 1916, puis à Paris, en 1931.

De la Pénitence de Théophile plusieurs recensions grecques sont connues depuis longtemps (*BHG.* 1319-22); elles ont été soumises à un examen attentif par M. L. Radermacher dans ses *Griechische Quellen zur Faustsage* (Vienne, 1927, cf. *Anal. Boll.*, XLVII, 136).

Sur la légende des Sept dormants d'Éphèse, dont six ou sept rédactions grecques sont parvenues jusqu'à nous (*BHG.* 1593-99), voir l'étude de M. Allgeier, dans *Byz. neugr. Jahrbücher*, III (1922), p. 311-31, et la mise au point du P. Peeters, dans *Anal. Boll.*, XLI, 369-85.

Dans la 5^e section (Éloquence sacrée), nous rencontrons Abraham d'Éphèse, auteur d'homélies mariales (cf. JUGIE, dans *Patrol. Orientalis*, XVI, 429-54); et le curieux récit qu'on appelle la Dispute à la cour des Sassanides (*BHG.* 802-806; cf. *Anal. Boll.*, XLVIII, 91-98).

Parmi les poètes deux saints se sont distingués : Romain le Mélode (cf. Sophronios EUSTRATIADES, 'Ρωμανὸς ὁ Μελωδὸς καὶ ἡ 'Ακάθιστος, extrait de la revue *Γρηγόριος ὁ Παλαμᾶς*, t. I, Salonique, 1917), et Cosmas de Maïouma, le frère de S. Jean Damascène (cf. W. WEYH dans *Byz. Zeitschrift*, t. XVII, p. 10-30).

Nous laissons aux spécialistes le soin d'apprécier l'esquisse de l'ancienne littérature arménienne que Mgr B. s'est vu obligé de tracer pour tenir les promesses de son titre. Notons seulement quelques compléments à la bibliographie. Une grande édition critique de la Vie de S. Mesrop a paru à Jérusalem en 1930. Sur Fauste de Byzance, voir l'important travail de M. N. Adontz, dans *Khristianskij Vostok*, t. VI (1922, inachevé). Le rôle de S. Mesrop dans la création de l'alphabet arménien a été examiné par le P. Peeters dans la *Revue des études arméniennes*, t. IX (1929), p. 203-238. M. J. Muijldermans a consacré plusieurs articles à la version arménienne d'Évagrie le Pontique (p. ex., *ibid.*, p. 183-202). Dans la même *Revue*, t. VIII, 1928, p. 233-45, voir une étude de M. Adontz sur la Vie de S. Grégoire l'Illuminateur par Agathange.

Pour ne pas nous attarder trop longtemps sur la littérature latine, il faut nous contenter de relever au passage quelques noms dans chacun des pays de l'occident ; car, ici, les auteurs sont groupés suivant l'ordre géographique.

En Italie, voici Eugippe, le biographe de S. Séverin ; Denys le Petit, traducteur de plusieurs Vies de saints ; le père des moines, S. Benoît ; le poète Ennodius de Pavie, et le pape S. Grégoire le Grand ; en Afrique, S. Fulgence de Ruspe ; en Espagne, S. Isidore de Séville ; en Gaule, S. Grégoire de Tours et S. Venance Fortunat. Galerie d'écrivains plus ou moins célèbres qu'on regrette de devoir passer en revue si rapidement. On nous excusera d'avoir paru appuyer sur de menues erreurs ou omissions, qui ne pouvaient guère être évitées dans un ouvrage d'ensemble, sans le concours de nombreux collaborateurs spécialisés. Elles nous ont frappé, parce qu'elles portent sur un sujet qui nous est trop familier. Mais nous tenons à dire qu'elles disparaissent devant les solides mérites qui assurent et continuent d'assurer au livre de Mgr B. un légitime succès.

Le *Grundriss der Patrologie* de Rauschen, totalement refondu par J. Wittig en 1921 et 1926 (cf. *Anal. Boll.*, XLV, 135), rencontre un succès qui ne se dément pas depuis un quart de siècle. La 10^e-11^e édition, qui vient de paraître, en format agrandi et sous un titre simplifié, a été revue par le savant médiéviste de Breslau, M. B. Altaner. Ce n'est pas à lui qu'on reprochera d'avoir négligé les travaux récents. Il s'est appliqué, au contraire, à les enregistrer fidèlement, quitte à sacrifier, pour leur faire place, la bibliographie ancienne. Les quelque 1800 références nouvelles dont il a enrichi le manuel de Rauschen en font un répertoire des plus précieux pour le savant aussi bien que pour l'étudiant.

Dans le corps de l'ouvrage plusieurs notices ont été complètement réécrites. Trois d'entre elles concernent l'hagiographie : Actes de Pierre et de Thomas (pp. 40, 42 ; ces derniers sont jugés avec trop de bienveillance : cf. *Anal. Boll.*, XXXII, 75 et XLIV, 402 ; comparez H. H. SCHAEDEER, dans *Gnomon*, 1933, p. 350) ; pseudo-Clémentines (p. 60-61) ; dialogue de Palladius sur la vie de S. Jean Chrysostome (p. 181 ; cf. E. C. BUTLER, *Palladiana*, 1921, ch. II).

Puisque M. A. remercie d'avance pour les observations qu'on voudra bien lui faire, voici quelques remarques de détail, suggérées par la lecture des chapitres intitulés « Actes des martyrs » et « Pères du désert ».

Est-il permis, sans excès d'optimisme, d'affirmer que le goût du

légendaire ne vint pas troubler le sens historique avant le v^e siècle (p. 159)? La collection de Ruinart porte bien le titre d'*Acta sincera* ; mais on y trouve beaucoup de pièces qui ne méritent pas cette épithète. Les sept volumes d'*Acta martyrum et sanctorum* de Bedjan ne contiennent pas que les Actes des martyrs perses, mais un corpus hagiographique en langue syriaque. Il ne serait peut-être pas superflu de rappeler que les *Acta martyrum* de Balestri et Hyvernât, ayant paru dans les *Scriptores coptici* du *Corpus Scriptorum christ.-orientalium* (1907-1924), ne renferment que des textes coptes ; la traduction latine du premier fascicule a été publiée en 1908. Des *Légendes hagiographiques* du P. Delehaye, une 3^e édition, revue et corrigée a vu le jour en 1927. Le *Synaxarium Eccl. CP.* est rajeuni de dix ans (1912, pour 1902). La Passion des SS. Carpus, Papyrus et Agathonice a subi d'assez notables altérations (cf. H. DELEHAYE, *Les Passions des martyrs et les genres littéraires*, 1931, p. 136-41). La dernière édition du panégyrique de S. Théodore par Chrysippe de Jérusalem est à chercher au tome IV des *Acta SS.* de Novembre (1925, p. 55-72). L'Histoire Euthymiaque, dont il est question dans un article du P. Jugie (*Échos d'Orient*, 1926, p. 385-92), n'a rien à voir avec la Vie de S. Euthyme par Cyrille de Scythopolis : c'est un apocryphe marial du ix^e siècle. A côté des traductions arabe et anglo-saxonne des Dialogues de S. Grégoire, la version grecque due au pape Zacharie aurait pu être mentionnée (cf. *BHG.* 1446-48). La recension originale de l'Histoire Lausiaque ne nous est parvenue que dans deux ou trois manuscrits complets ; c'est, hélas, le texte interpolé qui se lit dans les 47 codices énumérés par dom Butler. Avant de se retirer sur la « montagne intérieure » près de la Mer Rouge, S. Antoine avait passé de longues années au bord du Nil, dans la montagne de Pispir ou *ἐξω ὄρος* ; il y revenait de temps en temps visiter la colonie de moines qu'il y avait laissée. Enfin, l'évêque Ammon qui nous a conservé, en traduction grecque la lettre de S. Antoine à S. Théodore et aux cénobites pachomiens (*BHG.* 1397, n.20) ne doit pas être confondu avec son homonyme, Ammonas, disciple et successeur de S. Antoine (P. LADEUZE, *Étude sur le cénobitisme pachomien*, p. 108-111).

FR. HALKIN.

* *Studi bizantini e neoellenici*, t. III. Roma, Anonima romana editoriale, 1931, in-8°, 304 pp., 9 pl. hors texte (= *Pubblicazioni dell'Istituto per l'Europa orientale in Roma*).

Plusieurs des études publiées dans cet important recueil intéressent d'assez près l'hagiographie. Ainsi les notes de M. A. SIGALAS sur

les prénoms et les noms de famille vénitiens ou italiens dans l'île de Syra, grâce auxquelles on se rend compte de la diffusion en Grèce du culte des saints occidentaux (p. 195-200), et les corrections apportées par M. S. G. MERCATI, le directeur de la publication, à la Vie de S. Grégoire le Décapolite, éditée naguère par M. Dvorník (p. 295-97 ; cf. *Anal. Boll.*, XLV, 478),

Mais un article surtout doit retenir notre attention. Intitulé *Il « bios » e il « martyrion » di Hypatios di Gangrai* (p. 69-103), il est dû à M. Silvio FERRI, le même qui dès 1916 avait consacré à S. Hypace de Gangres une première note, dans la *Rivista di filologia e di istruzione classica* (t. XLIV, p. 255-56), suivie bientôt d'une seconde communication préliminaire, parue dans l'éphémère *Bolletino di studi storico-religiosi*, t. I (Roma, 1921), p. 47-54. Après un intervalle de dix ans, voici enfin l'édition de deux textes grecs : un *Βίος* tiré du ms. Hist. gr. 5 de Vienne, du XI^e siècle, et un *Μαρτύριον*, emprunté au Clarkianus 50 (XII^e s.) d'Oxford et collationné, au moins partiellement, avec quatre mss. du XV^e siècle : le Nanianus VII. 33 de Venise, l'Hist. gr. 126 de Vienne et les Vaticani 1190 et 1865.

S'il faut en croire l'« Anonimo Gangrense », auteur de la Vie d'Hypace, celui-ci aurait succédé à l'évêque de Gangres, Athanase, et continué sa lutte contre le paganisme, notamment par la création d'un restaurant (*δειπνητήριον*) ouvert à tous et qui subsista longtemps après sa mort. Ami de la solitude, il construisit dans les montagnes de petits ermitages, où l'on vénérât plus tard les meubles dont il s'était servi. Il écrivit plusieurs ouvrages spirituels, parmi lesquels on cite une interprétation des Proverbes, adressée à Gaianè, noble dame qu'il avait amenée à faire un bon emploi de ses richesses. Ses miracles : expulsion des taupes, adoucissement des eaux d'un fleuve etc., le signalèrent à l'attention de l'empereur arien Constance, dont le trésor était devenu inaccessible par le fait d'un monstre, au souffle mortel. Le saint affronte le terrible dragon et le conduit au bûcher préparé sur le forum de Constantin. L'empereur reconnaissant fait graver l'image d'Hypace sur la porte du trésor (on l'y voit encore, note l'hagiographe) et lui accorde, pour ses diocésains, l'exemption de l'impôt appelé *ξυλέλαιον*, faveur dont la mémoire est garantie par une inscription sur les colonnes d'airain qui se dressent au milieu de la ville. Des hérétiques novatiens surprennent l'évêque dans un défilé près de Laziané, et le lapident. Les gouttes de son sang répandues à terre, font jaillir des sources miraculeuses, au village de Kobara. Son corps, enfoui par les meurtriers, est découvert et ramené à Gangres, où il reçoit une sépulture digne de lui, à l'est de la grande église,

Que peut-il y avoir de vrai dans ce récit ? Les allusions répétées à des monuments qui existaient encore au temps où l'hagiographe composait sa merveilleuse histoire, ἄχρι τοῦδε, ἄχρι νῦν, μέχρι τοῦ νῦν, ne peuvent guère avoir été inventées de toutes pièces. Il est incontestable que les Novatiens étaient fort nombreux en Paphlagonie (cf. SOCRATE, *Hist. eccl.*, IV, 28). L'impôt du ξυλέλαιον est signalé au temps de Justinien (MALALAS, éd. Bonn, p. 437). Il y a dans les chaînes scripturaires des extraits de commentaires attribués à un Hypatios, qui pourrait bien être le nôtre. Enfin les fouilles archéologiques nous révéleront peut-être un jour quelques traces de l'activité du saint évêque. En attendant il faut avouer que les données sûres se réduisent à fort peu de chose. On trouve bien, parmi les signataires du concile de Gangres (vers 340), un évêque Hypatios (C. H. TURNER, *Ecclesiae occid. monumenta iuris antiquissima*, t. II, pars 2 [Oxonii, 1913], p. 146) ; mais le siège qu'il occupait n'est pas indiqué. Si du moins l'on pouvait admettre, avec M. Ferri, que la Vie remonte au v^e siècle ; mais l'argument qu'il apporte (p. 72) repose sur une confusion. Le vaillant Callinique né en Cilicie, torturé en Galatie et couronné en Paphlagonie, dont l'anonyme rappelle la gloire avant de commencer l'éloge de son héros, ne peut être l'évêque de Gangres, nommé au concile de Chalcédoine. C'est indubitablement du martyr Callinique qu'il est question. Syméon Métaphraste rapporte, en effet, qu'originaire de Cilicie, il fut mené d'abord à Ancyre, puis à Gangres, où il acheva son martyre (BHG. 287) et où son tombeau était fameux (cf. H. DELEHAYE, *Les origines du culte des martyrs* ², 1933, p. 155-56).

Les autres pièces du dossier hagiographique de S. Hypace ne nous apporteront, hélas, aucune lumière sur son existence ou son activité. Les fragments du ms. gr. 3 (xi^e-xii^e s.) de la bibl. Vittorio Emanuele de Rome, dont M. Ferri publie deux extraits (au bas des pages 75 et 84-86), sont trop mutilés pour qu'on puisse en tirer grand'chose. Ils appartiennent sans doute à un remaniement oratoire (« omiliastico »), dans le genre du texte imprimé par Theophilos Ioannou, d'après le Marcianus 349, du xii^e s. (BHG 759). Quant à la Vie éditée par LATYŠEV, *Menologii byzantini...* fasc. 1, e cod. Mosquensi 376, (Petropoli, 1911, p. 184-90 ; cf. *Anal. Boll.*, XXXI, 324), ce n'est qu'un abrégé sans originalité : M. Ferri n'a rien perdu à l'ignorer.

Une dernière remarque relative à la Vie publiée par M. F. Le siège de Gangres y est qualifié de métropole (§ 14) et l'évêque Hypace y est appelé, à plusieurs reprises, patriarche (§ 3 et 10). On dit

même qu'il refusa le trône patriarcal de Constantinople, lui qu'on nommait à juste titre le patriarche de toute la terre habitée : ὁ πάσης τῆς οἰκουμένης δικαίως πατριάρχης ὀνομαζόμενος. L'auteur voulait-il protester contre les prétentions « œcuméniques » des évêques de la capitale ? ou caressait-il l'espoir de faire élever l'église de Gangres au rang de patriarcat ? C'est une des nombreuses questions sur lesquelles on regrette de n'avoir pas l'avis de l'éditeur. Les quatre pages d'introduction qu'il nous donne (p. 71-74) sont vraiment trop sommaires. Espérons qu'il trouvera l'occasion de revenir sur ce sujet et de mettre en valeur les textes qu'il nous a livrés sans commentaire explicatif ou historique.

La Passion qu'il publie presque en entier (p. 87-102) — pourquoi a-t-il précisément omis l'épisode peu banal de l'ouverture d'un sarcophage mystérieux d'où sortent les sept Dormants d'Éphèse ou les trois martyrs de Chaldée ? — le μαρτύριον mérite assurément l'épithète d'*apocrifo*, mieux que la Vie celle de *canonico*. C'est une Passion des plus fantaisistes, une *insensata rappezzatura* d'éléments disparates, empruntés à cette littérature d'imagination et de mauvais goût, dont il n'y a, hélas, que trop d'exemples (cf. H. DELEHAYE, *Les Passions des martyrs et les genres littéraires*, ch. III, Les Passions épiques, p. 236-315). Sous le règne de Thelkianos, *alias* Markianos, empereur païen de Byzance, le saint archevêque de Gangres, Hypace est soumis aux tortures les plus invraisemblables. Il réussit à faire parler un cheval et une pierre, qui se mettent à insulter le tyran et à confesser le Christ. D'autres miracles, surtout la mort du terrible dragon, amènent la conversion de l'empereur qui reçoit au baptême le nom de Théodose. Après douze années de tranquillité, le successeur de Thelkianos, l'impie Lucien (*alias* Licinius) rouvre l'ère des persécutions. Nouveaux supplices de toute genre ; le saint mis à mort six fois, revient six fois à la vie. Enfin, au moment d'être décapité, il remet son âme à Dieu et les anges emportent son corps.

A quelle époque peut remonter cette pauvre épopée hagiographique ? M. F. croit avoir trouvé « un *preciso ante quem cronologico* » dans un canon du patriarche Nicéphore (806-815) qui proscriit les apocalypses apocryphes de Paul et d'Esdras, les deux Passions de S. Georges, le roman de Cirycus et Julitta et le martyre d'Hypace (PITRA, *Spicilegium Solesmense*, t. IV, p. 391). Ce dernier mot, Ὑπατίου, désigne sans doute notre texte ; mais il ne se lit que dans un seul des manuscrits utilisés par Pitra, le Coislin 211, du XII^e siècle, et a tout l'air d'être une interpolation (cf. RHALLIS et POTLIS, *Σύνταγμα τῶν θελῶν κανόνων*, t. IV, 1854, p. 431, qui reproduisent l'édition

de Leunclavius). Quoi qu'il en soit, mis à l'« index » ou non, notre *μαρτύριον* continua à jouir de la vogue presque jusqu'à l'époque moderne. Outre les copies en grec ancien (p. ex. dans le ms. A 187 de Dresde, daté de 1600, et dans le Mosquensis 395, du xvi^e-xvii^e s.), on en fit une version néo-grecque, dont les exemplaires sont fort nombreux (British Museum, add. 34554 ; Vatopédi 90, 430 et 453 ; Iviron 383, 483, 736, 752, 767 ; Pantocrator 112, etc.).

La date du martyre de S. Hypace est fixée par les lectionnaires et les synaxaires à des jours très variés : 9, 18 et 19 janvier, 25 février, 5, 30 et 31 mars, 28 juin, 14 et 15 novembre. Au village de Tiggiano, dans la province de Lecce, on célèbre sa fête le 18 janvier (cf. FERRI, *Boll. di studi storico-religiosi*, t. I, p. 53). C'est au 14 novembre que figure la principale notice de l'évêque martyr dans le Synaxaire de Constantinople. Ses Actes prendront place, s'il plaît, à Dieu, prochainement dans les *Acta Sanctorum*. Le travail de M. F. aura préparé la voie à une étude plus complète de la tradition liturgique et littéraire.

Pour terminer ce compte rendu déjà trop long, signalons brièvement les autres articles contenus dans le même volume : J. COMPERNASS, *Zwei Psalmenhomilien des Arethas von Kaisareia* (p. 1-44) : textes tirés du Mosquensis 315 (xvi^e s.) et annotés. G. MORAVCSIK, *Il Caronte bizantino* (p. 45-68), poésies populaires sur le nocher des enfers.

P. LEFONS, *Materiali lessicali e folkloristici greco-otrantini* (p. 105-149) : travail posthume édité par M. G. Gabrieli.

A. VASILIEV, *Il viaggio di Giovanni V Paleologo in Italia e l'unione di Roma* (p. 151-93) : à rapprocher du bel ouvrage de M. Halecki sur le même sujet (Varsovie, 1930).

G. MERCATI, *Per l'epistolario di Demetrio Cidone* (p. 201-230). Compléments et corrections à la *Correspondance* de Démétrius Cydonès, publiée par M. G. Cammelli dans la *Collection byzantine* de l'Association Budé (Paris, 1930).

S. G. M., *Elenco delle pubblicazioni di Mons. Giovanni Mercati* (p. 231-34) : imposante liste de 276 titres (ouvrages, notes, articles et comptes rendus), où se reflète la prodigieuse activité du savant Préfet de la Vaticane.

G. GEROLA, *Le vedute di Costantinopoli di Cristoforo Buondelmonti* (p. 247-79). Reproduction et étude critique des plans de Constantinople qui illustrent, dans la plupart des manuscrits, la description de la capitale byzantine par le voyageur florentin qui la visita

au début du xv^e siècle. En appendice, texte inédit latin de la rédaction longue (originale), d'après les mss. Ambrosien, Classensis et Marcianus.

S. G. MERCATI, *Testi volgari neoellenici tra le Carte Allacciane della biblioteca Vallicelliana* (p. 281-90). Poésies populaires écrites par R. Vernazza († 1780), scriptor à la Vaticane, originaire de Chio.

Id. *Note critiche* (p. 291-304). Précieuses *emendationes* à différents textes, notamment à la Vie de S. Grégoire le Décapolite (voir ci-dessus); identification du « nouveau navigateur, Macaire le Romain » (*Byz. Zeitschrift*, XXX, 1929-30, p. 511) avec l'ermite légendaire qui habitait à vingt milles du paradis (cf. *BHG.* 1004-1005).

Fr. HALKIN.

* Carl SCHMIDT et H. J. POLOTZKY, *Ein Mani-Fund in Aegypten. Originalschriften des Mani und seiner Schüler*, mit einem Beitrag von H. IBSCHER. Extrait de *Sitzungsberichte der preussischen Akademie der Wissenschaften*, Phil.-hist. Klasse, 1933, I, p. 3-89, 2 fac-similés hors texte.

Dans l'heureuse surprise causée par l'apparition des textes et documents manichéens d'Asie centrale, on a cru un moment que le flambeau de l'histoire avait passé sous d'autres cieus et que les documents turcs, soghdiens et chinois allaient enfin nous dire le dernier mot sur Mani, ses disciples et sa doctrine. La revanche des vieux pays chrétiens ne s'est pas fait attendre. Au cours d'une mission dont il était chargé en Égypte par l'Académie de Berlin, M. Carl Schmidt, servi une fois de plus par une chance heureuse, a mis la main sur un lot de papyrus, déterrés par des fellahs aux environs de Medinet-Mâdi, dans le sud-ouest du Fayôûm, et qui semblent avoir appartenu à la bibliothèque privée d'un manichéen de Haute-Égypte. Les péripéties de cette découverte méritaient d'être conservées à l'histoire. M. S. les a contés en détail, sans abuser de la permission. La chasse aux documents a comme l'autre ses aventures et ses minutes d'ivresse, qu'il ne faut pas essayer de faire revivre pour les profanes. Mais cette fois le trophée parle de lui-même. Ceux qui disent que la fortune est aveugle ont eux-mêmes la vue bien basse s'ils ne voient pas que le hasard a placé ses faveurs avec discernement.

L'étude de MM. Schmidt et Polotsky n'est qu'un aperçu préliminaire. Il faudra encore un long travail avant que le fonds utilisable des nouveaux papyrus manichéens ait pu être classé et publié. Ce que nous en avons présentement sous les yeux suffit à nous remplir d'admiration pour l'auteur principal de la découverte et ses coopérateurs,

Honneur donc à M. C. Schmidt, qui a reconnu au premier regard la haute importance de ces débris informes et en a assuré la conservation ; à M. Ibscher qui a dépensé des prodiges de dextérité patiente à leur rendre une forme consistante, et enfin, last not least, à M. Polotzky qui a réussi à en déchiffrer de notables fragments au prix d'un effort que la langue du texte et l'état du papyrus semblaient rendre désespérant.

Les fragments identifiés jusqu'à présent appartiennent à cinq ouvrages distincts : 1) un traité dogmatique d'au moins 514 pages, intitulé *Κεφάλαια* (un de ces « chapitres » dont le titre est reproduit, p. 12, porte le numéro 139) ; 2) un recueil de lettres adressées par Mani à ses disciples ; 3) une sorte de relation historique sur les derniers jours de Mani et les suprêmes enseignements qu'il a laissés à ses fidèles ; 4) une série de *λόγοι*, attribués aux disciples ou premiers successeurs de Mani. A quoi il faut ajouter 5) un psautier ou un hymnaire, qui provient également du fonds découvert par M. Schmidt mais dont la possession a été assurée à l'Angleterre, grâce à M. Chester Beatty.

Jusqu'à présent, le déchiffrement des nouveaux textes n'a pu marcher que par à-coups, au hasard des feuillets qui sortaient des mains de M. Ibscher après réparation. Malgré tant de difficultés accumulées, les bons yeux et surtout l'érudition sagace de M. Polotsky ont fait merveille. Le caractère général des documents se laisse déjà entrevoir. Il est prouvé dès maintenant que la bibliothèque de notre manichéen n'a pas été découverte *in situ*. Les particularités dialectales relevées par M. Polotsky sont étroitement apparentées à la langue des *Acta Pauli*. Les œuvres de Mani auraient donc été traduites en copte quelque part dans la région d'Atripè, au sud d'Akhmîn. Comment auraient-elles passé de là dans le Fayoum, c'est une question à laquelle on ne peut répondre que par des suppositions. Il n'y aura profit à la discuter que quand on connaîtra mieux la propagation du manichéisme en Haute-Égypte.

Selon l'avis très formel de M. Schmidt (p. 11), les originaux immédiats de la version copte étaient rédigés en grec. C'est possible, mais non prouvé. M. Schaeder a relevé dans les fragments publiés des araméismes qui ne peuvent guère avoir persisté à travers une traduction grecque (*Gnomon*, t. IX, 1933, pp. 340-41, 344). Il serait aisé d'en allonger la liste. **ΑΝΟΥΨΑΚ** ne « correspond » pas au nom perse moyen *Anōšak* (p. 27, note 2), c'est identiquement la forme syriaque de ce nom propre. **ΑΔΟΥΡΒΑΛΛΑΓΑΝ** (ibid., note 11), est

encore du syriaque ; le toponyme régulièrement usité en grec est Ἀρροπατηνή, etc.

Sur ce problème philologique pourrait s'en greffer un autre, beaucoup moins simple et de plus longue portée qu'on ne croirait à première vue. M. Monneret de Villard a identifié dans des monuments d'Assiout et de Nubie, des motifs empruntés à l'architecture iranienne et qui n'ont certainement pas été importés en remontant la vallée du Nil (cf. *Anal. Boll.*, XLVII, 125). On ne peut les attribuer qu'à des artisans arrivés directement en Haute-Égypte, à travers le golfe Persique, par l'un des ports de la côte orientale. Pourquoi des missionnaires manichéens ou des sectaires traqués de l'empire Sassanide n'auraient-ils pas pénétré dans la région de Syène par cette même voie commerciale, que l'on connaissait en Perse depuis l'époque de Darius II ? Manquerait-on de preuves certaines pour se convaincre que l'état de choses supposé par les papyrus araméens d'Éléphantine ne marque pas un moment unique dans l'histoire égyptienne ? Tout bien considéré, le plus sûr est d'attendre les indications plus complètes qui surgiront nécessairement des textes non encore étudiés. Si notre première impression se confirme, voici quelques-uns des faits positifs auxquels il s'agira de donner une conclusion. On sait par le *Fihrist* que Mani avait composé sept ouvrages, dont six en langue syriaque et un en perse, c'est-à-dire en pehlevi (SCHMIDT, p. 40, note 2). Ce dernier ne peut être que le *Šahpuhrakan*, sorte de mémoire apologétique que le novateur avait présentée à Sapor I. Mani paraît y faire allusion, au premier chapitre des *Κεφάλαια*, comme à un écrit de circonstance que les Parthes l'auraient amené à composer (SCHMIDT, p. 39, note 2). Or, non seulement le texte du *Šahpuhrakan* est absent de notre version copte, mais le titre même du livre est omis dans le catalogue qui nous est donné pour le canon des écritures manichéennes dressé par Mani lui-même (SCHMIDT, p. 34-35). Cette indication fait coup double : elle prouve d'abord, que le recueil des *Manichaeica* qui a été importé en Égypte était incomplet, et qu'en tout cas il ne formait pas une recension homogène. Elle prouve secondement que le fameux catalogue authentique des œuvres de Mani est déparé au moins par une rature : le traducteur copte y a biffé le titre du *Šahpuhrakan* pour ne pas trop laisser voir que sa version était incomplète.

En connexion avec ce premier fait, il faut se rappeler qu'en dehors des livres manichéens, la plus ancienne attestation de la secte apparaît en Égypte, vers la fin du III^e siècle chez le philosophe néo-platonicien,

Alexandre de Lycopolis (SCHMIDT, p. 13-14). Presque à la même époque, les *Acta Archelai* et plus tard S. Épiphane racontent une étrange histoire où le berceau du manichéisme est placé à 'Yψηλή au sud de Syène (ibid., p. 11-13). On a relevé des choses suspectes dans ce récit, qu'il est trop aisé de mettre en opposition avec celui d'Alexandre de Lycopolis. Il est évident qu'entre ce dernier et S. Épiphane la légende a fait du chemin. Mais le fond premier de cette légende ne pourra plus désormais être traité aussi lestement qu'autrefois. Pour avoir indiqué les routes par lesquelles Scythianus, le précurseur de Mani, aurait pénétré en Thébaïde par la Mer Rouge, avec une caravane de trafiquants, S. Épiphane a été accusé d'avoir voulu faire étalage de ses connaissances géographiques (SCHMIDT, p. 12). C'est bientôt dit. Seulement, 1° il se trouve aujourd'hui qu'une traduction copte des livres de Mani a été faite dans une région où se parlait le même dialecte qu'à 'Yψηλή; et 2° cette traduction pourrait fort bien avoir été faite d'après le syriaque et dans ce cas, les écritures manichéennes ont dû être introduites en Égypte par la voie dont parle S. Épiphane. Peut-on sans parti-pris contester que le fond historique ne transparaisse ici à travers les affirmations d'Épiphane, si peu qu'elles vaillent? Autre indication à retenir. Le manichéisme ne figure pas encore dans les plus anciennes Vies de Pachôme, à la fin du iv^e siècle. Le saint met ses disciples en garde contre les abominables doctrines d'Origène. Théodore, la meilleure tête de la congrégation, tourne en ridicule des « philosophes » venus de Panopolis. Mais de Mani, nulle trace. Ce silence ne s'accorde pas mal avec la supposition que la littérature de la secte, importée en Thébaïde, ne circulait encore que dans un très petit monde d'initiés qui entendaient le syriaque.

Nous ne pouvons songer à indiquer ici, même à larges traits, tout ce que les nouveaux textes nous ont déjà appris. Sur leur contenu doctrinal, il faut laisser la parole aux rares spécialistes qui dominent l'ensemble de cette littérature exceptionnellement abstruse. S. Éphrem, S. Épiphane déjà nommé, S. Cyrille de Jérusalem et d'autres controversistes chrétiens seront nécessairement mis en cause dans cette enquête. Pour S. Augustin, qui avait été manichéen lui-même, les renseignements inédits qui sortiront de la littérature copte manichéenne prendront un intérêt presque biographique. Mais le moment est encore loin, où un profane pourrait en parler sans imprudence.

Plus directement utiles à notre point de vue sont les faits positifs qui apparaissent un peu partout dans les nouveaux fragments, com-

me des pointes de maçonnerie qui dénoncent avec une entière certitude la présence d'un édifice enseveli sous le sol. On nous permettra d'en relever un où la critique s'est montrée sous son aspect le plus digne de louange. Parmi les personnages qui ont favorisé et protégé les manichéens sous Narsès (293-302), les fragments historiques du troisième livre de nos papyrus mentionnent le roi Amarô. Dans ce nom, M. Schaeder a immédiatement reconnu celui d'un personnage qui n'était attesté que par une tradition arabe tardive et suspecte : 'Amr ibn-'Adi, roi de Hira sur le bas Euphrate, et que M. Herzfeld avait identifié sur l'inscription pehlevie de Paikuli. M. Herzfeld avait placé le règne de ce 'Amr vers les années 272-300. Le fils et successeur de 'Amr, Imrulqaïs, vassal de Rome, est qualifié de « roi de tous les Arabes », dans l'inscription gréco-araméenne de Namara. Un autre de ses descendants, No'mân, roi de Hira et vassal de la Perse, vers 420, figure dans la Vie syriaque de S. Syméon Stylite. On avait contesté le titre royal porté par Imrulqaïs dans l'inscription de Namara — « on », c'est -à-dire Th. Nöldeke en personne. Mais tout le monde peut se tromper, et grâce à M. Schaeder, l'inscription est maintenant réhabilitée (*Gnomon*, t. I, p. 345), et avec elle, le biographe de S. Syméon stylite.

Tous les cas ne sont malheureusement pas aussi clairs. En voici un qui nous intéresse de fort près. Un fragment d'allure autobiographique mentionne le voyage de Mani dans l'Inde au temps du roi de Perse Ardašir. « A l'avènement de Sapor, poursuit le narrateur, je partis du pays des Indiens pour le pays des Perses, et de la Perse je passai dans le pays de Babylone, Maïsan et le pays du Khouzistan... » (SCHMIDT, p. 47). Prenant pour établi qu'à l'aller comme au retour, Mani a voyagé par mer, M. S. en tire la conclusion que le prophète a dû aborder sur la côte ouest de la péninsule indienne, sans doute aux environs du port actuel de Karakhi (p. 48, note 1). Conclusion fort branlante. L'ordre de cette énumération : Pars, Babylonie, Mesène, Beth-Houzâie, parfaitement naturel, si Mani a suivi par terre la route des caravanes entre le Gandhâra et la Perse, ne l'est pas du tout, si le voyageur est venu par eau, mettons jusqu'à la hauteur de Bassorah. Du reste, M. Polotsky ne nous obligera certainement point d'admettre que **ⲭⲓⲟⲡⲉ** signifie toujours « traverser l'eau » (cf. p. 47, note 2). Et si le traducteur copte avait simplement voulu rendre le syriaque **ܝܚܐ** qui se dit de tout « passage », à pied, à cheval, en voiture et en bateau ? Il convient donc d'y regarder de près, d'autant plus près que, selon une observation singulièrement grave de M. Schaeder (*Gnomon*, t. I,

p. 350), Mani ne s'est guère aventuré que sur les traces des missionnaires chrétiens. C'est donc toute la question de l'apostolat de S. Thomas dans l'Inde qui menace de rebondir sur une fausse piste.

Et à cet exemple, qu'on nous permette de rattacher par manière de conclusion, non pas une critique, ni un conseil sans autorité, mais un simple souhait. Il était parfaitement légitime et compréhensible que, dans le premier enthousiasme de sa découverte et pour commander l'attention, M. C. S. ait annoncé le bouleversement que les papyrus manichéens allaient causer dans les anciennes idées. Maintenant que l'opinion savante est alertée, il semble que la méthode critique reprend ses droits. La règle invariable qu'elle conseille est d'examiner d'abord ce que porte la lettre des documents pris en eux-mêmes. Que pour les bien comprendre, on les confronte avec les textes parallèles et que, le cas échéant, on redresse les interprétations fautives que ceux-ci auraient reçues, rien de plus légitime, et c'est ce que M. Polotzky fait avec une belle intrépidité. Mais partir des fragments coptes à peine déchiffrés pour distribuer des démentis et des rectifications à peu près à tous les anciens auteurs qui nous ont parlé de Mani, de ses écrits et de sa secte, c'est, qu'on nous passe le mot, mettre la charrue avant les bœufs. En dernière analyse, le manichéisme ne serait qu'un phénomène bien superficiel, si tous les témoins qui l'ont observé, pratiqué, étudié et combattu vivant, latins, grecs, arabes, persans, soghdiens, chinois, pouvaient être convaincus d'erreur ou de mensonge par une liasse de vieux papiers exhumés d'une cachette oubliée dans les sables de l'Égypte.

P. P.

* *Concilium universale Chalcedonense* edidit Edvardus SCHWARTZ. Volumen primum. Pars prima. *Epistularum collectiones. Actio prima.* Berlin et Leipzig, W. de Gruyter et Co, 1933, in-4° (= *Acta conciliorum oecumenicorum*, tomus alter, volumen primum, pars prima).

Selon les prévisions actuelles de M. E. Schwartz, son édition des Actes grecs du concile de Chalcédoine doit remplir trois fascicules. Celui qui vient de paraître, quelques mois à peine après le recueil des lettres de S. Léon relatives aux affaires d'Eutychès et de Dioscore (cf. *Anal. Boll.*, L, 391), est rempli pour un bon quart par deux recueils de lettres dénommés respectivement « collectio M » et « collectio H ». La collection M est ainsi appelée d'après le sigle qui sert à désigner dans l'édition le manuscrit de Venise (San Marco 555), bien que ce dernier, au jugement de M. S., ne représente qu'une forme, malencontreusement amplifiée, d'un recueil dont la composition

originale apparaît mieux dans deux autres manuscrits de la même famille, le Parisinus grec 415, et le Sinaïticus 1690.

La collection H a pour exemplaire-type le manuscrit Arundel 529 du Musée Britannique. Elle comprend 21 pièces, qui, selon le système exposé par M. S., ont été réunies à dessein pour former un supplément à la collection M, quoique, dans leur état actuel, les deux collections M et H fassent en partie double emploi.

Outre ces deux recueils principaux, les prolégomènes de l'auteur nous en décrivent un troisième, qui sera désigné sous le sigle B (manuscrit de Vienne, hist. gr. 27). M. S. y reconnaît un extrait de la collection H, auquel se sont ajoutées cinq pièces, dont une lettre interpolée de S. Léon à Théodose, et deux lettres de provenance monophysite. La « collection B » aura les honneurs d'une section distincte dans la seconde partie du présent volume. Après avoir lu avec toute l'attention possible les explications de M. S., voici ce que nous parvenons à tirer de son latin un peu spécial. Outre la première série de lettres, placée en tête des Actes conciliaires, la collection M en comprend une seconde, intercalée dans les procès verbaux après les deux premières sessions. Une partie de ces pièces sont communes à la collection M et à la collection B. Les autres qui sont propres à cette dernière formeront une série à part, sous le titre de « collectio B », « quoniam edi non potest nisi eo loco quem in codicibus tenet » (p. viii). Comment la collection H, qui est, nous dit-on, un supplément à M, et la collection B, qui dérive de H, contiennent l'une et l'autre des textes qui se retrouvent dans M, c'est un problème qui après les explications de M. S. reste brumeux. Il achèvera sans doute de s'éclaircir, quand nous aurons sous les yeux le dossier complet, et notamment la recension critique de Rusticus dont l'importance s'affirme de plus en plus. Pour le moment la difficulté n'est pas là.

Aucune des trois collections identifiées jusqu'à présent par M. S. n'appartient primitivement aux Actes officiels de Chalcédoine. Pour H et B, la question ne se pose même pas. Sur M, les conclusions de M. S. se résument comme suit : le recueil a été formé entre les années 453 et 455, ainsi que les Ballerini l'avaient conjecturé avec raison (p. xii). Il a pour auteur un clerc de Constantinople, originaire de Thrace, latin de langue mais connaissant aussi le grec. C'est à ce lettré bilingue que remontent les traductions introduites par la rubrique : *τῶν ῥωμαϊκῶν τούτων ἡ ἐρμηνεία ἐστὶ τὰ ἐπαγόμενα ἐλληνιστί*. Il était aux ordres du patriarche Anatole de Constantinople et avait reçu la consigne de composer un florilège documentaire, à l'effet de dé-

montrer ce que le concile de Chalcédoine n'était pas dû à l'initiative du seul pape S. Léon ; que Valentinien, sa mère Galla Placidia et l'impératrice Eudoxie avaient aussi formé le dessein de réunir en Italie un concile œcuménique qui réparerait le scandale du pseudosynode d'Éphèse ; que ce projet obstinément repoussé par Théodose II, avait été repris par Marcien et Pulchérie, mais avec cet amendement que le concile se tiendrait à Nicée, ce qui sauvegarderait les prérogatives du siège de Constantinople (p. x-xii). En d'autres termes, la collection M, par le choix et l'arrangement des pièces qui la composent, trahit un calcul, sincère ou non, qui a germé dans la tête d'un particulier, au moins deux ans après le concile. Plus tard et probablement par les soins d'un même auteur, elle aurait été pourvue d'un appendice, où les documents écartés du premier recueil ont trouvé place. Ce serait l'origine de la collection H. Celle-ci, étant un supplément, doit sa forme à la série qu'elle complète. Voilà pour le plan de la collection M. Quant à l'exécution, ce recueil qui devrait être rangé en ordre chronologique, ne l'est pas. Il débute par une suscription : *τῇ πρὸ δεκαεννέα καλανδῶν ιανουαρίων Πρωτογένους καὶ Ἀστερίου τῶν λαμπροτάτων*, que M. S. a d'abord pris pour une datation, qui aurait dû se trouver non en tête mais à la fin de la lettre 1, et qui d'ailleurs serait fictive (p. 3). Corrigeant cette conjecture dans son introduction (p. xi), il estime que cette suscription doit se rapporter à un document disparu de la collection et qui serait la lettre 9 de S. Léon à Théodose, *data VIII kal. ian. Asturio et Protogene conss.* Il suffirait de corriger *δεκαεννέα* en *έννέα*, ce qui revient à lire *θ'* pour *ιθ'*. Fort bien, mais cette date inexacte a déterminé la place du document dans la série chronologique des pièces ; car la lettre 9 de S. Léon est postérieure à la lettre 25, qui est présentement la première de la collection M. M. S. se débarrasse de cet anachronisme en faisant remarquer que la collection M en contient au moins un autre : la lettre 10 (de Marcien à S. Léon) est postérieure à la lettre 8 (du même au même). Mais il y a pire : le numéro 1 de la collection M est une version d'une lettre falsifiée de S. Léon à Théodose (SCHWARTZ, pp. 1, x). Passons condamnation sur tout le reste. Voilà donc ce que présente la collection M : un factum tendancieux, mal rangé et d'où les fausses pièces ne sont pas absentes. Les collections H et B sont encore plus loin de reproduire la contexture organique du dossier original. Grâce à M. S., nous savons désormais ce qu'elles valent. Mais plus nous l'admirons de les avoir si bien désarticulées, moins nous comprenons le scrupule philologique qui l'a déterminé à leur

conserver leur unité factice dans le corps même de son édition. Les pièces de la correspondance échangée entre S. Léon, ses agents, et la cour de Byzance à la suite du *Latrocinium Ephesinum* ne sont pas uniquement de la littérature. Ce sont des actes qui ont eu leur effet sur les cours des événements. Leur ordre et leur enchaînement font partie de leur réalité historique. Puisque c'est cette réalité qui importe avant tout, est-il vraiment indispensable de la voiler à demi pour le seul avantage de mettre en relief ce que M. S. lui-même vient de nous le dire : une préparation sophistiquée, destinée à servir les calculs personnels du patriarche Anatole ?

Les Actes de la première session du concile de Chalcédoine qui remplissent les pp. 54-196 du présent fascicule, sont un document capital, dont il n'existait que des éditions lamentables. On sait où réside l'extrême difficulté du sujet. Les Pères de Chalcédoine ayant à reviser la condamnation portée contre S. Flavien et Eusèbe de Dorylée au Brigandage d'Éphèse, ont commencé par relire les pièces du procès, y compris les extraits des Actes du troisième concile œcuménique (premier d'Éphèse) qui étaient insérés dans les protocoles du conciliabule de Dioscore. Ces citations, emboîtées les unes dans les autres, forment un ensemble compliqué, que les copistes par de malencontreuses coupures, ont achevé de rendre inextricable. Désormais nous en possédons le texte dans une édition aussi parfaitement claire et sûre qu'il était permis de la souhaiter. Attendons maintenant la version de Rusticus, qui, traitée avec le soin et la pénétration dont témoignent tous les volumes des *Acta conciliorum oecumenicorum*, achèvera d'élucider au moins du côté philologique les sources relatives au Brigandage d'Éphèse.

P. 189, M. S. met en évidence une omission signalée dans le texte lui-même. Il s'agit du procès verbal de la séance du premier concile d'Éphèse où fut prononcée la condamnation de Nestorius (22 juillet 431), qui fut relu à Chalcédoine, et qui d'après le copiste aurait été rejeté en appendice à la session suivante, où il ne se trouve pas. M. S. regarde comme établi que le texte qui devrait se lire en cet endroit est celui qu'il a retrouvé dans la « collection d'Athènes », et dans lequel il a cru pouvoir soupçonner une falsification de S. Cyrille (*Concilium Ephesenum*, vol. I, pars 4, p. xviii-xviii). Dioscore s'en serait servi impudemment pour machiner la perte de S. Flavien. L'hypothèse injurieuse pour S. Cyrille, sur laquelle M. S. consentait d'abord à laisser planer un doute, est donnée cette fois pour un fait établi (p. vii). Nous avons déjà dit qu'elle nous paraît gratuite et

peu vraisemblable (*Anal. Boll.*, XLVII, 150-52). Puisqu'on la répète, nous répèterons à notre tour que la preuve n'est pas faite. Théodoret, pour ne nommer que lui, était présent au premier concile d'Éphèse. S'il n'a pas assisté à la séance du 22 juillet, il n'a pas manqué d'en lire attentivement le compte rendu authentique. Il avait des raisons plus personnelles encore pour se renseigner exactement sur les irrégularités commises au pseudo-synode de Dioscore. Peut-on admettre qu'étant lui-même en instance de réhabilitation à Chalcédoine, il ait laissé échapper une si belle occasion de dénoncer ses adversaires alexandrins pour faux et usage de faux? La confusion qui s'est produite, à une date inconnue, dans les Actes de la 6^e session d'Éphèse n'est pas niable, et Tillemont l'avait déjà signalée (cf. DEVREESE, *Revue des sciences philosophiques et théologiques*, t. XVIII, 1929, p. 410, note 3). Mais en bonne justice on ne saurait l'imputer à un artifice malhonnête de S. Cyrille. P. P.

* Chrysostomos PAPADOPOULOS. *Ἡ Ἐκκλησία Ἀθηνῶν*. Athènes, 1928, in-8°, 116 pp.

En 1927, l'archevêque orthodoxe d'Athènes et de toute la Grèce, Mgr Chrysostome, fit paraître dans le tome II de la *Μεγάλη Ἑλληνικὴ Ἐγκυκλοπαιδεία*, un long article consacré à l'histoire de l'Église d'Athènes. C'est cet article qu'il republia, l'année suivante, avec quelques additions, et que nous nous excusons de présenter si tard à nos lecteurs.

L'étude est divisée en quatre parties correspondant aux quatre époques : antiquité, domination franque, « turcocratie » et indépendance. La première période, celle qui nous intéressait le plus, a été traitée assez sommairement. Parmi les successeurs de Denys l'Aréopagite, on relève les noms de deux martyrs, Publius et Léonide (cf. H. DELEHAYE, *Les origines du culte des martyrs*², 1933, p. 227). Mais les deux groupes de martyrs que l'on célèbre à Athènes comme des gloires indigènes (p. 21) semblent devoir être rattachés l'un à Lampsaque, l'autre à Noviodunum en Mésie (H. D., t. c., pp. 147, 251 ; cf. *Comment. in Martyrol. Hieron.*, 1932, aux 15, 16 et 17 mai). Le séjour à Athènes des SS. Théodore de Cantorbéry, Luc de Phocide, Nikon de Sparte et Méléce de Myopolis est signalé brièvement (pp. 28, 29, 31). A lire l'attachante notice de Michel Acominat de Chonae, le savant évêque qui fut aussi un hagiographe (p. 36-40 ; cf. *BHG*. 984 et 1180).

Enfin, dans la période moderne, sur laquelle l'auteur s'étend da-

vantage, nous trouvons à glaner quelques renseignements sur S^{te} Philothée Bénizélos, jeune veuve athénienne, fondatrice du couvent de S. André vers le milieu du xvi^e siècle (p. 52-54 ; cf. L. PETIT, *Bibliographie des Acolouthies grecques*, 1926, p. 241-42) et sur deux néo-martyrs de la fin du xviii^e, Michel Paknanas et Antoine d'Athènes (p. 69-70 ; PETIT, t. c., p. 10).

A défaut de notes dans le texte ou au bas des pages, la bibliographie (p. 9-11) et l'index (p. 111-16) complètent ce petit livre sans prétentions et en font un répertoire aussi commode qu'utile à consulter.

Fr. HALKIN.

* N. G. POLITIS. *Λαογραφικά Σύμμεικτα*, t. III, Athènes, éditions de l'Académie, 1931, 393 pp. in -8° (= *Δημοσιεύματα Λαογραφικοῦ Ἀρχείου*, 6).

Les archives folkloriques, fondées par l'État grec en 1918, avaient inauguré leur série de publications (*Δημοσιεύματα*) par un imposant recueil d'articles divers, écrits au cours d'un demi-siècle d'activité scientifique, par l'initiateur des études folkloriques en Grèce, N. G. Politis, le fondateur de la revue *Λαογραφία*. Les deux premiers volumes de ces *Λαογραφικά Σύμμεικτα*, parus en 1920 et 1921 (cf. *Byzantion*, t. VI, 1931, p. 760), bénéficièrent encore d'une révision faite par l'auteur lui-même, peu de temps avant sa mort. Nous y relevons, au t. I (p. 80-89), de courtes études sur S. Georges le tueur du dragon (cf. *Anal. Boll.*, XXXIII, 227), sur la fête de S. Jean-Baptiste, sur le prophète Élie et sur S. Nicolas patron des marins ; au t. II (p. 309-316), des notes intéressantes sur les protecteurs célestes (*ἅγιοι βοηθοί*) auxquels les femmes enceintes ont recours pour obtenir une heureuse délivrance : S. Éleuthère, à qui son nom a valu ce patronage ; S^{te} Lechousa (*Λεχοῦσα*), déformation d'*Ἐλεοῦσα*, épithète de la Madone ; S. Stylianos, dédoublement du stylite Alypius et gardien des nouveaux-nés ; S. Syméon, le vieillard de l'Évangile qui tint dans ses bras l'enfant Jésus ; enfin S^{te} Marine, de qui on implore la guérison des enfants cachectiques.

Après un intervalle de dix ans, le tome III vient enfin de paraître, aux frais de l'Académie d'Athènes et par les soins de M. Stilpon P. Kyriakidis, vice-recteur de l'université de Salonique et successeur de Politis à la direction de *Λαογραφία*. D'excellentes tables (p. 367-393) permettent d'y retrouver sans peine les détails, parfois très curieux, de folklore hagiographique. A signaler particulièrement, l'étude sur les saints guérisseurs (p. 64-100), une note sur l'emploi des

colybes de S. Théodore afin de provoquer un songe révélateur (p. 116-117), et la note sur le prophète Élisée (*Λισσαῖος*), patron contre la rage (*λύσσα*). C'est le jour de sa fête, 14 juin, qu'il faut recueillir les insectes nécessaires à la confection du remède superstitieux (p. 101).

A propos de l'énigmatique S. Bessounas, nommé en passant (p. 70), il ne sera pas inutile de renvoyer à deux articles publiés naguère par M. Kyriazis, dans ses *Κυπριακά Χρονικά* (t. IV, 1926, p. 13-14; t. VIII, 1931, p. 149-52). Ce personnage qu'on appelle aussi *Βησσιανός*, *Βηχιανός*, est invoqué contre la toux (*τὸν βῆχα*); sa fête se célèbre, en Chypre, le 11 décembre. D'aucuns ont voulu l'identifier à S. Bacchus, le compagnon de S. Serge, à qui on reconnaît la même spécialité. D'autres ne voient dans son nom bizarre qu'une épithète populaire de S. Gennade, dont le panégyriste Néophyte le reclus vante précisément le pouvoir de guérir le catarrhe (cf. *Anal. Boll.*, XXVI, 227, 296-97).

FR. HALKIN.

* ATHÉNAGORAS. *Ὁ γνήσιος συγγραφεὺς τῶν εἰς Διονύσιον τὸν Ἀρεοπαγίτην ἀποδιδομένων συγγραμμάτων*. Athènes, τυπ. «*ἡ Μέλισσα*», 1932, 108 pp. in-8°.

* G. THÉRY O. P. *Études dionysiennes*. I. *Hilduin traducteur de Denys*. Paris, J. Vrin, 1932, iv-183 pp. in-8° (= *Études de philosophie médiévale*, XVI).

La mystérieuse personnalité du pseudo-Denys l'Aréopagite continue à intriguer les historiens de l'antiquité chrétienne. Tandis que le P. Stiglmayr, il y a cinq ans à peine, essayait de l'identifier avec le patriarche monophysite Sévère d'Antioche, voici qu'un prélat de l'Église grecque, Mgr Athénagoras, métropolite de Paramythie, propose une identification tout à fait inattendue : l'auteur des fameux écrits dionysiens ne serait autre que S. Denys l'évêque d'Alexandrie († 264), et son maître vénéré, le légendaire S. Hiérothée, serait l'illustre Clément d'Alexandrie. Cette solution nouvelle s'appuie sur quelques indices que Mgr A. exploite de son mieux ; mais elle se heurte à des difficultés trop sérieuses pour emporter l'assentiment des critiques. D'ailleurs tout ce problème n'intéresse que de très loin l'hagiographie. Soucieux de ne pas empiéter sur le terrain des spécialistes — patrologues et historiens de la mystique —, nous nous contenterons de recommander à nos lecteurs une bonne étude du P. E. Stéphanou, parue dans les *Échos d'Orient*, 1932, p. 446-69. Les arguments invoqués par le P. Stiglmayr et par Mgr A. y sont exposés objectivement et discutés sérieusement.

Préparé par plusieurs travaux d'approche, publiés dans diffé-

rents recueils depuis 1923, le P. Théry commence la série de ses *Études dionysiennes* par trois volumes consacrés à Hilduin, traducteur du *Corpus areopagiticum*.

Le premier volume, seul paru à ce jour, est formé d'une suite de huit chapitres, où le savant directeur de l'Institut historique des Frères-Prêcheurs, procédant avec méthode, établit successivement : que les ouvrages du pseudo-Denys, envoyés en Gaule par l'empereur byzantin Michel le Bègue, arrivèrent à Saint-Denis en octobre 827 ; que l'abbé Hilduin les traduisit en latin avant 835 ; que cette version nous est parvenue au complet dans le ms. 15645 de la bibliothèque Nationale de Paris ; qu'elle a été élaborée sur le ms. grec 437 du même dépôt ; que c'est « une œuvre en collaboration », le traducteur étant distinct du lecteur et du scribe ; enfin que Hincmar de Reims et Scot Érigène ont utilisé la version d'Hilduin.

Sauf dans les deux premiers chapitres où le P. Th. s'appuie principalement sur le témoignage d'Hilduin lui-même dans sa *Passio Dionysii* (BHL. 2175) et dans sa lettre au roi Louis le Pieux (BHL. 2172-73), les arguments sont tirés uniquement de la paléographie grecque et de la comparaison des textes originaux avec les versions latines. Ces minutieuses recherches et ces considérations de détail ont une portée plus étendue qu'on ne pourrait croire à première vue. A des connaisseurs comme le P. Th. elles permettent de suivre le développement d'une doctrine, à travers les traductions et les commentaires, du IX^e au XIII^e siècle, d'Hilduin à S. Thomas. Plus souvent elles nous éclairent sur le mécanisme des versions médiévales et nous édifient à souhait sur l'ingénieuse subtilité des théologiens qui greffent des interprétations sublimes sur des erreurs de lecture et « trouvent des sens acceptables à des textes qui en fait n'en ont aucun » (p. 120).

Les indices, relevés par le P. Th. au cours de sa démonstration et repris clairement en résumé dans les tables, ne sont pas tous également probants. Quelques-uns même nous paraissent un peu faibles. Pour expliquer les contresens d'Hilduin qui traduit *ἰχθῶν* par *bestiarum* et *ἀνέρος* par *celestis*, est-il bien nécessaire de supposer qu'il a lu ou entendu des formes insolites ou inexistantes comme *ἐκνόων* et *ἀνήρος* (p. 131, 128) ? L'expression *ut puta* (= *οἷον*) ne doit pas être considérée comme « un signe de l'hésitation du traducteur ». *Putā* ne corrige pas *ut*, mais forme avec *ut* une locution adverbiale, très fréquente à partir de Sénèque et de Quintilien (p. 138). De même, *secundum erga illos sermonem* n'est pas pléonastique ;

secundum traduit le datif et *erga* = κατά (τῷ κατ' αὐτοῦς λόγῳ, p. 136). Un détail aussi banal que l'haplographie (κόρης pour κόρη, p. 87) ou la dittographie (καθῆναι ἑώρα pour καθ' ἡν ἑώρα, p. 83), peut-il être regardé comme une « variante intéressante » et caractéristique du ms. 437 ?

La correction typographique laisse quelque peu à désirer, surtout dans les citations grecques. Passe pour les fautes d'esprit ou d'accent ; mais des erreurs comme ἡμέτεροι ἀπεπλανᾷ(ν) pour ἡμέτερον ἀποπλανᾷν ou ἀπεπλάνα (p. 71) et ἀναγαγιῶν pour ἀναγωγιῶν ou ἀναλογιῶν (p. 129) sont déroutantes.

Assez de vétilles. En dépit des menues imperfections que nous avons signalées et qui ne déparent guère que deux chapitres, le VI^e et le VII^e, le beau livre du P. Th. fait bien augurer de la série des *Études dionysiennes*. Nous attendons avec impatience le tome II, qui contiendra le texte encore inédit de la version d'Hilduin, et surtout le tome III, qui traitera de la Vie latine de Denys par Hilduin et des productions grecques et latines suscitées par elle. Nous y trouverons sans doute le texte complet de la communication présentée par le P. Th. au Congrès byzantin d'Athènes en 1930, et intitulée : *L'activité traductrice et hagiographique des Byzantins à l'abbaye de Saint-Denis* (cf. *Actes du III^e Congrès international d'études byzantines*, édités par A. C. Orlandos, 1932, p. 125-26).

FR. HALKIN.

* Claudius VAILLAT. *Le Culte des Sources dans la Gaule antique*. Paris, Leroux, 1932, in-8°, xx-119 pp., ill.

L'étude érudite de M. Vaillat se termine par cette conclusion judicieuse : « Rien n'est plus difficile, on en conviendra, que de faire le point de démarcation entre les pratiques relevant de la tradition chrétienne et d'autres appartenant à des croyances antérieures » (p. 107-108). On ne saurait mieux dire. Certains archéologues et folkloristes, très compétents dans leur domaine, ont un peu accoutumé le public à considérer comme inévitable une conclusion où les saints sont présentés comme les successeurs des dieux, et où les saintes remplacent les nymphes des fontaines. M. V., au terme d'un répertoire qui paraît fort complet, se contente d'indiquer brièvement, par quelques exemples choisis, comment l'Église livra une guerre sans merci aux superstitions qui régnaient autour des sources ; et cela non seulement par des attaques directes, mais aussi en tournant la difficulté, en substituant aux divinités locales le nom des apôtres de la Gaule (surtout S. Martin) et des saints célèbres par leurs

miracles. L'historien et l'archéologue, sinon peut-être l'hagiographe et le folkloriste, trouveront dans ces pages (malheureusement sans aucun index) un sommaire judicieux et raisonné des détails accumulés par les érudits sur le culte des sources en Gaule à l'époque romaine : liste des divinités nommées, sources sacrées à divinités innomées, culte, temples et lieux de culte. Ensuite, la preuve de l'origine pré-romaine du culte des sources : documents empruntés à l'archéologie, à la linguistique, au folklore. M. V., quoique sans doute il eût parfaitement le droit de limiter étroitement son sujet, aurait pu l'éclairer davantage en évoquant plus largement la masse énorme de renseignements sur le culte des sources dans les pays qui sont restés, jusqu'aux temps modernes, d'expression et de mœurs celtiques, en Irlande notamment et en Cornouaille britannique. D'un autre côté, il a peut-être parfois accordé trop de créance aux étymologies et aux interprétations mythologiques de John Rhys. P. GROSJEAN.

* Zacarias GARCIA VILLADA. *Historia eclesiástica de España*. Madrid, Razón y Fe, Tomo II, parte I, 1932, in-8°, 349 pp.

* W. S. PORTER. *Early Spanish Monasticism*, dans *Laudate. Quarterly Review of the Benedictines of Nashdom*, t. X (1932), p. 2-16, 66-80, 156-168.

* A. LAMBERT, O. S. B. *La famille de Saint Braulio et l'expansion de la Règle de Jean de Biclar*. Extrait de la *Revista Zurita*, 1933, 18 pp.

* *Handbuch des Spanienkunde*. Frankfurt a. M., Diesterweg, 1932, in-8°, xvi-425 pp., illustrations. (= *Handbücher der Auslandskunde*, Bd. 5).

* Josep GUDIOL I CUNILL. *Nocions d'Arqueologia sagrada catalana*. Seconde édition, t. I, Barcelone, Porté, 1931, in-8°, 351 pp., illustrations.

Le P. Garcia Villada croyait pouvoir publier dans un avenir assez proche les volumes suivants de son *Historia eclesiástica de España* (cf. *Anal. Boll.* XLVIII, 403). Pendant trente ans, il avait réuni tous les matériaux nécessaires à cette grande entreprise. Malheureusement en 1931, lors des incendies sacrilèges, dont plusieurs villes d'Espagne furent le théâtre, presque toutes les notes patiemment accumulées par l'auteur, furent la proie des flammes. Seul le manuscrit du second volume échappa au désastre. Dans la préface, le P. G. V. retrace en termes émus comment il dut assister impuissant à l'anéantissement de l'œuvre à laquelle il avait consacré de longues années de travail. Une des pertes les plus regrettables est celle du manuscrit des *Fastes épiscopaux* des anciens diocèses d'Espagne. Qui comblera mainte-

nant cette lacune, si préjudiciable au progrès des études historiques ? Malgré les difficultés de l'heure présente, le P. G. V. a pu imprimer le second volume. En prenant congé du lecteur, il exprime le souhait de continuer l'œuvre commencée. Ce souhait sera partagé par tous ceux qui s'intéressent à l'histoire d'Espagne.

Le nouveau volume, dont le premier tome seul a paru, embrasse la période qui s'étend du début des invasions (406) à la chute de la monarchie wisigothique (711). La vie de l'Église, surtout après la conversion du roi Récarède au catholicisme (587) est si intimement mêlée à la vie de la nation qu'il est impossible de retracer l'une sans l'autre. Le premier tome est consacré aux relations de l'Église et de l'État, et à l'organisation ecclésiastique. Le second aura pour objet la liturgie et la culture wisigothiques.

Pendant près d'un siècle, la péninsule a été ravagée par les invasions. Sauf les byzantins, tous les envahisseurs étaient païens ou ariens. Sans doute le pouvoir de ces rois barbares n'était ni assez fort ni assez centralisé pour déclencher dans tout le pays une persécution générale, mais les vexations étaient fréquentes, et le clergé et les fidèles vivaient sous la menace des sévices les plus graves. Notre information pour cette époque n'est pas très abondante et nous n'entrevoyons qu'assez imparfaitement comment, au milieu du désarroi général, l'Église d'Espagne parvint à se défendre et à vivre. Mais après que le pays eut recouvré son unité politique et religieuse, on constate que, malgré la longueur de l'épreuve, l'Église a résisté victorieusement et que presque sur tous les points du territoire, elle a maintenu sa hiérarchie et ses institutions.

Le fait le plus saillant des dernières années de la persécution religieuse, qui prit fin avec le règne de Léovigilde, est la mort du fils de ce roi, Herménégilde. Il s'en faut de beaucoup que la voix populaire ait immédiatement rangé Herménégilde parmi les saints. Les témoignages contemporains, émanés pourtant d'un milieu catholique et espagnol, ne sont pas favorables à Herménégilde et enregistrent sa mort comme un vulgaire assassinat. A leurs yeux, le fils de Léovigilde ne fut qu'un révolté. Le premier à parler d'Herménégilde comme d'un martyr de la foi, est le pape S. Grégoire, dans le troisième livre des Dialogues. Cette manière de voir heurtait sans doute la susceptibilité des Espagnols, car l'auteur des *Vitae Patrum Emeritensium* (BHL. 2530) en copiant le texte de S. Grégoire y introduisit une modification significative. Au lieu d'écrire : *Post cuius* (Leovigildi) *mortem Recharedus rex non patrem perfidum, sed fratrem mar-*

t y r e m, sequens, ab arianae haeresis pravitate conversus est, il écrit : *Post cuius crudelissimam mortem venerabilis vir Reccaredus princeps... qui non patrem perfidum sed Christum dominum sequens ab arianae haereseos pravitate conversus est*. Le silence de tous les documents de la liturgie mozarabe est aussi fort caractéristique. Herménégilde dut à des étrangers les honneurs des autels. Le texte de S. Grégoire fut copié par Bède, par Florus et de là pénétra dans les martyrologes postérieurs. Ce n'est qu'en 1581 que Sixte V ratifia le culte rendu à S. Herménégilde.

Le P. G. V. a peut-être trop simplifié sa tâche en se contentant de recueillir les principaux témoignages que l'histoire nous a transmis et de formuler, sans toutefois la justifier suffisamment, la conclusion suivante : « Il est certain qu'Herménégilde est mort pour avoir refusé d'accepter la foi arienne, et par le martyre, il lava dans son sang la faute qu'il avait pu commettre, en prenant les armes contre son père. » Puisque, d'après les textes dont nous disposons, la thèse du martyre ne repose que sur le passage des Dialogues de S. Grégoire, ce texte aurait dû être soumis à un examen détaillé. S. Grégoire attribue la conversion de Récarède et du peuple wisigothique aux mérites de S. Herménégilde. *Nec mirum quod vere fidei praedicator factus est, qui frater est martyris, cuius hunc quoque merita adjuvant, ut ad omnipotentis Dei gremium tam multos reducat*. Le P. G. V. [remarque que dans l'homélie prononcée par S. Léandre au III^e concile de Tolède (589) à l'occasion de l'abjuration de Récarède, le saint évêque ne mentionne même pas le nom d'Herménégilde. Mais il est encore beaucoup plus surprenant que S. Grégoire lui-même, écrivant à S. Léandre et à Récarède pour leur exprimer la joie qu'il éprouve en apprenant le retour de tout un peuple à la foi, ne fasse pas la moindre allusion à Herménégilde ni à son martyre. A plusieurs reprises, le pape revient sur le rôle que le roi a joué dans cette grande œuvre : *quod per excellentiam tuam cuncta Gothorum gens ab errore Arrianae hereseos in fidei rectae soliditate translata est... quae per vos acta sunt... de conversione igitur Gothorum in vestro opere*. S. Grégoire recommande au roi de garder, après une action si éclatante, l'humilité et d'en rapporter tout le mérite à Dieu. N'était-ce pas l'occasion de rappeler le martyre de son frère ?

Plus loin (p. 57), le P. G. V. écrit : « Pendant le moyen âge, le souvenir d'Herménégilde disparaît presque complètement, et S. Valère est le seul qui lui applique le qualificatif de martyr ». Il

est exagéré de dire que le souvenir d'Herménégilde disparaît presque complètement. Il suffit de parcourir quelques chroniques pour voir que la mémoire du fils de Léovigilde restait vivante parmi les écrivains du moyen âge. La comparaison des formules qu'ils employent est d'ailleurs intéressante. Par exemple les chroniques qui s'inspirent d'Isidore de Séville, modifient légèrement le texte relatif à la mort d'Herménégilde et donnent des événements une version qui se rapproche de celle de S. Grégoire. Quant au témoignage de S. Valère, que signale le P. G. V., il vaut mieux ne pas en tenir compte, car, comme le fait remarquer Mgr Duchesne, nous avons ici affaire « non point à une tradition, mais à la fantaisie d'un auteur assez bizarre ».

Il est difficile de se faire une idée de l'importance du clergé arien dans le royaume wisigothique au moment de la conversion de Récarède. Huit évêques ariens signèrent les formules de rétractation du concile de 589. Quoi qu'il en soit l'union religieuse ne semble pas avoir rencontré d'obstacles très sérieux, et l'œuvre législative des conciles nationaux et provinciaux, acheva dans tout le territoire de la péninsule, l'œuvre d'unification. En peu de temps l'Église d'Espagne fut dotée d'une législation canonique que pouvaient lui envier les autres églises de la chrétienté. Également riche est la législation monastique : Règles de Donat, de Jean de Biclar, de S. Isidore, de S. Fructueux, de S. Léandre. Les deux premières sont malheureusement perdues. Le P. G. V. a réservé deux chapitres à cet important sujet : Ch. XIV. Origine et développement du monachisme espagnol. Ch. XV. Moines célèbres de cette période : S. Millan de la Cogolla, S. Fructueux, S. Valère, S. Turibius de Liebana.

Quelques aspects du monachisme espagnol ont été étudiés par le P. G. V. tandis que d'autres, qui ne sont pas sans intérêt, ont été négligés. Puisque l'auteur traitait ex professo la question des origines du monachisme, n'était-il pas tout indiqué d'étudier jusqu'à quel point les us et coutumes wisigothiques étaient tributaires d'influences étrangères ? Dans quelle mesure les monastères fondés par S. Martin de Braga, et S. Fructueux conservèrent-ils des traces d'influence byzantine ? La règle de S. Benoît a-t-elle eu une influence sur la *Regula monachorum* de S. Fructueux et sur celle de S. Isidore ? Les différents textes connus sous le nom de règle de S. Augustin, ont-ils eu quelques attaches avec l'Espagne ? Autant de questions. Il en est d'autres, qui mériteraient d'être traitées. Le P. G. V. passe sous silence la *Regula consensoria* qui est sûrement espagnole. Dans

le volume précédent, il l'avait signalée incidemment, mais sans se prononcer ni sur le genre de vie qu'elle prescrit, ni sur le caractère priscillianiste que D. De Bruyne prétend y avoir découvert. Pour décrire la vie d'un monastère de femmes, l'auteur aurait pu s'inspirer non seulement de la règle de S. Césaire d'Arles (p. 306), mais aussi d'un texte espagnol, de la *Regula ad virgines* qui se trouve dans le manuscrit a. I. 13 de la Bibliothèque de l'Escurial.

Si, dans l'ensemble, nous sommes relativement bien informés sur les règles monastiques en vigueur à l'époque wisigothique, nous ne savons que très imparfaitement dans quels monastères elles étaient appliquées. Comme le faisait récemment remarquer le P. Perez de Urbel (*Los monjes españoles y la reconquista*, dans le *Boletín de la Academia de la Historia*, t. 101, 1932, p. 96), il n'était pas rare que chaque abbé introduisit dans son abbaye une règle formée des prescriptions empruntées à différents codes monastiques et qu'ainsi chaque monastère possédait ses observances particulières. Malgré cette diversité, D. Lambert, excellent connaisseur en la matière, croit pouvoir discerner trois types principaux de vie cénobitique : le type africain, dont le *monasterium Servitanum* serait le principal représentant ; le type gallican dont Asan serait le premier témoin, et enfin un type autochtone dont on trouverait des traces par exemple dans les monastères fondés par S. Martin de Dumium.

Dans la notice consacrée au saint ermite de la Cogolla, S. Emilien, le P. G. V. ne fait guère que résumer la *Vita* écrite par S. Braulio. Il effleure en passant quelques points controversés sans prendre une position tout à fait nette. Au sujet de la liste des abbés, successeurs de S. Emilien, il accepte, sans formuler la moindre réserve, le témoignage du manuscrit F. 186, de la bibliothèque de l'Académie d'histoire de Madrid. Ne faut-il pas ranger ce texte parmi les autres listes apocryphes, transcrites dans différents manuscrits du même fonds ? M. Gomez Moreno, qui a étudié ces documents, leur dénie catégoriquement toute autorité (*Iglesias mozárabes*, p. 291). L'organisation monastique du Bierzo, que l'on appelle volontiers la Thébaïde espagnole, aurait pu être décrite avec plus de précision, et le résumé que le P. G. V. donne de la biographie de S. Fructueux et de S. Valère laisse dans l'ombre quelques aspects vraiment typiques de la vie religieuse de ces monastères, plus spécialement des monastères doubles, sur lesquels le P. H. Hilpisch, O.S.B., a naguère attiré l'attention (*Die Doppelklöster. Entstehung und Organisation*, dans les *Beiträge zur Geschichte des alten Mönchtums und der Benediktiner-*

ordens, Heft 15.) Le paragraphe où cette matière est traitée, ne met pas dans en relief suffisant l'intérêt de cette institution.

Depuis longtemps les historiens discutent au sujet de la personne de Turibius, fondateur de Liebana. Faut-il l'identifier à Turibius d'Astorga ou à Turibius de Palentia, ou bien est-il un personnage distinct? Le P. G. V., à son tour, pose la question mais ne conclut pas. D'après lui, la pénurie de documents ne permettrait pas d'éclaircir cette question. Une étude du P. V. De Buck sur ce sujet semble avoir échappé au P.G.V. Dans le t. XIII des *Acta SS. Octobris*, se trouve une dissertation intitulée : « De tribus Turibiis Hispanis, Asturicensi, Palentino et Libanensi », p. 226-30. Après avoir montré qu'ici également, comme souvent en Espagne, les faussaires des *xvi^e* et *xvii^e* siècles ont tout brouillé, le P. De Buck distingue Turibius de Liebana de ses deux homonymes. Les corps de ces derniers n'auraient jamais reposé à Liebana : « Sed neque Turibius Asturicensis, neque Palentinus, illic quievisse videntur » (p. 229).

Le second livre de l'*Historia eclesiástica de España* se termine par deux notes relatives l'une à un fragment inédit du premier *Apologeticum* de S. Julien de Tolède, l'autre, aux œuvres de S. Valère, moine de Bierzo.

Le Rev. W. S. Porter a publié, sous le titre de *Early Spanish Monasticism*, une série d'articles sur l'histoire monastique d'Espagne. Les sources principales y sont clairement résumées.

Le même auteur a, en outre, publié une note au sujet de l'édition récente de l'antiphonaire de León par les bénédictins de Silos (*A Note on the Mozarabic Kalendar*, dans *The Journal of Theological Studies*, t. XXXIV, 1933, p. 144-50). Jadis, D. Férotin n'avait pu étudier à loisir cet important manuscrit. Dans l'introduction du *Liber Ordinum* (p. xxxii; cf. du même auteur le *Liber Mozarabicus Sacramentorum*, p. 913) il rappelle dans quelles conditions défavorables, il dut inventorier les manuscrits de León. Rien d'étonnant si les copies qu'il en a prises ne sont pas exemptes d'erreurs. On voit aujourd'hui par l'édition de Silos qu'il en avait commis quelques-unes dans sa transcription du calendrier mozarabe. M. P. le reproduit à son tour d'après l'édition de Silos, en signalant pour chaque notice les autres calendriers mozarabes, dans lesquels elle est représentée. Cette édition peut donner lieu à quelques méprises, car en reconstituant de la sorte le calendrier liturgique, l'auteur n'a pas indiqué si la formule se retrouve exactement mot à mot dans tous les témoins. Or il s'en faut de beaucoup et les variantes qu'elles présentent ne peu-

vent être négligées. Quoi qu'il en soit, l'édition de D. Férotin devra être contrôlée d'après l'édition de Silos. Il serait même souhaitable, d'avoir une reproduction photographique des feuillets du calendrier ; car en comparant l'édition de Silos avec un fac-similé qui se trouve dans la *Paleografia española* de A. Millares Carlo, (mois de mars et d'avril), nous avons constaté qu'il y a hésitation et divergence sur quelques points.

Ainsi que nous le rappelions plus haut, Jean, abbé de Biclár, avait composé une règle monastique aujourd'hui perdue. Le P. Lambert, qui a lu et relu les textes anciens de l'Espagne chrétienne, a relevé quelques indices, qui permettent de découvrir avec plus ou moins de probabilité où la règle de Jean de Biclár aurait été observée. De la Catalogne ce document aurait émigré dans l'Aragon, grâce au zèle des membres de la famille de S. Braulio. C'est ce code ascétique qu'aurait adopté le monastère des XVIII martyrs et aussi le monastère de San Millán de la Cogolla. Ainsi que le fait remarquer le P. Lambert, les indices qu'il a recueillis jusqu'ici, ne sont pas décisifs mais autorisent à considérer cette hypothèse comme vraisemblable.

La maison d'édition Diesterweg de Francfort, publie une série de manuels sur les principaux pays du monde. Après la France, l'Angleterre, l'Amérique, voici l'Espagne. Aucun aspect n'a été négligé : description géographique, économique, politique, institutions, histoire du droit, de la langue, de la culture, de l'art, de la littérature, de la musique, de la religion et de la philosophie. Chaque section a été traitée par un spécialiste. L'histoire littéraire a été confiée à M. Adalbert Hämel, professeur à l'université de Wurzburg. En 70 pages il a tracé une large esquisse, qui est une excellente initiation. Très clairement il a dégagé les influences qui, au cours des siècles, ont contribué à donner à l'Espagne des œuvres originales et puissantes. Le P. Mager, O.S.B. qui avait à décrire la physionomie religieuse de l'Espagne, reconnaît que c'est là une tâche difficile, pour laquelle les études préparatoires font presque défaut. Rien n'est plus vrai. Il s'est acquitté de sa tâche en mettant en relief quelques aspects du génie religieux de l'Espagne. Peut-être aurait-il pu les grouper dans un ordre plus rigoureux. Ni M. Hämel, ni le P. Mager ne semblent s'être inspirés des études de M. Maurice Legendre (*Littérature espagnole ; Portrait de l'Espagne*) Il est peu d'auteurs cependant qui aient compris d'une manière plus pénétrante certaines formes du génie espagnol.

La première édition des *Nocions d'Arqueologia sagrada catalana*,

parut en 1902 et fut presque immédiatement épuisée. L'auteur, Josep Gudiol i Cunill en avait préparé une nouvelle dans laquelle il tenait compte des découvertes récentes et des nombreuses publications qui ont vu le jour pendant ces trente dernières années. La mort l'a surpris avant qu'il ait pu terminer la révision de son manuel. Un parent de l'auteur, M. Josep Gudiol i Ricart, aidé par le directeur actuel du musée de Vich, M. Eduard Junyent, a achevé le travail. La deuxième édition comprendra deux volumes, le premier seul a paru. Nous attendrons donc pour en parler avec plus de détails d'être en possession de l'ouvrage complet. B. G.

* John A. DUKE. *The Columban Church*. Oxford, University Press, 1932, xii-200 pp.

On a beaucoup étudié la carrière de S. Columba d'Iona, mais il n'existait pas de monographie sur les églises qui se réclament de lui. M. Duke s'est efforcé de combler cette lacune. Le titre indique que, pour l'auteur, l'église de S. Columba est une église séparée. Tout le volume est écrit en confirmation de cette thèse, et avec un visible parti pris. Il n'est guère de page où nous n'aurions à reprendre quelque erreur. On constate avec regret que trop souvent l'historien s'est contenté de travaux de seconde main, au lieu de puiser directement aux sources, particulièrement à celles de langue celtique. Il faut cependant reconnaître, à la louange de l'auteur, qu'il ne s'est pas laissé entraîner à la suite de M. Douglas Simpson (cf. *Anal. Boll.* XLVI, 197). A condition de tenir compte de ces remarques, on trouvera chez M. D. une exposition assez complète des origines chrétiennes dans les îles britanniques, de la croissance et du déclin des fondations de S. Columba, des caractéristiques de ces Églises. Parmi les appendices, des remarques sur les plus anciens monuments chrétiens de l'Écosse, sur le lieu de naissance de S. Ninnian et de S. Patrice, sur les Culdées, sur la liturgie et sur les fondations et commémorations des saints celtiques.

A propos de l'indépendance, vis-à-vis de Rome, de l'Église irlandaise, M. D. se permet coup sur coup deux habiletés (p. 135). D'abord il écrit que, sur cette question, M. M. V. HAY, l'auteur de *A Chain of Error in Scottish History* (cf. *Anal. Boll.* XLVI, 197) laisse sans réponse, qu'il ignore même totalement le traité, déjà ancien, mais, faute de mieux, resté classique chez les anglicans, de W. BRIGHT, *The Roman See in the Early Church* (pp. 1-214, 357-422). Or M. Hay, dans la série des nombreux ouvrages qu'il a étudiés de façon criti-

que, place expressément la monographie de Bright sur le même sujet : *Chapters of English Church History*. Ensuite, afin de prouver que S. Patrice ne détenait aucun pouvoir de Rome, M. D. renvoie, sans plus, à ces quelques mots du début de l'Épître (BHL. 6493) : *Hiberione a Deo constitutus episcopum me esse fateor*. A supposer que ces mots soient d'une clarté limpide et qu'ils excluent toute intervention de Rome, là n'est pas toute la question. Les discussions dont les érudits l'ont entourée montrent bien qu'elle n'est pas aussi simple que M. D. veut le faire croire. M. D. traduit : « I confess that I am a bishop, appointed by God in Ireland ». Mais ce début de l'Épître est difficile, et peut-être M. N. J. D. White n'en a-t-il pas encore apporté d'explication satisfaisante, au cours de ses études sur le texte des écrits de S. Patrice. Le voici d'après la dernière édition de M. White (*Libri Sancti Patricii*, London, 1918) : *Patricius peccator indoctus scilicet : — Hiberione, a Deo constitutus, episcopum me esse fateor. Certissime reor a Deo accepi id quod sum. Inter barbaras itaque habito proselitus et profuga ob amorem Dei. Testis est ille si ita est*. Il n'y a pas lieu de tenir compte de la variante *constitutum* du manuscrit Fell 4 contre les trois autres témoins. *Constitutum* est assurément une correction. L'autre variante n'est pas sans importance : le premier *a Deo* manque dans trois témoins, il ne se lit que dans le ms. de Paris 17626, et s'explique, nous semble-t-il, comme une dittographie de *a Deo* qui suit presque immédiatement. M. White, qui rejette *constitutum*, nous paraît avoir eu tort de recevoir *a Deo*. L'hymne de S. Sechnall (BHL. 6495) contient, il est vrai, l'éloge suivant de S. Patrice :

*Constans Dei timore et fide immobilis
Super quem aedificatur, ut Petrus, ecclesia
Cuiusque apostolatum a Deo sortitus est
In cuius portae adversus inferni non praevalent.*

Ce parallèle, où se rencontre l'idée de l'Église universelle fondée sur S. Pierre, ne suffit pas à montrer que les mots et l'idée *a Deo* doivent se lire deux fois de suite au début de l'Épître. Mais revenons à ce passage. La phrase ne tient pas. Coupons-la autrement. Un simple changement de ponctuation établira un sens très acceptable. Il trouve un parallèle rigoureux, pour le fond comme pour la forme, à la fin de la Confession (BHL. 6492) : *quam Patricius peccator indoctus scilicet Hiberione conscripsi*. Nous obtenons ainsi : *Patricius, peccator indoctus scilicet Hiberione constitutus. Episcopum me esse fateor. Certissime reor a Deo accepi id quod sum. Inter barbaras, etc.*

En ce qui concerne le lieu de naissance de S. Patrice, M. D. résume assez clairement les principales hypothèses. Mais il ne faut pas invoquer en faveur de Dumbarton la tradition populaire (p. 148), ou s'imaginer que S. Patrice ne pouvait employer que vis-à-vis des gens de Dumbarton le terme de concitoyens (*civibus meis*, cité pp. 146, 147). La citation, d'ailleurs, est inachevée chez M. D. Le texte porte *non dico civibus meis neque civibus sanctorum Romanorum*. En d'autres termes, il ne s'agit pas du lien civique qui unirait Patrice à des sujets de Coroticus, mais du droit de cité romaine qui unit ces gens de Coroticus aux chrétiens de l'Empire (*sancti Romani*).

L'auteur renvoie, sans plus, au ms. H. 2. 16 de Trinity College pour un conte sur les rapports de S. Columba avec le roi Aidan de Dal Riada. (p. 130). Ce codex n'est autre que le fameux Livre jaune de Lecan, vaste in-folio de près de mille colonnes. Pour identifier la pièce, il suffisait de renvoyer à PLUMMER, *Miscellanea Hagiographica Hibernica*, Catalogue n° 111. Ce texte a été d'ailleurs édité par STOKES, *Goidelica*, p. 156. Pour la Vie gaélique de S. Columba M. D. cite le ms. d'Édimbourg (PLUMMER, op. c., n° 26) ; elle est accessible maintenant dans les *Scottish Gaelic Studies*, t. II (1928), p. 111-71. Le Catalogue de Plummer eût rendu à M. D. de grands services, en lui fournissant d'utiles suppléments d'information, par exemple sur les causes de l'exil de S. Columba (p. 64-65). Quant à la méthode d'interprétation qui consiste à rationaliser les miracles et à admettre l'historicité du résidu, M. D. l'emploie souvent sans paraître se douter qu'elle est depuis longtemps abandonnée.

En matière de comput pascal, il est dangereux de trop s'appuyer sur certaines interprétations modernes. Les résultats atteints par B. Mac Carthy, en particulier, sont loin d'être précis et définitifs, M. D. ne s'est pas relu : quand le 14 nisan tombait un dimanche, le comput romain ne reportait pas la fête au 20 (p. 94), un samedi, mais au dimanche 21.

Pour M. D., le père de S. Patrice était décurion et diacre à la fois (BHL. 6492, ch. 1 : *Patrem habui Calpornum diaconum* ; BHL. 6493, ch. 10 : *Decorione patre nascor*). L'hypothèse de M. Eoin Mac Neill (dans WALSH, *Saint Patrick*, p. 28) semble devoir réunir désormais tous les suffrages : *diaconum* est une *lectio facilior* pour *decurionem*. P. 147, ligne 6, lire : *vicum*. *Leiginn* en irlandais n'a pas le sens de professeur (p. 118) ; c'est *fer leiginn* qu'il faut dire. Des textes en caractères gaéliques sont incorrectement transcrits (par exemple, p. 118, note 1). M. D. semble attacher une importance particulière

au fait que le samedi, à Iona, s'appelait en latin *sabbatum* (p. 79). Quel autre nom voudrait-il qu'on lui eût donné? P. GROSJEAN.

* H. O'Neill HENCKEN. *The Archaeology of Cornwall and Scilly*. London, Methuen, 1932, in-8°, xvii-340 pp., cartes, illustr. (= *The County Archaeologies*).

Pour l'archéologue et l'historien, aucune province anglaise n'est plus intéressante que le Cornwall, dernier refuge, au sud-ouest, des civilisations qui se sont succédé dans l'île de Bretagne. M. H. a écrit sur l'archéologie du Cornwall et des îles Scilly un travail très développé, encore inédit, dont le présent volume résume quatre chapitres, à l'usage du grand public. L'ouvrage original peut être consulté en manuscrit au British Museum, à l'université de Cambridge et au Musée de Truro. En attendant sa publication intégrale, l'*editio minor* rendra de bons services. C'est en effet la première fois qu'un archéologue étudie le Cornwall à part et d'ensemble. M. Charles Henderson, le meilleur connaisseur de l'histoire ecclésiastique cornouaillaise, a collaboré largement aux pages où M. H. traite du Cornwall à l'époque chrétienne. P. 201, on désirerait une référence plus précise à la Vie (ou aux Miracles?) de S. Jean l'Aumônier. P. 214, au lieu de *Juniavus*, lire plutôt *Viniavus*. Quant aux inscriptions en caractères ogamiques ou latins, contenant un simple nom propre au génitif, nous pensons que les textes irlandais rendent insoutenable l'explication proposée par M. H. (p. 264-95). Il ne faut point entendre : « le corps d'un tel », mais : « la pierre d'un tel ». C'est une expression consacrée dans la tradition épique des Celtes.

P. GROSJEAN.

* Anselmo M. TOMMASINI. *I Santi Irlandesi in Italia*. Milano, Vita e Pensiero, 1932, in-8°, 444 pp.

Ce volume est consacré aux *peregrini* irlandais en Italie. La première et la troisième sections (histoire du mouvement religieux irlandais, et comparaison avec le mouvement franciscain) retiendront moins l'attention que les pages assez fortement documentées où le P. T. traite séparément des dix-sept saints irlandais ou prétendus tels, qui sont honorés dans cent-vingt paroisses italiennes environ. Ce sont S. Patrice, S^{te} Brigitte de Kildare, S. Gall, S. Ursus d'Aoste, S. Gunifort de Pavie, S. Colomban de Bobbio, S. Cumianus de Bobbio, S. Fulco de Plaisance, S. Émilien de Faenza, S. Peregrinus des Alpes de Garfagnana (avec quelques autres saints connus sous le nom de Peregrinus), S. Frigidianus et S. Silaus de Lucques, S. Donat

et S. André de Fiesole, S^{te} Brigitte vénérée à Opaco, S. Cataldus de Tarente, enfin le B. Thaddée Machar d'Ivrée. A propos de chacun de ces personnages, le P. T. fournit avec une notice biographique, d'utiles renseignements : églises, couvents, chapelles, hospices, toponymie et folklore. Ces pages, malheureusement dépourvues d'index, rendront de bons services. Il s'en faut pourtant que les biographies rédigées par le P. T. soient autant qu'il le dit au courant des derniers travaux, ou même pleinement satisfaisantes dans l'emploi des études plus anciennes. A beaucoup de bonne volonté et de patience, l'auteur ne joint pas toujours assez de critique. Et il a négligé la précaution élémentaire de faire contrôler un travail écrit d'enthousiasme.

P. GROSJEAN.

* J. E. B. GOVER, A. MAWER et F. M. STENTON. *The Place-Names of Devon*. Cambridge, University Press, 1931 et 1932, in-8°, deux vol., LX-334 et XIV+335-754 pp., avec cartes (= *English Place-Name Society*, Vol. VIII et IX).

* IDD. *The Place-Names of Northamptonshire*. 1933, in-8°, LII-311 pp. (= Même collection, Vol. X).

* A. MAWER. *A Survey of the Place-Names of Wales*. Cardiff, Prifysgol Cymru [Université du Pays de Galles], 1932, in-8°, 11 pp.

L'examen des quelque 7500 noms de lieux relevés dans le Devon (sans parler des noms portés par des pièces de terre) conduit à des résultats tout à fait inattendus, que les éditeurs indiquent avec maîtrise dans leur Introduction. Alors que dans ce comté, le dernier comté anglais avant le Cornwall, la frontière linguistique est toute proche, les noms celtiques sont très maigrement représentés. La toponomastique permet de donner une idée beaucoup plus précise qu'on ne s'en était formé jusqu'à ce jour, de la date et des conditions de la pénétration germanique dans le Devon. Voici ce qu'elle nous apprend, grâce en partie à un document hagiographique, la *Vita Bonifacii* (BHL. 1400), qui nous mentionne le monastère *quod priscorum nuncupatur vocabulo Adescanastre*, c'est-à-dire Exeter, avant 690. Les gens du Wessex pénétrèrent dans la vallée de Taunton vers 658, et dès avant la fin du VII^e siècle ils étaient établis jusqu'à l'Exe. Le reste du comté, nord et ouest, leur fut ouvert sans doute en 711. En tout cas, nous avons affaire ici à une colonisation plus tardive que dans les autres parties du sud de l'Angleterre. La forme des toponymes en est un indice certain. Mais la chose la plus curieuse que nous indique ce relevé, c'est que la population celtique avait vidé les lieux à peu près entièrement, au point que les noms qui subsistent se réduisent à une trentaine, plus quelques douteux. Il sem-

ble même que presque aucun des toponymes celtiques n'indique la persistance d'un groupe d'habitants Bretons. Une seule explication est possible : il faut mettre ce fait en corrélation avec l'émigration bretonne en Armorique. Les gens de la Domnonia, le Devon actuel, se sont retirés en bloc devant l'invasion pour se réfugier au delà des mers. Cette conclusion importante et désormais indéniable trouve, croyons-nous, une confirmation dans un important document littéraire, que les éditeurs du *Survey* ne mentionnent point à ce propos. A-t-on assez reproché à Gildas, le moine breton aux accents prophétiques, d'exagérer quand il parle des malheurs de son peuple, pressé par les ennemis et rejeté par eux à la mer ? Exagération manifeste, sans doute, s'il s'agit de toute la Bretagne romanisée. D'autres volumes de l'English Place-Name Society, dont nous avons rendu compte en leur temps (*Anal. Boll.*, XLVI, 412 ; XLIX, 186) en fournissent la preuve. Mais n'est-il pas permis de supposer que Gildas, assez mal informé sur les débuts de la conquête germanique (on en a des indices probants), parle des choses qu'il voit et des événements qui se préparent sous ses yeux ? Pour la Domnonia, en effet, la toponomastique le démontre, sa description est précise. Les progrès des peuples germaniques se sont faits, d'ailleurs, avec une lenteur relative, qui devait permettre l'exode en masse. Une remarque enfin à propos du nom même du comté : n'y a-t-il pas lieu de rappeler au moins les Fir Domnann d'Irlande ?

On ne pouvait s'attendre assurément à voir des résultats aussi inattendus couronner les labeurs de MM. G., M. et S. dans le Northamptonshire. Et pourtant le relevé a été poussé, pour ce comté, jusqu'à mentionner presque tous les noms des champs et des pièces de terre, ce qui n'avait pu être réalisé ailleurs. Il n'y avait pas à espérer de voir jaillir une lumière inattendue sur les origines si mal connues du Northamptonshire. On note cependant que l'influence scandinave fut plus profonde qu'on ne l'avait soupçonné, plus profonde que dans les autres comtés du centre et du sud examinés jusqu'ici. A signaler deux sources dédiées à la mémoire de S. Rumbald : St. Rumbald's Well à Brackley et à King's Sutton. La première est mentionnée au xvi^e siècle par Jean LELAND, dans son *Itinerary*, ed. L. T. SMITH, t. II, p. 37 : « S. Rumoldes Welle, wher they say that, within a fewe dayes of his birth he prechid ». Le même auteur a recueilli une tradition qui fait naître ce saint à King's Sutton, et qu'à un mille de là, une chapelle lui était dédiée. C'est l'occasion de noter que ce nom dont le français a fait Rombaut, n'a rien de

celtique. On n'a pas d'autres renseignements sur le S. Rumold du Northamptonshire.

La brochure de M. Mawer contient le texte d'une conférence faite aux membres du conseil académique de l'Université de Galles. C'est un exposé très intéressant et fort pratique, de la manière dont fonctionne le *Survey of English Place-Names*. Il a pour but d'aider à constituer un relevé similaire pour le Pays de Galles. Personne plus que nous ne souhaite la réalisation rapide de ce projet. On sait, en effet, combien l'hagiographie locale a marqué son empreinte sur la toponymie galloise.

P. GROSJEAN.

* Leslie Webber JONES. *The Script of Cologne from Hildebald to Hermann*. Cambridge Mass., 1932, in-fol., xiv-98 pp., 100 planches (= *The Mediaeval Academy of America*, Publications n° 10).

* Karl CHRIST. *Die Bibliothek des Klosters Fulda im 16. Jahrhundert. Die Handschriften-Verzeichnisse*. Leipzig, Harrassowitz, 1933, in-8°, xiv-343 pp. (= *Zentralblatt für Bibliothekswesen*, Beiheft 64).

* Cunibert MOHLBERG. *Katalog der Handschriften der Zentralbibliothek Zürich. I: Mittelalterliche Handschriften*. Erste und zweite Lieferung. Zürich, in-4°, 156 pp.

Peu d'époques se sont attachées comme la nôtre à l'étude externe des manuscrits. Non seulement on relève les moindres particularités qui peuvent concourir à mettre en valeur le témoignage des recueils anciens ; on les examine avec des minuties de laboratoire, pour eux-mêmes : matière, types d'écriture, ponctuation, abréviations, division en cahiers, réglure, enluminure, reliure. On établit dans quel milieu ils naquirent, leur degré de parenté avec les produits présumés d'un même *scriptorium*. On suit à la trace, dans les catalogues qui ont survécu, leurs pérégrinations souvent nombreuses. Bref, on confère au « codex », témoin du passé, un peu de la dignité d'une personne vivante.

Il y a quatre ans, dans un article de la revue *Speculum* (t. IV, p. 27-61), M. Jones, professeur à New York, s'était longuement occupé du recueil n° 106 de la Dombibliothek (devenue récemment la Diözesanbibliothek) de Cologne. On admettait généralement que ce manuscrit avait été exécuté à Saint-Martin de Tours. A l'issue d'un examen rigoureusement complet, M. J. le revendiqua pour le *scriptorium* de la métropole rhénane. Il confirmait par là une opinion déjà émise en passant par M. Kennard Rand, le maître incontesté des études de paléographie en Amérique, et dont on a loué ici même l'ouvrage d'ensemble sur l'école de Tours (t. L, p. 197). L'analyse

des types d'écriture qui se rencontrent dans le manuscrit 106, entraîna M. J. dans une étude approfondie des origines du *scriptorium* de Cologne. Cette enquête fut poursuivie, de l'épiscopat d'Hildebald à celui d'Hermann (785-923), et aboutit, de la façon la plus heureuse, à la magnifique publication que nous annonçons. Celle-ci a été dédiée, comme il se devait, à M. Rand.

Pour la connaissance des manuscrits colonais, l'ouvrage est assurément du plus grand prix, même après le catalogue, excellent pour l'époque, où Jaffé et Wattenbach publièrent en 1874 leur description des recueils de la cathédrale. Parmi ceux-ci il s'en trouve, comme chacun sait, de fort anciens. Le n° 165 date du *vi^e/vii^e* siècle, les n°s 166 et 212, du *vii^e*, plusieurs, du *viii^e*. Certains furent-ils exécutés à Cologne? On n'en saurait décider. Ce n'est qu'avec l'évêque Hildebald qu'on foule un terrain solide. Sous de nombreuses formes, des critères externes, tels que la *subscriptio* suivante : *codex Sancti Petri sub pio patre Hildebald scriptus*, permettent alors des conclusions assurées. A la cathédrale Saint-Pierre, à Saint-Géréon, à Sainte-Marie du Capitole, on dut transcrire de nombreux manuscrits. D'autre part, on en recevait aussi de monastères lointains, dont l'influence s'exerça sans nul doute sur l'école calligraphique du Rhin. Ainsi, l'imitation de Tours se fait sentir fort tôt ; ailleurs on reconnaît la manière irlandaise ou anglo-saxonne. M. Jones a étudié avec méthode et patience les moindres caractéristiques du *scriptorium* colonais. Pour l'originalité, cependant, celui-ci ne saurait rivaliser avec plusieurs autres grands centres où l'on a pu suivre l'évolution de l'écriture. A partir d'Hildebald, la cursive mérovingienne va se simplifiant de plus en plus ; nous assistons ensuite aux diverses transformations de la minuscule caroline, sous Hadebald, Gunther, Willibert et Hermann.

Mais la section de l'ouvrage qui rendra le plus de services contient la description de chacun des vingt huit manuscrits que M. J. a retenus comme ayant été, sans doute possible, exécutés à Cologne pendant la période indiquée. M. J. les a classés chronologiquement, et on peut remarquer ici encore la prudence de l'auteur à ne s'appuyer que sur des données sûres. Une très ancienne liste des manuscrits de la cathédrale — elle date de 833 (cf. P. LEHMANN, *Erzbischof Hildebald und die Dombibliothek von Köln*, dans *Zentralblatt für Bibliothekswesen*, t. XXV, p. 153-58) — lui a été fort utile. Dans cet ensemble, à la vérité, l'hagiographie n'est guère représentée. Notre attention s'est fixée pourtant sur les litanies des Saints con-

tenues respectivement dans les recueils 106 et 137. Celles du manuscrit tant discuté qui porte le n° 106 (f. 73-74^v, des premières années du ix^e siècle), sont nettement rhénanes et ne sauraient venir de Tours. Sur le fac-similé partiel de la planche XLV nous relevons les noms *Cassi, Florenti, Gereon, Victor, Valeri, Euchari, Materne*, qui ne laissent aucune place au doute, quant à leur origine. Les litanies, plus courtes, par lesquelles se termine le sacramentaire n° 137 (f. 181^v-182, de la fin du ix^e siècle ; cf. planche XCVII), sont également colonaises.

Du *scriptorium* rhénan, passons à cet autre, également vénérable : Fulda. Aux temps carolingiens et spécialement sous Rhaban Maur il fut, en Germanie, le centre des lumières. Il y a quatre ans, à propos d'un volume jubilaire que M. Theele venait de consacrer au fonds ancien de cette ville (*Anal. Boll.*, XLVII, 202), nous annoncions la découverte que M. Karl Christ avait faite, à la bibliothèque Vaticane, d'une liste, fort intéressante, de manuscrits ayant appartenu à Fulda vers le milieu du xvi^e siècle (ms. Palat. lat. 1928). En parfait accord avec M. Paul Lehmann, qui dirige l'entreprise inter-académique des *Bibliothekskataloge Deutschlands*, et dont on connaît les beaux travaux sur Fulda, M. C. s'est réservé de faire de la liste palatine et de deux autres inventaires, qui remontent également au xvi^e siècle, l'objet d'une publication spéciale. Celle-ci comprend en outre un ample et minutieux commentaire des trois documents.

Le catalogue du recueil de la Vaticane (V), heureusement identifié par M. C., contribue mieux que tout autre à reconstituer l'état et l'ordonnance de la bibliothèque de Fulda, avant le malheur qui la vint frapper. Elle fut, comme on sait, détruite en grande partie durant la guerre de Trente ans. Perte irréparable, une des plus sensibles qu'ait jamais subies le patrimoine spirituel de l'Allemagne. La liste V fut envoyée à Rome en 1623 avec les manuscrits d'Heidelberg ; elle paraît bien avoir été composée à Fulda, sur la demande de quelque correspondant érudit qui souhaitait posséder un aperçu détaillé des richesses du fonds, surtout au point de vue des études qui l'intéressaient : théologie, Pères, hagiographie, droit canon. De là, le caractère assez éclectique du document, qui est loin de constituer un inventaire complet. Il comprend néanmoins 509 numéros, classés d'après les quelque cinquante « ordines », sous lesquels les manuscrits étaient rangés dans la bibliothèque. Le début et la fin de chaque texte sont indiqués, ce qui fournit un précieux contrôle. M. C. incline à désigner, comme destinataire de la pièce, soit le comte palatin

Otton-Henri, grand bibliophile, soit le savant Théobald Gerlacher (Billicanus), qui prêta maintes fois ses services à ce prince.

Le deuxième inventaire, que M. C. désigne par le sigle F, appartenait aux archives de Fulda, qui sont déposées depuis 1874 à Marbourg. On en possède trois autres copies. M. C. étudie avec soin, dans une section spéciale, les rapports qui existent entre F, un « Standort-Verzeichnis », qui tend à être complet, et V. Tous deux datent d'avant 1564 ; on peut proposer 1550 environ, pour V, et 1561 pour F. La troisième liste, dite de Paris (P) et signalée en 1898 par M. Omont au nombre des nouvelles acquisitions de la bibliothèque Nationale, a été écrite à Rome vers 1600. Elle dépend d'un original plus ancien, d'avant 1568. Répertoire de théologie et de droit ecclésiastique, P ne présente que peu d'intérêt par lui-même ; dans certains cas cependant cet inventaire restreint servira d'utile témoin aux deux autres. Il est pénible, assurément, de constater, avec M. C., que d'un millier de manuscrits au moins que Fulda possédait au xvi^e siècle, quarante-neuf seulement paraissent avoir survécu. Sur un total de 929 numéros distincts que couvrent nos trois listes, trente-quatre ont pu, de nos jours, être identifiés d'une manière certaine.

Parmi tant de richesses à jamais dispersées, nous déplorons, en matière d'hagiographie, la perte d'un exemplaire du martyrologe hiéronymien (V 119), qui figurait déjà sur un très ancien catalogue de Fulda, établi vers 850. En outre, la *Vita Augustini* de Possidius (V 17), déjà recensée dans une liste de la fin du ix^e siècle, et nombre d'autres recueils de Passions et de Vies (V 389 à 416), compris dans les « ordines » xxxiv et xxxv. M. C. a noté, en marge de certains titres, les noms des écrivains qui, au xvi^e et au xvii^e siècle, purent encore mettre à profit des manuscrits de Fulda. Parmi ces érudits, il faut nommer Vicelius (Georg Witzel), le compilateur de l'*Hagiologium* et du *Chorus Sanctorum*, le jésuite Christophe Brower, historiographe de Trèves et de Mayence, son confrère Nicolas Serarius, et les anciens Bollandistes. Au nombre des recueils de Fulda utilisés par nos prédécesseurs, M. C. indique avec raison le V 389. Mais quand il ajoute que ce manuscrit fit ensuite partie de la bibliothèque bollandienne et périt lors de l'invasion des troupes révolutionnaires dans nos régions (p. 222), nous croyons qu'il se trompe. En 1741, le P. Jean Stilting assure, il est vrai, qu'il a consulté le codex de Fulda pour y transcrire la Vie de S. Grégoire d'Utrecht, déjà publiée par Brower d'après ce manuscrit. Mais il n'en parle nullement comme d'un bien propre : « ex eodem ms. nobis communicato »,

écrit-il (*Act. SS.*, Aug. V, 241). Est-il permis de dire, en terminant, que le titre, assurément légendaire, de « Jünger des hl. Petrus », donné à S. Eucharius de Trèves (p. 224), étonne quelque peu sous la plume de M. C. ?

Aux ouvrages que nous venons d'analyser, nous avons joint les deux premières livraisons d'un catalogue général des manuscrits de Zurich. Ils sont dus au R. P. Cunibert Mohlberg et comprennent les recueils médiévaux du fonds de la ville (nos 1-225) et de la Stiftsbibliothek (no 226-367). Dans une troisième livraison seront décrits les anciens manuscrits de Rheinau, qui font partie depuis 1864 de la bibliothèque cantonale. Une quatrième, enfin, nous donnera la préface, une introduction historique et les tables. Nous attendrons, pour louer l'entreprise selon ses mérites, qu'elle soit entièrement terminée. Un regret, pourtant : pourquoi le grand passionnaire de Saint-Gall, C 10 i (no 47), si précieux pour nos études, n'a-t-il pas eu les honneurs d'une description détaillée ? On s'est contenté de mentionner la première et la dernière des Vies qu'il nous a conservées. Pour le reste, on renvoie à l'ouvrage, d'ailleurs excellent, de Dom E. Munding. Mais n'était-ce pas ici le lieu de dresser l'inventaire complet de ces richesses ?

M. C.

* Gerald ELLARD S. I. *Ordination Anointments in the Western Church before 1000 A. D.* Cambridge, Mass., 1933, xii-123 pp., 6 pl. (= *Monographs of the Mediaeval Academy of America*, No 8).

Laissant de côté à peu près toute la littérature hagiographique et les textes littéraires, qui n'ont pas fourni d'arguments probants, le P. Ellard étudie, d'après les monuments liturgiques, l'évolution du rite de l'onction dans les ordinations, depuis les origines jusqu'à la fin du pontificat de Silvestre II. Il n'a épargné aucun effort pour examiner directement ou du moins sur photographie tous les manuscrits signalés : sacramentaires, *ordines*, travaux des liturgistes de la renaissance carolingienne et de ceux qui leur ont succédé. Nos études retiendront surtout des dates très précises que son enquête a pu assigner aux différents stades du développement, un critère permettant de dater certaines pièces littéraires qui contiendraient des allusions au rite de l'onction. On peut regretter que, dans un ouvrage si luxueusement édité, la correction des épreuves n'ait pas été faite plus consciencieusement. Les fautes abondent, surtout dans les citations françaises, et l'on ne saurait, de bonne foi, les mettre toutes au compte du typographe. Le P. E. a voulu rehausser un exposé

assez aride par des considérations générales, d'un style plus fleuri qu'il n'est d'usage dans les recherches d'érudition.

Ses conclusions sur l'onction dans les liturgies celtiques méritent un instant d'attention. Certains savants, en effet, ont cru trouver dans les pays celtiques l'origine première de ce rite. Le P. E. n'a pas de peine à montrer que le passage de Gildas où l'on a vu une mention de l'onction, peut et doit être pris dans un sens symbolique. C'est une allusion scripturaire. La citation que donne le P. E. ne fournit pas de sens complet ; il aurait dû y joindre les mots :... *excerptae sunt, necessarium duximus*. Fort souvent, d'ailleurs, l'auteur s'arrête trop tôt dans ses citations, ce qui rend la phrase inintelligible. Il reproduit également le passage de *BHL*. 1884 où l'on voit S. Columba d'Iona procéder à la consécration royale d'Aidan de Dal Riada. Le rite, tel qu'il est décrit là, ne comporte aucune mention explicite d'onction. Le P. E. remarque, non sans raison (p. 11) que les textes hagiographiques celtiques sont muets en ce qui touche l'onction consécrationnaire. Ajoutons que, très habituellement, les auteurs irlandais, quand ils veulent indiquer le geste caractéristique de la cérémonie d'ordination, se réfèrent à l'imposition des mains. Il y a plus. Pour la confirmation même, l'expression courante rappelle non point l'onction, mais l'imposition des mains. Encore aujourd'hui, en Irlande, recevoir la confirmation se dit : *dul fó láimh easguib*, littéralement « aller sous la main de l'évêque ». D'ailleurs, que nous sachions, il n'y a pas d'allusion à l'onction consécrationnaire dans les anciens monuments de la langue irlandaise. La glose de Turin sur l'évangile de S. Marc (STOKES et STRACHAN, *Thesaurus Palaeohibernicus* t. I, p. 487. n. 49) a trait aux cérémonies de la confirmation. Le passage du missel de Bobbio que le P. E. cite comme appartenant aux cérémonies de l'Extrême Onction, fait partie de l'*Ordo baptismi* (fol. 114-119).

P. GROSJEAN.

* *Mainzer Urkundenbuch*. Erster Band : *Die Urkunden bis zum Tode Erzbischof Adalberts I (1137)*, bearbeitet von Manfred STIMMING. Darmstadt, Verlag des historischen Vereins für Hessen, 1932, in-4°, 608 pp.

Mayence, la grande cité rhénane, vue à travers les documents, ne présente pas, aux divers âges, une image toujours également nette. Après les temps romains, où son nom jeta le plus vif éclat, une ombre assez dense la couvre durant de longs ans, traversée seulement, aux heures tragiques des invasions, par la lueur des incendies. Sous les monarques francs, son église renaît à l'histoire, et

nous voyons l'évêque Sidonius célébré par le poète Fortunat. Mais avec Boniface, premier archevêque du siège, s'ouvre une nouvelle ère ; Mayence redevient un centre important de la vie politique et religieuse en Germanie. Dès cette époque aussi, commence son histoire diplomatique. Si, pour des périodes subséquentes, celle des empereurs de la race salique par exemple, la fortune contraire nous a ravi d'innombrables documents d'archives, par un rare bonheur, le volume — un seul sur six — du *Liber traditionum* de Fulda nous a été conservé, qui, pour le ix^e siècle, contient tant de renseignements précieux sur Mayence. De même, le « codex Laureshamensis », moins authentiquement transmis, il est vrai, et moins riche que celui de Fulda.

Ces deux sources d'information que nous venons de rappeler, M. Manfred Stimming les avait mises à profit, en 1912, dans une étude d'ensemble sur Mayence aux temps carolingiens (*Westdeutsche Zeitschrift*, t. XXXI, p. 133-62). Il collaborait, déjà à cette date, avec le professeur J. Haller au grand ouvrage, projeté cinq ans plus tôt par une section spéciale de la Commission historique de Hesse, et qui devait comprendre la publication intégrale des chartes de Mayence. Qu'une entreprise de pareille envergure ait subi, durant ces vingt dernières années, d'assez sensibles retards, nul sans doute ne s'en étonnera. On doit savoir gré à ceux qui, successivement, la dirigèrent et, d'une manière particulière, à M. S., d'avoir mis tous leurs soins à ne rien publier qu'après une mûre préparation. Les éditions anciennes d'un Gudenus, d'un Würdtwein, d'un Dronke, qui ont longtemps rendu service, devaient être remplacées par un instrument de travail moderne excellemment au point. Il convient de ne pas oublier qu'en un domaine où sévirent autrefois les Schott et les Bodmann, il fallait une prudence avisée pour éliminer à coup sûr les très nombreux *spuria*. Le tome I^{er} du *Mainzer Urkundenbuch*, qui vient de paraître, a été établi d'après les méthodes précises en usage chez les diplomatistes des *Monumenta Germaniae historica*. M. Th. Mayer, qui signe l'Avant-propos, nous fait espérer que les volumes suivants conduiront, sans trop tarder, l'impression des chartes médiévales jusqu'à la limite actuellement fixée de 1250.

La voix des archives a quelquefois des résonnances émouvantes. Qu'il nous suffise de citer la fameuse lettre du 24 janvier 1076 (n° 354), par laquelle Siegfried I de Mayence, à la tête des évêques allemands, refusa solennellement obéissance à Grégoire VII, qu'avec dédain il appelle Hildebrand : *tu ... nulli nostrum amodo eris apostolicus !*

Et la réponse, sobre et sévère, du pontife romain, qui frappe et ex-communie (n° 355). Mais l'intérêt particulier, pour nous, de cette collection de diplômes, est ailleurs. Au moyen de ces actes, il sera, désormais plus aisé de dessiner avec quelque sûreté la carte religieuse ancienne de Mayence et des environs : églises, monastères et chapelles, avec leurs patronages respectifs. Nous nous y essayerions volontiers ici même, si M. S. ne l'avait déjà tenté naguère, dans l'article, mentionné ci-dessus, de la défunte *Westdeutsche Zeitschrift*. Rappelons seulement que l'opinion récemment renouvelée par Kautzsch, suivant laquelle l'église Saint-Jean aurait servi de cathédrale jusqu'au pontificat de Bardo, est insoutenable ; c'est bien à Saint-Martin que de tout temps, revient cet honneur. A l'intérieur des murs de la cité, nous trouvons, en outre, dès l'époque carolingienne : Saint-Quentin, Saint-Christophe, Saint-Lambert, le couvent de moniales dit Altmünster, dont la fondation a été attribuée à St^e Bilhilde (cf. *Anal. Boll.*, XXXVIII, 423), la collégiale Saint-Maurice, érigée par Liutbert ; puis encore Saint-Étienne et la chapelle où furent déposés les vêtements ensanglantés de S. Boniface. Dans la campagne proche, le plus ancien édifice était, sur une colline au sud-est de la ville, le monastère de Saint-A ban, fondé par l'archevêque Riculphe sur l'emplacement d'un antique oratoire chrétien. Plus d'un événement célèbre s'y déroula, telle la sépulture de la reine Fastrade, tel, en 826, le baptême du monarque danois Harald. Nommons ensuite, dans la même région, le sanctuaire de Saint-Michel et l'église Saint-Nicomède, qui, plus tard, fut incorporée au couvent de Saint-Jacques. Au nord-ouest, la collégiale Saint-Pierre, et une fondation de Honau, la « Schottenkirche ». Plus éloignées de la cité, s'élevaient Saint-Théoneste et Saint-Clément. Enfin, Saint-Victor et Sainte-Marie « in campis » existaient, eux aussi, à l'époque des Carolingiens.

Parmi les saints dont le nom apparaît dans les diplômes, notons encore, outre S. Boniface et S. Lul, de Mayence, et S. Annon de Cologne, qui parfois y interviennent comme acteurs, des patrons tels que S. Nazaire (Lorsch), S. Maximin (Trèves), S. Médard (Soissons), SS. Simon et Jude et S. Wicbert (Hersfeld), S. Ferrucius (Bleidenstadt), S. Disibode, etc. S. Remi (Remigiusberg), dans une charte de l'archevêque Adalbert I (n° 544), est appelé *specialis Francorum patronus*. Comme dans tous les cartulaires, S. Martin de Tours est nommé ici fréquemment ; pourquoi, en note, sa fête est-elle marquée, par deux fois (pp. 174 et 184), au 10 novembre, à la date de sa vigile (p. 505) ? Pour les autres saints, nous renvoyons aux tables du volume, qui sont très commodes.

Enfin, une charte qui n'a guère retenu l'attention jusqu'à ce jour, mérite que nous en citions quelques lignes. Il s'agit du n° 460, daté du 29 novembre 1114. Un dignitaire ecclésiastique de Compostelle, appelé Richard (*ego Richardus Dei gratia ecclesiae sancti Iacobi apostoli Galiciae cardinalis atque sui altaris custos et canonicus pro necessitate iam dictae ecclesiae in partibus Teutonicorum legatus*) a pris logement, avec sa suite, chez les religieux de Saint-Jacques près de Mayence, où Burchard était abbé. Pour signifier sa gratitude, Richard dresse, avant de prendre congé de la communauté, un acte par lequel il lui fait don de diverses reliques. En voici la liste : *pro eiusdem sancti apostoli reverentia... non solum reliquias ipsius [S. Iacobi] concedo, verum etiam de ligno dominicae crucis et de tunica domini inconsutili et de camisia Sanctae Mariae matris Domini ac de cineribus sancti Vincentii martyris et de vestimento sancti Iohannis evangelistae, fratris supradicti apostoli, eo pacto ut festivitas translationis eius, quae est III kl. ian., annuatim celebretur*. Des indulgences y sont annexées : *ut omnes ad eandem festivitatem convenientes ex parte Dei sanctique Iacobi apostoli et domni papae ac episcopi maioris ecclesiae domni Didaci et domni abbatis trifariae partis suarum paenitentiarum de praeteritis agnoscant se habere remissionem ac per intercessionem sanctissimi Iacobi apostoli post terminum praesentis vitae beatitudinis aeternae consequi remunerationem*. M. C.

* ANOUAR HATEM. *Les poèmes épiques des Croisades. Genèse, historicité, localisation*. Essai sur l'activité littéraire dans les colonies franques de Syrie au moyen âge. Paris, Paul Geuthner, 1932, in-8°, XIII-427 pp.

Quelques romanistes ont entrevu depuis longtemps déjà, dans les poèmes épiques de l'Orient latin, un fond de traditions locales qui n'est pas emprunté aux récits des chroniqueurs. Tout le monde pourra désormais l'apercevoir, au moins confusément, grâce aux très intéressantes recherches de M. Anouar Hatem. Le jeune érudit syrien distingue dans le cycle des Croisades trois sections, d'âge et d'inspiration différents : 1°) une section entièrement fabuleuse, comprenant la légende du Chevalier au Cygne et les *Enfances Godefroy* ; 2°) une section historique (M. H. dit : « rigoureusement historique »), où étaient chantées la conquête d'Antioche par les Francs et leur victoire sur Kerbogha, l'atabek de Mossoul ; enfin 3°) une section semi-historique, comprenant la *Chanson des Chétifs*, et la *Chanson de Jérusalem*, celle-ci avec ses divers prolongements. La première section n'a pas longuement retenu M. H. Il s'est attaché de préférence

aux deux dernières, sans toutefois insister beaucoup sur les continuations inédites de la *Chanson de Jérusalem*, qui ont été récemment soumises à un examen minutieux par M. Ém. Roy (*Romania*, 1929, p. 411-68).

Aucun de ces trois poèmes ne nous est parvenu à l'état original. La *Chanson d'Antioche*, la *Chanson de Jérusalem* et les *Chétifs* furent, vers la fin du xii^e siècle, refondus en une épopée unique par Graindor de Douai. La compilation de Graindor fut à son tour amplifiée, dépecée, remaniée ou travestie. A voir l'inconsistance de la tradition manuscrite, on dirait que chaque trouvère s'était promis de renchérir sur les inventions de ses devanciers. Cette métromanie débridée a produit à la longue un amoncellement de pauvretés, sous lequel il semble que les chercheurs aient perdu courage. M. H. constate, avec un peu de surprise, que les poèmes épiques de l'Orient latin furent moins étudiés qu'aucune autre chanson de geste (p. xi). Le fait est qu'on les a, sans regret ni impatience, laissés dormir en manuscrit et que les moins dédaignés ont attendu un éditeur plus longtemps que le *Mahâbârata* et le *Râmâyana*.

On ne refusera pas à M. H. le mérite d'avoir bravement lutté contre cette défaveur. Son information est consciencieuse et tout entière de première main. En ce qui concerne les rhapsodies qui étaient, l'objet direct de son étude, il s'est imposé de recourir aux manuscrits chaque fois que le texte des éditions actuelles s'est trouvé insuffisant. Il en a usé de même avec les chroniques arabes, sur lesquelles il se devait, à lui et à sa langue natale, de s'appuyer largement dans la partie historique de son enquête.

Pour le lecteur habitué aux sages lenteurs de la critique des sources, le résultat final de ces vastes recherches sera, nous le craignons, une sensation d'éblouissement. On accordera sans peine à l'auteur que Richard le Pèlerin, ses modèles et ses émules ont maintes fois puisé leur inspiration ailleurs que dans les livres. Mais quant à isoler la part de vérité que leurs « chansons » permettent d'ajouter à l'histoire, il faut une foi robuste et un tantinet juvénile pour l'essayer présentement. La matière est encore trop diffuse et trop fluide. Si le noyau de souvenirs vécus qu'elle contient sans doute était encore reconnaissable à l'origine, il a cessé de l'être depuis que les remanieurs l'ont mis à l'état de nébuleuse. Résoudre celle-ci en ses éléments constitutifs est une opération qui ne peut s'effectuer que par étapes et sans hâte d'arriver à un résultat d'ensemble. M. H., qui croit comme Paulin Paris à l'existence d'une ancienne *Chanson*

d'*Antioche*, reproche au grand romaniste d'avoir cherché à dégager ce poème primitif d'avec les additions postérieures. Dans l'état où elle nous est parvenue, la *Chanson d'Antioche* contient des allusions évidentes à la *Chanson des Chétifs*. « Ces allusions, dit-il, Paulin Paris s'est évertué à les supprimer soigneusement de son édition sans avoir tout à fait réussi » (p. 124, note 41). Le même reproche reparaît ailleurs en plus d'un endroit (cf. pp. 171, 223). Voilà, dirons-nous à notre tour, une assez désobligeante insinuation. Peut-être n'est-elle que dans les mots, qui dépassent, sans le vouloir, la pensée de M. H. Mais celle-ci, dans les termes où il la formule, manque assurément de la finesse, qui est l'une des qualités très essentielles de la critique des sources.

Entre la partie technique de son étude et sa conclusion générale, l'auteur a intercalé un long chapitre sur *la Vie franque en Syrie* (5^e partie, ch. I, p. 279-325). M. H. entend prouver que « les poèmes primitifs des croisades ont été composés en Orient, par des Français d'Orient et pour des Français d'Orient » (il aurait suffi de dire, d'un mot historiquement plus juste, par des clercs ou des trouvères de l'Orient latin). A cette fin, il commence par esquisser à larges traits la vie sociale, religieuse et littéraire des colonies franques de Syrie, en insistant avec une complaisance un peu « irénique » sur le *modus vivendi* qui s'était établi par la force des choses entre latins et musulmans, sur le territoire et par delà les frontières des principautés chrétiennes. Il y a là des aperçus que tout le monde ne lira pas avec une satisfaction sans mélange, mais dont la donnée fondamentale nous paraît hors de conteste. Pendant plus de deux siècles, des barons latins, leur clergé, leurs troubadours, leurs hommes d'armes, leurs gens de plume ont parlé, écrit, chanté, disputé, tranché du maître, parmi des populations imprégnées à fond d'une culture arabe déjà très avancée. On n'a pas apprécié à sa juste valeur l'échange d'influences qui s'est produit dans ces milieux, où les deux civilisations se compénétraient. M. H. lui-même, qui affirme énergiquement ces influences réciproques, aurait pu en donner des preuves tout à fait décisives, s'il avait accordé un peu plus d'attention à la littérature hagiographique, terre d'élection de ces emprunts avoués ou subreptices. Au lieu de citer sur le *Miracle de Sardenai*, par exemple, une étude vieillie, qui va à l'encontre de sa thèse (p. 213-15), il lui eût été facile de discerner dans la légende elle-même, la preuve que la rédaction latine a été prise directement à la source arabe par un clerc de Syrie (cf. *Anal. Boll.*, XL, 261). M. Habib Zayat, qui tenait

de l'inédit en réserve sur la légende de Saïdnaya, vient de la remettre à l'ordre du jour, ou mériterait d'y réussir (voir ci-dessous). C'est encore la route de Syrie que semblent avoir prise, dans la direction inverse, certains récits, provenant du fonds occidental le plus authentique, qui apparaissent, par exemple, dans les collections arabes et éthiopiennes des Miracles de la Vierge. Il y a beau temps que la remarque en a été faite ici-même (*Anal. Boll.*, XLII, 210). Elle a passé assez inaperçue ; mais elle est trop bien dans la ligne de M. H. pour qu'il ne se charge pas volontiers de l'imposer à l'attention des romanistes.

On peut regretter que l'auteur n'ait pas trouvé un artifice pour rattacher à sa conclusion générale une sorte de section préliminaire, dont nous n'avons rien dit. Venant en tête du livre, ces considérations sur la « Genèse de l'idée de croisade », projettent comme un halo un peu miroitant sur le sujet tout positif qu'elles sont censées introduire. Ce n'est pas qu'il n'y ait beaucoup de vues justes et plausibles dans ces pages écrites avec une conviction chaleureuse. L'idée d'une alliance offensive et défensive de toute la chrétienté contre l'islam s'est formée lentement avant de se déchaîner en tempête au concile de Clermont, et c'est à Cluny que revient, pour une très large part, l'honneur de l'avoir imposée à la conscience des nations catholiques. Mais si l'on veut parler de la Croisade avant la Croisade, il faut se méfier de l'éloquence et se rappeler, tout au moins, qu'on donne à l'histoire une coloration décevante, rien qu'en appliquant des noms modernes sur la géographie politique du ^x^e siècle finissant. M. P. Boissonnade, qui a repris une partie du même sujet presque en même temps que M. H., y a mis un sens plus juste des nuances (*Cluny, la Papauté et la première grande Croisade internationale contre les Sarrasins d'Espagne (1064-1065)*, dans *Revue des questions historiques*, 1 octobre 1932, p.257-301). Du reste à chercher un commencement qui soit un vrai commencement, M. H. ne pouvait sans inconséquence s'arrêter à mi-chemin. Le premier « croisé » serait l'empereur Héraclius.

P. P.

* Habib ZAYAT, *Histoire de Saidanaya*. Harissa (Liban), 1932, in-8°, 12 et 296 pp., photogravures hors texte, fac-similés et illustrations (= *Documents inédits pour servir à l'histoire du patriarcat melkite d'Antioche*. III. Supplément à la revue « *al-Maṣarrat* » ; en arabe).

Après avoir été depuis la fin du ^{xii}^e siècle jusqu'aux abords de l'époque moderne l'un des grands pèlerinages de la chrétienté, l'église

de Saïdnaya, près de Damas, est rentrée dans l'oubli sans avoir jamais tenté le zèle d'aucun historien. La légende de l'image miraculeuse qui fut l'origine de cette célébrité a donné lieu à un procès littéraire dont les érudits se sont occupés (cf. *Anal. Boll.*, XXV, 137-57); mais sur le sanctuaire lui-même et sur les institutions locales dont il était le centre, on se contentait de répéter les dires de quelques vieux pèlerins et d'en corriger les plus fortes naïvetés, par les observations, bien superficielles aussi, de certains voyageurs modernes. M. H. Zayat a mis fin à ce fâcheux exemple d'incurie. Grâce à lui, Saïdnaya, — ou Saïdanaya, comme il préfère écrire, sans avoir réussi à convaincre ses éditeurs, qui continuent de dire *Seidnaya* — Saïdanaya donc possède désormais une ample notice, œuvre d'une érudition patiente, qui a fait les plus louables efforts pour être exacte et complète. On y trouvera réuni et colligé en ordre méthodique à peu près tout ce que les sources indigènes et occidentales, tant manuscrites qu'imprimées nous ont conservé de renseignements ou d'allusions concernant Saïdanaya, sa topographie, ses environs, sa population, ses monuments, son image miraculeuse et les sanctuaires qui l'ont successivement abritée, son évêché, sa liste épiscopale, son histoire monastique et les notabilités du lieu, reluisantes ou non.

Tous ces détails, évidemment, n'ont pas la même importance pour l'érudition; mais il en est peu qui ne méritent au moins la place qu'ils tiennent dans l'exposé. Ainsi, par exemple, le ch. 5, sur les vignobles de Saïdanaya et leurs produits fameux, n'est pas sans rapport avec l'attrait que le pèlerinage paraît avoir exercé autrefois sur les musulmans. Témoin cette observation de Maître Thietmar, que M. Z. aurait pu rappeler : *Notandum eciam quod in loco illo vinum satis habundat. Querunt eciam Sarraceni occasionem veniendi illuc, ut ibi bibant vinum occulte, quia eis vinum bibere iuxta ritum suum non licebat* (*Mag. Thietmari Peregrinatio*, ed. J. C. M. LAURENT, Hamburgi, 1857, p. 18-19). Les mêmes causes produisent partout les mêmes effets.

L'intérêt principal du livre est concentré, comme il se doit, sur la légende de l'icone miraculeuse, sans laquelle Saïdanaya serait probablement demeurée une obscure bourgade. M. Z. en publie deux rédactions arabes inédites. La première (p. 110-14) est tirée du manuscrit 262 de la bibliothèque Nationale de Paris. Ce recueil, d'assez pauvre apparence, est celui même qui a conservé deux pièces rares, sinon uniques : l'histoire apocryphe de S. Jean Baptiste et d'Élisa-

beth publiée au t. III de Novembre des *Acta SS.* (BHO. 484), et l'abrégé du récit de la prise de Jérusalem par les Perses, édité, comme l'on sait, par M. N. Marr (cf. *Anal. Boll.*, XXXVIII, 138). Nous y avons pris autrefois une copie de la légende de Saïdanaya, que la publication de M. Z. rend inutile.

La seconde rédaction imprimée par M. Z. (p. 114-21) provient du manuscrit arabe 155, pareillement de la bibliothèque Nationale de Paris, manuscrit égyptien daté de l'an 1202 des martyrs (1486 de l'ère chrétienne). Ce qu'elle contient de plus caractéristique, ce sont deux gloses marginales d'un copte, qui avait sans doute reconnu l'origine grecque (orthodoxe) du Miracle et se déchaîne en imprécations contre celui qui oserait en faire lecture à l'église.

Deux autres exemplaires de la légende se trouvent à la bibliothèque Vaticane, l'un dans un recueil de Miracles de la Vierge daté de 1719 (arabe 180), l'autre en karšuni dans le manuscrit syriaque 202. M. Z. les tient pour des recensions hybrides, formées par mélange des rédactions précédentes. Avec le texte publié par le P. Cheïkho, qui le certifie conforme, ou peu s'en faut, à une copie plus ancienne, appartenant au P. C. Bacha (*al-Machriq*, t. VIII, 1905, p. 461-62), cela fait, au total, six exemplaires de la légende arabe, qui ne sont pas loin de représenter toute la tradition manuscrite. M. Z., non plus que le P. Cheïkho, n'a pas jugé opportun de noter les variantes des recensions qu'il a collationnées. S'il avait fait cette concession à la curiosité des philologues, on serait maintenant en possession des matériaux nécessaires pour essayer de reconstituer, avec le secours des rédactions latines, la forme originale du Miracle de Saïdanaya.

En attendant que vienne le critique qui se laissera tenter par ce petit problème, une conclusion déjà entrevue (cf. *Anal. Boll.*, XL, 261) se dessine de plus en plus nettement. Elle ressort de tous les faits accumulés dans l'étude de M. Z. Des quelque quarante églises ou monastères que Saïdanaya possédait à l'époque de sa splendeur, aucun ne laisse voir la moindre trace de culture hellénique. On ne peut guère compter comme telles deux inscriptions funéraires grecques, retrouvées dans l'église de Saint-Thomas (p. 48-49) et qui ne sont pas aussi mystérieuses que l'auteur paraît le penser. Un dialecte syriaque est longtemps demeuré en usage dans la région de Saïdanaya, et quelques localités l'ont conservé jusqu'à nos jours. Il n'est pas douteux que, de très bonne heure, et probablement déjà sous les khalifes omayyades, l'arabe se soit imposé comme langue littéraire à cette population foncièrement araméenne et atteinte de si près par l'in-

fluence de Damas. C'est dans ce milieu profondément arabisé que notre légende éclôt tout à coup, à une époque qui ne saurait être antérieure de beaucoup au XIII^e siècle. Aucun indice ne permet d'y soupçonner rien qui ressemble à un développement ou une évolution. Le récit apparaît dès l'abord sous sa forme complète. Il faut se rendre à l'évidence et admettre qu'il a été composé d'original en arabe. Le public auquel il était destiné n'a pu le lire qu'en cette langue, et le texte porte en lui-même les signes certains de cette provenance. On y reconnaît le tour narratif des conteurs arabes, leur procédé phraséologique et jusqu'à une affectation visible d'imiter la symétrie cadencée, mise à la mode par les grands prosateurs arabes du X^e siècle. Toutes les rédactions de la légende actuellement connues démentent à l'unisson l'hypothèse d'un original grec, d'ailleurs introuvable. Il reste donc à conclure que la première version latine du Miracle de Saïdanaya, c'est-à-dire, jusqu'à nouvel ordre, celle de Maître Thietmar, a été faite sur place, d'après l'arabe par un clerc de Terre-Sainte. Les Templiers, quand ils n'étaient pas sur pied de guerre avec les infidèles, se rendaient fréquemment à Saïdanaya, pour un meilleur motif, on peut le croire, que les musulmans damasquins (THIETMAR, éd. LAURENT, p. 18-19). Est-il vraiment si difficile à concevoir qu'ils aient trouvé dans leurs rangs ou dans le clergé latin de Syrie, un drogman capable de leur traduire un livret de pèlerinage rédigé dans le dialecte du pays? Les romanistes qui ont d'abord paru faire grise mine au texte arabe de notre légende devront prendre sur eux d'écouter ce gêneur, même s'il dérange leurs théories sur l'origine du *Miracle de Sardenai*.

En retraçant l'histoire moderne du couvent, M. Z. ne pouvait omettre d'en rappeler une page peu glorieuse qu'il a déjà insérée dans une précédente étude sur les bibliothèques de la région de Damas (cf. *Anal. Boll.*, XXV, 151, note). Saïdanaya possédait jadis une importante collection de manuscrits syriaques. Entre 1834 et 1850, on s'avisa que ces vieux parchemins pouvaient fournir aux Syriens jacobites un prétexte à revendiquer un droit sur le couvent. Pour s'épargner des ennuis, les administrateurs du temporel de la communauté estimèrent habile et honnête de détruire ce titre éventuel de propriété, ce qui, soit dit entre parenthèses, n'aurait eu aucun sens, s'ils avaient été bien convaincus que la preuve à supprimer était sans portée efficace. Les manuscrits furent donc condamnés au feu. Après un premier essai d'auto-da-fé, on préféra les utiliser pour chauffer, pendant deux semaines, le four de la boulangerie (ZAYAT, p. 258-59). Malgré cette expurgation, la bibliothèque com-

prenait encore quelques volumes grecs et autres portant des apostilles ou des attestations en syriaque. Lors d'une visite à Saïdanaya, les 29 et 30 juillet 1930, M. Z. demanda l'autorisation d'en prendre des photographies. Elle lui fut refusée, pour la raison que le couvent de Saïdanaya, fort de sa réputation et de son prestige millénaire, n'a nul besoin d'une histoire écrite et préfère s'en passer (p. 28). M. Z. lui a rendu le service de l'en doter malgré lui. C'est peut-être pour montrer qu'il ne craint pas la bataille, qu'il a rédigé son volume en langue arabe.

L'auteur nous permettra de constater en finissant que la leçon qu'il relève en note p. 216, dans une lettre de l'évêque Néophytos Naşri, publiée d'après l'original conservé aux archives de la Propagande, donne raison à une correction qui a été proposée ici-même (XXVII, 85).

P. P.

* R. E. SWARTWOUT. *The Monastic Craftsman*. Cambridge, Heffer, 1932, in-8°, VIII-199 pp., ill.

Il est hors de doute que l'on a fort exagéré les services rendus directement aux arts par les moines. L'étude des documents autres que les textes narratifs et ecclésiastiques a montré dès longtemps que certaines généralisations des historiens romantiques n'étaient pas compatibles avec l'existence des corps de métiers et des artisans spécialisés que l'on rencontre presque dans tous les temps et dans tous les pays. Bien peu de gens avertis se figurent encore que tous les bâtiments monastiques et toutes les pièces de leur mobilier sont l'œuvre des moines eux-mêmes travaillant de leurs mains. Contre quels attardés M. S. a-t-il voulu diriger son enquête sur les services rendus par les moines aux arts, pendant le moyen âge, dans les îles britanniques et dans les régions européennes au nord des Alpes ? Le passion à diminuer autant que possible le rôle des moines cessera d'étonner, quand on aura remarqué que M. S. est un des manœuvres au service de cette école anti-monastique dont nous avons relevé déjà, en Angleterre, plusieurs manifestations. Un manœuvre, disons-nous, et assez mal entraîné aux études historiques. Quand il a raison, c'est contre un mort ou contre un moulin à vent ; et encore arrive-t-il que l'aile du moulin le désarçonne.

Tel moine a été pris à tort pour un artiste, et tel artiste pour un moine. C'est entendu. Mais à traquer les moines partout où il en voit, M. S. finit par contester de parti pris des faits qui appartiennent à l'histoire. N'a-t-il donc pas lui-même conscience de limiter trop habilement son sujet en oubliant que l'Europe ne s'arrête pas aux

Alpes et aux Pyrénées ? Ou bien ignorait-il réellement que l'Italie, par exemple, au cours des siècles qu'il prétend étudier, comptait un nombre relativement élevé d'artistes monastiques ?

Pour l'Irlande seulement, on peut ajouter aux listes de M. S. les noms de Comgall de Bangor (*BHL*. 1910. ed. PLUMMER, § 16), Tassach de Ráith Cholptha (commentaire du *Félire* d'Óengus, ed. 2, p. 114), Conlaed de Kildare (ibid., p. 128), et peut-être un moine anonyme expert en la fabrication des cadrans scolaires (*BHL*. 5988, ed. *Acta Sanctorum Hiberniae ex codice Salmanticensi*, p. 820) ainsi que Ciarán de Clonmacnois (*Ossianic Society*, t. V, p. 84). Pour le Pays de Galles, S. Gildas (W. J. REES, *Lives of the Cambro-British Saints*, pp. 59, 175). Rappelons ce passage du *Livre de Leinster* (p. 348, col. 1 du fac-similé : *Tri primcherda hErenn .i. Tassach la Patric 7 Conlaed la Brigit 7 Daig la Ciáran, 7 tri epscuip insin*, « les trois maîtres-artisans de l'Irlande : Tassach auprès de Patrice, Conlaed auprès de Brigitte, Daig auprès de Ciarán ; et ces trois étaient évêques ».

Le moine Gerbert, devenu pape sous le nom de Silvestre II, est sommairement expédié : la légende qui l'entoure est épaisse, dit l'auteur, et Lenoir, qui lui attribue l'invention des horloges rotatives, ne donne pas de références. Passe pour les horloges. C'est à l'histoire des sciences de décider si, dans ce cas, le titre d'inventeur revient ou non à Gerbert. La méprise, s'il y en a une, vient peut-être du titre de l'*Epistola de horologiis duorum climatum ad fratrem Adam* (éd. Julien HAVET, *Lettres de Gerbert*, p. 135-36), opuscule qui relève de l'astronomie et non de la mécanique. Mais M. S. a tort assurément de rejeter comme légendaire l'habileté manuelle du moine dont Richer nous décrit les inventions ingénieuses (*M.G.*, Script., t. III, p. 617-618), et dont les œuvres très authentiques ont fait l'objet de savants commentaires (voir par exemple un essai de bibliographie dans J. MILLÀS VALLICROSA, *Assaig d'Història de les idees físiques i matemàtiques a la Catalunya medieval*, Barcelona, 1931, t. I, p. 91-150, et passim). Mais puisque nous parlions d'horloges et que M. S. à propos de Pierre Lightfoot, moine de Glastonbury, passe encore rapidement, en citant un ouvrage de vulgarisation avec la remarque dédaigneuse qu'on ne lui donne ni preuves ni documents (p. 64), il faudra lui conseiller une visite au Musée de South Kensington. On y conserve une œuvre du moine-horloger, jadis à la cathédrale de Wells. Sauf erreur de notre part, Pierre Lightfoot avait, à la même époque, un concurrent à Saint Albans en la personne de l'abbé de ce monastère, Richard de Wallingford (*Dictionary of National Biography*, t. XLVIII,

p. 205-207). M. S. ne semble pas être bien au courant de la carrière de ce savant homme, fort célèbre en son temps : il l'appelle Richard, moine artiste de Saint Albans et se borne à concéder que Texier n'a pas eu tort de l'admettre dans ses listes (pp. 147, 194). A propos du fameux Élie de Dereham, M. S. (pp. 88, 157) n'aurait pas dû ignorer le travail consciencieux de M. J. C. Russell, établissant la biographie sur documents nouveaux (cf. *Anal. Boll.*, L, 431).

L'auteur est tellement possédé de son idée préconçue qu'il en perd son latin. Il écrit (p. 43) : There is no mention of work done by monks ; on the contrary the writer states that : « The books of clerics and the pictures of laymen are equally valuable for arousing the love of God... ». Or le passage en question dit bien autre chose : *Sunt enim sicut libri clericis, sic laicis picturae pariter et figurae, ad excitationem Dei amoris*, développement d'une pensée bien connue de S. Grégoire, dont le témoignage est rapporté au même endroit (traité anonyme *De Picturis et Imaginibus iuxta altare Sanctae Crucis in ecclesia monasterii Sancti Albani sitis*, ed. H. T. RILEY, *Annales Monasterii Sancti Albani a Iohanne Amundesham*, t. I, p. 418-19).

Autre exemple de méthode tendancieuse. M. C. veut montrer que les Frères de la Vie commune tombèrent dans le relâchement, « so that in later times their first question to newcomers is reported to have been, whether they were good at eating, sleeping and obeying » (p. 77). Pour référence, de seconde main, un ouvrage allemand, en traduction anglaise, où d'ailleurs la citation est tronquée. Si le lecteur veut se reporter à l'original, qui n'est autre que la Chronique de Windesheim, de Jean Busch (ed. GRUBE, p. 18-19), il verra qu'il s'agit simplement de questions posées aux futurs novices sur leur santé et les bonnes dispositions, sans lesquelles ils étaient considérés comme impropres à la vie religieuse. Il y aurait d'ailleurs fort à faire pour mettre au point les pages que M. S. consacre aux Frères de la Vie commune et à Ruysbroek de « Grünthal » (p. 76). La liste de moines célèbres de Saint Albans, citée p. 44, n'est certainement pas l'œuvre de Jean Amundesham, mais probablement de Thomas Walsingham. P. 58, M. S. accuse Montalembert, pour qui il ne cache pas son mépris, d'avoir volontairement falsifié un texte hagiographique. Pour confondre l'auteur des *Moines d'Occident*, M. S. imprime victorieusement le passage de *BHL*. 8133 en regard de la citation de Montalembert. La différence est flagrante. Mais elle vient de ce que Montalembert cite *BHL*. 8134, et la tournure employée dans cette Vie justifie suffisamment l'interprétation qu'il en donne. M. S. se

plaint de n'avoir pu identifier aucune référence de Texier au *Voyage littéraire* de Martène et Durand, et semble en rejeter le blâme sur Texier (p. 49, note 3, et p. 145). En fait, la citation de ce dernier est très correcte (t. II, p. 282, de la 1^{re} édition, 1724). Pp. 57, 143, 145, 197, au lieu de Vaussor, lire Waulsort. P. 59, au lieu de Dega Mac Cayrill et Congell, lire plus correctement Daig mac Cairill et Comgall.

P. GROSJEAN.

Jacob HAMMER. *A Monastic Panegyrist of Horace*. Dans *Philological Quarterly*, Vol. XI, N^o. 3, July, 1932, p. 303-310.

M. H., dans ce court article, publie un petit poème de Réginald de Cantorbéry, conseillant à un certain Osbernus de s'exercer à l'imitation d'Horace. Il n'a pas même tenté d'identifier le correspondant de Réginald. Un nom semble pourtant s'imposer, celui de l'hagiographe Osbern de Cantorbéry. M. H. prépare l'édition de la Vie du moine Malchus, en vers léonins, par le même Réginald. Il en énumère les manuscrits (p. 303, note 3 ; voir aussi ms. 241 de Merton College, fol. 2, ap. COXE, p. 94) et imprime déjà des fragments du prologue en prose (pp. 305, 308-309), et quelques vers. Il serait bien inspiré d'adopter, dans l'édition définitive, une ponctuation moins fantaisiste, et de se mettre en garde contre le travers assez compréhensible de chercher partout, jusque dans la prose de Réginald, des imitations d'Horace. Celles qu'il indique, p. 305, sont bien peu convaincantes. Mais il a négligé, dans ces quelques lignes du prologue, pas mal de citations bibliques.

P. GROSJEAN.

* D. C. DOUGLAS. *Feudal Documents from the Abbey of Bury St. Edmunds*. Oxford, University Press, 1932, in-8^o, CLXXI-248 pp., fac-similés (= *The British Academy. Records of the Social and Economic History of England and Wales*, t. VIII).

Le plan de la collection à laquelle appartient l'ouvrage de M. Douglas lui interdisait de retracer en détail l'histoire mouvementée du grand monastère est-anglien, vers le début de la période normande. Mais l'éditeur de ces documents est un historien trop consciencieux pour que, dans sa longue introduction, on ne trouve beaucoup à glaner. Il complète abondamment les travaux antérieurs sur l'abbaye de S. Edmond le martyr. De-ci de-là, un peu d'histoire ecclésiastique et d'hagiographie. Ainsi, M. D. signale (p. cxxv, note 5) un manuscrit des *Miracula S. Edmundi* (cf. *BHL*. 2395-2398), jadis à la bibliothèque de Holford, et récemment acquis par M. Pierpont Morgan. Le document n^o 112 (p. 112-113), inédit jusqu'à ce jour,

est une charte de l'abbé Anselme, faisant cession de certains biens pour fonder une messe quotidienne à l'intention du roi Henri I^{er}, et pour que la fête de la Conception de la S^{te} Vierge, ainsi que celle de S. Sabas, fussent dignement célébrées à Bury. M. D. en indique la portée dans une note (p. cxxxvi). Anselme avait gouverné le monastère de Saint-Sabas, à Rome, d'où sa dévotion pour l'abbé palestinien. Divers documents concernent l'exploitation de carrières et le transport de pierres, en vue de constructions à Bury (n° 11, p. 57 ; n° 31, p. 67 ; n° 49, p. 76 ; n° 86, p. 96 ; n° 104, p. 107). Le n° 171 (p. 153) est une lettre d'indulgence de S. Anselme de Cantorbéry. Elle confirme la concession de dix jours, faite par Jean Minuto, cardinal de la sainte Église Romaine (en 1070), et ajoute trois jours, en faveur de ceux *qui sanctum Aedmundum requirendo ad opus sue ecclesie sua ponunt*. La pièce de 1070 est du plus haut intérêt. N'est-ce pas la lettre d'indulgence la plus ancienne concernant une église en Angleterre ? Car celles de Glastonbury sont des faux. Rien pourtant ne permet de contester l'authenticité du document publié par M. D. Notons enfin un mandat de l'archevêque Théobald de Cantorbéry (1139-1150), prenant sous sa protection les pèlerins qui se rendent au sanctuaire de S. Edmond ou en reviennent. P. GROSJEAN.

* L. M. SMITH. *Cluny in the Eleventh and Twelfth Centuries*. London, Philip Allan, 1930, in-8°, xxviii-348 pp., ill.

* Joan EVANS. *Monastic Life at Cluny. 910-1157*. Oxford, University Press, 1931, xix-138 pp., ill.

Miss L. M. Smith avait publié déjà un volume sur les premiers temps de Cluny. Son nouvel ouvrage est formé d'essais divers, assez mal reliés entre eux. Ils éclairent des aspects de l'histoire de Cluny, aux XI^e et XII^e siècles, et la vie de ses moines les plus éminents ; parmi ceux-ci, quelques saints et bienheureux. Miss S. se fait une idée assez particulière du rôle véritable de Cluny dans la réforme de l'Église. A son avis, les Clunisiens n'auraient porté à la réforme de l'« Église séculière » qu'un intérêt fort parcimonieusement mesuré jusqu'au temps de Grégoire VII. Miss S. tient beaucoup à cette distinction peut-être décevante, de l'Église séculière et de la monastique. En contribuant, par la réforme de monastères, par l'administration de diocèses et de paroisses, à la purification de la chrétienté, l'ordre de Cluny ne semble pas avoir plus songé à se séparer de l'Église séculière que, par exemple, les Jésuites du XVI^e siècle. L'opposition de séculiers à réguliers est rare aux époques de crise. Alors, tous les efforts se tendent vers un but commun, le service de l'Église. Si une

division s'établit, c'est bien plutôt entre réformés et non-réformés. Entre l'Église et les ecclésiastiques de mauvais exemple, Cluny faisait certes une distinction. En imaginer une autre, à la belle époque de Cluny, c'est introduire, dans une période de vigoureuse croissance et de lutte, des oppositions assez vaines. Mais alors même, l'origine de l'opposition entre séculiers et réguliers ne doit pas être cherchée chez les réguliers qui occupent, comme Cluny, un vrai poste de combat. Quoi qu'il en soit, Miss S. ne se prive point de noter qu'elle se sépare, sur ce point important, des historiens les plus sérieux, et nommément de M. Fliche.

Concernant les anciennes collections canoniques, l'auteur est prodigue de détails prolixes dont les érudits ne sauront presque rien tirer (les références exactes étant régulièrement omises). Pourquoi aussi parsemer le texte anglais de mots, de phrases entières en latin ? On voudrait un clair exposé de la marche des faits, avec les conclusions personnelles de l'auteur. Des chapitres entiers consistent exclusivement en traductions de documents pontificaux. Ces versions, d'ailleurs, ne sont pas exemptes de fautes. Nul effort pour identifier les noms propres. On leur laisse leur forme latine. Nous perdrons notre peine à relever les erreurs. Il suffira de cette perle : « the Council of Ebendaselbst ».

En appendice, Miss S. publie deux pièces intéressantes, d'après le ms. Harleian 3036, fol. 3, du début du XII^e siècle. Ce sont : une Vie de S. Hugues de Cluny (Inc. : *Beatissimus et vere sapientissimus Deoque et hominibus dilectissimus*. Des. : *et quasi proprio ore testimonium ei prebuisse his verbis : Qui vos audit me audit, et qui vos spernit me spernit*), et un poème sur le même saint en vingt-huit vers léonins (Inc. : *Quid dignum memorem vel quanta laude perorem*. Des. : *Cui nos commendes fratres quos iure docebas. Ipso prestante qui vivit et regnat per o. s. s. Amen.*) La date assignée au manuscrit, si elle est correcte, rend assez probable l'attribution de ces deux pièces, ou du moins de l'une d'entre elles, au moine Ezelo. Ce dernier, on le savait, avait écrit une Vie de S. Hugues, mais on la croyait irrémédiablement perdue.

Ces textes (p. 290-92, 292-93), qui avaient vu le jour d'abord dans l'*English Historical Review*, t. XXVII (1912), p. 96-101, appellent quelques remarques. A la fin de la première phrase, au lieu de *vir* (qui est dans le manuscrit), lire *vix* (et non *vir non*, comme le propose Miss S.). Au début de la p. 291, quelques mots sont répétés : simple faute d'impression. A la fin du premier paragraphe, lire : *alii* ; p. 293, ligne 10 : lire *efficeretur* ; p. 294, l. 13, lire : *Quando* ; l. 14, lire :

sollemnis. La variante donnée, p. 292, note 2, est une simple répétition du texte. D'après la Vie en prose, S. Hugues est né *castello sine muro* ; lire : *Sinemuro*. C'est Semur. P. 312, *pedicularius* est traduit « valet de pied, laquais ». Le sens de ce mot rare est plus vulgaire : « celui qui épouille ». Il est à sa place dans une invective.

Miss Joan Evans a su garder pour soi les recherches préparatoires et une partie de l'appareil d'érudition. Une bonne connaissance des sources se montre, au cours d'un récit bien composé. Miss E. est d'ailleurs l'auteur d'ouvrages estimés sur des sujets d'art et d'histoire. Les vingt-cinq illustrations, choisies avec goût, ont été exécutées avec tout le soin qui caractérise les presses d'Oxford. Mais la planche xvi représente-t-elle Menat (p. 90, note) ou Mozat (titre et p. xii)? Au lieu de *psalms of the Gradual*, lire *Gradual Psalms* (p. 81). Des traces d'inexpérience ou du moins des négligences apparaissent p. 99-100, dans l'aperçu sur la bibliothèque de Cluny au xii^e siècle (ancien catalogue publié par L. DELISLE, *Le Cabinet des Manuscrits*, t. II, p. 459-81). « A history of the Lombards in seven books » est peut-être l'ouvrage de Paul Diacre. L'*Historia Egesippi* n'est sans doute pas l'ouvrage perdu de l'auteur qui ne nous est guère connu que par Eusèbe, mais le *De Bello Iudaico* (ou *De Excidio Urbis Hierosolymitanae*) du pseudo-Hégésippe. Quant à Dindimus, de *Gente Brachmanorum*, ce n'est probablement pas le *De Moribus Brachmanorum* qui figure parmi les œuvres de S. Ambroise (P. L. XVII, 1131-1146), mais le *Dindymi et Alexandri colloquium* signalé par Jules Berger de Xivrey dans le ms. latin 6831 de la bibliothèque Nationale (*Notices et Extraits*, t. XIII, 2^e partie, p. 207).

P. GROSJEAN.

* Z. N. BROOKE. *The English Church and the Papacy from the Conquest to the Reign of John*. Cambridge, University Press, 1931, in-8°, xii-260 pp.

Depuis les travaux de F. W. Maitland, une des principales questions qui se posent à l'historien de l'Angleterre médiévale est celle-ci : quelle était la situation de l'Église d'Angleterre, à partir de la conquête normande, au point de vue du droit ecclésiastique? Oui ou non, les règles du droit applicables et appliquées sur le continent, avaient-elles force de loi en Angleterre? Des écrivains appartenant à différentes écoles avaient répondu en des sens différents. On pouvait classer leurs opinions en catholiques et protestantes, selon qu'ils mettaient l'Angleterre sous le régime du droit commun, ou que, se fondant sur une prétendue indépendance de la Grande Bretagne

depuis les temps celtiques, ils refusaient au Pape le droit d'intervenir directement dans les affaires du royaume. On voit l'importance de cette divergence de vues, notamment en ce qui concerne S. Thomas de Cantorbéry. M. B., en un substantiel travail, apporte enfin une solution raisonnée et, semble-t-il, définitive, car les découvertes de détail, qui sont désormais les seules possibles, ne sauraient infirmer sa thèse.

Suivant une méthode que les recherches approfondies de MM. Fournier et Le Bras ont rendue possible, M. B. déblaie le terrain en faisant l'histoire littéraire des compilations canoniques courantes en Angleterre. Il trace ensuite d'une main ferme un parallèle avec le droit continental, et n'a aucune peine à montrer que les mêmes tendances se manifestent de part et d'autre, à des époques correspondantes. On voit poindre la conclusion : identité fondamentale des règles du droit ecclésiastique, où l'on ne peut constater que des différences tout à fait accidentelles, explicables par la diversité des situations politiques en divers pays. L'auteur éprouve ensuite la solidité de cette théorie, établie d'après l'histoire des manuscrits, en examinant, la situation depuis Lanfranc jusqu'à S. Thomas de Cantorbéry. La pratique a suivi l'évolution de la théorie juridique, et les faits ne peuvent s'expliquer qu'en supposant l'identité de la législation canonique continentale et des principes qui régissaient le droit ecclésiastique en Angleterre. Ces résultats sont d'autant plus remarquables qu'au début de son enquête M. B. était plutôt porté à admettre une autre explication. En appendice, un répertoire des manuscrits anglais de droit canonique. A signaler également le chapitre d'introduction où M. B. détermine exactement, d'après les sources, la signification de l'expression : *Ecclesia Anglicana*. Ce n'est pas une entité séparée, distinguée de l'Église universelle, une Église anglicane tendant à l'autonomie, mais l'Église en Angleterre.

Les pages consacrées à Lanfranc, à S. Anselme, à S. Thomas de Cantorbéry sont singulièrement lumineuses. M. B. rejette définitivement, et pour d'excellentes raisons, la thèse de Böhmer qui fait de Lanfranc un faussaire. Rien de meilleur n'a été écrit sur S. Thomas, dont le caractère apparaît dans toute sa sincérité, aussi bien comme serviteur du roi, au temps où il occupait le poste de chancelier, que comme serviteur de l'Église, quand les intérêts du siège primatial lui furent confiés par la volonté du roi, dûment prévenu de l'intransigeance que montrerait son archevêque. M. B. n'admet pas le miracle d'une conversion soudaine, qui aurait changé l'âme de Thomas

lors de sa consécration. Il ne veut pas croire non plus que le chancelier aurait pratiqué une politique de dissimulation, pour parvenir à la possession de la dignité archiépiscopale et se servir ensuite de sa nouvelle position contre son ancien maître. Faire du martyr un hypocrite orgueilleux, tel que le représente son ennemi Gilbert Foliot, ce n'est pas non plus une explication plausible. Pour M. B., S. Thomas fut de ceux qui, se représentant vivement l'idéal du rôle qu'ils ont à remplir, arrivent à en incarner complètement le type. Ajoutons que, quand un homme soutient son rôle jusqu'à la mort l'histoire perd le droit de le représenter comme un comédien. Le martyre est une preuve décisive de sincérité. Cela n'empêche pas M. B. de remarquer que S. Thomas, dans ces circonstances, a souvent mal jugé la situation et mal compris l'irritation qu'il provoquait chez ses adversaires. La situation de Jean de Salisbury aux côtés de son archevêque est analysée, elle aussi, avec beaucoup de justesse et de finesse (p. 195-96). Une très légère erreur est à corriger dans cet excellent ouvrage : Santa Saba (p. 168) devrait être San Saba.

P. GROSJEAN.

* E. Margaret THOMPSON. *The Carthusian Order in England*. London, S. P. C. K., 1930, in-8°, x-550 pp., illustr. (= *The Church Historical Society*, New Series, Vol. III).

Id. *A Fragment of a Witham Charterhouse Chronicle and Adam of Dryburgh, Premonstratensian and Carthusian of Witham*. Dans *Bulletin of the John Rylands Library, Manchester*, t. XVI, 1932, p. 482-506.

* Donald Benedict CHRISTIE. *While the World Revolves*. London, Burns, Oates and Washbourne, [1932], in-8°, xix-139 pp., ill.

Cette monographie des Chartreux anglais est le fruit de trente-cinq années de recherches. Dans une première partie, l'auteur retrace, avec assez de détails, les origines de l'ordre, l'établissement de ses coutumes, la fondation de Witham. S. Hugues de Lincoln occupe dans ces pages une place d'honneur. Ensuite l'histoire de la province anglaise : notices sur les différentes chartreuses, par ordre de fondation, rapports avec le chapitre général, bibliothèques et écrivains, notes diverses. Enfin, dans une troisième et dernière partie, qui présente pour l'hagiographe le plus grand intérêt, l'histoire détaillée des chartreux anglais sous les Tudors. C'est toute l'histoire des martyrs que redit, avec autant d'érudition que de sympathie, cet écrivain protestant. Son étude, appuyée sur de nombreux documents, est désormais à consulter. L'héroïque conduite des martyrs contraste avec celle de leurs confrères plus faibles, qui se laissèrent

influencer par Henri VIII et ses suppôts. Enfin, d'excellents chapitres sur les chartreux anglais exilés dans les Pays-Bas.

Quelques erreurs de détail n'enlèvent pas son prix à ce bel ouvrage. Dans les notes surtout, beaucoup de coquilles ont échappé à la correction. P. 33, lire : *Dominus vobiscum* ; p. 222, lire : 2 juillet, au lieu de 22 juillet ; p. 316, lire sans doute : *Expliciunt* ; p. 321, lire : *De adherendo Deo* ; p. 306, la date de 1433 doit être une erreur pour 1453 ; pp. 25 et 26, *gyrovagari* semble être une faute répétée pour *gyrovagi* ; p. 29, il faut entendre acception de personnes, où Miss T. écrit : « exception of persons » ; p. 38, *feria quinta*, c'est jeudi et non mercredi ; p. 39, *in capite ieiunii*, c'est le mercredi des Cendres, et non le début d'un jeûne quelconque ; p. 344, lire : *Benedictus Deus in saecula*.

Voici quelques-uns des résultats des recherches de l'auteur. Elle fait remarquer (p. 337) que sous la forme abrégée (qui se lit dans un manuscrit conservé à la chartreuse de Londres), le sermon attribué à Adam de Dryburgh sur S. Hugues de Lincoln ne saurait être de lui. Il contient, en effet, une citation de Vincent de Beauvais. L'auteur pense aussi que Dom Maurice Chauncy n'est pas l'auteur du *De captivitate et martyrio D. Jo. Fischer*, du *De D. Thomae Mori captivitate*, du *De Reginaldi Theologi martyrio* et du *De crudeli mactatione diversorum* (p. 352-53). Le corps de Jacques IV d'Écosse, tué à la bataille de Flodden, le 9 septembre 1513, fut profané et décapité à la chartreuse de Sheen vers le milieu du xvi^e siècle. Mais un certain Lancelot Young, maître verrier de Sa Majesté, remarqua une suave odeur qui s'échappait du cadavre. Il l'emporta chez lui et le fit inhumer chrétiennement. Voilà qui ressemble fort à la naissance d'un de ces cultes voués à un chef vaincu, dont on trouve de curieux exemples dans l'histoire d'Angleterre, notamment en ce qui concerne Henri VI. A une donation datée du 10 novembre 1391, en faveur de la chartreuse de Londres, l'abbé de Westminster met une condition : les religieux donneront une splendeur particulière à la fête de la translation de S. Édouard, et célébreront sa messe, chaque année, en la vigile de l'Épiphanie (p. 187).

Dans la liste des manuscrits qui appartenrent à John Blacman, auteur d'un opuscule sur la vie de Henri VI (p. 317 et suiv.), nous notons : le Purgatoire de S. Patrice (n^o 11), un martyrologe, les *Gesta Karoli*, des *Miracula B. V. M. rithmicata* (d'abord : *versificata*, n^o 15), Athanase de *Ymagine Domini Iesu* (n^o 16), une *Compilacio bona de Vitis sanctorum* (n^o 18), des *Commentaciones propheciales*,

Cyrille *de transitu beati Hieronymi*, et *Duodecim Capitula* de Hampole (n° 23). Dans la troisième liste (p. 320-21), parmi les *Collectiones* : *Sanctorum Som<er>seteorum* (début du fol. 2 : *Apostolorum principi* ; probablement une compilation perdue qui débutait par les légendes de Glastonbury), *De 11000 Virgin<ibus>* (fol. 2 : *regem Dionotum*), *Historiarum Edmundialium* (sans doute sur le patron de Bury St. Edmund's ; fol. 2 : *Omnis denique homo*), *Historiarum Thomaticarum* (sur S. Thomas l'apôtre ou sur le martyr de Cantorbéry ; le fol. 2 débute par : *et cum Yndos*, et peut se rapporter au théâtre de l'apostolat du premier ou à la légende de la Princesse sarrasine, mère du second), *Miraculorum regine celi* (fol. 2 : *dextris are*). La même liste mentionne encore une série de *Revelaciones*, celles de S^{te} Élisabeth de Schönau, de S^{te} Mechtilde (sous le titre de *Gracia celestis*) et de S^{te} Catherine de Sienne ; ensuite un *Liber trium sublimium monachorum*, des *Vite Patrum* (Miss T. imprime : *Uter patrem*), le *Liber Patris Ysaac*, la *Vita quatuor doctorum*, le *Libellus Sancte Angele* (de S^{te} Angèle de Foligno), le *Passionarium Apostolicum* (sans doute une collection de Passions des Apôtres), Hampole *De Incendio amoris* (fol. 2 : *superferundi*), les épîtres de S. Ignace d'Antioche, deux volumes de S^{te} Brigitte de Suède et les *Gesta Salvatoris*. Une liste des livres de la chartreuse de Londres au xiv^e siècle (p. 324-326) contient entre autres la Vision du moine d'Evesham et deux volumes en anglais de Richard Rolle. Une autre de l'an 1500 (p. 326), le *Liber Sancte Brigitte*, une *Legenda Sanctorum*, l'*Incendium amoris* de Rolle, une *Vita S. Sylvestri*. Une troisième liste, de 1519 (p. 327-28), cite « a lytell legent aurey in printe » ; enfin, en 1533, Dom Jean Wheteham mentionne un légendier transcrit par lui, le *Liber Sancte Brigitte completus*, les *Revelaciones Sancte Matildis* (sans doute S^{te} Mechtilde). Parmi les anciens manuscrits de la chartreuse de Hinton (p. 322-23), un exemplaire de la Vie de S. Anselme par Eadmer (*BHL*. 525-27), actuellement le ms. 410 de Lambeth, des Vies de S. Jean l'Aumônier et de S. Paul ermite, des extraits de Vies ou de Passions de S. Antoine, de S. Hilarion et de S. Silvestre, une *Legenda totius anni abbreviata*. A la chartreuse de Beauvale appartenait le ms. Douce 114, traduction anglaise de Vies de saints, notamment d'Élisabeth de Spalbeek.

Le même auteur avait publié en 1895 *A History of the Somerset Carthusians*, traitant plus en détail des chartreuses de Witham et de Hinton. Nous lui devons aussi un important extrait de la chronique inédite de Witham. C'est une Vie d'Adam de Dryburgh, suc-

cessivement prémontré et chartreux, rédigée tout à fait dans le style hagiographique. Le manuscrit d'où elle est tirée, et qui est du ^{xiv}^e siècle, appartient aujourd'hui au Maître de la chartreuse, à Londres. Une étude sur la biographie de Maître Adam accompagne le texte, assez mal édité, il faut le dire. Miss T. n'est pas assez familiarisée avec le latin du moyen âge, et même dans son *magnum opus*, il faudra souvent contrôler les passages donnés seulement en traduction. Nous ne citerons qu'un exemple, tiré de cet article. P. 500, une note tente d'expliquer un passage sur les douceurs de la vie contemplative : *sue rachete amplexibus deliciari*. Ce serait *racheta*, *rachatta*, *rachetum*, « rédemption, rançon ». Évidemment, écrit Miss T. (of course), une allusion aux sentiments du saint homme pour son Seigneur et Rédempteur. « Of course » est de trop. En fait, une simple erreur de lecture commise par Miss T. Lire : *sue Rachele amplexibus*, allusion au second mariage de Jacob et lieu commun de la littérature dévote.

L'ouvrage de L. D. B. Christie, dont le titre fait allusion à la devise des chartreux (*Stat crux dum volvitur orbis*), est une biographie du B. Jean Houghton, prieur de Londres et le premier martyr d'Henri VIII.

P. GROSJEAN.

* F. M. POWICKE. *The Medieval Books of Merton College*. Oxford, Clarendon Press, 1931, in-8°, xi-288 pp.

P. Powicke n'entreprend pas une description des anciens manuscrits de Merton College, mais plutôt une histoire de cette bibliothèque au moyen âge, rédigée sur les documents qui nous apprennent les progrès et les revers de la collection : testaments de donateurs, anciens catalogues, et surtout les *electiones*, listes des livres remis aux différents membres de la fondation lors des distributions périodiques. Une chose très frappante, c'est le nombre infime de pièces hagiographiques. Il fait voir combien une bibliothèque universitaire différait fondamentalement de celle d'un monastère. Voici ce que nous avons relevé : un exemplaire de la Légende dorée (n° 1225), cinq des Dialogues de S. Grégoire (179, 224, 499, 941, 1199), la Vie de la Vierge attribuée à S. Jérôme (255), une Vie de S. Samson de Dol (587 ; le premier mot du second folio, seul moyen d'identification qui subsiste, est indiqué par M. P. comme étant : *narrare*, p. 188, mais ailleurs comme *narrate*, p. 73), des *Versus de Monacho captivo* (1208 ; sans doute le poème de Réginald de Cantorbéry, cf. supra p. 441), un quatrain sur la mort de Robert Grosseteste (561), l'Histoire ecclésiastique de Bède (258). Dans le testament de Simon de Bredon, chanoine de Chiches-

ter, une *Legenda de Sanctis* léguée à l'église de Greenstead (p. 84). Ce n'est pas nécessairement la Légende dorée, comme l'écrit M. P. (p. 273). Notons encore les Révélations de S^{te} Brigitte (1240), une prophétie assez répandue : *Gallorum levitas Germanos iustificabit*, etc. (1219), le *Scivias* de S^{te} Hildegarde (1212 ; un des plus anciens exemplaires connus), une *Tabula prophecie* (1000), un petit *Ars moriendi*, parfois attribué à Richard Rolle (1253), des fragments de son commentaire anglais sur le Psautier joints au *De septem donis Spiritus sancti* de Raymond Lulle (957), son commentaire sur les leçons de l'Office des défunts (974), l'*Alphabetum narrationum* (499), peut-être un résumé de la *Pera Peregrini* (940). Un exemplaire du *Speculum* de S. Edmond Rich (p. 92) et les *Prophecie Bridlyngton* (ibid.) furent légués à New College par Guillaume Rede, évêque de Chichester, en 1385. Ces prophéties sont-elles bien celles qui furent attribuées à S. Jean de Bridlington (cf. Thomas WRIGHT, *Political Poems and Songs*, t. I, p. 123-215 = *Rerum Britannicarum mediæ ævi scriptores*, n° 14) ? La date serait en ce cas fort remarquable, car le saint prieur est mort en 1379. Le *Liber alloquiorum de Spiritu Gwydonis* (960) jouit d'un grand succès, tant en latin que dans sa traduction irlandaise. Rappelons à ce propos l'édition récente par Miss K. Mulchrone dans *Lia Fáil*, t. I, p. 132. Notons encore un des ouvrages qui ont joui du plus grand succès parmi les productions latines des moines irlandais, le *De mirabilibus Sanctae Scripturae*, attribué à S. Augustin (530). Que représentent les *Prophetie Cistine* (584) ? Parmi les pièces perdues que nous font connaître les notes de John Bale, notons les *Collationes ad monachos* de S. Colomban. Un autre manuscrit perdu (1046) contenait un *De laudibus Lodewici regis*, probablement sur le roi S. Louis. Dans le n° 705 on lit une demande de prières pour le repos de l'âme de Richard Scrope, archevêque d'York, exécuté en 1405 ; on la rapprochera du culte accordé plus tard à ce personnage, sur lequel on peut consulter J. H. WYLIE, *History of England under Henry the Fourth*, t. II, chap. LIX, p. 339-67. Au n° 560, fol. 146, lire *videlicet* au lieu de *videns*, et fol. 152, *curie* au lieu de *curis*.

Il n'est pas sans intérêt de comparer les manuscrits étudiés par M. Powicke avec une liste récemment publiée par M. E. F. Jacob, en appendice à un important article sur l'archevêque Chichele (*Bulletin of the John Rylands Library*, Manchester, t. XVI, 1932, p. 469-81). Parmi les livres du collège de All Souls, à Oxford, peu après 1440, nous notons : les *Revelationes Brygitte* (p. 470), une *Vita Sancti*

Iohannis Heremite (p. 478), une *Vita sancti Malchie* (ibid.), un *Passionarium sanctorum* (p. 479) et un *Tractatus de conversione sancti Pauli cum aliis contentis secundum Petrum Ulescoute* (p. 480). Bien peu de chose en vérité comme fonds hagiographique. P. GROSJEAN.

* R. CESSI. *Agiografia antoniana: La composizione della Legenda « Assidua »*, dans *Atti del Reale Istituto Veneto di scienze lettere ed Arti*, t. XCI (1932), p. 827-89.

* M. BIHL. *La Leggenda antoniana di Fra Giuliano da Spira, O. F. M., e il suo Epilogo inedito*, dans *Studi francescani*, t. IV (1932), p. 429-53.

* E. PALANDRI. *La Leggenda fiorentina di S. Antonio*, ibid., p. 454-96.

* M. G. ABATE. *La Leggenda Antoniana del « Dialogus » nel Codice di Chambéry*, dans *Miscellanea Francescana*, t. XXXII (1932), p. 119-38.

* L. GUIDALDI. *A proposito delle leggende antoniane Raimondina e prima*, dans *Il Santo*, t. IV (1932), p. 220-28.

* G. DAL-GAL. *Il Santo di Padova nella storia*. Roma, Scuola tipografica Pio X, 1932, in-8°, xvi-324 pp.

* Hilarin FELDER. O. M. C. *Die Antoniuswunder*. Paderborn, F. Schöning, 1933, in-8°, 164 pp.

Durant les quarante dernières années la question si controversée des sources de la Vie de S. Antoine de Padoue a fait de sensibles progrès : découverte de textes, éditions critiques, identifications d'auteurs. On en trouvera un exposé clair et en général bien informé dans un article publié naguère par le P. Pou y Martí, O. F. M., *De fontibus vitae S. Antonii Patavini* dans *Antonianum*, t. VI (1931), p. 225-52. Mais ce résumé n'est déjà plus au point, car à l'occasion du centenaire de la mort de S. Antoine de Padoue (1231-1931), la bibliographie antonienne s'est considérablement accrue. Nous ne retiendrons qu'un petit nombre de travaux et plus spécialement ceux qui ont pour objet les anciennes *Vitae*.

La pièce fondamentale du dossier de S. Antoine, la *Legenda prima* ou *Assidua* (BHL. 587) n'avait plus été étudiée dans le détail depuis l'apparition de l'important mémoire que lui avait consacré L. de Kerval, en 1906. A plusieurs reprises on avait déjà souligné des similitudes de style entre la *Legenda assidua* et les œuvres de Thomas de Celano, similitudes telles que quelques historiens s'étaient crus autorisés à voir en Thomas de Celano l'auteur de la légende.

Le professeur Cessi, à la suite d'une analyse minutieuse du texte, propose une nouvelle hypothèse. La légende, abstraction faite de la troisième partie, les Miracles, suppose une double rédaction. Un

premier biographe, probablement portugais, aurait, vers 1231, composé une vie simple et dénuée de toute recherche de style. Dans la suite un inconnu, s'inspirant de la *Legenda I* de S. François d'Assise, aurait remanié la biographie primitive, de manière à lui donner une allure plus littéraire et à la compléter. Les traces de cette double rédaction sont surtout apparentes dans les prologues et les épilogues. On devine que le travail de sélection opéré par M. C. est très délicat et que les reconstructions partielles qu'il a faites du texte soi-disant primitif ne peuvent être considérées que comme des essais. Quant aux passages qui rappellent la manière de Celano, il ne faudrait pas se hâter de les mettre tous au compte d'un remanieur, car, parfois, ils ne sont guère que des lieux communs hagiographiques. M.C. a le mérite d'avoir attiré l'attention des historiens sur les redites et les incohérences de la première biographie de S. Antoine.

Cet important article, dont les arguments s'appuient sur des critères internes, est loin d'apporter une solution définitive à la question de l'origine et des sources de ce texte. Peut-être un manuscrit inconnu jusqu'ici permettra-t-il de faire la lumière. Parmi les manuscrits qui ont été découverts après l'édition de Kerval (*Anal. Boll.* XXIV, 307), citons les deux manuscrits de Trinity College de Dublin : E. 3. 11, fol. 123-131^v ; Z. 3. 1. 5. fol. 33-33^v (incomplet), dont on a relevé ici-même les variantes (*Anal. Boll.* XLVI, p. 354).

A la liste des auteurs auxquels on avait attribué l'*Assidua* vient de s'ajouter Gil de Zamora. Le P. Lopez, se fiant à une copie de la légende qu'il a trouvée à Madrid, avait mis en avant le nom de cet historien espagnol (*Archivo Ibero-Americano*, t. XXXI, p. 20-31). Mais, ainsi que le fait remarquer le P. Bihl (*Studi Francescani*, IV, 1932, p. 599) on ne peut pas s'arrêter à cette hypothèse, car le texte qu'a retrouvé le P. Lopez n'est qu'un remaniement de l'*Assidua* par Gil de Zamora.

M. A. Cojazzi a traduit en italien le texte complet de l'*Assidua* (*Sant' Antonio de Padova nella testimonianza d'un suo contemporaneo*. Torino, Società editrice internazionale, 1931, 128 pp.).

Le P. Bihl vient d'apporter un nouvel argument à la thèse qui fait de Julien de Spire l'auteur de la *Legenda anonyma* (*BHL.* 592). On en avait négligé jusqu'ici l'épilogue, qui ne contenait aucun élément historique. Du point de vue littéraire, il n'était pas sans intérêt. Comme le montre avec un grand luxe d'érudition le savant franciscain, l'épilogue présente de nombreuses analogies de pensée et d'expression avec l'*Officium rhythmicum S. Antonii* de Julien de Spire. Seul l'auteur

de l'office a pu s'astreindre à reprendre en prose, aussi servilement, les développements lyriques des strophes finales. Les parallélismes qui existent entre l'*Officium S. Francisci* et la *Legenda S. Francisci* de Julien de Spire, se retrouvent aussi, d'une manière tout aussi caractéristique, entre l'*Officium S. Antonii* et la *Legenda S. Antonii* du même écrivain. Le P. B. édite l'épilogue d'après deux manuscrits (Cortone, 11 ; Hall, dans le Tyrol), qui présentent un bon texte. Il n'a pas jugé utile de collationner les deux manuscrits de Bruxelles (Bibliothèque royale, 4459-70 ; Musée Bollandien, 398). Ils n'auraient en effet modifié que fort peu son édition, ainsi que nous avons pu nous en rendre compte.

Le P. Lemmens avait publié en 1902, d'après le manuscrit 772 de la Laurentienne une légende inédite de S. Antoine de Padoue, à laquelle on a donné le nom de Légende florentine (*BHL*. 602 d). Il la croyait du ^{xiii}^e siècle. De Kerval, sans fournir de preuves, estimait que le manuscrit et la légende étaient du ^{xiv}^e siècle. Le P. E. Palandri, afin de dater d'une manière plus précise cette pièce du dossier de S. Antoine, a analysé avec grand soin le manuscrit de la Laurentienne, unique témoin de cette légende connu jusqu'ici. Son travail est très fouillé et constitue un inventaire détaillé de cet important recueil hagiographique que nous ne connaissions encore que très imparfaitement. Aidé du savant directeur de la Laurentienne, M. Rostagno, il a étudié la composition du codex et fixé la date des différents cahiers qu'il comprend. Les folios où est transcrite la légende de S. Antoine (fol. 490) seraient de la seconde moitié du ^{xiii}^e siècle. Le P. P. croit pouvoir fixer la date de transcription entre 1270 et 1280. Si cette conclusion, basée avant tout sur l'examen paléographique, est exacte, la légende devrait être classée parmi les Vies du ^{xiii}^e siècle, conclusion qui n'est pas sans intérêt, car la *Leggenda fiorentina* serait un des rares textes de cette époque qui contiennent le récit de quelques miracles accomplis par le saint avant sa mort (paragraphe 11, 12, 13, 33, 34, 35). Mais nous reviendrons plus bas sur ce point en parlant du livre du P. Felder.

Le *Dialogus de gestis sanctorum fratrum minorum* attribué à Thomas de Pavie, renferme une Vie de S. Antoine de Padoue. On n'en connaissait qu'un seul manuscrit (Bibliothèque Vaticane, Borgia, 347). Le P. Abate a découvert une seconde copie de cette Vie de S. Antoine dans le bréviaire franciscain, conservé à la Bibliothèque de Chambéry, bréviaire qui date de la première moitié du ^{xv}^e siècle. Dans ce codex destiné à l'usage liturgique, les parties dialoguées ont naturellement

été omises. C'est la première fois, que l'auteur rencontre dans l'office liturgique de S. Antoine, des leçons qui ne sont pas empruntées à la légende de Julien de Spire. (BHL. 592). Les leçons du bréviaire de Chambéry donnent le récit jusqu'à la dernière prédication de S. Antoine de Padoue. Sauf deux paragraphes qui ne se trouvent pas dans le *Dialogues*, le texte est, à peu de chose près, celui du manuscrit du Vatican. Des nombreuses questions que l'auteur soulève à l'occasion de ce nouveau document, nous n'en retiendrons qu'une. A la suite du P. Delorme, qui a publié le premier le *Dialogus*, on admettait que Thomas de Pavie en était l'auteur. Le P. A. estime que cette opinion est peu vraisemblable et il propose d'attribuer la paternité de cette œuvre à Thomas de Celano. Mais il ne peut formuler lui-même aucune preuve décisive en faveur de sa manière de voir.

Le P. Guidaldi, dont nous avons annoncé l'article sur la *Legenda Raimundina* (Anal. Boll. XLVIII, 227), revient à nouveau sur le même sujet pour préciser les conclusions auxquelles l'avait conduit son étude du manuscrit 74 de la Bibliothèque Antonienne de Padoue. D'après le P. G. le ms. 74 n'est pas incomplet, comme l'a on cru, mais plusieurs cahiers ont été mal placés. Les textes doivent se lire dans l'ordre suivant : Vie de S. François, *Legenda Raimundina*, *Legenda Assidua*. La *Legenda Raimundina* serait donc complète. Ne pouvant entrer ici dans le détail de la question soulevée par le P. G., nous renvoyons le lecteur à l'article du P. Abate, dont nous venons de parler. Le paragraphe VI : *Della silloge dei Miracoli in particolare* (p. 125-28) est consacré à l'examen de la thèse du P. G.

La plupart des nombreuses biographies qui ont été publiées à l'occasion du centenaire de S. Antoine ne sont pas des travaux critiques et visent principalement à l'édification. Citons : Hugo LANG, O.S.B., *Antonius von Padua. Ein Leben nach Gottes Rat*. Munich, 1931, 46 pp. ; Frédéric de GHYVELDE, O. F. M., *Vie de Saint Antoine de Padoue*, 2^e édition, Montréal, 1931, 243 pp. ; G. DAL-GAL, O. M. Conv., *Nuova Luce d'Italia. Il Santo di Padova nella storia*, Rome, 1932, xvi-324 pp. Notons que cette dernière se recommande par un exposé bien au courant des sources de l'histoire antonienne et une excellente chronologie de la vie du saint. Ce n'est pas du reste la première fois que nous avons à faire ici l'éloge des travaux de P. Dal-Gal sur S. Antoine (Anal. Boll., XXX, 380).

A propos de la jeunesse de S. Antoine de Padoue, le P. Callebaut a écrit dans l'*Archivum Franciscanum historicum* (t. XXIV, 1931, p. 449-94) un article qui projette une vive lumière sur le milieu dans le-

quel vécut le saint avant d'entrer dans l'ordre de S. François. Ce ne sont pas uniquement des exemples de vertus que le jeune religieux eut sous les yeux au monastère des Augustins de Santa Cruz à Coïmbre. L'auteur rappelle en passant que les hagiographes qui s'obstinent à rehausser la gloire de S. Antoine en le rattachant à la famille de Godefroid de Bouillon font fausse route. Je ne sais s'il ralliera tous les suffrages en affirmant que S. Antoine est né non en 1195, mais en 1191 et qu'il n'a été ordonné prêtre qu'après son entrée dans l'ordre des Mineurs en 1221. Le principal argument du P. C. peut se résumer ainsi : selon le droit canon en vigueur à l'époque de S. Antoine, le sacerdoce n'était conféré qu'à l'âge de 30 ans. S. Antoine n'aurait donc pas reçu la prêtrise pendant les années qu'il passa dans l'ordre des Augustins, et puisque la *Legenda Assidua* — du moins c'est ainsi que le P. C. interprète le passage de ce document — affirme qu'Antoine a été ordonné prêtre en Italie en 1221, il faudrait reculer de quatre ans la date de sa naissance. L'auteur étant très versé dans l'histoire des ordinations pendant la première moitié du XIII^e siècle, son avis mérite d'être entendu. Mais la loi canonique était-elle rigoureusement observée ?

L. de Kerval, jadis, avait montré comment le merveilleux avait pris une place de plus en plus grande dans les légendes successives du saint de Padoue (*Anal. Boll.* XXX, 381). Le livre du P. Hilarin Felder porte sur le même sujet. Il a limité son enquête à un seul aspect du problème : la renommée de S. Antoine comme thaumaturge. Il a inventorié toutes les sources connues, afin de se rendre compte si elles rapportent des miracles, miracles accomplis pendant la vie du saint ou après sa mort. Au terme de son travail, le P. F. conclut : « dass Antonius, wie die meisten Heiligen, vor dem Tode keine Wunder gewirkt hat » (p. 156). En effet dans les documents du XIII^e siècle, on ne trouve aucune allusion à un fait miraculeux opéré par S. Antoine. Les mêmes sources sont par contre formelles au sujet de plusieurs miracles accomplis après sa mort. En moins d'un an, la commission pontificale en enregistrait 53. Dans la suite, les prodiges continuent à se produire et les auteurs du XIII^e siècle ne manquent pas de les signaler. Écrits par des contemporains, ces récits méritent crédit et sont inattaquables : « ... unanfechtbar, so dass es jeder ernsten Kritik standhält » (p. 43).

Il n'en va pas de même pour les textes postérieurs, qu'il ne faut consulter qu'avec la plus grande prudence, surtout quand ils rapportent des faits jusque-là inédits. Peu à peu, sous la plume des hagiographes, les miracles se multiplient comme par enchantement et pren-

nent un caractère de plus en plus prodigieux. La vie du saint elle-même se transforme. Dans ses tournées de prédication, Antoine accomplit des merveilles. D'après ces textes tardifs, la tradition aurait conservé le souvenir de 32 miracles.

Telles sont, brièvement, les conclusions du travail du P. F. Dans leur ensemble, elles ne sont peut-être pas aussi neuves qu'on pourrait le croire. Quiconque analyse les *Vitae* et étudie l'histoire de leur filiation, s'aperçoit que le merveilleux prend peu à peu un développement considérable dans la légende de S. Antoine. Sans doute, on n'avait pas encore, d'une manière aussi méthodique, fait le relevé des miracles. Par là l'ouvrage du P. F. est une utile contribution à l'hagiographie antonienne. Mais nous craignons que l'auteur n'ait donné à ses conclusions une forme trop tranchée. Elles gagneraient à être nuancées. Une synthèse, comme celle que vient de tenter le P. F., suppose que les textes relatifs à S. Antoine aient été classés et datés avec précision. Or on est loin d'avoir fait la lumière sur tous les points. L'article du P. Palandri, par exemple, au sujet de la *Leggenda fiorentina* montre qu'il ne faut procéder qu'avec circonspection. Si les résultats de cette étude sont confirmés, on ne peut plus dire qu'aucune légende du XIII^e siècle ne rapporte des miracles accomplis avant la mort du saint.

L'auteur dit qu'il a prouvé (p. 24) qu'à l'occasion du procès de 1231, on a recherché, mais en vain, des miracles accomplis du vivant du saint. La preuve de cette affirmation (p. 14) est assez faible. Il est évident, dit l'auteur, que la commission pontificale a recherché si S. Antoine avait, avant sa mort, opéré des prodiges, car on trouve dans la liste du procès une guérison qui eut lieu pendant que le saint était encore en vie. Cette guérison, continue le P. F., n'aurait toutefois pas le caractère d'un miracle proprement dit. L'auteur fait aussi état du silence de la *Legenda Assidua*, pour soutenir que S. Antoine n'a pas accompli de miracles. Mais si l'on se rappelle que des onze années qu'Antoine vécut dans l'Ordre de S. François, la *Legenda* en laisse sept dans l'ombre (1223-1230), on ne peut guère tirer argument de son silence. C'est peut-être pour avoir donné à son travail l'allure d'une thèse que l'auteur a mis en avant des preuves auxquelles il demande parfois plus qu'elles n'en contiennent.

B. G.

* A. HUONDER. *Ignatius. Beiträge zu seinem Charakterbild*. Herausgegeben von B. WILHELM S. I. Köln, Katholische Tat-Verlag, 1932, in-8°, xvi-371 pp., ill.

Si la mort ne l'avait empêché de réaliser son dessein, le P. Huon-

der, grâce à sa connaissance très complète des sources, aurait pu nous donner un portrait définitif de S. Ignace. Resté à l'état d'ébauche, son travail vient d'être livré au public par les soins du P. B. Wilhelm, qui s'est montré soucieux de respecter la pensée, le plan et même la rédaction de l'auteur.

L'ouvrage se divise en trois parties : la personnalité d'Ignace ; son œuvre : la Compagnie ; son zèle et son activité apostoliques. La simple énumération des subdivisions permet déjà de se rendre compte de la portée et du contenu de cette étude : le soldat, sa devise, son Seigneur, sa Dame, ses vertus caractéristiques ; le fondateur de l'Ordre, le législateur, le supérieur, l'éducateur, le directeur d'âmes, ses relations avec l'extérieur, ses œuvres de prédilection.

Dans ce cadre sont rassemblés une foule de traits détachés qui auraient avantageusement été fondus en une narration suivie. Outre qu'un pareil ensemble est de lecture quelque peu monotone, il ne montre pas comment se sont marqués, dans le caractère du saint, le progrès de sa perfection et les leçons de l'expérience acquise. Pour le P. H., toute l'attitude et la conduite d'Ignace se résumeraient et s'expliqueraient, semble-t-il, par son tempérament militaire.

Des renvois, en fort grand nombre, rejetés à la fin du volume, permettent au lecteur de recourir facilement aux sources.

M. VAN CUTSEM.

La publication du **Dictionnaire d'histoire et de géographie ecclésiastique*, remise en train il y a quelques années, continue à progresser rapidement. Depuis les dix fascicules parus de 1929 à 1931 et auxquels nous avons consacré naguère (*Anal. Boll.*, XLIX, 119-23) une longue recension, cinq nouveaux fascicules doubles ont vu le jour (fasc. XXXI-XL. Paris, Letouzey, 1931-33). Ils forment le tome VI en entier et les 928 premières colonnes du tome VII. Du début de la lettre B, ils nous mènent jusqu'à *Bellotti*. Nous ne redirons pas le bien que nous pensons de ce répertoire, qui tend à prendre les proportions d'une encyclopédie. A côté de notices très brèves sur des personnages à peine connus, on y trouve des monographies développées qu'on serait heureux de voir paraître à part. Pour donner une idée de la richesse des livraisons récentes de la variété des collaborateurs, nous dressons la liste des articles les plus considérables par leur étendue : Bâle, ville et diocèse, par A. M. Jacquin. Baluze, par G. Mollat. Bamberg, par H. Burkard. Barlaam, le moine calabrais, adversaire des Palamites, par M. Jugie. Baronius, par A. Molien. S. Basile de Césarée, par G. Bardy. Les deux Baudouins, empereurs de Constan-

tinople, et les cinq Baudouins, rois de Jérusalem, par L. Bréhier. Baudouin V de Hainaut, par F. Baix. Bayeux, par P. Calendini. Pierre Bayle, par J. Dedieu. Beauvais (diocèse), par J. Béreux. Belleny (diocèse), par L. Alloing. Abbaye du Bec, par B. Heurtebize. S. Robert Bellarmin, par P. Dudon. Bégardisme et Béguignages, par J. Van Mierlo. Basile I^{er} le Macédonien et Basile II le Bulgaroctone, Bélisaire et Jean Beccos, le patriarche de Constantinople, par L. Bréhier. Enfin trois articles exceptionnellement développés : Bavière (102 col.), par A. Bigelmair, professeur à l'université de Wurzburg ; Belgique par le P. É. de Moreau (236 col.) ; Basiliens italo-grecs et espagnols (56 col.) par C. Korolevskij ; Barcelone (76 col.), par dom A. Lambert, le savant bénédictin français de Saragosse, à qui sont dues, en grand nombre, les notices très fouillées et parfaitement à jour des saints, des abbayes, des diocèses et des évêques espagnols : Bachiarius, Badajoz, Baetica, Baléares, Barbastro (diocèse et abbaye), etc.

Le dernier volume du nouveau Butler qui nous soit parvenu (* *The Lives of the Saints* by Alban BUTLER. A New Edition by Herbert THURSTON S. I. et Donald ATTWATER. Vol. VII : July. London, Burns, Oates and Washbourne, 1932, xix-457 pp.) est le second publié en collaboration avec M. Attwater. Nous aurions à répéter à ce sujet les éloges mérités par les volumes précédents (*Anal. Boll.*, XLIX, 117 ; L, 220). Les *Analecta* ont été dépouillés (voir p. VIII, note), mais l'article sur la Vie ancienne de Godelive de Ghisteltes par Drogon de Bergues (XLIV, 102-137) a échappé au rédacteur de la notice de cette sainte (p. 65-66).

La septième édition du **Kompendium der Kirchengeschichte* de K. HEUSSI (Tübingen, Mohr, 1933 ; cf. *Anal. Boll.*, XLIX, 127) a été rapidement suivie d'une huitième, ce qui porte le tirage de ce manuel à 30.000 exemplaires. Un pareil succès dit assez que l'ouvrage est parfaitement adapté au milieu auquel il est destiné. Il indique aussi la place qu'occupe l'enseignement de l'histoire ecclésiastique dans les universités protestantes, où le manuel de Heussi n'est pas le seul en usage.

En vue de la réforme de l'*ὁρολόγιον*, l'hiéromoine Dom Nilo BORGIA, de Grottaferrata, a publié, d'abord au t. XXVI des *Orientalia Christiana*, puis à part (* *Ὁρολόγιον*, « *Diurno* » delle chiese di rito bizantino. 2^e ed., Grottaferrata, 1929, in-8°, 107 pp.), une étude sur

les sources, l'histoire et les différentes parties de ce livre liturgique. Pareils travaux méritent assurément de retenir l'attention des spécialistes ; dans notre *Bulletin*, il ne peut être question de leur accorder plus qu'une brève mention, témoin de l'intérêt que nous portons à ce genre de recherches.

Sous le titre * *Ὁ ἅγιος Θεόδοτος ἐπίσκοπος Κυρηναίας* (Leukosia « *Κόσμος* » 1932, 12 pp., extr. de la revue cypriote *Ἀπόστολος Βαρνάβας*, série II, t. IV, p. 5-14), un vétéran des études religieuses byzantines, Mgr Sophronios EUSTRATIADÈS, dont nous comptons signaler bientôt des travaux plus importants, vient de publier une acolouthie de S. Théodote, composée par Joseph l'hymnographe et conservée dans six manuscrits de Paris et dans le n° I. 140 de Lavra. A défaut de synaxaire, les neuf odes du canon nous décrivent les tourments endurés par le martyr. Il est aussi question (début de la neuvième ode) des guérisons de toutes sortes qu'opère la châsse de ses reliques. Dans la courte introduction de Mgr E., on s'étonne de ne pas voir citer les *Saints de Chypre*, du P. Delehaye (*Anal. Boll.* XXVI, 258-59). L'unique fragment connu de la Passion de S. Théodote, qui remplit les six premiers feuillets du ms. Ottobonianus 54 (x^e siècle), ne nous apprendrait-il rien sur l'énigmatique évêque de Cyrénie en Chypre ?

Sans prétention scientifique, dans le dessein d'édifier les fidèles et de travailler indirectement au rapprochement des Églises, dom Basilus HERMANN, O.S. B., vient de publier une série de notices de saints byzantins. Cette galerie, intitulée * *Verborgene Heilige des griechischen Ostens* (Kevelaer, J. Thum, 1931, 244 pp. in-12), comprend les portraits suivants : S^{te} Nonna, mère de S. Grégoire de Nazianze ; S. Maxime le Confesseur ; S. Étienne le Jeune, martyr dans la tourmente iconoclaste ; S. Théodore Studite, dont le P. H. s'est occupé naguère (cf. *Anal. Boll.*, XLVI, 212) et dont il a traduit récemment un choix de lettres (Des hl. Abtes Theodor von Studion *Martyrbriefe aus der Ostkirche*, Mainz, 1931) ; S. Platon de Saccoudion, l'oncle du précédent ; l'ermite S. Joannice de Bithynie ; enfin S. Jean Calybite.

Dans un volume intitulé * *Proskynein* (Gütersloh, Bertelsmann, 1932, in-8°, xv-327 pp.), M. HORST a réuni des matériaux considérables pour servir à l'histoire du mot *προσκυνεῖν*. L'auteur nous redit d'abord ce que pensent les linguistes de l'étymologie du mot, puis, se mettant au point de vue de l'histoire religieuse, il recueille

dans les livres sacrés comme dans les textes profanes tout ce qui se rapporte à l'usage du terme et des expressions apparentées, réservant toutefois pour la troisième partie de l'ouvrage les données très nombreuses que fournit le Nouveau Testament. Pour la période étudiée par l'auteur, nous ne possédons rien d'aussi complet. Son travail consciencieux, mais un peu morcelé, pourra être utilement repris au point où il l'a abandonné.

On nous envoie une nouvelle **Vie de S^{te} Marie-Madeleine*, par l'abbé J. BRIERRE (Paris, Lethielleux, 1933, in-8°, 203 pp.) L'auteur s'est servi beaucoup du pseudo-Rhaban, et surtout des *Monuments* de l'abbé Faillon, deux sources qui peuvent servir à caractériser son point de vue. L'ouvrage est suivi de trois traités, sur « l'unité » de la sainte, sur sa venue en Provence, sur le séjour de la S^{te} Vierge à Éphèse. A la fin du volume, l'appendice sur la « Tarasque » paraît destiné à dérider le lecteur.

Œuvre d'un amateur distingué, écrivain original autant que patient, ** The Transition from Roman Britain to Christian England. A. D. 368-664*, de M. Gilbert SHELDON (London, Macmillan, 1932, xxiii-219 pp., carte), apporte moins des faits nouveaux qu'un essai d'interprétation, souvent plausible. L'auteur, qui travaille de seconde main, adopte parfois des erreurs ou des exagérations (pp. 164, 185) ou se confie à tel guide peu sûr, M. Meissner, par exemple (cf. *Anal. Boll.*, XLIX, 182). A propos des saints qui traversent la scène, M. S. a des remarques excellentes. Nous soulignons ce qu'il dit de Palladius et de S. Patrice : leur mission fut sans doute, comme celle de S. Germain d'Auxerre en 429, plutôt dirigée contre l'hérésie pélagienne que destinée à annexer de nouveaux territoires à l'Église d'Occident. Cette thèse a été exposée brièvement ailleurs (*La christianisation de l'Irlande et la méthode de S. Patrice*, dans *L'Action catholique aux Missions*, Louvain, 1932, p. 71-72). Concernant les rapports de S. Samson de Dol avec le siège d'York (p. 101, note 2), M. S. eût trouvé une explication plus satisfaisante chez M. F. C. Burkitt, *St. Samson of Dol* (cf. *Anal. Boll.*, XLVI, 202).

Nous ne pouvons nous étendre bien longuement, dans ce Bulletin, sur la nouvelle et remarquable édition du **Marsilii de Padua Defensor Pacis* par M. Richard SCHOLZ (Hannoverae, Hahn, 2 fasc. in-8°, 1932-1933, LXXII-VIII*-640 pp.). Cette publication était prévue depuis de longues années dans la collection des *Monumenta Germaniae*,

où elle prend place aujourd'hui parmi les *Fontes iuris germanici antiqui in usum scholarum separatim editi*. Tandis que s'achevait la préparation de cet ouvrage, une autre édition critique du *Defensor* voyait le jour, en 1928, à Cambridge, par les soins de M. Previt -Orton. Si ce dernier a encore su mettre à profit un important article de M. S., paru en 1926 dans le *Neues Archiv* (t. XLIX, p. 490-512), l'éditeur allemand, à son tour, n'a pas manqué de confronter les résultats de ses propres recherches avec celles du savant de Cambridge. Le cas est typique, de deux publications, issues d'initiatives entièrement indépendantes et qui, pourtant, ont utilement influé l'une sur l'autre. Retenons que M. S.  carte résolument toute part de collaboration de maître Jean de Jandun dans la rédaction proprement dite du *Defensor Pacis*. Celle-ci fut terminée, à Paris, le 24 juin 1324.

L'opuscule de M. Anselm SCHMITT, * *Die deutsche Heiligenlegende* (Freiburg i. B., Herder, 1932, 76 pp.) apporte quelques utiles renseignements sur les recueils allemands de légendes des saints, depuis celle du capucin Martin de Cochem (1634-1712), qui jouit d'une grande popularité, jusqu'au *Christliche Sternhimmel* d'Alban Stolz, que l'on lit encore avec plaisir. Entre les deux se placent des écrivains qui s'intéressèrent aux Vies des saints au point de vue purement littéraire, et l'on en cite un, heureusement bien oublié, qui publia, en 1784, une Légende des Saints qu'il prétend avoir tiré des papiers de Voltaire. Les romantiques, comme G rres et Schlegel, s'intéressèrent également à cette littérature. Au jugement de Schlegel, J. P. Silbert (1788-1844), auteur d'une collection de Légendes (Vienne, 1830) serait le poète catholique le plus qualifié du romantisme. P. 71-73, une liste, un peu sommaire, des Vies des Saints en allemand, de 1687 à 1887.

Sous le titre * *Elisabeth, Krone der Frauen* (München, Gesellschaft für christliche Kunst, in-16, 50 pp.), le P. M. SCHNEIDERWIRTH O. F. M. publie un bref récit de la vie de S e Élisabeth, illustré de la plus charmante façon, en deux tons et en couleurs.

Une nouvelle revue, * *Medium Aevum* (Oxford, Blackwell, t. I, 1932, 232 pp. ; t. II, 1933, fascicules 1 et 2, 163 pp.), est l'organe de la Société pour l'étude des langues et de la littérature du moyen âge, fondée à Oxford en 1932. Nous y lisons (t. I, p. 109-125) une étude de M. R. M. Dawkins sur une traduction, en grec vulgaire de Crête, du *Barlaam et Joasaph*. C'est l'œuvre du moine Nicéphore Venetzas

copiée par lui, en 1632, dans un manuscrit qui est aujourd'hui le Canonicianus 2. M. D. en examine la langue en détail, et particulièrement le système employé pour reproduire le grec en caractères latins.

Le P. Ailbe J. LUDDY s'est acquitté d'une double dette de reconnaissance et d'un devoir de piété envers son ordre et son abbaye, en publiant * *The Order of Cîteaux* (Dublin, Gill, 1932, 146 pp., ill.) et * *The Story of Mount Melleray* (même éditeur, xi-282 pp., ill. et carte). Le premier ouvrage est destiné au grand public, le second aux amis du monastère.

La dissertation de M. F. A. MULLIN, * *A History of the Work of the Cistercians in Yorkshire, 1131-1300* (Washington, Catholic University of America, 1932, xi-131 pp., carte) expose l'idéal de Cîteaux, la fondation des monastères en Yorkshire, leur influence sociale et économique. Elle eût gagné à s'appuyer sur une étude directe des documents officiels qui nous renseignent sur l'histoire des Cisterciens.

M. Antonio GOMES DA ROCHA MADAHIL a retrouvé dans la Bibliothèque du Lycée de Coïmbre le * *Tradado da vida et martyrio dos cinco Martires de Marocos enviados por são Francisco*, imprimé à Coïmbre en 1568. Ce précieux petit livre raconte le martyre de cinq missionnaires franciscains Berardus, Petrus, Adiutus, Accensius, Otto, qui furent mis à mort par le sultan du Maroc, le 16 janvier 1220 (BHL. 1169-1173). M. G., après avoir soigneusement décrit l'ouvrage, en donne une reproduction intégrale (Coimbra, Imprensa da Universidade, 1928). En appendice il publie deux études, l'une sur le culte rendu à Coïmbre aux saints martyrs, l'autre sur les documents iconographiques imprimés à Coïmbre.

Les publications de documents d'archives et les travaux historiques du P. Augustin NEUMANN O. S. A., professeur d'histoire ecclésiastique à Olomouc, sont appréciés favorablement par les connaisseurs (cf. *Jahresberichte für die deutsche Geschichte*, t. VI, p. 460-63 ; *Revue d'histoire ecclésiastique*, 1927, p. 315-18 ; 1931, p. 520, et 1932, p. 245). La précieuse contribution à l'hagiographie du xv^e siècle, qu'il avait publié en tchèque en 1927, a été traduite en allemand par A. Pelikan et E. Schneider : * *Die katholischen Märtyrer der Hussitenzeit* (Warnsdorf, A. Opitz, 1930, in-12, 275 pp.). Avec un sens critique très averti, le P. N. ne retient dans sa liste des victimes de la persécution hussite que les « martyrs » sur lesquels on possède des té-

moignages contemporains et dignes de foi. S'il rapporte aussi des légendes postérieures, ce n'est que pour y découvrir la preuve de la vénération dont ces héros, oubliés aujourd'hui, furent entourés jadis dans les couvents et les églises de Bohême. A noter que l'inscription, avec le titre de bienheureux ou de sainte, au ménologe cistercien de Henriquez ou au martyrologe du même ordre (voir les textes cités en appendices p. 261-63), n'implique nullement qu'un culte liturgique ait jamais été rendu à ces groupes de moines (cf. *Acta SS.*, Nov. I, 416).

Les deux dernières parties de l'ouvrage de S. Laurent de Brindes :
 * *Lutheranismi Hypotyposis* ont paru. Elles sont intitulées : *Hypotyposis ecclesiae et doctrinae Lutheranae*, *Hypotyposis Polycarpi Laiser* (Patavii, ex officina typ. Seminarii, 1931, xviii-535 pp., 1933, xiv-437 pp., planches et fac-similés). Dans la seconde partie le saint complète son exposé de la théologie luthérienne. Il s'étend longuement sur les caractères de l'Église protestante et le contenu de la confession d'Augsbourg. La troisième partie est une réfutation des thèses que le réformateur Polycarpe Laiser (Leyser, 1552-1610) avait soutenues à Prague dans deux sermons, l'un sur les bonnes œuvres, l'autre sur la justification. S. Laurent, qui du haut de la chaire, avait répondu à Prague même aux attaques de son adversaire, rédigea dans la suite un volumineux mémoire, où l'on trouvera plusieurs renseignements sur la personne et la doctrine de Leyser. Les éditeurs ont retrouvé dans la Marciana de Venise, un exemplaire de la traduction des deux sermons de Leyser : *Due prediche Catoliche, una delle opere buone, l'altra della giustificazione del huomo con Dio*. Cet opuscule, aujourd'hui fort rare, se présentait au public sous la signature du *Reverendo Padre P. Lisero dell' ordine di Predicatori, priore, dottore, theologo*. Il fut mis à l'index en 1627.

La brochure du P. Jean Ricci, O. F. M., sur les martyrs franciscains de Chine a paru en anglais, traduite par le P. Jérôme CALLAGHAN (* *Franciscan Martyrs of the Boxer Rising*, Dublin, Franciscan Missionary, Union, 1932, 136 pp., ill.)

La commission historique de Bade avait, dès 1891, projeté la publication de la correspondance de l'érudit Martin Gerbert, qui fut de 1764 à 1793 prince-abbé de Saint-Blaise dans la Forêt-Noire. M. von Weech, qui le premier s'occupa de réunir les matériaux, mourut en 1905. L'année suivante, on confia au professeur G. Pfeil-

schifter le soin de poursuivre le travail. Mais le nouvel éditeur se vit obligé presque aussitôt de reprendre, d'une manière plus strictement scientifique, tout ce qui avait été élaboré jusqu'alors. Puis, divers retards d'un autre ordre survinrent coup sur coup. Voici que le tome I^{er} est enfin sorti de presse : * *Korrespondenz des Fürst-ables Martin II Gerbert von St. Blasien*, bearbeitet von Georg PFEILSCHIFTER, Band I (Karlsruhe, Müller, 1931, xxxviii-684 pp., portrait). Il contient les lettres de 1752 à 1773. Les vingt années qui restent, occuperont deux autres volumes. Parmi les correspondants de Martin Gerbert, on notera de nombreux bibliothécaires, parmi lesquels le bénédictin Anselme Berthod, dont le nom, comme d'ailleurs celui de l'abbé lui-même, fut mêlé à l'histoire de notre œuvre (cf. DELEHAYE. *A travers trois siècles*, pp. 171, 176).

OUVRAGES ENVOYÉS A LA RÉDACTION

Plusieurs de ces travaux seront l'objet d'un compte rendu dans un prochain numéro de la revue.

- Action (L') catholique aux missions. Compte rendu de la dixième semaine de missiologie de Louvain (1932)*. Louvain, 1932, in-8°, 248 pp. (= *Museum Lessianum*, section missiologique, 18).
- ALPHONSI (Tommaso) O. P. *La basilica di S. Domenico in Bologna*. Torino, ed. « Italia Sacra », 1930, 80 pp., in-4° (= *Italia sacra. Le chiese d'Italia illustrate*, I, p. 145-224).
- AM. DU COEUR DE JESUS, C. D. *La bienheureuse Anne de Saint-Barthélemy, libératrice d'Anvers*. Paris, Desclée-De Brouwer, 1932, in-8°, 85 pp., ill.
- Ambrosii (S.) de Virginibus...*, recensuit Otto FALLER, S. I., Bonn, P. Hanstein, 1933, in-8°, 78 pp. (= *Florilegium patristicum*, 31).
- Annuaire de l'Institut de philologie et d'histoire orientales pour 1932-1933*. Bruxelles, Université libre, 1932, in-8°, 111 pp., planches.
- Aurelii (S.) Augustini ad Consentium epistula...*, recensuit Michael SCHMAUS. Bonn, P. Hanstein, 1933, in-8°, 32 pp. (= *Florilegium Patristicum*, 33).
- BELL (Dom Maurice). *Wulfric of Haselbury, by John, Abbot of Ford*. Edited with Introduction and Notes. S. l., 1933, in-8°, LXXXII-203 pp. (= *Somerset Record Society*, XLVII).
- BIHLMAYER (Karl). *Kirchengeschichte auf Grund des Lehrbuches von F. X. v. FUNK*. Dritter Teil : Die Neuzeit. 2. Lieferung. 8.-9. Aufl. Paderborn, F. Schöningh, 1932, in-8°, pp. 185-336.
- BILLARD (A.). *Jehanne d'Arc et ses juges*. Paris, A. Picard, 1933, in-8°, 413 pp., illustrations, carte.
- BOFFITO (Giuseppe). *Scrittori Barnabiti o della Congregazione dei Chierici Regolari di San Paolo. (1533-1933). Biografia, bibliografia, iconografia*. Vol. I, II. Firenze, L. S. Olschki, 1933, in-4°, xv-681, 634 pp., illustrations.

- BORNKAMM (Günther). *Mythos und Legende in den apokryphen Thomas-Akten*. Göttingen, Vandenhoeck u. Ruprecht, 1933, in-8°, 124 pp. (= *Forschungen zur Religion und Literatur des Alten und Neuen Testaments*, N. F. 31).
- BOUDOU (Adrien), S. I. *Actes des Apôtres*, traduits et commentés. Paris, G. Beauchesne, 1933, in-8°, LV-592 pp, carte (= *Verbum salutis*, VII).
- BREMOND (Henri). *Histoire littéraire du sentiment religieux en France depuis la fin des guerres de religion jusqu'à nos jours*. T. XI : Le procès des mystiques. [Paris, Bloud et Gay, 1933, in-8°, 438 pp.
- BROWE (Peter). S. I. *Die Verehrung der Eucharistie im Mittelalter*. München, M. Hueber, 1933, in-8°, XII-195 pp.
- CABROL (Fernand), O. S. B. *Saint Benoît*. Paris, J. Gabalda, 1933, in-8°, 188 pp. (Coll. *Les Saints*).
- Caesarii (S.) *Arelatensis episcopi Regula sanctarum virginum...*, edidit Germanus MORIN, O. S. B. Bonn, P. Hanstein, 1933, in-8°, 55 pp., 3 planches. (= *Florilegium Patristicum*, 34).
- CANIVEZ (J.-M.) O. Cist. Ref. *Statuta capitulorum generalium Ordinis Cisterciensis, ab anno 1116 ad annum 1786*. T. I. Louvain, 1933, in-8°, XXXI-533 pp. fac-similés. (= *Bibliothèque de la Revue d'histoire ecclésiastique*, 9).
- CASTIGLIONI (Carlo). *Leggende agiografiche Lombarde inedite*. Torino, Soc. editr. internaz., 1932, in-8°, 34 pp. Extr. de *Convivium*, 1932, n. 4.
- CHEVALLIER (Dom, O. S. B.). *Les avis, sentences et maximes de saint Jean de la Croix, docteur de l'Église*. Paris, Desclée-De Brouwer, 1933, in-8°, 351 pp.
- ID. *Le Cantique Spirituel de Saint Jean de la Croix, docteur de l'Église*. Traduction du texte espagnol. Paris, Desclée-De Brouwer, 1933, in-8°, 270 pp.
- CHURCHILL (Irene Josephine). *Canterbury Administration : The Administrative Machinery of the Archbishopric of Canterbury, illustrated from Original Records*. London, S. P. C. K., 1933, 2 vol. in-8°, XII-615 ; XVI-367 pp.
- COOLEN (Georges). *L'anglicanisme d'aujourd'hui*. Paris, Bloud et Gay, 1933, in-8°, 203 pp. (= *Bibliothèque catholique des sciences religieuses*).
- COSTE (Pierre) ; BAUSSAN (Charles) ; GOYAU (Georges). *Trois siècles d'histoire religieuse. Les Filles de la Charité*. Paris, Desclée-De Brouwer, 1933, in-8°, 259 pp., illustrations.
- COULOMBEAU (Maurice). *Chartres. L'âme de la cathédrale*. Paris, Desclée-De Brouwer, 1933, in-8°, 187 pp., illustrations.
- COULTON (G. G.). *Scottish Abbeys and Social Life*. Cambridge, University Press, 1933, in-8°, IX-293 pp., illustrations.
- DANIËLS (Jos) S. I. *Les rapports entre saint François de Sales et les Pays-Bas. 1550-1700*. Academisch proefschrift. Nijmegen, Centrale Drukkerij N. V., 1932, in-8°, 198 pp., frontispice.
- DOBLE (G. H.) ; KERBIRIOU (L.). *Les Saints Bretons*. Brest, L. Le Grand, 1933, in-4°, 35 pp., illustrations.
- DUCROT-GRANDERYE (Arlette P.). *Étude sur les Miracles Notre Dame de Gauthier de Coinci*. Helsingfors, 1932, in-8°, 286 pp. (= *Annales Academiae scientiarum Fennicae*, XXV, 2).
- DVORNÍK (Fr.). *Les Légendes de Constantin et de Méthode vues de Byzance*. Prague, Imprimerie d'État, 1933, in-8°, X-444 pp. (= *Byzantinoslavica*, Supplementa, I).

- Enciclopedia universal ilustrada europeo-americana*. T. IX (Apéndice). Madrid, Espasa-Calpe, 1933, in-8°, 1584 pp., illustrations et planches.
- The English Way. Studies in English Sanctity from St. Bede to Newman*. By M. C. d'ARCY, Hilaire BELLOC, G. K. CHESTERTON, etc. Edited by Maisie WARD. London, Sheed and Ward, 1933, in-8°, 328 pp.
- Eusebius (Des) Pamphili, Bischofs von Caesarea, Kirchengeschichte*, II. Band. Aus dem griechischen übersetzt von Dr. Phil. HAEUSER. München, J. Koesel, 1932, in-8°, 503 pp. (= *Bibliothek der Kirchenväter*, 2. Reihe, Bd. I).
- FAVRE (B.). *Les Sociétés secrètes en Chine. Origine, rôle historique, situation actuelle*. Paris, Maisonneuve, 1933, in-8°, 222 pp.
- G. (Myriam DE). *Ange de l'Eucharistie (1891-1922). Jeanne-Marie Favre, de la Société des Filles de S. François de Sales*. Paris, Desclée-De Brouwer, 1933, in-8°, 200 pp., illustrations.
- GLORIEUX (P.). *Répertoire des maîtres en théologie de Paris au XIII^e siècle*. Paris J. Vrin, 1933, in-8°, 467 pp. (= *Études de philosophie médiévale*, XVII).
- GOSSENS (Bruno). O. M. Cap. *Der heilige Fidelis von Sigmaringen. Eine Lebensbeschreibung*. München, J. Kösel, 1933, in-8°, 247 pp., frontispice.
- HAASS (Robert). *Die Kreuzherren in den Rheinlanden*. Bonn, L. Röhrscheid, 1932, in-8°, xi-243 pp., carte. (= *Rheinisches Archiv*, 23).
- HEINEMANN (Carl). *Die Kollationsrechte des Stifts S. Kunibert zu Köln*. Bonn, Hanstein, 1932, in-8°, 186 pp., illustrations et cartes (= *Veröffentlichungen des historischen Museums der Stadt Köln*, III).
- HENRY (Françoise). *La sculpture irlandaise pendant les douze premiers siècles de l'ère chrétienne*. Paris, E. Leroux, 1933, 2 vol. in-4°, 235 pp. 171 planches.
- HILDEBRAND (P.). O. M. C. *Een Vlaamsche Martelaar in Oud-Kongo, Joris van Geel. Studie over zijn leven en zijn historisch midden*. Tielt, J. Lannoo, in-8°, 243 pp., illustrations.
- HUMEAU (G.). *Les plus beaux sermons de saint Augustin réunis et traduits*. Tome II. Paris, Bonne Presse, 1932, in-8°, 408 pp.
- JOLY (Edmond). *La chambre des saints à Rome*. Paris, Desclée-De Brouwer, 1933, in-8°, 274 pp.
- JOLY (Henri). *La Bienheureuse Mère Pelletier (1796-1868)*. Paris, V. Lecoffre 1933, in-8°, 185 pp. (Coll. *Les Saints*).
- KIDD (B. J.). *The Counter-Reformation. 1550-1600*. London, S. P. C. K., 1933, in-8°, 271 pp.
- Laborantis Cardinalis Opuscula*, edidit Arturus LANDGRAF. Bonn, P. Hanstein, 1932, in-8°, 74 pp. (= *Florilegium patristicum*, 32).
- LAMB (John W.). *Saint Wulstan, Prelate and Patriot. A Study of his Life and Times*. London, S. P. C. K., 1933, in-8°, xiii-218 pp., fac-similé.
- LAURENT (M.-Hyacinthus). *Monumenta historica S. P. N. Dominici*. Fasc. I. *Historia diplomatica S. Dominici*. Paris, J. Vrin, 1933, in-8°, 198 pp. (= *Monumenta Ordinis F. Praedicatorum historica*, XV).
- LEGAUT (Marcel). *Prières d'un croyant*. Paris, B. Grasset, 1933, in-8°, x-274 pp. (= *Collection « La Vie chrétienne »*, 10).
- LORENZO (P.) DI S. ALBERTO, Ord. Carm. *La Beata Teresa Margherita del Sacro Cuore di Gesù. (1747-1770)*. Firenze, Monastero di Santa Teresa, 1930, in-8°, 251 pp., frontispice.

- Martyrologium romanum Gregorii papae XIII iussu editum, Urbani VIII et Clementis X auctoritate recognitum....* Secunda post typicam editio. Roma, Typ. polyglott. Vaticanis, 1930, in-8°, cxxiii-566 pp., frontispice.
- MASCHIETTO (Angelo). *S. Taziano, vescovo di Oderzo, patrono della città e diocesi di Ceneda*. Oderzo, G. B. Bianchi, 1932, in-4°, 102 pp., illustrations.
- MASSERON (Alexandre). *Saint Christophe, patron des automobilistes*. Paris, B. Grasset, 1933, in-8°, 254 pp., frontispice.
- Mélanges de l'Université Saint-Joseph, Beyrouth (Liban)*. T. XVI. Beyrouth, Imprimerie Catholique, 1932, in-8°, viii-274 pp., 11 planches.
- MEUNIER (J.-M.). *La Vie de saint Alexis, poème français du XI^e siècle*. Texte du manuscrit de Hildesheim; traduction littéraire, étude grammaticale, glossaire. Paris, E. Droz, 1933, in-8°, 434 pp.
- Miscellany (A) of Studies in Romance Languages and Literatures presented to Leon E. KASTNER*. Edited by Mary WILLIAMS and James A. de ROTH-SCHILD. Cambridge, W. Heffer, 1932, in-8°, xii-576 pp., portrait.
- MONTI (Gennaro Maria). *I « Collegia Tenuiorum » e la condizione giuridica della proprietà ecclesiastica nei primi tre secoli del Cristianesimo*. Palermo, G. Castiglia, 1933, in-8°, 22 p. Extr. des *Studi in onore di Salvatore Riccobono*, Vol. III.
- ID. *Nuovo contributo alla storia delle confraternite medievali italiane*. Firenze, F. Le Monnier, s. a., in-8°, 12 pp. Extr. de : *Ad Alessandro Luzio gli archivi di Stato italiani. Miscellanea di studi storici*.
- Monumenta Asiae Minoris antiqua*. Vol. IV. Manchester University Press, 1933, in-4°, xvi-144 pp., illustrations, cartes et plans (= *Publications of the American Society for Archaeological Research in Asia Minor*).
- NEUSS (Wilhelm). *Die Anfänge des Christentums im Rheinlande*. 2. Aufl. Bonn a. Rh., L. Röhrscheid, 1933, in-8°, 100 pp., 49 fig. (= *Rheinische Neujahrsblätter*, 2).
- Nobil (La) Casa delle Oblate di Santa Francesca Romana in Tor de' Specchi. Nel V centenario dalla fondazione. (1433-1933)*. Roma, Tipografia poliglotta Vaticana, 1933, in-8°, 173 pp., illustrations.
- Origenes Werke*. XI. Band. *Origenes Matthäuserklärung*. II. *Die lateinische Uebersetzung der Commentariorum series*. Herausgegeben von Erich KLOSTERMANN, Leipzig, J. C. Hinrichs, 1933, in-8°, x-304 pp. (= *Die griechischen christlichen Schriftsteller der erste drei Jahrhunderte*, 38).
- OWST (G. R.). *Literature and Pulpit in Medieval England*. Cambridge, University Press, 1933, in-8°, xxiv-616 pp.
- PAPESSO (Valentino). *Inni della Atharva-Veda*. Traduzione, introduzione e note. Bologna, N. Zanichelli, 1933, in-8°, xv-205 pp. (= *Testi e documenti per la storia delle religioni*, 5).
- PAQUAY (Alfons) - PAQUAY (Jan). *Sint Trudo's Leven en vereering*. Tongeren, G. Michiels, 1933, in-8°, 115 pp., illustrations.
- PASCAL DU T. S. SACREMENT. *L'entrée à la divine Sagesse, comprise en plusieurs traités spirituels.... composés par le R. P. MAUR DE L'ENFANT JÉSUS*. Vol. IV. Soignies, Éditions des « Chroniques du Carmel », 1933, in-8°, 157 pp. (= *Bibliothèque mystique du Carmel*).
- PERDRIZET (Paul). *Le calendrier parisien à la fin du moyen âge, d'après le Bréviaire et les Livres d'Heures*. Paris, Les Belles Lettres, 1933, in-8°, 314 pp.,

- 9 planches. (= *Publications de la Faculté des Lettres de l'Université de Strasbourg*, fasc. 63).
- POULET (Charles) O. S. B. *Histoire du Christianisme*. Fasc. IV. Paris, G. Beauchesne, 1933, in-4°. pp. 481-640, illustrations.
- POWER (Patrick). *Crichad an Chailli, being the Topography of Ancient Fermoy*. Cork, University Press, 1932, in-8°, 135 pp., illustrations. (= *Irish Historical Documents*, 2.).
- Quinti Septimii Florentis Tertulliani *Apologeticum*. Recensuit, adnotavit, praefatus est Josephus MARTIN. Bonn, P. Hanstein, 1933, in-8°, 176 pp. (= *Flo-rilegium patristicum*, VI).
- ROLAND (Joseph). *Sainte Rolende, Vierge Royale. La Légende de Saint Oger et l'origine des « Marches »*. Namur, Godenne, 1933, in-8°, 59 pp.
- RÜCKER (Adolfus). *Ritus baptismi et missae quem descripsit Theodorus ep. Mopsuestenus in sermonibus catecheticis*. E versione syriaca ab A. MINGA-NA reperta in linguam latinam translatus. Münster i. W., Aschendorff, 1933, in-8°, 44 pp. (= *Opuscula et textus*, series liturgica, II).
- RUINART (Thierry) O. S. B. *Mabillon*. Nouvelle éd. Abbaye de Maredsous, 1933, in-8°, 236 pp., portrait. (*Collection « Pax »*, 35).
- SABATIER (Paul). *Études inédites sur S. François d'Assise*. Éditées par Arnold GOFFIN. Paris, Librairie Fischbacher, 1932, in-8°, ix-386 pp.
- Saint (Un) pour chaque jour du mois*. 1^{re} série. Mars, Avril, Juin, Juillet. Paris, Bonne Presse, 1933, 4 vol. in-8°, 249, 241, 242, 250 pp., illustrations.
- SALSMANS (J.). S. I. *De la mort à la vie. Résurrection d'une âme d'anarchiste*. Louvain, 1933, in-8°, x-175 pp. (= *Museum Lessianum*, section ascétique et mystique, 36).
- SHARPE (Elizabeth). *The Philosophy of Yoga, containing the Mystery of Spirit and the Way of Eternal Bliss*. London, Luzac, 1933, in-8°, 63 pp.
- SEPPELT (Franz Xaver); LÖFFLER (Klemens). *Papstgeschichte von den Anfängen bis zur Gegenwart*. München, J. Kösel, 1933, in-8°, xii-551 pp., ill.
- STANISLAO DI S. TERESA, Ord. Carm. *Un Angelo del Carmelo. La Beata Teresa Margherita del S. Cuore di Gesù*. Seconda edizione ampliata e corretta dall'autore. Milano, Santa Lega Eucaristica, 1930, in-8°, xiv-430 pp.
- STOCQ (A.-F.). *Vie Critique de sainte Gertrude de Nivelles en Brabant (631-664)*. Nivelles, Despret-Ferdinand, 1931, in-8°, illustrations et 16 planches.
- STYGER (Paul). *Die Römischen Katakomben*. Archäologische Forschungen über den Ursprung und die Bedeutung der altchristlichen Grabstätten. Berlin, Verlag für Kunstwissenschaft, 1933, in-4°, xi-368 pp., 54 planches.
- SYMONDS (H. Edward, B. D.). *The Council of Trent and Anglican Formularies*. London, Oxford University Press, 1933, in-8°, xv-235 pp..
- TAKAÏCHVILI (E.). *Les manuscrits géorgiens de la Bibliothèque Nationale de Paris et les vingt alphabets secrets géorgiens*. Paris, 1933, in-8°, 63 pp., ill.
- WHITE (Hugh G.). *The Monasteries of the Wâdi 'n Natrân*. Part III. *The Architecture and Archaeology*. Edited by Walter HAUSER. New York, 1933, in-4°, xxxiv - 272 pp., 93 planches (= *The Metropolitan Museum of Art. Egyptian Expedition*).
- YOUNG (Karl). *The Drama of the Medieval Church*. Oxford, Clarendon Press, 1933, 2 vol. in-8°, xxii-708, 611 pp., illustrations.

INDEX SANCTORUM

Indicem in pagellas 337-74 vid. supra p. 375-77.

- | | |
|---|--|
| Abdon et Sennen mm. Romae
38, 69, 75, 76. | Antonius ab. in Thebaide 164
391, 448. |
| Abraham 158. | Antonius Patavinus 176, 183,
451-456. |
| Abramius in Palaestina 388, 389. | Anselmus ep. Cantuariensis 442,
445, 448. |
| Adalheida imperatrix 175. | Arbogastus ep. Argentinen. 178. |
| Adamnanus ab. in Iona 194. | Aristaces ep. m. 151. |
| Aelredus ab. Rievallen 215. | Aristarchus, Pudens et Trophi-
ma mm. 248. |
| Aemilianus Cucullatus conf. Tar-
racone 293-317 , 413, 414. | Arsenius in monte Scethi 155. |
| Aemilianus m. Durostori 56. | Athanasius Atramyttenus 270. |
| Aemilianus ep. cultus Faventiae
420. | Attalus m. Lugdunen. 58. |
| Aemilianus ep. Vercellen. 310. | Audebertus comes Austreban-
diae 99-116 . |
| Agapitus m. 386. | Audoenus ep. Rotomag. 285-292 . |
| Agnes v. m. Romae 162. | Augustinus ep. Hipponen. 163,
173, 213, 399, 413, 426, 450. |
| Aidus (Aid mac Bric) ep. Killar-
ien. 194. | Aurea v., Censurinus et soc.
mm. ad Ostia Tiberina 62. |
| Albanus 163. | Aurelia v. Argentorati 177. |
| Albanus Row. <i>Vid.</i> Marcus Bark-
worth. | Authbertus ep. Cameracensis 107. |
| Albertus Magnus 184-190, 210. | Baethàn <i>Vid.</i> Beoanus. |
| Alexander Acoemet. CP. 11. | Barbara v. m. Nicomediae 164. |
| Amator 173. | Barbarus m. 270, 273. |
| Ambrosius Barlow. <i>Vid.</i> Marcus
Barkworth. | Barlaam m. Antiochiae 135. |
| Ambrosius ep. Mediolan. 121,
138, 444. | Barlaam mon. in Casio 135. |
| Ambrosius Sansedoni 176. | Barlaam et Ioasaph 388, 461. |
| Anastasia m. 385. | Barnabas ap. 206. |
| Anastasii ambo 241. | Bartholomaeus ap. 165, 192. |
| Andreas ap. 165, 190, 192, 194. | Basilus ep. Caesariensis 457. |
| Andreas archidiac. Faesul. 421. | Benedictus ab. Casinen. 164, 390. |
| Angela de Fulginio <i>vid.</i> 448. | Beoanus (Baethàn) ep. in Hi-
bernia 194. |
| Angelus 165. | Berardus et soc. mm. 462. |
| Anna a Iesu 217. | Bernardus ab. Clarevall. 320. |
| Anna mater B. V. Mariae 162. | Bernardus Menthonensis 162. |
| Anno ep. Coloniensis 430. | |
| Antonius 163, 194. | |

- Bibiana v. m. Romae 165.
 Biblis m. Lugdunen. 58.
 Bilihildis ducissa 430.
 Birgitta Suecica 172, 448, 450.
 Blasius ep. Sebastenus m. 165.
 Bonifatius m. 386.
 Bonifatius ep. Moguntinus m. 177, 429, 430.
 Brandanus seu Brendanus ab. Clonferten. 215.
 Braulio ep. Caesaraugustanus 293, 414, 416.
 Brigida v. Kildariae 194, 215, 420, 421.

 Caelanus ep. de Naendruim 167.
 Caelestinus I p. 6, 7, 25.
 Caesarius ep. Arelaten. 414.
 Cainnech 194.
 Callinicus m. Gangrae 393.
 Carolus Borromaeus 163.
 Carolus Magnus imp. 162, 173, 191, 447.
 Carpus, Papyrus, Agathonice mm. Pergami 391.
 Cataldus ep. Tarentinus 421.
 Catharina v. m. Alexandriae 162, 163, 194.
 Catharina Senensis 176, 448.
 Ceolla 194.
 Christina v. m. in Tyro 57.
 Christophor. m. in Lycia 165, 212.
 Chrysogonus m. Aquileiae 386.
 Chrysotelus pr. m. Cordulae in Perside, 36, 69, 73.
 Chuaca. *Vid.* Cocca.
 Cirycus et Iulitta mm. Tarsi 394.
 Clara v. Assisiensis 163.
 Claudius, Severus, Crescentius et Romanus mm. Romae. 53.
 Clemens I p. 140, 206.
 Cocca (Chuaca) v. Kildarien. 194.
 Colluthus diac. m. 158.
 Columba ab. Hiensis 130, 194, 215, 417, 419, 428.
 Columbanus ab. Luxovien. 215, 420, 450.
 Colum Cille. *Vid.* Columba ab. Conbhal 194.
 Conclaidus Kildariensis ep. 439.
 Concordia m. Romae, sub Decio 43, 66, 69, 94.
 Congallus Benchorensis 439, 441.
 Conganus ab. in Scotia 194.
 Constantinus imp. 255, 270, 273, 279, 284.
 Cormac in Hibernia 194.
 Cosmas ep. Maiumae 389.
 Crescentius lector m. Romae *Vid.* Claudius. 69.
 Crispinus m. Suessione 206.
 Cumianus ep. Bobiensis 420.
 Cuthbertus ep. Lindisfarnen. 194, 195.
 Cyprianus ep. Carthaginien. m. 45, 141.
 Cyriaca m. Romae, 69.
 Cyriacus ab. in Palaestina 388.
 Cyrilla v. m. dicta filia Decii imp. 67-69, 97.
 Cyrillus ep. Alexandriae. 6, 7, 9, 11, 14, 16, 18, 22, 23, 387, 404, 405.
 Cyrillus ep. Hierosolym. 138, 399.
 Cyrus et Iohannes mm. in Aegypto 144, 388.

 Damasus p. 141-143, 202.
 Daniel propheta 386.
 Daniel stylita in Anaplo 388.
 Dega ep. in Hibernia 439, 441.
 Demetrius m. 270, 272.
 Dionysius ep. Alexandriae 407-409.
 Dionysius Areopagita 407.
 Disibodus ep. 430.
 Dominica 385.
 Donanus Eigg, ab. in Scotia 125-130, 194.
 Donatus ep. 386.
 Donatus ep. Faesulanus 165. 420.
 Dormientes (Septem) 163, 389, 394.
 Dositheus mon. in Palaest. 389,

- Dubhthach Albanach. *Vid.* Duthacus.
Duthacus ep. Rossensis 191.
- Easconn in Bo-Chluain 193.
Edmundus rex m. 441, 442, 448.
Edmundus Rich ep. Cantuar. 450.
Eduardus Confessor 447.
Eleutherius m. 406.
Eleutherius m. Romae, 57.
Elias propheta 406.
Eligius ep. Noviom. 164.
Elimas pr. m. Cordulae in Perside 36, 69, 73.
Elisabeth landgravia Thuringiae 176, 461.
Elisabeth uxor Zachariae 435.
Elisabeth Schonaugiensis 448.
Elisabeth Spalbecana 448.
Elisaeus propheta 407.
Ephraem Syrus diac. Edessae 22, 160, 399.
Epicharis matrona m. 269.
Epiphanius ep. Constantiae 399.
Ericus rex Sueciae 172.
Ernán discip. S. Columbae 194.
Eskillus ep. m. in Suecia 172.
Eucharius, Valerius, Maternus epp. 425, 427.
Eudocimus in Charsiano 270.
Euphemia v. m. 249, 250, 384, 386.
Euphrosyne 266.
Euplus m. Catanae 265.
Eurosia v. m. 216.
Eusebius Caesariensis 121.
Eusebius ep. Vercellen. 162.
Eusebius, Pontianus, Vincentius, Peregrinus mm. Romae 202.
Euthymius ab. 391.
Euthymius Hiberus 226, 230, 236, 241, 251.
Evurtius ep. Aurelianensis 206.
- Faelán, Faolán. *Vid.* Fillanus.
Faustus ep. cultus Gazarae 386.
Felicissimus et Agapitus diac. mm. Romae 42, 69, 81, 84, 142.
Felicula v. m. Romae 202.
- Felix de Cantalicio 164.
Felix presb. in castro Bilibio 295.
Felix de Valois 202.
Ferrucius m. 430.
Fides m. 163.
Fillanus (Faelán, Faolán) dictus leprosus in Hibernia. 194.
Findhchan cultus in Killfinnichen 194.
Fingan. *Vid.* Fionnghán.
Finnianus 195.
Finnianus ab. Clonarden. 194.
Finnianus ab. Magbilen. 194.
Fintanus 194.
Fionnghán 192.
Flavianus ep. CP. 404.
Florentius ep. Argentoraten. 177.
Florus et Laurus mm. 269.
Franciscus Assisien. 162, 202.
Franciscus Borgia 204.
Franciscus Salesius ep. 207.
Franciscus Xaverius 207.
Frigdianus ep. Lucensis 420.
Fructuosus ep. Bracar. 413, 414.
Fulcus ep. Placentiae 420.
Fulgentius ep. Ruspensis 390.
- Gallus ab. 162.
Gallus ab. in Alamannia 420.
Gennadius ep. CP. 407.
Georgius m. 128, 162, 163, 206, 271, 274, 394, 406.
Georgius Gervase. *Vid.* Marcus Barkworth.
Georgius Hagiorita 211.
Gerasimus mon. in deserto Iordanis 266, 277, 278.
Gereon, Victor, Cassius, Florentius et soc. mm. 425.
Germanus ep. Autisiodorensis 167, 193, 460.
Germanus ep. in Mona insula 192, 193.
Gertrudis mon. in Helpede 180.
Getreu. *Vid.* Fides.
Gildas ab. Ruiensis 439.
Glascianus 194.
Glassán 194.
Godeleva v. m. 458.

- Gordianus m. Romae. 202.
 Gratus ep. 162.
 Greallanus conf. in Hibernia. 323.
 Gregorius I p. 176, 326, 335, 390, 391, 440, 449.
 Gregorius VII p. 429, 442.
 Gregorius ep. Agrigentinus 388.
 Gregorius Decapolita 392, 396.
 Gregorius Illuminator 31, 149, 386, 389.
 Gregorius ep. m., nepos S. Gregorii Illuminatoris. 149.
 Gregorius Pirangušnasp m. 211.
 Gregorius ep. Nyssenus 138.
 Gregorius Thaumaturgus ep. 204.
 Gregorius ab. Traiectensis 426.
 Gregorius ep. Turonensis 390.
 Guhišthâzâd Artaxersis eunuchus 211.
 Gunifortus Ticinensis 420.

 Helena imp. 279, 284.
 Helena vid. m. Schedviae in Suecia 172.
 Hermagoras ep. et Fortunatus diac. mm. 384.
 Hermenegildus rex m. in Hispania 411-413.
 Hieronymus pr. 121, 163, 448.
 Hierotheus ep. Athen. 407.
 Hilarion mon. in Palestina 448.
 Hilarius ep. Aquileiae 384.
 Hilarius ep. Pictavien. 121.
 Hildegardis abb. 450.
 Hippolytus m. Antiochiae 59.
 Hippolytus m. in Portu Romano 61.
 Hippolytus m. Romae 42, 58, 69, 90, 93, 163.
 Hippolytus et soc. mm. Romae. 59.
 Horaiozele = Oraeozele.
 Hucbertus ep. Leodien. 138.
 Hugo ep. Lincolnien. 446, 447.
 Hugo ab. Cluniacen. 443, 444.
 Hyacintha Marescotti 202.
 Hypatius ep. Gangren. 392-395.
 Hypatius hegum. in Rufinianis 11, 14,
 Iacobus Maior ap. 431.
 Iacobus Intercisus m. 386.
 Ianuarius m. Romae 142.
 Ianuarius, Magnus, Vincentius, Stephanus diac. mm. 46.
 Iardan (Querdan) 195.
 Iesus Christus D. N. Imago 145, 146, 173, 266, 447. — Crucis Inventio 138. — Mir. de SS. Eucharistia 325-36.
 Ignatius ep. Antiochenus m. 448.
 Ignatius Loyola 457.
 Innocentes martyres 128.
 Ioannicius mon. in Bithynia 459.
 Iohannes ap. 163, 165, 177, 195, 270, 431.
 Iohannes Baptista 177, 192, 195, 406, 435.
 Iohannes de Bridlingtona 450.
 Iohannes Calybita 459.
 Iohannes Chrysostomus 22, 148, 390.
 Iohannes Damascenus 270, 272, 388.
 Iohannes Eleemosynarius ep. 388, 420, 448.
 Iohannes ep. et hesychastes 388.
 Iohannes erem. in Aegypto 451.
 Iohannes Fisher ep. Roffensis m. 197, 199, 447.
 Iohannes Houghton m. in Anglia 449.
 Iohannes de Matha 202.
 Iohannes pr. m. Romae 69, 98.
 Iohannes Roberts. *Vid.* Marcus Barkworth.
 Iohannes Vatatzes imp. 266.
 Iomchadh 195.
 Irenaeus ep. m. 139, 140.
 Irenaeus et Abundius mm. Romae 67, 69, 96.
 Irene v. soror Damasi p. 142.
 Isaac patriarcha Armeniorum 16.
 Isidorus ep. cultus Gazarae 386.
 Isidorus ep. Hispalen. 390, 413.
 Isidorus Pelusiota 5.
 Iudocus pr. erem. 163.
 Iulianus ep. Toletanus 415,

- Iulius pr. cultus in dioecesi Novariensi 168.
 Iustinus pr. m. Romae 60, 67, 69, 91, 95, 97, 98.
 Kennera v. Galwediae 194.
 Kentigernus ep. Glascuen. 196.
 Kiaranus 192.
 Kiaranus ab. in Clonmacnois 194, 439.
 Lanfrancus ep. Cantuarien. 445.
 Lassar v. Killaser. 195.
 Laurentius a Brundisio 463.
 Laurentius diac. m. 42, 49, 69, 81, 128, 142, 162, 165, 202, 206.
 Laurentius ep. Dublinen. 215.
 Lazarus asceta 271, 282-84.
 Leander ep. Hispalen. 413.
 Leo I p. 401-403.
 Leonides ep. Athen. m. 405.
 Leontius m. Tripoli 265.
 Luag. *Vid.* Moluag.
 Lucas m. Cordulae 36, 69, 73.
 Lucas ev. 140.
 Lucas iunior in Hellade 405.
 Lucia v. m. 165.
 Lucia Filippini 210.
 Ludovicus rex 209, 450.
 Lullus ep. Moguntinus 430.
 Macarius 137, 153, 216.
 Macarius Romanus 396.
 Macedonius, Theodulus et Tatianus mm. 55.
 Machonna (Dachonna) ep. in Hibernia vel Scotia 192.
 Machutus cultus Clasmahew 195.
 Macrina soror S. Basilii 138.
 Mael Dhomhnaigh 192.
 Mael Ruáin ab. Tallach. 121.
 Magi (Tres) 163.
 Malachias ep. Ardmachanus 179, 195, 215, **38-324**, 451.
 Malchus mon. captivus 441, 449.
 Malie cultus in Scotia 196.
 Mamilianus ep. 165.
 Marcellus archimandrita Acoemet. CP. 12.
 Marcus ev. 384.
 Marcus Barkworth et soc. mm. in Anglia 218.
 Maria Deipara 133, 146, 163, 165, 195, 262, 268, 431, 436, 442, 447, 449.
 Maria Magdalena 163, 206, 386, 460.
 Marina m. 406.
 Marinus puer m. Romae. 57.
 Marnanus (Marnoc, Mernan, Moernen) ep. in Scotia 195.
 Martha mater S. Symeonis styl. iun. 388.
 Martha v. 386.
 Martinus I p. 165, **225-262**.
 Martinus ep. Bracarensis 413.
 Martinus ep. Turonensis 163, 195, 409, 430.
 Martyres Carthusiani Londini 197.
 Martyres XIX Romae 66, 67, 95.
 Martyres Lugdunenses 58.
 Martyres IX O. S. B. in Anglia. *Vid.* Marcus Barkworth.
 Martyres III in Chaldia 394.
 Maternus ep. Colonien. 178.
 Matthaëus 140.
 Matthias ap. 192.
 Mauritius et soc. mm. Agaunenses 162.
 Maurus Scott. *Vid.* Marcus Barkworth.
 Maximilianus m. Thevestae 141.
 Maximinus ep. Treveren. 430.
 Maximus Conf. 225-31, 236, 241, 251, 252, 254, 388, 459.
 Maximus m. Cumis 143.
 Maximus levita m. Aquilanus. 143, 144.
 Maximus m. in Asia Provincia 143.
 Maximus et Dometius, mon. in Aegypto 153, 155.
 Meadhran. *Vid.* Merinus.
 Mechtildis mon. in Helpede 448.

- Medana v. in Scotia 195.
 Medardus ep. Noviomensis 430.
 Meletius iunior in Monte Myopolis 405.
 Menas m. 148.
 Merinus (Meadhran) ep. cultus in monasterio de Pasleto in Scotia 195.
 Mernan. *Vid.* Marnanus.
 Mesrop (Maštotz) doct. Armeniorum 12, 16-19, 21, **26-28**, 29-33, 386, 389.
 Metrophanes ep. CP. 265.
 Michael archangelus 163, 165, 192.
 Milites XLVI mm. Romae 69, 67.
 Milites CXX mm. Romae. 69, 98.
 Minias m. Florentiae 165.
 Mochudda seu Carthacus ep. Lismoren. 195.
 Moernen. *Vid.* Marnanus.
 Moluag seu Luag Lismoren. 195.
 Mucius m. Cordulae 36, 69, 73.
 Mustiola m. in Etruria 165.

 Narses Parthus, Armeniorum patriarcha 149.
 Nazarius m. Mediol. 430.
 Neophytus m. 266, 276.
 Nereus et Achilleus mm. 384.
 Nicephorus m. 266.
 Nicephorus ep. CP. 394.
 Nicolaus ep. Myren. 162, 163, 406.
 Nikon mon. Lacedaemone 405.
 Ninianus ep. 195, 417.
 Ninianus (Trinianus) ep. in Scotia 192.
 Nino v. in Hiberia 32.
 Nonna, mater S. Gregorii Nazianzeni 459.
 Nonnus m. in Portu Romano 61.

 Odilia abb. Hohenburg. 163, 177.
 Oengus anachor. in Hibernia 117, 121.
 Olavus rex m. 172, 178, 192.
 Oliverius Plunkett archiep. Ard-machan. m. 179, 215, 318,
 Olympias et Maximus mm. Cordulae in Perside 41, 69, 76.
 Oraeozele m. CP. 266, 270.
 Oranus (Odranus) auriga S. Patricii in Hibernia 192.
 Orontius m. cultus Gazarae 386.
 Oswaldus rex m. 163, 195.

 Pachomius ab. in Thebaide 131, 132, 154, 155, 158.
 Panteleemon m. Nicomediae 267, 276.
 Parasceve m. 270.
 Parmenius pr. m. Cordulae in Perside 36, 69, 73.
 Patricius ep. apost. Hiberniae 165-167, 192, 195, 213-215, 417-420, 447, 460.
 Patricius Nolanus 167.
 Paulinus ep. Nolanus 167.
 Paulus ap. 171, 451.
 Paulus Thebaeus erem. 154, 448.
 Peregrinus 420.
 Peregrinus m. Romae. *Vid.* Eusebius.
 Perpetua et Felicitas mm. 138, 141.
 Petrus ap. 163, 165, 171, 183, 195, 381, 390.
 Petrus diac. m. Romae 128.
 Philippus Nerius 217.
 Philippus Powel. *Vid.* Marcus Barkworth.
 Photius, Anicetus mm. Nicomediae 268.
 Pirminius ep. 177.
 Plato hegumenus 459.
 Polychronius ep. Babylon. m. 35, 69, 73.
 Pontianus m. Romae. *Vid.* Eusebius.
 Procopius m. 267, 275.
 Publius ep. Athen. m. 405.

 Quirinus m. 386.

 Rabbulas ep. Edessae 19, 20, 22.
 Ragenfredis abb. Dononien. 99,

- Raimundus Lullus erem. m. 450.
 Regina comitissa 99.
 Remigius ep. Remensis 430.
 Richardus Scrope, ep. Eboracen. 450.
 Robertus Bellarminus 458.
 Rochus conf. Montepessul. 163.
 Rogerius cultus Gazarae 386.
 Romanus Melodus 389.
 Romanus m. 42, 69, 90. *Vid.* Claudius.
 Ronanus (Roney) 192.
 Rumoaldus in Anglia 423.

 Sabas ab. in Palaestina 442.
 Sahak patriarcha 16.
 Sampson Xenodochus 267, 275.
 Samson ep., ab. Dolensis 449, 460.
 Scillitani martyres 141.
 Sebastianus m. Romae 162.
 Sechnall (alias Secundinus) ep. 418.
 Secundinus ep. Dunshauglin. 167.
 Sergius et Bacchus mm. 407.
 Severinus ab. Agaunen. 162.
 Severinus presb. in Norico 390.
 Severus ep. Ravenn. 168.
 Sigismundus rex Burgund. 162, 173.
 Silaus ep. Hibernus, 420.
 Silvester p. 448.
 Silvius ep. Octoduren., 162.
 Simeon 386.
 Simon de Roxas, 202.
 Simon et Iudas app. 430.
 Sixtus (Xystus) II p. m. 42, 48, 69, 78, 80, 386.
 Stephanus protomartyr 128, 165.
 Stephanus I p. m. 45, 54, 142.
 Stephanus iunior m. CP. 459.
 Stephanus cultus in Stoneykirk 194.
 Stylianus stylita 406.
 Symeon propheta 406.
 Symeon stylita 400.
 Symeon stylita iunior 388.
 Symphronius m. Romae 202.

 Tarsicius m. Romae 142.
 Tassach, discipulus S. Patricii 193, 439.
 Tatianus m. Aquileiae 384.
 Taurinus ep. Ebroicen. 172.
 Teresia a Iesu 183, 207.
 Thaddaeus Machar ep. Cloynen. 421.
 Theobaldus ep. 162.
 Theobaldus ep. Cantuarien. 405, 442.
 Theodorus m. Euchaït. 265, 270, 391, 407.
 Theodorus, cultus in Helvetia 205.
 Theodorus ep. Octoduren. 162.
 Theodorus Studita ab. 364, 459.
 Theodorus in Thebaide 155, 391.
 Theodosia m. CP. 267, 270.
 Theodosius, Lucius, Marcus, Petrus mm. Romae, 69, 98.
 Theodotus m. 265.
 Theodotus ep. in Cypro 459.
 Thomaïs Lesbia matrona CP. 265.
 Thomas ap. 162, 390, 401, 448.
 Thomas Aquinas 216.
 Thomas Becket ep. m. 172, 445, 446, 448.
 Thomas Morus m. 197, 198, 447.
 Thomas Pickering. *Vid.* Marcus Barkworth.
 Thomas Tunstall. *Vid.* Marcus Barkworth.
 Tryphaena m. Cyzici 248.
 Tryphonia vid. 67-69, 97.
 Turibius ep. Asturicen. 415.
 Turibius ep. Libanen. 413, 415.
 Turibius Palentinus 415.
 Uldaricus 163.
 Ursula et sociae mm. 103, 448.
 Ursus pr. Augustae Praetoriae 168, 420.
 Urthanes, filius S. Gregorii Illuminatoris 149.

 Valerius ab. S. Petri de Montibus 183, 412-415.

- Venantius Fortunatus ep. 390.
 Veronica matrona Hierosolym. 145, 146.
 Vincentius diac. m. 431.
 Vincentius m. Romae. *Vid.* Eusebius.
 Vincentius a Paulo pr. 207.
 Vitus m. 163.
- Wendelinus conf. Treveren. 163.
 Wicbertus ab. Friteslarien. 430.
- Zacharias p. 391.
 Zenobius ep. Florentinus 165.
 Zoilus conf. Aquileiae 386.
 Zoticus 264, 274.

INDEX AUCTORUM

quorum opera in hoc tomo recensita sunt.

- ABATE, La Leggenda Antoniana del « Dialogus » 451.
 ADAM-McCANN, St. Augustine 213.
 ANDERSON, Alexander's Gate, Gog and Magog. 159.
 ARDILL, St. Patrick 213.
 — The Date of St. Patrick 213.
 ATHENAGORAS, Ὁ συγγραφεὺς τῶν Ἀρεοπαγιτικῶν 407.
- BARDENHEWER, Geschichte der altkirchlichen Literatur 387.
 BARDY, En lisant les Pères 386.
 — Origène 386.
 La basilica di Aquileia 381.
 BAXTER, Copiale Prioratus Sanctiandree 190.
 BEYERLE-SCHREIBER-FINKE, Zur Kulturgeschichte Spaniens 180.
 BIHL, La leggenda antoniana di F. Giuliano da Spira 451.
 BORGIA, Ὁρολόγιον 458.
 BRAUNER, Archiv für elsässische Kirchengeschichte 174.
 BRIERRE, Marie-Madeleine 460.
 BROOKE, The English Church and the Papacy 444.
 BUCHBERGER, Lexikon für Theologie und Kirche 210.
 BUTLER, Ways of Christian Life 218.
 BUTLER-THURSTON-ATTWATER, The Lives of the Saints 458.
- CAMM, Nine Martyr Monks 218.
 CASEL, Jahrbuch für Liturgiewissenschaft 170.
 CAUCASICA 211.
 CECHELLI, S. Maria in Trastevere 203.
 — Zara 381.
 CESSI, Agiografia antoniana 451.
 CHAMPEAUX, Légendes de la vieille Alsace 174.
 CHIAPPINI, S. Massimo di Aveia 143.
 Chiese (Le) di Roma illustrate 199.
 CHRIST, Die Bibliothek des Klosters Fulda 423.
 CHRISTIE, While the World revolves 446.
 CLARKE-HARRIS, Liturgy and Worship 205.
 CONCANNON, Saint Patrick 166.
 CONSTANT, La Réforme en Angleterre 196.
 CRUM, A Nubian Prince in an Egyptian monastery 157.
 — Colluthus 157.
- DAL-GAL, Il Santo di Padova 451.
 DAWSON, The Making of Europe 218.
 DAY-PATTON, The Cathedrals of the Church of Ireland 215.
 DEFERRARI-CAMPBELL, A Concordance to Prudentius 213.

- DELEHAYE, Les origines du culte des martyrs² 131.
 Dictionnaire d'histoire et de géographie ecclésiastiques 457.
 DOBLE, Breage in the Eighteenth Century 219.
 DÖLGER, Antike und Christentum 137.
 — 'Ιχθύς 137.
 DOUGLAS, Feudal Documents from Bury St. Edmunds 441.
 DUKE, The Columban Church 417.
 ELLARD, Ordination Anointments 427.
 Elsass-Lothringisches Jahrbuch 174.
 Esposizione... del culto tributato al B. Alberto Magno 184.
 EUSTRATIADES, Ὁ ἁγ. Θεόδωρος 459.
 EVANS, Monastic Life at Cluny 442.
 FELDER, Die Antoniuswunder 451.
 FERRARO, Il culto dei SS. Ciro e Giovanni 143.
 FERRERES, Historia del Misal Romano 172.
 GAFFNEY, Life of St. Brigid 215.
 GARCIA VILLADA, Historia eclesiástica de España 410.
 GARREAU, S. Albert le Grand 183.
 GOLDSCHMIDT, Catalogue des mss. alchimiques 210.
 GOMES DA ROCHA MADAHIL, Cinco Martires de Marocos 462.
 GOUGAUD, Christianity in Celtic Lands 213.
 GOVER-MAWER-STENTON, The Place-Names of Devon 421.
 — The Place-Names of Northamptonshire 421.
 GRABMANN, Der hl. Albert der Grosse 184.
 — Die Werke des hl. Thomas von Aquin 216.
 GRUBER, Die Stiftungsheiligen der Diocese Sitten 161.
 GRUSS, Die Heiligen des Elsass 174.
 GUDIOL I CUNILL, Arqueologia sagrada catalana 410.
 GUIDALDI, A proposito delle leggende antoniane 451.
 GUIDI, Rationes decimarum Italiae. Tuscia 161.
 HAAPANEN, Mittelalterliche Handschriftenfragmente 170.
 HALKIN, S. Pachomii Vitae graecae 131.
 HAMMER, A Monastic Panegyrist of Horace 441.
 Handbuch des Spanienkunde 410.
 HARVEY, Aelred of Rievaulx 215.
 HATEM, Les poèmes épiques des croisades 431.
 HENCKEN, The Archeology of Cornwall and Scilly 420.
 HERMANN, Verborgene Heilige des griechischen Ostens 459.
 HEUSSI, Kompendium der Kirchengeschichte 458.
 HEYRET, Markus von Aviano 219.
 HILLER, Die Kirchenpatrozinien des Erzbistums Bamberg 161.
 HITCHCOCK, Life and Death of Thomas Moore 196.
 HOFMANN, Kirchenheilige in Württemberg 161.
 HONIGMANN, Syria 134.
 HORST, Proskynein 459.
 HUONDER, Ignatius 456.
 Insigne (L') collégiale d'Aoste 168.
 Irish (The) Way 215.
 JAMES-ABAUZIT, L'expérience religieuse 217.
 JOHNSON, St. Christopher 212.
 JONES, The Script of Cologne 423.
 KNEEN, The Place-Names of the Isle of Man 191.

- LAMBERT, La famille de S. Braulio 410.
- LA MONTE, Feudal Monarchy of Jerusalem 173.
- LAURENTIUS A BRUNDUSIO, Opera omnia 463.
- LETTS, St. Patrick 215.
- Life of the Venerable Anne of Jesus 217.
- LUDDY, Life of St. Malachy 179.
- St. Gertrude the Great 180.
- The Order of Citeaux 462.
- The Real De Rancé 180.
- The Story of Mount Melleray 462.
- MACALISTER, Silva Focuti 165.
- MARCHETTI, S. Maria a Sanmontana 215.
- MARKWART-MESSINA, Die Entstehung der armenischen Bistümer 149.
- MATTHEW-KNOWLES, The Life of Lucy Knatchbull 218.
- MAWER, A Survey of the Place-Names of Wales 421.
- MAXWELL, The Place Names of Galloway 193.
- Medium Aevum 461.
- MEYENBERG, Albert der Grosse 184.
- MOHLBERG, Katalog der Handschriften der Zentralbibliothek Zürich 423.
- MONSEN-SMITH, Heimskringla 178.
- MULLIN, The Cistercians in Yorkshire 462.
- NEUMANN, Die Märtyrer der Hussitenzeit 462.
- NIESSEN, Ephesus 133.
- O'BOYLE, Life of St. Malachy 179.
- PALANDRI, Le Leggenda fiorentina di S. Antonio 451.
- PANTELAKIS, *Tà λειτουργικά βιβλία* 212.
- *Tò Σινᾶ καὶ οἱ Σινᾶται* 212.
- PAPADOPOULOS, *Ἡ Ἐκκλησία Ἀθηνῶν* 405.
- PELLIOT, Les Mongols et la Papauté 208.
- PETERSON, Die Häretiker der Philippus-Akten 136.
- Zum Messalianismus der Philippus-Akten 136.
- PFEILSCHIFTER, Korrespondenz von Martin II Gerbert 464.
- POLITIS, *Λαογραφικά Σύμμεικτα* 406.
- PONELLE-BORDET-KERR, St. Philip Neri 217.
- PORTER, Early Spanish Monasticism 410.
- POWICKE, The Medieval Books of Merton College 449.
- RAUSCHEN-ALTANER, Patrologie 387.
- RICCI-CALLAGHAN, Franciscan Martyrs of the Boxer Rising 463.
- RONAN, The Reformation in Ireland under Elisabeth 196.
- RÜTTEN, Lateinische Märtyrerakten 141.
- SCHAEFER, Damasus und Heiligenverehrung 141.
- SCHEEBEN, Albert der Grosse 183.
- Albertus Magnus 183.
- SCHEEBEN-WALZ, Iconographia Albertina 184.
- SCHILLER, Ten Coptic Legal Texts 169.
- SCHMIDT-POLOTSKY, Ein Mani-Fund in Aegypten 396.
- SCHMITT, Die deutsche Heiligenlegende 461.
- SCHNEIDERWIRTH, Elisabeth Krone der Frauen 461.
- SCHNYDER, Katakombenheiligen in der Schweiz 203.
- SCHOLZ, Marsilii de Padua Defensor Pacis 460.

- SCHUSTER, Liber Sacramentorum 212.
- SCHWARTZ, Concilium universale Chalcedonense 401.
- Seminarium Kondakovianum 144.
- SHELDON, From Roman Britain to Christian England 460.
- SMITH, Cluny in the Eleventh and Twelfth Centuries 422.
- SÖDER, Apokryphen Apostelgeschichten 136.
- STIMMING, Mainzer Urkundenbuch, 428.
- Studi bizantini e neoellenici 391.
- SWARTWOUT. The monastic Craftsman 438.
- TAFT, The Apology of Thomas More 196.
- TELFER, The Treasure of São Roque 203.
- Texte und Untersuchungen 139.
- THÉRY, Études dionysiennes 407.
- TOMMASSINI, I Santi Irlandesi in Italia 420.
- THOMPSON. The Carthusian Order in England 446.
- A Fragment of a Witham Charterhouse Chronicle 446.
- VAILLAT, Le culte des sources dans la Gaule antique 409.
- VENTURI, Storia dell' arte Italiana 199.
- VINCENT-ABEL, Emmaüs 378.
- VOSTÉ, Mar Johānnan Soulaqa 217.
- WALSH, Saint Patrick 214.
- WHITE-HAUSER, The Monasteries of the Wādi 'n Natrūn 152.
- ZAYAT, Histoire de Saidanaya 434.
- ZURETTI, Catalogue des mss. alchimiques 209.

HOC VOLUMINE CONTINENTUR

Paul PEETERS. Jérémie, évêque de l'Ibérie perse (431).	5
Hippolyte DELEHAYE. Recherches sur le légendier Romain. La Passion de S. Polychronius	34
Maurice COENS. La légende de S. Audebert, comte d'Ostrevant	99
Paul GROSJEAN. Le martyrologe de Tallaght . .	117
Paul PEETERS. Une Vie grecque du pape S. Martin I	225
Hippolyte DELEHAYE. Constantini Acropolitae, hagiographi byzantini, Epistularum manipulus . .	263
A. WILMART O.S.B. Les reliques de S. Ouen à Cantorbéry	285
Baudouin DE GAIFFIER. La controverse au sujet de la patrie de S. Émilien de la Cogolla	293
Paul GROSJEAN. La prophétie de S. Malachie sur l'Irlande	318
Placide LEFÈVRE O. Praem. Le miracle eucharistique de Bruxelles	325
Catalogus codicum hagiographicorum latinorum bibliothecae Capituli ecclesiae Cathedralis Beneventanae	337
Bulletin des publications hagiographiques . .	131, 378

- STIMMING. Mainzer Urkundenbuch 428.
- HATEM. Les poèmes épiques des Croisades 431.
- ZAYAT. Histoire de Saidanaya 434.
- SWARTWOUT. The Monastic Craftsman 438.
- HAMMER. A monastic Panegyrist of Horace 441.
- DOUGLAS. Feudal Documents from Bury St Edmunds 441.
- SMITH. Cluny 442.
- EVANS. Monastic Life at Cluny 442.
- BROOKE. The English Church and the Papacy 444.
- THOMPSON. The Carthusian Order 446.
- Fragment of a Whitham Charterhouse Chronicle 446.
- CHRISTIE. While the World revolves 446.
- POWICKE. The Medieval Books of Merton College 449.
- CESSI. Agiografia Antoniana 451.
- BIHL. La Leggenda antoniana 451.
- PALANDRI. La Leggenda fiorentina di S. Antonio 451.
- ABATE. La Leggenda antoniana del *Dialogus* 451.
- GUIDALDI. A proposito delle leggende antoniane 451.
- DAL-GAL. Il Santo di Padova 451.
- FELDER. Die Antoniuswunder 451.
- HUONDER-WILHELM. Ignatius 456.

Varia. — Dictionnaire d'histoire et de géographie ecclésiastiques. A. Butler-H. Thurston. K. Heussi. N. Borgia. S. Eustratiadès. B. Hermann. M. Horst. J. Brierre. G. Sheldon. R. Scholz. A. Schmitt. M. Schneiderwirth. Medium Aevum. A. J. Luddy. F. A. Mullin. A. Gomes da Rocha Madahil. A. Neumann. S. Laurent de Brindes. J. Ricci. J. Callaghan. G. Pfellschifter.

Ce numéro a paru le 31 octobre.